

Boston Public Library
Boston, MA 02116

★ No *KK 28.561*



U.S. 3
1957

GIVEN BY

French-American Histor

E184
.F8S58

NOUVELLE SERIE: VOL. III

1957

BULLETIN

de la

**Société Historique
Franco-Américaine**

BOSTON, MASSACHUSETTS

Bicentenaire Lafayette

1757-1957



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1958







Me Pierre Belliveau
Président de la Commission Lafayette

NOUVELLE SERIE: VOL. III

1957

BULLETIN

de la

Société Historique Franco-Américaine

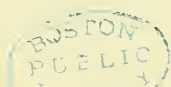
BOSTON, MASSACHUSETTS

Bicentenaire Lafayette

1757-1957



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1958



1757 - 1957

Ce bulletin honore surtout le Général Marquis de Lafayette, premier citoyen franco-américain, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance.

Présentation

A cause des besoins multiples de renseignement qu'il doit satisfaire, le bulletin ne se borne plus exclusivement aux problèmes techniques de l'histoire. Il fait donc une large part à la vie courante française en Amérique. C'est qu'en réalité, nous n'avons pas trop de publications pour conserver le récit de nos accomplissements. Et qui veut aller consulter la collection d'un journal pour retracer un événement important. D'ailleurs l'accès n'en est pas trop facile.

Voilà donc des motifs qui ont décidé les officiers à modifier sensiblement la teneur du bulletin. Celui qui vous arrive est considérablement augmenté d'une variété de renseignements très utiles.

En plus des événements qui sont du domaine de la société, la rédaction ajoute une espèce de compte rendu de l'année française avec certains textes qui peuvent servir à l'histoire et qui autrement seraient oubliés.

D'ailleurs, la faveur qui a salué la parution de la nouvelle série du bulletin, qui en est à son troisième volume, justifie amplement ce changement. Beaucoup de détails de notre histoire disparaissent parce qu'on oublie de les consigner à temps.

La société continue donc son travail grâce au dévouement soutenu d'un bon nombre de membres qui l'appuient fidèlement. Il est entendu que tous n'ont pas le temps de se consacrer à ce travail assez absorbant. Le fait que la société peut s'appuyer sur une équipe sérieuse, cela lui permet de multiplier ses travaux. Il reste au dessus de tout cela que l'appui de chaque membre est indispensable.

N'est-il pas tout de même réconfortant de constater que nous possédons après plus d'un siècle de présence, une société, qui, depuis 58 ans, n'a pas modifié son zèle pour faire mieux connaître et apprécier l'apport que la civilisation française a fourni au progrès de notre pays.

Ils sont assez rares dans le pays, les groupes, qui, comme le nôtre ont conservé vivante leur culture. On ne le répétera jamais assez: c'est que nous ne ressemblons pas aux autres groupes qui ont quitté le vieux monde pour se refaire une nouvelle vie en Amérique, en ce détachant de la source de leur provenance native.

Pour nous, nos ancêtres sont venus en Amérique pour faire oeuvre de colonisation et d'évangélisation. Leur rêve d'empire s'est effacé avec la conquête, mais nos devanciers y étaient déjà enracinés et ils sont depuis un siècle et demi demeurés avec tout ce qu'ils possédaient de civilisation avec leur culture propre. Nous sommes parmi les premiers américains puisque nous comptons plus de 350 années de présence sur le continent.

Il faudrait qu'un plus grand nombre de compatriotes acceptent le fait français en Amérique pour en vivre, sans exclusivisme, mais dans une fidélité totale.

De là les démarches que la société multiplie pour intéresser de nouveaux membres. Les étrangers sérieux et honnêtes savent nous le dire assez souvent. Ils ne peuvent pas comprendre comment il se fait que tant des nôtres n'apprécient pas la valeur de leur patrimoine historique et culturel et surtout qu'ils négligent de l'enrichir, de le cultiver et d'en jouir!

La société veut au moins être ce témoin vivant, un avertisseur qui ne cesse de nous ramener à nos origines et à faire vibrer tout ce que nous possédons de grand et de noble pour la gouverne de nos foyers.

Espérons que de nouvelles énergies viendront se joindre à celles qui s'emploient avec tant de sincérité raisonnée à notre rayonnement au sein de la patrie.

*Adrien Verrette, ptre
Président*

Bulletin de

La Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

Administration: Président: Abbé Adrien Verrette, Suncook, N. H.

Secrétaire: Mlle Rhéa Caron

Trésorière: 32, rue Saucier, Fall River, Massachusetts

BOSTON, MASSACHUSETTS NOUVELLE SERIE VOL. III ANNEE 1957

I

Bicentenaire LaFayette

1757-1957

Au cours de notre histoire, sauf le père de la patrie, Georges Washington, peu de personnages ont plus retenu l'attention universelle que le Marquis de La Fayette. Son nom brille partout. Il est inscrit sur les premières pierres de la liberté américaine. Il demeure l'éternel symbole de l'amitié profonde qui unit la France et les Etats-Unis.

A l'occasion du bicentenaire de la naissance de LaFayette, des fêtes nombreuses ont eu lieu au sein de ces deux pays. Pour leur part, les Franco-Américains y participèrent largement. La Société Historique prit l'initiative et dans sa proclamation, le président déclarait: "*nous ne travaillerons jamais trop à fixer dans sa pleine lumière la présence française en Amérique.*"

Commission Lafayette

A la réunion du bureau, le 8 septembre 1956, le président est invité à nommer une commission du bicentenaire. Elle se composera de Me Pierre Belliveau, président; Antoine Clément, secrétaire; Me Robert Beaudreau, trésorier; abbé Adrien Verrette, (ex-officio); M. le consul Charles de Pampelonne; les RR. PP. Thomas-Marie Landry, o.p.; et Armand Morissette, o.m.i.; MM. les juges Edouard Lampron, Arthur-L. Eno, Emile Lemelin et Fernand Despins; M. le docteur Louis-B. Amyot et MM. J.-Henri Goguen, Lauré-B. Lussier, F.-Raymond Lemieux, Damase Brochu et Louis Leblanc.

La Commission se mit à l'oeuvre et traça un programme qu'elle exécuta avec succès, comprenant une "Semaine Lafayette," en Nouvelle Angleterre, un banquet et le dévoilement d'un tableau mémorial à la Wayside Inn.

Il convient de rendre hommage à cette commission et particulièrement à son infatigable président, Me Pierre Belliveau. Il

représenta la société en plusieurs circonstances assistant aux fêtes à Paris et prononçant au cours de l'année de brillantes allocutions.

Le présent chapitre ne peut pas tout raconter au sujet de ce centenaire. Il résume cependant bon nombre de faits qui font voir l'ampleur de cet événement de chaque côté des mers.

Proclamations des Gouverneurs

Les proclamations des gouverneurs de l'Est suscitèrent un vif intérêt auprès des populations. De ces proclamations les déclarations suivantes sont à retenir.

"In the Revolutionary War, Lafayette endured all the severe hardships that George Washington and his troops faced in the struggle for independence. He fought in numerous battles as a General on Washington's staff, and under fire performed with exceptional skill and courage. In time of crisis he was instrumental in changing the tide of the Revolutionary War steadily and surely toward victory for the Americans."

Foster Furcolo
Gouverneur du Massachusetts

"As Governor of Connecticut, I am happy to declare May 19-25, 1957, as LaFayette Week, and ask that it be appropriately observed by the people of Connecticut so that young and old alike may become aware of the great contribution of La Fayette and his countrymen in the struggle for our American independence.

Abraham Ribicoff
Gouverneur du Connecticut

"In grateful acknowledgement of his service to the United States: Now, Therefore, do I Dennis J. Roberts, Governor of the State of Rhode Island and Providence Plantations, proclaim the Year of 1957 as LaFayette year in Rhode Island, urging our citizens to join with the citizens of France in paying tribute to this famous soldier, statesman and honorary American citizen, who played such an important role in this country's struggle for freedom."

Dennis J. Roberts
Gouverneur du Rhode Island

"A valiant soldier, at the age of twenty he sailed for America to aid the Colonists, was given a division to command by General Washington, and was shortly appointed a Major General in the Continental Army; he was later charged with the defense of Virginia and also shared in the battle of Yorktown . . . I, Edmund S. Muskie, Governor

of Maine do hereby designate and proclaim the year of 1957 as Lafayette year in Maine.

Edmund S. Muskie
Gouverneur du Maine

"Whereas the General Court of New Hampshire enacted legislation setting aside May 20 of each year as General Marquis de Lafayette Day, Now, therefore, I, Lane Dwinell, Governor of the State of New Hampshire, do hereby proclaim Monday, May 20, 1957, as General Marquis de Lafayette Commemoration Day in New Hampshire, and ask all the people to remember with gratitude the aid which he gave our country when we were a young and struggling nation."

Lane Dwinell
Gouverneur du New Hampshire

"L'Etat de New York est fier du rôle que Lafayette a joué dans la Guerre de l'Indépendance. Sur toute l'étendue du territoire de l'Empire State, on retrouve des souvenirs des services qu'il a rendus. Des rues, des bâtiments publics, des parcs et des villages portent son nom glorieux. Ce fut Lafayette qui, dans cet Etat donna à la milice son nom bien mérité de "Garde Nationale."

Averell Harriman
Gouverneur de New York

Comité National

En acceptant la présidence d'honneur du Comité National, le président Eisenhower déclarait: "*Dans notre histoire, LaFayette tient une place, unique par sa contribution à l'Indépendance Américaine, et par la façon dont il a aidé à poser les assises de l'amitié traditionnelle qui nous unit à la France.*"

Le Comité se compose de MM. Douglas Dillon, président, Hervé Alphand, ambassadeur, président honoraire de liaison française, MM. Henry Francis Du Pont, Arthur A. Houghton et James Hazen Hyde, vice présidents, Philip Courtney, trésorier et Edward Orton, secrétaire. Plusieurs autres personnes en font partie à travers le pays dont Me Pierre Belliveau et l'abbé Adrien Verrette.

L'Exécutif comprend: Pierre Bédard, président; Frédérick-B. Adams, William A. M. Burden, Ralph E. Carpenter, C. Kenneth Clinton, Arthur A. Houghton, Stewart W. Jackson, Dr. Edward J. Ortion, John H. G. Pell, Paul G. Pennoyer et Mrs. Lowell P. Wicker.

Ce comité fut surtout chargé des échanges entre la France et les Etats-Unis ainsi que les manifestations de New York.

Consulat Français

En plus de se prêter aux manifestations de la Commission LaFayette dont il était membre, M. le consul général Charles de Pampelonne présidait, le 20 mai, la cérémonie traditionnelle au "moll" LaFayette dans le jardin public de Boston. Il accueillait officiellement la frégate "*L'Aventure*", présidait une remise de décorations au Consulat et assistait à une messe solennelle en l'église Notre-Dames-des-Victoires.

À la remise, M. Rosaire Dion-Lévesque recevait les Palmes Académiques et la Médaille des Affaires Étrangères était présentée à Mme William LePetit, à MM. Damase J. Brochu et Marcel Chartrand.

Office du Tourisme Français

L'Office du Tourisme Français à New York avec le concours du Ministère des Travaux Publics, des Transports et du Tourisme montait une excellente publicité autour du centenaire. Brochures, photos, dépliants, invites, cartes routières, itinéraires, affiches murales d'une exécution très artistique avec une variété de communiqués sur la vie et les exploits de LaFayette alimentèrent les journaux et publications du pays.

Paris-Chavaniac

Les principales manifestations françaises se déroulèrent surtout à Paris et à Chavaniac, lieu de naissance de LaFayette. Une brève nomenclature de ces événements complètera le cycle des fêtes du bicentenaire.

1er janvier: Présentation de l'album "*L'Année LaFayette 1957*" au président de la république M. René Coty par le Comité National.

11 avril: Dîner France-Amérique dans l'ancien hôtel du Duc de Noailles, rue de Rivoli où fut célébré le repas de noces de LaFayette avec Adrienne de Noailles, le 11 avril 1774. Le général Billotte présidait.

20 mai: Commémoration de la mort de LaFayette devant sa statue à Paris et à l'hôtel de Noailles. Drapeaux étoilés et tricolores, troupes américaines, marins français, anciens combattants de l'American Legion autour du terre-plein, territoire américain où se dresse la statue équestre érigée par les enfants des écoles américaines. Détachement de Gardes Républicaines en grand uniformes présentent les armes et les façades du Louvre renvoient les échos des cuivres. L'ambassadeur des États-Unis, M. Amory Houghton préside et dépose des fleurs devant le socle de la statue.

6 juin: Inauguration des "*Itinéraires LaFayette*" de Paris en Auvergne.

28 juin - 4 juillet: Ouverture de la "Semaine Lafayette" par un dîner dans les salons du Comité France-Amérique sous la présidence de M. le secrétaire d'Etat aux Arts et aux Lettres.

Dîner offert aux 42 maires américains de villes qui portent le nom de Lafayette.

3 juillet: Le président de la République, M. René Coty inaugure l'Exposition LaFayette aux Archives Nationales, hôtel de Rohan. Cette exposition fut peut-être le geste le plus important de l'année. Elle fut organisée par les Archives Nationales avec le Concours du Comité National sous la direction de Jacques Monicat, conservateur en chef avec l'aide de Mlle Chantal de Tourtier, de Mlle Monique Sarotte et de M. Jean Pierre Babelon. Un répertoire contenant les titres avec explication de plus de 607 pièces et 12 planches racontait la vie de Lafayette.

Dans la préface du volume, Charles Braibant, directeur général des Archives de France déclarait: "*cette exposition présente une telle richesse que toutes les pièces, ou peu s'en faut, mériteraient ici une observation particulière.*"

4 juillet: Cérémonie devant le tombeau de Lafayette au cimetière de Picpus. Cette cérémonie était sous la direction de la branche française de la Société des Fils de la Révolution Américaine.

6 juillet: Retraite au flambeau commémorant Lafayette, Commandant de la Garde Nationale. En grand uniforme, casque et crinière rouge, chevauchaient les trompettes de la Garde, puis sur un cheval pommelé, un général de Lafayette, culotté de blanc avec chapeau emplumé accompagné de 40 cavaliers et plus de 300 cuivres défilaient devant la Place de la Concorde illuminée de ses fontaines avec Lafayette, sabre au clair écoutant les hymnes américains et français.

6-8 septembre: Inauguration des journées en Auvergne, patrie de LaFayette avec manifestation au Chateau de Chavaniac et à Clermont-Ferrand, berceau de la famille des LaFayette.

Un grand nombre d'autres manifestations se déroulèrent au sein de la France. Me Pierre Belliveau, président de la Commission Lafayette assista à nombre d'événements durant la Semaine Française et reçut toute l'attention et les honneurs de la part des officiels, comme représentant de la Société Historique Franco-Américaine, descendants de la Nouvelle France.

Etats-Unis

Les manifestations Lafayette aux Etats-Unis furent très nombreuses et certaines d'elles revêtirent un éclat particulier. Une liste partielle fait voir dans quelle haute estime la nation américaine

conserve toujours le souvenir de ce grand serviteur de la patrie. Les événements sont inscrits d'après les endroits.

Boston. Semaine Française 19-26 mai. Banquet Lafayette au Harvard Club, 19 mai, sous les auspices de la Société Historique Franco-Américaine. Cérémonie au "moll" Lafayette le 20 mai, présidée par le consul général et remise de décorations au consulat par le conseiller culturel Edouard Morot-Sir.

Exposition "*Lafayette*, "The apostle of Liberty" à la Boston Public Library dans les couloirs du premier étage durant le mois de mai. Exposition dans la galerie du Boston Athenaeum "*Lafayette's Country*" en septembre.

Réception à l'équipage de la frégate "*L'Aventure*" dans le port de Boston, le 27 mai et déjeuner offert par le Maire John B. Hynes à l'hôtel Somerset.

L'équipage de "*L'Aventure*" était encore l'objet de brillantes réceptions à Newport, Providence et Portland.

Conférence de Me Pierre Belliveau, le 17 juin, "*The Character of Lafayette*" devant les membres de la Bunker Hill Monument Association. Conférence du même "*La Fayette*," le 2 octobre, devant la New England Historic Genealogical Society. Me Belliveau prononce aussi des causeries devant la société "Sons of the American Revolution," les Rotarians de Melrose et à la Boston Public Library devant un groupe d'étudiants d'Athol. Il représente la société en compagnie de l'abbé Verrette et du juge Lemelin aux fêtes du French Center de Boston, dans les jardins de l'emplacement Faulkner, le 3 juin.

Concord, N. H. En plus de la proclamation établissant le 20 mai, *Journée Lafayette* dans le New Hampshire signée par le gouverneur Lane Dwinell en présence du président du sénat Eralsay Furguson, de l'orateur de la chambre Douglas Seammon, du conseiller Roger Brassard, du représentant Louis Israël Martel et de l'abbé Adrien Verrette, président de la Société Historique.

Le 23 mai, la chambre des représentants rendait un bref hommage à Lafayette. Sur motion faite en français par le représentant Louis-Israël Martel, Mme Angéline St-Pierre, représentant de Rochester occupait la place de l'orateur de la Chambre et le représentant Martel prononçait l'éloge de Lafayette, soulignant le passage du grand héros dans le New Hampshire en 1924.

Au mois d'octobre 1956, on dû abattre sur le terrain en face du Capitole, un orme géant, miné par l'âge et la maladie, lequel aurait été planté par Lafayette lors de son passage à Concord, le 28 juin 1824. On tailla de sa dépouille des centaines de souvenirs. Un autre arbre a remplacé l'orme Lafayette.

Chicago. Ouverture de l'exposition à la bibliothèque municipale présidée par M. Joseph Fleming en octobre. Conférence de M. Daniel Portal, attaché de chancellerie au Rosary College, le 10 mai. Le 4 septembre, la colonie française de Chicago accueillait son nouveau consul général, M. Jean Béliar.

Dallas. "Quinzaine française" inaugurée par l'ambassadeur Hervé Alphand on octobre. Cette ville était jumelée avec Dijon.

Denver, Col. Réception-causerie donnée par le groupe les "Amis de la France," le 10 mai, au Farmers Union Building, sous la direction de Mme Denise Wasserman. Conférences données par le docteur Siegwalt Palleske et le docteur Etienne Renaud, deux professeurs à l'université de Denver.

Easton, Penn. Collège Lafayette. Remise de diplômes et de doctorats "*honoris causa*" les 7 et 8 juin sur le Campus du collège. Convocation à la Colton Memorial Chapel et exposition à la bibliothèque Van Wickle. Honneurs conférés par le président Ralph Cooper Hutchinson, à l'ambassadeur Hervé Alphand, au général Pierre Billotte, ancien ministre de la Défense Nationale, à M. Jean-Marie, président du comité français du bicentenaire, à MM. Gaston Berger et Maurice Bayen, du ministère de l'Education Nationale, à M. Jean Babin, recteur de l'université de Strasbourg, à M. Edouard Morot-Sir, conseiller culturel et au Rév. André Appel. L'ancien ambassadeur Dillon était l'orateur au grand dîner.

Indianapolis. Grande soirée gala en novembre par l'Alliance Française à l'hôtel Marott avec conférence et exposition.

Lafayette, Indiana. Festival de Musique en juillet sous la direction de M. Thomas Wilson en présence du maire Kenneth Synder et d'une nombreuse assistance.

Lafayette, La. Semaine Lafayette, 20-26 juin. Proclamation du maire Jérôme Domengeaux. Réception à la Maison Acadienne-Française de l'Institut Southwestern sous la présidence de M. Thomas Arceneaux, doyen avec le concours de M. Guy Quoniam de Schompré, consul de France à la Nouvelle Orléans et la présence de S. E. Mgr Maurice Schexnayder, évêque de Lafayette, sous le haut patronage de M. Joseph Fletcher, président de l'Institut. Départ du maire pour les fêtes de Paris.

Los Angeles. "Semaine Lafayette" en septembre.

Louisville. Foire du Kentucky, 6 septembre. Rappel du Voyage de Lafayette en 1924 de Maysville à Louisville. Dîner par la Chambre de Commerce et réception à M. Robert Valeur, conseiller à l'ambassade de France.

Milwaukee. "Semaine Lafayette 18-24 novembre" sous la présidence de M. Val Malama, président du Cercle Français avec pro-

grammes télévisés aux postes WTMJ et WITI, causeries, proclamation du maire Frank Ziedler, conférence au collège Downer, causeries dans les High Schools, banquet et participation à la Foire Folklorique.

New York. Ouverture officielle des “*Journées Lafayette*” dans la ville de New York du 11 au 13 avril, à la Rockefeller Plaza, sous la présidence de l’ambassadeur Richard Patterson, en présence du Cardinal Spellman et du consul Jean de Lagarde. Proclamation du maire Robert Wagner. Sixième bal “*Avril à Paris*” sous la présidence de Mme William Gaynor dans le grand hall de l’hôtel Waldorf-Astoria avec tableaux, banquet et petit déjeuner au champagne au “*Cabaret des Etoiles*.”

Pour marquer l’anniversaire de la signature en 1778, du Traité d’amitié entre la France et les Etats-Unis, France-Amérique tenait son dîner à l’hôtel Waldorf-Astoria en présence du général Gruenther.

Le gouverneur Averell Harriman proclamait le 6 septembre “*Journée Lafayette*” pour l’Etat de New York.

Une nouvelle journée est proclamée par le maire Wagner, le 26 octobre, à la demande du Comité Français du Souvenir de Lafayette pour rappeler le voyage du général aux Etats-Unis en 1824-25. Le docteur Edouard Ortion et le comte Henri Harrison de Brice, président et vice président du comité assistent à la cérémonie à l’hôtel de ville.

Exposition LaFayette inaugurée en novembre par la New York Historical Society en présence du consul Jacques Baeynens, et du comte René de Chambrun. Le président de la société, M. le docteur Leroy Kimball et le docteur Grayson Kirk, président de l’université Columbia prononcent les allocutions.

Le 4 juillet, sur des airs de binious bretons, les 3000 officiers et marins de l’escadre française en visite dans le port de New York rendent hommage à Lafayette, devant sa statue qui se dresse à Union Square. Ils représentent le croiseur “*De Grasse*,” le porte-avion “*Bois Belleau*,” les escorteurs “*Gascon*” “*Lorrain*,” “*Chevalier Paul*” et “*Dupetit-Thouars*.”

Devant ce même monument avait eu lieu, le 20 mai, la cérémonie à l’occasion du 123e anniversaire de la mort du général par le Cdt Wolbarst.

Le 31 janvier, M. Abel Charbonnier le sympathique facteur postier de Chavaniac arrivait à l’aéroport Idlewild pour remettre à M. A.-N. Spanel les messages d’un million de français en témoignage d’amitié.

A la Maison Française de l'université de New York une exposition était inaugurée le 12 septembre par Dean Pollock.

Le Département du Commerce de l'Etat publiait l'itinéraire du voyage de Lafayette dans l'Etat de New York en 1824-25.

Salem. Réception-gala, présidée par le consul Charles de Pampelonne, le 22 mai au Hamilton Hall par The North Shore Friends of France.

San Francisco. "Semaine Lafayette", 8-17 avril. Concert par les Petits Chanteurs à la Croix de Bois sous la direction de Mgr Maillet; représentation de la Haute Couture française à l'hôtel de ville par Christian Dior, cinéma français, concours oratoire, conférence du consul Leduc, dîner à l'hôtel St-François.

"Journées Lafayette" 12-14 septembre présidées par l'ambassadeur Hervé Alphand sur l'invitation de l'amiral Chester Nimitz. Dîner au Commonwealth Club, réception chez le maire au Presidio, banquet à l'hôtel Sheraton-Palace, réception à l'Hôpital Français, à la paroisse Notre-Dame des Victoires, au Palais de la Légion d'Honneur et au club Lafayette, manifestation au parc Golden Gate, cérémonie commémorative par le Conseil de ville. Les manifestations sont sous les auspices de France-Amérique avec le concours de M. Max de Montalembert, consul de France.

Schenectady. Une exposition dans le musée de la Schenectady County Historical Society et le 10 septembre le docteur Louis-B. Amyot, représentant la Société Historique Franco-Américaine, donnait une conférence sur "*Lafayette in America.*" Dans le Schenectady Union-Star, 5 septembre, Everett Finch rappelait les trois visites de Lafayette dans cette ville.

Ticonderoga, N. Y. Le 17 août, la Fort Ticonderoga Society faisait la dédicace de l'endroit d'embarcation Lafayette au pied du fort Ticonderoga-Carillon afin de souligner en même temps le bicentenaire et évoquer le passage du général à cet endroit lors de son voyage en juin 1824. La cérémonie comprenait le dévoilement d'une plaque de bronze. M. John H.-G. Pell, président du Musée Ticonderoga présidait et l'abbé Adrien Verrette était l'orateur invité. M. Roger Dechame prononçait un salut au Marquis de Lafayette.

Dans son allocution, l'abbé Verrette déclarait:

"No man in the history of our country has contributed more to the fearless spirit of cooperative generosity, than LaFayette. No man, who ever visited our shores, elicited more acclaim and admiration and love while promoting Franco-American friendship, than our courageous adventurer of liberty, LaFayette."

"It may have been his intense desire to bind New France to America. To-day all may rejoice, that this part of his dream was unsuccessful, for two great peoples live in peace and harmony in the blessing of their glorious endeavors.

"Yet to the glory of LaFayette, all men proclaim that he was the unrivaled defender of the liberties we cherish.

"May the memory of his passage in this beautiful setting add to the universal triumph which the bicentennial of his birth brings this year to France and America.

Washington, D. C. Emission d'un timbre commémoratif par l'Administration des Postes, le 6 septembre dans trois villes: Easton en Pennsylvanie, où se trouve le collège Lafayette; Fayetteville, en Caroline du Nord, première ville américaine qui honora Lafayette en prenant son nom; Louisville, avec l'ouverture de la grande foire du Kentucky.

Les trois descendants, le marquis Rambaud de Grasse, le comte Philippe de Lafayette et le comte Jean de Rochambeau, venus en Amérique pour les fêtes Lafayette à Yorktown sont reçus par M. Hervé Alphanand à l'ambassade française à Washington, en fin d'octobre.

Une cérémonie se déroulait au pied du monument Lafayette le 8 septembre, présidée par M. Burke Elbrick, secrétaire adjoint pour les affaires européennes.

Wilmington. Exposition Lafayette le 23 avril au Musée Henry Francis du Pont Winterthur présidée par M. Lamot du Pont Copeland.

Yorktown. Le 19 octobre, la Commission Hamilton exécutait les cérémonies traditionnelles à l'occasion du 176e anniversaire de la reddition de Yorktown, en présence de hauts dignitaires dans le cadre du bicentenaire. On y honorait Lafayette, Rochambeau et De Grasse dans la personne de trois descendants de ces héros. Des cérémonies eurent également lieu à Norfolk et à Williamsburg.

Franco-Américanie

Manchester. Le 25 mai, le représentant Louis Israël présentait un buste de Lafayette au club Lafayette de Raquetteurs pour souligner le bicentenaire. L'abbé Adrien Verrette, président de la Société Historique était l'orateur invité. Le Comité comprenait MM. Alfred-J. Blais, président, Noël Isabelle, Paul Gingras, Marcel Janelle, Louis Lajeunesse, Rosario Thibodeau, Armand Dubé, Philippe Fortin, Louis Marquis et Réal Pinard. Le buste ornera les salles du club.

La grande manifestation eut lieu le 11 novembre, *Jour des Vétérans*, au parc Lafayette, alors que la population franco-américaine présentait à la cité une stèle avec bronze commémoratif de Lafayette. Le monument fut érigé par la Commission du Monument Franco-Américain et la cérémonie était sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire.

Malgré une brise assez froide sous un brillant soleil d'automne, un imposant défilé composé de corps de tambours et clairons et de groupes d'anciens combattants sous la conduite du maréchal Louis Beliveau se rendait sur l'emplacement. M. Wilfrid-J. Mathieu souhaitait la bienvenue, suivie de la cérémonie au drapeau. M. le Juge Emile Lemelin faisait la présentation de la stèle et le maire Josaphat Benoit acceptait au nom de la ville. La chorale St-Jean-Baptiste sous la direction de Bruno Therrien exécutait les hymnes.

Sur le tableau on inscrivit le texte suivant:

Bicentenaire LaFayette (1757-1957). Héros des deux mondes
 — Soldier of two countries — First and most admired of
 America's adopted sons. — "Pour honorer les Franco-
 Américains qui en temps de paix et de guerre ont contri-
 bué à la gloire de leur patrie et à la prospérité de la ville
 de Manchester, 11 novembre 1958, Jour des Vétérans.

Plusieurs milliers de personnes assistaient et la journée se terminait par un vin d'honneur servi aux dignitaires et invités dans les salons de l'Association Canado-Américaine.

Commission du Monument Franco-Américain

Hon. Josaphat-T. Benoit, président honoraire; M. le Juge Emile Lemelin, président; Dr Jules-O. Gagnon, vice-président; M. Adolphe Robert, secrétaire; M. Raoul Hébert, trésorier. Me Gérard Bergevin, M. Roger Brassard, Abbé Ernest Brodeur, M. Roméo Champagne, Mgr Wilfrid Chartier, Juge Alfred-J. Chrétien, M. Onil Coté, Me Ernest-R. D'Amours, M. Arthur Dupuis, M. Léo-L. Dion, M. Euclide Gilbert, M. Paul Gingras, M. Normand Jolicoeur, Me Wilfrid Laflamme, M. Benjamin-G. Lambert, M. Wilfrid-J. Mathieu, M. Louis-I. Martel, M. Albert Martineau, M. Eugène Normand, M. Sylvio Normand, M. Walter Richard, M. Gérald Robert, et l'abbé Adrien Verrette.

Comité d'Erection — M. Wilfrid-J. Mathieu, président, M. Gérald Robert, secrétaire, M. Raoul Hébert, trésorier, et MM. les échevins Albert Martineau et Robert Brassard. *Le Comité de la Dédicace* — La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, M. Euclide Gilbert, président, M. Léo-L. Dion (ex-officio); Paul Gingras, Armand Verrette, Benjamin-G. Lambert, Alfred Marchand, Louis Béliveau, maréchal.

A titre de gracieuseté, l'Association Canado-Américaine publiait une brochure, grand format, "*Lafayette*". En présentant cette étude, M. Adolphe Robert ajoutait que l'ACA assumait la publication de ces pages afin de "*mettre à la disposition du public en général et des écoliers franco-américains en particulier, une version française de la vie de LaFayette, ses voyages, sa mort, version semblable pratiquement inexistante dans les bibliothèques publiques et privées et rappeler aux Franco-Américains que le civisme n'exclut pas le fait de nos origines françaises et que civisme et fierté ethnique font le bon citoyen.*" La brochure contient: "*Un portrait de Lafayette*" par le juge Emile Lemelin. "*Sur les pas de Lafayette*" par Adolphe Robert; "*La Mort de Lafayette*" par Raymond Jégaden et photographies du dévoilement du monument Lafayette à Manchester, le 11 novembre.

Fall River. La ville de Fall River qui se réjouit depuis 1916 de posséder dans son enceinte l'un des beaux monuments Lafayette, se donnait une belle manifestation du bicentenaire le mercredi soir 22 mai. La cérémonie était sous la direction de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines et le président Philias Garant saluait la nombreuse assistance autour du monument. M. Albert Petit dirigeait le programme qui fut exécuté avec chants, musique, lecture des proclamations du gouverneur et du maire. Plusieurs groupes d'écoliers prenaient part.

Me J.-Edouard Lajoie était l'orateur invité et le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p. prononçait une courte allocution. Un défilé comprenant huit divisions et plusieurs chars allégoriques quittait ensuite le monument pour traverser les rues de la ville. La fierté qui animait la foule attestait la justesse des paroles du juge Lajoie qui déclarait: "*Lafayette a été de plus le trait d'union initial entre deux grands pays, qui, depuis deux cents ans presque ont marché la main dans la main aux côtés l'un de l'autre sur les mêmes champs de bataille pour la défense de la liberté et des droits de l'homme.*"

Ce fut un beau jour dans les annales franco-américaines de la ville de Fall River.

Hartford. Profitant des assises de leur quarantième convention tenues à Hartford, les compatriotes du Connecticut rendaient hommage à Lafayette dans une cérémonie imposante. Dans sa proclamation du bicentenaire, le gouverneur Ribicoff soulignait cette présence des représentants des 75,000 Franco-Américains qui habitent l'Etat.

Dimanche après midi le 19 mai, les officiers de l'Union des Franco-Américains du Connecticut, accompagnés des Vétérans Franco-Américains et d'une belle foule se rendaient sur la place Lafayette en face du Capitole pour déposer des fleurs au pied du

monument Lafayette en présence du maire, du consul général de France à New York, M. Georges Fieschi et des dignitaires invités.

Lewiston. Sur l'invitation de la Ligue des Sociétés, la population bien française de Lewiston célébrait avec éclat le bicentenaire, dimanche le 17 novembre. Après une soirée gala la veille, un banquet dans les salles du club Musical et Littéraire réunissait nombre de dignitaires et de compatriotes de la région, sous la présidence du sénateur Jean-Charles Boucher qui représentait en plus le gouverneur du Maine.

Plusieurs orateurs se succédèrent pour exalter la vie du grand serviteur de notre patrie, le Maire Georgs Rancourt, M. le consul Charles de Pampelonne, Me Pierre Belliveau, (Société Historique), Mme Marcelle Mainente (La Fédération Féminine), Mlle Simonne Routhier, vice-consul du Canada à Boston, le R. P. A. M. Goulet, o.p., M. Roméo Boisvert (Le Messager), le juge Fernand Despins (Artisans), M. Armand Fortier (L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique), M. Raymond Noël (L'Institut Jacques Cartier).

Le comité se composait de MM. Napoléon Savard, président de la Ligue, Jean-Charles Boucher, Roméo Boisvert, J.-C. Larochelle, Denis Michaud, Albert Dumais, Adélard Janelle et Amédée Courtemanche. La partie musicale avait été confiée à Mlle Ida Vailancourt et à Mlle Ida Morin.

Lauréats du Bicentenaire

Les collèges et les écoles secondaires et primaires avaient été invités à participer au bicentenaire. Le sujet était particulièrement invitant, un héros de la patrie et un français par surcroît.

Les réponses furent nombreuses. En certains cas on donna un ton vraiment académique à la manifestation. Des concours, compositions, séances, tableaux, chants, opérettes et une variété d'initiatives donnèrent à ces programmes un charme à la fois brillant et instructif. Plusieurs écoles ajoutèrent le souvenir de Dollard comme complément naturel à leurs accents.

Les directrices et les élèves de ces maisons d'enseignement méritent les plus cordiales félicitations. Leur collaboration atteste la possibilité d'initier notre jeunesse aux grandes leçons de notre histoire en leur faisant aimer et admirer les héros qui donnent l'inspiration à notre fidélité.

Après avoir pris connaissance des rapports de ces manifestations, que la Société a versés dans ses archives, la *Commission Lafayette* décernait un certificat de "*Lauréat Honneur et Mérite*" aux institutions suivantes "*à cause de leur brillante participation aux fêtes du bicentenaire.*"

Collège Rivier (Nashua), Académie de la Présentation (Hudson), Villa Augustina (Goffstown), Académie St-Jean-Baptiste (Pawtucket), Académie Ste-Anne (Marlboro), Ecole Secondaire Ste-Marie (Manchester), Ecole Secondaire Notre-Dame (Central Falls), Ecole Secondaire Notre-Dame (Southbridge), Ecole Secondaire St-Nom-de-Jésus (Worcester), Athol High School (Athol).

Les écoles primaires: Immaculée Conception (Fitchburg), All Hallows (Moosup), Ste-Anne (Woonsocket), Ste Jeanne d'Arc (Woonsocket), Notre-Dame (North Adams), St-Georges (Chicopee), Sacré-Coeur (Laconia), St-Nom-de-Jésus (Worcester), Notre-Dame (Central Falls), Ste-Thérèse (Manchester), St-Charles (Dover), St-François Xavier (Nashua), St-Edmond (Manchester), St-Rosaire (Rochester), St-Jean-Baptiste (Suncook), Ste-Famille (N. Adams), St-Rosaire (Gardner), Notre-Dame (Easthampton), Précieux-Sang (Holyoke), St-Jean-Baptiste (Warren), Nazareth (Burlington), et Sacré-Coeur (Concord).

Semaine Lafayette

Dans sa proclamation, la Société Historique rappelait qu'il appartenait aux Franco-Américains d'offrir leur apport empressé et elle en prenait l'initiative en organisant une semaine Lafayette du 19 au 26 mai.

Un peu partout en Nouvelle Angleterre où le nom de Lafayette est à l'honneur, dans les écoles, au sein des associations, dans la presse et à la radio, on demandait l'exécution d'un programme ou d'une manifestation bicentenaire.

La semaine fut donc inaugurée par un grand dîner au Harvard Club, le 19 mai et les cérémonies se multiplièrent ensuite un peu partout. On en trouve les échos dans tout ce chapitre.

La presse fit un généreux accueil à cet appel. *L'Indépendant* écrira: "on se prend à rêver à ce que feraient d'autres, s'ils comptaient chez leurs ascendants un héros franco-américain de cette stature."

Banquet Lafayette Harvard club

Le premier événement de la semaine fut le banquet Lafayette qui réunissait, au Harvard club, dimanche soir le 19 mai, une brillante assistance. L'heure du coquetel précéda le repas. Mgr Hector Benoit, D.D., P.D., bénissait les tables. Le menu conçu sur une note historique offrait une coupe de fruits, des Jardins de Chavaniac; le poulet grillé sans marquis, des cours du voisinage de Valley Forge; les petits pois français, des jardins de Versailles; les pommes de terre, des Mousquetaires noirs; la salade Lafayette;

les petits fours, de la Virginie; le beurre, de Yorktown; la crème glacée, d'Aglaé; les gâteaux, de la Marquise Adrienne et la demitasse, de Brandywine. M. le professeur Rodolphe Pepin touchait l'orgue. Drapeaux et affiches décoraient la salle.

Le comité d'accueil comprenait: M. Hector Cormier, président, MM. les docteurs Albert Poirier, Gérard Cullerot et Gérald Caron, Mlle Rhéa Caron, MM. Marcel St-Denis, Louis-A. Biron, Gérald Robert, Edgar Corneau et Me Laurie Ebacher.

Le programme comprenait trois parties, l'hommage à Lafayette, la remise de la médaille "Grand Prix" et l'hommage à nos magistrats. Le président fit la présentation des invités d'honneur; M. le consul Charles et madame la Baronne de Pampelonne, Monsieur le consul et madame Jean Fournier, le lieutenant gouverneur et madame Armand Coté, M. J.-Henri Goguen, représentant le gouverneur Furcolo et Mme Goguen, l'hon. Juge en chef et madame Raymond-S. Wilkins, William-J. Foley, président du Boston City Council, Mgr Hector Benoit, le juge Emile Lemelin, le juge et madame Belliveau, le juge et madame Arthur-L. Eno, le juge Alfred Chrétien, Mgr William Drapeau, Mgr Pierre Gamache, Mgr Arthur Mercier, le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., le juge et madame Edouard Lampron, le juge et madame André Gélinas, Me Henri-T. Ledoux, membre fondateur, le docteur Ubalde Paquin, Jacques Habert (France-Amérique), Mme Marcelle Mainente (Fédération Féminine), Wilfrid-J. Mathieu (Alliance des Journaux). M. Archibald Lemieux, Mme Marcelle St-Denis (Alliance Radiophonique), Mme Alan MacIntire (American Sons of Lafayette).

Paroles du président

Il n'y a rien de plus agréable que de souhaiter la bienvenue à un auditoire de la Société Historique Franco-Américaine; c'est que nous nous réunissons toujours sous le signe de la plus cordiale amitié pour rendre témoignage à notre patrimoine historique et culturel, et chacune de nos rencontres laisse dans les esprits une compréhension plus claire des valeurs et des fidélités que nous voulons servir.

Cet accueil, je le fais donc aussi empressé que possible, car nous célébrons ce soir un anniversaire qui nous remplit de fierté, le bicentenaire de la naissance du Marquis de Lafayette, dont le souvenir hante tous les coins de notre patrie. Nous savons, d'ailleurs, que Lafayette visita l'Amérique quatre fois et qu'il fit au moins huit stages dans la ville de Boston.

Deux nations qu'il a servies ont voulu s'unir pour célébrer la mémoire de ce grand soldat qui a indiscutablement marqué l'Histoire de son influence. La France serait-elle ce qu'elle est aujourd'hui, si Lafayette avait agi autrement qu'il le fit? Les Etats-

Unis mêmes seraient-ils exactement ce qu'ils sont, si ce jeune héros de 20 ans, passionné de liberté, n'avait pas apporté à l'émancipation américaine, avec sa vaillante épée, les généreux secours de sa patrie?

Les historiens n'ont pas encore dit leur dernier mot sur cette période décisive de notre Histoire. On pouvait tout récemment écrire en France: "parmi les personnages de notre Histoire, il en est peu qui furent aussi aimés et aussi haïs que Gilbert de Lafayette."

Quoi qu'il en soit, pour nous citoyens de descendance française, Lafayette demeure un symbole vivant de l'amitié franco-américaine; pourrions-nous demander une plus éclatante attestation de notre intégration dans la vie américaine?

Il appartenait donc aux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre de fixer un geste de la plus franche reconnaissance en ce bicentenaire, ne fût-ce que pour rappeler que si Lafayette ne vint pas en Amérique pour implanter la civilisation française, il arrive que deux siècles après sa naissance, des frères par le sang, sur le sol même qu'il a foulé et aimé, peuvent chanter sa gloire avec les mêmes vocables qui avaient inspiré son immortelle destinée. Appelons cela miracle, phénomène; ce qui demeure, c'est qu'en 1957 nous sommes les heureux exécutants de ce geste et nous nous en réjouissons profondément.

De concert avec le consulat général de France à Boston, le French Center et l'association "The American Friends of Lafayette", notre Société inaugure ce soir la Semaine Lafayette; et partout où le nom de Lafayette est à l'honneur, des cérémonies commémoratives se dérouleront. Nos gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre ont gracieusement rédigé leur proclamation Lafayette et c'est ainsi que le souvenir de ce grand serviteur de notre patrie continuera de grandir dans l'estime du peuple américain.

Nous comptons ce soir dans ce charmant auditoire les plus hauts représentants de la Franco-Américanie. Chefs et officiers de nos principaux organismes, professionnels, hommes d'affaires, compatriotes distingués, tous venus des quatre coins de la Nouvelle-Angleterre. J'aurais voulu les saluer individuellement à cette table, mais comme ils sont en quelque sorte avec nous, les hôtes de cette fête, je suis certain que durant la réception, ils ont déjà fait l'échange de leurs amicales salutations.

Pour traduire l'hommage des Franco-Américains à la mémoire de Lafayette, nous ne pouvions inviter une voix plus autorisée ni plus respectée que celle du juge Emile Lemelin. Chevalier de la Légion d'Honneur, Docteur des Universités Laval et de Montréal, juge de la cour des tutelles au New Hampshire, président général de l'Asso-

ciation Canado-Américaine, par sa formation aux fortes disciplines lévisiennes, diplômé de l'Université de Boston et brillant avocat, le juge Lemelin est un solide et indéfectible interprète de notre commun idéal. Il est de ceux qui croient, qui comprennent et qui savent toujours bien dire au sujet de notre comportement franco-américain. Je l'invite donc avec grand plaisir à résumer l'admiration que nous entretenons pour la mémoire du général Lafayette, l'hommage de tous ses compatriotes!

Merci cher juge. Votre hommage si bien conçu et si magnifiquement présenté nous réjouit. Il constitue un autre précieux et éloquent témoignage que la Société Historique est heureuse de déposer dans ses riches archives.

Grande bienfaitrice de l'humanité, la France a toujours mis son génie, sa pensée et ses largesses au service des peuples. A une heure inquiétante où se jouait le sort naissant de notre patrie, elle nous prêta un héros de 20 ans. Depuis ce jour sauveur se noua entre nos deux pays une amitié dont l'exemple est unique dans l'histoire des peuples. L'amitié qui unit encore le consulat de France à Boston à la Franco-Américanie est une autre attestation de la cordialité française.

En cette année bicentenaire, la France et les Etats Unis communient à cette même pensée, glorifier la mémoire de ce grand défenseur et soldat de la liberté. C'est donc avec une joie profonde que nous accueillons à cette émouvante évocation M. le Consul et la baronne Charles de Pampelonne; nous leur réitérons l'assurance de notre meilleur attachement. Enfin, nous sommes très honorés d'inviter la voix officielle de la France pour compléter notre hommage à Lafayette.

Merci, M. le Consul général; votre amitié nous est très chère et votre message réconfortant. Puisse cette mutuelle sympathie s'intensifier avec les années de votre profitable stage au milieu de nous.

Un vieil adage affirme avec justesse qu'en venant au monde l'homme ne choisit pas ses parents et encore moins ses antécédents. La Providence a voulu que le déversement de la Nouvelle-France sur le continent se fisse comme par enchantement; c'est ce qui explique notre présence heureuse aux Etats-Unis. Par suite de revirements militaires et politiques, deux grands peuples allaient se partager cet immense territoire, les Etats-Unis et le Canada, deux Etats politiques qui mesurent toujours la profondeur de leur amitié par le calme et l'étendue de la frontière qui les sépare, d'un océan à l'autre.

Dans ce merveilleux exemple d'entente cordiale qui unit nos deux patries, ne pouvons-nous pas y découvrir un petit goût français que nos devanciers auraient imprégné à ce vaste continent

que nous chérissons? L'histoire, d'ailleurs, nous apprend que Lafayette désira ardemment visiter la Nouvelle-France durant son stage en Amérique. Peut-être rêvait-il d'embaucher ses frères — nos pères — au service de la cause des Etats-Unis; encore un impondérable!

Ce soir, c'est une voix officielle du Canada qui vient ajouter son hommage à l'éclat de notre bicentenaire. Nous en sommes fiers, car nous ne pouvons pas oublier que sept ou huit générations de nos devanciers dorment en terre canadienne.

M. le Consul Général Jean Fournier est habitué à nos propos; il partage nos espoirs; il apporte toujours à nos fêtes une note sympathique et fraternelle. C'est avec une grande satisfaction que nous l'invitons à joindre le témoignage de sa patrie à la mémoire de Lafayette.

Grand merci, M. le Consul Général. Mais c'est déjà pour vous l'heure du départ, puisque votre gouvernement vous appelle à de plus hautes fonctions au sein même du cabinet du Premier Ministre à Ottawa. Nous profitons de cette circonstance pour vous exprimer, ainsi qu'à votre charmante épouse, la reconnaissance et l'affection des Franco-Américains. Vos trop courtes années parmi nous avaient déjà établi des liens de profonde sympathie qu'il nous fait peine de briser. Votre présence à nos fêtes nous réjouissait toujours. Vous emportez avec vous, croyez-nous, notre meilleur souvenir avec nos vœux de bonheur et de succès dans la brillante carrière que l'avenir vous réserve. Vous aurez été un autre ambassadeur de la bonne entente canado-américaine.

Beautifully blessed, America is also the land of gratitude. No country has preserved nor cherished with more devotion the memory of its servants and heroes.

When Lafayette first came to our shores, a cloud of despair had almost overtaken the hopes of our struggling founders, but a kind Providence hovered then, as it does now, over our glorious destiny. America has never forgotten the services of Lafayette. General Washington wrote to him, as he returned to France for the first time in 1779: "I am persuaded, my dear Marquis, that there is no need of fresh proofs to convince you either of my affection for you personally or of the high opinion I entertain of your military talents and merit."

Few soldiers were more revered and honored by our country. His name is enshrined in every lover of Liberty; the triumphant visit of the aged general in 1824, his fourth voyage to America, as he presided the Bunker Hill Monument ceremony here in Boston, was probably the crowning of that ever-increasing love of our people.

We have met this evening to intensify our gratitude to this great servant of Liberty, in commemorating the bicentennial of his birth in Chavaniac in 1757. To grace this memorial ceremony and to give the proper setting to our tribute as Fellow-Americans, we are highly honored and privileged in greeting one of the outstanding citizens of our land, in the learned and delightful personality of the Chief Justice, the Hon. Raymond S. Wilkins. Mr. Chief Justice and Mrs. Wilkins, we are happy to greet you at this table of the highest "cordialité française." We thank you for having accepted this invitation to enhance our tribute to Lafayette and so to proclaim in an eloquent manner the glowing value of the profound friendship that binds our two countries. May your inspiring message ring in our hearts as the expression of the living and abiding faith we have in the liberty and freedom that Lafayette helped to make secure in America..

Needless to add that I feel that I am voicing the sentiments of my fellow compatriotes of french expression in thanking you most heartily for your eloquent and most inspiring tribute. Thank You.

Le président donnait lecture d'un message venant du Conseil de la Vie Française en Amérique: "Conseil Vie Française s'unit à la Société Historique Franco-Américaine dans l'hommage rendu à Lafayette et dans rappel de l'amitié entre France et Etats-Unis. Félicitations pour cette initiative et voeux de succès. Paul Gouin, président."

La société vient de vivre l'une de ses plus imposantes réunions. Il reste à votre président le devoir de remercier très cordialement invités et participants, avec un merci spécial à la Commission La-Fayette et à son distingué président Me Pierre Belliveau dont le dévouement à notre prestige franco-américain est infatigable.

La Commission doit clôturer ce bicentenaire à l'automne avec l'érection d'une stèle à la mémoire de LaFayette dans la région de la Wayside Inn. Vous êtes tous invités à participer.

Enfin un dernier merci Mesdames et Messieurs. Nous avons l'asurance d'apporter dans nos âmes le souvenir d'une réconfortante et précieuse rencontre.

Un portrait de Lafayette

Juge Emile Lemelin

Appelé à vous entretenir du général La Fayette, je vous avouerai bien franchement que mes recherches sur son compte n'ont pas réussi à dissiper l'énigme qu'il a été aux autres, comme à lui-même, je crois. Certes, il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque plus un

homme a de dignité et de fortune, plus sa vie se complique. Aussi la longue carrière de La Fayette ne fut qu'une association intime avec un tissu d'événements extraordinaires dans l'histoire des Etats-Unis et de la France. De fait, il a été un des illustres personnages de son temps: un homme de grand talent et de beaucoup de courage pour ainsi dire jeté, porté et parfois noyé dans les flots de son siècle et surnageant dans bien des courants.

Pour bien comprendre le rôle et les opinions de celui dont il s'agit d'esquisser l'histoire, portons nos regards sur la seconde moitié du dix-huitième siècle où les grands seigneurs, fiers de leurs titres, entichés de leurs privilèges, applaudissent les livres et les écrivains qui battent en brèche la monarchie et la religion. Cette bien triste et curieuse époque était troublée, agitée par un immense mouvement des esprits, par des doctrines nouvelles, hardies et subversives. Bref, les idées de Voltaire, Diderot, Jean-Jacques Rousseau et de l'abbé Raynal faisaient les frais de la conversation dans les grands salons où tous semblaient rivaliser d'esprit pour décocher un trait ironique contre la foi et contre le roi. On dirait que le christianisme est la bête noire dont il faut se défaire et que ses dogmes sont ridicules; ou plutôt, comme Taine l'a finement observé, "on n'attaque les dogmes du christianisme que parce qu'on rejette sa morale." Puis, malgré la condamnation du pape Clément XII qui affirmait que les bons principes n'ont pas besoin de se tenir dans l'ombre, la haute société, c'est-à-dire la noblesse, s'affilie à la franc-maçonnerie encore moins par sympathie que par snobisme.

Ce fut dans un pareil milieu que se trouve jeté le marquis de La Fayette, orphelin, à la tête d'une fortune de 120,000 livres de rente dès l'âge de treize ans.

* * *

Né le 6 septembre 1757 au château de Chavagnac, en Auvergne, Marie-Joseph-Paul-Roch-Yves-Gilbert de Motier, marquis de La Fayette, porte en lui le sang de deux races obstinées et indépendantes, l'Auvergne du côté paternel, la Bretagne du côté maternel. Auvergnat et Breton, il est issu de deux races qui ont de tout temps tenu à leur liberté.

Dès l'enfance on nous le représente comme possédant une physionomie agréable avec son expression éveillée et ses cheveux bouclés sur les oreilles selon la mode du jour. Dans ses *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve s'exprime ainsi: "A son Auvergne, La Fayette doit ses deux traits essentiels, son sens de l'indépendance et son coeur de poète. Les pigeons, chaque jour, forment dans son esprit l'idée d'ailes" . . . La forêt était "le domaine de son âme." Ces premières impressions d'amour pour la nature et la liberté resteront à jamais ineffaçables.

D'après son cousin, le marquis de Bouillé, à dix ans le jeune La Fayette était déjà très précoce. Voici ce qu'il en dit dans ses Mémoires: "Avant de retourner à Paris, je fus payer le tribut de ma vénération et de ma reconnaissance à Mme de La Fayette. J'y passai quelques jours. Je trouvai le jeune La Fayette singulièrement instruit pour son âge, étonnamment avancé dans la raison et dans le raisonnement, et extraordinaire par ses réflexions, sa sagesse, sa mesure, son sang-froid et son discernement. Cependant je découvris dans cet enfant un genre d'amour-propre et même d'ambition qui a causé depuis la ruine de son pays. Son précepteur, ancien jésuite, homme de beaucoup d'esprit qui employait une méthode excellente pour l'élever, me demanda ce qu'en pensais. Je lui dis que cet enfant avait le genre d'esprit qui appartient aux grands hommes et sans lequel on ne peut être ni un homme d'Etat, ni un grand homme de guerre, celui de la réflexion et du jugement, et que, s'il y joignait un caractère vigoureux, il ferait un jour de très grandes choses toutefois qu'il était (sic) servi par les circonstances, car il faut que les grandes occasions se rencontrent avec les grands talents. Je ne me suis pas trompé: La Fayette n'a manqué que de fermeté d'âme pour consommer la Révolution en France et pour en devenir le maître et l'arbitre."

Six ans plus tard, après avoir reçu sa première éducation de l'abbé Fayon, prêtre érudit, qui continua de surveiller ses études au collège du Plessis où il entra en 1768, le jeune marquis prouvera qu'il n'était pas de ceux qui se contentent d'attendre d'être servis par les circonstances, mais qu'il appartenait plutôt au groupe restreint de ceux qui créent les circonstances; car, c'est alors qu'il décidera de venir au secours de Washington.

Entre-temps, à la demande de François de Noailles, duc d'Ayen, son futur beau-père, le 7 avril 1773, La Fayette entre au régiment de Noailles, après avoir mis fin à toute possibilité d'avancement à la Cour dont il juge "avec mépris les grandeurs et les petitesesses."

Le 11 avril 1774 le mariage de Gilbert de La Fayette et d'Adrienne, la seconde fille du duc d'Ayen, est célébré en la chapelle de l'Hôtel de Noailles. Le mari a seize ans et six mois, la mariée n'a que quatorze ans et six mois. Obligé de se rendre à Metz où son beau-père lui obtient une compagnie au régiment de Noailles, il ne retournera qu'en septembre, après quoi le jeune ménage continuera à fréquenter la Cour de Versailles. Il écrira plus tard dans ses Mémoires: "La gaucherie de mes manières, sans être déplacée dans les grandes circonstances, ne se plia jamais aux grâces de la Cour." D'après une anecdote assez plausible, au cours d'un bal, Marie-Antoinette lui aurait déclaré: "Je ne danserai plus avec vous, vous êtes trop maladroit." Après plusieurs mésaventures de ce genre à la Cour, il ne reste plus au jeune La Fayette qu'à pour-

suivre sa carrière au régiment de Noailles à Metz où elle est sur le point de se décider.

Et puis, c'est en décembre 1775 qu'il devient franc-maçon en s'affiliant à Paris à la loge La Candeur.

Mais avant de raconter la conversion de La Fayette à la cause de l'Indépendance américaine, jetons un coup d'oeil rétrospectif sur la France.

* * *

Depuis la guerre de Sept Ans et le honteux traité de Paris, la France ne songeait qu'à prendre sa revanche contre les Anglais qui avaient ruiné sa marine, l'avaient supplantée dans les Indes et lui avaient même enlevé ses plus riches colonies. Malgré les efforts héroïques de Vaudreuil et de Montcalm, le drapeau anglais flottait déjà sur les bords du Saint-Laurent et dans toutes les villes du Canada, la plus ancienne et la plus française de ses colonies qu'on s'était plu à appeler la Nouvelle-France. Planter de nouveau le drapeau français sur les rives du Saint-Laurent, tel était le rêve de la France qui n'attendait qu'une occasion favorable. Elle suivait donc avec grand intérêt les démêlés des colonies américaines avec l'Angleterre.

La France était dans cet état d'esprit quand le jeune La Fayette est mis au courant de la situation américaine.

D'après Maurice de la Fuye et Emile Albert Babeau, auteurs de *La Fayette, soldat de deux patries*, "celui qui va décider de la carrière de La Fayette ne sera pourtant pas Franklin ni aucun de ses compatriotes, mais un Anglais, le propre frère du roi George III. Le duc de Gloucester est "Américain"; il proclame volontiers que les "insurgens" ont raison de refuser les impôts qui n'auront pas été votés par leurs représentants. Il persuade le comte de Broglie, gouverneur de Metz, qui l'a invité à dîner."

C'était le 8 août 1775.

"Parmi les convives, poursuivent les mêmes auteurs, il y a le jeune officier en garnison dans cette ville; haute faveur, pour un simple capitaine, que de s'asseoir avec le prince à la table d'un maréchal. Mais La Fayette est le fils d'un compagnon d'armes du comte entre les bras de qui son père est mort" . . . "La déclaration de l'Indépendance, apportée par Arthur Ier, alimente la conversation. En dépit de l'étiquette, Gilbert — nom que La Fayette a choisi définitivement entre les six prénoms qui lui furent donnés — questionne avidement . . . La résolution de La Fayette est bientôt prise: il partira."

Au début, le comte de Broglie s'objecte assez faiblement au projet de son jeune ami, mais il va vite devenir son allié et son guide



Lafayette

Général Marquis de Lafayette
1757 1834



Adrienne de Noailles (1759-1807)
Espouse de Lafayette



3. Chateau de Chavanliac (Auvergne) où naquit le Marquis de Lafayette le 6 septembre 1757.

dans cette aventure. Il le met en rapport avec le baron de Kalb, Allemand au service de la France, ancien agent de Choiseul en Amérique. Kalb sert d'interprète entre La Fayette et Silas Deane, l'agent recruteur du Congrès.

Jusque-là, à part une douzaine de techniciens, la plupart des volontaires n'avaient été que des aventuriers, avides de grades et d'argent, prétendant commander tout de suite d'importantes unités sans même savoir l'anglais. Washington leur étant plutôt hostile, Deane se montre réservé quant aux engagements. N'ayant pas encore vu de candidats semblables au jeune Gilbert dont l'enthousiasme et le désintéressement l'impressionnent, il déconseille néanmoins à Gilbert d'exécuter son projet; et La Fayette de lui répondre: "Jusqu'à présent vous n'avez vu que mon zèle. Il va peut-être devenir utile. J'achète un bâtiment qui portera vos officiers. Il faut montrer de la confiance et c'est dans le danger que j'aime à partager votre fortune." Ceci démontre que sous une apparence de froideur et de timidité, La Fayette cachait une grande fermeté. A la fin de l'entretien Deane lui promet un brevet de général-major.

Voilà comment notre jeune héros, approuvé par son héroïque épouse qui était sur le point de devenir mère, triomphe des obstacles suscités par sa famille, élude les ordres de son gouvernement, ordres sans doute peu sévèrement exécutés, équipe une frégate à ses frais et fait voile pour l'Amérique où il débarque en avril 1777. Arrivé à Philadelphie, il offre à la République naissante son épée et sa fortune.

La Fayette n'a pas encore vingt ans.

* * *

Nommé par le Congrès général-major, il n'en combat pas moins comme volontaire à la bataille de Brandywine (en septembre 1777) et il y est grièvement blessé. Sa blessure n'est pas encore guérie qu'on le voit courir vers de nouveaux dangers. A la suite d'un succès remporté sur les Anglais, il reçoit les remerciements du Congrès et le commandement d'une division.

Nous en sommes rendus maintenant au 1er décembre 1777.

La situation américaine est presque désespérée.

Mais il a Washington.

Le dur hiver 1777-78 le trouve dans son réduit glacé de Valley Forge. A ce sujet, La Fayette écrira plus tard que "la patiente vertu des officiers et des soldats fut un miracle continué à chaque instant renouvelé." Ce miracle, il l'attribue au prestige personnel de Washington, "car, dit encore La Fayette, sa personne imprimait le respect et même l'amour."

Il y eut sans doute, comme l'ont rapporté ses biographes, entre le général américain et le jeune Français une tendresse paternelle chez l'un et une piété filiale chez l'autre. De fait, Washington considérait La Fayette comme un fils adoptif. Chose assez curieuse et intéressante, c'est au cours de son dernier voyage aux Etats-Unis en 1825 — une tournée triomphale si jamais il en fut — que La Fayette trace à son affiliation à une loge américaine l'amitié qui l'attache à Washington et que Washington lui accorde en retour. "Auparavant, dit-il, je ne pouvais arracher de mon esprit le soupçon que le général avait des doutes sur mon cas; ce soupçon était confirmé par le fait que je n'avais jamais reçu un commandement en chef. Cette pensée m'obsédait et parfois me rendait bien malheureux. Après que je fus entré dans la maçonnerie américaine, le général Washington sembla avoir reçu comme une illumination. Depuis ce moment, je n'eus plus jamais l'occasion de douter de son entière confiance. Et, peu après, je reçus un commandement en chef fort important."

Je suppose que La Fayette faisait ici allusion à sa nomination au poste de général en chef des armées du Nord qu'il accepta d'ailleurs avec une modestie qui l'honore puisqu'il posa comme condition de rester sous les ordres de Washington.

En 1779, quand la France eut reconnu l'indépendance des Etats-Unis, La Fayette fit un voyage à Paris. C'est à cette occasion que Franklin lui présenta une épée d'honneur ornée de figures allégoriques, tel que décrété par le Congrès. Il ne resta dans sa patrie que le temps nécessaire pour se procurer des secours, et son retour à Boston fut un grand triomphe. Pas longtemps après, par sa loyauté envers le général Washington, il échappa aux conséquences de la trahison du général Arnold. En 1780, il commande l'avant-garde de Washington, puis l'année suivante il est chargé de la défense de la Virginie où nous le voyons avec 5,000 ou 6,000 hommes sans habits, sans solde, et presque sans vivres, tenir tête pendant cinq mois à toutes les forces de Cornwallis. Grâce à l'appui de Grasse sur mer et de Rochambeau sur terre, Cornwallis fut bientôt bloqué dans Yorktown et les déroutés qui défendaient la ville furent emportées, obligeant le général anglais à capituler. Les forces américaines comptaient 12,000 hommes à peu près également partagés entre Français et Américains. Le général La Fayette commandait une colonne américaine. Deux ans après l'Angleterre demandait la paix et reconnaissait par le traité de Versailles l'indépendance des Etats-Unis. La France, de son côté, s'estimait dédommée des dépenses énormes qu'elle fit dans cette guerre puisqu'elle avait battu à plusieurs reprises, sur mer, son orgueilleuse rivale qui se croyait invincible. Ainsi fut effacée la honte du traité de Paris.

La défaite anglaise étant assurée, LaFayette retourne en France et la part glorieuse qu'il prit à la guerre de l'indépendance des Etats-Unis lui value à travers l'Europe une immense popularité. Son nom se trouve placé à côté de ceux de Washington et de Franklin, et le grand Frédéric, empereur de l'Allemagne, lui envoie des félicitations. En France, il est consulté par les ministres, comblé d'honneurs et de faveurs par la Cour, grâce à laquelle il devint rapidement colonel puis maréchal de camp.

Je ne m'attarderai pas à vous parler longuement du rôle de LaFayette pendant les préludes de la Révolution française, soit de 1783 à 1789, ni de celui qu'il joua à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, pas plus, enfin, que de son rôle dans la Révolution de 1830.

Il est sans doute impossible de résumer en quelques paragraphes sa carrière européenne à la fois si glorieuse et si mouvementée, sans se rendre coupable de graves omissions et de quelques injustices.

Qu'il me suffise de rappeler que c'est lui qui, au plus fort de sa popularité, lança à travers la France un courant d'idées révolutionnaires tout en restant fidèle à la royauté. Il rêvait pour sa patrie française d'un règne de liberté sous une monarchie constitutionnelle, mais il réussit à s'aliéner l'amitié de la Cour en même temps qu'il s'attirait la haine des Jacobins. C'est ainsi qu'après avoir défendu la famille royale selon les engagements qu'il avait pris en sa qualité de général de la Garde nationale, on voit Louis XVI et Marie-Antoinette lui refuser leur confiance à cause de ses idées révolutionnaires. D'autre part, on le voit méprisé par les Jacobins et les Girondins à cause de sa défense de la royauté.

Eventuellement un prix est mis sur sa tête, tous ses biens sont confisqués et il doit s'exiler de France. Il espérait traverser incognito les postes ennemis et gagner la Hollande, mais il fut arrêté par un lieutenant-colonel autrichien et conduit à Namur. LaFayette fut ensuite conduit à Nivelles, puis traîné de prison en prison à travers la Belgique et l'Allemagne jusqu'à Olmutz où l'attendait un affreux cachot sous prétexte que son existence est considérée incompatible avec la sûreté des gouvernements. On lui reprochait assez naturellement ses opinions révolutionnaires et ses idées avancées de liberté et il aurait voir tomber ses fers en reniant une seule de ses opinions. Mais il n'en voulut rétracter aucune. Dans cette épreuve LaFayette est toujours à la hauteur de son nom et de la cause qu'il représente.

Après avoir été prisonnière à Paris pendant tous près de deux ans, son épouse et sa fille se rendirent à Olmutz, où elles partagèrent la misère et les souffrances de sa vie de prisonnier. Comme le dit Charles Fox, cette femme héroïque vint partager le cachot de son époux, "portée sur les ailes du devoir et de l'amour."

Cependant, tous les amis de la liberté réclament la délivrance de l'illustre captif. Les Etats-Unis emploient leur intervention en sa faveur, mais il fallut pour l'obtenir les victoires de l'Italie et la volonté expresse de Bonaparte.

LaFayette, ennemi de toute forme de tyrannie et de dictature, se retira à La Grange. Napoléon le considérait comme dangereux et voulait le tenir à l'écart. Dans ce but, et par l'entremise de Talleyrand, Bonaparte lui offre d'être ambassadeur de France aux Etats-Unis, poste qu'il refusa, se déclarant trop Américain pour représenter aux Etats-Unis un pays étranger. Talleyrand insistant plus tard pour lui faire accepter un siège au Sénat, le général lui répondit en riant: "Je serais dans l'obligation d'y dénoncer le lendemain l'administration et son chef." En 1812, dans une discussion au Conseil d'Etat, Napoléon déclare: "Tout le monde en France est corrigé. Je pense au seul homme qui ne le soit pas, LaFayette. Il n'a jamais reculé d'une ligne. Vous le voyez tranquille; eh bien! je vous dis, moi, qu'il est tout prêt à recommencer."

Retiré de nouveau à La Grange jusqu'en 1814, LaFayette demeura irréductible. "C'était beaucoup, j'ose le dire, écrit-il longtemps après, de m'être tenu debout pendant ces douze années au milieu des prosternations du dedans et du dehors." Le 22 juin 1815, LaFayette avait l'honneur insigne — et sans doute la grande satisfaction personnelle — de charger un Ministre d'Etat de dire à l'Empereur qu'il avait une heure pour abdiquer. Et Napoléon abdiqua.

Mais ce n'est pas tout.

En 1830, le général LaFayette accepte de nouveau le commandement de la Garde nationale. Le sort de la France dépend encore une fois de lui. Porte-parole des républicains, il se prononce contre Charles X. Le 30 juillet au soir, il est mis en présence de ce dilemme: ou la monarchie avec le duc d'Orléans ou la république avec LaFayette. Non pas sans avoir hésité, LaFayette opte en faveur de Louis-Philippe, duc d'Orléans. On raconte qu'en cette circonstance le chef de la Garde nationale rend visite à Louis-Philippe. Au cours de la conversation, LaFayette de dire: "Vous savez que je suis républicain et que je regarde la Constitution des Etats-Unis comme la plus parfaite qui ait existé." A quoi Louis-Philippe répond. "Je pense comme vous; il est impossible d'avoir passé deux ans en Amérique et de n'être pas de cet avis. Croyez-vous, dans la situation de la France et d'après l'opinion générale qu'il nous convient de l'adopter?" "Non, répond LaFayette, ce qu'il faut aujourd'hui au peuple français c'est un trône populaire entouré d'institutions républicaines, tout à fait républicaines." Et de convenir le duc: "C'est bien ainsi que je l'entends." Et c'est ainsi que

pour au moins une deuxième fois, LaFayette manqua de devenir maître de la France et arbitre de sa destinée.

Rarement, si jamais, un illustre personnage n'a été tant aimé et aussi détesté que le général LaFayette.

Catholique mais franc-maçon, aristocrate mais démocrate, riche mais dépossédé, français mais américain, royaliste mais révolutionnaire, républicain mais monarchiste, LaFayette tient tout le long de sa carrière à la liberté dans l'ordre et dans la légalité.

Ce ne fut pas le moindre de ses titres de gloire.

Mais à tout considérer, son plus grand et plus pur titre de gloire fut à mon avis celui d'être le fondateur de l'amitié franco-américaine. Mort il y a exactement 123 ans demain, il symbolise encore aujourd'hui cette amitié qui, grâce en partie du moins à son souvenir, a été depuis 1777, trois fois scellée dans le sang de la France et des Etats-Unis.

O, LaFayette! toi qui fus le soldat de deux patries, le héros de Deux Mondes et le champion de la liberté, en cette circonstance solennelle nous prions tous ensemble pour que ton souvenir puisse continuer à travers les générations futures à alimenter l'amitié franco-américaine que tu as jusqu'ici inspirée et symbolisée avec tant d'éclat.

O, LaFayette! c'est de tout coeur que nous nous faisons ce soir l'écho de tes sentiments les plus intimes en lançant ce cri d'amour pour tes deux patries:

Vivent les Etats-Unis!

Vive la France!

Hommages du Canada

Jean Fournier

Consul général

Croyez que je suis particulièrement heureux de me retrouver ce soir au milieu de vous, au sein de cette Société Historique Franco-Américaine, née avec le siècle et dont les buts, si éminemment louables, ont su si merveilleusement se maintenir jusqu'aujourd'hui.

Puisque le rôle de l'historien est de faire le lien, de relier au passé le présent, qui mieux que vous, en effet, peut constituer auprès des Franco-Américains, ce rappel constant du passé qui lui est si nécessaire? Car c'est forte des traditions et des leçons de l'histoire qu'une race maintient son intégrité. Or comment le Français d'Amérique, sans cesse aux prises avec le combat de gagner sa subsistance, de vaincre les difficultés immédiates de sa

survie, trouverait-il le temps de regarder en arrière, de retourner constamment aux sources d'information de ses origines? Vous le faites pour lui.

Comment le Franco-Américain, isolé dans des conditions de vie étrangères à celles de son origine, conserverait-il en son nouveau cadre, les attributions qui naguère en faisaient un Français?

A l'historien de profession, aux Sociétés comme la vôtre de maintenir ouvertes, pour consultation, les pages du passé qui gardent présentes aux coeurs des Français les fières raisons de sa survie.

Le mouvement économique américain peut vous éloigner des sources de votre culture originelle. Il importe donc de ne point laisser le souci d'argent étouffer les caractéristiques de votre âme française. Que le gain matériel, si envahissant, ne se poursuive pas au détriment de votre culture spirituelle. Demandez plutôt à la force économique le moyen d'étayer votre personnalité propre. C'est votre fidélité d'esprit, l'intégrité de votre interprétation qui oriente toute votre colonie vers son essor français en même temps que vers le progrès humain de ses foyers.

Il paraît à certains de bon ton de vouer périodiquement à l'anathème les peuples bilingues, de garantir leur constance d'infériorité, de prédire leur mort. Le Canada, pour sa part, n'y croit pas et met toutes ses énergies à ne pas y croire. Comme le disait si justement notre éminent économiste Monsieur Edouard Montpetit, parlant de nous: "Il peut y avoir des lézardes sur la maison historique sans que cela l'empêche de témoigner du passé." Cette sentence ne pourrait-elle pas être inscrite au fronton même de votre Société?

On ne combat pas sans blessure. Mais lorsque la vitalité est grande, même les blessures d'un corps ne sont qu'un appel à un mouvement plus vif du sang pour en hâter la cicatrisation.

Vous n'avez point en ce pays à lutter comme naguère, contre les invasions iroquoises en même temps que celle de l'anglicisation. Mais contre cette dernière c'est quotidiennement et de toutes parts que la pacifique invasion vous menace.

Il n'est certes pas toujours aisé de distinguer entre ce qui nous est propre et ce dont nos ancêtres nous ont fait les héritiers. Que de forces virtuelles dont le détenteur n'est pas conscient. Au coeur même de la Nouvelle-Angleterre, votre Société de base solide et fidèle à ses sources, assure dans son intégrité la continuité des énergies françaises en terre d'Amérique.

Comme je devrai sous peu quitter la Nouvelle-Angleterre pour un autre poste, je veux profiter de la présente occasion pour remercier les Franco-Américains de leurs nombreux égards, de leurs

inlassables gentillesse à mon endroit. Mon devoir, en tant qu'agent diplomatique du gouvernement fédéral a été de représenter, dans vos milieux de la Nouvelle-Angleterre, le Canada tout entier. Je vous avouerai cependant que, mes origines m'y portant, j'ai éprouvé un plaisir tout particulier à chaque occasion où il m'a été donné de me retrouver au sein de votre grande famille Franco-Américaine. On y a gardé avec tant de tenacité le meilleur de la civilisation française: son doux parler, ses traditions de fille aînée de l'Eglise, sa vieille courtoisie, sa gaiété et son esprit universel.

Je suis heureux et honoré à la fois d'être ce soir invité à célébrer avec vous le bi-centenaire de la naissance de Lafayette. Vous pourrez sans doute vous demander, comme je le fis d'abord moi-même, ce que vient faire un Canadien dans cette Armada, sinon dans cette galère. Quels furent les liens entre Lafayette et le Canada de 1777? Devançant votre question, je me suis empressé, pour y répondre, de consulter quelques livres d'histoire qui me sont tombés sous la main. Laissant aux historiens — orateurs de cette table — de vous entretenir de Lafayette même, de sa vie et de ses faits et gestes, je me contenterai de vous rapporter brièvement ici quelle fut l'attitude des Canadiens envers la guerre de l'Indépendance américaine et de vous dire ce qui advint des plans d'invasion du Canada proposés par Lafayette.

Un simple regard sur l'Histoire nous rappellera que le Canada, après la conquête de 1760, était devenu possession britannique. Par les termes de l'Acte de Québec de 1774, le Canada français put conserver sa foi, sa langue et ses lois. Les termes généreux de cet Acte, rédigés par le Parlement britannique, le furent d'autant plus que l'Angleterre, avec son sens politique coutumier, voulait par là protéger le Canada contre les mouvements d'indépendance qui se développaient dans ses autres possessions d'Amérique du Nord.

Le Congrès de Philadelphie en 1774, dans une longue pétition adressée à l'Angleterre, énumérait tous les abus dont les colonies avaient à se plaindre. Et l'un de ces griefs était précisément l'Acte de Québec qui, avec la loi française, reconnaissait la religion catholique. Or, il faut se le rappeler, les révolutionnaires américains de ce moment-là étaient largement imbus de principes puritains et protestants.

Et, avec l'inconséquence d'hommes poussés à bout, cinq jours plus tard, ces mêmes délégués envoyèrent une adresse "à tous les anciens Français de l'Amérique septentrionale" les enjoignant de se joindre aux autres colonies, de se confédérer avec les autres Etats américains: "Saisissez", leur disaient-ils, "l'occasion que la Providence elle-même vous présente. Osez être libres." Inutile de vous dire que ce manque de logique dans l'attitude des révolutionnaires

américains ne plût pas aux Canadiens qui se montrèrent dès lors sceptiques quant à la valeur conséquente des nouvelles propositions, des soudaines promesses qui leur étaient faites.

Le clergé, estimant que les termes généreux de l'Acte de Québec protégeaient bien plus sûrement la foi des Canadiens que ne pouvaient le faire les révolutionnaires américains, de concert avec les Seigneurs du pays, n'eut qu'à rappeler au peuple son serment de loyauté envers la couronne britannique pour les y maintenir.

Quelques Canadiens cependant se rallièrent aux troupes américaines lorsque celles-ci envahirent le Canada. Mais la majorité, se souvenant du fanatisme anti-catholique d'alors des Bostoniens adopta une attitude de neutralité belligérante. Montgomery, général improvisé, ne peut s'emparer de Québec et fut tué au moment où il dirigeait une attaque contre sa basse-ville.

Entre parenthèse, notons qu'au cours de la deuxième tentative d'invasion des Américains, en 1812, les Canadiens luttèrent héroïquement contre les forces des envahisseurs, ce qui permit plus tard à un ex-ambassadeur canadien d'affirmer, dans un discours prononcé devant votre Société même, cette vérité paradoxale que si le Canada est demeuré anglais "c'est qu'il était et qu'il est encore français."

Entre temps Lafayette, comme vous le savez, se rendait en Amérique pour aider les Américains à obtenir leur indépendance. Lafayette était jeune alors et imbu des théories de Montaigne, de Voltaire; à son idéal il sacrifiait volontiers la présence d'une jeune et charmante épouse, laissée en France.

Après que la France et les colonies rebelles américaines eurent signé un traité d'alliance, de nouveaux efforts furent faits pour entraîner l'adhésion du Canada en tant que quatorzième état. L'Article VII, du projet original de la Constitution des Etats-Unis, prévoyait l'entrée du Canada dans l'union américaine. Les Canadiens à ce moment-là démontrèrent qu'ils n'étaient pas plus intéressés à devenir le quatorzième état de la Confédération américaine qu'ils ne le seraient aujourd'hui à en devenir le quarante-neuvième.

L'Amiral Français d'Estaing, pour revenir à l'histoire, lança un appel à la fierté raciale et à la mémoire de ses compatriotes ("Vous êtes nés Français, vous ne pouvez cesser de l'être") et le Congrès accepta le plan Lafayette d'envahir le Canada avec des troupes françaises. Le plan de Lafayette, dit-on, comportait une expédition conjointe franco-américaine qui devait attaquer Québec par terre et par mer. Quelques Canadiens, qui avaient été faits prisonniers au moment de la capitulation de Burgoyne, demandèrent à s'enrôler sous Lafayette. Se faisant sans doute l'interprète des

Américains déçus du précédent refus canadien de faire cause avec les rebelles, celui-ci leur répondit: "Vous vous êtes battus pour rester colons au lieu de passer à l'indépendance. Restez donc esclaves!"

Le projet de Lafayette fut cependant ajourné et lorsqu'il revint sur le tapis, il rencontra une opposition imprévue, celle de Washington lui-même qui se rendit compte que la conquête du Canada, au lieu d'ajouter un état à la République américaine, ne ferait que rendre à la France sa colonie. L'Espagne, alliée de la France, contrôlait alors la Louisiane et il n'y avait pas de doute que la crainte de l'encerclement des colonies américaines était justifié.

Par ailleurs, la France elle-même ne tenait pas à ce que les nouveaux Américains deviennent trop puissants sur le continent américain et cessent par là de dépendre de la France. Louis XVI et son ministre des Affaires étrangères, Vergennes, avaient d'ailleurs décidé que le Canada resterait à l'Angleterre. Par le traité d'alliance avec les Etats-Unis, en 1778, la France renonça donc formellement à reprendre son ancienne possession. Vergennes avait toujours le grand souci précisément de rassurer ses alliés américains sur ce point comme en font foi ses paroles: "Le Canada est le point jaloux pour eux. Il faut leur faire entendre que nous n'y songeons pas du tout." Ce qui n'empêcha pas Lafayette d'élaborer ses plans d'invasion auxquels on ne donna jamais suite.

Et voilà en quelques mots quels furent les rapports du Canada avec Lafayette, votre héros. Des mobiles d'intérêt politique, tant du côté de son gouvernement que de celui auquel il avait pourtant apporté son concours désintéressé, l'empêchèrent de mettre pied sur le sol canadien.

Le Canada laisse donc à la France et à l'Amérique de célébrer aujourd'hui ensemble le 200ième anniversaire de naissance de leur héros sympathique, Lafayette.

Préparant ces quelques lignes à vous lire, Mesdames et Messieurs, il m'est soudain venu à l'esprit que Lafayette pourrait fort logiquement être considéré comme votre premier authentique Franco-Américain. Nombre de Franco-Américains, ainsi que je l'ai maintes fois constaté au cours de mon séjour parmi vous, se rattachent parfois directement à la France, par contre d'autres préfèrent passer par le Canada français. A ceux qui préfèrent aller directement à Dieu plutôt que de passer par ses saints, Lafayette reste le précurseur et modèle en ce qu'il démontra dans la pratique comment un homme de race française, tout en restant fier de ses origines et sans les trahir, peut instantanément et pour la vie s'adapter au plus pur américanisme.

Lafayette n'a pas, que je sache, été canonisé, ne parlons donc pas de patron; mais ne pouvons-nous pas, devant la droiture et la persévérance de son patriotisme, parler d'exemple? Lafayette ne peut-il pas vous être une façon de prototype de Franco-Américain?

Et permettez que je termine, Mesdames et Messieurs, en vous soulignant qu'il me paraît tout à fait logique et normal que Boston célèbre aujourd'hui avec éclat, à travers votre Société Historique, le bi-centenaire de Lafayette qui jouissait ici de la plus haute estime, ainsi qu'en fait foi la proclamation faite, lors de sa visite à cette ville, en 1824. Il est même peut-être exact de dire qu'il jouissait d'une plus haute estime en Amérique que dans son propre pays.

Il n'est que trop juste que le grand amant de la liberté fut bien reçu dans la ville de Boston, berceau de l'Indépendance américaine.

Hommage de la France

Charles de Pampelonne

Consul général

Je veux tout d'abord remercier la Société Historique Franco-Américaine d'avoir pris l'initiative de ces célébrations qui, en Nouvelle-Angleterre, vont marquer le 200ème anniversaire de la naissance de Marie-Joseph Gilbert de MOTIER, Marquis de La Fayette.

L'Ambassadeur de France aux Etats-Unis, M. Hervé ALPHAND, retenu à Washington par les multiples devoirs de sa charge et, en particulier, par la préparation de l'imminente visite aux Etats-Unis du Président de la République Française, M. René COTY, au début de juin, m'a chargé de vous apporter son plus cordial salut, ainsi que ses vœux très chaleureux pour le succès de la Semaine La Fayette organisée sous les auspices de votre Société.

Je tiens à remercier et à féliciter aussi, personnellement, le Président et les membres de la Commission du Bicentenaire La Fayette pour leur magnifique travail d'organisation de ces fêtes. Je voudrais enfin profiter de l'occasion de ce véritable rassemblement franco-américain de ce soir pour dire toute ma gratitude aux présidents et aux membres de vos grandes sociétés fraternelles pour le cordial accueil qu'ils ont bien voulu me réserver au cours de ma première année de fonctions à Boston. Ils savent, car je le leur ai déjà dit, quelle émotion fut la mienne en trouvant, dans cette partie des Etats-Unis, comme je l'avais trouvé il y a dix ans au Canada, une population de langue française qui a gardé si jalousement, malgré toutes les difficultés, les traditions de son pays d'origine, sa

langue, sa culture, sa religion, sa conception de la vie familiale, cela grâce à leur clergé, à leurs écoles, à leurs groupements et à leurs journaux. Je lisais dernièrement dans l'une de vos revues ou l'un de vos bulletins, que "s'il existait une hiérarchie de la citoyenneté américaine, les Franco-Américains y occuperaient la toute première place, celle du sol et celle du sang." La présence française aux Etats-Unis est, en effet, vieille de plus de trois siècles et, ainsi que vous le savez, sur les 48 états qui composent la nation américaine, 23 ont été colonisées par des Français.

De Jacques Cartier, en 1534, et même du navigateur florentin Verrazano, pilote de la caravelle française "La Dauphine," découvrant l'estuaire de l'Hudson en 1524 et donnant à l'actuel emplacement de New York le nom de "Nouvelle Angoulême" en l'honneur du roi de France, François 1er, qui avait porté le titre de Duc d'Angoulême, — de Jacques Cartier donc, et de "La Dauphine", à Montcalm, en 1759, c'est-à-dire pendant plus de 200 ans, d'audacieux navigateurs, découvreurs, administrateurs, chefs militaires et dignitaires du clergé français, avaient fondé cette France d'Amérique qui, aujourd'hui, après 400 ans, est toujours si vivante, si prospère, si fidèle. Qu'il me suffise de lancer quelques noms parmi les plus célèbres: ceux de J. Cartier, bien sûr, de Champlain, La Verendrye, Cavelier de La Salle, Le Moyne d'Iberville, Jolliet, Marquette, ceux de Jean de Brébeuf et de Montmorny-Laval, ceux de Frontenac, Talon, Duquesne, Levis, Montcalm.

Mais ce n'est pas à moi de vous faire ici l'historique de la pénétration française en Amérique, ce n'est pas à moi, ici, devant les membres les plus éminents des sociétés franco-américaines et, en particulier de la Société Historique, d'exalter le rôle de la France dans la découverte et la colonisation du continent américain. Au demeurant, c'est de La Fayette spécialement qu'il s'agit aujourd'hui, de La Fayette citoyen de deux mondes, soldat de deux patries, général des armées françaises et américaines, donc, en quelque sorte, comme je l'ai entendu dire dernièrement à l'une de nos réunions, Franco-Américain comme vous. Il n'était, du reste, pas inutile, je pense, de mentionner en passant les origines françaises de l'Amérique puisque La Fayette a, lui-même continué la tradition française sur ce continent.

Vous le savez, d'imposantes manifestations ont lieu, cette année, en France comme aux Etats-Unis, pour célébrer le 200ième Anniversaire de l'Homme d'Etat et Général français, fils adoptif des Etats-Unis, ami intime du grand Washington. Des comités se sont constitués dans les deux pays, sous le haut patronage des deux chefs d'état, les Présidents Eisenhower et Coty. De brillantes cérémonies ont eu lieu ou sont en préparation à Paris, en Auvergne, province où est né Lafayette, à Washington et à New York.

Boston, qui fut à trois reprises le port d'embarquement ou de débarquement de Lafayette, en 1779 et 1781, avant et immédiatement après la victoire de Yorktown, et où il a fait, en 1824, une visite triomphale, au cours de laquelle il fut reçu par Daniel Webster près du monument du Bunker Hill et acclamé par la population, Boston et la Nouvelle Angleterre se devaient de prendre une part active à ces célébrations. Grâce à l'initiative de la Société Historique, qui avait déjà organisé une magnifique manifestation pour le 350ème anniversaire de la découverte de la Baie de Boston par Champlain et qui a, je crois, d'autres grands projets notamment pour célébrer Ste Jeanne d'Arc, grâce à cette initiative donc, des Semaines Lafayette sont organisés dans les six Etats et les principales villes de Nouvelle Angleterre, avec proclamation des Gouverneurs et des Maires.

L'histoire de l'intervention de Lafayette dans la Guerre de l'Indépendance américaine est bien connue de tous, je sais que les livres de classe de vos écoles s'y réfèrent fidèlement. Vous le savez, lorsque cette intervention eut lieu, ainsi que la rappelait l'écrivain français Claude Baignères, "la Monarchie française agonisait, les caisses étaient vides, l'armée désuète, la flotte vermoulue et le peuple affamé. Mais qu'importe . . ., en cinq ans, deux milliards vont sortir des caisses, l'armée bousculera l'Angleterre, la flotte aura la maîtrise des mers, les vaisseaux gorgés de grain ravitailleront l'Amérique . . . "Le résultat à atteindre vaut plus que le risque," disait Vergennes. Le risque c'était "la Révolution."

C'est cette Révolution que, quelques années plus tard, Lafayette essaiera de conduire, de canaliser dans des voies à la fois libérales et raisonnables. Mais l'Histoire nous enseigne qu'il n'est pas facile de faire en même temps du neuf et du raisonnable.

Elu Député de la Noblesse d'Auvergne aux Etats-Généraux de 1789, Lafayette présentera le 15 juillet le premier projet de "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen," projet inspiré de la Constitution Américaine. C'est lui aussi qui proposa que les couleurs de Paris, le rouge et le blanc, soient associées au bleu royal pour constituer l'emblème tricolore de la France moderne. C'est lui également qui plaida en faveur de l'abolition de l'emprisonnement arbitraire, de la tolérance religieuse, de la représentation religieuse, de la représentation populaire, de l'émancipation des esclaves, de la liberté de la presse et de l'abolition des privilèges.

Puis, malgré deux années d'efforts, c'est le déclin de son influence. Lafayette est débordé, incapable d'arrêter la Révolution en marche. Retiré d'abord dans son Auvergne natale, il se réfugie en territoire étranger, ami, comme l'un des responsables des débuts de la Révolution française, il y est arrêté en 1792, et interné, comme prisonnier d'Etat, d'abord en Prusse, puis en Autriche.

Libéré par les victoires de Bonaparte en 1797, il ne rentre cependant en France que deux ans plus tard pour vivre dans sa propriété de La Grange, aux environs de Paris. Député en 1818, puis en 1822, il échoue aux élections de 1824. Dégagé de toute vie politique, il va réaliser alors un projet qu'il caresse depuis longtemps: il va se rendre aux Etats-Unis, qu'il n'avait pas revus depuis quarante ans. Et ce fut le voyage triomphal, au cours duquel, accompagné de son fils, George Washington Lafayette, il alla se recueillir avec émotion sur la tombe du premier Président des Etats-Unis et fut reçu en héros dans tout le pays. Rentré en France, il devait être élu encore une fois député, puis dix ans plus tard, il mourait à Paris, le 20 mai 1834, il y aura donc, *demain*, 123 ans.

Ami de la Liberté, mais aussi de l'ordre, épris de justice, Lafayette devait être le trait d'union naturel entre deux peuples qui ont choisi, l'un pour devise "Liberté, Egalité, Fraternité," l'autre pour phrase essentielle de sa Déclaration d'Indépendance: "Life, Liberty, Pursuit of Happiness", formules qui évoquent l'une et l'autre la dignité et l'optimisme humains.

Après 200 ans, Lafayette est encore le symbole de l'amitié et de la solidarité franco-américaines. Les Américains se souviennent de ce jeune Général français qui a si puissamment contribué à la naissance des Etats-Unis. Les Français, eux, n'oublieront pas que, par deux fois en moins de trente ans, plusieurs millions d'Américains sont venus les aider, ô combien puissamment aussi, à recouvrer leur liberté et leur indépendance. Les Français n'oublient pas non plus le cri du Général Pershing "Lafayette Nous Voici!", qu'ils gardent précieusement dans leurs mémoire et dans leur coeur.

Comme le Grand Général américain de la première guerre mondiale, ils disent, cette année, eux aussi: "Lafayette Nous Voici!", nous voici fidèles à votre idéal de liberté, fidèles à la vocation française en Amérique, fidèles à votre symbole d'amitié entre les deux pays que vous avez à jamais unis.

Hommage des Etats-Unis

Chief Justice Raymond S. Wilkins

Supreme Judicial Court of Massachusetts

The life of Marie Joseph Paul Yves Roch Gilbert du Motier Marquis de La Fayette has been portrayed in much detail by preceeding speakers. It merely remains for me to enumerate reasons why I believe that General La Fayette and the name of La Fayette after two hundred years have been kept fresh in the minds of the men, women, and children of the United States of America.

His first trip to America required eighty days to cross the Atlantic from Bordeaux. Not "Around the World in Eighty Days"

but eighty days for one crossing of one ocean. This may or may not be longer than will be the voyage of the Mayflower II.

La Fayette had the quality of humor. In 1825 when in attendance at the laying of the cornerstone of Bunker Hill Monument, he spoke with many of our citizens. He would approach a man and ask, "Are you married?" and upon hearing the reply, "Yes, sir," he would say, "Ah, happy man." He would then approach another man and ask, "Are you married?" and upon receiving the reply, "No, sir," he would say, "Ah, happy man."

La Fayette had the quality of modesty. During his first days with the Continental Army, when military prospects were not always of the best, if his advice was asked, he could make the reply, "I came to learn and not to teach." Upon his last visit when congratulated upon his complete mastery of the English language, he responded, "I am an American returned from a long vacation in Europe."

Undoubtedly one of the important factors in keeping La Fayette alive in our minds was his friendship with George Washington. Although Washington was twenty-five years older and La Fayette survived him by thirty-five years, La Fayette referred to him as "my most dearest friend, George Washington." We need only refer to their correspondence to demonstrate their mutual respect and esteem.

Tact was another quality of La Fayette which appeared to best advantage in smoothing over Colonial disagreements to which he, personally, was not a party. One of the most notable of these was that between George Washington and Alexander Hamilton.

We also honor La Fayette as a lover of human rights. These unfortunately he was unable to establish in his own country during his lifetime. In fact, he was fortunate to survive the Revolution in his own country. In 1815 he was reported as desirous of having Napoleon brought to this country. I have often wondered what effect Napoleon's arrival here, rather than in St. Helena, would have had upon the administration of James Madison.

Of course, La Fayette's name has been perpetuated here in numerous ways which only deep affection could bring about: in the words and titles of popular songs, the names of telephone exchanges, hotels, and restaurants. In the city of my birth, Salem, Massachusetts, one of the finest streets is known as "Lafayette Street." In the early years of World War I, our flyers, based in France as part of the French Army, adopted the title of La Fayette Escadrille to honor the young major general who had been wounded while serving in the Colonial Army and who had suffered the privations of Valley Forge.

These are some of the reasons for the perpetual liaison between France and America which was inspired by La Fayette and which has carried both nations through many wars and crises. May that always continue.

On his way to Bunker Hill, as La Fayette passed through an arch on Washington Street, he read:

Welcome La Fayette.
We bow not the neck
And we bend not the knee
But our hearts, La Fayette,
We surrender to thee.

And at Bunker Hill, he heard a more eloquent eulogy than we could give, from the lips of Daniel Webster who said, "Fortunate, fortunate man! With what measure of devotion will you not thank God for the circumstances of your extraordinary life. You are connected with both hemispheres and with two generations. Heaven saw fit to ordain that the electric spark of liberty should be conducted, through you, from the New World to the Old; and we, who are now here to perform this duty of patriotism, have all of us long ago received it in charge from our fathers to cherish your name and your virtues."

When LaFayette died on May 20, 1834, and was buried in Picpus Cemetery in Paris, earth from Bunker Hill was carried across the ocean to place upon his grave. I have stood before that grave. That recollection inspires the thought: Soldat de deux patries! May your name and influence continue young throughout the years in the hearts of the men, women, and children of the United States of America.

Mémorial Lafayette

Wayside Inn

13 octobre 1957

La Société Historique voulait donner un aspect durable et vraiment historique à sa participation au centenaire Lafayette. C'est ainsi que sa Commission décidait d'ériger un mémorial à un endroit réputé au pays, où la mémoire de Lafayette est toujours à l'honneur. Après les tractations d'usage, la société avec l'assentiment nécessaire décidait d'ériger un mémorial sur l'emplacement de la *Wayside Inn* où la tradition légendaire veut que le Général Lafayette ait fait un séjour en 1824 et où en effet l'on conserve des pièces dans l'hôtellerie que d'innombrables visiteurs ne manquent pas d'admirer chaque année.

C'est ainsi que sous un soleil brillant enflammant la féerie du feuillage, des centaines de compatriotes se réunissaient, dimanche

après midi, le 13 octobre, sur le terrain de l'historique Wayside Inn. L'accueil était très sympathique et les officiers de la *Longfellow's Wayside Inn Foundation* et de la *National Trust for Historic Preservation* saluaient les visiteurs.

Sur la terrasse, en face de l'hôtellerie, actuellement subissant des travaux de restauration, depuis l'incendie, on avait dressé la plaque sur un chevalet, recouverte d'une draperie tricolore en entourée de drapeaux qui claquaient à la brise.

Me Pierre Belliveau, président de la Commission Lafayette, souhaitait la bienvenue en ces termes:

"Today the Société Historique Franco-Américaine is guest at Longfellow's Wayside Inn because our host commemorates the memory of the Marquis de Lafayette major-general in the armies of the Congress of the United States.

The Société Historique, for 60 years, has worked at propagating and transmitting the United States historical heritage. The Société Historique cherishes the Longfellow memory. The Société Historique speaks great admiration for the Wayside Inn at work preserving and transmitting precious historical and literary heritage.

Lafayette loved the New England countryside. He preferred the Boston community to that of other American cities. Upon his release from the Austrian prison, had his wife Adrienne not been in ill health, he would have established a home here nearby in this or such a setting.

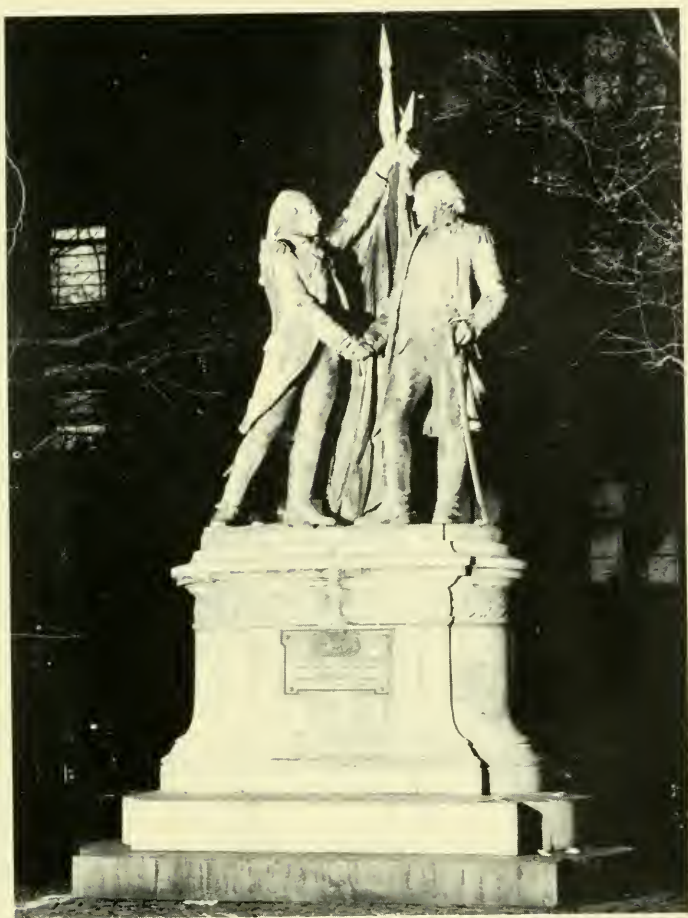
Présentation

Trustees of Longfellow's Wayside Inn, will you make formal acceptance of a Lafayette commemorative marker from the Société Historique Franco-Américaine. M. l'abbé Adrien Verrette, president of the Société Historique, it now becomes your duty as president to speak for our Société, to present our commemorative Lafayette marker to Longfellow's Wayside Inn. This you do in French and in English, in token to the duality of brotherhood and of the Lafayette heritage.

"Many inspiring things have been said and done during this bicentennial year commemorating the birth of General Gilbert Motier de LaFayette (1757-1957).

We meet to-day on these enchanting grounds, to terminate, as it were, the cycle of those impressive memorial ceremonies that have practically covered our land.

Our purpose is to unveil on these historic premises a bronze tablet that should contribute to intensify the love for this indomitable servant of our country.



4. Monument Lafayette-Washington érigé à New York en 1900, oeuvre de Bartholdi, auteur de la statue de La Liberté dans la port de New York.



5. Lafayette et Washington. Peinture exécutée à l'occasion du dernier voyage de Lafayette aux Etats-Unis (1824-25) Washington était décédé.

We need not recount here the valorous deeds of LaFayette, a man born to serve desperately. His name is cherished by all lovers of liberty, as an immortal symbol of the friendship that binds two continents, let us hope for evermore, in spite of perodical and inevitable political disturbances.

In this light, la Société Historique franco-américaine is indeed very happy and proud to be given this privilege to install such a memorial on this wonderful site, one of America's most endeared shrines.

For here, we must recall, our beloved Longfellow left the magic imprint of his words when he chanted in "The Tales of a Wayside Inn":

"A region of repose it seems,
A place of slumber and of dreams
Remote among the wooded hills!
For there no noisy railway speeds."

Here again, according to a persistent tradition, General LaFayette rested to enjoy New England hospitality, in 1825, on his way to the Bunker Hill Monument ceremony.

Besides, it seems very appropriate and fitting that such a memorial gesture be performed by a group of his "*congénères*" of french descent.

We are therefore deeply grateful to the trustees and custodians of Wayside Inn for this happy event, bringing again closer together the better elements of our nation, to extoll the rich aspirations for a greater America, knitted in the unselfish cultural background of the founders.

May this inspiring moment that transcends any sentimental avocation be for us all a new source of pride and also an occasion for an accrued determination to serve a cause that LaFayette so valiantly and sincerely espoused.

Je crois qu'il est très convenable en cette magnifique circonstance de nous unir dans une attitude de profonde réjouissance alors que nous honorons l'un des grands artisans de notre patrie.

Nous avons l'espoir qu'en offrant ce tableau mémorial à l'effigie de LaFayette à tous nos concitoyens, nous aiderons à conserver d'une façon durable le souvenir de celui qui porta dans son coeur le même sang généreux qui fait battre les nôtres au service de la patrie.

En honorant ce grand serviteur de nos libertsé nous recueillons une salutare leçon de générosité et de fraternité qui gonfle tout

naturellement nos coeurs de fierté et qui ne peut que rendre nos dévouements plus entiers à la gloire de notre patrie.

Je désire remercier particulièrement notre grand ami, monsieur le consul Charles de Pampelonne qui associe la voix de son pays à notre fête.

Pour compléter le charme de cette cérémonie nous sommes également très heureux de saluer la présence de la présidente de la Fédération Féminine Franco-Américaine, qui résumera toute la délicatesse de notre admiration dans le parfum des fleurs qu'elle nous apporte.

Longfellow a chanté la beauté de ces lieux d'une façon exquise. Il nous tardait d'y mêler quelques vocables français à cette immortelle poésie, car on a bien dit que la poésie remue même le silence des disparus.

Après le chant des hymnes, j'invite tous les invités et les convives à se promener sur ce vaste emplacement pour y respirer le bon air de la cordiale hospitalité de la Wayside Inn et de partager ensemble le repas champêtre de la fête.

Un mot de remerciement à tous ceux qui ont préparé pour nous cette belle manifestation, particulièrement Me Pierre Belliveau, président de la Commission LaFayette et M. J.-Henri Goguen.

Again a reiterated word of heartfelt appreciation to the distinguished trustees of the Wayside Inn Foundation for their courteous and friendly "accueil."

It is now my great pleasure to officially present to the trustees of The Wayside Inn this memorial plaque of LaFayette's bicentennial in the name of all the Franco-American citizens of the land for our common enjoyment.

* * *

Après le dévoilement, M. Ralph Carpenter, président des syndics de la fondation fit l'acceptation officielle en des paroles bien senties.

Au nom de la Fédération Féminine Franco-Américaine, Mme Marcelle Mainente rendait ensuite hommage à l'épouse de LaFayette et déposait une cocarde en fleurs tricolores au pied de la plaque

M. Belliveau introduisait les dames en ces termes:

... *"Gilbert je t'apporte des fleurs."* LaFayette's wife Adrienne de Noaille was one of the France's greatest women. The Fédération Franco-Américaine, themselves models of womanhood, are here and will pay tribute to Adrienne de Noaille. Mrs. Alice Lemieux Levesque you will recite the poem you composed on request; Mrs. Anton Mainente, President of the Fédération Féminine, you have

a beautiful grouping of flowers, just such as femme LaFayette in her exquisite mode would have held up to the Marquis. Mrs. Mainente and Mrs. Levesque please proceed.

Madame Mainente s'exprima comme suit:

"Je suis heureuse de déposer ces fleurs en hommage à la mémoire d'Adrienne de Noailles, marquise de LaFayette qui personnifia la femme française, forte et profondément chrétienne. Elle fut l'appui et le soutien de son illustre mari dont elle partagea la gloire. Leur correspondance atteste de la profonde affection qui les unissait, et bien qu'ils souffrirent la séparation, tous deux, surent la supporter avec courage, en raison du noble idéal qui en était la cause.

La F.F.F.A. apprécie vivement l'honneur d'avoir été invitée à rendre cet hommage à l'inoubliable épouse du général de LaFayette.

Mme Alice Lemieux-Lévesque récitait ensuite le poème suivant:

Hommage

Respectueusement dédié, à Madame
Adrienne de Noaille épouse du général
de Lafayette.

Vous avez supporté tout le poids de l'absence
Sachant que votre époux glorifiait la France
 Dans un monde nouveau;
Et votre esprit mystique et votre amour sincère
Inspiraient la mission, le rêve humanitaire
 Dans l'âme d'un héros.

Madame Lafayette, épouse au noble cœur,
Deux siècles d'amitié, deux siècles de ferveur,
 Font nos âmes parentes,
Et vos soeurs d'Amérique ont voulu vous offrir
L'hommage affectueux d'un vivant souvenir,
 Car, vous êtes présente

Chaque fois que nos coeurs, américains-français,
Applaudissent encor la gloire et les hauts faits
 De celui que l'on fête;
Le courage qui fait les hommes de toujours
N'est-il pas le rayon d'un foyer plein d'amour?
Vous y avez reçu, Madame Lafayette
Les lauriers immortels d'un glorieux retour.

Me Belliveau introduisait M. le consul de France:

. . . The Lafayette sword is a symbol of Liberty. For 57 years, Lafayette's sword fought Privilege and Tyranny. Our gratitude

runs to Mr. de Pampelonne, Consul General of France at Boston, for bringing a Lafayette sword from France to be treasured and exhibited in perpetuity at the Wayside Inn. Mrs. Place please take place in this scene, I am certain you will accept this sword for the Wayside Inn and place in it the custody of the Trustees of the National Trust for Historical Preservation. Mr. de Pampelonne, Consul General of France you will speak and present this sword.

M. le Consul Charles de Pampelonne remettait à Mme Herman Place, syndic de la fondation un sabre de la famille LaFayette que lui avait fait parvenir le Comité France-Amérique, de Paris. Cette épée sera placée dans le musée historique Lafayette-Longfellow.

M. le Consul disait:

"Aujourd'hui, pour clôturer les manifestations de la Commission Lafayette de la Société Historique, nous assistons à une triple cérémonie qui consiste en l'inauguration de cette belle plaque en souvenir du passage de Lafayette à Wayside Inn, la remise de fleurs par la Fédération Féminine à la mémoire de la digne et dévouée épouse du général, Adrienne de Noailles, marquise de Lafayette; enfin la remise à ce petit musée Lafayette-Longfellow d'un sabre ayant appartenu sinon à Lafayette lui-même, ceci n'a pas été exactement prouvé, du moins de façon certaine, à un officier de son état-major en 1790.

Je suis particulièrement heureux de pouvoir remettre ce sabre au conservateur, M. Saint, au nom du Comité France-Amérique de Paris, organisateur des fêtes Lafayette en France, qui me l'a adressé récemment.

Tout a été dit sur Lafayette au cours de cette année. J'ai moi-même prononcé sur ce sujet, 12 discours, allocutions de fins de banquet, allocutions à la radio au cours des six derniers mois. Je craindrais donc de me répéter.

Formons donc ensemble, simplement le voeu très chaleureux que ce sabre, symbole de l'idéal de Lafayette et de ses compagnons continue à nous protéger contre toute atteinte aux principes de liberté et de dignité humaine et qu'il exalte en nous les sentiments et les idéaux pour lesquels il a combattu notamment, l'amitié et la solidarité franco-américaine."

Ainsi se terminait l'une des plus émouvantes manifestations du bicentenaire avec un geste durable. Comme l'écrivait Antoine Clément: "cette nouvelle plaque dira aux milliers de touristes qui visitent la "Wayside Inn," chaque année, le geste de notre Société Historique qui fait oeuvre historique chez nous depuis 1899.

Invités

M. le consul Charles et madame la baronne de Pampelonne, M. le maire Gadbois, de Marlboro, Mgr Alfred Julien, P.D., MM. Leeland Howland, président du National Trust for Historic Preservation, David Finley, président du bureau des directeurs de cette même fondation, Ralph Carpenter, président des Syndics de la Wayside Inn Foundation et Mme Herman Place, directrice du même groupe, John Saint, conservateur de la Longfellow Wayside Inn; Mmes Marcelle Mainente, Eugène Tougas, Alice Lemieux-Lévesque, Gertrude St-Denis, Emile Cousineau; Mlles Rhéa Caron, Lucille Mailhiot, Claire Quintal et Charlotte Michaud. MM. J.-Henri Goguen, Gérald Robert, Antoine Clément, Dr Louis-B. Amyot, F.-Raymond Lemieux, George Filteau, Georges Zilberstein, J.-B. Danis, Abbé Adrien Verrette et Me et Mme Pierre Belliveau représentant officiellement plusieurs organismes.

Texte de la Plaque**1757****1957****Général Marquis de La Fayette****September 6, 1757****May 20, 1834****Chavaniac****Paris****Hero of Two Countries****Soldats de Deux Patries****Hommage****Gratitude****La Société Historique Franco-Américaine****Oct. 13, 1957***Donateurs du Tableau*

Me Robert Beaudreau, M. le docteur Ulysse Forget, M. le docteur Gabriel Nadeau, Me Pierre Belliveau, Mgr Joseph Boutin, Abbé Adrien Verrette, M. Henri Goguen, M. et Mme Claude Dupont, M. le docteur Louis-B. Amyot, M. le docteur Antoine Dumouchel, Abbé Eugène Dumas et Mlle Hélène Thivierge. La Société l'Assomption (Moncton), La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, Le Comité d'Orientation Franco-Américaine, La Fédération Féminine Franco-Américaine et la Caisse Populaire Ste-Marie.

Echos et dîres

"Sans Lafayette et la France, il n'y aurait jamais eu les Etats-Unis, il n'y aurait peut-être plus aujourd'hui de France libre."

*Andre Marois
de l'Académie Française*

"Si Lafayette devint avec tant de facilité et resta avec tant de fidélité, pendant toute sa carrière et jusqu'à la fin de sa vie, le soldat de deux patries, c'est parce qu'il ne cessa de défendre dans

l'une et l'autre la même cause. Son nom en est devenu dans l'une et l'autre le symbole, et voilà en quoi consiste très précisément la permanence de Lafayette."

Firmin Roz

"Défenseur de cette liberté que j'idolâtre, libre moi-même plus que personne, en venant comme ami offrir mes services à cette jeune république, je n'y porte que ma franchise, nulle ambition, nul intérêt particulier. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de l'humanité . . . Et pour la France qu'un immense élan de gratitude soulève, cette lettre (à son épouse) sera la préface d'une des pages glorieuses de son Histoire."

Jacques de Bénac

"Il convient donc qu'en rendant hommage cette année à Lafayette, nous célébrions non seulement l'homme mais aussi le symbole d'union qu'incarne ce citoyen de deux patries; car c'est grâce à l'union et à la compréhension que nous pourrions défendre et affermir encore les principes sur lesquels repose notre civilisation.

Douglas Dillon

"En France, l'an prochain, une autre route sera jalonnée, qui, par delà l'Océan, se trouvera, par les perspectives historiques dont elle marquera les horizons, étroitement reliée à l'autre. La voie Lafayette permettra, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de celui qui avait l'âme et le courage d'un libérateur et qui a donné son nom à quarante-deux villes des Etats-Unis, d'offrir l'attrait d'un véritable pèlerinage aux sources."

J. Boucoiran

"Pour la France, cet anniversaire est une occasion unique de parler directement au cœur du peuple américain et de rétablir ainsi des liens que les années de faux jugements et les divergences politiques ont failli détruire. Pour l'Amérique, il offre la possibilité de montrer à nos amis français que nous savons répondre comme eux à l'appel de l'idéal et que notre sensibilité n'a pas sombré dans une mer de matérialisme. Si nous le voulons, Lafayette sera un ambassadeur extra-ordinaire du peuple de chacune de ses patries auprès du peuple l'autre."

Jan Forbes Fraser

"Populaire toujours, Lafayette demeurera cher à l'Amérique parce qu'il rappelle sa glorieuse jeunesse. Et la France l'aimera toujours, parce qu'il est l'image de ses plus belles illusions, le symbole de sa générosité chevalresque, le garant et le témoignage de la fidélité amicale de l'Amérique.

Mercédès Cusset

"Lafayette aimait à passionnément la gloire, mais préféra toujours la liberté."

Jacques de Brussey-Malville

“Comme gage ultime de sa reconnaissance, le Congrès Américain lui alloue une somme de \$200,000 et une propriété sur le territoire de sa seconde patrie. Malgré ce cadeau royal, qui est peut-être une invitation à ne pas repartir, Lafayette s'embarque de nouveau pour la France . . . Sur sa tombe, au cimetière de Picpus, on jeta une pelletée de cette terre de Virginie pour laquelle il avait tant sacrifié.

Jacques Coulon

“There was something aristocratic even in the Revolution so long as the white steed and lofty plume of Lafayette were visible amid the riot rolling back the carnage.

Lytton

His motto “*Cur Non?*” meaning “*Why not?*” was engraved on a sword given to him by the American Congress in 1779.

En 1803, le gouvernement américain faisait don à Lafayette de 11,520 acres de terre en Louisiane, alors connue sous le nom de Territoire d'Orléans. La ville de la Nouvelle Orléans a été construite sur ce territoire. Lafayette n'accepta jamais cette concession.

The U. S. National Guard of the 48 states took name in 1824, when the New York State Militia accepted it in honor of Lafayette who was commandant of the Garde Nationale in Paris.

“In this threefold role of friendship, we the people of this nation have enshrined him in our hearts, and today we cherish his memory above that of any citizen of foreign country. It is as one of the Nation's peerless heroes that we hail him, just as his beloved France enshrined him in the Pantheon of her immortal sons. “Many generations later, more than 2,000,000 American boys, backed by the solidarity of a great Nation, went to France. Those soldiers and sailors were repaying the debt of gratitude we owe Lafayette and at the same time they were seeking to preserve those fundamentals of Liberty and democracy to which in a previous age he had dedicated his life. (Centennial of Lafayette's death 1834-1934).

Franklin Roosevelt

“Thou Fayette! who didst wake with startling voice Life's better sun from that long wintry night . . . “Lafayette — the purest, the most temperate and therefore the most inflexible friend of rational liberty in France.

Lord Jeffrey

“He is great as one of the world's benefactors who possessed the largest measure of that greatest gift of God to man, the genius of beneficence.”

Charles Sumner

"General, you are in the midst of posterity." (When Lafayette visited U. S. in 1824-25).

Henry Clay

"The same honors be rendered him as were observed upon the decease of Washington."

President Jackson

"America has joined forces with Allied Powers, and what we have of blood and treasure are yours. Therefore it is that with pride we drape the colors in tribute of respect to this citizen of your great republic, and here and now in the presense of illustrious dad we pledge our hearts and our honor in carrying this war to a successful issue. Lafayette we are here." (At Lafayette's grave, July 4, 1917).

Colonel Stanton

Un lecteur fort sympathique nous écrit en substance: Votre article sur la guerre d'Amérique, paru l'autre jour, ne versait-il pas dans le panégyrique du marquis de Lafayette? La chose serait regrettable, car Lafayette fut, d'après des témoignages sérieux, un opportuniste dominé par des idées vagues, et son allégeance maçonnique à nous le rendre antipathique.

Si, aux yeux de certains, le dit article a pu sembler être un panégyrique, nous le regrettons. Car cela n'entraînait nullement dans nos intentions. En fait, l'écrit en question ne prodiguait guère d'"éloges" à Lafayette. Comme le disait le titre, il paraissait "en marge du deuxième centenaire de naissance de Lafayette"; et les deux-tiers du texte avaient trait aux "principales phrases de la guerre d'Amérique." Au sujet de Lafayette même, nous écrivions, par exemple, qu'il ne faut pas "exagérer son rôle en l'occurrence." Nous signalions également "la sensibilité à la mode" de l'époque; et disions aussi qu'à tout prendre, l'engouement en cause "propagea des idées périlleuses pour la vieille monarchie."

C'est à dessein, encore une fois, que nous ne décernâmes aucun éloge à Lafayette. L'homme était discuté à l'époque. Il l'est encore. Et, comme nous le dit notre distingué correspondant lui-même, il n'y a sûrement pas lieu de verser à son endroit dans le panégyrique.

Odilon Arteau
L'Action Catholique, Québec

Sur les pas de Lafayette*

Adolphe Robert

Nous lisons à l'article 2 des Statuts de la Société Historique franco-américaine que:

"La Société a pour but d'encourager l'étude approfondie de l'histoire des Etats-Unis, et, tout particulièrement, la mise en lumière, en dehors de tout parti pris et de tout préjugé, de la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain."

C'est sans doute sous l'inspiration de ce statut que la Société Historique de nos jours a entrepris de marquer, par d'imposantes manifestations, le bicentenaire de la naissance, le 6 septembre 1757, au château de Chavagnac, Auvergne, de *Marie-Paul-Joseph-Roch-Yves-Gilbert-Motier de Lafayette*.

Le programme élaboré par la Société Historique, en commémoration de cet anniversaire, s'étend sur toute une semaine, dite *Semaine Lafayette* (19 au 26 mai), et il comporte la déposition de fleurs devant les statues du héros, expositions d'ouvrages qui parlent de lui, concerts, réceptions officielles, dévoilement d'une plaque, etc., etc.

Désireux de nous associer à l'hommage rendu à celui que George Washington appelait son "adopted son", nous ne trouvons rien de plus approprié que de refaire, jour par jour et étape, le voyage effectué par Lafayette en Nouvelle-Angleterre, entre les dates du 15 août et du 5 septembre 1824, sur l'invitation du Président Munroe et le Congrès National.

A cette fin, nous avons consulté deux ouvrages: l'un publié à Boston, en novembre 1824, par E.-G. House, no 13 Merchants-Hall, et intitulé *"Mémoires of General Lafayette. With an account of his visit to America, and of his reception by the People of the United States; from his arrival August 15th, to the Celebration of Yorktown, October 19th, 1824;"* l'autre, par J. Bennett Nolan, soit *"Lafayette in America Day by Day"*, (The Johns Hopkins Press, Baltimore, 1934), sous les auspices de l'Institut français de Washington.

Avant d'entreprendre la narration du voyage, rappelons que Lafayette était alors âgé de 67 ans et qu'il y avait 40 ans qu'il n'avait pas mis les pieds en Amérique, soit depuis 1784.

* * *

Suivons maintenant le narrateur, tout en nous bornant à l'essentiel du récit.

* Cette étude parut dans *"Le Canado-Américain"* (mars-avril 1957).

Dimanche, 15 août. — Lafayette débarque le 14 matin, à Sandy Hook, accompagné de son fils George W., son secrétaire Auguste LeVasseur, et son valet Bastien. Un bateau l'attendait à Sandy Hook pour le conduire à Staten Island, où il loge chez l'honorable M. Tomkins, vice-président des Etats-Unis. Les personnages officiels vont lui présenter leurs hommages au cours de la journée.

* * *

Lundi, 16 août. — Vers 1 heure de l'après-midi, Lafayette s'embarque à Staten Island à bord du SS. Chancellor Livingston et environ une heure après, il met pied à terre à Battery. On le fait monter dans un élégant carrosse tiré par quatre chevaux et escorté par des troupes. La procession s'achemine vers l'Hôtel de Ville par la rue Broadway. Sur tout le parcours, la population presque toute entière (150,000) est échelonnée sur les trottoirs, a envahi balcons et fenêtres, même les toits. C'est au milieu des acclamations que la cavalcade arrive à l'Hôtel de Ville, vers 4 heures, où le Maire de New York, entouré de ses Conseillers, attend Lafayette. Présentation d'adresse par le Maire. Réponse par Lafayette. A 5 hrs. p.m., banquet au City Hall, illuminations, feux d'artifices, réjouissances générales.

Lafayette se retire au City Hôtel durant les jours qui suivent, et il reçoit députations sur députations, de Philadelphie, Baltimore, la Société Historique, le Barreau des Avocats, la colonie française de New York. Entre les réceptions, il visite la base navale des Etats-Unis, assiste à une représentation de "Twelfth Night" au New Theatre, prend le lunch à bord de la frégate "Washington." En tout il séjourne quatre jours à New York. De Boston, Philadelphie, Albany, New Haven lui arrivent des invitations de visiter ces villes.

* * *

Vendredi, 20 août. — Départ du "City Hôtel" pour Boston vers 7 heures du matin, en suivant la rue Broadway et la Third Avenue. Arrêts à Harlem, West Farms, New Rochelle, Mameroneck, Rye, où il prend le dîner à l'hôtel Penfield. Après le repas, l'on se remet en route avec de nouveaux arrêts à Sawpits, Byram, Putnam's Hill, Greenwich, Stamford, Norwalk, Naugatuck et Fairfield. Une escorte de soldats l'a accompagné jusqu'à la frontière du Connecticut. Quatre membres du Conseil de Ville de New York l'assistent au cours du voyage, effectué en voiture élégante et confortable. L'on voyage rapidement, trente milles en 3 heures. Il est tout de même 11 heures du soir lorsque l'on arrive à Bridgeport pour la nuit. Lafayette loge au Washington Hotel.

* * *

Samedi, 21 août. — L'on quitte Bridgeport pour New Haven vers les 7 heures du matin en passant par Stratford. La milice

l'escorte à son entrée à New Haven et le conduit au collège Yale où a lieu la réception par la faculté du collège, l'autorité civile et religieuse. Déjeuner à onze heures. Revue des troupes, visite de Yale et départ à 2 heures p.m. pour Saybrook, après avoir présenté ses hommages à Mme Trumbull, veuve du gouverneur et à M. Daggett, membre du Congrès. La distance entre New Haven et Saybrook est d'une quarantaine de milles. Il passe la nuit en ce dernier endroit.

* * *

Dimanche, 22 août. — Les historiens ne s'accordent pas sur l'emploi de cette journée-là. Suivant les uns, il assiste à un office religieux et manifeste le désir de voyager le moins possible le dimanche. Suivant d'autres, il quitte Saybrook de bonne heure, prend le déjeuner à Lyme, chez Richard M'Curdy, le dîner à New London, chez le juge Elias Perkins. Il est l'objet d'une réception à 6 hrs à Norwich et il se rend jusqu'à Plainfield où il couche.

* * *

Lundi, 23 août. — Venant de Plainfield, il arrive à Providence vers midi, après avoir été reçu à la frontière du Connecticut et du Rhode-Island par les aides du gouverneur de l'Etat. Toute la population est sur pied pour l'acclamer. On le conduit au capitol où il descend de voiture et accède à la Chambre du Sénat. Il reconnaît dans la foule le capitaine Olney qui commandait une compagnie sous lui, Lafayette, au siège de Yorktown. Il lui donne l'accolade. Pressé d'arriver le soir même ou mardi matin le plus tard, il reste seulement quatre heures à Providence. A Pawtucket, soit à la frontière du Massachusetts, l'attend le gouverneur de cet Etat, M. Eustis. Bien que la nuit soit tombée, les citoyens le saluent au passage, le long de la route. Il était presque minuit lorsque l'on arrive à Dedham, à dix milles de Boston. Le village de Dedham était tout illuminé et ses habitants veillaient. La cavalcade atteint Roxbury à 1 heure du matin. Les canons d'un corps d'artillerie saluèrent son arrivée. Au terme de cette journée, Lafayette et sa suite furent les hôtes du gouverneur Eustis, à la résidence de ce dernier.

* * *

Mardi, 24 août. — Les habitants de Boston furent sur pied de bonne heure le matin. Il y avait de l'excitation dans l'air, et surtout dans les coeurs. Une cavalcade se forma à 9 hrs, rue Common. Elle se dirigea vers l'extrémité sud de la ville, soit à la ligne de démarcation Boston-Roxbury. Là, le Maire Josiah Quincy, les échevins, les membres du Common Council l'y joignirent. A 11 hrs, Lafayette fit son entrée dans Boston par la rue Washington, au son des cloches de toutes les églises et aux acclamations des multitudes bordant tout le parcours de la procession, soit les rues Washington,

Milk, Broad, State, Court, Common, Boylston et Park après avoir traversé la Commune. Voici quel était l'ordre de la parade: Trois maréchaux, un corps de dragons-légers, un bataillon d'infanterie légère composé de fusiliers, fantassins, Winslow Blues, Washington Light Infantry, New England Guards, City Guards et une fanfare. Venaient ensuite le maréchal en chef et ses aides, les membres du Conseil de Ville, le Comité de Réception, le Président du Conseil de Ville et le doyen des Echevins, tous en voitures. Lafayette suivait, dans une élégante barouche tirée par quatre chevaux blancs, accompagné de son fils et de M. LeVasseur, ainsi que les échevins de New York, les Juges, les Législateurs et nombre d'autres personnalités. La milice d'Etat, avec son état-major à cheval, fermait la marche. A travers la Commune, de la rue Boylston à la rue Park, l'on avait aligné les enfants des écoles: les petites filles en blanc, les petits garçons en culottes blanches et spencers bleus. Leur âge variait entre huit et douze ans. Tous arboraient sur la poitrine un ruban portant un portrait de Lafayette. A un moment donné, une petite fille s'échappa des rangs et s'avança vers la voiture de Lafayette. Celui-ci arrêta, fit embarquer l'enfant qui lui remit une couronne de fleurs à laquelle était épinglé un papier sur lequel l'on avait écrit:

*"An infant hand presents these blushing flowers,
Glowing and pure as childhood's artless hours,
Where roses bloom and buds of promise smile,
Repaying with their charms the culturers toil.
Oh! take them father, they were culled for you!
(Still bright with warm affection's sacred dew)
O let them live in thy benignant smile,
And o'er thy brow of glory bloom awhile!
'Twined with the laurel Fame on thee bestowed
When thy young heart with patriot ardor glow'd.
Self exiled from the charms of wealth and love,
And home and friends thou didst our champion prove,
And, by the side of Glorious Washington,
Didst make our grateful country all thy own!
Go, fragile offering, speak the ardent joy
Our bosoms feel, which Time can ne'er destroy."*

Lafayette embrassa l'enfant qui retourna prendre sa place dans les rangs d'écoliers. Lorsque la procession arriva à la State House, en haut de la rue Park, le canon tonna sur la partie ouest de la Commune et aux chantiers Maritimes de Charlestown. C'est dans la Chambre du Sénat, au Capitole, que le gouverneur Eustis et le Conseil de ville reçurent Lafayette. Après l'échange des discours, nombre de personnalités furent présentées à Lafayette, dont l'ex-gouverneur John Brooks, son ancien compagnon d'armes qu'il em-

brassa affectueusement. Après la réception, Lafayette répondit au vœu de la population massée devant la State House en apparaissant sous la colonnade qui décore l'entrée de ce superbe édifice. Il fut ensuite reconduit dans une résidence privée que l'on avait réservée pour lui, coin des rues Park et Beacon. Un grand banquet officiel terminait cette journée.

* * *

Mercredi, 25 août. — Ce jour-là coïncidait avec l'anniversaire du "Commencement" à l'Université Harvard, de Cambridge. Lafayette avait exprimé le désir, dès son arrivée à New York, de participer à cet événement littéraire. Le matin du 25 août, il se rendit à Cambridge, escorté d'une compagnie de cavalerie, du Gouverneur et du Conseil Exécutif du Commonwealth. Il y eut présentation d'une adresse à laquelle il répondit brièvement, faisant allusion surtout aux progrès accomplis par cette institution depuis 40 ans qu'il l'avait visitée pour la première fois.

Judi, 26 août. — Dans le cours de l'avant-midi, il reçut un grand nombre de personnes des deux sexes, désireuses de lui présenter leurs hommages. Comme la résidence mise à sa disposition n'était pas assez vaste pour accommoder autant de visiteurs, c'est au rez-de-chaussée de la State House qu'il reçut ces derniers. Bien des gens âgés lui furent présentés. C'étaient pour la plupart des vétérans et grands blessés qui avaient combattu sous son commandement à Brandywine et Monmouth. On lui montra le fusil avec lequel avait été tirée la balle qui tua le premier soldat des troupes régulières, lors de l'engagement de Lexington et Concord. A 1 heure de l'après-midi, il se rendit de nouveau à Cambridge pour assister à une réunion de la société littéraire "Phi Beta Kappa." Le soir, banquet d'Etat.

* * *

Vendredi, 27 août. — Le vendredi matin, il reçut des délégations de Portsmouth, Portland, Newport, Haverhill, Newburyport, Plymouth, Bowdoin College venues pour l'inviter à visiter ces endroits. Bien que touché de leurs démarches, il expliqua qu'il ne pouvait accepter toutes leurs invitations, obligé qu'il était de retourner à New York. A 10 heures du matin, il quitta sa résidence, accompagné du gouverneur Brooks, d'une députation de New York, du Maire et du Comité de réception pour se rendre à Charlestown. Au milieu du pont qui sépare Charlestown de Boston l'attendait une délégation. Une procession se forma, laquelle se dirigea vers Bunker Hill où eut lieu la présentation d'une adresse, à laquelle il répondit. Au cours de cette cérémonie, le gouverneur Brooks fit part à Lafayette de la formation d'une association qui s'était donné but l'érection d'un monument devant rappeler l'engagement du 17 juin 1775. Lafayette profita de son passage à Charlestown pour visiter les chantiers maritimes.

Samedi, 28 août. — Après avoir reçu les salutations des gens désireux de lui être présentés, et avoir visité le campement de la milice à Sarin Hill, Lafayette se rendit à Medford, où il fut l'hôte de son ami le général Brooks. Les rues et les maisons étaient toutes pavoisées en son honneur.

* * *

Dimanche, 29 août. — Durant son séjour à Boston, Lafayette fut invité à plusieurs réceptions privées, le soir, chez quelques-uns des citoyens les plus distingués. Ce dimanche du 29 août, il manifesta le désir d'assister à un service religieux dans l'église de Brattle Street, qu'il avait fréquenté jadis avec Bowdoin, Hancock et Cooper. Il prit place dans le banc de John Hancock. Dans l'après-midi, il rendit visite à John Adams, de Quincy, le vénérable patriote de 1775, avocat zélé de l'Indépendance en 1776, ministre, ambassadeur et ancien président des Etats-Unis. John Adams était alors âgé de 88 ans, de santé faible, mais mentalement brillant et vigoureux.

* * *

Lundi, 30 août. — Désireux de rendre tous les honneurs au général Lafayette et connaissant sa prédilection pour les déploiements militaires, le gouverneur Eustis ordonna un rassemblement de la milice de Boston, comprenant une brigade de la première division et un nombre égal de miliciens des comtés d'Essex et de Middlesex. Le rassemblement eut lieu dans la Common et Lafayette passa les troupes en revue, les félicitant pour leur martiale apparence. Une collation fut servie aux soldats et aux invités aux frais de l'Etat.

* * *

Mardi, 31 août. — Lafayette quitta Boston de bonne heure ce matin-là, en direction de Portsmouth, New Hampshire. Chemin faisant, des réceptions lui furent offertes à Chelsea, Lynn, Marblehead où il prit le déjeuner. L'accueil à Salem fut particulièrement élaboré, avec salut d'artillerie, son des cloches, parade d'un bataillon d'infanterie légère et d'une troupe de marins vêtus d'uniformes bleus et blancs, arcs de triomphe avec inscriptions appropriées. Au carré Washington, Lafayette passa entre deux rangées d'enfants d'école, accompagnés de leurs professeurs. Une estrade avait été érigée en face de la "Coffee-House", baptisée "Lafayette Coffee-House" (autrefois Essex) où eut lieu la présentation d'une adresse par le juge Story. Au cours de cette adresse, lorsque le juge prononça les paroles, "*We could not forget them if we would; we would not forget them if we could*", la foule s'écria spontanément et d'une voix unanime: "*No, never!*" A Beverly et Ipswich les réceptions eurent le même caractère d'enthousiasme et de respect, avec cette réserve qu'à Ipswich, la pluie s'étant mise à tomber, le soir, la cérémonie eut lieu à l'intérieur de la Meeting House. Il

était passé 10 heures lorsqu'il arriva à Newburyport, où il passa la nuit, à la Tracy's Inn, dans la même chambre qu'avait occupé George Washington lorsqu'il avait visité les Etats du Nord en 1789, la première année de sa présidence.

* * *

Mercredi, 1 septembre. — Il pleuvait à torrents ce matin-là, lorsque Lafayette quitta Newburyport pour Portsmouth. Il insista pour que l'escorte qui devait l'accompagner jusqu'à la frontière du New Hampshire soit exempte de cette obligation, à cause du mauvais temps. Un comité fit toutefois route avec lui jusqu'à Hampton où l'attendait une députation venue de Portsmouth. A Greenland, une procession se forma et un salut d'artillerie fut tiré. Il était environ midi lorsqu'il arriva à Portsmouth. Il entra dans la ville en tête d'une procession de deux milles de long. C'est le général Morrill qui donna lecture de l'adresse de bienvenue à Franklin Hall. Il dîna à la résidence de feu le gouverneur Langdon. Le soir, un grand bal eut lieu en son honneur. Obligé d'être de retour à New York le lendemain, Lafayette quitta Portsmouth à 11 heures du soir, regrettant ne pouvoir visiter Exeter et Dover où on l'avait invité. Il voyagea toute la nuit et arriva à Boston vers sept heures. jeudi matin.

* * *

Jeudi, 2 septembre. — Après s'être reposé quelques heures à Boston, il fit ses adieux au gouverneur et aux membres du Conseil Exécutif, puis, vers deux heures, il partit pour Worcester en passant par Lexington, Concord, Bolton. Une voiture avait été mise à sa disposition par l'Etat. La visite à Concord fut nécessairement courte, mais assez longue cependant pour prendre part à une collation qui lui fut servie par les dames de Concord. Il fit allusion au fusil qu'on lui avait montré à Boston et dont la première balle avait tué le premier soldat des troupes anglaises: "*It was the alarm gun to all Europe and to the world. For it was the signal, which summoned the civilized world to assert their rights, and to become free.*" Il quitta Concord au coucher du soleil, avec l'intention de coucher à Bolton, à environ vingt milles de Concord. Les résidences, le long de la route, étaient toutes illuminées. La milice de Bolton était sur pied pour le recevoir. Il était tard lorsqu'il arriva. Il passa la nuit dans la demeure de M. S.-V.S. Wilder, qui avait résidé en France et était une connaissance de la famille Lafayette. Des délégations de Lancaster et Worcester étaient venues le rencontrer à Bolton, afin de connaître ses plans.

* * *

Vendredi, 3 septembre. — Il visita Lancaster de bonne heure le matin. Toutes les classes de la population s'étaient réunies pour lui souhaiter la bienvenue. Un corps de cavalerie lui fit escorte à travers le village et le canon fut tiré en son honneur. Comme partout

ailleurs, il y eut présentation d'une adresse. A Sterling et Boylston, il reçut le salut des compagnies d'artillerie. Mais son entrée à Worcester fut particulièrement brillante, vers 10:30 heures du matin. C'est le juge Lincoln qui se fit l'interprète de la population. Il repartit de Worcester à 2 heures de l'après-midi, en route pour Hartford, en passant par Sturbridge où il eut une autre réception.

* * *

Samedi, 4 septembre. — Lafayette était attendu à Hartford vendredi soir. Mais c'est seulement le samedi matin qu'il arriva, ayant couché à Stafford Springs. Toute la ville avait été illuminée la veille. Il déjeuna à l'hôtel Bennett, fut reçu par le gouverneur Wolcott, ainsi que la Chambre du Sénat et il passa une revue des troupes. Une centaine d'anciens compagnons d'armes lui furent présentés. Un de ces derniers lui montra le ceinturon et les épaulettes qu'il portait au moment de son entrée dans l'armée américaine. Le ceinturon était même taché du sang de la blessure qu'il avait reçue lors de la bataille de Brandywine. Dans l'après-midi de ce jour, à quatre heures, Lafayette quitta Hartford pour Middletown, où il prit passage à bord d'un bateau à vapeur, le "Oliver Elizabeth" à destination de New York, après avoir été reçu par les habitants de Middletown.

Partout où il passa, une adresse de bienvenue fut présentée à Lafayette. Chaque adresse rappelait les services qu'il avait rendus à la cause de l'Indépendance. Il répondit à tous ces éloges avec tact et modestie. Au dîner public qui lui fut offert par la ville de Boston, il déclara :

"The city of Boston, the cradle of liberty; May its proud Faneuil Hall ever Stand a monument to teach the world that resistance to oppression is a duty, and will, under true republican institutions, become a blessing."

Il salua les habitants de Salem en ces termes :

"The town of Salem: May her increasing prosperity more and more evince the blessings of popular institutions, founded on the sacred basis of natural and social rights."

Et à Portsmouth, il dit :

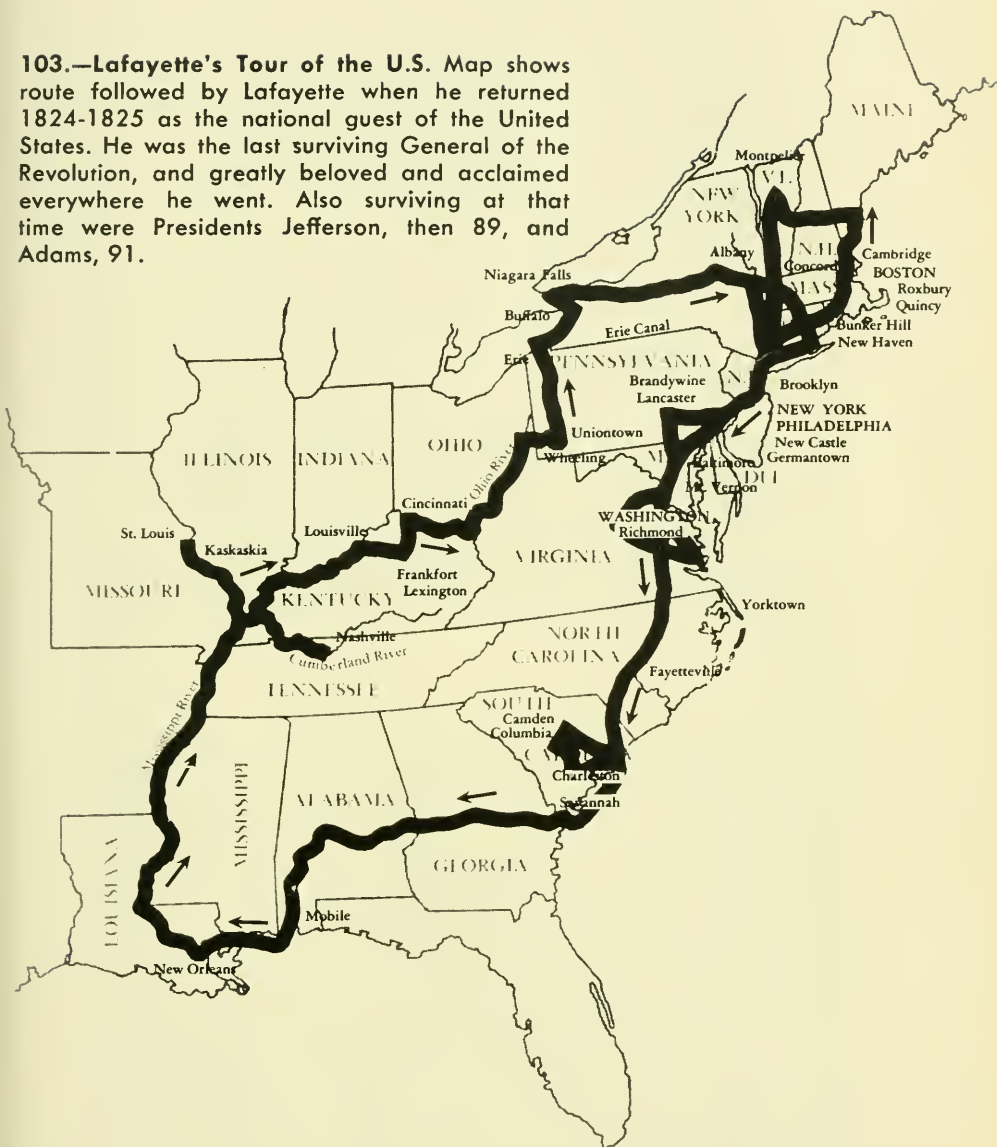
"May the blessings of republican institutions furnish a refutation of the mistaken and selfish sophistry of European despotism."

Et tel fut le périple du voyage de Lafayette en Nouvelle-Angleterre, entre les dates du 15 août et du 4 septembre 1824.

II

La dernière visite du général Lafayette aux Etats-Unis s'étend sur une période d'un peu plus d'un an.

103.—Lafayette's Tour of the U.S. Map shows route followed by Lafayette when he returned 1824-1825 as the national guest of the United States. He was the last surviving General of the Revolution, and greatly beloved and acclaimed everywhere he went. Also surviving at that time were Presidents Jefferson, then 89, and Adams, 91.





7. Monument Lafayette érigé à Fall River, Mass., en 1916 par le Club Calumet et ses amis.



8. Monument Lafayette sur le carré en face du parlement à Hartford, Connecticut.

Arrivé à New York le 14 août 1824, il se rembarqua pour la France le 9 septembre 1825, à bord de la frégate "Brandywine" qui avait ancré à l'embouchure de la rivière Potomac.

Pour ce qui est de la tournée du général en Nouvelle-Angleterre, elle s'effectua en deux étapes, la première du 15 août au 4 septembre 1824, la seconde du 13 au 29 juin 1825. Dans le numéro précédent de notre bulletin nous avons établi le périple de la première tournée; voici la seconde.

* * *

Lundi, 13 juin. — Lafayette quitta Albany pour Boston à 8h. du matin, en direction de Pittsfield. Une escorte l'accompagna jusqu'au ferry. Une réception l'attendait à Pittsfield. Après la réception, il procéda jusqu'à Worthington où il arriva à 9 h. du soir et passa la nuit à la taverne de Noah Pierce.

* * *

Mardi, 14 juin. — Il quitta Worthington le matin et se rendit jusqu'à Northampton en passant par Chestfield. A Northampton, il dina à la vieille Warner House. Une réception lui fut faite par la population. Pour ce qui est de la nuit du 14, il l'aurait passée à la Union House de Belchertown suivant les uns, tandis que suivant d'autres, il serait arrivé à Worcester à 2h. du matin, mercredi, 15 juin.

* * *

Mercredi, 15 juin. — D'après les "Reminiscences of Worcester" du sénateur Wall, Lafayette est arrivé à Worcester à 2h. du matin. Il hébergea pour le reste de la nuit au vieil Exchange Hotel et il y prit le déjeuner. D'après les mêmes Reminiscences, Lafayette aurait voyagé jour et nuit, en diligence, changeant de chevaux fréquemment, afin d'arriver à temps à Boston pour la dédicace du monument de Bunker Hill. D'après le sénateur Wall, il avait couché la veille à l'hôtel Rice de Brookfield, ce qui ne concorde pas avec la version des gens de Worthington, suivant lesquels il aurait couché à la Union House de Belchertown. Quoi qu'il en soit, Lafayette ne fit que passer à Worcester ce jour-là, car il arriva à Boston à midi et établit ses quartiers à la résidence du sénateur James Lloyd.

* * *

Jeudi, 16 juin. — Au cours de la matinée, Lafayette fut l'objet d'une réception par le Conseil exécutif et le soir il fut l'hôte d'une autre réception à la résidence du maire Josiah Quincy.

Vendredi, 17 juin. — Ce jour-là eut lieu la dédicace du monument de Bunker Hill. Il faisait un beau temps clair. Une grande procession se forma sur la Common, sous la direction du général Lyman. Elle comprenait 16 compagnies d'infanterie, une troupe de cavalerie, les survivants de l'engagement de Bunker Hill au nombre de quarante, 200 officiers et soldats de la Révolution, les

membres de l'Association du Monument de Bunker Hill, plus 2,000 franc-maçons en costumes, les Knights of Templar du Rhode Island, Connecticut, Vermont, Maine, New Hampshire et Massachusetts avec leurs bannières et autres accessoires, des fanfares, etc. Daniel Webster, président de l'Association Bunker Hill, fut l'orateur de la circonstance. La procession était longue de deux milles. Elle procéda à travers les rues de Boston jusqu'à Charlestown. Arrivé au monument, Lafayette se ceintura les reins d'un tablier maçonnique prit une truelle d'argent, du mortier et cimenta la pierre angulaire du monument, sous laquelle on déposa une boîte contenant divers articles. L'on apposa une inscription portant les noms de John Quincy Adams, président des Etats-Unis, Levi Lincoln, gouverneur du Massachusetts, James Fenner, gouverneur du Rhode Island, Oliver Wolcott, gouverneur du Connecticut, David-L. Morrill, gouverneur du New Hampshire, Albion-K. Paris, gouverneur du Maine, Cornelius-P. Van Ness, gouverneur du Vermont.

Après le discours de Daniel Webster, celui-ci proposa la santé du général Lafayette. Ce à quoi le général répondit: "*BUNKER HILL and the holy resistance to oppression, which has already enfranchised the American hemisphere. The next half century toast shall be ENFRANCHISED EUROPE.*" C'est à l'occasion de la dédicace du monument de Bunker Hill que le maire Quincy, de Boston, avait reçu l'avertissement anonyme suivant: "*Be watchful. Danger awaits you at every step from an unknown hand. Be careful of your movements in this important day.*"

La dédicace du monument de Bunker Hill fut accompagnée d'un banquet de 4,000 couverts, servi sur douze tables de 400 pieds de long. Au cours du banquet, l'on chanta des airs patriotiques et des odes furent récitées. Au soir de ce jour, Lafayette fut l'hôte de Daniel Webster, à sa résidence de la rue Summer. Faisant allusion au mémorable discours qu'il avait prononcé ce matin-là, à l'occasion de la dédicace du monument de Bunker Hill, Daniel Webster aurait confié à madame Eliza Quincy, épouse du maire: "*I never desire to see again such an awful sight as so many thousands human faces all turned toward me. It was indeed, a sea of faces I beheld at that moment.*"

* * *

Samedi, 18 juin. — Le 29 août de l'année précédente, lors de son premier voyage de 1824, Lafayette avait rendu visite à John Adams à sa résidence de Quincy. Ce 18 juin 1825, Lafayette visita de nouveau l'ancien président, en compagnie du maire Quincy. John Adams était alors âgé de 89 ans. Le soir du même jour, une réception eut lieu en l'honneur du général à la résidence du sénateur Lloyd, dont Lafayette fut l'hôte pendant son séjour à Boston.

Dimanche, 19 juin. — Il est possible que Lafayette ait assisté à un service religieux en l'église de Brattle street, dans le banc de John Hancock, comme il l'avait fait l'année précédente. Les mémoralistes n'en font pas mention toutefois. Ils se bornent à dire que Lafayette se rendit à Brookline en compagnie du maire Quincy, afin de rendre visite au colonel T.-H. Perkins. Le soir, il fut l'objet d'une réception à la résidence de M. Derby, rue Chestnut.

* * *

Lundi, 20 juin. — La Massachusetts Mechanics Association offrit un banquet en l'honneur de Lafayette à l'hôtel Marlboro, sous la présidence de Samuel Perkins. Des odes et des poèmes furent récités ou chantés par John Evrett, H.-J. Finn et Williamson. Le soir, il assista à une représentation de "Charles the Second" au théâtre Boston. A cette occasion, l'on inaugura un nouveau rideau dessiné spécialement pour la circonstance par Worrall.

* * *

Mardi, 21 juin. — Lafayette quitta Boston à 9h. du matin en direction de Concord (New Hampshire). Le gouverneur de cet Etat, David L. Morrill, avait délégué à Boston un représentant officiel dans la personne de A.-A. Parker, écuyer, rédacteur du journal "New Hampshire Statesman," de Concord. Le représentant du gouverneur Morrill avait reçu mission d'escorter le général Lafayette à partir de Boston jusqu'à Concord. Son équipage comprenait trois voitures, soit un carosse (barouche) traîné par quatre chevaux, une diligence aussi traînée par quatre chevaux, la troisième voiture à deux chevaux étant pour le transport du bagage. Le délégué du New Hampshire, avec tout cet attirail, était prêt à recevoir le général Lafayette à son domicile de Boston pour le conduire à Concord. Mais le gouverneur du Massachusetts avait d'autres plans. Il avertit le délégué du New Hampshire que l'Etat du Massachusetts avait déjà pourvu à une délégation d'honneur devant escorter le général Lafayette jusqu'à la frontière du New Hampshire, soit à Methuen. A. A. Parker se mit donc de suite en route avec ses trois voitures, précédant ainsi la délégation officielle du Massachusetts. Ceci provoqua un incident plutôt drolatique. Un soldat du Vermont, vétéran de la Révolution, qui avait assisté à la cérémonie pour son retour au Vermont. Il demanda à A. A. Parker s'il pourrait voyager avec lui jusqu'à Concord. Ce à quoi le délégué du New Hampshire consentit, de sorte que le soldat vermontais était assis à côté de Parker dans le carrosse. Lorsque le cortège arriva à Malden, la foule, rassemblée dans le village, croyant que le soldat vermontais était Lafayette lui-même, se mit à l'acclamer, pendant que le canon tonnait, que les cloches sonnaient et que les fanfares jouaient leurs airs patriotiques. Ce que voyant, le représentant du New Hampshire se leva de son siège et annonça à la foule: "*The gentleman at my side is not General Lafayette, but a soldier of the*

Revolution, accidentally left by the stage, and I am giving him a ride on his way home. I came to Boston, fully equipped to take the General there, but the Governor has otherwise ordered. His escort, with General Lafayette aboard, . . . will be here in about an hour. But as your patriotism is up, and this gentleman at my side, no doubt, is a worthy Revolutionary soldier, give him three cheers, if you please, and we pass on" La foule comprit la méprise, le soldat se leva, fit le salut militaire et l'on repartit en direction de Methuen. Pendant ce temps, la délégation officielle du Massachusetts voyageait elle aussi. Mais elle s'arrêta à Reading pour le lunch et une réception à l'hôtel Skinner, avec un autre arrêt à Andover.

Vers une heure et demie de l'après-midi, le général Lafayette arriva à la frontière du New Hampshire. A. A. Parker l'accueillit au nom du gouverneur Morill et après une demi-heure d'échanges de poignées de mains, salutations et allocutions, le cortège du New Hampshire s'achemina vers Concord, pendant que la délégation du Massachusetts retournait à Boston. Cette fois, c'est Lafayette qui avait pris place dans le carrosse du New Hampshire, à la place du soldat vermontais. Tout au long de la route, des gens s'étaient rassemblés. Le général avait donné instruction de modérer l'allure de l'équipage lorsqu'il y avait rassemblement, d'arrêter au centre du rassemblement et de repartir seulement lorsqu'il en donnerait l'ordre. Tout le long de la route, lorsqu'il y avait lieu, le général se levait de son siège, enlevait son chapeau et saluait la foule de la main. Mais il ne prononça aucune allocution officielle avant d'arriver à Concord. Au centre du village de Derry, le révérend docteur Dana lui fut présenté. A la demande de celui-ci, le général visita le Adams Female Seminary, une école de filles tenue par Miss Grant. Le révérend présenta à son tour le général à Miss Grant, celle-ci étant entourée d'une centaine de jeunes filles toutes vêtues d'une robe blanche, avec ceinturon bleu et une rose dans les cheveux. Elles défilèrent en rang devant le général qui donna la main à chacune. A la sortie de l'école, un garçon tout excité sonnait à tour de bras la cloche de l'institution. Au passage du général, il était si anxieux de le voir qu'il oublia de tirer sur le cable, tout en restant les deux bras en l'air. La cloche arrêta de sonner naturellement, ce qui fit dire au général: "*That boy thinks the bell is as enthusiastic as he is and will keep ringing while he is looking.*"

Le dîner devait se prendre dans un hôtel du bas du village de Derry à environ un mille de distance de l'école. La foule était rassemblée devant l'hôtel. Avant de dîner, cédant aux instances des citoyens, Lafayette apparut à un balcon pour permettre à la foule de l'acclamer. Un vétéran de la Révolution s'avança et improvisa une allocution qui provoqua ce commentaire du général: *That was one of the best speeches he had heard since he came to America,*

short, pungent, patriotic, and to the point.” Après le dîner, l’on reprit la route et le premier arrêt fut au village de Suncook, à l’extrémité sud de Pembroke. Là vivait le major Caleb Stark, fils du major-général John Stark. Caleb Stark avait invité le général à s’arrêter chez-lui, désireux qu’il était de lui présenter sa famille. Après avoir donné la main du général, Caleb Stark se mit à prononcer un discours qui n’en finissait plus, alors que sa famille, rassemblée dans un coin de la pièce, attendait d’être présentée. Ce que voyant, Harriet Stark s’avança, d’elle-même, saisit la main du général et dit: *“Permit me to introduce myself to you as the eldest daughter of Major Caleb Stark, with whom you are talking, and the granddaughter of Major General John Stark, the hero of Bennington; and now, permit me to introduce you to my mother, brothers, and sisters.* Le geste hardi de Harriet Stark, coupant la parole à son père, provoqua de la part du général le commentaire suivant: *“Miss Harriet Stark does indeed inherit all the fire and spirit of her grand-father, and would have been a heroine had she lived in the exciting scenes of revolutionary times:”*

Lafayette passa la nuit à l’hôtel Fiske, sur la rue Main de Pembroke, à cinq milles de Concord. Pour les villageois de Pembroke, ce fut une soirée de réjouissance générale.

* * *

Mercredi, 22 juin. — Concord fit les choses en grand. Un comité de la Législature comprenant le sénateur Stephen-P. Webster et quatre membres de la Chambre se rendit en diligence à Pembroke pour escorter le général à Concord. Six chevaux blancs traînaient le carrosse du général dans lequel avait aussi pris place le sénateur Webster. Dans la diligence, A.-A. Parker accompagnait le fils du général, soit George Washington Lafayette. La procession se mit en marche suivie d’une longue file de voitures. A l’extrémité des “dark plains”, vis-à-vis le pont qui emjambait la rivière Merrimack, étaient stationnées vingt compagnies indépendantes de la milice du New Hampshire, commandées par le général Bradbury Bartlett, de Nottingham, tandis que les deux ailes de cette petite armée étaient sous le commandement du général Joseph Rowle, de Epping, et le colonel William Kent, de Concord. Après les salutations d’usage et les évolutions, la procession se remit en marche traversant le pont, montant la rue Main, contournant la vieille North Church et parcourant la rue State jusqu’à la barrière de la State House. Le Général fut alors escorté dans la chambre d’assemblée des Représentants où se trouvaient le Gouverneur, son Conseil, le Sénat, les membres de la Chambre, les officiers d’Etat, les autres invités. Les dames occupaient la galerie. Le général Lafayette fut présenté au gouverneur Morrill par Edmund Parker, de Amherst, président du comité des arrangements. Il y eut échange de souhaits de bienvenue au nom du gouvernement et du peuple de

l'Etat, ce à quoi le Général répondit brièvement. En dehors de l'édifice, 210 soldats de la Révolution, sous la conduite du général Benjamin Pierce, étaient rassemblés pour rendre hommage au général Lafayette. Celui-ci serra la main de chaque soldat, celle en particulier du lieutenant Robert Wilkins, de Concord, qui avait combattu sous Lafayette même. Après cette réception, le général fut escorté à la résidence du colonel William-A. Kent, rue Pleasant. Sur l'heure du midi, un dîner public servi sous une tente, en face du capitol, avec les soldats de la Révolution comme invités. A ce repas, des allocutions furent prononcées, des toasts portés par le gouverneur Morrill, le général Lafayette et son fils. John D. Abbott, de Concord, chanta deux hymnes patriotiques composés pour l'occasion par le colonel Philip Carigain, de Concord, et par Moses-L. Neal, de Dover. Tout au cours de la journée, Concord déborda de visiteurs qui avaient non seulement envahi hôtels et résidences, mais avaient pris le soin de dresser des tentes jusque dans les lots vacants. Deux canons postés sur une colline, en arrière du Capitole, rivalisaient de bruit avec la cloche solitaire de la vieille église North et les musiques militaires. Le général prit le thé à la résidence du gouverneur Morrill, fit son apparition à un concert de la New Hampshire Musical Society et participa à une grande réception sur le terrain du Capitole lequel était tout illuminé, de même que les édifices avoisinants. La journée se termina par une autre réception à la résidence du colonel Kent.

Ouvrons ici une parenthèse. Bien que les mémorialistes n'en fassent pas mention, il appert, d'après une tradition, que lors de sa visite à Concord le général Lafayette planta un orme en face du Capitole. Cet orme fut abattu en 1956 par les soins du Forestry Department, parce que devenu trop vieux et par conséquent dangereux. Le tronc fut débité en rondelles, lesquelles furent distribués en guise de souvenir. L'Association Canado-Américaine possède une de ces rondelles dans son immeuble de Manchester. Une tradition veut également que Lafayette ait arrêté à la Amoskeag Tavern, à Manchester, mais il est difficile d'établir la source de cette tradition. Il semble en être de même pour sa visite à la "Wayside Inn" de Sudbury.

* * *

Jeudi, 23 juin. — Lafayette ne s'arrêta qu'une journée à Concord. Le jeudi matin, il partit pour Portland (Maine), en passant par Northwood et Durham avec arrêt à la résidence McCleady, à Epsom. Il était escorté par le colonel Andrew Pierce, de Dover, membre du Sénat, et par le colonel William Smith, de Exeter, un des membres de l'état-major du gouverneur. Il passa la nuit à Dover, à la résidence de l'honorable William Hale, cette résidence devenue par la suite la parish house de l'église épiscopaliennne S. Thomas coin des rues Hale et Locust. La chambre dans laquelle

dormit Lafayette a été substantiellement préservée telle qu'elle était en 1825.

* * *

Vendredi, 24 juin. — Lafayette quitta la résidence Hale à 8h. du matin et arriva à Kennebunkport, Maine, à 1h. de l'après-midi. D'après les notes de son secrétaire Levasseur, le général répondit comme suit au discours de bienvenue qui lui fut présenté: "*The village of Kennebunk, on the site of which the first tree was felled on the day in which the gun was fired at Lexington, the signal of American and universal liberty! May that glorious date always be a pledge of Republican prosperity and increasing happiness of Kennebunk.*" Pendant la réception, Lafayette se tenait sous un orme que l'on appela ensuite "the Lafayette Elm." Après la cérémonie, il poursuivit sa route jusqu'à Saco, où il passa la nuit et déjeuna le lendemain à la résidence du Colonel Spring. Pendant sa visite à Saco, il arrêta à la résidence du maréchal des Etats-Unis Thornton. Celui-ci était le père d'une belle jeune fille du nom de Caroline, dont la figure s'agrémentait de deux grains de beauté. Comme on lui demandait d'où provenait ces grains de beauté, elle répondit: "*President Monroe kissed me on one cheek and Lafayette on the other.*"

* * *

Samedi, 25 juin. — Quittant Saco de bonne heure, Lafayette arriva à Portland à neuf heures du matin et fut accueilli à la State House par le gouverneur Paris. La réception eut lieu en face de cet édifice, à l'abri d'un auvent se prolongeant jusque sous les ormes, à l'ombre desquels l'on avait dressé une estrade surélevée de deux pieds. C'est Stephen Longfellow, membre du Congrès et père du poète, qui prononça le discours de bienvenue. Il était si énervé qu'il dut s'arrêter en plein milieu du discours, ayant complètement perdu la mémoire. Il ne la retrouva qu'après avoir consulté ses notes qu'il tenait cachées dans son chapeau. Lafayette consacra une journée à Portland et fut l'hôte du gouverneur Paris, au domicile de celui-ci.

* * *

Dimanche, 26 juin. — Un incident marqua le départ de Lafayette au lendemain de sa visite à Portland. Le gouverneur Paris refusa de l'escorter parce que c'était un dimanche. Cet acte souleva toute une controverse dans les gazettes contemporaines de Portland, Concord et Boston. Quoi qu'il en soit, Lafayette voyagea de Portland à Biddeford où il s'arrêta pour assister à un office religieux, dans les circonstances que voici: Ann Tracy, épouse du Révérend Thomas Tracy, pasteur de la Second Religious Society raconte qu'une demie heure avant l'ouverture du service religieux, son mari fut averti que l'illustre Lafayette y assisterait. Le Révérend n'était pas préparé à pareille visite et se trouva d'abord tout décontenancé. Mais se rappelait qu'il avait déjà prononcé un sermon sur le sujet

suivant: "*On that night was Belshazzar, King of the Chaldeans, slain!*" il ajouta fébrilement deux pages à ce sermon dans lequel il vouait au mépris et à l'obscurité les splendeurs des rois et des empereurs impies, les bas oppresseurs et les tyrans de la terre, concluant, par une heureuse transition, dans un éloge de l'illustre visiteur qui, lui, avait combattu l'oppression et la tyrannie. Lafayette avait pris place dans le banc de H. S. Thatcher. Ann Tracy rapporte qu'elle était assise à ses côtés, qu'elle avait eu le plaisir de lui presser la main et de la porter à ses lèvres, Lafayette lui ayant rendu le réciproque. Elle ajoute que le Général avait exprimé plus d'une fois le désir de posséder une copie de ce sermon.

Ouvrons encore une parenthèse. L'on notera qu'au cours de sa tournée en Nouvelle-Angleterre, Lafayette a fréquenté les temples protestants, le dimanche. D'où se pose la question: Quelle était la dénomination religieuse de Lafayette? Dans l'ouvrage "*History of the Catholic Church in the New England States*," par Mgr Wm Byrne, D.D., ouvrage auquel avaient collaboré d'autres écrivains ecclésiastiques, notamment Mgr Michaud, nous lisons ce qui suit: "*I am in no way committed to the opinion that he (Lafayette) was always a good Catholic and a regular communicant during his long and tempest-tosed life. Reared up piously in the Catholic faith, he received before his death the last rites of the Church from the hands of the curate of the Assumption, and he was interred with the full Catholic ceremonial, as Cloquet testifies. Having passed the most of his life as a soldier, a politician and a professed revolutionist — though not a Radical or a Red Republican — he was not a religious man, and was probably for a time tinctured with the religious indifference, or infidelity, so prevalent in France.*"

D'autre part, il est certain qu'il était Franc-Maçon. Dans un ouvrage sur son iconographie, l'on trouve que: "en 1824 et 1825, au cours de sa tournée triomphale en Amérique, toutes les loges des Etats-Unies, celles de Philadelphie, de Richmond, de Massachusetts, de la Nouvelle-Orléans, de Cincinnati, de Boston, se disputèrent l'honneur de le recevoir . . . Pour terminer la vie maconnique de Lafayette, on peut encore signaler la fête qui lui fut donnée à Paris, le 8 octobre 1830, par le grand Orient, sous la présidence du duc de Choiseul . . . Lafayette, lit-on dans le même ouvrage, appartient tout jeune à la Franc-Maçonnerie et lui resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

* * *

Lundi, 27 juin. — Après avoir assisté à l'office religieux de Biddeford, Lafayette revint sur ses pas en direction de Concord, qu'il ne fit que traverser. Il prit tout de même le temps de se présenter à la Législature, en session à ce moment-là, afin de faire ses adieux au peuple du New Hampshire. Toute une discussion s'éleva au moment du départ, touchant le choix du cocher qui devait le con-

duire. Il existait alors deux lignes de diligences, celle du nord et celle du sud. L'on régla le différend par un compromis, la ligne du nord fournissant la voiture et celle du sud les chevaux. Il fut convenu en outre que le cocher de la ligue du nord conduirait pour le premier relais, et celui de la ligne du sud, pour le reste du voyage. Six beaux chevaux, splendidement harnachés, traînaient le carrosse et c'est ainsi que Lafayette prit la route du Vermont en passant par Hopkinton, Warner, Bradford, Newport. A Hopkinton, il arrêta à la Wiggin Tavern et une plaque commémorative indique le site de l'orme Lafayete, ce qui porte à croire qu'il aurait planté cet arbre à l'occasion de son passage. A Bradford, c'est à la Raymond Tavern qu'il arrêta pour une réception. Les mémorialistes déclarent qu'il y passa la nuit. Un bronze érigé au centre du village rappelle sa visite. Ce bronze repose sur le seuil d'entrée de la Raymond Tavern, cette pierre d'entrée ayant été conservée lors de la démolition de la taverne. L'on rapporte en outre que: *"A line of courier was placed along the Warner road from the hôtel to the top of the hill to give notice of the approach. Presently word was passed down the line, 'He's coming! He's coming!' and everybody yelled: 'He's coming!' and began to rush about in the most frantic manner. The bustle now was to form two lines of citizens along the road. Corporal Blood, commonly called 'Old General Blood' by way of compliment, a hero of Monmouth and Brandywine, became so elevated and elated at the idea of meeting his old Commander after a lapse of forty years, that the combined strength of three men was required to keep him in place. As Lafayette approached, Blood, with a terrible struggle, broke from his attendants, and rushed into the center between the lines in front of the house, dressed in a full suit of th old regimentals, swinging his old cocked hat. Norton (le cocher) pulled up the horses when Blood called halt at the top of his voice. 'General Lafayette, see my cocked hat', at the same time throwing the hat which struck Lafayette fair in the face, and was retained by him till he entered the hall."*

A Newport, village socialement et commercialement divisé par la rivière, une double réception fut accordée à Lafayette, la première à la résidence du colonel William Cheney, du côté nord, après quoi, traversant le pont, Lafayette fut reçu à la résidence de James Breck. A West Claremont, Lafayette serait arrêté à la Old Cook Tavern pour s'y rafraîchir, comme l'indique une inscription qui y est conservée. Il y a incertitude quant à l'endroit où Lafayette aurait passé la nuit à Claremont, bien que ce fut probablement à la Tremont House, détruite en 1879. On a cependant conservé la voiture dans laquelle il a voyagé de Claremont à Windsor (Vermont). En anticipation de sa visite, les gens de Claremont, avaient commencé à déblayer un chemin carrossable jusqu'au sommet du mont Ascutney, afin de permettre à Lafayette de s'y rendre pour

admirer le panorama montagneux du New Hampshire et du Vermont. Malheureusement on n'eut pas le temps de terminer cette route.

* * *

Mardi, 28 juin. — Lafayette repartit de Claremont à 6h. du matin, passa à travers les villages de Windsor, Woodstock et Montpelier, où il arriva à 9h. du soir. Il avait pris le lunch à Woodstock et diné à Royalton. A Windsor, il fut accueilli par le gouverneur Van Ness. Une réception et un banquet lui furent offerts à Montpelier. Son secrétaire Levasseur écrit: "Bien que le Vermont soit très montagneux, nous avons voyagé avec une extrême rapidité, avançant la plupart du temps de plus de neuf milles à l'heure, grâce aux relais de chevaux qui avaient été bien prévus par les habitants, de façon à ce que le général ne soit pas retardé dans son voyage vers New York. Avant d'entrer à Montpelier, Lafayette dut passer par Barre et il s'arrêta à la Old Day Tavern, de South Barre.

* * *

Mercredi, 29 juin. — Avant de repartir de Montpelier pour Burlington, Lafayette fut l'objet d'une réception par les femmes de Montpelier. Il arriva à Burlington à 2h. de l'après-midi et fut accueilli par les vétérans de la guerre de la Révolution. Il procéda à la pose de la pierre angulaire du collège et il y eut ensuite une procession, suivie d'une réception à la résidence du gouverneur Van Ness. Il repartit de Burlington à 11h. du soir, à bord du vapeur "Phenix" qui, par le lac Champlain et la rivière Hudson, le conduisit jusqu'à Whitehall, (New York). A l'occasion de sa visite dans le Vermont, l'on rapporte qu'il obtint l'élargissement du colonel Wm Barton que, dans un accès de jalousie, ses concitoyens de Barton avaient fait emprisonner pour dettes. Le colonel Barton était un vétéran de la guerre de l'Indépendance.

Et ainsi se termina le voyage du marquis de Lafayette en Nouvelle-Angleterre en 1825.

BIBLIOGRAPHIE

Documentation relative aux voyages du général Lafayette en Nouvelle-Angleterre 1824-1825.

MEMOIRS OF GENERAL LAFAYETTE with an account of his visit to America and of his reception by the people of the United States from his arrival August 15 to the celebration at Yorktown October 19, 1824. Boston, printed and published by E. G. House, No. 13 Merchants Hall, 1824.

LAFAYETTE IN AMERICA DAY BY DAY. Historical documents, Institut Français de Washington, Cahier VII, by J. Bennett Nolan. The John Hopkins Press, Baltimore, 1934.

FRANCE AND NEW ENGLAND wherein is related the story of Lafayette's visit to Boston and other places in New England, etc. — by Allan Forbes and Paul F. Cadman, Vol. I, issued by the State Street Trust Company of Boston.

RECOLLECTIONS OF GENERAL LAFAYETTE on his visit to the United States in 1824-1825, etc., by A. A. Parker, Esq., Keene, N. H. — Sentinel Printing Co. — 1879.

LET ME SHOW YOU VERMONT by Charles Edward Crane, New York, Alfred E. Knopp.

REMINISCENCES OF WORCESTER, by Caleb A. Wall, printed by Tilers & Seagrave, 442 Main Street, 1877.

THE STORY OF VERMONT by John L. Heaton, Boston — D. Lothrop Co., 1889.

THE VERMONT STORY, by Earle Newton, The Vermont Historical Society, Montpelier, 1949.

ICONOGRAPHIE METALLIQUE du GENERAL LAFAYETTE. — Historical Documents, Institut français de Washington, Baltimore, The John Hopkins Press, 1933.

MASSACHUSETTS HISTORICAL SOCIETY PROCEEDINGS 1908-1909 — Vol. 42, p. 314.

FRANKLIN PIERCE, by Roy Franklin Nichols, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1931.

NEW HAMPSHIRE — Federal Writers' Project, Houghton Mifflin Co., Boston, 1936.

HISTORY OF THE CATHOLIC CHURCH IN NEW ENGLAND STATES by the Very Rev. Wm. Byrne, D.D., etc. — Vol. II, page 89 — Boston — The Hurd & Everts Co., 1899.

A RECORD OF THE BOSTON STAGE — By William W. Clapp, Jr., editor of the Boston Evening Gazette, James Monroe and Company, Boston and Cambridge, 1853.

MEMOIR OF THE LIFE OF ELIZA S. M. QUINCY, Boston, 1861.

GRANITE STATE MAGAZINE — Edited by George Waldo Browne — Vol. II, Manchester. Granite State Publishing Company, 1906.

Quand Lafayette Revenait*

Antoine Bernard, c.s.v.

En ce deuxième centenaire de la naissance du marquis Marie-Joseph de LaFayette, au château de Chavagnac en Haute-Loire, qu'il me soit permis d'évoquer un épisode de sa vie moins important, certes, que ses prouesses militaires aux côtés de George Washington, mais susceptible quand même d'intéresser un Franco de 1957. Je veux parler de son unique et triomphal retour aux Etats-Unis, en 1824, dix ans avant sa mort à Paris.

En 1824, la présidence des Etats-Unis était aux mains du colonel James Monroe, un vétéran, lui aussi, de la guerre d'Indépendance. Il connaissait personnellement et il admirait l'intrépide Auvergnat qui était venu à vingt ans, en 1777, offrir sa jeunesse et son épée à la cause de la Liberté américaine. Le président Monroe, au moment de terminer son terme d'office (John Quincy Adams lui succédera en 1825), voulait dire à la France le merci officiel de la jeune République forte maintenant de vingt-quatre Etats. Il adressa à LaFayette, de sa main, l'invitation officielle du Congrès. Le marquis, à soixante-sept ans, hésita un moment. Mais la gracieuseté de l'invitation s'unit à ce qui restait, sans doute, d'esprit d'aventure chez l'ancien soldat. Accompagné de son fils George-Washington LaFayette, il s'embarqua sur la frégate américaine mise à sa disposition, comptant sur les bons vents de l'Atlantique.

* Cet article parut dans "Le Travailleur" (4 avril 1957)

Quelle réception l'attend en Amérique, vingt-cinq ans après la mort de Washington? Qui reconnaîtra le brillant officier d'autrefois sous les traits du septuagénaire? Crainte vaine. La nouvelle génération américaine, toute lancée qu'elle est vers le progrès matériel, se souvient du passé. Elle sait ce qu'elle doit à Lafayette et à la France.

Des mois durant, toute la nation s'unit pour fêter le compagnon aimé de Washington. On le couronne de lauriers, à l'antique, on lui élève des arcs de triomphe. Sur la tombe du Libérateur, à Mount Vernon, l'émotion visible de LaFayette touche le cœur d'un peuple resté sensible sous la rudesse occasionnelle de l'écorce. A Philadelphie, le visiteur est porté en triomphe. A Boston, près du monument de Bunker Hill, c'est Daniel Webster qui l'accueille avec éloquence. La ville de New York, naturellement, lui ménage une ovation retentissante. Et les derniers-nés des vingt-quatre Etats, les benjamins qui grandissent du côté de l'ouest ont l'honneur, eux aussi, d'acclamer le vieux général qui représente à leurs yeux l'âme chevaleresque de la France, mère de l'ancienne Louisiane.

L'aube d'une ère nouvelle commençait alors à poindre sur le monde: l'ère des chemins de fer. En septembre 1825, un premier train roule de Stockton à Brusselton, en Angleterre (au nord-est de Liverpool). Deux ans après, la France entre dans le jeu avec une liaison Saint-Etienne-Andrézieux. Aux Etats-Unis, c'est à partir d'août 1829 qu'on aperçoit une locomotive (de la compagnie Delaware & Hudson) attelée à des bannes de charbon, entre Carbondale et Honesdale en Pennsylvanie.

LaFayette verra, avant de mourir, des trains de voyageurs circuler en France. Mais son voyage de 1824-1825 s'accomplit d'une ville à l'autre, aux Etats-Unis, au moyen du vieux carrosse à chevaux. La frégate à voiles était là pour les courses plus longues. Elle se détacha de la rivière Potomac et de l'horizon de la ville de Washington, fin mars 1825, pour une randonnée en direction des bouches du Mississippi.

La Louisiane du printemps, avec ses magnolias fleuris, ses azalées et ses grands chênes, se disposa à accueillir royalement l'hôte insigne. Le steamer *Natchez*, plus léger que la frégate et plus habitué aux méandres et courants du delta, se porta à sa rencontre pour amener au port de la Nouvelle-Orléans, le 10 avril, le marquis entouré du groupe officiel de Washington.

Une délégation de vétérans de 1777, sous la conduite d'Armand Duplantier, vieux compagnon d'armes de LaFayette, se tenait au garde-à-vous, au pied de la passerelle. Mais la rigidité militaire fit vite place à l'émotion française. Embrassades, pleurs de joie. Quelques pas plus loin, sur le quai, voici le gouverneur de la Louisiane,

Henry Johnson, qui prononce la bienvenue officielle. Un cortège se forme. En route vers la Place d'Armes, par la rue Canal qui manifeste déjà sa vocation à devenir l'une des plus belles avenues du monde.

Un arc de triomphe se dresse, sur la Place d'Armes, de 68 pieds de hauteur, oeuvre du dessinateur Pilié. Sous cette voûte de lauriers, de roses et de magnolias, le maire de la Nouvelle-Orléans, Roffignac, accueille le visiteur au nom de la ville, en français. Puis on conduit LaFayette à ses appartements préparés au Cabildo, tout à côté de la cathédrale Saint-Louis. Ici encore, après une heure de détente, une réception se déroule et Denis Prieur prend la parole, au nom du Conseil municipal. Le soir, c'est le Théâtre qui s'illumine et fait entendre les trois coups, comme son homonyme de la rue de Richelieu à Paris.

Cinq jours de réjouissances, de joyeux dîners où le vin de Bordeaux se mêle au "gumbo" louisianais. Puis le groupe ami poursuit sa route vers le nord, sur le *Natchez*. On s'arrête précisément à Natchez, où le gouverneur Johnson cesse sa conduite de bienvenue. Mais plusieurs Français de la Nouvelle-Orléans prolongent l'escorte vers le nord, jusqu'à la ville de Saint-Louis.

C'est le fils même du fondateur Pierre Chouteau qui souhaite ici la bienvenue. Auguste Chouteau le fait avec dignité et chaleur de sentiment. Aussi bien, son vieux père, nonagénaire, est encore capable de serrer la main de LaFayette et d'échanger quelques mots. L'émotion est vive au sein de cette petite population de 6,000 âmes, encore toute proche de ses origines françaises. Puis, accompagné du gouverneur de l'Illinois, Coles, le marquis se rend au vieux poste de Kaskaskia, sur la rive gauche du Mississippi.

Notre-Dame de Kaskaskia était l'un des plus anciens établissements français de la vallée du Mississippi. Dès 1720, le jésuite Charlevoix, passant par là, y trouva un embryon de collège fondé par ses confrères. Dans le voisinage, quinze milles au nord, se trouvait le fort de Chartres bâti, cette même année 1720, par Boishriand, commandant aux Illinois au nom de Bienville, gouverneur de la Louisiane. Deux postes voisins se nommaient Cahokia et la Prairie du Rocher, cependant que, de l'autre côté du fleuve, croisaient avec Saint-Louis les établissements de Saint-Charles, Carondelet, Saint-Ferdinand, Gasconnade, Sainte-Geneviève, Cap-Girardeau. Tout ce terroir français reconnaissant au poste de Kaskaskia un droit d'aînesse, et LaFayette ne pouvait manquer de le visiter.

Ce fut un Canadien français, né à Québec, qui fit à l'illustre visiteur les honneurs de Kaskaskia: Pierre Ménard, valeureux pionnier de l'Illinois dès l'âge de vingt ans, en 1787, et si haut placé dans l'estime générale qu'il devint, en 1818, premier gouverneur de l'Etat

de l'Illinois. Vivant depuis peu dans une demi-retraite, en 1825, Pierre Ménard se fit avec joie le cicéroné du marquis pour l'initier aux développements de l'ouest américain, pour lui présenter des personnages intéressants à divers titres. Gendre de Pierre Chouteau, fondateur de Saint-Louis, Ménard lui présenta d'abord sa courageuse femme et ses enfants. Il fit ensuite connaître des types comme cette Indienne dont le père, chef dans les Six-Nations, avait combattu à côté du général français. Cette Marie Paniscoua conservait comme une relique précieuse une lettre datée d'Albany, juin 1778, que LaFayette avait écrite de sa main à son père pour le remercier des services rendus à la cause américaine. Le marquis reçut un petit choc au cœur en reconnaissant ce souvenir de ses vingt ans, survivant dans les forêts et les terres noires de l'Illinois. Cette relique du passé existe-t-elle encore en 1957? (Marie Paniscoua, après la mort de son père, fut adoptée par la famille Ménard.)

Le secrétaire de LaFayette, du nom de Levasseur, nous a laissé quelques notes et impressions de la longue tournée de 1825 au pays de Saint-Louis et de Kaskaskia, chez les défricheurs "qui vivaient loin": des journaux et des nouvelles, enfermés dans un tout petit horizon social. "Ils ne connaissaient de la France", note-t-il, "que ce que la tradition a conservé au milieu d'eux du règne de Louis XIV, et ils n'ont aucune idée des convulsions qui, depuis quarante ans, ont déchiré le pays de leurs ancêtres . . . "N'avez-vous pas eu", me dit l'un d'eux après m'avoir parlé du général LaFayette, "un autre fameux général appelé Napoléon, qui vous a fait faire beaucoup de guerres glorieuses?"

On dit adieu à cette génération de pionniers. La frégate officielle redescend le Mississippi, salue en passant la Nouvelle-Orléans et la Mobile, puis finit par retrouver le calme de la rivière Potomac, avant d'entreprendre le retour en France. Le vieux marquis eut encore dix ans pour remuer tous ces souvenirs. Le cimetière de Picpus à Paris, dans le 12^e arrondissement, reçut sa dépouille mortelle en 1834. — Visitant ce lieu, en 1922, j'eus l'occasion de constater que la guerre récente y avait acheminé beaucoup de soldats américains: nombre d'ex-voto le disaient. Je remarquai en particulier une couronne d'immortelles, coulée dans le bronze, portant le nom du donateur.: "Pershing."

L'Amérique se souvient. Parmi les marques durables de cette gratitude d'un peuple, on peut sans doute signaler le nom de "La-fayette, donné à un centre de la Louisiane acadienne sur le bayou Vermillon, et qui s'était d'abord appelé "Vermillonville." La jolie ville de Lafayette, avec ses grands chênes verts et ses milles fleurs épanouies, avec son siège épiscopal et son centre culturel du "South-western Louisiana Institute," ne peut manquer de participer, en cette année du Bicentenaire, au mouvement de reconnaissance qui tourne vers la France les yeux du peuple américain.

Lafayette*Antoine Clément (L'Etoile)*

Dans sa conférence du 13 octobre 1924, à la Société Historique Franco-Américaine — l'ancien professeur Louis-J.-A. Mercier de Harvard nous a dit que LaFayette était un Franco-Américain et le modèle des Franco-Américains. C'était le 25ième anniversaire de la Société et le centième anniversaire du voyage de LaFayette à Boston.

En préparation de ce voyage le congrès des E.-U. avait prié le Président de mettre à la disposition d'un Franco-Américain un vaisseau de guerre pour assurer son retour en Amérique. Et celui-ci, LaFayette, écrivait au maire de Boston de ne pas omettre notre bonne ville de son itinéraire "J'anticipe avec joie le jour prochain où je pourrai accepter votre invitation et revoir le berceau de la liberté américaine qui aura été comme, le prouvera, j'en suis sûr, l'avenir, le berceau de la liberté universelle."

Ce Franco-Américain s'appelait Gilbert du Motier, marquis de LaFayette. Dans LaFayette nous trouvons la meilleure défense possible du Franco-Américain. La défense du franco-américanisme, je la trouve résumée dans la phrase de LaFayette au maire de Boston. Par liberté LaFayette voulait dire la liberté politique, la liberté civile. Il voulait la conquête des libertés pour tous les peuples de la terre. Et il a voulu les donner à la France, car c'est lui, à l'âge de 73 ans, qui assura la Révolution de 1830 et qui disait à Louis-Philippe qu'il regardait la constitution des E.-U. "comme la plus parfaite qui ait jamais existé."

La défense du franco-américanisme est tout entière dans cette constatation, qu'historiquement, le franco-américanisme et l'américanisme ne font qu'un. Le franco-américanisme, comme l'américanisme, c'est le rêve de LaFayette qu'un jour tous les pays du monde pourront jouir des libertés garanties par la constitution des E.-U., "la plus parfaite qui ait jamais existé."

Les Franco-Américains n'ont point à partager leurs coeurs. Depuis les jours de LaFayette, l'idéal politique français a constamment évolué vers l'idéal américain, et cet idéal commun de nos deux peuples est si grand, si haut, que d'aider à sa réalisation pour tous les peuples doit rester leur tâche commune. Aussi pour l'avenir, comme pour le passé, depuis LaFayette, les deux peuples auxquels nous appartenons se trouvent unis par le même idéal et dirigés vers le même but.

Non seulement le franco-américanisme ne peut être séparé de l'histoire des E.-U., mais il en est une partie intégrante. Par tout en ce pays l'action de la race française a été bienfaisante et civilisa-

trice. Ce qui la caractérise, c'est d'avoir apporté au fond des forêts américaines la doctrine de la dignité humaine issue du Christianisme.

Après la période de colonisation, dans la lutte pour l'indépendance, là encore la part de l'influence française en Amérique a été prépondérante et décisive, et dans la personne de LaFayette "pour l'honneur, pour le droit et pour la liberté." En la personne de LaFayette aboutit la période héroïque du franco-américanisme. C'est en lui que l'identité de ses principes avec les principes américains nous apparaît lumineusement.

Où pourrions-nous aller chercher la pure doctrine américaine si ce n'est chez George Washington? Et le premier dans le cœur de Washington, en dehors de sa famille, c'était un Franco-américain, c'était LaFayette.

LaFayette s'est montré tout entier notre modèle à tous, qui, issus de race française, avons établi nos demeures en Amérique.

Au compte des publications:

Life consacre un article illustré dans sa livraison du 23 septembre à "Lafayette, we are here everywhere."

This Week Magazine (30 juin) "The unknown Lafayette" par le comte René de Chanbrun.

Manchester Union-Leader (25 mai). "General Lafayette's visit to Concord" par Dr Willis Mandrey.

France-Amérique (Paris) publie une livraison magnifiquement illustrée consacrée au "200ième anniversaire de la naissance de Lafayette, 1759-1957."

Information et Documents (Paris) consacre son 61ième fascicule à Lafayette (15 février).

Chronologie de Lafayette

- 1757 — 6 septembre. Naissance à Chavaniac.
- 1771 — 9 avril. Entrée dans la compagnie des Mousquetaires noirs.
- 1774 — 11 avril. Mariage à Adrienne de Noailles.
- 1777 — 20 avril. Départ pour les Etats-Unis.
- 1777 — 3 juin. Arrivée en Amérique.
- 1777 — 31 juillet. Première rencontre avec Washington.
- 1778 — 6 février. Signature du Traité de Paris.
- 1780 — 9 mars. Deuxième voyage en Amérique.
- 1781 — 18 octobre. Capitulation à Yorktown.
- 1783 — 3 septembre. Traité de Versailles.
- 1784 — 28 juin. Troisième voyage en Amérique.
- 1800 — 14 décembre. Mort de Washington.
- 1807 — 24 décembre. Mort de son épouse.
- 1824 — 13 juillet. Invité aux Etats-Unis.
- 1830 — 16 août. Commandant des Gardes Nationales.
- 1834 — 20 mai. Mort de Lafayette à Paris.



9. S. E. le gouverneur du Connecticut, Abraham Ribicoff signe la proclamation Lafayette. A gauche, Romeo Gosselin, Olier Anger et William Gagné.



10. Le gouverneur Edmund Muskie, du Maine, signe la proclamation de la semaine Lafayette. Le sénateur Jean Charles Boucher, de Lewiston assiste.



11. Le gouverneur Lane Dwinell, du New Hampshire signe la proclamation Lafayette. De gauche, le représentant Louis I. Martel, le président du sénat Eralsay Ferguson, l'abbé Adrien Verrette et l'orateur de la chambre Douglas Scamman.



11-a. Le gouverneur Dennis J. Roberts du Rhode Island signe la proclamation de l' "Année Lafayette". De gauche: Sarto R. Gamache, Joseph E. Dognin, Lauré B. Lussier, Emile Pepin, Dr. Omer Boivin, J.-Henri Goguen et J.-Valmore Normandin.

Bibliographie

LaFayette. Exposition aux Archives Nationales. Album, in-8, 180 p., 11 planches, Hotel de Rohan, Paris, 1957.

Brandon (Edgar Ewing) *Lafayette, guest of the Nation*, in-8, Oxford, Ohio, 1950.

Charavey (Etienne). *Le Général LaFayette, 1757-1834*, in-8, Paris, 1898.

Gottschalk (Louis). *Lafayette comes to America*, in-8, Chicago, 1935. *Lafayette joins the American army*, in-8, Chicago, 1937. *Lafayette and the close of the American Revolution*, in-8, Chicago, 1942. *Lafayette between the American and the French Revolution*, in-8, 1950. *Lady-in-waiting: the romance of Lafayette and Aglaé de Hunolstein*, in-8, Baltimore, 1939. *The Letters of Lafayette to Washington, 1777-1779*, in-4, New York, 1944.

Jackson. (Stuart), *LaFayette, a bibliography*, in-8, New York, 1930.

Nolan. (J. Bennett), *LaFayette in America day by day*, in-4, Institut Français de Washington, cahier vii, 1934.

Olivier. (Dr. P.), *Iconographie métallique du Général Lafayette*, in-8, 84 p., Institut Français de Washington, cahier vi, Baltimore, 1933.

Forbes-Cadman. *France and New England*, vol. I, in-8, illustrations, 109 p., State Street Trust, Boston, 1925.

La Fuye, (Maurice de) et *Babeau*, (Emile-Albert), *LaFayette, soldat de deux patries*, in-8, 292 p., collections: *Présence de l'Histoire*, Amico-Dumont, Paris, 1953.

Debu-Bridel, (Jacques), *LaFayette, une vie au service de la Liberté* in-8, 272 p., Editions Mondiales, Paris, 1957.

Journée Lafayette

6 septembre 1916

New York

Au cours de l'année 1915, un groupe de citoyens s'intéressait au projet de fêter le jour de la naissance de Lafayette, le 6 septembre, à l'égal de Washington et de Lincoln. C'était pendant la première guerre mondiale et les sympathies envers la France, l'alliée de toujours, cherchaient un moyen de s'exprimer.

La première initiative eut lieu à New York et prit le nom de "*Lafayette Day Citizens Committee*." Pour la circonstance une assistance intéressée se réunissait à l'hôtel de ville, le 6 septembre, à trois heures de l'après-midi, sous la présidence de M. Alan-B. Parker qui expliqua le but de cette manifestation.

Le comité avait invité l'ambassadeur de France, S. E. monsieur Jules Jusserand qui revenait à peine des grandes fêtes du monument Lafayette à Fall River. Il assistait accompagné de Mme Jusserand.

L'assistance fut saluée par M. Frank Dowling, maire suppléant. Il déclarait avec joie *"au nom de la ville de New York, je suis heureux de souhaiter la bienvenue à une assemblée aussi distinguée dans le but d'honorer la mémoire d'un grand français que le dévouement aux principes de liberté conduisit à donner et son aide personnelle et une influence indéniable à la cause de notre émancipation à l'un des moments les plus critiques de notre histoire. Ses services et son exemple furent d'une importance vitale pour les colonies en révolte et je suis heureux d'être un de ceux qui sont autorisés à rendre hommage à sa mémoire."*

M. Robert Bacon, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France ajoutait *"ce qu'il faut observer, c'est que le 6 septembre, anniversaire de Lafayette que nous célébrons en ce moment est aussi l'anniversaire de la bataille de la Marne où la France sauva aussi bien ses institutions que les nôtres."*

M. John Finley, président du New York City College et M. Sharps, ambassadeur des Etats-Unis à Paris ajoutèrent leur hommage. C'est M. Jusserand qui remercia au nom de son pays en termes évouvants et l'assistance manifesta sa profonde satisfaction.

* * *

Cinéma Français aux Etats-Unis.

Le Cinéma Français avait délégué quatre de ses grandes vedettes aux Etats-Unis, un peu dans l'esprit du bicentenaire de Lafayette, Gérard Phillipe, Micheline Presle, Françoise Arnoul et Jean Marais. Elles sont reçues à New York, le 4 avril dans le climat habituel. Après les réceptions, interviews et soirée au Waldorf Astoria, leur présence à plusieurs programmes à la télévision et leur présence au bal *"Avril in Paris"*, elles se dirigent à Hollywood pour participer aux grandes fêtes du Cinéma Français, du 13 au 20 avril 1957.

Journée Lafayette

6 septembre 1916

Philadelphie

La grande ville de Philadelphie, le berceau de l'Indépendance Américaine se donnait une belle fête Lafayette, le 6 septembre.

En rédaction, le grand quotidien *"The Public Ledger"* écrivait: *"Le plus grand service qu'ait rendu Lafayette est peut-être celui d'avoir jeté les bases de l'amitié franco-américaine, que rien, depuis, n'a pu détruire. Le maintien de cette amitié, en ces temps périlleux,*

est en grande partie dû à l'ambassadeur Jusserand. Il a rempli ses fonctions, que la guerre avait rendues extrêmement difficiles, avec un tact, une discrétion et une sincérité de tout éloge, et le fait qu'il exerce ses fonctions depuis treize ans y témoigne aussi bien de notre estime pour lui que de son estime pour nous . . .

"A cette heure d'épreuve pour la France, c'est pour nous une double joie que de trouver une occasion d'exprimer à l'ambassadeur Jusserand le respect et l'admiration que nous avons pour lui."

Centenaire Lafayette

13 octobre 1924

Boston, Mass.

La Société Historique profitait de son 25^{ième} anniversaire pour souligner le centenaire du voyage triomphal de Lafayette (1824-25) comme invité du gouvernement des Etats-Unis. La séance avait lieu à l'hôtel Copley-Plaza à Boston, le 13 octobre, sous la présidence du docteur Armand Bédard. M. le commandeur J.-Henri Guillet, animateur fondateur de la société était présent ainsi que son collègue le juge Hugo Dubuque. Le quatuor Gounod était au programme ainsi que le ténor Jean-Baptiste Cadieux et la soprano Laurilla Baillargeon et le basso, le docteur Adélard Harpin en plus des poèmes inédits du docteur Georges-Alphonse Boucher.

Dans sa conférence *"Un franco-américain: Lafayette"*, M. Louis J.-A. Mercier, professeur à l'université Harvard déclarait: *"je suis sûr que si vous vous permettez le même plaisir, vous serez frappé, comme je viens de l'être, par ce fait que, dans la vie de Lafayette, nous trouvons la meilleure défense possible du Franco-Américain . . ."*

Parc Lafayette

Manchester

1914

Depuis toujours, un vaste terrain en face de l'église Ste-Marie de Manchester était inoccupé à cause de sa déclivité, soit une pente de sable. La compagnie Amoskeag qui en était propriétaire le cédait à la cité en vue de l'établissement d'un parc public.

Vers 1914, par un arrêt municipal ce terrain prenait le nom de Parc Lafayette et le 30 mai, le cercle National avec ses amis érigaient un mat qui porte depuis le drapeau étoilé.

Cet embellissement ajoutait grandement aux approches de la paroisse. Un monument à la mémoire de Ferdinand Gagnon y fut érigé en 1948 et en novembre 1957, la stèle Lafayette avec bronze mémorial venait orner l'emplacement.

Monument Lafayette*Haverhill, Mass.**17 septembre 1932*

La ville de Haverhill à l'est du Massachusetts comprend une population franco-américaine, qui, un jour jouissait d'une belle vitalité. En 1899, par édit municipal, le carré Lafayette situé au centre de la colonie franco-américaine était inauguré.

Quelques années plus tard, le projet d'un monument Lafayette pour orner ce carré fut soulevé par Siméon-T. Cyr, grand animateur de la vie franco-américaine. C'était le 5 octobre 1919. Il s'adjoignit les compatriotes Edmond Legassé et James Boisselle. Ce comité entreprit de prélever les fonds nécessaires. L'œuvre fut confiée au sculpteur Ettore Focchi à Florence.

Entre-temps MM. Cyr et Lagassé décédèrent et l'exécution du projet fut retardée. Enfin, le 17 septembre 1932 avait lieu le dévoilement de la magnifique statue équestre en face de l'immeuble St-Jean-Baptiste.

Les exercices furent très imposants. Plusieurs hauts dignitaires participaient, le Lt. Gouverneur William-S. Young, Me Joseph Monette, le maire Forrest Smith, le R. P. Augustin DePatie, s.m., le consul Jules C.-J. Flamand, le représentant Albert-L. Bartlett et Me John-W. Codaire, qui présidait.

L'orateur invité était l'hon. A. Piatt Andrew, congressman du Massachusetts. Il affirmait *"je pense que vous savez tous quelle considération j'ai pour le peuple de France et particulièrement pour les soldats de France, pour les "poilus", qui, il n'y a pas si longtemps furent les camarades de plusieurs d'entre nous qui sommes réunis ici, aujourd'hui, et pour les héros des générations passées, parmi lesquels l'âme vaillante et chevalresque que fut le Marquis de Lafayette et qui sera toujours au premier rang dans nos affections . . .*

"A ce chevalresque fils de la France qui vénéra ainsi Washington, et, qui aima tant l'Amérique, le peuple de Haverhill fait bien de dédier un monument à cette époque où le peuple américain célèbre le bicentenaire de l'illustre fondateur de notre nation.

American Friends of Lafayette**Easton, Pennsylvania****1932**

Cette société patriotique et historique, fondée en 1932 se donnait comme objectif:

"To promote historical research with respect to the life of The Marquis de Lafayette, including his services to the American cause, through the collection of books, manu-

scrips, documents and other material dealing therewith, and by making available to students, teachers, writers and others materials owned by the Society and its members.

"To publish and distribute, and to receive gifts and contributions for the purpose of publication and distribution, and to encourage the establishment of a fund of funds by others to publish and distribute such material.

"To establish and to encourage the establishment of scholarships in universities, colleges and schools and courses of lectures for research and study of the matters referred and to give and grant prizes and awards for such research and for meritorious historical, literary and other work devoted to such matters.

"To foster and promote the traditional friendship between the United States and France of which the Marquis of Lafayette is a symbol."

Cette société eut comme inspirateur Stuart Wells Jackson, historien et collectionneur réputé de souvenirs Lafayette. Il fit part en 1931 de son projet au juge Walter-P. Gardner, lui-même collectionneur et admirateur de Lafayette.

Au printemps de 1932, le Lafayette College, célébrait son centenaire. L'occasion était belle pour donner suite à ce projet. Le président, Dr William Mather Lewis entraînait dans ces vues, avec la conséquence que le 20 mai la société était officiellement fondée, établissant le collège comme siège social.

En 1934, le Président Roosevelt dans son hommage, à l'occasion du centenaire de la mort de Lafayette apportait un précieux encouragement à la société. Elle a depuis multiplié ses initiatives et compte des membres dévoués dans toutes les régions du pays. Sans doute, comme toute entreprise du genre, elle doit subir des hausses et des baisses, mais le fait que depuis plus de vingt-cinq ans, elle a trouvé des dévouements pour poursuivre ses buts atteste, qu'il y a encore aux Etats-Unis des citoyens qui favorisent cette formule de dévouement qui ne manque pas de grandeur. Les *American Friends of Lafayette* ont apporté leur participation aux fêtes du bicentenaire. Avec leurs conférences, leurs expositions des collections Lafayette, ils continuent à nourrir au sein de la nation ce besoin de fraternelle entente entre les Etats-Unis et la France sous le signe symbolique de Lafayette.

II

Hommage à nos magistrats

16 mai 1957

La Société Historique a voulu profiter de cette brillante réunion pour honorer l'un de ses membres les plus distingués, l'un des juges les plus respectés en Nouvelle-Angleterre. L'occasion l'invitait encore à rendre hommage à ceux des nôtres qui, en nous honorant, servent la patrie dans les différents tribunaux. C'est ce qui explique la présence de plusieurs de nos juges que nous voulons un peu honorer en la personne de leur vénéré collègue, le juge Raoul-Henri Beaudreau. Pour rendre cet hommage bien mérité à nos magistrats, nous avons invité l'un de nos plus éminents dirigeants, je dirais le brillant penseur de la Franco-Américanie, le T. R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., curé de la paroisse Ste-Anne de Fall River.

Je me garde presque de dire toute l'admiration que nous avons pour sa personne et le respect que nous portons à sa parole autorisée; je l'invite donc à prononcer cet hommage à l'honneur de nos magistrats.

• • •

Hommage

R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.

M. le Président m'a confié la tâche délicate de faire l'éloge de ceux de nos congénères et compatriotes qui, dans le passé ou à l'heure actuelle, ont accédé parmi nous à la très haute fonction de juge.

Je le veux bien, à condition que vous vous contentiez pour cette fois de quelques très brèves considérations sur leur compte et que vous vous chargiez vous-mêmes de prolonger, pour chacun de nos distingués magistrats, les réflexions ainsi amorcées. L'un d'entre eux doit faire, ce soir, l'objet d'une mention spéciale et d'une décoration particulière de la Société Historique Franco-Américaine. Tant mieux! M. le Président se chargera sans doute de lui dire devant nous tous son vrai fait. Pour l'instant, il me semble que nous n'ayons pas à nous arrêter à tous les cas particuliers de magistrature chez-nous, à signaler la belle histoire personnelle de chacun des juges sortis de nos rangs franco-américains. Nous devons nous en tenir plutôt à des perspectives générales, à tisser en quelque sorte une toile de fond sur laquelle ont put paraître, et paraissent encore, ces nobles figures que la Société Historique veut tout particulièrement honorer. Les honorer, pourquoi? Parce que, tout d'abord, ils sont juges et que, par surcroît, ces juges sont franco-américains. Ce sont là, me semble-t-il, les deux plus grands titres de gloire qu'on puisse leur trouver.

Juges

Ces messieurs sont d'abord des juges. Ils remplissent une des fonctions les plus difficiles et les plus nécessaires au sein de toute société le moins évoluée. Ils ont, dans l'orbite de leur compétence et de leur juridiction, l'obligation de déterminer et de dire ce qui est juste, ce qui est droit entre nous, chaque fois que la justice de nos rapports est mise en cause. Depuis toujours le juge jouit de l'estime et de la très haute considération de ses concitoyens, particulièrement en tous les pays qui ont hérité d'une certaine conception judéo-chrétienne du droit et où se réalise aujourd'hui ce que l'on est convenu d'appeler la civilisation occidentale. A plus forte raison, en cette terre d'Amérique, ici aux Etats-Unis, où le pouvoir judiciaire garde tant de liberté vis-à-vis des pouvoirs législatif et exécutif, suivant la Constitution même du pays, et où il a tant d'influence pour le maintien du bon ordre et de la discipline sociale.

Vraiment, le magistrat de chez nous est un personnage. Il est un des hommes les plus haut placés au sein de sa cité, de son Etat, de sa nation, il a un haut office à remplir, il jouit de privilèges bien mérités et il est bon qu'il en soit ainsi.

Juges franco-américains

Ceux que nous honorons ainsi ce soir sont donc des juges. Ils sont, par surcroît, des juges franco-américains, des descendants de français et de canadiens-français en ce pays. Pour ceux qui savent la valeur de certains mots, cette simple évocation des antécédents ethniques de nos juges ajoute un lustre nouveau à leurs nombreux mérites.

Dire qu'ils sont Franco-Américains, ces juges qui sont nôtres, c'est dire en même temps qu'ils ont fait ou font partie d'une minorité au sein de la grande nation américaine; c'est dire encore qu'ils sont venus de plus loin que les autres, les Américains prétendus autochtones, qu'ils ont dû travailler plus fort, faire valoir plus de talents et rendre plus de services — toutes proportions gardées — que tous leurs congénères en ces Etats-Unis devenus leur patrie d'adoption.

Voici. Lorsque l'immigration canadienne-française a commencé de déferler sur la Nouvelle-Angleterre, au milieu du siècle dernier, nos prêtres ont suivi, nos religieux et nos religieuses aussi et, de même, nos médecins. Mais des avocats déjà tout faits, exerçant d'ores et déjà leur profession, non! Je ne sache pas qu'il y en ait eu. En tout cas, s'il y en a eu, il n'y en a pas eu beaucoup! Nos avocats ont dû faire leurs études de droit ici-même au pays. Il le fallait bien, puisque le domaine de leur compétence devait être le droit

positif américain et que le droit positif, on le sait, varie d'un pays à l'autre, quand ce n'est pas d'un état ou d'une province à l'autre.

Le prêtre avait pu recevoir sa formation théologique et sacerdotale ailleurs, mais à cause de l'ambivalence de celle-ci, il devenait apte immédiatement à exercer son ministère sacré parmi ses congénères émigrés aux Etats-Unis. De même pour le médecin, toutes choses égales par ailleurs. Mais remarquez que, lorsque nous en venons à nos hommes de loi, la situation change: c'est ici d'emblée, aux Etats-Unis, qu'ils doivent assurer leur formation professionnelle et prendre leurs grades avant d'être admis au barreau de nos différents Etats.

Que d'études, que de travail, que de démarches tout cela supposait naguère, surtout lorsqu'on était le fils de parents pauvres et qu'il fallait compter d'abord sur son initiative personnelle pour arriver à faire ses études de droit! Que, dans la suite, ces avocats franco-américains aient pu exercer leur profession avec tant de compétence que leurs compatriotes américains et les autorités établies aient dû reconnaître leurs talents et recourir à leurs bons services aux bancs mêmes de la magistrature, voilà, me semble-t-il, qui en dit mille fois plus long que n'importe quoi sur leur haute valeur personnelle et leur compétence professionnelle! Neuf fois sur dix, et pour beaucoup d'autres raisons que je ne puis toucher ici, il est plus difficile à la Magistrature que pour la plupart de nos autres concitoyens et, lorsqu'il y arrive, j'ai l'impression qu'il a dû gagner, et de haute lutte, l'insigne honneur qui lui est fait.

Mmes, MM., ces hauts faits se sont répétés tout de même maintes fois et malgré tout dans les annales de notre émouvante histoire. Ils se répètent encore de nos jours, comme vous le pouvez constater par cette constellation de juges franco-américains qui ont bien voulu honorer de leur présence notre fête d'aujourd'hui. Peut-être le phénomène se reproduira-t-il de plus en plus fréquemment dans l'avenir. Il faut le souhaiter, me semble-t-il! Il faut le souhaiter pour les élus eux-mêmes, qui trouveront alors l'occasion et le moyen d'exercer les beaux talents qui leur auront été dispensés par une Providence généreuse; il faut le souhaiter pour le groupe franco-américain lui-même, que ces fils illustres ne devront jamais trahir mais, au contraire, plus que jamais aider; il faut le souhaiter, enfin, pour la patrie américaine elle-même, que ces magistrats, héritiers d'une longue tradition chrétienne et française de droiture morale et juridique, ne pourront pas ne pas admirablement servir!

III

Centenaire Sulpicien

1657 - 1957

Séance du 24 novembre

La société profitait de sa 58e réunion annuelle, tenue dans les salons de la Hampshire House à Boston, le 24 novembre, pour souligner avec éclat le tricentenaire des fils de M. Olier en Amérique. Une belle assistance participait au coquetel-lunch.

Présentation

La société inaugure ce soir la 58e année de son existence. Elle constate avec satisfaction que le temps respecte toujours sa vitalité. Aussi elle évoque encore avec gratitude le travail des devanciers, sachant bien, — que c'est dans le filon de la continuité que peuvent le mieux se conserver et se féconder les meilleures institutions des hommes. Notre société fixe donc ses voiles vers un avenir qu'elle veut fulgurant et plein de réconfortants échos.

C'est résumer, il me semble, la joie et la fierté que nous ressentons ensemble à étaler fidèlement le rayonnement de notre présence historique au pays.

Aussi est-ce avec empressement que votre président vous félicite et vous remercie de venir avec lui partager cette nouvelle manifestation de vie que nous inscrivons dans les annales déjà si riches de notre société. Il reste qu'il nous sera toujours utile de chercher dans le passé les leçons qui doivent inspirer et guider nos propos.

D'ailleurs, nous avons encore à exécuter cette fois un programme qui revêt pour nous tous un intérêt profond. Après avoir chanté avec mesure la gloire d'un fils de France très cher à nos âmes, le Marquis de LaFayette, nous portons notre regard vers un autre groupe de ces illustres serviteurs, qui, il y a 300 ans vinrent instaurer la cité de Dieu sur notre continent, la Compagnie de Saint-Sulpice, les fils de Monsieur Olier.

Le Cardinal Gibbons déclarait un jour que les Sulpiciens ont exercé une influence de première importance et que leurs venue au pays fut une faveur insigne pour l'Eglise.

Aucun hommage ne pourrait jamais satisfaire la reconnaissance de ceux qui ont bénéficié directement de leur dévouement. Je m'empresse donc de saluer un maître que j'ai rencontré, il y a déjà 40 ans, au début de ma préparation au sacerdoce et pour qui j'ai toujours conservé avec une franche amitié la plus haute admiration.

Il y a exactement 50 ans, m'a-t-il confié, alors que ses confrères dirigeaient encore le séminaire de Boston, comme jeune

prêtre, plein d'ardeur, M. Jules Baisnée venait leur prêter concours dans l'enseignement. C'est ici donc qu'il inaugura les prémices de sa longue carrière.

Plus tard, M. Baisnée se rend à Baltimore et enfin à l'université Catholique de Washington où il professe durant plus de 30 ans. Entre temps, il ira servir sa patrie durant la première guerre mondiale pour revenir continuer son oeuvre d'éducateur auprès des séminaristes américains.

Pour nous rappeler quelques unes des pages émouvantes de l'épopée sulpicienne en Amérique depuis trois siècles, M. Baisnée, malgré son âge, a aimablement accepté notre invitation. Nous l'en remercions avec effusion. C'est avec joie que nous l'accueillons à notre tribune et je vous invite à partager mon bonheur.

M. Baisnée est l'un des derniers survivants de cette pléiade de sulpiciens français venus en Amérique. Grand mutilé de guerre, il porte sur sa poitrine la plus haute décoration de sa patrie. Prêtre de Dieu, formateur d'apôtres, il a prêché et vécu intensément les grandes fidélités qui font les véritables serviteurs des autels et de la patrie.

C'est donc avec une profonde satisfaction que je l'invite à nous faire admirer quelques aspects brillants du troisième centenaire de la présence des Messieurs de Saint-Sulpice en Amérique.

En plus de nos chaleureux remerciements pour votre remuante conférence, nous voulons vous assurer que vos paroles seront inscrites parmi les plus belles pages des archives de notre société.

Les Messieurs de Saint Sulpice en Amérique

M. Jules A. Baisnée, S.S.

C'est un bien vaste sujet que l'oeuvre sulpicienne dans l'Amérique du Nord, puisqu'elle a duré trois siècles au Canada et plus d'un siècle et demi aux Etats-Unis. Je ne pourrai vous en donner qu'une brève esquisse mais j'espère qu'elle suffira pour justifier à vos yeux le tribut de reconnaissance que le Souverain Pontife adressait il y a quelques mois à la Compagnie de St. Sulpice à l'occasion du tricentenaire de la mort de son fondateur M. Olier.

Pour comprendre l'esprit de la Compagnie et saisir l'inspiration de son apostolat, il faut évoquer la figure de son fondateur. Elle s'encadre au grand siècle au milieu des hommes admirables qui y furent les ouvriers du renouveau religieux et du renouveau de la vie sacerdotale: St. François de Sales, St. Vincent de Paul, St. Jean Eudes, et le Cardinal de Bérulle.

Né à Lyon le 20 septembre 1608, d'une famille parlementaire il fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique, fit de brillantes

études en Sorbonne, et fut pourvu de bénéfices ecclésiastiques. Converti par les prières d'une sainte femme, Marie Rousseau, de la vie légère qu'il menait comme bien d'autres abbés commandataires, il s'associa aux missions inaugurées dans les campagnes par M. Vincent. Ordonné prêtre à 25 ans, il continua son apostolat dans plusieurs provinces, mais sous l'influence et la direction du P. de Condren de l'Oratoire il orienta son zèle vers l'oeuvre de la sanctification du clergé par la vie commune. C'est en décembre 1641 qu'il inaugura le premier séminaire sulpicien à Vaugirard, faubourg de Paris, où M. Olier et les prêtres et étudiants qui s'étaient joints à lui combinaient le ministère paroissial avec la prière et l'étude. Avec un tel succès que bientôt M. Olier se vit offrir la cure de St. Sulpice au faubourg St. Germain. Anticipant les méthodes modernes le jeune curé divisa sa paroisse en huit secteurs avec toutes sortes d'oeuvres d'éducation et de charité, conférences, distribution de bons livres, écoles libres et maisons de réforme, et au temps de la Fronde qui fut une vraie guerre civile, oeuvres d'assistance aux victimes. Son zèle s'étendit aux classes aisées, luttant contre le duel et initiant les gens fortunés à la vie intérieure et au devoir de la charité. Son ministère dura dix ans, 1642 à 1652 et de nos jours encore la paroisse St. Sulpice est une des plus ferventes de Paris. La maladie qui lui fit abandonner la cure de St. Sulpice et qui le mena à la tombe en 1657 n'interrompit pas ses efforts pour la réalisation de la double vocation qu'il avait reçue de la Providence: la fondation de séminaires et l'établissement de missions à l'étranger.

Considérons d'abord la part qu'il eut à la création de séminaires en France. Les heureux résultats obtenus à Paris par sa communauté firent impression sur l'épiscopat français, et plusieurs évêques, Nantes, Rodez, Bordeaux sollicitèrent l'envoi dans leurs diocèses de membres de la Petite Compagnie, et en 1651 l'Assemblée générale des évêques approuva solennellement le programme de formation cléricale que lui avait soumis M. Olier. La Compagnie n'était pas, et n'est pas non plus de nos jours, une congrégation religieuse, mais une société de prêtres qui restent attachés à leurs diocèses et travaillent sous l'autorité des évêques à la formation de prêtres diocésains. "La maison de St. Sulpice, écrit M. Olier est née seulement pour former des sujets à Messieurs les Prélats, et quelque nombreuse qu'elle puisse être, elle fait profession de ne se point ériger en congrégation, pour n'avoir d'application et d'amour que pour l'Eglise de Jésus et surtout son Saint Clergé."

En France, elle a, au cours des trois siècles de son histoire partagé les vicissitudes de l'Eglise, et subi le contrecoup de la grande Révolution et des crises récentes telles que le régime Combes et la Séparation, mais elle a survécu et, à l'heure actuelle, elle a charge de vingt cinq séminaires diocésains, de quatre séminaires universitaires et du Séminaire de la Mission de France, auxquels il faut

ajouter un séminaire en Chine, un autre en Indo-Chine, et un autre en projet en Palestine.

Mais j'ai hâte de vous inviter à traverser l'Atlantique et à considérer l'oeuvre accomplie par St. Sulpice sur le continent américain — d'abord au Canada, ensuite aux Etats-Unis.

Les Sulpiciens au Canada

M. Olier avait l'âme d'un apôtre, et d'un apôtre aussi les élans généreux et les audacieuses initiatives. Il avait rêvé d'aller prêcher l'Evangile en Perse et jusqu'en Chine, mais c'est dans la Nouvelle France que son rêve missionnaire devait se réaliser. Devant un auditoire canadien mieux informé que moi des circonstances de la fondation de Montréal je peux me contenter de rappeler la part qu'y prit le fondateur de St-Sulpice avec un pieux laïc, M. de la Dauversière. Rencontrant par un hasard providentiel celui qui avait fondé l'ordre des Hospitalières de St. Joseph de la Flèche qu'il destinait à la colonie de Montréal, M. Olier courut vers lui, l'embrassa et lui dit: "Monsieur, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu au saint - sacrifice." Plus tard mettant à profit ses relations de famille il intéressa à la fondation la Reine régente et nombre de hauts personnages de la Cour qui contribuèrent généreusement à sa réalisation. Mais ce n'est qu'en 1657, à la veille de sa mort qu'il choisit les quatre sulpiciens pour fonder le séminaire et les missions sulpiciennes. A leur tête il mit Mgr de Queylus qui partit aussitôt muni de lettres de grand-vicaire octroyées par l'archevêque de Rouen. Il retourna en France après avoir fondé la paroisse Notre-Dame à Montréal, et quand il revint au Canada en 1668 il y trouva une vingtaine de ses confrères.

Le but de l'établissement de la Société de Montréal avait été la conversion des Indiens, et c'est au milieu des tribus huronnes et algonquines dans la région de Montréal que s'exerça avec fruit au début l'apostolat des premiers missionnaires sulpiciens. A son retour au Canada il envoya des missionnaires chez les Iroquois qui habitaient la côte nord du lac Ontario: le chef de cette mission était M. de Fénélon, frère de l'archevêque de Cambrai . . . Les explorations de Cavalier de la Salle dans les vallées de l'Ohio et du Mississippi firent l'occasion d'un envoi de missionnaires jusqu'aux Illinois. En 1682 Cavalier de la Salle poursuivit son exploration jusqu'au delta, emmenant avec lui trois Sulpiciens; mais sa mort fit échouer le projet d'établissement d'une mission en Louisiane.

Sur la porte d'entrée du séminaire actuel de Montréal on lit l'inscription: Hic evangelizabuntur Indi. C'est le rappel de la mission fondée à la montagne pour les Iroquois, les Hurons et les Algonquins. Elle comportait une chapelle et deux écoles dont l'une

pour les filles fut l'oeuvre de Soeur Marguerite Bourgeois. Plus tard elle fut transportée au Sault-aux-Récollets.

Je dois me contenter de mentionner la mission de Gentilly sur la côte du lac St-Louis, et la mission de l'Île aux Tourtes pour en venir tout de suite à la mission de l'Acadie où Mgr de Laval envoya M. Geoffroy. Il trouva à Port-Royal en 1688 une population naturellement pieuse qu'il desservit avec zèle et profit pour les âmes jusqu'au jour où la ville fut prise et livrée au pillage par les Anglais. Cette mission devait durer jusqu'en 1756, quand les anglais achevèrent la conquête du Canada et expulsèrent les Acadiens d'un territoire qui aurait pu être sur la côte de l'Atlantique ce que Québec et Montréal sont sur le St. Laurent un bastion du Catholicisme. Mais de toutes les missions organisées par les Sulpiciens la plus importante par la durée par le nombre d'apôtres qui y travaillèrent et par les fruits de grâce qu'ils ont recueillis a été probablement la mission établie en 1721 sur le Lac des deux Montagnes qui est encore florissante.

La conquête du Canada par l'Angleterre et bientôt la Révolution française affectèrent profondément l'oeuvre missionnaire de St. Sulpice au Canada. Les sulpiciens durent renoncer à l'évangélisation des anciennes provinces françaises devenues américaines et l'appauvrissement du recrutement du clergé les amena à rétrécir leurs activités apostoliques à Montréal. Pourtant ils ont gardé la charge des deux grandes paroisses de Notre-Dame et de St. Jacques.

Désormais leurs activités seraient orientées vers le développement des établissements d'éducation et vers la direction spirituelle des congrégations religieuses.

Leur plus ancienne école fut le Collège de Montréal qui fit ses modestes débuts trois ans après la signature du Traité de Paris au Presbytère de la Longue Pointe pour être plus tard transporté rue Sherbrooke. Il est ouvert aux élèves qui se préparent aux carrières libérales comme aux élèves ecclésiastiques. En 1927 le besoin d'un autre collège s'est fait sentir au nord-est de la ville. C'est un externat qui porte le nom du premier Canadien élevé au sacerdoce, André Grasset, qui fut en 1792 une des victimes du massacre des Carmes.

Ce ne fut qu'en 1857, il y a juste un siècle que les Sulpiciens d'accord avec l'évêque de Montréal ouvrirent un séminaire de théologie au pied de la Montagne. "Le Grand" comme l'appellent familièrement ses anciens élèves, s'est recruté non seulement au Canada, mais aux Etats-Unis. Il a formé des milliers de prêtres et plus de deux cents évêques. En 1954, ils ont été appelés à prendre charge du séminaire de St. Boniface au Manitoba.

Entraînée par le mouvement missionnaire, et pour répondre au désir du Pape Pie XI de voir se développer des clergés na-

tionaux, la province canadienne ouvrit en 1933 à Fukuoka au Japon un séminaire dont le premier supérieur fut le Cardinal Léger. Plus récemment en 1950 elle fut invitée à fonder un séminaire à Manizales en Colombie.

Dès le XVIII^e siècle les Sulpiciens seigneurs de Montréal avaient sollicité la permission de transformer le Collège de Montréal en université. La fondation récente de l'Université McGill fit échouer ce projet. Mais quand une succursale de l'Université Laval fut organisée à Montréal ils contribuèrent généreusement en hommes et en argent à son établissement, et le Séminaire lui fut agrégé comme Faculté de Théologie. Quand sur les instances de Mgr Bruchesi, la succursale de Laval devint l'Université de Montréal elle continua à bénéficier du concours sulpicien.

Bref, la Compagnie de St. Sulpice a été profondément identifiée avec le Canada français. La province canadienne est maintenant autonome et recrute ses membres sur le sol canadien, mais comme toute mère au grand cœur, la France dont elle a pris place, loin d'être jalouse, est fière de sa fille.

La situation de l'Eglise dans la nouvelle République n'était pas brillante. Dans un rapport au Saint-Siège, Mgr Carroll avait estimé à 15,000 le nombre des catholiques du Maryland auxquels s'ajoutaient 7,000 en Pennsylvanie, 1,500 à New York et quelques milliers de Canadiens français au Michigan et dans l'Illinois. Le clergé qui comptait environ vingt-cinq prêtres de la Société de Jésus supprimée en 1773 ne se recrutait plus comme jadis en Angleterre; il n'existait qu'une modeste académie fondée par Carroll à Georgetown; tout était à créer; aussi Mgr Carroll regarda-t-il l'offre de M. Emery comme providentielle.

Le 8 avril 1791, trois Sulpiciens s'embarquèrent à St-Malo, emmenant avec eux cinq séminaristes. M. Emery leur avait remis 100,000 francs pris sur les fonds de la Compagnie et 20,000 offerts par un ami personnel, et aussi une collection de livres qui serait le noyau de la bibliothèque. Le voyage prit trois long mois et le 10 juillet le petit groupe débarqua à Baltimore, qui n'était alors qu'un modeste village. Une maison fut achetée et aménagée et le 3 octobre s'ouvrit la première année scolaire.

Mais le recrutement d'élèves qu'on avait escompté ne se produisit pas: de 1791 à 1800 cinq prêtres seulement furent ordonnés dont le premier fut Etienne Badin. Si bien que Mgr Carroll utilisa pour les missions la douzaine de Sulpiciens qui arrivèrent à Baltimore au cours de cette décade.

Nous verrons dans un instant comment plusieurs d'entre eux s'y distinguèrent. Mais le but de la Société est de travailler à la

formation du clergé, et dès que la paix religieuse parut assurée en France par la signature du Concordat, M. Emery exprima à Mgr Carroll son désir de rappeler ses confrères. Ce ne fut que sur l'ordre du Pape venu à Paris pour le sacre de Napoléon qu'il se résigna à les laisser aux Etats-Unis. "Mon fils, lui avait dit Pie VII, maintenez ce séminaire; en son temps il portera des fruits."

Il m'est impossible dans cette brève esquisse de vous donner une idée adéquate de l'oeuvre accomplie par les Sulpiciens aux Etats-Unis. Pour plus de clarté j'essaierai de vous saisir d'abord leur contribution à l'éducation du clergé et ensuite la part qu'ils ont eue dans ce qu'on pourrait appeler l'apostolat et les oeuvres extérieures.

M. Nagot, le fondateur du Séminaire Ste Marie de Baltimore en garda la charge jusqu'en 1810. En dépit de l'âge déjà avancé où il prit contact avec la civilisation américaine, il sut comprendre le régime libéral de la jeune République et se faire apprécier. Pour assurer le recrutement du clergé il fonda en 1806 à Pigeon Hill en Pennsylvanie un petit séminaire qu'il transporta l'année suivante à Emmitsburg, contribuant ainsi à la création par M. Dubois, le futur évêque de New York, du Collège de Mount St. Mary qui célèbre cette année son cent cinquantième anniversaire. En 1808 il dédia la chapelle du séminaire de Baltimore dont le plan avait été l'oeuvre de l'architecte Godefroy.

C'est sous son administration qu'un de ses collaborateurs, M. Dubourg, en vue de stimuler les vocations et aussi pour pouvoir aux besoins des émigrés de Saint-Domingue ouvrit à côté du séminaire un collège classique auquel la législature de Maryland octroya une charte. Ce collège qui devait durer jusqu'en 1851 attira de nombreux élèves dont quelques-uns devaient s'illustrer, tels l'architecte Latrobe et le provost de l'Université de Maryland Teakle Wallis. A sa disparition il fut remplacé par le Collège Loyola dirigé par les Jésuites.

En 1829 le séminaire ne comportait encore qu'une quinzaine d'élèves et le grand souci du supérieur M. Deluol fut d'établir un vrai petit séminaire. Il put réaliser son rêve grâce à la générosité d'un membre de la famille Carroll qui lui fit don d'une partie de son manoir à Ellicott City. St. Charles College fut inauguré en 1846 et a été jusqu'à nos jours une pépinière de prêtres. Un incendie qui le détruisit en 1911 amena son transfert à Cantonsville dans la banlieue de Baltimore.

En 1861, grâce à l'immigration, le nombre des élèves du séminaire était monté à 92. Il subit le contrecoup de la guerre, mais la sage administration de M. Dubreuil assura le crédit de l'institution et permit la construction du nouveau séminaire. L'abbé Magnien

qui lui succéda en 1878 avait été formé à l'école de Mgr Dupanloup. Il donna à l'enseignement de la maison un esprit progressif qui s'exprima entre autres dans le manuel de théologie de M. Adolphe Tanquery, et il inspira des vocations américaines au ministère sulpicien. C'est sous son administration que St. Sulpice fut appelé à diriger de nouveaux séminaires aux Etats-Unis, Boston et San Francisco en 1884, et New York en 1896. Il était le conseiller écouté du Cardinal Gibbons qui, au jour de ses obsèques en 1902 déclara qu'il sentait qu'il avait perdu son bras droit.

Des trois séminaires que M. Magnien avait vu mettre sous la direction des sulpiciens, seul le séminaire de Menlo Park en Californie, devait y demeurer jusqu'à nos jours. New York dut être abandonné en 1906, et en 1911 le séminaire de Brighton. Mais ces pertes ont été compensées par l'ouverture à Washington en 1919 d'un séminaire qui par ordre du St-Siège est devenu en 1937 le séminaire universitaire, en 1930 par la prise en mains du séminaire de Seattle, en 1948, du petit Séminaire d'Honolulu, du Petit séminaire de Louisville Kentucky, et en 1951 du séminaire provincial de Detroit.

Pendant ce temps le séminaire St. Mary's voyait croître le nombre de ses élèves, plus de six cents, et laissant le vieil établissement de Paca Street au département de philosophie, ouvrait aux Théologiens à Roland Park une magnifique maison. Le progrès du collège St. Charles était parallèle; il compte maintenant plus de quatre cents élèves. Mais ce qui compte le plus pour l'avenir de St. Sulpice aux Etats-Unis est l'accroissement constant de ses membres d'origine américaine. Le chapitre français de l'histoire des sulpiciens aux Etats-Unis sera bientôt épuisé: sur les 145 membres que compte la province il ne reste plus que trois français; mais là comme au Canada, la France se réjouit d'avoir vu croître le grain qu'elle a semé.

Mais ce n'est pas seulement dans les Séminaires, nous l'avons déjà remarqué, que s'exerça aux Etats-Unis le zèle des fils de M. Olier. Ils ont laissé leur marque dans les missions et dans l'administration de l'Eglise. Deux circonstances les orientèrent dans cette voie: d'une part la pénurie du clergé américain au lendemain de l'Indépendance, et d'autre part l'arrivée de prêtres français exilés par la Révolution.

Mgr Carroll avait à pourvoir aux besoins d'un troupeau dispersé depuis le Maine jusqu'au Mississippi, et il accueillit avec reconnaissance des prêtres dont il appréciait la haute culture et le zèle apostolique. Boston a gardé le souvenir de Mgr de Cheverus et de l'abbé Matignon qui firent respecter l'Eglise dans la citadelle du puritanisme. Mais à côté de Cheverus il faut faire une place aux Sulpiciens dans les annales de l'apostolat catholique aux Etats-Unis.



12. Le consul de France, monsieur le baron Charles de Pampelonne dépose des fleurs au pied de la stèle Lafayette dans le parc de Boston, le 20 mai. De gauche, R. P. Armand Morissette o.m.i., le colonel George Stewart, le consul, l'abbé Adrien Verette et à l'extrême gauche Mgr. Hector Benoit, D.D.



13. La cérémonie du 20 mai devant la stèle Lafayette dans le parc Boston présidée par le maire suppléant.



14. Banquet Lafayette, le 19 mai, au Harvard Club de Boston. De gauche: Mmes. Goguen et Fournier, le juge Emile Lemelin, Mme Côté, J. Henri Goguen, Mgr. Hector Benoit, le consul Charles de Pampelonne, le juge en chef Wilkins et l'abbé Verrette.



15. Invités au banquet. De droite à gauche: R. P. Thomas Marie Landry o.p., Mme la baronne de Pampelonne, William Foley, président du conseil municipal, Mme Wilkins, le consul Jean Fournier et le Lt. Gouverneur du Rhode Island, Armand Côté.

A Baltimore même dès le début il furent chargés d'une paroisse et ouvrirent la chapelle du séminaire aux fidèles. Dès leur arrivée aux Etats-Unis trois Sulpiciens, MM. Levadoux, Richard et Chicoisneau, et plus tard M. Dilhet furent envoyées dans la vallée du Mississippi pour prendre charge des colons français et canadiens, et de là ils rayonnèrent vers le Kentucky, l'Indiana et le Michigan, cependant que M. Ciquard était dirigé vers le Maine.

Un historien américain a dit qu'aux dernière années du XVIIIe les Sulpiciens furent "the strongest body of Churchmen in the country" — évoquons brièvement les principales figures.

En tête nous mettrons le saint évêque qui fut Benoît Joseph Flaget qui fut promu au siège de Barstown, Kentucky, en 1810 lors de la première division du diocèse de Baltimore. Il emmena avec M. David qui devait être son co-adjuteur, et M. Babin le premier prêtre ordonné à Baltimore. Il édifia une cathédrale, ouvrit un séminaire et encouragea M. David à fonder la congrégation des Soeurs de Nazareth. Il mourut en odeur de sainteté en 1850.

La carrière de M. Gabriel Richard ne manque pas de pittoresque. C'est dans la région de Detroit qu'à partir de 1801 il exerça son ministère. Curé de la paroisse Ste-Anne et vicaire-général de Mgr Carroll, il ouvrit plusieurs écoles et il est regardé comme un des fondateurs de l'Université du Michigan. Il créa une imprimerie et essaya même de lancer un journal. Pour lui épargner l'humiliation d'être emprisonné pour dettes, ses concitoyens l'élurent membre du Congrès en 1823. C'est le seul prêtre catholique qui ait jamais siégé au Parlement des Etats-Unis. Il mourut en 1832 victime de son dévouement aux victimes du choléra.

Nous avons déjà rappelé la fondation du collège de Ste-Marie à Baltimore en 1805 par M. Guillaume Valentin Dubourg, et les rapides succès de cette institution. Ici nous devons noter la part qu'il prit à la fondation des Soeurs de Charité par la Mère Elizabeth Seton. C'est lui qui l'encouragea en 1808 à venir à Baltimore ouvrir sa première école à côté du séminaire et à fonder une communauté religieuse. C'est lui aussi qui rendit possible le transfert de la jeune communauté à Emmittsburg. Promu évêque de la Louisiane en 1812 il alla se faire sacrer à Rome, et passant par la France à son retour, il persuada la Mère Sophie Barat d'envoyer en Louisiane un groupe de Dames du Sacré-Coeur sous la conduite de la sainte Mère Duchesne. C'est aussi à sa suggestion que Mlle Jaricot fonda l'Oeuvre de la Propagation de la Foi pour venir en aide aux missions catholiques des Etats-Unis. Il quitta son diocèse en 1826 et mourut archevêque de Besançon en 1833.

Je ne mentionnerai qu'en passant Mgr Dubois qui fut évêque de New York (1826-1842), et Mgr Bruté de Rémur qui fut évêque de Vincennes (1834-1839). Ils sont identifiés avec Mount St. Mary's d'Emmittsburg qui rompit ses liens avec St Sulpice en 1823.

Un de leurs contemporains, Mgr Ambroise Maréchal devint en 1817 le chef de la hiérarchie américaine. En 1821 il obtint du Saint Siège pour les évêques des États-Unis le droit de présenter des candidats aux sièges vacants, et plus tard, il eut la bonne fortune de voir régler l'irritant problème des "Trustees." Il mourut en 1829 ayant eu en 1821 la satisfaction de consacrer la cathédrale de Baltimore. Les derniers évêques sulpiciens aux États-Unis devaient être Mgr Chanche, évêque de Natchez (1841-52) Mgr Chabrat, co-adjuteur de Bardstown (1834-1847), et Mgr Vérot, évêque de Savannah (1861-1870), puis de St-Augustin en Floride (1870-1876).

J'ai fait allusion à l'attention donnée aux catholiques noirs dès le début du séminaire de Baltimore. Le souci de leur éducation provoqua en 1828 la fondation d'une congrégation consacrée à cette oeuvre: les Soeurs Oblates de la Providence. Leur fondateur, M. Joubert de la Muraille la dirigea jusqu'à sa mort en 1843.

Aux États-Unis donc comme au Canada l'Eglise a trouvé dans la Compagnie de Saint-Sulpice de bons ouvriers de la moisson. Elle mérite les éloges et les encouragements que lui adressait le Souverain Pontife à l'occasion du tricentenaire de la mort de son fondateur. Il exprimait le vœu qu'elle en garde l'esprit, car, disait-il: "La tâche des supérieurs et directeurs de séminaires est lourde et difficile mais elle est décisive pour l'avenir. Qu'ils y consacrent tout leur zèle, soucieux de former des prêtres qui aient une piété profonde et stable, un caractère trempé par la discipline, un esprit droit et cultivé? Un cœur largement ouvert à la détresse spirituelle de tant d'âmes. Dieu veuille que sur la terre de France et dans le monde entier se multiplient de tels prêtres au service de l'Eglise."

Vous ferez vôtre, j'en suis sûr, ce vœu du Chef de l'Eglise.

* * *

Note: De grandes fêtes sulpiciennes se déroulèrent à Montréal le 4 mai avec une messe pontificale célébrée à Notre-Dame par S. E. le cardinal Paul-Emile Léger avec sermon par le R. P. Désiré Bouley, de l'Oratoire de Paris et message du pape Pie XII lu par S. E. Mgr Giovanni Panico, délégué apostolique au Canada. Il y eut réception civique à l'île Sainte-Hélène. L'université de Montréal décernait un doctorat d'honneur à M. Pierre Girard, supérieur général de la compagnie de Saint-Sulpice.

Au mois d'octobre on célébrait le centenaire de la construction du grand séminaire sur la rue Sherbrooke. L'université décernait à cette occasion des doctorats d'honneur à LL.EE.NN.SS. Maurice Roy, primat de l'Eglise Canadienne, archevêque de Québec; Marie-Joseph Lemieux, o.p., archevêque d'Ottawa et Maurice Baudoux, archevêque de St-Boniface.

Mgr Olivier Maurault, président de ces fêtes, publiait une étude "La Compagnie de Saint-Sulpice au Canada."

IV

Hommage au clergé

24 novembre 1957

Rendre hommage à Messieurs de Saint-Sulpice c'est en quelque sorte aussi honorer les générations d'ecclésiastiques, évêques et prêtres qu'ils ont formées dans la prière et la science aux hautes disciplines de la vérité et de la vertu.

Depuis plus d'un siècle déjà, des milliers de prêtres et de religieux se sont généreusement dépensés au sein de nos chrétientés franco-américaines. Venus de France et du Canada d'abord, ils ont été remplacés normalement par les fils du sol.

Il nous a semblé que l'occasion était bien choisie pour rendre hommage à tous ces ouvriers qui ont donné naissance à nos oeuvres de religion et à ceux de la génération présente chargés de continuer cet apostolat incomparable dans les mêmes sillons de fidélité.

Pour cette agréable tâche, nous avons demandé à l'un de nos prêtres distingués et un vieil ami par surcroît, l'abbé Camille Blain, curé de Linwood, au diocèse de Worcester, de traduire notre admiration à l'endroit de notre vaillant clergé.

Au clergé Franco-Américain

Abbé Camille Blain

Ce soir, la Société Historique Franco-Américaine met d'avantage en relief l'oeuvre en terre d'Amérique, des Fils de Monsieur Olier plus connus sous le nom de Messieurs de St-Sulpice, ou plus simplement sulpiciens. D'abord, missionnaires et évangélistes, soit dans ce pays ou en Canada, ils portent dans les postes les plus éloignés, chez les Indiens comme chez les blancs, la parole de Dieu.

Cependant, la moisson devient plus abondante — les moissonneurs sont rares: il faut des prêtres. Les Sulpiciens fondent donc deux séminaires-pépinières de prêtres, l'un à Montréal, et l'autre à Baltimore. Depuis, de ces maisons de formation cléricale se sont élancés des milliers de prêtres pour sauver les âmes pour le Christ.

Très nombreux, sont nos prêtres franco-américains, même les plus anciens, formés par les sulpiciens. Je suis donc fort à l'aise pour rendre aujourd'hui hommage au clergé franco-américain, surtout à ces prêtres qui ont fondé nos paroisses et à leur continuateurs et qui leur ont donné une puissante impulsion qui se fait sentir encore, malgré les rouleaux niveleurs et standardisateurs de la démocratie américaine.

Nos pères et nos frères forcés par les conditions économiques qui leurs étaient imposées, quittèrent le Canada pour venir trouver dans notre pays un peu plus de sécurité et un avenir moins triste.

Ce mouvement commença il y a plus de 100 ans et continua intense durant plus d'un demi siècle. Chaque année des milliers de canadiens-français traversaient les frontières pour venir s'établir aux Etats-Unis surtout en Nouvelle-Angleterre. Pour trop longtemps, sans prêtres de leur langue ils furent ignorés ou bafoués, jusqu'au jour où l'illustre évêque de Burlington, Monseigneur de Goesbriand, profondément attristé par la défection religieuse de tant des nôtres, implore de l'aide des évêques de la Province de Québec. Cet appel urgent fut entendu de tout le clergé de la vieille province. Les prêtres vinrent donc en grand nombre, pour guider ces émigrés, de leur sang et de leur esprit.

On érige donc des paroisses — parfois avec bien des misères — un peu partout, on bâtit des églises et des écoles, où la religion est enseignée en français, et où l'on continue à s'enrichir de la culture française, que l'on vante tant aujourd'hui sans toute fois s'en im-
régner.

Il ne reste guère de ces illustres fondateurs du dernier siècle et du commencement du vingtième. D'autres ont pris leurs places, avec la même foi — le même souci des intérêts spirituels et temporels de leurs ouailles. Les fidèles franco-américains se sont multipliés — suivant l'injonction du Créateur et on les trouve partout. Ils sont repartis dans des centaines de paroisses, la plupart avec écoles. On peut dire d'eux ce que disait Tertullien des chrétiens de son temps. "Si les franco-américains et leurs paroisses disparaissaient soudainement, ce serait la désolation dans l'Eglise et dans l'Etat."

On voit encore dans maints presbytères franco-américains, placés au-dessous du crucifix et de l'image de Notre-Dame, un buste ou une statue de Napoléon et de Jeanne D'Arc. Que d'inspirations courageuses et généreuses viennent de là!

Les difficultés, les misères que durent surmonter nos curés pour bâtir et édifier solidement nos paroisses nous font nous demander, quelle force, quels sentiments les guidaient et les faisaient agir. C'était des hommes de foi vive, au caractère bien trempé. Ce qui importait d'abord pour eux — c'était le salut des âmes, et les moyens à prendre pour sauver ces âmes.

Chacun comprenait bien ce que disait Maisonneuve en face des attaques cruelles des sauvages. "Tous les arbres de l'île de Montréal se changeraient-ils en Iroquois, je n'en ferais pas moins mon devoir." Ce devoir, ils l'accomplissaient sans fléchir, avec douceur — avec fermeté, et parfois avec une verdeur qui éclouait les loups et figeait dans leurs traces les ennemis de leurs paroisses. Pourquoi nos curés insistaient-ils tant à la conversation et à la pratique du français dans les églises, dans les écoles, et dans les familles. Un vénérable sulpicien, Monsieur Jenkins du séminaire de

Baltimore, auteur d'un livre sur la littérature américaine, écrit dans la préface, que la langue anglaise, la langue de son pays — en son temps, est une langue protestante, par conséquent chargée d'erreur religieuses et sociales.

La langue américaine, comme on dit aujourd'hui en France et ailleurs n'est pas une langue protestante encore moins une langue catholique. C'est plutôt la langue de l'indifférence religieuse, du sécularisme et l'on peut dire aussi du paganisme.

Le Cinéma, la télévision, la radio, les journaux, les livres, les magazines ne charrient pas que des perles de vertus et de vérités mais beaucoup de boue et de faussetés. Nos évêques, avec le Saint Père, en sont fort inquiets. N'y-a-il pas là un motif impérieux pour nous franco-américains de parler et de lire le français. Nos anciens curés et leurs successeurs étaient peut-être plus prévoyants qu'on ne le croit. On peut dire encore aujourd'hui, qu'ici, en Nouvelle-Angleterre celui qui parle français est catholique, et que ses sentiments le sont aussi. Les livres français qui nous arrivent de France ou du Québec sont presque toujours à portée chrétienne et catholique. On peut dire la même chose de nos journaux et nos revues de langue française.

Nous ne connaissons pas assez nos prêtres pionniers — nous ignorons le travail, les sacrifices, le zèle de leurs continuateurs. Une génération nouvelle s'imagine que le soleil l'a attendue pour se lever, que le passé est sans lumière, sans intelligence, et sans mérite. On cherche même une solution de continuité et naturellement l'on s'en va à la devise.

Cependant, c'est par l'histoire méditée de chacune de nos paroisses, c'est par la considération sérieuse et par l'imitation aimante, du zèle, des l'esprit de sacrifice d'amour des leurs, qu'ont eus et qu'ont encore tant de prêtres franco-américain, que la loyale relève, se manifestera, comme un soleil qui se lève radieux, qui éclaire, qui réchauffe, se couche en belles couleurs et se relève toujours.

Aux jeunes dont dépend l'avenir de nos paroisses, je dirai ce que disait Monseigneur d'Hulst aux jeunes de son temps: "Ne démolissez pas ce qu'ont bâti ceux qui sont venus avant vous, bâtissez à côté, et l'on verra bien si votre oeuvre est meilleure."

Permettez moi maintenant de dire mon dernier mot, et de l'accrocher au premier:

Vive les Sulpiciens et les prêtres qui leurs ressemblent.

Médaille "Grand Prix"

Séance 19 mai 1957

Juge Raoul-Henri Beaudreau

La Société Historique est heureuse ce soir de graver dans le bronze de sa médaille "Grand-Prix" le nom d'un illustre compatriote qui vient de terminer sur le banc de la Cour Supérieure du Massachusetts une brillante carrière de juriste, après 28 années de services éminents.

Raoul-Henri Beaudreau est un authentique franco-américain, né à Marlborough, Mass., le 2 juillet 1882, fils d'Évangéliste Beaudreau et de Marie Grégoire; du côté paternel, sa grand'mère était, elle aussi, née à Marlborough, tandis que son grand'père était originaire de St-Ours, Québec. Les grands-parents étaient donc au nombre des pionniers de Marlborough et fondateurs de la paroisse Ste-Marie en 1870.

On l'a répété souvent, le sort de nos devanciers à cette époque n'était pas particulièrement aisé; le standard économique offrait peu de confort, le travail était pénible et sans trop de rémunération. Les parents du juge Beaudreau sont tout de même de solides chrétiens, qui se contentent d'une situation modeste pour assurer à leur famille les bienfaits du foyer. Après des études primaires et supérieures dans les institutions locales (l'école paroissiale sera organisée en 1897), il obtient son diplôme du Holy Cross College de Worcester en 1903. Il se consacre ensuite à l'étude du Droit à l'Université de Boston.

Admis au Barreau du Massachusetts en 1906, il fonde son foyer et établit son étude dans son village natal où il pratique jusqu'en 1929, alors qu'il est nommé juge. Entretemps, en plus de se dévouer aux intérêts de ses compatriotes, il occupe plusieurs postes de confiance; on a déjà remarqué ses qualités brillantes. Il est nommé procureur de sa ville; plus tard, il devient procureur du comté de Middlesex et sa réputation grandit. Il est du conseil et directeur de la First National Bank de sa localité et de la Marlborough Co-operative Bank. Il se dévoue encore à toutes les oeuvres sociales, culturelles et religieuses de sa paroisse.

En 1929, le gouverneur Allen l'appelle à siéger sur le banc de la Cour Supérieure du Massachusetts, où il remplace en quelque sorte son regretté confrère, le juge Hugo Dubuque.

Membre de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, de la Ligue Civique Franco-Américaine du Massachusetts, il s'incrit au nombre des membres intéressés de notre société. Il y a quelques mois, âgé de 75 ans, il prenait une retraite bien méritée.

Ce qui nous impressionne, dans cette brillante carrière de juriste, c'est surtout la leçon de probité et de dignité qui a toujours enveloppé la vie du juge Beaudreau. Rarement juge a-t-il suscité autant de respect de la part de ses collègues dans les décisions qu'il avait à rendre. Le juge Beaudreau était reconnu pour sa bonté et sa gentillesse car, au prétoire, il se rappelait que les hommes et même les inculpés sont des êtres raisonnables.

Sans avoir jamais versé sérieusement dans l'étude de notre histoire, le juge Beaudreau suivait avec un profond intérêt le progrès de notre Société, qu'il appuyait de son haut prestige; il était de nos réunions un témoin très respecté.

Anticipant la joie de recevoir cet hommage de la Société, il avait accepté d'assister à notre réunion ce soir; malheureusement, la semaine dernière, il fut transporté à l'hôpital Cape Cod, à Hyannis. Nous invitons donc son fils, Me Robert Beaudreau, à accepter au nom de son père cette médaille et nous lui demandons de la lui remettre avec les hommages et les meilleurs vœux de rétablissement de la Société et de ses nombreux admirateurs.

Réponse

Me Robert Beaudreau acceptait la médaille et le diplôme au nom de son père et donnait lecture du message du distingué récipiendaire.

"Je suis très reconnaissant à la Société Historique pour l'insigne honneur qu'elle vient de me conférer. Ce fut le 14 août 1929, que le gouverneur Allen me nomma juge de la cour supérieure du Massachusetts, en remplacement de feu le juge Hugo Dubuque, de Fall River, qui, lui-même avait été nommé en 1911 par le gouverneur Foss. Comme tous les avocats franco-américains de cette époque, j'étais un grand admirateur du juge Dubuque et je bénéficiai largement de son encouragement.

"En 1920, j'étais nommé assistant procureur du comté Middlesex. Lors d'une session de la cour à Cambridge, le juge Dubuque voulut me féliciter et me disait: "vous venez d'être nommé à un poste important. Les Franco-Américains ne sont pas trop nombreux dans le service public. Il s'agit donc de justifier la confiance que l'on met en nous par l'étude et le travail."

"Je n'ai jamais oublié ce conseil durant les 27 années comme juge et si durant ma vie j'ai pu faire rejaillir sur mes compatriotes un peu d'honneur, j'en suis très reconnaissant.

Séance du 24 novembre 1957

Me Joseph Monette

La société continue sa louable coutume de présenter sa médaille "*Grand Prix*" à des personnes qui ont illustré la pensée et la vie française en Amérique. Elle compte déjà une liste imposante de titulaires.

Dans la personne de Me Joseph Monette, nous honorons le doyen du barreau franco-américain. Il fut aussi le troisième président de la société de 1904-06 et la société lui doit son premier bulletin.

Agé de 88 ans, il coule paisiblement les ans, toujours à l'oeuvre dans son étude à Lawrence, Mass., en éveil et intéressé aux choses sérieuses de la vie. Il est l'un des rares survivants de la première équipe de notre société et nous sommes très heureux de lui rendre hommage.

Comme tous ses contemporains, Me Monette est originaire du Québec. Il est né à Saint-Martin de Laval, le 11 décembre 1869, fils de Joseph Monette et de Louise Paré. L'ancêtre Jean était breton et son fils François fut au nombre des premiers censitaires de l'île Jésus en 1737.

Ayant fréquenté l'école primaire de son village, il s'inscrit ensuite au collège Ste-Thérèse de Blainville pour ses humanités. Il sera au nombre des gloires de son collège pour obtenir à la fois les lauréats convoités du "*Prix du Prince de Galles*" et de la "*Médaille du Gouverneur*". Il est le contemporain du juge Wilson, du sénateur Marcotte, de Me Henri-T. Ledoux, l'un de nos fondateurs.

Il se prépare ensuite à la faculté de droit de l'université de Montréal pour terminer ses études légales à Harvard en 1896 où il est le condisciple d'Alphonse Gaulin, le premier secrétaire de la société.

Membre du barreau, il s'installe à Lowell puis à Lawrence en 1900 où il épouse Ubaldine Landry, toujours à ses côtés.

Au collège, il a développé un goût prononcé pour la littérature et les mathématiques deux auxiliaires qui sient bien à un disciple de Thémis. Il demeurera grand lecteur toute sa vie et nous avoue bien modestement qu'il goûte encore son Virgile et les classiques. Les connaissances qu'il a accumulées nourrissent tout naturellement son talent oratoire. Il sera souvent invité dans les grandes circonstances. Sa parole facile et onctueuse lui gagne de nombreux admirateurs.

Son Alma Mater ne le perd pas de vue. A l'heure des grandes convocations, il est à la tribune des orateurs. En 1909, c'est lui qui

fait vibrer la reconnaissance des anciens à l'occasion d'une grande réunion thérésienne.

Au milieu des siens, Me Monette fut longtemps un chef et un guide reconnu. On le voit à l'oeuvre comme fondateur du Conseil Chénier de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Durant 20 ans, il est membre du Conseil du Travail et de l'Industrie dans le Massachusetts. Il est au nombre des fondateurs de la Ligue Civique Franco-Américaine du Massachusetts, membre fondateur des clubs Lasalle et Montcalm de Lawrence. Il s'occupe de politique et de naturalisation. On nous affirme qu'il refusa plusieurs fois la magistrature pour demeurer plus libre dans ses dévouements. En 1915, à Holyoke, on lui demande de présenter le tribun Bourassa à une grande manifestation patriotique. Au congrès de Springfield en 1908, il est à la tribune des orateurs écoutés.

C'est que depuis 60 ans Me Monette n'a pas ménagé ses talents pour soutenir les bons mouvements civiques et culturels. C'est qu'il savait remué des idées et les hommes.

Profondément chrétien, il traduira parfois ses sentiments intimes en des vers qui ne manquent pas d'élégance. On relit avec intérêt ses sonnets comme "*Chanson de printemps*", "*Le Bûcheron*" et "*Fantaisie*". Il aimera toujours la littérature et les beaux discours. Sa parole facile et élégante le feront admirer et avec un petit grain gaulois, il en jouit mais toujours pour servir.

Vous comprenez pourquoi, il est bien naturel pour la société d'honorer ce vétéran du prétoire et de la vie franco-américaine. Il reste que Me Monette tout en servant les nobles causes a su conserver sa personnalité vigoureuse et qu'il n'a jamais craint d'exprimer ce qu'il croyait être la vérité.

C'est avec joie que je lui offre au nom de ses compatriotes ce tribut d'admiration avec des vœux de bonheur prolongé.

C'est donc pour moi une joie sincère de lui remettre cette décoration insigne.

Monsieur Baisnée

En plus de l'inscrire sur la liste de ses membres honoraires à titre de conférencier invité, la société veut encore offrir à Monsieur Jules Baisnée sa médaille "*Grand Prix*."

S'il ne nous a pas été possible jusqu'ici d'obtenir trop de détails biographiques sur le compte de notre charmant visiteur, probablement à cause de sa modestie, nous savons qu'il s'est illustré dans le professorat toute sa vie en enseignant la sagesse aux hommes, la philosophie.

Mais c'est surtout à cause de son rayonnement dans le domaine de la culture et de l'histoire que la société lui rend cet hommage bien mérité.

C'est en 1926, soit le 22 décembre, que naît "*l'Institut Français de Washington*" sous le patronage des plus hautes personnalités, comme le Général Pershing, MM. James Brown Scott, George Wickersham, Gilbert Chinard et autres.

M. Baisnée est de cette équipe et devient le secrétaire fondateur de l'"Institut." Il en est durant plus de 30 ans l'animateur et le principal guide. L'institut lui doit son existence même et c'est dire que Monsieur Baisnée a rendu un immense service à l'influence française au pays.

L'Institut s'était donné pour tâche de "*promouvoir aux Etats-Unis, l'étude de l'histoire et de la civilisation française* dans le but de mieux connaître et apprécier cette précieuse contribution de la France au développement et au progrès de la civilisation américaine.

Dans le dernier bulletin de l'Institut on relève les titres de 26 ouvrages publiés par l'Institut dont 11 couronnés par l'Académie française. En plus, l'Institut publia un rapport annuel, une revue semestrielle durant quelques années et une série de 5 brochures sous le titre de "*Petite Bibliothèque Américaine*." Ces ouvrages sont en dépos à la Librairie Historique R. Clavreuil, à Paris.

Pour les avoir consultés de près, nous pouvons affirmer que cette riche collection d'études constitue l'une des plus précieuses contributions à l'histoire franco-américaine depuis la naissance de notre pays. Plusieurs de ces ouvrages sont signés par des auteurs de première valeur.

Tout ce travail a été accompli parce que M. Baisnée était à l'oeuvre surveillant les destinées de l'Institut, provoquant des dévouements, des études, des recherches et sachant toujours fournir l'encouragement nécessaire.

Lui-même, en 1934, publiait un ouvrage qui eut du retentissement: "*France and the Establishment of the American Catholic Hierarchy: The Myth of French Interference (1783-1784)*."

Avec une objectivité qui l'honore, M. Baisnée replaçait dans un climat aréré certaines fausses allégations émises par des historiens sur le compte de la France. Par cette réfutation attendue, M. Baisnée s'attira les plus hauts éloges, car comme il l'écrivait: "*I was also prompted by a sense of duty, not only to truth but to international understanding, for this supposed instance of French interference has been accepted without discussion by many history teachers.*"

C'est bien pour rendre un juste hommage à ce long et brillant dévouement au fait français en Amérique, que la Société Historique se sent honorée de pouvoir inscrire M. Jules Baisnée au nombre de ses lauréats. Elle veut aussi unir par ce geste dans une solide fraternité ceux qui ne craignent pas d'accorder à cette oeuvre de haute portée leur généreux apport.

C'est au nom des Franco-Américains par le truchement de notre société que j'ai l'honneur de remettre cette attestation de leur profonde admiration à un illustre fils de France."

* * *

Notes Biographiques: Jules Albert Baisnée, né le 10 novembre 1876 à La Bloutière (Diocèse de Coutance), près de Villedieux, fils de Ferdinand Baisnée et de Rosalie Houdin. Etudes primaires à La Bloutière et humanités sous la direction de l'abbé Victor Dubon. Etudes supérieures au séminaire sulpicien à Coutance (1897-1903) sous le supérieurat de M. Lagardère. Ordonné le 6 juin 1903 à Coutance.

Professeur au petit séminaire de Montrin (1902-1903). Il obtient ses doctorats en philosophie et en théologie au séminaire de la Minerve à Rome (1903-05). Il fait son année de solitude à Issy et fréquente l'université Catholique à Washington en 1906.

C'est en 1907 qu'il vient enseigner la philosophie au Séminaire St. John à Boston, puis au Séminaire St. Mary à Baltimore de 1909 à 1921 alors qu'il devient professeur au séminaire Sulpicien à Washington, puis de 1924 jusqu'à sa retraite en 1950, professeur de philosophie au collège sulpicien Baselin dans cette même ville.

Mobilisé en 1914 dans l'armée française, il est blessé durant la bataille de Ypres où il perd son bras gauche. Il reçoit la "*Croix de Guerre*", et la "*Croix Militaire*." Chevalier de la Légion d'Honneur, puis officier et enfin commandeur en 1954.

Monseigneur Maurault

Sur le compte de Mgr Jean Léon Olivier Maurault, il y aurait tant de belles choses à dire, car voilà plus de 40 ans que son nom brille sur tout les sommets de la vie catholique et française en Amérique. Il est au nombre des personnalités les plus connues, aimées et estimées de notre grande famille française.

Il est de plus l'un des grands amis des Franco-Américains. Il connaît leurs oeuvres et il nous est très sympathique. Il a visité nos centres avec intérêt, attiré souvent par l'affection, d'une tante vénérable qu'il avait le bonheur de revoir aujourd'hui même à Manchester.

Rappelons qu'il est l'un de nos membres honoraires et qu'en 1938, il nous donnait une fort captivante conférence sur "*La Mission Cavalier de La Salle*."

Mais c'est surtout comme président de la Société Historique de Montréal, vénérable institution presque centenaire qu'il préside avec éclat depuis plusieurs années et aussi pour rendre hommage à son oeuvre considérable d'écrivain, de conférencier et d'historien, que nous l'accueillons avec tant de joie.

Originaire de Sorel, Québec, il est né le 1er janvier 1886, fils de Me Elie Maurault et de Lucienne Boucher. Après les années de sa formation primaire, il entre au collège de Montréal pour ne plus quitter le sillage sulpicien, car il deviendra l'un des membres les plus distingués de la compagnie.

Ordonné prêtre le 25 juillet 1910, il se rend à Issy-les-Moulineaux, près de Paris, pour l'année de solitude préparatoire à son entrée dans la compagnie. Il suit ensuite un cours de lettres à l'Institut de Paris.

De retour au Canada, il enseigne au collège de Montréal. En 1915, il est affecté au ministère de Notre-Dame pour en devenir curé en 1926. Il sera nommé ensuite supérieur à l'Externat Classique de Saint-Sulpice, enfin recteur de l'université de Montréal en 1934 jusqu'à sa retraite en 1955. Elevé à la prélature en 1937 il est fait protonotaire apostolique en 1952. Voilà les dates principales de son ascension.

Et durant ces années que de labeurs et de brillants accomplissements en bien des domaines. Universitaire accompli, quel dévouement il prodigue à "*son université*." Il la voit dresser sa fière silhouette sur le flanc du Mont Royal. Il épouse ses angloisses et ses problèmes; il partage ses joies et ses succès qu'il reporte toujours à ses collaborateurs. Il la représente dignement partout en Amérique et au delà des mers.

Gentilhomme, à l'allure de grand seigneur qui lui sied très bien, il a vite saisi l'importance de sa lourde tâche dans le monde du haut savoir. Son dévouement est inlassable, ses décisions pleines de sens, sa confiance dans les hommes, inébranlable; sa parole toujours courtoise et sympathique ne manque pas d'autorité. Il est vraiment le recteur magnifique de l'université.

Mais n'oublions pas que Mgr Maurault est aussi un bel orateur. Sa prestance toujours académique, sans prétention, ajoute un charme particulier à sa parole toujours châtiée et de belle facture.

Il faut l'avoir entendu au cours de ses innombrables discours et allocutions, à l'occasion de séances académiques, fêtes de promotions, remises de diplômes ou de doctorats, ses présentations ou remerciements, toujours avec le mot bien trouvé, ses études devant les sociétés savantes, ses conférences captivantes pour mesurer l'ampleur de son savoir et le tact de sa délicatesse. Et en Europe même devant les auditoires les plus choisis il se fera l'ambassadeur déli-

cieux et admiré de la persévérance française en Amérique. Dans ses nombreuses délégations il sera l'honneur de ses compatriotes.

Mais hâtons-nous d'aborder ses écrits. C'est là qu'il nous livre les secrets de sa profonde culture et la sérénité de sa grande âme. C'est une bibliographie imposante qu'il faudrait réciter pour faire justice à son enviable réputation d'écrivain.

Citons quelques titres des sujets d'histoire qu'il a traités avec maîtrise: "*La Paroisse*," histoire de Notre-Dame de Montréal, qu'il vient de rééditer pour les fêtes sulpiciennes, un ouvrage d'une très belle tenue littéraire et artistique, car Mgr Maurault est un artiste dans l'âme. Plusieurs monographies: "*Le Petit Séminaire de Montréal*" (1918), une étude qu'il doit rajeunir: "*Saint Jacques de Montréal*" (1923), "*Saint François d'Assise de la Longue Pointe*" (1924), et puis "*Brièvetés*" (1928), "*Marges d'Histoire*" (1929-30), comprenant "*L'Art au Canada*," Montréal et "*Saint Sulpice*," Nos Messieurs" (1936), "*Propos et Portraits*" (1941), "*Aux Louisianais*" (1943), "*Moisson de Ville-Marie*" (1943), "*Le Mexique de mes souvenirs*" (1945), "*Par voie et par chemins de l'air*" (1947), "*L'École Polytechnique de Montréal*" (1948), sans compter ses nombreux articles dans plusieurs revues sérieuses, ses mémoires à la Société Royale du Canada dont il est membre, et sa précieuse collaboration aux "*Cahiers des Dix*" dont il est l'un des fondateurs. C'est que Mgr Maurault aime l'histoire passionnément et il nous a livré des pages superbes.

Nous savons qu'il a été en quelque sorte l'animateur des grandes fêtes sulpiciennes qui viennent de se dérouler à Montréal. Dans un article bien vivant, paru dans la revue "*Le Séminaire*", il a raconté l'épopée sulpicienne: "*La Compagnie de Saint Sulpice au Canada*."

Et on lit toujours avec intérêt une page signée par Mgr Maurault, car comme vient de l'écrire un critique au sujet de cet historien réputé, artiste consommé et parfait gentilhomme, "*la plume de l'ancien recteur de l'Université de Montréal dédaigne, les fioritures et fuit l'effet; elle court sur papier avec une alacrité, une aisance et un souplesse, qualités plutôt rares au Canada français et même en France où l'hérmetisme et le pédantisme sont à la mode dans les milieux d'avant garde.*"

Au cours d'une carrière aussi bien remplie, Mgr Maurault devait nécessairement recevoir des hommages et quelques honneurs. Il les accepta toujours avec la plus grande simplicité.

Il est donc porteur de doctorats honorifiques des universités Laval, Bishop, Ottawa, McGill, Manitoba et St-Michael; prier du Chapitre de l'ordre de Saint Sépulcre, commandeur de l'Ordre "Honneur et Mérite" (Haïti), lauréat de l'Académie Française,

titulaire de la Médaille Tyrrell de la Société Royale du Canada, officier de l'Etoile Noire (France), officier de l'Instruction Publique (France), Grand Commandeur de l'Ordre Honneur et Mérite du Bon Parler Français, membre d'honneur du Conseil de la Vie française en Amérique dont il fut un des fondateurs en 1937, chapelain de l'Ordre de Malte et de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, il est président de la Société Historique de Montréal depuis 16 ans.

Il manquait donc à Mgr Maurault une attestation de la gratitude franco-américaine. Nous ne pouvons pas oublier le geste paternel qu'il exécutait à notre endroit en 1950, en accordait plusieurs doctorats honorifiques à nos compatriotes, à l'occasion de notre centenaire franco-américain.

C'est donc un grand plaisir qui nous est accordé de lui remettre cette médaille. N'est-il pas émouvant pour nous de pouvoir réunir en cette circonstance, deux prêtres admirables, qui symbolisent si magnifiquement nos plus profondes attaches à l'ancienne mère patrie, la France et à la terre de nos devanciers, le Canada français dans ce que nous avons de plus cher au monde, nos fidélités religieuses et culturelle au sein de la patrie.

C'est donc avec un plaisir très grand enveloppé de profonde affection que je remets à Mgr Maurault ce tribut de reconnaissance. Mgr vous avez sans doute reçu bien des témoignages et bien des honneurs, mais je doute qu'un tribut vous ait été présenté avec autant de fierté et d'affection.

Allocution de Mgr Maurault

D'illustres protraitistes font des portraits qui ne ressemblent guère à leurs modèles. L'artiste qui vient de tracer le mien est dans ce cas. Jugez-en maintenant que je suis devant vous. M. l'abbé Verrette m'a fait de très beaux compliments auxquels il est difficile de croire mais j'aurais mauvaise grâce à ne l'en pas remercier, car après tout ils contiennent quelque vérité au fond.

Ce matin, dans son hospitalier presbytère de Suncook, M. Verrette me dit sans en avoir l'air: "Vous ferez ce soir un discours." Je ne fis pas mine d'être surpris car il prétendit m'en avoir déjà averti au téléphone. Je ne m'en inquiétais pas davantage. N'avais-je pas composé une conférence, à six mille pieds en l'air, lorsque je me me rendais en avion de Lima au Pérou à Santiago au Chili. C'était en 1946, j'étais jeune alors! Mais ce fut une autre affaire, cette après-midi. Comment composer un discours, en voiture, à travers les ravissantes collines de votre admirable pays et en compagnie d'un aimable chauffeur? Et vous pensez bien que le travail ne fut pas plus facile pendant le coquetel et le buffet auxquels nous venons d'assister.

Mais il ne doit pas être si difficile de vous dire combien je me sens honoré par la médaille que vous venez de me décerner. Je devrais prendre, selon l'habitude, un air modeste et déclarer que cet honneur ne s'adresse pas à moi, mais à la société que je représente . . . Et ce serait aujourd'hui strictement vrai. La Société Historique de Montréal fondé par le premier maire de Montréal, le commandeur Jacques Viger, aura cent ans l'an prochain, et vous pensez bien que je ne suis pour rien dans sa fondation. Et elle n'existerait pas sans ses deux cent cinquante membres inscrits, sans les quarante membres qui assistent aux séances mensuelles. Nous avons en effet neuf assemblées par année, au cours desquelles quelque collaborateur lit une étude ou sur l'histoire de Montréal, ou du Canada entier. Et je ne parle pas de ce que nous appelons la cuisine, c'est-à-dire les demandes de renseignements et des discussions sur quelques points d'histoire locale. La Société Historique de Montréal a donc bien mérité.

Je dois maintenant vous féliciter d'avoir convié à cette séance deux représentants de Saint-Sulpice en Amérique. M. Jules Baisnée est un des trois seuls sulpiciens français qui vivent encore aux Etats-Unis. Nous sommes dans le même cas au Canada. Trois Sulpiciens français nous restent parmi lesquels M. Garrouteigt notre doyen. M. Garrouteigt est un ami de M. Baisnée, et je sais que leur amitié est réciproque ainsi que l'admiration qu'ils se portent sans le dire.

Dans sa conférence sur Saint-Sulpice en Amérique, M. Baisnée s'est montré très objectif. Il n'a pas manqué de faire sa part à l'histoire de Saint-Sulpice au Canada, qui est très belle. Il s'est naturellement étendu davantage sur l'histoire de Saint-Sulpice aux Etats-Unis. Notre province américaine a été fondée par le grand homme qu'était M. Emery. M. Emery se méfiait un peu de la province canadienne. Il savait que lors de la prise du Canada par l'Angleterre, en 1763, le Séminaire de Paris avait cédé la seigneurie de l'île de Montréal au Séminaire de Montréal; et celui-ci paraissait bien indépendant, malgré ses difficultés de recrutement, assuré cependant dès 1794 par l'arrivée de onze confrères français, venus d'Espagne, de Suisse et d'Allemagne via Portsmouth, et par l'accession à la compagnie de confrères irlandais et de confrères canadiens.

Mais M. Emery en fondant la province américaine, prenait une initiative du plus bel avenir. J'ai eu l'occasion de parcourir cette province en 1932. J'ai beaucoup admiré nos trois maisons à Baltimore, celle de Washington, celles de Seattle, de San Francisco et de Mountain View au sud en Californie, et le site de Louisville, où Saint-Sulpice a ouvert depuis un séminaire, comme il l'a fait au Détroit et à Honolulu. M. Baisnée nous a dit tout le bien qu'on y opère et l'influence que la Compagnie de Saint-Sulpice a exercée sur le clergé américain. Tableau fort émouvant.

Et me voici au terme de mon improvisation. Je crains les improvisations, parce que je sais que lorsque je m'y livre, je ne dis jamais que la moitié de ce que je voudrais dire. Ainsi, voyez, j'allais oublier de vous parler de M. l'abbé Blain. Il nous a fait l'éloge des prêtres canadiens qui sont venus jadis dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre; il n'a pas omis de parler du clergé actuel de langue française, dont la tâche est de plus en plus difficile et délicate, et cependant nécessaire. Bravo, M. Blain! Votre allocution est encourageante et inspire beaucoup d'espoir. Je voudrais également dire un mot de votre bulletin qui est pour nous un trésor de renseignements et un témoignage émouvant de fidélité française.

Il y a quelques années, j'ai failli occasionner une émeute en parlant à des étudiants en Droit d'une université de l'Amérique du Sud, en parlant du bloc latin. Je leurs disais que le bloc anglo-saxon des trois Amériques pouvait bien compter 170,000,000 de membres, mais que le bloc latin composé des Portugais du Brésil et des Espagnols de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale et du Mexique; plus les Français du Canada formait une masse d'au moins 120,000,000 de membres, capables de lutter avec succès. J'ai confiance que la culture latine et catholique se maintiendra, car elle est la vraie culture et la plus fine.



16. Le président de la société fait la présentation du bronze commémoratif à M. Ralph Carpenter, président du bureau des syndics de la Wayside Inn, à Sudbury, Massachusetts, le 13 octobre 1957.



17. Monsieur le consul Charles Pampelonne présente une épée Lafayette à Mme Herman Place, syndic, pour le musée de la Wayside Inn.



18. Mme Marcelle Mainente, présidente de la Fédération Féminine rend hommage à la mémoire d'Adrienne de Noailles, épouse de Lafayette. A sa droite, Mme Alice Lemieux-Lévesque qui lira un sonnet.



19. Bronze du bicentenaire érigé sur l'emplacement de la Wayside Inn.

Titulaires de la Médaille "Grand Prix"

- *1935 Jean Charlemagne Bracq (Keene, N. H.)
- 1936 L'Indépendant (Fall River, Mass.)
- *1936 L'Etoile (Lowell, Mass.)
- 1936 Le Messenger (Lewiston, Maine)
- *1937 Mgr Camille Roy (Québec)
- *1939 S. E. le Cardinal Villeneuve, o.m.i. (Québec)
- *1939 L'Avenir National (Manchester, N. H.)
- 1944 Jean M. Garand (Springfield, Mass.)
- 1947 Ubalde Paquin, M.D. (New Bedford, Mass.)
- 1947 Corinne Rocheleau-Rouleau (Montréal)
- 1950 Adolphe Robert (Manchester, N. H.)
- 1950 Juge Eugène-L. Jalbert (Woonsocket, R. I.)
- 1950 Juge Arthur-L. Eno (Lowell, Mass.)
- *1950 Mgr F.-X. Larivière, P.D. (Marlboro, Mass.)
- 1950 Me Henri-T. Ledoux (Nashua, N. H.)
- 1951 Philippe Armand Lajoie (Fall River, Mass.)
- *1951 Yvonne LeMaître (Lowell, Mass.)
- 1951 R. P. Wilfrid Garneau, f.s.c. (Central Falls, R. I.)
- *1951 Le Phare (Woonsocket, R. I.)
- 1951 Pierre Herménégilde Huot (New York)
- 1951 Mgr Paul-Emile Gosselin (Québec)
- *1952 Georges-Alphonse Boucher, M.D. (Brockton, Mass.)
- 1953 M. le chanoine Lionel Groulx (Montréal)
- 1954 S. E. Mgr Norbert Robichaud (Moncton)
- 1956 Gabriel Nadeau, M.D. (Rutland, Mass.)
- 1957 Mgr Olivier Maurault, P.A. (Montréal)
- 1957 M. Jules Baisnée, S.S. (Washington, D. C.)
- 1957 Me Joseph Monette (Lawrence, Mass.)

VI

Eloge

Monseigneur Napoléon-J. Gilbert

(1884-1956)

Abbé Wilfrid Paradis, D.C.J., Ph.D.

L'histoire et la légende encerclent parfois certains individus de façon à rendre leur mémoire inoubliable. Souvent ces personnes sont le sujet de grandes controverses, mais par le fait même elles n'en sont que plus intéressantes. Monseigneur Napoléon-J. Gilbert, membre de cette société et curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Manchester, New Hampshire, au moment de sa mort le 11 septembre 1956, appartenait à ce groupe d'élite.

Napoléon-J. Gilbert naquit au Canada, à Saint-Séverin, Comté de la Beauce, Province de Québec, le 12 avril 1884. Deux mois plus tard, la famille Gilbert venait fixer sa demeure à Rochester, New Hampshire. Le Canada, son pays natal, et les Etats-Unis, son pays d'adoption, devaient contribuer à son éducation et récolter le fruit de son ministère. Mais comme il arrive très souvent, deux allégeances, comme deux amours, créent de graves problèmes. Le Père Gilbert eut souvent à souffrir de sa loyauté envers l'un ou l'autre.

Après avoir complété son éducation élémentaire à l'école franco-américaine de Rochester, il continua et compléta sa préparation au sacerdoce dans les séminaires du Canada: d'abord, à Saint-Charles Borromée à Sherbrooke, puis au Grand Séminaire de Québec, et enfin, à l'Université d'Ottawa.

Ordonné prêtre pour le diocèse de Manchester, le 12 juin 1912, par Son Excellence Monseigneur Georges-Albert Guertin, l'unique évêque franco-américain dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, il fut nommé vicaire à Sainte-Marie, dans la ville épiscopale. Le jeune prêtre devait demeurer dix années dans cette paroisse sous l'habile direction du Révérend I.-H.-C. Davignon et une année sous la direction du Révérend Alphée Leclerc — deux fervents apôtres de la survivance française en Amérique. En ce temps-là, comme d'ailleurs encore aujourd'hui, la paroisse Sainte-Marie était le centre d'une communauté quasi homogène où la langue française était en honneur dans tous les foyers et même dans toutes relations extérieures.

En 1922, le Père Gilbert quitta le diocèse de Manchester. Il fut absent pendant cinq ans. Il s'embarqua d'abord pour l'Europe. Après un séjour prolongé en France, à Paris, centre de son plus vif intérêt, il revint aux Etats-Unis et s'exila dans l'état du Maine. Il y demeura environ un an et demi et fut vicaire à Sainte-Marie de Lewiston.

Le ministère du Père Gilbert dans le Maine fut interrompu par une maladie qui nécessita une opération et une longue convalescence. Sa santé rétablie, ce bon prêtre habitué au changement fréquent, accepta de retourner au Canada. Pendant huit mois il occupa le poste enviable de curé de la Cathédrale de Prince Albert en Saskatchewan, sur l'invitation de Monseigneur Joseph Prud'homme.

Malgré l'appas d'une brillante carrière dans l'ouest canadien, le Père Gilbert renonça à ce rêve d'avenir. En 1925, une seconde maladie grave mit fin à ses travaux de l'ouest. Un ami jésuite, le Père Charles Mouliner, l'invita à faire sa convalescence à Milwaukee, dans l'état du Wisconsin. C'est ici que l'on rencontre le Père Gilbert tantôt professeur à l'université Marquette, tantôt intéressé à l'Association Nationale des Garde-malades catholiques.

Ni la cure de la Cathédrale de la Saskatchewan, ni le poste lucratif de professeur dans une célèbre université n'avait pour lui l'attrait et le charme du labeur caché d'un petit vicaire dans l'état du New Hampshire. Quand Monseigneur Guertin rappela l'infatigable voyageur au diocèse en 1927, le Père Gilbert, alors âgé de 41 ans, revint en enfant prodigue. Cette fois encore, il fut assigné comme assistant à Sainte-Marie, au même poste qu'il avait occupé dès 1912.

Quelques mois plus tard, il fut nommé administrateur à Saint-Jean-Baptiste de Suncook pendant l'absence du curé. Le Père Gilbert comptait alors parmi les doyens des prêtres assistants, de sorte qu'en 1928, il reçut sa première cure. Ses neufs années à la tête de la petite paroisse du Saint-Rosaire à Hooksett furent marquées de catastrophes. Une incendie faillit détruire les édifices paroissiaux et l'inondation de 1936 accomplit ce que le feu n'avait pu faire. Les eaux du Merrimack envahirent le petit village apportant la ruine de plusieurs demeures y compris l'église et le presbytère.

Le Père Gilbert non seulement rebâtit son église et le presbytère à bonne distance du fleuve cette fois, mais la Presse le salua du titre de héros à cause de son prompt et généreux secours aux victimes de l'inondation. C'était à Hooksett en 1931, que le Père Gilbert fut élu à la Législature de l'état par le vote spontané des habitants de l'endroit. Il refusa le poste, mais il demeure un des quelques prêtres de la Nouvelle-Angleterre à qui l'on décerna cet honneur malgré ses vives protestations.

De Hooksett, le Père Gilbert fut nommé à Newmarket où il demeura trois ans. Sa dernière promotion en 1941, le ramena à Manchester comme curé de Saint-Jean-Baptiste, à un mille de distance de sa première mission comme nouvel ordonné.

Dix ans plus tard, sa popularité lui mérita deux couronnes ecclésiastiques; il fut nommé consultant diocésain et le 11 janvier 1951, il fut promu au rang de Prélat Domestique par Sa Sainteté Pie XII.

Les dernières années de sa vie furent marquées d'intenses souffrances physiques et psychologiques. Il devint incapable de poursuivre la course rapide de ses nombreuses activités à cause d'un genou malade qui nécessita une intervention chirurgicale et le laissa définitivement invalide. Vu sa condition cardiaque, Monseigneur Gilbert se résigna péniblement au rôle de spectateur passif et de reclus. Après deux ans d'angoissant isolement, il mourut le 11 septembre 1956.

La vie de Monseigneur Gilbert peut se résumer en quelques mots: il effleura un peu de tout et il connut presque tout le monde. Ses intérêts étaient sans bornes, mais à aucun il ne mit l'étude et l'effort nécessaires pour les exploiter à fond. Les paroisses confiées à sa sollicitude furent des centres très mouvementés et le curé lui-même était toujours au gouvernail. En plus d'un programme chargé d'activités paroissiales, le Père Gilbert répondait lui-même à tout appel et reçut lui-même toute personne qui se présenta au presbytère, voir même tout jeune couple contemplant le mariage. Tous les dimanches, après chaque messe, il salua ses paroissiens au sortir de l'église, un peu à la manière des ministres protestants.

Un homme à pareil zèle ne pouvait être confiné dans les limites d'une paroisse si grande soit-elle . . . S'il était membre de cette société historique, il n'est pas étonnant qu'on le vit rarement aux assemblées. C'est que d'autres organisations le réclamaient également. Pour ne nommer que quelques organisations dont il était membre, signalons la Chambre de Commerce de Manchester, l'Association Commerciale et Professionnelle de Notre-Dame, le Département exécutif de la Croix Rouse américaine, et la Ligue anti-tuberculose. De plus, il faisait partie de presque toutes les sociétés de secours mutuel franco-américain. Il atteint même le quatrième degré des Chevaliers de Colomb.

Le nom de Monseigneur Gilbert est aussi intimement lié aux fleurs, aux livres, et aux bibelots. Ses passe-temps démontrèrent le même manque d'intérêt à la spécialisation et à l'ordre que son quotidien labeur mais ils furent éblouissants. Sa bibliothèque excédait 5000 volumes et embrassait la plus grande et la plus exotique variété de sujets. L'espace libre de son presbytère était encombré de mille et un petits riens. De fait, il était difficile de percevoir Monseigneur Gilbert à son propre bureau. Sa serre était assez grande pour loger une communauté entière. Aussi, elle produisit une variété et une quantité de fleurs.

Monseigneur Gilbert était un homme surprenant. Tous le connaissaient mais peu le comprenaient. Un seul livre pourrait rendre justice à cette personnalité complexe — et cet ouvrage serait une autobiographie (sic).

VII

Réunions de la Société

Bureau, 16 mars 1957

Hotel Lenox, Boston, Mass.

Présents: Abbé Adrien Verrette, abbé Wilfrid Paradis, Juge Arthur Eno, Me Pierre Belliveau, Me Robert Beaudreau, Dr Gabriel Nadeau, Dr Louis-B. Amyot, Mme Emile Cousineau, Mlle Rhéa Caron, MM. Antoine Clément, Marcel St-Denis et F. Raymond Lemieux.

Réunion conjointe du bureau et de la Commission Lafayette en vue des fêtes du bicentenaire.

Semaine Lafayette. Président de la commission, Me Belliveau fait rapport du programme qui a été préparé. La semaine commencera dimanche le 19 mai pour se terminer le 26. Les fêtes débiteront avec le Banquet Lafayette, au Harvard Club à Boston, dimanche soir à 6 heures en présence de hauts dignitaires. Quelques personnages, à regret, ne pourront pas assister à cause d'engagements déjà acceptés. Le lendemain, il y aura cérémonie au Jardin Public, devant la stèle LaFayette, présidée par le consul de France. Durant la semaine les écoles de la Nouvelle-Angleterre ont été invitées à exécuter une manifestation en l'honneur de LaFayette. Il y aura exposition à la Boston Public Library. Des cérémonies auront lieu dans plusieurs villes entre autres Fall River, Hartford, Salem, Concord, Manchester, Lewiston, Schenectady et ailleurs.

Remise de la Médaille Grand Prix. Le bureau décide de décerner sa médaille à un membre dévoué, le juge Raoul-Henri Beaudreau, membre de la cour supérieure du Massachusetts, qui vient de prendre sa retraite après 27 ans au service de ce tribunal.

Hommage à nos Magistrats: La société profitera de cette circonstance pour rendre hommage à nos magistrats. Les juges franco-américains de la Nouvelle-Angleterre seront tous invités à cet effet. Le T. R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., prononcera cet éloge.

Proclamation des Gouverneurs: Le bureau invite MM. J.-Henri Goguen, Lauré-B. Lussier, F.-Raymond Lemieux, Louis-I. Martel et Jean-Charles Boucher à obtenir des gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre des proclamations *Lafayette* à l'occasion du bicentenaire.

Mémorial à Wayside Inn. La commission recommande encore qu'un tableau de bronze soit installé, en octobre, sur l'emplacement de la Wayside Inn, à South Sudbury, Massachusetts, pour commémorer le bicentenaire. Les membres seront invités à contribuer à ce projet qui est accepté.

Représentation. Me Belliveau annonce qu'il a été invité à prononcer plusieurs discours par diverses sociétés et qu'il représentera la société aux fêtes de Paris et de Chavaniac en France, à Ticonderoga, à Lewiston, à Manchester et là où il sera invité. Le bureau remercie le président de la commission pour un tel dévouement.

Fédération des Sociétés F.-A. du Comté Worcester: Par la voix de sa secrétaire, cette fédération sollicite l'honneur de recevoir la Société Historique à Worcester lors de sa réunion-gala en novembre. L'invitation est acceptée.

Bulletin: La deuxième livraison de la nouvelle série du bulletin sera expédiée aux membres en octobre. Un volume de 300 pages environ avec illustrations et un rapport des principales activités franco-américaine de l'année.

Fédération de Fall River: Le bureau inscrit un témoignage de profonde reconnaissance à cette fédération qui recevait la société en octobre dernier et particulièrement au R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., curé de la paroisse Ste-Anne, qui, avec la Fédération et le club Calumet préparèrent une soirée brillante.

Archives. Afin de conserver dans un ordre parfait les archives de la société qui s'accumulent sensiblement chaque année, le bureau décide d'acheter deux nouvelles filières qui seront installées dans les salles de l'Institut Canado-Américain, à Manchester où sont conservées les archives de la société.

Commission Carillon. Le président de cette commission, le Dr Louis-B. Amyot soumet un premier projet et le bureau l'encourage à continuer son beau travail.

Nouveaux Membres. Le bureau recommandera l'admission de plusieurs nouveaux membres à la réunion annuelle du 19 mai.

Commission Jeanne d'Arc. Le bureau invite cette commission à continuer son travail afin que dans un avenir assez prochain le projet d'un mémorial à la Sainte de France, offert par nos écoliers, devienne une heureuse réalisation.

Le trésorier fait rapport et accuse une solde de \$931.62 en caisse. La secrétaire donne rapport de la correspondance en plus du procès verbal qui est accepté.

Réunion Annuelle

19 mai 1957

Harvard Club, Boston, Mass.

La réunion a lieu au Harvard club à quatre heures de l'après-midi sous la présidence de l'abbé Adrien Verrette. Dans son mes-

sage il déclare: "La société vient de terminer une année profitable. Avec la parution de la nouvelle série de son bulletin qui fut très apprécié, la tenu de sa brillante réunion gala à Fall River et l'organisation de la "Semaine Lafayette," les membres ont déployé un intérêt réconfortant. Le projet du monument "Jeanne d'Arc" demeure sur l'agenda.

C'est qu'il ne semble pas y avoir de limite aux initiatives possibles de la société. Les bonnes volontés ne manquent pas. Il s'agit de les mobiliser. Une augmentation sensible dans le nombre de membres faciliterait ce travail. Nos efforts doivent tendre à rendre solide et forte notre société."

Rapport du Trésorier. Le trésorier fait lecture des déboursées de la société durant l'exercice écoulé et accuse une solde de \$1432.80 en caisse.

Eloge. M. l'abbé Wilfrid Paradis fait l'éloge de Mgr Napoléon-J. Gilbert, curé de la paroisse St-Jean-Baptiste de Manchester.

Projets. Au cours d'une discussion intéressante les membres prennent connaissance des divers projets que la société veut exécuter au cours de la nouvelle année. Un vote d'approbation est donné dans ce sens et les membres comprennent que les efforts doivent être conjugués afin d'augmenter l'effectif sociétaire.

Comité de Nominations: Le président, suivant la coutume, invite le comité à préparer une liste de candidats pour le prochain exercice. Le comité est composé du Dr Louis-B. Amyot, président, de M. Antoine Clément et de Me Pierre Belliveau.

Nouveaux Membres. La société est heureuse d'accueillir dans ses rangs les membres suivants: Dr Robert-H. Beaudoin (Manchester), le juge Fernand Despins (Lewiston), R. P. Elmer Dubois, m.s. (Attleboro, Mass), Mgr Stephen Grenier (Woonsocket), M. Jaques Habert (France-Amérique, New York), M. William Lebrun (Lewiston), M. Roland Desjardins (Fall River), Mme Roland Desjardins (Fall River), Mme Jeannette Gauthier (Fall River), M. Bernard Thérout (Fall River), Abbé Bernard St-Hilaire, Me Maurice Lemelin (Manchester), R. P. Narcisse Cotnoir, o.m.i. (Lowell), Mme Rosaire Pelletier, M. Rosaire Pelletier (Hartford), M. Phydime Desjardins (Fall River) et M. Roger Brassard (Manchester).

Bureau 1957-1958. La société choisit à l'unanimité le bureau suivant: Abbé Adrien Verrette, président; Dr Ulysse Forget, vice-président; Mlle Rhéa Caron, secrétaire; Mme Emile Cousineau, adjointe; M. Marcel St-Denis, trésorier; Conseillers (1957-60), Me Robert Beaudreau, M. Louis Leblanc et M. Gérald Robert. Les autres conseillers en fonction: (1955-58), Dr Louis-B. Amyot, Me

Pierre Belliveau et M. Antoine Clément; (1956-59), Dr Gabriel Nadeau, M. Jean-B. Danis et Dr Albert Poirier.

Les membres sont ensuite invités à assister au coquetel et au banquet dans la grande salle du club.

Bureau, 5 octobre 1957

Hotel Lenox, Boston, Mass.

Présents: Abbé Adrien Verrette, Me Pierre Belliveau, M. Antoine Clément, Dr Gabriel Nadeau, Me Robert Beaudreau et Mlle Rhéa Caron.

Commission Lafayette. Me Pierre Belliveau fait rapport avec enthousiasme de la cérémonie qui doit se dérouler sur l'emplacement de la Wayside Inn le 13 octobre alors qu'en présence des officiels de la Wayside Inn Foundation et de la National Trust for Historic Preservation, la Société Historique aura l'honneur d'offrir un mémorial de bronze pour commémorer le bicentenaire de Lafayette. Me Belliveau a surveillé tous les détails de cette cérémonie avec le concours de M. J.-Henri Goguen.

Fondation de la Société. Depuis un certain temps, la société songe à établir un "*Fonds de Réserve*" afin d'assurer la perpétuité de son oeuvre. Le bureau reconnaît le bien fondé d'un pareil projet et demande d'en poursuivre les modalités. Me Pierre Belliveau est chargé de préparer les dispositifs et les règlements d'une pareille fondation.

M. Louis Clapin. Un membre très dévoué de la société est disparu dans la personne de M. Louis-P. Clapin, éditeur-propriétaire du journal "*L'Indépendant*", publié à Fall River. La société rendra hommage à ce membre distingué à sa réunion du printemps.

Commission Carillon. Le travail de cette commission se poursuit avec satisfaction. La société désire participer d'une façon empressée. D'ailleurs, l'Association du Fort Ticonderoga-Carillon demande que la société prenne une part importante dans la manifestation du bicentenaire de la bataille de Carillon en juillet 1958. M. John H.-J. Pell, président, en a signalé sa demande à la société.

Réunion-Gala. Le bureau décide que la réunion-gala de la société aura lieu à Boston, dimanche soir le 24 novembre à la Hampshire House, dans le vieux Boston.

Centenaire Sulpicien. Cette réunion d'automne soulignera officiellement le tricentenaire de la présence de Messieurs de Saint-Sulpice en Amérique. M. le professeur émérite Jules Baisnée, prêtre de Saint-Sulpice et secrétaire de l'Institut Français de Washington sera l'orateur invité.

Hommage au clergé franco-américain. La société profitera de cette réunion pour rendre hommage au clergé franco-américain et l'abbé Camille Blain est désigné pour exécuter cette tâche.

Médaille "Grand Prix". La société profitera également de cette circonstance pour remettre sa médaille "Grand Prix" à Me Joseph Monette, président de la Société de 1902-04, à M. Jules Baisnée, s.s. et à Mgr Olivier Maurault, s.s., p.a., ancien recteur de l'université de Montréal et président distingué de la société Historique de Montréal.

Dons. La société s'inscrit avec empressement au nombre des bienfaiteurs de la Fédération Féminine Franco-Américaine et du Congrès des Franco-Américains à Woonsocket en fin d'octobre.

Réunion-Conférence

24 novembre 1957

Hampshire House, Boston, Mass.

Suivant la coutume établie, la société tient quatre réunions par année dont deux du bureaux et deux séances générales, l'une au printemps et l'autre à l'automne. Il arrive en plus que les commissions siègent à plusieurs reprises en vue de mener à bonne fin les projets en cours.

La réunion du 24 novembre fut très réussie à la Hampshire House dans le vieux Boston sur la rue Beacon. A l'heure du coquetel, le président porte un toast à la santé de monsieur le consul général Charles de Pampelonne qui vient d'être nommé officier de la Légion d'Honneur. Après avoir pris part au lunch buffet, les membres se rendaient dans le salon pour la séance.

Le président présente les conférenciers, M. Jules Baisnée, prêtre de Saint-Sulpice et secrétaire de l'Institut Français de Washington qui intitule sa conférence: "*Les Messieurs de Saint-Sulpice en Amérique 1657-1957*" et l'abbé Camille Blain qui rend "*Hommage au clergé franco-américain.*" Les deux s'acquittent magnifiquement de leur tâche.

Le président préside ensuite la remise de la médaille "Grand Prix" à Mgr Olivier Maurault, p.a., lui aussi prêtre de Saint-Sulpice, ancien recteur de l'université de Montréal, à M. le professeur Jules Baisnée et à Me Joseph Monette, doyen des avocats franco-américains et président de la société de 1902 à 1904. Celui-ci à cause de son grand âge ne peut pas assister. Mgr Maurault remercie gracieusement au nom des récipiendaires.

Dans un message, M. Gilbert Chinard, président d'honneur de la Société Historique rend hommage à M. Baisnée et déclare:

“Dût sa modestie en être blessée, je voudrais surtout dire que sans lui, l’Institut Français de Washington aurait peut-être été fondé, mais sans lui, il n’aurait certainement pas pu continuer à exister et à fonctionner . . . En établissant de façon irréfutable les origines de la hiérarchie catholique aux Etats-Unis, il a dissipé des erreurs accréditées par la tradition et l’autorité d’historiens américains . . .

Dans une ville qui ne compte pas de paroisse française, il a été une présence et pour beaucoup de nos compatriotes qui habitent la capitale américaine un guide et un réconfort. Il a été aussi, qu’il me soit permis de le dire un ami d’une fidélité et d’une patience inébranlable.

Je voudrais enfin vous féliciter et vous remercier de la belle oeuvre accomplie par votre société. C’est par l’histoire que vous vous rattachez à la France et que, dans le pays que vous avez adopté vous n’êtes pas des déracinés. C’est par l’histoire que vous pouvez prendre conscience du fait que dans ce pays encore jeune vous n’êtes pas des nouveaux venus et que dès les origines la France a contribué à son développement. En plus d’un sens aux Etats-Unis vous pouvez vous sentir chez vous. C’est ainsi que la fidélité au souvenir, loin de s’opposer au patriotisme national, ne fait que le renforcer.

Invités

Au nombre des invités on saluait Mgr Olivier Maurault, S.S., P.A., Mgr J.-Arsène Corbeil, P.D., Mgr William Drapeau, P.D., M. le consul Charles de Pampelonne, M. le vice consul Jacques Sénécal, M. Jules Baisnée, S.S., MM. les juges Arthur Eno et Alfred Chrétien, MM. les abbés Camille Blain et Eugène Dumas. MM. les docteurs Arthur J.-B. Falcon, et Ulysse Forget, Mme Reine Malouin (Québec), Mme Marcelle Mainente, le sénateur Jean-Charles Boucher, Me Henri-T. Ledoux, membre fondateur, M Pierre Belliveau, MM. J.-Henri Goguen, Gérald Robert, Antoine Clément et George Filteau.

Nouveaux Membres

La société avait la joie d’admettre 37 nouveaux membres: M. G.-Louis Belliveau (Manchester), Mgr Omer Bousquet (Berlin), Abbé Ernest Brodeur (Manchester), Mgr Wilfrid Chartier (Manchester), Mlle Charlotte Choquette (Northbridge), Mme Aldéa Clapin (Fall River), Mgr Joseph Arsène Corbeil (Woonsocket), Abbé Rodolphe Drapeau (Berlin), Abbé Eugène Dumas (Newmarket), M. Léon Gauthier (Fall River), M. Ulric Gauthier (Farnumville), Abbé Léo Gilbert (Lancaster), M. Roméo Gosselin (W. Hartford), Abbé Adélarde Halde (Manchester), Mgr Jean-B.

Lamothe (Southbridge), Mme Corinne Laperle (Woonsocket), Abbé E.-J. Lapointe (Millbury), Abbé Robert Larouche (Manchester), Mlle Lucille Lefebvre (Bristol), Mgr Edouard Lessard (Manchester), Mlle Gilberte Letendre (Fall River), Mme Marcelle Mainente (Auburn) Mme Reine Malouin (Québec), M. Hector Messier (Saundersville), Juge Guillaume Myette (Central Falls), M. Albert Petit (Fall River), Mme Cécile Plaud (Acushnet), Abbé Albéric Poirier (Wolfeboro), M. Antonio Prince (Woonsocket), Mlle Claire Quintal (Central Falls), M. Gérard Raymond (Holyoke), Me Jean-Paul Soucy (Woonsocket), Mlle Lillian Spénard (Woonsocket), Me Eugène-L. Tougas (Waltham), Mme Pauline Tougas (Manchester), M. Albert Trothier (Bristol), et l'abbé Joseph Vachon (Laconia).

Après avoir remercier les invités et membres, le président ajoutait:

Au cours de l'année certains événements intéressent la société de près. Nous voulons féliciter chaleureusement M. le consul Charles de Pampelonne, notre bon ami, qui recevait récemment la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Grand héros de la dernière guerre, M. de Pampelonne méritait cette haute distinction de son pays.

Félicitations à Mlle Elise Rocheleau, professeur en retraite et écrivain, de Worcester, nommée Chevalier de la Légion d'Honneur.

Nous saluons également la venue parmi nous du nouveau consul du Canada, le sympathique M. Alexandre Beaudreau. Félicitations à Mademoiselle Simone Routier nommée vice consul du Canada, au docteur Arthur J.-B. Falcon, de Pawtucket, R. I., nommé officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américaine, à M. Wilfrid-J. Mathieu, président de l'Alliance des Journaux, nommé officier de l'Ordre de la Fidélité Française, au juge Emile Lemelin, élevé à la présidence du barreau du New Hampshire, à M. J.-Henri Goguen, élu président du Comité de Vie Franco-Américaine et à Mgr Wilfrid Chartier de Manchester, élevé à la prélature.

La société a perdu récemment un membre fidèle dans la personne de M. Louis Clapin, propriétaire-éditeur de notre quotidien, l'Indépendant de Fall River. Nous disons à sa famille éprouvée tout notre sympathie. Et le doyen de nos journalistes, M. Joseph Lussier vient de nous quitter à l'âge de 90 ans. Avant sa retraite et durant plus de 30 ans, il avait été éditeur-propriétaire du journal "La Justice" de Holyoke. Membre de la société durant plusieurs années, il avait été conseiller à différentes dates. Paix à ses cendres. On rendra hommage à ces deux disparus à la réunion du printemps.

Je voudrais remercier tout particulièrement en cette réunion, Me Pierre Béliveau de s'être acquitté avec tant de succès et de

dignité de la présidence de la Commission Lafayette. En plus d'avoir organisé les brillantes fêtes centenaires de la Société, il l'a représentée avec honneur en plusieurs endroits, jusqu'à Paris. La Société est très fière de son travail et lui dit sa gratitude.

En attendant la parution de notre bulletin qui sera surtout consacré à LaFayette j'ai le plaisir de vous offrir une magnifique plaque, hommage de l'Association Canado-Américaine, au sujet de la manifestation en l'honneur de grand héros à Manchester, le 11 de ce mois avec le dévoilement d'une stèle à sa mémoire.

L'année 1958 marquera le bi-centenaire de la victoire de Montcalm à Carillon, aujourd'hui le fort Ticonderoga dans l'Etat de New York. De grandes fêtes sont en préparation. La Société Historique a confié la part de sa participation à une commission présidée par le Dr Louis-B. Amyot de Schenectady, N. Y., assisté de Me Pierre Bêlliveau, secrétaire.

Nos frères du Québec prendront également une part active sous l'égide des Sociétés Historiques et St-Jean-Baptiste de Montréal et de Québec. Le Conseil de la Vie Française a décidé d'apposer un mémorial de bronze à cette occasion. Notre Société Historique voudrait en faire autant, car ce serait le premier geste de la franco-américanie sur le terrain historique de Carillon.

J'invite donc instamment tous les membres et les compatriotes à se joindre à cette louable initiative. Le programme des fêtes qui doivent avoir lieu très probablement, le dimanche, 13 juillet prochain, vous sera communiqué.

Ainsi, la Société continuera fidèlement son travail au service de la présence française en Amérique.

Merci, Mesdames, Mesieurs, d'être venus collaborer à cette précieuse réunion de la Société.

Exercice 1957-1958

Gilbert Chinard, président d'honneur
 Dr Antoine Dumouchel, vice-président d'honneur
 Dr Ubalde Paquin, vice-président d'honneur
 Abbe Adrien Verrette, président
 Dr Ulysse Forget, vice-président
 Mlle Rhéa Caron, secrétaire
 Mme Emile Cousineau, adjointe
 Marcel St Denis, trésorier

Conseillers

1955-1958

Dr Louis-B. Amyot
 Me Pierre Belliveau
 Antoine Clément

1956-1959

Dr Gabriel Nadeau
 Jean-Baptiste Danis
 Dr Albert Poirier

1957-1960

Me Robert Beaudreau
 Louis Leblanc
 Gérald Robert

VIII

Généalogie

Le progrès remarquable de la Société Généalogique Canadienne française depuis 1943 a provoqué un vif intérêt chez notre peuple. Avec ses 1200 membres dont plusieurs des nôtres, la société peut maintenant assurer la publication de ses "*Mémoires*" et tenir ses opérations en alerte avec son bulletin "*Le Mois Généalogique*."

Au livre d'Esdras on lit: "*ils cherchèrent leur titre attestant leur généalogie . . .*" C'est bien le travail très utile que poursuit cette science qui ne peut que développer la fierté chez nous.

L'un des résultats pratiques de ces recherches a été de susciter de grands ralliements de familles. Il est naturel que ces rassemblements aient lieu dans le Québec, où dorment les premières générations de nos ancêtres. Depuis quelques années on assiste à ces magnifiques manifestations qui réunissent parfois des milliers de descendants autour des cendres de l'ancêtre où près du lieu qu'il féconda de son labeur.

Les Tremblay: La famille "Tremblay" compte plus de 65,000 descendants en Amérique. L'abbé Jean-Paul Tremblay dans une étude très bien faite a résumé cette généalogie de Pierre Tremblay qu'il appelle "*Le Père d'un peuple*", ancêtre de tous les Tremblay d'Amérique. Ce volume publié par la Société Historique du Saguenay à l'occasion du tricentenaire de la fondation de la famille en Amérique.

Un premier ralliement des Tremblay avait lieu, à Notre-Dame du Cap, le 14 juillet, lors du pèlerinage des familles nombreuses. Cette manifestation avait été organisée sous la patronage de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste du Québec. S. E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec célébrait la messe et prononçait le sermon.

Mais la grande réunion des Tremblay se déroulait les 10 et 11 août à Ste Anne de Beaupré et à l'Ange Gardien. On évoquait l'union de Pierre Tremblay à Ozanne Achon, le 2 octobre 1657. Il y eut réception à l'hôtel de ville à Québec, le samedi soir avec concert par la fanfare du 22e sur la terrasse Frontenac.

Une messe solennelle fut célébrée en la basilique Ste-Anne en présence de S. E. Mgr Maurice Roy. S. E. Mgr Giovanni Panico, délégué apostolique, empêché de célébrer la messe, adressait cependant un émouvant message.

"Tous unis dans une commune gratitude, nous devons exalter bien haut les mérites et les efforts humbles de Pierre Tremblay, de ses fils et de ses descendants. Ils furent des conquérants authentiques, des défricheurs hardis et des bâtisseurs inspirés. Avec leur cœur et leurs mains, ils ont ouvert larges et fécondes les terres où l'Eglise a bâti ses temples, ses paroisses et diocèses, où la patrie a vu les frontières de la civilisation catholique et française s'étendre rapidement et

avec progrès. Ils ont apporté à l'édifice des institutions de la colonie le génie de leur labeur industrieux et sage. Avec des milliers de leurs compatriotes, normands et autres, en quelques décades, ils ont réussi à donner à la mère patrie, la France glorieuse, un véritable empire en terre d'Amérique."

"Le secret de leur geste incroyable, de leur endurance et de leur merveilleuse adaptation à un monde nouveau, nous le découvrons dans leur foi profonde et leur confiance en Dieu, dans leur amour de Jésus Christ et leur attachement à l'Eglise."

"De nos jours, après trois siècles de vie familiale, il n'est peut-être plus question comme jadis pour l'armée Tremblay et le Canada français, d'agrandir le domaine. Mais les conquêtes à réaliser ne manquent pas pour autant. Luttés et batailles sont le lot de l'humanité en marche, de toute vie qui grandit et mûrit. Dans l'ordre temporel c'est la conquête économique qui s'impose dans un sain esprit de justice et de charité, la conquête des institutions sociales qui assurent et respectent les droits de l'individu et de la personne humaine."

"Dans l'ordre du spirituel et du divin, c'est la conquête de la Cité de Dieu sur celle du mal dans les perspectives du génie chrétien d'un saint Augustin. Toute famille chrétienne digne de ses origines vraiment divines doit sans cesse reprendre conscience de sa destinée et de ses responsabilités . . ."

Le banquet était servi au centre Durocher et présidé par Mgr Victor Tremblay, de Chicoutimi. Durant l'après-midi, les convives se rendaient sur la terre ancestrale à l'Ange Gardien.

Les Simard

La famille des Simard célèbre aussi un tricentenaire, celui de l'arrivée de l'ancêtre, Noël Simard dit Lombrette, à Québec, le 21 juin 1657. On soulignait que la famille Simard est l'une des rares qui possèdent encore en France la maison ancestrale, occupée par le géomètre René Simard à Puymoyen, près d'Angoulême.

Le tricentenaire fut célébré par un pèlerinage de famille à Puymoyen et une audience au Vatican qui valut l'hommage suivant du Pape Pie XII:

"Nous savons bien avec quelle ferveur nos fils du Canada conservent la mémoire de leurs origines françaises et chrétiennes . . . Pour les premiers colonisateurs de la Nouvelle France, la foi catholique fut un principe de fidélité et d'héroïsme. Elle les a soutenus dans leurs labeurs de pionniers, dans les épreuves et souffrances de toutes sortes qu'ils eurent à affronter."

Le ralliement de famille eut lieu à Ste-Anne de Beaupré, le 21 août, sous la présidence du juge Gérard Simard. Pour commémorer le tricentenaire, l'abbé Jean-Paul Tremblay, sous le pseudo Paul Médric, prépara un volume *"Contemporain du Grand Roi"* dans lequel il retrace la biographie de l'ancêtre.

Pierre Simard quittait La Rochelle avec son fils Noël, le 10 avril 1657 sur le *"Tonneau"* pour arriver à Québec le 21 juin. Noël épousera Marie Madeleine Racine en 1661 pour établir la famille en Nouvelle France. Sur un monument érigé aux pionniers de la Baie Saint-Paul, le sculpteur Emile Brunet a fixé dans le bronze Noël Simard, son épouse et leur fille Rosalie, première née dans cette région, en 1680 et mariée à Jean Caron.

On a écrit de l'ancêtre: *"Noël Simard, dit Lombrette patri-arche de grand style, pionnier de haute taille, défricheur de terres, conquérant de domaines, constructeur enfin de bâtiments, maisons, églises; donateur de paroisses, modèles de ces ouvriers vaillants en autant que modestes qui ont édifié de toute pièce une patrie."*

Les Levasseur:

Plus de 4000 membres de la famille Levasseur se réunissaient le 18 août, à Ste-Anne de Beaupré pour célébrer le tricentenaire de la fondation de la confrérie de Ste-Anne, le 1 mai 1657, par les frères Jean et Pierre Levasseur.

En 1655, Jean Levasseur avait obtenu une concession à Beaupré. Il était venu de Paris en 1651 avec sa famille. Il était menuisier. Son frère vint le rejoindre plus tard. Ils fondèrent la "*Confrérie des Menuisiers de Madame Sainte-Anne*." C'est en 1858 que cette confrérie fut transplantée de Notre-Dame à la paroisse St-Jean-Baptiste, de Québec pour devenir la Congrégation des Dames de Ste-Anne.

Comme toutes les familles du Québec, les Levasseurs sont répandus partout en Amérique et comptent encore trois générations de sculpteurs et des statuaires.

Une messe fut célébré par S. E. Mgr Georges Melançon, évêque de Chicoutimi. Il demandait que "*Sainte-Anne redevienne la reine de toutes nos paroisses*." Le R. P. David Levack, c.s.s.r., prononçait le sermon. Un grand banquet avait lieu au Chateau Frontenac sous la présidence de Me Valérien Tremblay.

Dans le message du Pape Pie XII que Mgr le Délégué apostolique remettait à la famille on lisait:

"Sa Sainteté se plaît à voir dans l'accroissement des Levasseur comme un signe de faveur céleste et Elle souhaite que les bénéficiaires sachent rendre à Dieu les actions de grâces voulues dans la solennité d'une cérémonie commune et aussi dans les humbles efforts de la vie quotidienne du chrétien . . ."



20. Manifestation à Fall River, Mass., le 22 mai 1957 en face du monument Lafayette érigé par les Franco-Américains en 1916. De gauche: le commandant Hoffman, l'abbé Gerard Boisvert, le maire John J. Kane, Me J. Edouard Lajoie, le R.P. Thomas Marie Landry o.p., orateur invité.



21. Le Comité du monument Lafayette érigé dans le parc Lafayette de Manchester, le 11 novembre 1957. Au centre, le juge Emile Lemelin, président.
 En bas: Les cadets de l'Orphelinat St. Pierre déposent une couronne de fleurs alors que la chorale St. Jean-Baptiste chante.

Conférences

Napoléon Bourassa tel que je l'ai connu

*Mme Emile Cousineau**

“Je vous arrive ce soir, un peu en dilettante — disons plutôt que je viens vous lire ma composition sur un sujet qui m'intéresse depuis plusieurs années: Napoléon Bourassa, l'architecte de notre belle église Sainte-Anne, une des deux plus belles églises du diocèse.

On me demandera “pourquoi une causerie sur un sujet vieux de 50 ans passés?” — on fait bien encore des conférences sur des auteurs, des compositeurs, d'il y a deux ou trois cents ans. Je crois qu'il est bien à-propos de faire connaître à ceux qui s'y intéressent — qui a illustré d'une manière si grandiose, ce coin de terre franco-américain.

N'est-ce pas, Mesdames, que nous oublions un peu nos travailleurs de la première heure ici? Par exemple, qui se rappelle, ou même qui a jamais su, que c'est un Père Dominicain, le R. P. Paul Victor Charland, à qui nous devons l'architecture du Couvent des Pères, l'Hôpital Ste-Anne, et même l'addition de ce beau Couvent des Révérendes Soeurs Dominicaines?

Bien — comme toutes les vieilles mamans, j'ai le culte du souvenir, et j'essaierai de vous intéresser à la carrière de M. Bourassa, architecte, musicien, (il jouait le violoncelle) — peintre, peintre-décorateur, auteur et conférencier à l'occasion. Comme vous voyez, il avait presque tous les talents artistiques.

Il naissait à la petite Cadie, près de Montréal, en 1827. Il n'était pas Acadien cependant, puisque son ancêtre, au dix-septième siècle, s'était établi à Contrecoeur — mais son enfance fut bercée par les récits de ce malheureux peuple — ce qui plus tard, lui fera écrire son unique roman “Jacques et Marie”, sur le même thème de l’“Evangeline” de Longfellow.

M. Bourassa fit ses hautes études chez les Messieurs de St-Sulpice à Montréal, et confia que c'est dans la chapelle de son collège que lui vint l'inspiration d'une de ses plus grandes peintures: “Christophe Colomb.”

Comme bien d'autres jeunes gens de familles à l'aise de son temps, il opta pour une profession libérale; mais l'étude du droit ne l'intéressa guère, et au bout d'un an, il retourna chez-lui, sans être fixé sur son avenir.

On raconte qu'un jour, assis au coin du foyer, il se mit à crayonner toutes sortes de dessins — de suite, voyant ce qu'il avait

* Cette conférence prononcée devant le Cercle Littéraire de Fall River, le 26 mars 1957 à l'avantage de nous faire connaître un grand artiste qui fut l'architecte de l'une de nos belles églises, Ste-Anne de Fall River. Mme Cousineau est membre de la société.

fait si bien et si facilement, il dit à sa mère: "enfin je crois avoir trouvé mon but." Quelques mois plus tard, il se rendait à Québec afin d'étudier avec le meilleur portraitiste de son temps, Théophile Hamel. Celui-ci ne tarde pas à reconnaître les talents remarquables de son élève; il s'intéressa à lui, et avec le concours de Mgr La-roque de St-Hyacinthe, il décida son père à l'envoyer en Europe pour faire des études plus approfondies. Il en revint en 1856, et poursuivit sa carrière durant plus de 50 ans.

En 1857, M. Bourassa épousait Mlle Azélie Papineau, fille du grand tribun canadien, Louis-Joseph Papineau. Ils eurent plusieurs enfants: pour en citer quelques-uns, M. Henri Bourassa, l'éminent rédacteur du *Devoir* à Montréal, qui hérita la loyauté et l'intégrité de son père, et l'éloquence émouvante de son grand-père; Mlle Adine, qui demeura ici au Couvent des Soeurs Dominicaines pendant le séjour de son père, à Fall River; l'Abbé Gustave Bourassa, qui fut secrétaire de l'Université Laval, et plus tard curé de la paroisse St-Louis de France à Montréal. Ici j'emprunte quelques mots du volume d'Henri Bourassa. "*Le Canada Apostolique*." En 1902 trois pieuses femmes jetaient les bases d'une communauté destinée aux Missions Etrangères, les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée Conception", assistées des conseils de l'Abbé Gustave Bourassa. Malheureusement, une mort foudroyante, quelques années plus tard, l'empêcha de voir sur la terre le couronnement de ses espérances.

Voilà un petit, tout petit compte-rendu de la vie familiale de Napoléon Bourassa.

En 1864, Bourassa fonda *La Revue Canadienne*. Ici j'emprunte des notes de l'Abbé Elie Auclair, dans le volume "*Notes Canadiennes*." L'Abbé Auclair dirigea cette même *Revue Canadienne* de l'année 1908 à 1923: "Tout le monde sait que Napoléon Bourassa est l'auteur de "*Jacques et Marie*", ce touchant roman historique digne frère de l'*Évangéline* de Longfellow, qui s'esquisse dans le cadre si émouvant du "grand dérangement de l'Acadie Martyre en 1755, et qui est, je pense, avec les Anciens Canadiens de Aubert de Gaspé, et le Jean Rivard de Gerin-Lajoie, ce que nous avons de mieux dans notre très modeste production de romans d'avant 1870".

Je continue l'article de l'abbé Auclair:

"Mais l'on sait moins peut-être que Bourassa a publié quantités d'autres nouvelles conférences, et articles écrits toujours d'une plume alerte et élégante dans divers journaux et revues. Conférencier disert et agréable plutôt qu'orateur entraînant, il prit souvent la parole devant des auditoires les mieux choisis — par exemple cette conférence sur son voyage en Italie, donnée n 1860,

au Cabinet de Lecture de Notre-Dame, jusqu'à cette délicieuse causerie: 'Nos Grand'Mères' qu'il donna à un groupe de Dames de la Charité à St-Hyacinthe."

J'ai lu les deux petits volumes comme aussi ses lettres à divers parents — et c'est charmant et spirituel. On accourait de partout pour l'entendre, écoutez plutôt une de ses descriptions du Carnaval en Italie, vers 1855:

"C'était dans le but de juger par mes yeux de cet étonnant contraste que j'avais, un des premiers jours du carnaval, dirigé ma promenade du côté du fameux Corso romain. Après avoir longtemps débattu s'il était de ma dignité d'homme grave d'aller me mêler aux flots de la foule en délire ma curiosité finit par vaincre mes superbes dédains, et je me dirigeai vers la rue des princes romains, l'âme sans soupçon comme toute âme qui ignore le cœur à l'abri d'un paletot noir et le front ceint du castor des grandes circonstances.

J'avais à peine fait quelques pas sur le pavé des Doria, quand (jugez de ma surprise) je me vis inondé sous une averse de dragées enfarinées d'où je sortis en toilette de meunier! Mon pauvre castor! . . . un instant je crus que mon orgueil national devait s'en montrer offensé . . . mais je m'aperçus bientôt que les citoyens de tous les pays du monde, même les enfants de la fière Albion, avaient subi gaiement de pareils outrages. Je me contentai donc de menacer du bout du doigt, avec la meilleure grâce possible, la petite main qui avait si bien accueilli mes débuts et qui se préparait prestement à faire descendre sur moi un nouveau déluge; puis, prenant le pas de charge, j'allai faire invasion chez un de mes amis qui m'attendait à son balcon.

C'est de ce lieu, comme de l'observatoire du Vésuve, que je pus étudier à l'aise et sans trop de danger cette éruption de folie populaire.

Sur tout le parcours du Corsos, qui représente la longueur d'un mille et où s'élèvent les plus somptueux palais de Rome, s'agite une foule compacte, immense — depuis le pavé où circule lentement et sans interruption, au milieu des flots de la plèbe, un double cortège de voitures, jusqu'au plus haut sommet des édifices où stationnent les nombreux domestiques des maisons princières, avec leurs amis. Au bas des maisons, sur l'espace occupé par les trottoirs, s'élèvent, de chaque côté de la rue, deux amphithéâtres continus où les femmes et les jeunes filles des divers quartiers de Rome et de la province viennent prendre place. A ceux qui aiment les costumes pittoresques et qui font une étude spéciale de la grâce et de la beauté, je conseille de s'arrêter un peu devant cette partie du tableau, s'ils en ont jamais l'occasion."

“Autour de l’autel où se célèbre l’office solennel, la messe de paroisse, visitez les pieuses chapelles; on les fit si douces et si recueillies pour mieux faire pénétrer dans les coeurs les grandes dévotions de l’Eglise.

L’âme vient chercher des moyens plus sûrs de se rapprocher du trône de Dieu.

Etes-vous déjà venu visiter notre chapelle du Rosaire? Vous êtes-vous agenouillés dans ce sanctuaire intime qui me donne, à moi, l’impression d’une chambre de Maman . . . chambre très douce, très calme, close à tous les bruits extérieurs et où l’on est si bien! . . . C’est en effet, la chambre de notre Mère . . . et c’est là qu’il fait bon venir se reposer, se confier, pleurer même parfois; mais n’est-ce pas que si près de l’autel, pleurer devient très doux?

“Pour arriver à l’autel du Rosaire, il faut traverser la grande nef, monter les degrés qui mènent au sanctuaire, et là juste à l’opposé du maître autel, le mur se creuse en une espèce de grotte où l’on croit bien réellement voir un coin du ciel.

“C’est une chapelle toute petite, et si pieuse! L’autel est tout doré; le tabernacle, si mignon, si délicat, qu’il nous passe en tête l’idée d’y aller frapper en demandant: “Jésus, es-tu là?”

“Ce que l’on remarque surtout ici, c’est le groupe du Rosaire . . . Elle nous apparaît grande, imposante, la Vierge, tenant en ses bras son enfantelet, le Bon Jésus. Dans ce groupe, deux visions sont reproduites. D’abord celle de Saint Dominique qui, agenouillé aux pieds de Marie, reçoit avec respect et amour un chapelet, gage précieux de tendresse maternelle, arme puissante qui l’aidera à combattre les hérétiques, qui lui donnera la victoire dans la lutte terrible contre les Albigeois.

“Toute la figure du saint est illuminée d’un ineffable rayon de joie et de reconnaissance. Ce rosaire, il le transmettra à ses enfants, et par eux, à tous les peuples; il s’en fera l’apôtre, il prêchera le culte de la Vierge, et sa voix retentira par l’univers entier. Saint Dominique sera la lumière qui éclairera le monde. Ses fils et ses successeurs vivront à jamais.”

. . . Maintenant, je reviens à Bourassa comme écrivain: Je ne sais pas si vous avez lu son roman unique “Jacques et Marie”? Il fut écrit en série pour la Revue Canadienne qu’il avait fondée en 1864. Voici le premier volume de quatre. Si quelques-uns d’entre vous sont de descendance Acadienne, vous y lirez une histoire parfois gaie, parfois navrante, mais toujours un style châtié.

Voici une appréciation que j’ai retrouvée dans le “Précis d’Histoire des Littératures” publié par la Procure des Missions des

Soeurs de Ste-Anne de Lachine, P. Q., sur ce roman: 'Un goût sûr, beaucoup d'esprit, une science profonde des sentiments qui germent dans le coeur de l'homme, remplacent dans ce roman la grandeur des conceptions, l'ampleur de l'intrigue et l'élévation dans le langage — c'est un beau livre pouvant être lu par tout le monde, il peut passer des mains de l'écolier à celles de la jeune fille . . .

Ce roman est le symbole du martyr de la femme acadienne — il y eut probablement des centaines d'épouses et de fiancées qui auraient pu être le modèle de "Marie" de M. Bourassa ou d'Evangeline de Longfellow.

M. Bourassa a fait grand l'honneur à sa famille, à sa génération, à son pays, et il devança peut-être son époque. Il mourut à Lachenaie où il était en villégiature en 1916, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et il fut inhumé à Montebello, la demeure de la famille Papineau.

M. l'abbé Elie Auclair écrit à ce sujet, dans son ouvrage *Figures Canadiennes*:

"Le 23 septembre 1928, on célébrait par de jolies fêtes à Montebello le centenaire de naissance de Napoléon Bourassa, comme on l'avait fait en septembre 1924 à Yamachiche, pour Gérin-Lajoie. M. le juge Fabre-Surveyer, M. le professeur Lagacé, M. le docteur Prince et quelques autres prononcèrent des discours. Au nom de la famille, M. Henri Bourassa, le fils du grand artiste, remercia. Il avait une tâche délicate à remplir. Mais il est un virtuose de la parole et un homme au grand coeur. Il sut trouver, en des reminiscences touchantes, les accents qui convenaient. Librement, fièrement et modestement quand même, il rendit à l'artiste, à l'homme d'honneur et au chrétien sincère qu'avait été son père, le plus discret et en même temps le plus vibrant des hommages. Je pensais, en l'écoutant, à son regretté frère, l'abbé Gustave, qui eut, lui aussi, avec son esprit fin et son coeur délicat, trouvé sans peine les mots voulus, s'il eut été avec nous en ce jour d'apothéose. Et je me disais que vraiment, si Napoléon Bourassa fut un grand artiste, il aura été tout au tant un heureux père. Ce n'est pas souvent qu'un pareil père peut être justement loué par de tels fils!"

Napoléon Bourassa et Mlle sa fille honoraient ma famille de leur amitié, et toujours nous les recevions avec grande affection. L'abbé Auclair dans son livre fait écho à mes souvenirs de jeune fille, à ma sortie du couvent, quand il écrit: "Ceux qui l'ont connu se rappellent ce beau vieillard, tout blanc, pas très grand, à la figure intelligente et fine, peut-être un peu mélancolique, qui se tenait toujours droit et paraissait si digne. On s'imaginait être en présence de l'un de ces gentilhommes d'autrefois — affable, courtois et bienveillant toujours, qui savait garder pour lui ses chagrins,

qui semblait moins pressé que les gens affairés de nos jours . . . il prenait le temps de vivre.

Cher auditoire, je me suis décidée à vous faire ce récit à la suite d'une visite faite à la Révérende Mère Madeleine. Je lui avais demandé l'emprunt d'un livre de M. Bourassa. Elle parut un peu déçue quand je le lui demandai seulement pour une lecture personnelle. "Oh, je croyais que c'était pour en faire une causerie," dit-elle. Je lui en fais l'hommage ce soir.

Je remercie les Révérendes Soeurs Dominicaines et le Révérend Père Landry pour l'emprunt de volumes qui m'ont aidée à vous faire cette causerie, afin de combler mes souvenirs, que j'estime très précieux.

Merci à vous de m'avoir écoutée pendant ces quelques minutes et croyez-moi c'est mon Chant du Cygne.

La Garde-Malade

*Mme Gertrude St-Denis**

Pour vous, jeunes filles qui rêvez d'un bel avenir, capable de satisfaire aux besoins économiques d'une vie normale tout en servant un noble et grand idéal, nulle autre carrière ne saurait mieux combler vos espoirs que celle de la garde-malade.

Le besoin de garde-malades existe depuis toujours cependant ce n'est qu'en 1873 qu'on ouvrait, ici en notre pays, les premières écoles d'infirmières. Cette profession a évolué rapidement si bien qu'aujourd'hui elle commande le respect et l'admiration non seulement des professionnels en médecine mais encore du public en général. C'est une carrière qui ne connaît aucune entrave, ni frontière, ni rang social, car la ville avoisinante comme la vôtre, le riche comme le pauvre ont besoin des services d'une bonne infirmière. Voilà qui vous assure une vie riche d'expériences, de dévouement et, — si c'est vraiment votre vocation, — une vie rayonnante de bonheur au service de l'humanité souffrante.

Quelques-unes d'entre vous seriez peut-être prêtes à m'avouer candidement l'autre rêve que vous caressez dans l'intimité de votre coeur: celui du mariage et de la maternité. Voilà qui est normal; mais, pendant l'attention du Prince Charmant, faut-il nécessairement vous vouer à l'inactivité? D'ailleurs, soyez bien assurées que la formation particulière que vous recevrez dans une école d'infirmières vous sera d'une aide très précieuse même au foyer, comme épouse ou comme mère.

D'ailleurs, il en est de même pour toute formation car, c'est en développant, en exploitant toutes les richesses, talents et aptitudes

* Madame Gertrude St-Denis, présidente de l'Alliance Radiophonique française.

innés que vous atteindrez le plein épanouissement de votre personnalité pour le plus grand bien et le bonheur "des vôtres."

Si la vocation de l'infirmière vous attire, de grâce répondez à l'appel. Le besoin est si grand, urgent parfois dans nos hôpitaux et cela dans toutes les différentes spécialités: obstétrique, chirurgie, médecine générale, pédiatrie, radiologie, laboratoire, thérapeutique et autres. Si vous préférez le service privé, là encore les demandes sont innombrables. Ensuite, il y a la garde-malade assistante du médecin dans son bureau, la garde-malade dans les usines, dans les hôtels, dans les écoles, à bord de nos avions; et c'est ainsi que chacune saura trouver une sphère d'action où elle deviendra quasi indispensable. Pour les voyageuses, celles capables d'endosser un train de vie plus mouvementé, il y a toujours le service militaire dans le corps médical de l'armée, de la marine ou de l'aviation. Vous avez un choix très varié, n'est-ce pas?

Maintenant, vous voulez savoir quelles sont les études préparatoires à une telle carrière.

Eh bien, voilà: il vous faut tout d'abord compléter vos études supérieures classiques. La formation spécifique conduisant au titre de garde-malade graduée et licenciée peut s'obtenir de deux manières.

Le cours choisi par 90% de nos garde-malades est un cours de trois ans dans une école de garde-malades d'un hôpital attitré. Pour vous, chères petites Franco-Américaines de Fall River, votre choix, n'est-ce pas, s'arrêtera préférablement sur l'école de garde-malades de notre hôpital Ste-Anne qui, d'ailleurs, se classe au tout premier rang.

L'étudiante garde-malade qui, bien entendu, demeure à l'hôpital, étudie et travaille auprès des malades environ quarante-quatre heures par semaine avec une ou deux journées de congé par mois selon le règlement.

Après avoir subi avec succès l'examen final vous décernant le diplôme de l'institution, il faut ensuite passer l'examen de l'Etat afin d'obtenir le titre de garde-malade licenciée. Vous pouvez alors parachever vos études dans une spécialité de votre choix.

Si vous le préférez et que la situation financière le permette, on donne, dans certains collèges, dans certaines universités reconnus à travers le pays, un cours de quatre à cinq ans où se multiplient les heures de classe et les heures de travail dans les meilleurs hôpitaux et cliniques, le tout conduisant en même temps au baccalauréat-ès-sciences et au diplôme de garde-malade. Il vous reste alors à passer l'examen d'Etat. Vous voilà donc qualifiées pour des postes très élevés dans votre profession tels, directrice ou institu-

trice dans une école de garde-malades, chef garde-malade dans nos meilleurs hôpitaux ou autres.

Maintenant demandez-vous bien si vous possédez toutes les qualités d'esprit et de cœur requises d'une garde-malade modèle? Il ne saurait être question de choisir une telle carrière à cause du prestige qui y est attaché encore moins pour le simple plaisir de revêtir le bel habit blanc symbole universel de dévouement. Il est si décevant parfois de découvrir les véritables raisons qui ont motivé le choix de certaines vocations . . .

La future garde-malade tout comme le médecin, doit être robuste de corps et cultivée d'esprit. En effet, si votre santé ne vous permet pas de faire face à un travail astreignant, chargé de fatigues, d'heures irrégulières, de dangers de contamination, abandonnez de suite vos beaux rêves car ils deviennent par le fait même irréalisables.

Cultivée d'esprit car, croyez-moi, vos nouvelles études basées sur les sciences devront vous inspirer le désir de connaître et la volonté d'approfondir vos connaissances, ce qui revient à dire que vous devrez être douée de sérieux talents naturels et d'aptitudes particulières pour les travaux de synthèse et de déduction. Par surcroît, une fine psychologie de l'âme humaine est chose indispensable ce qui vous permettra, en maintes circonstances, de faire les observations saines, justes et raffinées que l'on attend de vous.

La fermeté, la persévérance, la patience, la générosité, la souplesse de caractère, l'esprit d'initiative et de responsabilité, la discrétion, voilà d'autres qualités qui assureront votre succès dans cette belle carrière vers laquelle vous vous acheminez.

Je dois, en toute sincérité, vous rappeler trois principes importants dont vous devrez inspirer votre vie qui, sous ces trois aspects s'identifie parfaitement à celle du médecin: la chasteté, l'honnêteté et la dignité professionnelle. Chaste de cœur et d'esprit, honnête et digne, en tout, partout et toujours, telle devrait être la devise de toute garde-malade.

J'ose vous conseiller d'apprendre dès le début, l'engagement solennel que vous prendrez le jour de votre graduation afin d'en approfondir le sens, d'en saisir toutes vos facultés pour en imprégner votre vie même au cours de vos années d'études.

"Je m'engage à toujours assister les malades au meilleur de mon pouvoir et de ma connaissance, à ne point livrer de substances toxiques, à m'abstenir de tout usage répréhensible des moyens et des instruments de mon art et à observer un silence absolu sur les secrets intimes de mes patients."

J'ai voulu, chères petites Franco-Américaines, vous tracer le portrait de la garde-malade modèle. Cette belle carrière est vôtre si vous avez appris que le plus beau don est encore et toujours celui de soi-même.

Allez-y donc de tout coeur, avec beaucoup d'enthousiasme en vous rappelant toutefois ces paroles empruntées à un écrivain canadien :

“Dans le firmament de la générosité, le soleil connaît parfois d'assez longues éclipses. Au début, tout est beau et léger, mêmes les plus pénibles corvées. Mais un jour vient, assez tôt parfois, où tout semble de plomb. C'est dans ces moments que le chef, — dans tous les domaines, — donne sa vraie mesure. Travailler, se dévouer quand tout est facile et consolant, y a-t-il quelque chose de plus agréable? Mais garder son poste malgré les difficultés, résister aux attaques répétées du découragement, rester là quand tout, semble crouler autour de soi; ignorer la misère des jalousies, des rivalités, des mesquineries, souffrir en silence de la défection d'un collaborateur aimé, voilà qui est dur, qui vous atteint jusqu'au fond de l'âme mais qui vous trempe aussi comme l'acier. Etre vraiment chef, c'est l'être jusque là.”

Chères jeunes filles, vous avez voulu librement faire le plus beau don de soi, celui de vous-mêmes. Sachez bien par ailleurs, que la mesure de votre don, est “de donner sans mesure.”

X

Etudes

Propos d'éducation

Marcel Raymond*

Appel Spécial

Nous constatons tous avec assez d'amertume la désaffection de nos écoliers pour leur langue maternelle.

Il était sans doute à prévoir qu'une tradition séculaire finirait un jour par se désintégrer et perdre son sens pour les générations si changeantes de notre temps. Mais voici qu'un *brillant avenir*, plein de promesses pour la jeunesse franco-américaine, se dessine largement à l'horizon. L'argument tant de fois entendu qu'on n'a pas besoin de français parce qu'on est aux Etats-Unis, ne saurait être plus faux qu'à l'heure actuelle. C'est précisément parce nous sommes aux Etats-Unis, pays trop unilingue, qu'il nous faut maintenant participer activement à la grande campagne de bilinguisme national.

La présence américaine sur tous les continents du monde a fait reconnaître à nos chefs, civils et militaires l'humiliante lacune qui existe chez les Américains dans le domaine des langues universelles. Notre mission à la tête du monde libre est sérieusement entravée parce que nous ne pouvons pas communiquer efficacement avec les autres peuples.

De tels embarras ont vite mené nos gouvernants à promouvoir l'enseignement bilingue dans les écoles publiques primaires et secondaires, puisque c'est dans les jeunes esprits qu'il faut implanter le germe si délicat du dédoublement linguistique.

C'est dans de telles perspectives que *La Chronique Etudiante* du *Messenger* lance une grande offensive dans le but d'éclairer la gent étudiante franco-américaine sur son devoir patriotique actuel, qui est de répondre à l'appel du gouvernement, à cause des avantages spéciaux dont elle a hérité par sa naissance et son éducation.

Voici donc le moment providentiel de mener à son aboutissement l'immense labeur de cinq générations franco-américaines pour la conservation du français. Il nous faut faire sentir à la jeunesse, et en termes qu'elle comprendra, l'universalité pratique du français à l'heure actuelle et pour un avenir illimité. Lorsque le besoin est si pressant, nous nous devons de dédier à la patrie les deux langues que nous avons eu le loisir de cultiver en terre américaine.

* Ces propos furent publiés par tranche dans *Le Messenger* (Lewiston) par Marcel Raymond, professeur à l'école supérieure Saint-Dominique, de Lewiston et directeur des émissions françaises au poste WCOU.

Pouvons-nous compter sur votre appui dans cet apostolat patriotique des temps nouveaux?

• • •

Renaissance

Au XVème siècle, l'Europe vivait dans un traditionalisme étouffant. Parce qu'il n'y avait plus de mondes à conquérir, les hommes désœuvrés piétinaient sur place, en proie à l'ennui et au défaitisme. Insensibles à leurs origines et à leur immortelle destinée, les nouvelles générations se sentaient déjà vieux dans le berceau et n'avaient plus qu'à cheminer vers une mort inévitable. Une existence sans vie désintégrait morbidement l'ancien monde.

Tout à coup, les cris de "Terre! Terre!" poussés par Christophe Colomb remuèrent cette masse léthargique. D'un monde agonisant sortit la plus belle floraison de découvreurs, de guerriers, de missionnaires, de commerçants, d'écrivains, de savants, de bâtisseurs de monde! Ce fut la Renaissance . . .

Ne voit-on pas aujourd'hui la jeunesse franco-américaine hantée par le mal du XVème siècle?

C'est par la conquête d'un monde qu'il faut l'arracher à l'extinction. Or, la découverte sensationnelle de notre temps, comparable à celle de Christophe Colomb, c'est le NOUVEAU MONDE INTERNATIONAL, avec toutes ses ramifications non encore déployées, qui pénétreront un jour jusque dans le détail des vies individuelles.

Ce monde est à explorer, à conquérir, à évangéliser. Il lui faut ses éducateurs et ses hommes d'affaires et ses professionnels et ses politiques et ses penseurs et ses savants bilingues.

La jeunesse franco-américaine doit le savoir! A nous de lui révéler son avenir, puis de la rendre jusqu'au coeur de ses origines pour y sonder le fondement de son actuelle vocation patriotique. Cette base recherchée, solide comme la République, c'est l'alliance permanente Washington-LaFayette, écrite en lettres authentiques aux plus belles pages de notre histoire. Qui mieux qu le Franco-Américain peut se réclamer de la patrie, lui qui est le vivant rappel des deux héros les plus saillants de la Révolution?

La jeunesse ainsi réintégrée au coeur même de l'Amérique embrassera le double caractère de ses origines unifiées pour se dédier à la conquête de son *brillant avenir*. Et alors une nouvelle floraison germera sur cette terre d'élection . . . et la Nouvelle-Angleterre deviendra le pays du bilinguisme intégral, ouvert à tous les peuples de langue française et anglaise désireux de s'éclorre au climat de la culture franco-américaine. Ce sera la réalisation pratique de l'idéal Washington-LaFayette . . . la RENAISSANCE des temps nouveaux.

Bilinguisme Intégral

Peut-on s'imaginer un organisme de survivance plus élaboré que celui de la société franco-américaine en Nouvelle-Angleterre? Les assises de l'édifice centenaire reposent solidement sur le sol américain; l'architecture imposante, légitime orgueil des créateurs, ne cesse d'étonner les passants unilingues. Et, en général, les locataires s'y plaisent, mais il y a toute une exception: la génération nouvelle. Pourquoi?

L'édifice est inachevé! Il lui faut son étage culturel, le seul qui puisse désormais abriter la relève. La jeunesse ne peut pas aimer une langue corrompue qui ne dessert qu'une fraction de ses connaissances, de ses sentiments, de ses initiatives et de ses jeux. Elle n'épousera le français que s'il peut pénétrer dans les replis multiples de son existence. Son parler actuel n'y suffit pas.

Même au terme de leurs études secondaires, les enfants ne mordent pas encore dans la langue correcte, parce qu'ils l'entendent que trop peu. Autour d'eux, on n'a pas le souci du mot juste, le culte de l'expression française.

Qu'entendent-ils au sein de leur famille, sur la rue, aux terrains de jeu, dans les bureaux des professionnels? . . . Croyez-vous que l'emprise limitée de l'éducateur ait raison d'un entourage aussi compact?

Si on ne sait plus s'exprimer tout en français, il faut faire un effort sur soi-même, aller aux sources et perfectionner ses moyens d'expression, puisque l'existence même du franco-américanisme en dépend. Nos jeunes gens sont beaucoup moins intéressés aux traditions ancestrales qu'aux promesses d'avenir. Que l'étude du français leur ouvre vraiment les yeux aux beautés de la culture française, que l'apprentissage de la langue leur fournisse le moyen de s'exprimer adéquatement partout où on la parle, qu'ils réussissent enfin à maîtriser un français universel . . . ne conserveront-ils pas leur héritage par fierté personnelle? par satisfaction culturelle? par un argument d'avenir?

Tout le monde doit donc professer le *bilinguisme intégral*, c'est-à-dire *l'anglais complet* à ses heures, et *le français complet*, lui aussi, à ses heures. Le va-et-vient continu d'une langue à l'autre au cours d'une même conversation, voire d'une même phrase, finit par confondre la pensée, et les deux langues y perdent de leur prix. On finit par ne parler ni français, ni anglais, et faute de mieux, on blâme sa langue maternelle. De là à s'en déshabiller, il n'y a qu'un pas . . . et la jeunesse est en train de le faire.

Réussira-t-on à lui créer le climat culturel à temps? Ajouterait-on le dernier étage à l'édifice de la survivance? Il suffit de se

convaincre dès maintenant que le français mal parlé n'est plus à la mode.

* * *

Réforme Scolaire

On persiste à enseigner le français dans nos écoles franco-américaines. Serait-ce pour maintenir à tout prix un simulacre de tradition chez une gent étudiante sursaturée de règles grammaticales et d'exercices monotones, ou pour lui inculquer une culture vivante qui la délivre de son piétinement linguistique!

Le jour où une langue facultative se détache de la culture et de la civilisation qui lui sont propres, elle se condamne à une stagnation fatale, parce qu'il ne lui reste plus qu'une valeur terre-à-terre, souvent artificielle et extrinsèque. C'est donc par l'incorporation de la culture française et l'application de la pédagogie moderne au cours de français qu'on reformera l'enseignement traditionnel chancelant. Il faut que le français déborde de ses cadres réduits.

Si j'étais à même de suggérer une réforme scolaire, je proposerais d'emblée la méthode directe, c'est-à-dire l'enseignement de la langue correctement parlée. Les règles formelles de la grammaire ne viendraient ensuite que confirmer et expliquer un fait accompli: le bon parler français! Imaginez le progrès.

De là à une lecture intelligente de textes, choisis pour leur contenu culturel à base de civilisation française, la transition se ferait progressivement et sans heurt. L'élève déjà initié à l'usage correct des mots s'ouvrirait à tout un monde de connaissances formatrices et captivantes.

Les écoles bilingues devraient coordonner l'enseignement des langues en les faisant progresser l'une par l'autre par des rapprochements fréquents et profitables. On y perd à les caser chacune dans son coin.

Ne pourrait-on pas, par exemple, enseigner un vocabulaire bilingue au lieu de deux vocabulaires complètement séparés? Afin de réaliser une compénétration bilingue intégrale, ne consacrerait-on pas avec beaucoup de fruit la fin de chaque cours à un bref résumé dans l'autre langue? Le cours de religion se récapitulerait en anglais, et les autres cours, tels ceux d'histoire, de sciences et de mathématiques, en français. L'élève apprendrait ainsi à exprimer correctement toutes ses connaissances dans les deux langues. Et entre les cours, on pourrait spécifier alternativement l'emploi obligatoire d'une langue plutôt que de l'autre, pour un temps déterminé.

Enfin, au lieu de tout laisser à l'initiative des éducateurs privés, n'y aurait-il pas moyen de créer un centre pédagogique

régional puis général qui pût conseiller, propager et appuyer un programme d'enseignement bilingue uniforme, bien raisonné et surtout bien suivi dans toutes les écoles franco-américaines?

Je laisse à penser ce qu'une telle réorganisation scolaire pourrait entraîner à sa suite. De lettre morte qu'il est trop souvent pour la jeunesse, le français deviendrait une vie culturelle intense.

* * *

Orientation

La cohabitation de plusieurs langues chez un même peuple est un phénomène stable dans les pays de l'Europe centrale, où les voisins très nombreux circulent facilement au-delà de leurs frontières nationales. Le contact multilingue quotidien dans toutes les sphères de la vie par lui-même le meilleur argument de nécessité, et on ne songerait pas à dédaigner l'étude des langues modernes.

En Amérique du Nord, l'isolement géographique et l'absence presque complète de voisins d'une autre langue ont créé une mentalité unilingue, puisque pour toute raison pratique il suffit de parler l'anglais. Jusqu'en ces derniers temps, nos compatriotes américains comprenaient donc mal l'impérieuse nécessité des langues dans le monde. Le rapprochement international, amené par la Deuxième Guerre, a transformé la pensée américaine à un point tel qu'aujourd'hui l'enseignement public encourage officiellement la propagation des langues à tous les degrés de l'instruction.

Quant à nous, Franco-Américains, la loyauté ancestrale et la proximité du Québec, bien plus que le retrécissement du globe par la vitesse aérienne, nous ont poussés à conserver notre héritage français. Pris dans le canal étroit d'une tradition séculaire, nous avons vécu en marge des nouvelles tendances. Notre enseignement privé n'a pas reçu le renouveau de l'enseignement public. Il est en retard sur celui-ci, je dirai même inférieur.

Il nous faut à tout prix dégager de ses contours archaïques une tradition qui perd de plus en plus la faveur de nos gens. Parlons moins du passé et plus de l'avenir. Nos arguments solidifiés porteront sur un principe culturel à portée internationale.

Jusqu'en 1940, nous n'avions de voisin immédiat que le pays d'en haut. Aujourd'hui, l'Atlantique se franchit en quelques heures. Or, que trouvons-nous de l'autre côté? La France et l'Atlantique française! Nous sommes donc aux frontières du monde occidental français. Il est à prévoir que les contacts se multiplieront bientôt sur les plans culturel et économique. On peut même susciter dès maintenant de tels échanges. Qui mieux que le Franco-Américain en profiterait et saurait en faire bénéficier les autres? S'il le veut,

il deviendra le trait d'union de trois continents; sous son influence, la Nouvelle-Angleterre se transformera en un réseau de vitalité bilingue.

Aux dirigeants autorisés de la survivance française d'exploiter à loisir cet audacieux projet et de le porter en temps et lieu à la connaissance des gouverneurs, des consuls, des ambassadeurs et des gouvernements franco-américains. Les déclarations officielles de Washington, d'Ottawa, de Québec, de Paris et de l'Afrique française pourraient orienter et renforcer au possible nos efforts trop souvent obscurs et insuffisants.

Si jamais une telle excoissance venait à se réaliser, la Nouvelle-Angleterre figurerait au premier plan sur la scène mondiale. Le plus humble Franco-Américain aurait l'allure d'un roi. Et la fleur de lys fleurirait à son apogée, sous un diadème d'étoiles.

Autour de notre parler

*Abbé Adrien Verrette**

Depuis bientôt 35 ans la société du Bon Parler Français s'efforce avec succès de répandre la fierté autour de notre parler. Cette tâche apparaît de plus en plus nécessaire chaque fois que nous regardons d'un peu près le comportement de notre langue.

En déposant la vie française sur les rives du Nouveau Monde, nos ancêtres y ajoutaient tout naturellement la langue qu'ils portaient dans leur cœur. Elle était l'expression ou le véhicule de la civilisation qui avait forgé toute cette vie.

Depuis ce temps combien de luttes ont été menées afin de conserver ce patrimoine culturel qui a si profondément marqué tout le continent. La fin de ces efforts n'est sûrement pas en vue.

Il aurait pourtant été si facile pour nos devanciers, au lendemain de la conquête, d'abolir leur sens français et de se ranger docilement sous la gouverne absolue de leurs nouveaux maîtres. Tel ne fut pas le cas et c'est la religion de nos pères qui sauva en quelque sorte leur langue et leur civilisation. Si les conquérants avaient été des catholiques d'expression anglaise, il est fort probable que les positions du français en Amérique seraient moins brillantes aujourd'hui. En tous cas des générations ont continué à aimer leur langue et à la propager. La Providence a semblé bénir et encourager cette détermination.

La culture anglo-saxonne qui allait cependant s'emparer si largement des énergies sur le continent devait inévitablement rendre la vie de notre langue difficile, simplement par la force des choses. On ne se frotte pas impunément contre un colosse.

* Article paru dans la 22e Revue de la Société du Bon Parler Français, Montréal, juin 1957.

Au cours des ans de nouveaux termes paraîtront, des anglicismes nombreux et des déformations. Tout cela contribuera à déparer notre langue pourtant si riche et si belle. Mais son essence même demeurera avec sa grammaire, sa syntaxe et son lexique. Il reste que pour bien parler et écrire il n'y a qu'une seule langue française.

Tout peuple possède son langage populaire et l'on voit souvent des gens distingués qui s'y abandonnent dans la conversation intime sans qu'il y ait scandale.

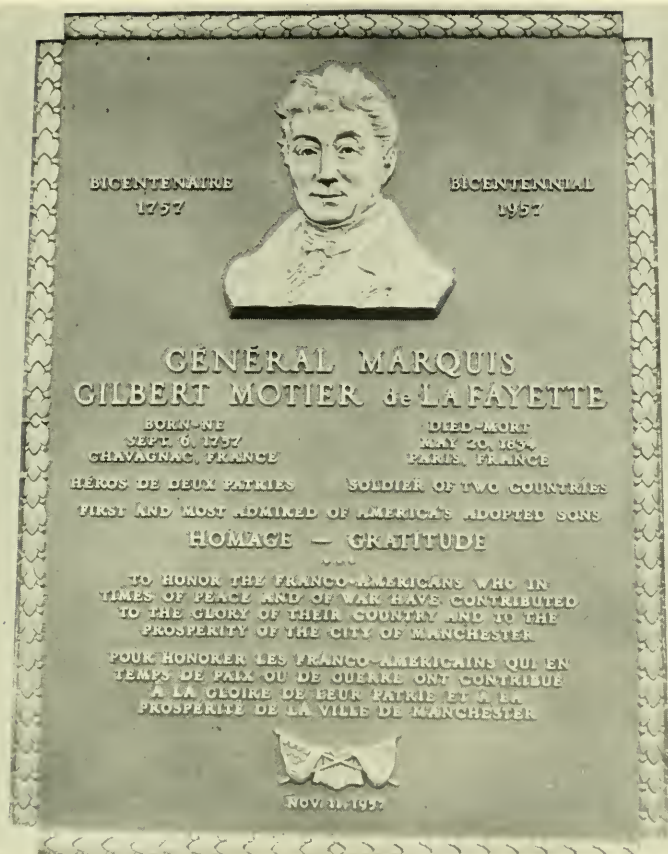
Le Glossaire du Parler français au Canada a fixé sans les imposer un certain nombre de termes savoureux et d'expressions pittoresques. Les rédacteurs du glossaire s'empressèrent d'ajouter que la société "a travaillé pour que cette langue s'épure, se corrige, reste toujours saine et de bon aloi; pour qu'elle vive, qu'elle évolue, en se pliant aux exigences de conditions nouvelles, mais naturellement, suivant les lois qui lui sont propres, sans rien admettre qui ne s'ajuste à son génie, sans jamais cesser d'être française dans les mots comme dans les tours; pour qu'elle s'étende aussi, mais sans heurter les ambitions légitimes, et dans le juste exercice de ses droits; pour que le verbe français, enfin, demeure l'expression des vertus de notre race." Voilà une doctrine qui est bien acceptable.

En Franco-Américanie, le même phénomène s'est produit, puisque nous sommes un déversement naturel de la famille française en Amérique. Nous avons donc reçu le même patrimoine culturel en partage. Mais parce que plus mêlés à la vie quotidienne du pays et aussi manquant au début des facilités éducatives notre parler s'est plus rapidement modifié. Des anglicismes fourmillent dans les conversations et souvent notre peuple parle un français boiteux, mais faut-il pour tout cela y renoncer et abandonner tout souci de perfectionnement. Une telle attitude ne serait pas sérieuse. Ce serait comme congédier tout élève qui n'arrive pas bon premier en classe. Non, la vie dans toutes ses modalités est perfectible.

Il ne peut donc pas entrer dans les desseins des gens sérieux de s'abandonner à une langue triviale, préconisée par certains imprésarios. Pourquoi continuer la mise en scène d'un parler baroque simplement pour nourrir la médiocrité. Ne serait-il pas préférable de songer à élever l'idéal de notre peuple.

Dans les débats autour de notre parler, il arrive que nous nous infligeons mutuellement des blessures sans faire de progrès, pendant que le français se dilue un peu partout.

Pourquoi ne pas faire la part des réalités. De chaque côté de la frontière nous avons nos dissolvants au service de ce qui se défait. Envahis que nous sommes par l'infiltration anglo-saxonne



22. Tableau commémoratif du bicentenaire sur la stèle dans le parc Lafayette.

23. Le maire Josaphat Benoit accepte le monument Lafayette au nom de la cité de Manchester.





24. Les écoliers de la paroisse Ste-Anne, (Woonsocket, R. I.), célèbrent le bicentenaire Lafayette.



25 Le présidente de la Société Historique est l'orateur invité, le 17 aout 1957, au dévoilement d'une plaque qui souligne le passage de Lafayette en juin 1924, sur le lac Champlain en face du Fort Ticonderoga-Carillon.

jusque dans la moelle et qui se déverse à flots dans nos foyers, nous devrions plutôt nous attacher fièrement à notre langue avec le souci de la conserver toujours saine et pure avec les adaptations permises. Nos linguistes attitrés nous guideront dans ce domaine.

Malgré tous les efforts répétés de re francisation qui devront forcément se multiplier sans relâche, nous aurons toujours du mal à conserver notre héritage culturel. Nous devrions donc travailler à enrichir cette langue tout en montrant une certaine indulgence à l'endroit de nos frères moins fortunés. Heureusement que nous aurons toujours nos apôtres pour défendre notre verbel

Il semblerait que le projet proposé par Mgr Félix Savard, au IIIe Congrès de la Langue française en 1952, demandant la création d'un office de la langue française apporterait un immense concours au comportement du verbe français en Amérique.

D'ailleurs notre tâche sera toujours inachevée. Les langues vivantes s'enrichissent et s'améliorent continuellement. Le travail de notre société est un exemple éloquent de ce que nous pouvons partout pour embellir notre langage.

Que l'Académie canadienne française, la Société du Parler français (Québec), nos écoles normales et tous les autres organismes culturels continuent sérieusement leur besogne et notre parler, même s'il doit subir inévitablement des assauts, conservera assez de vitalité et de beauté pour intéresser et stimuler fièrement tous ceux qui l'ont reçu en partage et qui veulent le faire rayonner. Aimons notre langue et nous provoquerons ainsi le souci de la faire respecter et ce sera déjà au milieu de nos populations un grand pas dans son ascension au sein de la grande famille française d'Amérique.

En faveur du bilinguisme

On parle beaucoup de bilinguisme et de l'enseignement des langues secondes au pays. Il semble que l'on comprend de plus en plus que pour faire bonne figure à l'étranger les Américains doivent parler et connaître une autre langue que l'anglaise. Les deux dernières guerres et les relations internationales qui se multiplient exigent ces connaissances et des efforts sérieux sont tentés pour établir même dans les écoles publiques du pays l'enseignement des langues secondes à partir du primaire.

On a relevé avec empressement des paroles que Mgr Daniel Feeney, évêque de Portland prononçait à une convention régionale de la société l'Assomption à Lewiston, le 22 mai. Il disait: "il

nous faut, dans le service à l'étranger, des hommes pouvant parler une autre langue que l'anglais; et avec l'anglais et le français vous pouvez voyager n'importe où dans le monde . . . A Washington, on a commencé de se rendre compte de la réalité. Si notre nation doit envoyer des diplomates à l'étranger, il convient qu'ils soient qualifiés . . ."

Dans le même sens, le docteur Théodore Huebener, directeur des langues étrangères dans le département scolaire de New York déclarait à la 4^e conférence des Instituteurs des langues étrangères à Boston, en avril: *"les éducateurs ont besoin de découvrir un moyen de combiner l'enseignement des langues avec les cours de sciences et commerciaux."* Dans son rapport, le professeur Huebener recommandait un programme de trois langues pour le *"junior et le senior high schools."*

A ce propos, Antoine Clément ajoutait: *"Ne parlons pas du système scolaire de Lowell. Traversons les limites pour aller en banlieue à Dracut et nous verrons là un système scolaire à la page qui suit le changement et le mouvement favorable aux langues étrangères dans environ 34 Etats au pays aujourd'hui. Là la langue seconde préférée aux écoles primaires ou élémentaires, c'est le français. On a commencé à l'enseigner aux 7^e et 8^e, puis l'année suivante aux 5^e et 6^e et depuis l'automne dernier aux 3^e et 4^e. Et la population s'en trouve fort bien. Naturellement, c'est un franco-américain, le directeur des écoles Paul Phaneuf, qui a introduit la nouveauté selon les recommandations des associations de professeurs de français au pays ces dernières années."*

Un autre éducateur, Gordon R. Silbert, professeur au Union College de Schenectady, New York proposait le programme suivant: dans le but de favoriser l'enseignement des langues par la télévision.

Le français enseigné par la télévision

Gordon R. Silbert

L'intérêt manifesté aux Etats-Unis pendant ces dix dernières années envers l'introduction des langues vivantes dans les écoles élémentaires est bien connu. Il s'explique notamment par:

1. Un mécontentement au sujet de la position des langues dans l'enseignement des "high schools" où, trop souvent, on en a vu l'étude réduite au point de ne commencer qu'à l'âge de 14 ou 15 ans et de ne durer que deux ans;
2. Une conscience accrue des raisons psychologiques qui conseilleraient le commencement de l'étude des langues à un plus jeune âge; et
3. Le climat d'après-guerre aux Etats-Unis, créé en partie par les voyages et les rapports à l'étranger de centaines de milliers d'Américains, en partie

par l'extraordinaire rapidité des moyens de transport et de communications et par l'essor du tourisme, en partie par le nouveau rôle politique et économique des Etats-Unis, en partie, enfin, par un souci commun de compréhension internationale. Baptisé FLES (*"Foreign Languages in the Elementary Schools"*), ce mouvement a obtenu non seulement l'adhésion de la *Modern Language Association* et de personnalités en vue dans les professions-libérales, le monde des affaires et le gouvernement, mais presque sans exception l'appui enthousiaste des parents et du grand public dans les villes où l'on a commencé, le plus souvent à titre d'expérience, d'enseigner une langue vivante aux élèves de 6 à 11 ans.

En septembre 1943, on établit à Schenectady, ville de 100,000 habitants environ située dans l'état de New-York, à 250 kilomètres au nord de la ville de New-York, un programme où une leçon hebdomadaire diffusée par la télévision servait de base à l'enseignement du français parlé dans quatorze classes élémentaires. Commencé à titre d'essai, ce programme a continué sans interruption depuis 1953, compte plus de 1,700 élèves pendant l'année scolaire 1956-57, et promet de devenir une partie établie du programme des écoles élémentaires de Schenectady.

Notre intention est de décrire d'une façon aussi objective que possible cet enseignement, dont il faut d'abord expliquer en quelques mots l'origine. Tandis que l'auteur de cet article et d'autres personnes intéressées menaient une propagande discrète en faveur de l'établissement d'un programme FLES à Schenectady, on discutait beaucoup sur un plan national les possibilités d'employer la télévision dans l'enseignement. Ces discussions étaient d'autant plus vives à Schenectady et dans la région que Schenectady se trouve être le siège de la Compagnie Générale d'Electricité (G.E.) et le site de sa station WGRB, un des premiers postes émetteurs de télévision aux Etats-Unis. La Compagnie finit par offrir de diffuser des programmes éducatifs à titre d'expérience si des écoles, des collèges, des musées, etc., de la région s'associaient pour en assurer la production. L'association créée en 1953 (dénommée le *Mohawk-Hudson Council on Educational Television*) choisit pour président le docteur H.-J. Linton, surintendant les écoles de la ville de Schenectady. Ce fut le docteur Linton qui, à la fois enthousiaste des possibilités de l'enseignement par télévision et au courant du mouvement FLES, proposa de faire l'expérience de diffuser des programmes de langue vivante qui seraient vus et entendus par des élèves des écoles élémentaires dans leurs écoles mêmes. Consulté sur cette proposition, l'auteur de cet article, professeur et chef de la section des langues vivantes à l'Union College, Schenectady, fit remarquer qu'aucun élève n'apprendrait une langue étrangère en regardant un écran de télévision pendant

une demi-heure par semaine, mais qu'il faudrait trouver en outre un moyen d'assurer la participation active des élèves par une répétition quotidienne, sous une surveillance compétente, de ce qu'ils auraient acquis par télévision. Il fut donc prévu: 1. que toute classe suivant les programmes hebdomadaires de télévision aurait des exercices réguliers de langue adaptés aux âges respectifs des élèves et dirigés par leurs instituteurs; 2. que les instituteurs seraient préparés à cet effet, sous la responsabilité de l'Union Collège. Au commencement de ces discussions la décision sur la langue à enseigner avait été laissée de côté, mais le français avait toujours semblé le choix probable, étant donné son utilité et son prestige traditionnel. Le choix se porta effectivement sur le français en partie du fait qu'il existait à Schenectady une Française, **Madame Anne Slack**, femme d'un ingénieur américain, qui possédait non seulement la préparation pédagogique requise — elle était d'ailleurs employée à enseigner le français dans une école primaire privée — mais des talents dramatiques et une expérience du théâtre amateur qui semblaient pouvoir s'adapter à l'enseignement par télévision.

* * *

Le programme de télévision, qui dure une demi-heure, est utilisé par Madame Slack pour enseigner le français parlé tour à tour à un groupe de 4 à 6 petits élèves présents au studio, puis à ceux qui voient et entendent le programme dans leurs écoles. Des postes récepteurs de télévision furent obtenus par toutes les écoles — offerts par des parents ou plus souvent achetés au moyen de bénéfices réalisés lors des fêtes scolaires montées par les parents et les instituteurs. On installa le poste, soit dans une salle de classe, soit dans une salle particulière affectée à cet effet, où toutes les classes suivant les programmes se rendaient aux heures indiquées. Ainsi ces derniers assistent, pour ainsi dire, à la classe du studio, s'identifient aux "enfants-acteurs," et à leur tour prennent part à l'enseignement. Ce procédé donne en même temps animation et variété au programme.

Pendant la première année du programme, 1953-54, la demi-heure tout entière était consacrée au même groupe d'élèves (de 8 ans), puisqu'il n'y avait que des commençants. Depuis, il a fallu tenir compte des élèves "avancés" et on consacre le premier quart d'heure aux commençants, le dernier à ceux qui ont déjà suivi le programme pendant une ou deux années. Après quinze minutes, un groupe d'"avancés" remplace le premier groupe "sur la scène", et on leur présente de nouveaux sujets à côté de révisions périodiques des sujets de la première année. Il devient de plus en plus évident que le programme de télévision perd de son intérêt pour les élèves qui l'ont déjà suivi deux ans; pour ce groupe on a maintenant entrepris, au cours de leur troisième année, des expériences desti-

nées à passer de l'étude du français parlé à la lecture et l'écriture du français. Deux autres détails sur les élèves présents au studio: 1. Les programmes de télévision étaient présentés sans répétition préalable mais plutôt improvisés d'après un canevas préparé par Madame Slack et communiqué d'avance au "producer", les élèves qui en font partie sont réunis immédiatement avant chaque programme, pendant six minutes, pour s'exercer sur ce qui va leur être présenté au cours de la classe télévisée; 2. Les groupes d'élèves présents au studio et vus par télévision sont renouvelés chaque trimestre, à la fois pour donner à plus d'écoles "la gloire" de voir leurs représentants en vedette et aussi pour empêcher que certains individus ne se croient devenus trop "importants."

Voici une énumération schématique des sujets de la première année (élèves âgés de 8 ans), sujets d'ailleurs plus ou moins communs à tous les programmes FLES: les salutations; l'appel, le temps: les objets de la salle de classe (avec les formules "Qu'est-ce que c'est?", "Montrez-moi . . .", etc.); les nombres de 1 à 50; les couleurs et quelques adjectifs communs; les prépositions les plus communes (avec la formule "Où est . . .?"); la famille; les animaux domestiques: Noël et le Jour de l'An; les parties du corps; les vêtements; l'extérieur de la maison; une leçon de gymnastique; quelques moyens de transport; les saisons; une ferme; un anniversaire; la cour de récréation.

Au cours de la première année on se sert du présent des verbes *avoir* et *être* et d'une série de (surtout aux première et deuxième personnes) qui expriment des actions, tant au négatif qu'à l'affirmatif; on y ajoute l'impératif des verbes qui s'appliquent à ce que l'on fait dans la salle de classe. Au cours de la deuxième année on continue à présenter, toujours du point de vue exclusif de la langue parlée, le vocabulaire de la vie quotidienne: les repas et la nourriture; l'intérieur de la maison; la ville; les corps de métiers. On se limite en général au présent des verbes, mais en faisant une plus grande part à la troisième personne et, ainsi, aux possibilités de la narration. Dans ce même but, à cette époque, on commence souvent à introduire l'usage du passé composé.

Le lecteur peut maintenant entrevoir les grandes lignes de la méthode employée par Madame Slack. Puisque le but est d'enseigner uniquement le français parlé, les élèves ne voient jamais un mot d'écrit ou d'imprimé. Bien que l'usage du français soit exclusivement recommandé dans la salle de classe, à cause des limites imposées par la télévision, Madame Slack n'hésite pas à employer l'anglais avec discrétion, mais en s'ingéniant à introduire tout matériel nouveau par association avec des objets visuels, des dessins, des gestes et des actions. Les élèves répètent et apprennent les formules de conversation et de vocabulaire en se servant des

mêmes objets et dessins et en imitant les mêmes gestes et actions. En tout ceci l'enseignement par télévision ne diffère guère de l'enseignement d'une classe de français pour les petits. En outre des problèmes techniques (limitations de l'espace, impossibilité de transmettre les couleurs, etc.), la difficulté principale que comporte l'enseignement par télévision réside surtout dans les périodes où le professeur s'adresse directement à ceux qui suivent la leçon devant l'écran. Le problème étant de leur faire répéter les mots, les gestes et les actions du professeur, il faut à celui-ci les qualités à la fois du professeur et de l'acteur, beaucoup d'imagination, beaucoup d'enthousiasme et une expérience pédagogique solide qui permette d'anticiper les difficultés et les fautes de son auditoire.

Les programmes de télévision comportent, enfin, un élément assez important d'"activités". Le français à Schenectady, comme les langues vivantes enseignées sous les auspices des programmes FLES ailleurs aux Etats-Unis, reste toujours une étude supplémentaire, non encore incorporée au programme scolaire officiel. On sait qu'en enseignant une langue aux petits on fait appel précisément aux éléments d'amusement et de vie quotidienne. Avant le tout premier programme de télévision, l'allitération "*Fun with French*" — le français en s'amusant — avait été proposée comme titre. Depuis on a maintenu ce titre et le climat qu'il établit comme tout à fait appropriés aux buts du programme. Vu l'âge des élèves, le français occupe des périodes quotidiennes très brèves (de 10 à 20 minutes) et l'enseignement est conçu dans l'esprit de jeu et de mimique plutôt que d'étude sérieuse. Evidemment les chansons sont la plus importante de ces activités. Des jeux tels que "Pigeon vole", "Chaud et froid", etc., sont utiles mais moins souvent employés que les chansons. Chaque année, grâce à l'intérêt et à l'énergie d'une institutrice de bonne volonté, une ou deux classes jouent une pièce simple (telle que "Le Petit Chaperon rouge") au programme de télévision, mais depuis 1955, l'élément théâtral le plus important a été une série de pièces de marionnettes (dont les voix sont fournies par des Français) représentées par un groupe amateur qui a offert ses services. Au cours de chaque année on enseigne par télévision une ou deux des danses folkloriques françaises les moins compliquées, pour ce qu'elles peuvent ajouter de mouvement et pour la possibilité qu'elles offrent de faire comprendre aux élèves qu'il existe des Français aussi bien que le français.

En effet, l'élément de civilisation n'est pas négligé au cours des programmes. L'approche de chaque fête américaine permet des observations sur les fêtes françaises, surtout du point de vue des jeunes, comme de nouveaux mots permettent des observations sur la vie scolaire française, les repas, les vêtements, Paris et ses monuments, etc.

Comme nous l'avons déjà vu, les leçons diffusées une fois par semaine sont reprises dans chaque classe au cours des jours suivants, ce qui est essentiel pour assurer la participation active de tous à l'enseignement. Puisque ce n'est pas un professeur spécialisé qui dirige ces répétitions quotidiennes mais l'instituteur de la classe, cet aspect de l'enseignement se limite le plus souvent au contenu des leçons télévisées. Au commencement les seules classes à appartenir au programme FLES à Schenectady étaient celles dont les instituteurs avaient offert d'y prendre part avec l'agrément du Directeur de leur école. Actuellement, afin d'étendre le programme à toutes les classes du troisième "grade", Madame Slack, aidée par une adjointe, s'occupe d'un certain nombre de classes dont les instituteurs n'avaient pas la compétence requise. Il est évident qu'à mesure que le programme augmente on aura besoin d'autres adjoints tout en comptant sur l'adhésion d'un nombre grandissant d'instituteurs.

Le fait que l'instituteur même s'occupe du français implique, avec des problèmes évidents, certains avantages. Souvent, par exemple, l'instituteur peut combiner un exercice de français avec les événements du jour (arrivée des élèves le matin, appel, instructions et demandes faites aux élèves au cours de la journée, classe de gymnastique, etc.), ce qui est très efficace et serait impossible si la classe ne recevait l'instruction du français qu'à une heure prévue et par l'intermédiaire d'un spécialiste. Ce procédé est surtout utile dans les plus jeunes classes. D'autre part, dans les classes un peu plus avancées (élèves âgés de 10 ou 11 ans), les combinaisons introduites par l'instituteur entre le français et les autres études s'avèrent à la fois possibles et d'une grande valeur éducative. Les rapports entre le français et ce qu'on est en train d'étudier en géographie ou en histoire, par exemple, sont illustrés soit par des albums faits par les élèves, soit par des expositions affichées au tableau (cartes de France, cartes postales, timbres, photographies et articles découpés des journaux et revues). On fait aussi des voyages imaginaires en France, on construit des modèles de l'Arc de Triomphe, on retrace l'influence des explorateurs français au nouveau monde, etc. Une classe au moins a échangé des lettres avec les élèves d'un lycée français, d'autres ont monté des programmes français pour les Associations réunies des parents et des instituteurs, et les petites filles d'une classe ont même réussi à combiner leurs leçons de français et d'arts ménagers en préparant la soupe à l'oignon, qu'elles ont tenu à offrir au président de la Commission d'instruction publique de la ville pendant sa visite à leur école.

Il n'est guère nécessaire de dire que dans la plupart des classes on écoute des disques français. Dans les écoles possédant un magnétophone on a quelquefois fait enregistrer leur voix aux élèves, sans toutefois employer ce procédé d'une façon sérieuse

ou soutenue comme on le ferait avec des élèves plus âgés. Des efforts successifs pour préparer des enregistrements destinés particulièrement à ces classes n'ont pas très bien réussi jusqu'à présent.

Pour rester au courant des progrès du programme et des problèmes que rencontrent les instituteurs, Madame Slack, aidée depuis septembre 1956 par une adjointe, visite régulièrement toutes les classes. La présence de temps à autre dans leur classe de celle qu'ils voient chaque semaine par télévision ajoute énormément à l'enthousiasme des élèves.

Il faut répéter ici que l'enseignement du français est une étude supplémentaire, donc il n'existe pas de niveau préalablement fixé qu'il faut avoir atteint à la fin de l'année. L'instituteur reste libre d'adapter l'enseignement à l'âge et aux intérêts et capacités. De plus, l'instituteur doit rester le seul juge du temps que sa classe peut consacrer au programme français au delà du minimum raisonnable et nécessaire. En principe tous les élèves d'une classe donnée suivent le programme, malgré les différences individuelles d'intelligence et capacité (et on a pu observer des cas où des élèves nettement moins doués ont profité d'une façon surprenante du programme). Cependant, si un enfant manque d'intérêt ou a peut-être besoin de consacrer plus de temps à ses autres études, il n'est pas obligé de continuer le français, mais on le laisse libre de s'occuper d'autres sujets pendant que ses compagnons répètent leur français. On reconnaît ici un des signes de cette "souplesse" qui caractérise l'enseignement élémentaire américain et qui pourrait surprendre le lecteur français.

La responsabilité de la préparation des instituteurs fut acceptée par l'Union College, de l'initiative de l'auteur, comme on l'a déjà vu. Etant donné la nature de cet aspect du programme, on a toujours maintenu à son égard une disposition d'esprit complètement expérimentale et on n'hésite pas à en modifier les procédés d'année en année. La préparation antérieure des instituteurs qui offrent de participer au programme varie entre des extrêmes considérables. Certains, spécialisés de "college", ont voyagé et même étudié en France et possédant un accent tout à fait supérieur. Pour d'autres, également enthousiastes et également dévoués à la cause comme instituteurs, l'étude du français date d'il y a de nombreuses années et ne consiste qu'en deux ou trois années de cours où la grammaire et la lecture ont prédominé sur le français parlé. Ainsi les buts principaux de la préparation des instituteurs laquelle commence simultanément avec leur enseignement du français, ont dû être:

1. Rappeler ce que l'instituteur savait autrefois de la structure et du vocabulaire du français élémentaire, en comblant les lacunes.

2. Restaurer sa capacité de parler français avec un accent acceptable, ou créer cette capacité si ses connaissances ont été surtout du côté grammaire-lecture, en travaillant d'une façon intensive surtout sur le vocabulaire et les formules de conversation très limités du programme.

3. Inculquer à l'instituteur (qui n'a étudié les langues étrangères lui-même qu'à une "high school" ou un "college") les principes très différents de leur enseignement aux élèves plus jeunes des écoles élémentaires.

4. Aider l'instituteur: a) A créer et employer des exercices de répétition très vivants et variés dans sa classe et, b) A établir des combinaisons entre le français et les autres matières enseignées, comme nous l'avons signalé ci-dessus.

5. Peu à peu établir chez l'instituteur confiance en lui-même par les procédés ci-dessus et en lui donnant autant d'occasions que possible de parler français et de prendre en charge à tour de rôle et pendant quelques minutes sa classe de collègues.

Pour atteindre ces buts, le cours régulièrement établi par l'Union College et qui se réunit une fois par semaine offre: conférences, démonstrations, analyse d'articles et d'exposés sur les aspects divers des programmes FLES, discussions sur questions de méthodes, création par le groupe d'exercices destinés aux classes, et, ce qui est évidemment toujours, le plus important, travaux pratiques de langue française. Ces derniers sont basés en premier lieu sur des leçons polycopiées qui contiennent le vocabulaire, les conversations et les chansons qui doivent figurer dans les programmes télévisés. Ces leçons polycopiées furent conçues pour aider les instituteurs de Schenectady, pour des instituteurs d'autres écoles qui voudraient éventuellement suivre le programme avec leur classe, et pour des parents d'élèves qui voulaient se maintenir au courant du programme et, éventuellement, aider leurs enfants. Quand on annonça que ces leçons seraient envoyées sur demande on découvrit, à la surprise de tous, que ce programme pour les jeunes était suivi par un grand nombre d'adultes, avec plaisir et, paraît-il avec profit. Par exemple, plus de 250 personnes ont écrit pour demander de recevoir les leçons de la saison 1956-57 au cours des mois de septembre et octobre. De plus, on emploie constamment le magnétophone et des disques pour compléter l'enseignement fait par des professeurs du Collège aidés par Madame Slack. Le cours, réunissant tous les instituteurs avec les spécialistes du Collège et Madame Slack, non seulement sert à la préparation des instituteurs et au maintien d'un esprit de corps dans le groupe, mais fournit la possibilité d'un échange d'opinions très franc entre tous ceux qui participent au programme. Surtout au commencement ces échanges d'opinions où les institu-

teurs pouvaient décrire les problèmes rencontrés dans leur classe ou critiquer le programme de télévision ou le cours de préparation même, contribuèrent beaucoup au développement de l'ensemble.

On ne peut pas prétendre que les résultats du cours de préparation donnent pleine satisfaction dans cent pour cent des cas. Inévitablement des instituteurs qui ne font pas de progrès suffisants se découragent et finissent par quitter le programme, ce que l'on ne peut pas regretter. Certains qui ne font pas de progrès suffisants pour acquérir un accent acceptable sans toutefois s'en rendre compte sont finalement invités après une période finale d'essai, à renoncer au français. Les autres acquièrent — ou se présentent ayant déjà acquis — un accent qu'on peut qualifier soit d'excellent, soit de bon, soit d'acceptable. On prévoit aussi la possibilité d'attirer dans les écoles de Schenectady des instituteurs bien préparés en français pour remplir les postes vacants.

Si nous laissons de côté les problèmes qui attendent des solutions, parmi lesquels les problèmes financiers; il faudra des ressources considérables pour continuer le cours jusqu'à la fin de l'école élémentaire et l'étendre à la Junior High School. Nous constatons enfin que le programme de Schenectady compte déjà beaucoup à son actif. Depuis 1953, des centaines de jeunes élèves ont étudié le français élémentaire et certains aspects de la vie française dans des conditions à la fois agréables et très favorables du point de vue pédagogique. Ils vont être non seulement de meilleurs citoyens de leur propre pays et du monde, mais ils seront bien disposés envers le français et l'étude de toute langue étrangère. De plus, on peut déjà voir clairement que la position de leurs parents est devenue très favorable à cet égard, fait qui aura son importance pour l'avenir de l'enseignement des langues aux Etats-Unis, répété comme il l'est dans tant de villes où des programmes FLES ont été établis.

Nous croyons, enfin, avoir conduit une expérience qui aura été utile non seulement pour la ville de Schenectady, mais pour d'autres qui en profiteront et en adopteront certains traits. Ici encore le mouvement FLES a démontré sa vitalité et son importance, avec une combinaison unique d'éléments. Nous avons contribué à une compréhension du rôle que l'instituteur peut jouer sans être un professeur spécialisé de langues, et du moyen de le préparer pour jouer ce rôle. Nous avons surtout montré comment la télévision rend possible d'utiliser une seule personne hautement douée comme modèle et source d'inscription pour propager l'enseignement d'une langue vivante dans de nombreuses classes réparties dans toutes les écoles d'une ville.

Le meurtre de La Salle*Edouard Fecteau*

Le sieur Cavelier de La Salle avait exploré le Mississippi jusqu'à son embouchure, il avait construit de nombreux forts de défenses. Né à Rouen, France, il fit deux voyages en France au nom de Frontenac demandant de l'aide pour la nouvelle colonie. Il avait été ennobli par le roi de France. Voici ses lettres de noblesse, que l'on trouve dans les Documents de Paris, au secrétariat d'Albany, vol. ii. pp. 8-11.

"Louis, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir salut. Les Roys nos prédécesseurs ayant toujours estimé que l'homme était le plus puissant motif pour porter leurs sujets aux généreuses actions, ils ont pris soin de reconnaître par des marques d'honneur ceux qu'une vertue extraordinaire en avait rendu dignes, et comme nous sommes informés des bonnes actions que font journellement les peuples de Canada, soit en réduisant ou disciplinant les sauvages, soit en défendant contre leurs fréquentes insultes, et celle des Iroquois et enfin en méprisant les plus grands périls pour étendre jusques au bout de ce nouveau monde, nostre nom et nostre empire, nous avons estimé qu'il estait de nostre justice de distinguer par des récompenses d'honneur ceux qui se sont le plus signalés pour exciter les autres à mériter de semblables grâces, à ces causes, désirant traiter favorablement nostre cher et bien aimé Robert Cavelier sieur de la Salle pour le bon et louable rapport qui nous a été fait des bonnes actions qu'il a faite dans le pays de Canada où il s'est estably depuis quelques années et pour autres considérations à ce nous mouvans, et de notre grâce spéciale, pleine puissance, et autorité royale, nous avons annobly, et par ces présentes signées de nostre main annoblissons, et décorons du titre et qualité de noblesse le d. Sr Cavelier, ensemble sa femme et ses enfants postérité et lignée tant males que femelles nés et à naître en loyal mariage; Voulons et nous plait qu'en tous actes tant en jugement que dehors ils soient tenus, censés et réputés nobles portant la qualité d'escuyer, et puissant parvenir à tous les degrés de chevalerie et de gendarmerie, acquérir, tenir, et posséder toutes sortes de fiefes et héritages nobles de quelque titre, et qualité qu'ils soient, et qu'ils jouissent de tous honneurs, autorités, prérogative, préminences, privilèges, franchises, exemptions et immunité, dont jouissent et sont accoutumé de jouir et user les autres nobles de nostre Royaume et de porter telles armes qu'ells sont cy empreintes, sans ce que pour ce la dit Cavelier soit tenu pour payer, ny à nos successeurs Rois, aucune finance ni indemnité, dont à quelques sommes qu'elles se puissent monter, nous l'avons déchargé, et déchargeons et lui avons fait et faisons don par ces dites présentes, le

tout par les causes et raisons portées en l'arrêt de notre concil de cejourd'hui donné nous y étant dont copie demeurera cy attaché sous le contreseil de nostre chancellerie. Si donnons en mandement à nos aimés et feaux convers les gens tenants nostre cour de parlement de Paris, chambre des comptes, cour des aydes au dit lieu que ces présentes lettres d'annoblissement ils aient à registrer, et du contenu en icelles faire souffrir et laissr jouir le dit Robert Cavalier, ses Enfants et postérité nés et à naître en loyal mariage, pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens nonobstant tous Edits et déclarations, arrests, reglemens et autres choses à ce contraires, aux quels nous avons dérogé et dérogeons par ces présente car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et à toujours, nous y avons fait mettre nostre scel. Donné à compeigne le 13 May, l'an de grâce mil six cents soixante quinze, et de nostre règne le trente-troisième."

Remontant le Mississippi pour le retour à Québec avec une petite troupe de français et quelques indiens qui servaient de guides, le sieur de La Salle, son neveu et le sieur de Moranget sont atteints de la fièvre. Leur maladie fut longue, les obligeant à rester sur place. Ils furent deux longs mois sans avancer. La poudre commençait à manquer. Un peu remis on reprend le voyage vers le fortin Louis, en passant près de Maligne un des hommes fut emporté avec son radeau par un énorme crocodile. Le mécontentement augmentait de jour en jour chez la petite troupe.

Le groupe séjourna deux mois dans la petite baie de Saint-Louis où il construisit un fort. Il laissa une partie de sa troupe dans le fort et prenant vingt hommes il reprit finalement le chemin du retour. Parmi cette petite troupe, il y avait le sieur Cavelier, son frère, le sieur Moranget, Cavelier, son neveu, le sieur Joutel et le Père Anastase Douay, un recollet. Le départ se fit le 7 janvier 1687.

On était en marche depuis plusieurs semaines, on avait dépassé la rivière Robec, la chasse était mauvaise depuis quelques jours. Non loin du lieu d'arrêt le vieux guide indien Nika y avait laissé enfoui une grande quantité de muffle lors de leur descente. La Salle y dépêcha alors le sieur Moranget, son servent Saget et sept ou huit hommes pour y chercher la nourriture.

Quatre de la troupe s'étaient sauvés dans les bois; le 17 mars, alors que Moranget approcha de la cachette, il fut frappé d'un coup de hache; l'histoire dit que c'était Liotot qui frappa Moranget; le servent de sieur de La Salle fut tué ainsi que l'Indien Nika. Moranget souffrit pendant deux heures avant de mourir.

Mais les meurtriers n'étaient pas satisfaits et voulaient se défaire de sieur de la Salle, leur commandant. Ce dernier inquiet de

ses compagnons qui ne revenaient pas décida d'aller à leur rencontre. Le Père Douay et deux indiens l'accompagnaient.

Le Père Douay donne une belle description de la foi de la Salle, il ne parla que des bienfaits reçus de Dieu depuis vingt ans qu'il parcourait en tous sens le nouveau pays. Puis le Père dit que la Salle devint extrêmement mélancolique, il ne parlait plus que de la mort et s'y préparait.

Avant d'arriver à la petite rivière, ils trouvèrent le chemin de son servant couvert de sang, puis aperçurent les hommes qui s'étaient sauvés. Il demanda ce qui était arrivé, ils lui répondirent de se rendre un peu plus loin dans la forêt qu'il trouverait ce qu'il cherchait. En entrant dans la forêt, deux des meurtriers s'étaient cachés dans le bois et le criblèrent de balles. Une heure plus tard la Salle était mort.

Le Père Douay qui s'attendait au même sort se jeta aux pieds du commandant et lui porta les derniers secours de la religion. Le moribond pardonna ses meurtriers et serra continuellement la main du père. La petite troupe reprit encore une fois le chemin du retour. Les meurtriers se disaient pénitents, qu'il regrettaient leurs fautes. Mais le Père Douay les entendait qui complotaient la mort de toute la petite troupe.

Le camp fut divisé en deux, un groupe était les meurtriers tandis que le guerrier Hiens se disputait le commandement avec les autres. Après quatre jours les déserteurs revinrent avec le groupe et on parla toujours de meurtres.

Un soir le Père Douay les réunit et les exhorta à bien vivre, d'oublier ce qui s'était passé et de vivre en chrétien. On promit de bien vivre. Deux jours plus tard Hiens voulait punir les coupables. En présence de tous il tua le meurtrier de la Salle d'un coup de pistolet; un autre tua le meurtrier de Moranget. Hiens voulait aussi se débarrasser du troisième meurtrier mais il se sauva dans le bois. Le sieur Joutel fit la paix et apaisa finalement Hiens. Ce troisième serait un Archevêque et la quatrième un Jean Grollet.

On continua péniblement le retour, quelques jours plus tard le sieur de Marne se noya et reçut une sépulture chrétienne.

Quelques membres de la troupe première arrivèrent à Québec le 27 juillet 1688, puis prirent le bateau pour faire rapport au gouvernement français. La troupe de sieur de la Salle était partie de Québec le 22 avril 1686.

XI

Documents

Propos opportuns d'infiltration

Philippe Armand Jajoie

L'Indépendant (Fall River)

“Si, jusqu'à présent, j'ai pu donner aux lecteurs une définition, si imparfaite soit-elle, de l'enseignement considéré comme un bien-fait, j'en suis bien aise, mais la tâche que je me suis assignée ne s'arrête pas là. Il me reste à vous montrer comment l'enseignement, influencé pour leurs fins par des innovateurs ou doctrinaires, peut devenir un danger. A cause du cadre forcément restreint de cet entretien, nous devons faire abstraction de tous les facteurs plus ou moins nuisibles, qui ont pu contribuer chez nous à la dépréciation des valeurs culturelles dont le respect a été, partout et de tout temps, le baromètre de bon goût en toute chose. A l'exclusion de tout autre sujet, nous nous occuperons pour quelques instants de l'idéologie qui incarne, à l'heure présente, la conspiration la plus dangereuse contre l'héritage national transmis au peuple des Etats-Unis par les fondateurs de la République. Il semblerait qu'une nation, protégée dans les principes auxquels elle a dû son établissement, ses progrès et ses forces, par l'armure constitutionnelle et traditionnelle forgée par des hommes tels que Washington, Jefferson, Franklin et Lincoln, dût être à jamais immunisée contre les poisons idéologiques et politiques distillés dans les milieux révolutionnaires du Vieux Monde. On est forcé de reconnaître malheureusement, qu'il n'en a pas été ainsi.

Lorsque les agents d'une doctrine que je n'hésite pas à qualifier de diabolique, ont décidé le renversement de notre mode de gouvernement, de culture et de religion, ils ont commencé par chercher chez nous un point de pénétration facile et efficace. C'est un principe stratégique de la doctrine en question de ne recourir à la manière forte que lorsque les ressources de la subtilité ont été épuisées. La conquête des esprits entraînant celle des volontés, on a calculé que l'avertissement ainsi pratiqué serait plus complet que celui qui se borne à emprisonner la personne et à torturer le corps.

Dans la charpente de notre édifice politique et social, les termites de l'idéologie léniniste ont cherché deux piliers que l'on arriverait à saper suffisamment pour ébranler et faire crouler le tout.

Notre liberté de la parole et le libéralisme notoire de l'enseignement chez nous, ont attiré et retenu l'attention des conspirateurs. La première leur a permis d'exploiter à notre barbe les mécontents, les dupes et les crétins qui pullulent dans toute population.

Dans le domaine de l'enseignement, ils ont constaté que chez nous, au contraire du pays de leur allégeance, le dogme de la liberté académique jouit d'une vénération plus tenace qu'intelligente. Ils ont décidé d'en faire le cheval de Troie qui les placerait au coeur et au contrôle éventuel de la classe intellectuelle américaine, la première classe que les communistes, dans tout pays conquis par eux, s'empressent de liquider. Ce qui ajoute à l'énormité d'une telle duperie, c'est que les gens la pratiquant s'appuient sur les "droits" a eux conférés par la lettre de notre Constitution.

Cela est tellement vrai qu'hier encore, le département de la Justice à Washington, tout en admettant que "le communisme peut être enseigné aux écoles", décide que "l'on doit cependant renvoyer tous les instituteurs affiliés de quelque façon au parti communiste."

En d'autres termes: "Que le poison soit versé, mais que ce ne soit pas des empoisonneurs qui le versent!"

Tradition plutôt que loi, la liberté académique interdit en somme de fermer à qui que ce soit l'accès à toute connaissance, bonne au mauvaise, vraie ou fausse. Les tenants les plus fanatiques de cette liberté ergotent que le fait de priver l'homme d'un savoir quelconque, ce savoir dû-il le contaminer, constitue une "atteinte portée à ses droits inaliénables. La liberté académique, exercée par des gens de conscience et d'honneur, encore qu'elle requiert des conditions de réceptivité toutes spéciales, ne présente pas un danger trop grand. Chez les gens sensés, la liberté académique présuppose la préparation du sujet à recevoir certaines connaissances. Sous peine d'obnubiler un esprit au lieu de l'enrichir, la liberté académique présuppose la formation de la faculté du jugement, par la création dans un esprit des pouvoirs de discernement.

Cela n'est possible que par les études classiques, c'est-à-dire l'assimilation préalable des principes fondamentaux qui permettent d'établir une distinction entre ce qui est bon, beau et vrai, et ce qui ne l'est point. Permettez que j'illustre ma pensée: Il n'est pas interdit à l'homme de descendre à 50 verges sous la surface de la mer, mais s'il s'attend à en revenir vivant, il devra se munir de l'attirail du scaphandrier. De même, dans le domaine du savoir, il est des terrains mouvants où peuvent facilement s'enliser les esprits non avertis que l'on y pousserait sans préparation ou protection adéquate.

Comme nous l'allons voir, c'est précisément ce qui arrive chez nous, et c'est de l'aberration, car en somme, on ne s'instruit pas délibérément pour devenir sceptique, désaxé et malheureux, mais pour grandir en dignité et accroître sa part de bonheur.

Les défenseurs les plus bruyants de la liberté académique, posant que seule, elle permet la comparaison impartiale des valeurs et des systèmes, en concluent qu'elle est le seul moyen possible pour un homme d'élargir ses horizons. Si leur prémisse était vraie, cela serait admissible. Mais elle ne l'est pas.

L'Institut Canado-Américain

"Filiale de l'ACA"

Abbé Adrien Verrette

Il faut dire tout d'abord que l'Institut Canado-Américain, qui comprend un riche dépôt de volumes, d'archives et de manuscrits sur la vie française en Amérique, est la propriété de l'Association Canado-Américaine. Il est logé dans les spacieuses salles de son immeuble, au numéro 52, rue Concord, à Manchester.

Ne perdant jamais de vue le désir des fondateurs, qui, en plus de fournir une protection financière solide aux sociétaires éprouvés, voulaient les aider à rayonner et à grandir, depuis ses débuts, la société n'a pas cessé de contribuer généreusement à nos intérêts culturels, économiques et sociaux, chaque fois que l'occasion et les moyens le lui ont permis. Elle serait longue et fort intéressante la récitation des gestes que la société a multipliés dans ces différents domaines, toujours fidèle à son idéal. C'est que, heureusement, elle a compris au cours de son existence, que même si elle devenait une très puissante maison d'assurance, elle perdrait son attrait auprès des nôtres et sa raison d'être si elle ne finalisait pas constamment ses efforts et son influence autour de notre croissance catholique et française. Dieu veuille qu'elle ne perde jamais cette préoccupation!

En 1917, la société devenait propriétaire d'une première collection de volumes et de manuscrits, recueillis par le regretté Adélaïde Lambert, dans le but de constituer un fonds de bibliothèque française à l'usage des intéressés à notre vie commune. Cette collection fut logée avec soin dans les armoires de son secrétariat et au cours des ans l'on veilla à son développement.

Comprenant la nécessité d'une bibliothèque nationale pour accentuer le prestige intellectuel des Franco-Américains, et de plus, appréciant la valeur croissante de sa collection, en 1944, la société créait sa Commission des Archives dont la tâche serait d'établir définitivement cette oeuvre sur une base scientifique au service des chercheurs, d'après les exigences de la bibliothéconomie. Pour faciliter son travail, l'Institut s'affiliait à l'Association Canadienne des Bibliothécaires de Langue Française dont la renommée est si bien établie en Amérique.



26. La Société Historique assiste à la manifestation du bicentenaire du French Center de Boston, le 3 juin 1957, dans les jardins des fermes Faulkner, à Jamaica Plains, Mass. Debout: Me Pierre Belliveau, l'abbé Adrien Verrette et M. le consul Charles de Pampelonne. Assis: Mme Belliveau, M. le juge Emile Lemelin et Madama la baronne de Pampelonne.



27. Le président accueille l'hon. Raymond S. Wilkins, juge en chef de la cour suprême du Massachusetts au banquet Lafayette, le 19 mai 1957 au Harvard Club. A gauche, le juge Arthur L. Eno.

28. Hommage à nos magistrats, le 19 mai 1957 au Harvard Club. De gauche: MM. les juges Arthur L. Eno, Emile Lemelin, Edouard J. Lampron, le président, les juges Raymond S. Wilkins, Albert Beliveau et Alfred J. Chrétien.



On a écrit qu'une bibliothèque est un témoin et un agent de culture. En effet, si nous prétendons à un prolongement de vie française qui dépasse les modestes balbutiements de l'abécédaire, il nous faut nécessairement remplir nos esprits et nos âmes de cette substance intellectuelle qui nourrit la pensée. L'homme vit de toutes les connaissances qui entrent dans son esprit. Et pour un Franco-Américain, vivre normalement sa vie, suppose le désir de la féconder par la lecture d'imprimés français. Inutile de nous réclamer de résonnance française, si nous n'avons pas la fierté de nous améliorer par la lecture et la recherche, ce pain de l'intelligence. Il est inconcevable que tant des nôtres se refusent ce bonheur et ne se soucient pas de cet aspect si vital de notre comportement culturel. Et pourtant que d'heures délectables et réconfortantes ils écouleraient dans ce commerce si profitable!

Dans cette entreprise très louable qui se poursuit actuellement encore de bannir la mauvaise littérature qui afflige la société, pourquoi ne pas tourner nos efforts vers la lecture tonifiante de nos imprimés français, revues, journaux et volumes qui sont si abondants et instructifs.

Il ne faut pas se contenter de dire que nos gens n'aiment pas à lire, mais il faut tenter de leur faire aimer la bonne lecture en leur faisant apprécier toute la saveur de ses bienfaits. Il reste aussi, comme cela existait autrefois, que nos paroisses devraient posséder leur bibliothèque. Voilà un placement souverain qui fournirait de formidables résultats de vie catholique et française.

Avec son riche dépôt de volumes et d'imprimés, la bibliothèque de l'Institut est donc un témoignage vivant de notre culture. Elle conserve et agrandit constamment l'armature de notre capital intellectuel, en augmentant le nombre de pièces qui respirent et transmettent les ferments de notre vie française. Songeons que tout près de nous se trouve cette information que nous envient les connaisseurs et les gens sérieux.

Il serait difficile d'établir la valeur exacte de cette bibliothèque et de toutes les richesses qui la constituent. Qu'il nous suffise d'affirmer que parmi les 40,000 pièces environ qu'elle renferme, il y a des trésors qui sont irremplaçables et introuvables, comme ses vieilles éditions, ses incunables qui sont des exemplaires des premières publications françaises en Amérique, ses archives abondantes se rapportant à nos différentes oeuvres et institutions. Elle contient encore plusieurs collections d'anciens journaux qui sont de véritables mines de renseignement. Soulignons *L'Avenir National* (Manchester), *Le Progrès* (Nashua), *Le Sentinelle* (Woonsocket), *Le Canado-Américain* (Manchester), *Le Travailleur* (Worcester), *L'Action* (Manchester), et *La J.O.C.* (Manchester). Elle a aussi à son actif

la plus imposante collection de revues françaises au pays et une précieuse collection de généalogies, plus de 200.

L'Institut a aussi la garde des archives de la La Société Historique Franco-Américaine, du Comité d'Orientation Franco-Américain, de la Société St-Jean-Baptiste de New-York (1850-1954), de la Fédération Catholique Franco-Américaine, de l'Ordre des Forestiers Franco-Américains, de l'Association Catholique de la Jeunesse Franco-Américaine et de plusieurs autres sociétés.

Il ne faut pas oublier toutefois que cette entreprise bibliothécaire se spécialise seulement, et c'est ce qui fait sa valeur, dans les choses qui se rapportent à nos intérêts culturels, comme notre présence historique, nos débuts dans la vie américaine, notre progrès et notre rayonnement constant, enfin tout ce qui peut servir à nous renseigner sur nos structures franco-américaines et notre comportement catholique et français sur le continent.

Ajoutez à cela, les peintures, les tableaux, les bronzes et les sculptures dont une collection précieuse des oeuvres du regretté Alfred Laliberté, grand sculpteur canadien, qui ornent les salles accueillantes de l'Institut et vous avez là ce magnifique témoignage, cet imposant monument d'initiative franco-américaine qui maintient au milieu de nous le goût des valeurs supérieures, le culte de toutes ces choses merveilleuses de l'esprit dont est fait notre héritage français.

Mais l'Institut est aussi un agent de culture. C'est ainsi qu'il exerce son influence en informant et en servant nos nobles causes. Notre persévérance française ne doit pas simplement être une affaire de sentiment ou d'entêtement. Elle doit être constamment justifiée enrichie et améliorée dans nos esprits. Il faut alors avoir à sa disposition les sources qui alimentent cette vie et la rendent vigoureuse.

Ils sont nombreux ceux qui viennent se renseigner et se documenter auprès des imprimés de l'Institut. Des spécialistes et des chercheurs distingués ont parcouru ses filières et ses rayons pour se déclarer émerveillés de tant de documentation.

Et les directeurs savent que chaque fois qu'un concours historico-culturel ou autre est en cours, auprès de nos écoliers, la bibliothèque est assiégée par ces jeunes chercheurs qui viennent y puiser avec les renseignements, de nouveaux motifs de fierté et de confiance autour de leur âme franco-américaine.

Un autre très utile initiative de l'Institut, c'est la préparation de son Fichier franco-américain, qui deviendra, avec le temps, le plus précieux outil d'information que nous possédions. C'est ainsi que sont enregistrés sur des fiches tous les faits et gestes que renferment nos archives franco-américaines pour servir à l'histoire.

Les directeurs de l'Institut ont donc raison de croire qu'ils font une oeuvre éminemment utile et qu'ils contribuent largement à notre ascension spirituelle et culturelle en développant avec tant de zèle et d'amour ce centre, bien à nous de vitalité française qui nous honore.

Soyons donc fiers de posséder ce sanctuaire si richement doté de nos trésors historiques et culturels. Remercions les administrateurs de l'A.C.A., qui rendent cette oeuvre possible. Aimons à en proclamer l'influence et le prestige. Tournons nos coeurs vers l'usage de ces valeurs de l'esprit qui élèvent nos existences, hélas trop souvent diluées dans la médiocrité.

A ceux des nôtres qui ne comprennent peut-être pas la portée de ces conditions ou qui se surprennent parfois à ne plus vouloir persévérer dans les sentiers de la fidélité; qui cherchent vainement des prétextes pour justifier une démission facile, nous leur rappelons qu'ils ont pourtant été marqués un jour de grandeur, en recevant en partage l'incomparable patrimoine de nos devanciers, et qu'aux âmes nobles et bien trempées, il n'appartient jamais de renoncer à cette belle vocation qui est nôtre en terre d'Amérique.

Puisse le travail de l'Institut Canado-Américain faire davantage apprécier dans nos foyers, plus que jamais, malgré toutes les attirances contraires, l'importance pour nous de conserver, d'enrichir et d'améliorer notre langue et nos belles traditions. C'est ainsi que nous fournirons avec substance le meilleur apport à notre patrie américaine, et l'Institut Canado-Américain, en bien des cas, nous en aura facilité la tâche.

XII

Divers

Hommage au

R. P. Thomas Marie Landry, o.p.

Après un stage de 15 ans à la direction de l'importante paroisse Ste-Anne de Fall River et une participation intense à notre vie franco-américaine, le départ du R. P. Thomas Marie Landry, o.p. pour un nouveau poste causa de vifs regrets. Le P. Landry avait pris une ascendance marquante au milieu de nos chefs. Il était devenu l'un de nos plus solides appuis.

A l'occasion de son départ, la paroisse et ses nombreux amis lui rendaient publiquement hommage, le 28 juillet, dans un banquet servi dans le manège militaire de la ville réunissant plus de 1200 convives. Au nom de la paroisse, M. Albert Vézina lui remettait une bourse.

Le Comité comprenait: M. Albert R. Vézina, président; Mme Joseph Nadeau et M. Hervé Tremblay, vice présidents; R. P. Clément Paquet, o.p., trésorier; Mlle Rhéa Caron, secrétaire; Bernard Théroux, adjoint; Me J. Edouard Lajoie, maître des cérémonies; Mmes Henri Bernier, Alexandre Blanchette, Georges Simard; Mlles Berthe Gagnon et Mercédès Gamache; MM. Elphège Bélisle, Raymond Clément, Léon Gauthier, Pierre Gauvin, Roland St. Pierre.

Parmi les nombreux invités on remarquait Mgr Stephen Grenier, Mgr Joseph Eid, Mgr Albert Bérubé, Mgr Joseph Boutin, l'abbé Umberto Madeiros, chancelier, le R. P. Joseph Fontaine, M.S., le R. P. Léo Monette, o.m.i., plusieurs prêtres et religieux. MM. les juges Emile Lemelin et Arthur L. Eno, MM. J. Henri Goguen, Gérald Robert, Louis Lussier, Lauré Lussier, Wilfrid Beaulieu et plusieurs dignitaires.

Président du banquet, Me J.-Edouard Lajoie après avoir salué l'assistance prononçait encore l'hommage des paroissiens: *"La Voix de la Paroisse"* résumant les oeuvres du P. Landry durant son pastorat. Il disait: *Oui, nous avons été complètement heureux depuis le premier jour de l'arrivée parmi nous du Père Landry dont l'oeuvre comme curé et l'apostolat en tant que chef spirituel de la famille paroissiale lui vaudra l'éternelle reconnaissance de ses paroissiens.*

C'est en mars 1942 que le Père Landry venait prendre charge d'âmes à Ste-Anne de Fall River, la même où 9 ans auparavant il recevait l'onction sacerdotale et devenait prêtre de Dieu, sous le signe de St. Dominique. Il prenait la direction d'une paroisse de quelques 8600 âmes, de quelques 2600 familles, la plus ancienne paroisse franco-américaine du diocèse, et l'une des plus impor-

tantes. Il assumait la responsabilité d'un groupe d'institutions paroissiales dont l'église, par son allure de basilique, nous rappelle constamment que "Noblesse exige", dont l'école, spacieuse et moderne, peut accommoder 1400 enfants, dont le Sanctuaire, sous la direction très habile de ses dévoués assistants, est devenu un endroit de pèlerinage connu de toute la Nouvelle-Angleterre. Ajoutez à cela une Académie pour jeunes filles, dirigée par des religieuses dominicaines, et un hôpital qui quoiqu'autonome, est desservi spirituellement par les Pères du monastère, et vous avez là, Mesdames, Messieurs, un ensemble dont les paroissiens de Ste-Anne sont fiers à juste titre, mais qui comporte pour le Curé d'énormes responsabilités.

Mais nous comprenons, mon très cher Père, qu'il faut que vous partiez. Nous comprenons que la Providence et votre communauté ont besoin de vous ailleurs qu'à Ste-Anne. Nous comprenons que dans le grand vignoble du Seigneur, il y a d'autres champs d'action où vous pourrez exercer les merveilleux talents qu'il vous a donnés, pour le plus grand bien de la catholicité.

Puisque la Providence ouvre devant vous de nouveaux horizons, nous nous inclinons. Nous entrevoyons pour vous de grandes choses, et nous formulons pour vous les vœux les plus sincères. Croyez à notre éternelle reconnaissance. Nous caressons l'espoir que vous reviendrez de temps à autre à Ste-Anne où je suis certain que vous laisserez une parcelle de votre cœur.

Le T. R. P. Louis Bertrand Goulet, o.p., prieur expliquant par "*La Voix de l'Ordre*" les raisons qui avaient décidé les supérieurs du P. Landry à lui confier la tâche de représenter l'Ordre à un congrès des prédicateurs dominicains, à Rome en septembre, pour accomplir ensuite un voyage d'étude et devenir à son retour "*chargé de cours*" à la Maison Montmorency, près de Québec. Le P. Goulet eut d'aimables considérations à ajouter sur le compte du P. Landry comme religieux et curé.

L'hommage de la franco-américanie au P. Landry avait été confié à l'abbé Adrien Verrette qui s'exprima ainsi: "*Les Franco-Américains sont très heureux ce soir de participer à cette éclatante fête de famille. Ils viennent rendre hommage à l'un de leurs grands serviteurs, à l'occasion de son départ de Fall River, après 15 années de dévouement inlassable au sein de nos oeuvres.*"

Sans doute le R. P. Thomas Landry, o.p., se doit d'abord totalement à sa famille religieuse, l'Ordre des Frères Prêcheurs qui l'accueillait avec tant de joie il y a 30 ans pour lui permettre de s'élever au nombre de ses membres les plus éminents. Nous remercions ses supérieurs de nous l'avoir prêté durant ces profitables années avant de l'appeler à la haute fonction de l'enseignement de la pastorale à ses jeunes confrères.

Le Père Landry se devait aussi jusqu'à hier à son cher peuple de Ste-Anne dont il était le pasteur vénéré et aimé. Nous savons de quelle façon il s'est dépensé au bonheur de ses ouailles et nous saisissons toute la douleur de la séparation.

Malgré ces déplacements inévitables dans la vie de tout religieux, le Père Landry demeure quand même membre de la grande famille franco-américaine dont il est issu et à laquelle il a voué un attachement inaltérable et c'est à ce titre que le présent hommage prend toute sa valeur. Il convenait donc que la voix de ses compatriotes fut entendue à cette fête du départ, car au sein de nos structures franco-américaines, le Père Landry est plus qu'une présence, il est et doit demeurer nous l'espérons l'un de nos plus solides apôtres.

Après de brillants débuts dans l'enseignement et le ministère dans le Québec, la Providence le ramenait non loin du pays qui l'avait vu naître et grandir. C'est alors qu'il inaugurerait à Ste-Anne, vers 1942 un pastorat qui vient de prendre fin pour laisser l'empreinte de sillons bien tracés et féconds.

Il se fait de suite remarquer par la hauteur de sa prédication, son sens d'administration, son dévouement auprès des âmes et aussi par son zèle à étayer dans leur pleine lumière les raisons qui militent en faveur de notre persévérance franco-américaine.

Que de fois vous l'avez entendu vous rappeler de dures vérités mais toujours avec le timbre de la douceur et de la charité jaillissant de sa parole. Il voulait élever l'idéal religieux, culturel et social de son peuple. En cela il prêcha toujours avec mesure ne dépassant jamais les consignes de la doctrine sociale de l'Eglise et s'appuyant toujours sur les plus hauts témoignages du Souverain Pontife. Bien des fois, hélas, malgré l'indiscutable opportunité de ses appels, comme le précurseur, il dût se demander si sa voix n'avait pas éclaté "in deserto", mais jamais son âme ne se lassa de clamer les mêmes accents de fidélité.

Il faudrait retirer de ses prônes toujours bien préparés, de ses délicieuses allocutions de circonstance, de ses conseils, causeries, conférences, et de ses "mot de la fin" que lui réservait son titre de pasteur pour saisir toute la substance de son enseignement et toute la beauté de son apostolat. Toujours les mêmes dominantes, modération, sincérité et haut savoir.

Le P. Landry est un ardent défenseur et exposant de tout ce qui est vrai et beau, mais le Seigneur lui a donné la grâce de ne jamais s'emporter devant l'inconséquence des humains. C'est ce qui a peut-être donné tant d'influence à sa parole. Il savait encore envelopper ses propos de la plus sereine orthodoxie ce qui le mettait à l'abri des subterfuges et des équivoques. Tel le peuple de

Ste-Anne et la population de Fall River l'ont connu, écouté et admiré pendant quinze ans.

A tous les instants de son ministère sans prétention à l'héroïsme, il est demeuré prêtre de Dieu au service de ses frères. La fécondité de ses labeurs se révéla dans l'intensité de sa vie intérieure. C'est le secret des oeuvres durables devant Dieu.

C'est à l'automne de 1946 que le Père Landry paraît sur la grande scène franco-américaine pour la première fois. Son prestige est établi et sa réputation d'apôtre est fixée dans les esprits. Il connaît nos problèmes qui sont les siens. Il a mesuré les inquiétudes des artisans de nos oeuvres. En des assises solennelle tenues à Manchester, après un exposé réaliste de notre situation, sans hésitation, il invite à la confiance et demande à ses compatriotes "de formuler d'une façon nette et aussi claire que possible l'idéal historique que les Franco-Américains collectivement doivent chercher ensemble à réaliser."

Cette invitation donne lieu à l'établissement du Comité d'Orientation Franco-Américaine, un organisme de haute portée et longtemps désiré. Le P. Landry en sera le brillant secrétaire fondateur durant cinq ans et lui donnera toute la mesure de son dévouement dans la lourde entreprise de frayer les voies de notre rayonnement . . . "parate vias."

Le Manifeste Franco-Américain paraît pour éclairer les esprits et réconforter les courages, une doctrine de vie "que nous pratiquons déjà et à laquelle nous voulons rallier tous les esprits." Dans la préparation de ce documentaire d'une doctrine indiscutable, le Père Landry apporte toutes les précisions et les nuances que son intelligence de thomiste sait étayer.

Au centenaire de 1949 à Worcester, il revient à la charge. Il lance l'un de ses plus vibrants mots d'ordre: "je fais appel à tous les Franco-Américains de bonne volonté, quel que soient ou leur ville, leur profession ou leur diocèse ou leur Etat, leur paroisse métier, et je leur demande, au nom de tout ce qu'ils ont de plus cher, leurs ancêtres, leur Eglise, leur famille, leurs enfants, je leur demande de se placer d'emblée au delà de tout ce qui peut les diviser et les séparer, pour sauvegarder ensemble ce que S. Ignace d'Antioche appelle "le plus grand de tous les biens": l'Unité de l'âme et de la vie franco-américaines. Ils le peuvent encore à condition tous ensemble de vouloir, et d'une volonté efficace, que nous restions ce que nous sommes et ce que nous devons être: des catholiques américains de langue française vivant collectivement en Nouvelle-Angleterre. Ainsi l'exigent d'eux la vérité, la justice et même la charité du Christ bien comprises."

Cette action méthodique et persévérante, il l'exigera fortement du clergé dont il est lui-même. Tout en établissant la hiérarchie des

valeurs, il écrira: "si vos prêtre cessaient enfin de vouloir que nous soyons français ils seraient les premiers à s'éloigner des enseignements les plus sûrs de l'Eglise dont ils sont les ministres en même temps qu'ils seraient les premiers à consentir à la diminution spirituelle et à l'appauvrissement humain du peuple dont ils ont la garde."

Mais c'est autour de la famille que se forgent les véritables traditions, les grandes fidélités. Il écrit encore: "il y a une institution, entre-autres, sur laquelle nous devons veiller comme à la prunelle de nos yeux: il s'agit de la famille ou du foyer franco-américain."

Ce concours précieux il faudra l'obtenir de la femme franco-américaine, la gardienne du foyer. Au congrès de 1951 à Lewiston, le Père Landry définit la mission de la franco-américaine d'une façon complète: ". . . garder le foyer franco-américain intact; vouloir que l'école à laquelle elle confie ses enfants prolonge exactement ses aspirations et son influence; soutenir et faire soutenir nos paroisses; utiliser ces moyens de culture française qui nous viennent de la France, du Canada Français et de chez-nous aux Etats-Unis: organiser une vie sociale catholique et française tant à l'intérieur de nos sociétés nationales qu'en d'autres sociétés de même facture; cultiver ce souci de vie française chez tous ses congénères, et particulièrement auprès de l'enfance et de la jeunesse confiée à ses soins." Tous ces espoirs sont alors confiés à la Fédération Féminine qui prend naissance à ces assises!

Cette fédération "doit se proposer de sauver, d'enrichir et de propager ce qu'il y a de spécifiquement français en toute notre vie catholique et franco-américaine."

Devenu membre du Conseil de la Vie française en Amérique, il y apporte le même empressement à exalter nos devoirs. A l'instar des Martyrs Canadiens qu'il invoque il déclare à ses collègues: "nous n'accomplirons notre mission providentielle qu'à la condition, toute proportion gardée, de mettre en oeuvre les grands ressorts de la charité ardente qui les animaient. Plus que tous les autres qui peuvent être engagés dans les affaires de ce monde, nous devons comprendre que nous ne réussirons jamais à faire oeuvre française qui vaille à moins d'aller jusqu'au bout de nous-mêmes, jusqu'au bout de l'esprit héroïque qui doit nous animer et de la grâce de Dieu qui nous travaille."

En 1952, lors du 3e congrès de la langue française, le Père Landry sera au nombre des principaux artisans de notre participation. Il y trouve un excellent moyen de "resserrer les liens qui unissent les citoyens de langue française de l'Amérique du Nord,

affirmer notre solidarité au moment où elle est menacée: proclamer de façon éclatante l'existence du fait français."

Au cours des assises, il sera le principal porte parole de la franco-américanie. Il dresse cependant un tableau sévère sur notre situation. Son discours a du retentissement. Il soulève même une certaine polémique. Le P. Landry a dit vrai car nous vivons dangereusement. Il n'a pas parlé en défaitiste mais comme un gardien d'un immense trésor qu'il veut enrichir et conserver, et non le dilapider sous le fard d'une naïveté dissolvante. Il propose une formule d'intégration et il ajoute: "effort de pensée, de volonté, d'orientation, effort soutenu au plan de l'action, effort au pallier de la vie quotidienne, effort collectif aussi et des hommes et des institutions vers une vie française intégrée à notre vie catholique et américaine, si cette vie française doit avoir des chances de se prolonger demain."

Pour nos grandes mutuelles, il entretient la plus haute admiration. A un congrès de Canado-Américains il dira: "il nous faut du sel, le sel de la vraie vie et de la vraie culture française, le sel français qui a du goût, de la saveur . . . De grâce, que l'on s'efforce de répandre ce sel et d'en approfondir l'action tonifiante en terre franco-américaine."

Au congrès de Manchester en 1954, il a tiré les leçons de ces importantes assises. Il faudra donc établir cette association de jeunesse, mais agissante et franchement franco-américainc dans ses aspirations; il faudra établir des clubs Richelieu comme tremplin des meilleures relations sociales entre compatriotes. Il sera l'inspirateur de celui de Fall River. Il faudra favoriser l'oeuvre des Caisses Populaires. Il inspire celle de Ste-Anne depuis nombre d'années. Enfin c'est toujours, toujours le même empressement à favoriser le climat franco-américain dans nos oeuvres.

Et c'est ainsi que dans tous les domaines où se promène la vie franco-américaine, il apporte le concours de sa haute intelligence et le poids de sa sincérité. Il préside chaque année le banquet de la fête patronale avec une fierté profonde. Il est encore là tout rayonnant de joie pour féliciter avec bonté les lauréats des concours de français et des festivals de la bonne chanson. Il profite des séances de fin d'année pour faire ressortir les avantages de notre enseignement bilingue. Il donne des conférences remarquables devant le cercle littéraire, il accueille les pèlerinages au sanctuaire de Ste-Anne, ils inspire les ralliements de Lacordaires, et combien d'autres occasions où sa parole intarissable coule pour féconder et enrichir les esprits et les coeurs. Et que de petits compliments ou discours, il prépare discrètement pour soulager l'inquiétude d'un bon ami qui n'a pas la patience de porter la plume à l'oreille. Tout cela accompli pour servir et servir toujours!

Une autre oeuvre qui lui tient au coeur c'est encore la Fédération des Sociétés de Fall River. Comme tout chef il comprend que l'union des forces vives d'une population peut accomplir de grandes choses. Il se fait fort de diriger diligemment cet organisme qui lui doit plusieurs de ses plus beaux gestes.

Nous voyons certainement le sceau de son approbation dans cet important manifeste que la Fédération proclame en 1955 et où il est affirmé au sujet de notre commune solidarité: "ce dépôt qui nous a été confié, c'est à tous et à chacun d'entre nous de le garder. Aucun Franco-Américain, peu importe sa situation personnelle, peu importe son office ou sa dignité n'a le droit de prendre des décisions ou des attitudes, en ce qui concerne notre vie franco-américaine, sans se demander d'abord qu'elles seront les répercussions heureuses ou malheureuses de ses actions sur la vie propre du groupe. Nous aussi, nous sommes les gardiens de nos frères que nous le voulions ou non", et toutes les autres recommandations sur nos oeuvres paroissiales, de radio, de presse, de jeunesse et de sociétés.

Au sein de la Société Historique, il est encore une des voix les plus écoutées. Ses éloges, ses communications et ses études attestent son bonheur de régner dans les hautes sphères de la pensée. Il est au courant de tout mouvement intellectuel. L'Histoire le passionne et la vérité l'exalte.

En octobre dernier, il nous accueillait dans cette salle au cours d'une réunion magnifique pour nous faire admirer Jeanne d'Arc, la sainte de France dans la splendeur de sa réhabilitation. Hier à Boston, il rendait hommage à nos magistrats.

Il avait accepté de participer à notre 4e congrès qui se déroulera à Woonsocket en octobre prochain sous le thème de la "Solidarité Franco-Américaine." A ce moment il sera déjà installé à sa tribune pastorale. Il nous a cependant préparé des considérations qui apporteront une vivifiante lumière à notre congrès!

Mais il faut mettre fin à cet inventaire qui se pourrait très bien continuer avec profit. Je n'ai fait que recueillir quelques perles qui brillent sur le parcours de l'apostolat de celui que nous honorons ce soir.

Qui pouvait nous dire mieux que ses propres paroles tout ce qu'il a été pour nous? Par ailleurs, nous soupçonnons que de tels propos pourraient paraître ternes pour d'aucuns. Hélas, notre génération est tellement habituée au spectaculaire vide et sensuel.

Mais il arrive que nous honorons ce soir un apôtre de grande envergure, un prêtre que nous aimons parce qu'il est toujours demeuré à la hauteur de sa mission, un apôtre qui a su se pencher

sur les humbles et imposer partout le respect pour les fidélités qu'il portait dans son âme.

Il nous reste une faveur à solliciter de celui qui nous quitte et c'est déjà une promesse accordée. Comme gage de cette affection mutuelle qui désormais doit consacrer notre souvenir, nous demandons au Père Landry de nous livrer très bientôt le recueil imprimé de ses attestations.

Il faut que très longtemps encore brillent au sommet de notre persévérance cette lumière et cette confiance qu'il a semées autour de nos espoirs.

A tous ces hommages qui consituaient à la vérité une "apothéose magnifique", le P. Landry répondit avec émotion déclarant que l'on venait simplement de rendre hommage à un idéal de vie dont il était le produit, celui "de la famille franco-américaine foncièrement catholique, de la petite paroisse, de la petite école, du sacerdoce où il a été admis et du ministère dont il a interprété, par sa vie les vertus et les travaux et les mérites." Et ses dernières paroles: "J'irai à Chartres! Je demanderai à Notre Dame de Chartres de vous préserver tels que je vous ai connus . . . J'irai aussi à Lourdes, et je vous porterai tous dans mon coeur à l'Immaculée Conception."

Au sujet de ce départ, Philippe-Armand Lajoie écrira dans l'Indépendant:

"L'oeuvre doit continuer. Le long et fructueux séjour du Rév. Père Landry, en Nouvelle-Angleterre, a mené une espèce d'armistice entre les gens de chez nous qui, sûrement ont de l'esprit et du jugement, mais qui ne s'entendaient plus sur le Sacrifice qu'il faut faire pour empêcher l'effritement de notre héritage de fils de Français.

Les thèses si bien soutenues par ce Dominicain qui n'aura probablement pas un remplaçant en l'espèce, ont créé une espèce de trêve dont on profité surtout ceux qui trouvent des bénéfices personnels à un relâchement.

On pourrait les appeler les "Allargandos" de l'agonie franco-américaine.

La lutte va reprendre: Nous n'avons plus assez à perdre, dorénavant, pour ne pas risquer de perdre notre face.

Il ajoutait encore: " . . . Le Père Landry a été un ami de "L'Indépendant", l'ami probablement le plus sympathique et le plus attentif que notre journal ait jamais eu . . . Depuis qu'il a été parmi nous, le P. Landry, dans les circonstances les plus variées, a parlé fréquemment: Tout ce qu'il a dit était à retenir, et ceux

d'entre nous qui l'ont fait, s'en sont sentis grandis, éclairés et souvent réconfortés. . . . Sa parole, toujours éloquente, fut courageuse, surtout aux heures où il fallait défendre des valeurs en danger de perdition . . . Il a parlé aux âmes, aux cœurs et aux esprits: la somme de ses enseignements, toujours justes et bénévoles, constitue le plus beau monument qu'on pourrait lui ériger . . . Nous de la franco-américanie, lui aurons dû la formule que nos congénères en terre américaine devront adopter pour vivre pleinement leur vie de catholiques, d'américains et de français, sous peine de disparaître à quelque jour sous la poussée d'une évolution trop facilement acceptée par un trop grand nombre avec un fatalisme qui dispense commodément de toute réaction . . . Du Maine au Connecticut, il n'est personne qui soit excusable de l'ignorer. C'est la règle donnée par un homme, éclairé et prévoyant à ceux des siens qui ont encore quelque foi en l'idéal, en un idéal qui n'est pas un rêve, mais qui pourrait être une resplendissante réalité.

Faisant échos à toutes ces considérations, "L'Action" (Manchester), écrira: "Un champion nous quitte" ajoutant "La vie franco-américaine perd un de ses champions les plus intelligents, les plus pratiques, les plus influents en Nouvelle Angleterre. Erudit, apôtre, écrivain, prédicateur, homme du juste milieu, prêtre au sens éminemment pratique. Franco-Américain authentique de New Bedford, religieux au zèle intarissable, il nous quitte au moment où nous en avons tant besoin, à l'un des avant-postes où il sera difficile de le remplacer."

Dans "Le Travailleur", Roland Girard ajoutera: "Mon cœur est dans la désolation . . . Je ne puis trouver de mots adéquats pour exprimer la peine que je ressens à la pensée que les Franco-Américains vont perdre le chef le plus dévoué, le plus tenace, le plus sincère que nous ayons. Il semble que la vie franco-américaine dans le diocèse de Fall River ne puisse se concevoir sans le P. Landry. Son élan, son bel esprit d'initiative, ses directives, ses oeuvres étaient ce que nous avions de plus précieux."

Dans un portrait qu'elle traçait de l'éminent religieux, Mme Gertrude St. Denis, directrice du programme français au poste WALE de Fall River, disait:

Le portrait du P. Landry se peint en trois écrins; toute sa vie d'ailleurs se déroule en une trilogie parfaite, le prêtre, le dominicain, l'homme, citoyen américains de descendance française.

En effet, si nous reprenons cette vie, en étape, elle s'adapte au thème d'une série de cours que donnait le P. Landry alors qu'il était professeur à Ottawa, "L'homme, cet inconnu, à l'humanisme intégral."

La personnalité du P. Landry, prêtre, dominicain que nous avons appris à connaître, à admirer et à vénérer est l'épanouissement parfait d'une nature humaine, d'un être, d'un homme mortel tel que voulu par le Divin Créateur, composé d'une âme immortelle, d'un corps enrichi d'une brillante intelligence et d'un coeur brûlant d'idéal.

Le P. Landry, comme nous le savons, est citoyen américain par droit de naissance et de descendance française. Sa formation première, reçue au sein d'un foyer typiquement catholique et français, favorisa le développement des nombreuses vertus et des riches talents dont il fut naturellement doué. Si, à ces trésors innés, vous ajoutez une volonté tenace, une soif d'idéal, un besoin de donner la pleine mesure en tout et toujours, voilà qui achemine rapidement un individu vers le plein épanouissement de sa personnalité. Les études classiques, la formation dominicaine parcheva l'oeuvre si bien commencée au foyer.

Les premières étapes de la carrière du jeune religieux, comme professeur, directeur de retraites fermées et curé de St-Dominique, à Québec, furent couronnées de succès. Déjà il démontrait les qualités et les aptitudes d'un curé exemplaire, d'un guide sûr, d'un homme d'action et d'un "chef" prêt, à trente-deux ans, à endosser de lourdes responsabilités telles la direction de la paroisse Ste-Anne de Fall River.

C'est ainsi qu'il devait, dès la première rencontre, en février, 1942, s'attirer les coeurs des paroissiens de Ste-Anne.

Nous avons déjà relevé les faits saillants de ses quinze années de ministère sacerdotal parmi nous.

Cette humble esquisse ne saurait dépeindre, comme il le convient, cette éminente figure de prêtre, de dominicain, de prédicateur, d'apôtre, de patriote mais, "à l'impossible, nul n'est tenu." Tout cela est écrit ailleurs, au fond du coeur de ses paroissiens, de ses compatriotes, de ses amis, en caractères que le temps n'effacera pas.

Au même poste en janvier, le P. Landry en offrant ses vœux à ses compatriotes, résumait, il nous semble, le haut idéal qu'il n'a cessé de prêcher et de pratiquer. Il disait donc:

Vivre cette nouvelle année "comme il faut," cela veut dire en premier lieu, la vivre avec intelligence. La comprendre et l'accepter telle qu'elle est, l'organiser ensuite selon les inspirations les plus décisives de votre raison et de votre foi. Que cette vie qui est vôtre et dont vous êtes responsables soit toute marquée des rayons de la sagesse du Bon Dieu descendue en vous. Vous faire une vie intelligente, une vie qui a du bon sens, qui porte en elle le bon

sens même de Dieu au cours de l'année 1957: voilà mon premier souhait spécial! Une vie intelligente, une vie engagée aussi, une vie qui se déroule sous le signe d'un grand amour, car il n'y a qu'une vie comme celle-là qui vaille la peine d'être vécue. Une vie toute donnée au Bon Dieu et en Lui au prochain qui vous entoure: votre époux, votre épouse, vos chers enfants, vos parents, vos amis, vos congénères, vos concitoyens, les citoyens du monde tout entier, les pauvres, les malades, les abandonnés, ceux qui ont besoin de vous, quelqu'un. Oui! une vie engagée sous le signe et la vertu d'un grand amour qui vous sorte de vous-même pour vous replonger dans le grand courant qui entraîne tout être hors de lui et le monde entier vers Dieu. Voilà mon deuxième vœu particulier pour l'année 1957. Une vie intelligente, une vie engagée, une vie pleine aussi, une vie acceptée suivant toutes ses dimensions, selon toutes ses exigences et en tous ses devoirs. Vous rappeler que suivant un vieil axiome de philosophie, ce qui est "bien" résulte toujours de l'action pleine et simultanée de ses causes, et qu'il y a "mal" dès que l'une même de celles-ci ne produit plus comme elle devrait: "bonum ex integra causa malum, ex quoquaque defectu." Ce qui veut dire, pour chacun d'entre nous, au niveau de la vie humaine, que si nous n'aspérons pas de toutes nos forces à une vie pleine, à une vie qui corresponde à toutes les richesses, à toutes les causes que nous portons en nous, il nous manquera quelquechose; nous ne serons pas ce que nous devrions être. Ce sera "mal" en attendant que ce soit un malheur! Il ne faut se contenter de rien moins que d'aller jusqu'au bout des exigences de son catholicisme, et ceci conduit à la sainteté; il ne faut se contenter de rien moins que d'accomplir en soi le plus pur américanisme, celui qui représente une conquête de l'esprit et de l'histoire et ceci fera de chacun de nous un citoyen parfait; il ne faut se contenter de rien moins que d'exploiter à fond les virtualités de son âme française et ceci fera de chacun de nous un authentique français d'Amérique. Que voulez-vous? Il n'y a pas de vie pleine pour vous sans cela. Il n'y a pas sans cela de bien parfait possible. Le mal nous guette impitoyablement au moindre détour, au plus insignifiant recul, à la plus légère trahison. Il faut dès lors vouloir au moins une vie pleine, une vie intégrale: notre valeur réelle et notre bonheur par surcroît sont à ce prix. C'est là l'objet de mon troisième vœu particulier.

Une vie intelligente, une vie engagée, une vie pleine, une vie consciemment solidaire aussi. Oui, une vie aiguillée dans le sens de celle du groupe, une vie qui colle à celle des autres franco-américains du milieu, une vie qui ajoute au capital commun et qui le fasse fructifier pour le bien de tous. Que nous le voulions ou non, nous sommes les gardiens de nos frères et lorsque nous prenons des décisions qui ne tiennent pas compte du voisin, de ses intérêts

comme des nôtres, nous pouvons facilement travailler contre lui et, en fin de compte, travailler contre nous. Une vie donc qui tienne compte de nos solidarités catholiques, une vie qui tienne compte de nos solidarités américaines, une vie qui tienne compte aussi et enfin de nos solidarités françaises, voilà celle que je vous souhaite en quatrième lieu et en vous parlant ainsi j'ai la conviction très ferme de ne rien souhaiter qui, même de loin, puisse contre-carrer l'établissement du règne de la vérité historique, de la justice et du droit, voire même de la charité chrétienne la plus fraternelle et la plus authentique."

(Biographie). Thomas-Marie (Lucien) Landry, o.p., naquit à New Bedford, Mass., le 28 mars 1909, l'aîné des neufs enfants de Herman Landry, menuisier et de Alenna Labonté. Etudes primaires au Sacré-Cœur de Brockton; humanités au collège de l'Assomption, Québec. En 1927, il entre au noviciat des Pères Dominicains à St-Hyacinthe et poursuit ses études au collège dominicain à Ottawa. Ordonné le 1er juillet 1933 en l'église Ste-Anne de Fall River, Mass., il retourne à Ottawa pour obtenir son "*Lectorat en Théologie Sacrée*" Professeur à l'Institut d'Ottawa, il prend la direction de la Maison des Retraites fermées à St-Hyacinthe et enseigne à l'Institut Pie XI de l'université de Montréal. Nommé curé de St-Dominique de Québec en 1939, il prend la direction de la paroisse Ste-Anne de Fall River en 1942.

Membre du Conseil de la Vie Française en Amérique, secrétaire et directeur du Comité de Vie Franco-Américaine, de la Société Historique Franco-Américaine, de la Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River, de la Société des Ecrivains Canadiens et fondateur du Club Richelieu — Fall River.

Prédicateur, conférencier et écrivain, il est l'orateur invité à de nombreuses manifestations religieuses et culturelles. Il contribue de brillants articles et études aux journaux et à plusieurs revues sérieuses. Le P. Landry est actuellement professeur à l'Ecole de Pastorale et de Prédication à la Maison Montmorency de Québec. Porteur de la Médaille de la Reconnaissance française depuis 1946, le P. Landry était fait Chevalier de la Légion d'Honneur (France) en 1948.

Un bel exemple de grandeur d'âme

Dr Philippe-F. Fortin

C'est avec une fortitude vraiment admirable qu'un médecin franco-américain de New Bedford envisage une échéance qui viendra pour tous les humains, mais que l'on se plaît à vouloir aussi lointaine que possible. Il s'agit du docteur Philippe-F. Fortin, âgé de 50 ans et médecin de famille à New Bedford depuis 24 ans.

— “La maladie me force à discontinuer la pratique de la médecine,” dit le docteur. “Je regrette d’avoir à abandonner un travail auquel je suis attaché . . .”

Le docteur Fortin tenait ce langage à l’issue d’une consultation qu’il venait d’avoir avec un collègue de la profession médicale. Ce collègue venait de confirmer le diagnostic que le docteur Fortin avait fait sur lui-même:

Il souffre d’un cancer au foie, un cancer pour lequel toute intervention chirurgicale est impossible.

Cela signifie, naturellement, que les jours de cet estimable praticien sont comptés. Et dans quel état d’esprit le docteur Fortin a-t-il accueilli ce verdict implacable?

Ecoutez-le parler: “Je considère que je suis plus fortuné que celui dont la vie est étouffée en l’espace d’une seconde dans quelque terrible accident d’automobile, ou que cet autre, qu’une trombose coronaire vient tuer durant son sommeil. J’ai le temps de la réflexion, le temps de remettre de l’ordre philosophique dans mes pensées, le temps de mettre de l’ordre à mes affaires spirituelles et temporelles.

— “J’aurais aussi le temps de prodiguer de l’encouragement à d’autres, qui demain ou plus tard, auront à traverser l’épreuve qui est la mienne aujourd’hui.”

Ayant été si longtemps un praticien général, ou médecin de famille, il est naturel que le docteur Fortin s’intéresse plus particulièrement à ceux de ses collègues qui se vouent à la pratique générale de la médecine — “une espèce de médecin qui tend à disparaître en ce pays,” dit le docteur.

Il ne voit pas sans inquiétude l’abaissement graduel dans le nombre des médecins de famille et l’importance en apparence moins grande que l’on attache à leur rôle dans la profession, où ils sont remplacés par des spécialistes, principalement aux hôpitaux.

Le docteur Fortin est convaincu que “les Américains n’obtiennent pas la meilleure médecine du monde” en donnant à outrance dans la spécialisation.

— “L’avenir de la profession médicale, dit-il, dépend non pas du nombre accru de médecins, mais de la production accrue du médecin de famille, du médecin voué à sa profession. A ce type de médecin, dit le docteur Fortin, il faut accorder tous les privilèges offerts par les hôpitaux, selon leur compétence, leur expérience et leurs états de service.

Il ne faut pas que ce médecin ait à enfoncer des “barrières artificielles” pour avoir accès aux hôpitaux.



29. Invités au banquet du 19 mai. De gauche: Mgr Hector Benoit D. D., M. J. - Henri Goguen, M. le consul Charles de Pampelonne, l'hon. Armand Côté, le président et le R. P. Thomas Marie Landry o.p.

30. Le bureau de la société. Debut: l'abbé Wilfrid Paradis et Me Pierre Belliveau, conseillers, M. Marcel St. Denis, trésorier, le docteur Louis B. Amyot et Antoine Clément, conseillers; assis: Mlle Rhéa Caron, secrétaire, le président et le juge Arthur L. Eno, conseiller.





31. A la réunion annuelle du 24 novembre, le président remet la médaille "Grand Prix" à M. l'abbé Jules Baisnée s.s., secrétaire de l'Institut Français de Washington et conférencier invité pour rendre hommage au tricentenaire de l'arrivée de la Compagnie de Saint Sulpice en Amérique.



31-a. Le président remet la médaille "Grand Prix" à Mgr Olivier Maurault s.s., p.a., président de la Société Historique de Montreal. De gauche: Mgr William Drapeau, le président, M. l'abbé Jules Baisnée s.s., le docteur J. B. Arthur Falcon, Mgr Maurault, M. le juge Alfred J. Chrétien, l'abbé Eugene Dumas, M. le consul de Pampelonne, Me Henri T. Ledoux, Mgr J. A. Corbiel, Me Pierre Belliveau et le juge Arthur L. Eno.

Il est convaincu que certains hôpitaux ont élevé contre le praticien général de telles barrières, par le moyen de règlements qui l'obligent à appeler un spécialiste consultant, lorsque certaines circonstances arbitrairement spécifiées l'exigent, et pas nécessairement parce que le médecin de famille estime qu'il a besoin de cette collaboration.

— “La première qualité d'un praticien général, dit le docteur Fortin, est de connaître la limite de ses pouvoirs, et de savoir quand il est nécessaire de mander un spécialiste. Mais c'est une autre affaire que de se voir obligé d'appeler des spécialistes pour la seule raison que cela est commandé par un assortiment de règlements établis par tel ou tel hôpital en particulier. A l'hôpital, le spécialiste accapare de plus en plus les soins à donner à un patient. Mais dès que le patient quitte l'hôpital, ou peu de temps après, le médecin de famille est appelé à s'en charger de nouveau.

— “Ceci, dit le docteur Fortin, constitue un écart à la continuité du traitement et j'ai toujours été opposé à ce système parce que je suis convaincu que cela est au détriment du malade.” Le Dr Fortin a reçu le “Outstanding Alumni Award” de l'université Temple, de Philadelphie, le seul médecin général à l'avoir reçu.

Philippe-Armand Lajoie

12 mars 1957

L'Indépendant (Fall River)

EMILE GAUVREAU, journaliste américain

Emile Gaudreau, qui vient de mourir aux Etats-Unis, fut longtemps l'un des journalistes les mieux connus, les plus épris de sensation, les plus discutés de la ville de New-York.

Canadien français par ses parents, mais né en Nouvelle-Angleterre, il était devenu Américain dans le sens le plus complet du terme, peut-être le plus mauvais. Il ne s'identifia jamais beaucoup avec les Franco-Américains de l'est du continent, s'éloigna plutôt d'eux.

Pendant des années, il fut l'âme dirigeante du journal de Bernarr Macfadden, célèbre par son “culturisme” et sa “psycul-topathie”: *The Daily Graphic*, que ses adversaires appelaient “Daily Pornographic”. Il poussa à son point culminant le jaunisme dans la presse américaine, dépassant de loin ce que l'on avait vu et connu dans le passé, y compris la grosse caisse de James Gordon Bennett et le tam-tam de William Randolph Hearst. Il ne se contenta point d'exploiter à fond les meurtres, assassinats et scandales en marge de la vie quotidienne, mais il n'hésitait pas à en remettre, comme on dit.

C'est lui qui inventa le "composographe", c'est-à-dire le montage photographique qui reconstituait par truquage les événements tels qu'on se les représentait, avant, pendant ou après les récits publiés par le journal. On ne saurait dire que la stricte vérité se trouvait ainsi servie, selon le respect qui lui est dû.

Mais Macfadden et Gauvreau s'en moquaient ensemble. Le premier était un as de la publicité, qui fit par elle une rapide fortune. Il commença par donner des leçons de culture physique, annonçant son établissement par des photographies de sa propre personne, où il exhibait son développement musculaire. Il ouvrit ensuite des restaurants, se lança dans la publication de revues, dont la première, *Physical Culture*, ne tarda pas à faire des petits. Vint un jour où il possédait des hôtels jusqu'en Floride, des sanatoria, des écoles où la culture physique était le leitmotiv, non sans accompagnement de dollars.

Quand il se mit en tête d'avoir à lui un quotidien pour épauler ses oeuvres, répandre ses idées et ajouter à la recette, il trouva en Gauvreau un rédacteur selon son coeur, qui dirigeait alors le *Hartford Courant*. Les deux firent la paire parfaite, dans leur genre. Ils furent les premiers à populariser les témoignages directs en marge de la nouvelle, obtenant des déclarations, commentaires ou confessions de personnes reliées, de près ou de loin, aux événements relatés. Témoignages, il va sans dire, que rédigeaient les nouvellistes attachés à leur journal, mais le public n'y vit que du feu. Ils exploitaient la sottise humaine, qui est sans limites.

Sauf erreur, Gauvreau ne songeait qu'à gagner de l'argent le plus vite possible, et il ne se montrait pas difficile sur les moyens. Intelligent et inventif, frondeur, capable de jouer des coudes, il ne se faisait pas d'illusions sur son éthique, et l'on a raison de croire qu'il n'était pas enchanté de lui-même.

C'est ce que laissent entendre quelques passages de son ouvrage autobiographique, *My Last Million Readers*, entre autres celui-ci: "J'étais de cet étrange groupe de gens qui consacrent leur vie à des occupations qui leur répugent, pour gagner de l'argent dont ils ne veulent pas, lequel achète des choses dont ils n'ont pas besoin, dans l'intention d'impressionner des personnes qu'ils n'aiment pas."

Macfadden et Gauvreau se donnèrent du mal pour perfectionner le journal à sensation, dans le sens de la sensation, et ils y gagnèrent peu. En fait, le *Graphic* n'apporta jamais de bénéfices, et il dut fermer ses portes en 1932. Macfadden mourut il y a quelques années et Gauvreau vient de le suivre dans la tombe. Il était âgé de 62 ans et 8 mois.

Né à Centerville, Conn., fils d'Alphonse Gauvreau et de Malvina Perron, il avait fait ses études à l'Académie Provencher de

Montréal et à l'Ecole publique de New Haven, Conn. Il avait épousé Sarah Joyner en 1916.

Il laisse plusieurs ouvrages en anglais: *Hot News, What so Proudly We Hailed, The Wild Blue Yonder, My Last Million Readers*. Gauvreau n'a pas que des mauvais coups à son crédit. C'est lui qui, en 1923, dénonça la fabrication frauduleuse de diplômes médicaux aux Etas-Unis, et tua en 1925 le concours national de beauté d'Atlantic City, en prenant à partie les juges et leurs méthodes.

L'Illettré

La Montagne Crotched au New Hampshire*

Rosaire-Dion Lévesque

Jusqu'à ces dernières années le village de Greenfield, au New Hampshire, demeurait enseveli dans l'anonymat des petites communes de son genre demeurées ancrées dans le passé. Mais Greenfield possédait une montagne! Une des plus belles de cette Suisse d'Amérique qu'est le New Hampshire. C'est sur les sommets que Dieu s'est surtout fait voir à l'homme pour lui révéler sa véritable mission terrestre. Dieu le Père n'est pas apparu visuellement sur la Montagne *Crotched*. Mais il a inspiré un de ses enfants à en faire une montagne consacrée à l'application d'un des plus grands commandements donnés sur le Sinaï: "Aimez-vous les uns les autres."

Il n'est donc pas étonnant qu'en quelques années seulement *Crotched Mountain* ait acquis une réputation presque mondiale. Cette montagne à pentes douces, habillée de conifères, au sommet de laquelle on accède par une montée tortueuse, est aujourd'hui couronnée par une série d'édifices rampants et ultra-modernes connue sous le titre de "*Crotched Mountain Rehabilitation Center*." Ces constructions présentent l'aspect d'un Country-Club ou d'un luxueux hôtel de villégiature. C'est en réalité un hôpital.

Un hôpital, un refuge, où déjà plus de deux cents paralytiques et autres infirmes ont été "réhabilités" et rendus à une vie normale et utile.

L'intérieur n'est pas moins étonnant que l'extérieur; non tant à cause de ses décors spacieux et luxueux que par l'absence totale de toute atmosphère de clinique. On sera peut-être un peu surpris d'y voir la réceptionniste travaillant à son pupitre dans une chaise roulante! Cette salle d'entrée pourrait être celle d'un foyer d'hôtel! Le plus grand calme y règne. Vous vous sentez libres de vous aventurer dans les longs et larges corridors dont les dalles sont en marbre, d'admirer les fresques et les tableaux qui décorent les murs, comme ceux d'un musée.

* Cet article parut dans *La Patrie*, le 17 mars 1957.

Vous pouvez vous attarder à la bibliothèque aux trois murs tapissés de livres, avec ses tapis moelleux, les fauteuils invitants et les lampes discrètes. Et voici un auditorium pouvant accommoder six cents personnes, et dont tout un pan de mur est un immense panneau de verre à travers lequel se déploie un panorama extraordinaire — des jardins, des pins et des sapins et des mélèzes. En bas, deux lacs, et plus loin un écran de montagnes.

Vous remarquez, plus loin, l'absence presque totale d'escaliers. A leur place, des rampes, genre débarcadères, qui facilitent la circulation des chaises-roulantes.

C'est par une fin d'après-midi. A cause d'un ciel nuageux le soleil décline dans des lueurs mauves. Mais voici une salle vivement éclairée — c'est la salle de classe dont les pupitres sont vœux de leurs élèves en ce moment.

Dans une autre salle un petit paralytique, dans sa chaise haute, regarde une artiste créer sur les carreaux de la fenêtre, un magnifique paysage hivernal. Fasciné, le petit infirme ne dit mot et ne bouge pas.

Dans la salle de récréation voisine, il y a piano, tourne-disque, radio, vidéo. A ce moment, une dizaine de petits bonhommes et fillettes sont groupés en face de l'appareil de télévision sur l'écran lumineux duquel se joue un drame cowboy. Ils sont sous la surveillance d'un infirmier.

La salle attenante est celle de l'hydrothérapie. Deux piscines sont munies de tous les appareils thérapeutiques que la science moderne a pu inventer.

A l'extrémité du corridor est la salle réservée aux petits affligés de la surdité. Cette salle est aussi aménagée avec les appareils acoustiques les plus perfectionnés.

Réalisation d'un rêve

Depuis plus de quarante ans, M. Harry-E. Gregg, industriel et banquier aussi bien que philanthrope de Nashua, New Hampshire, se dévoue à l'amélioration du sort des infirmes. Il y a quelques années, il prenait sa retraite et se réfugia à Greenfield, au pied de *Crotched Mountain*. Presque quotidiennement, ce septuagénaire à l'âme d'apôtre, gravissait la montagne pour y admirer le magnifique panorama qu'elle lui offrait.

L'idée lui vint graduellement d'y ériger un hôpital — dans ce lieu qu'il considérait idéal mais que les médecins, et ses amis, voyaient d'un autre oeil à cause de l'éloignement de Greenfield des grands centres. Malgré ces opinions diverses, M. Gregg fit l'acquisition du plateau de 650 acres au sommet de la montagne.

Peu après aidé par des dons généreux de la part de collègues, de "fondations" philanthropiques, etc., il fit ériger le premier immeuble.

Centre unique au pays

Situé sur le plateau de la montagne *Crotched*, ce centre de réhabilitation est déjà rare à deux titres: D'abord c'est le premier centre de réhabilitation situé à la campagne; et deuxièmement, lorsque sous peu sera terminée l'érection de toutes les bâtisses projetées, le *Crotched Rehabilitation Center* sera le plus grand centre de ce genre au pays, et peut-être par tout le monde.

Crotched Mountain est à soixante milles de la ville de Boston, et sise entre les quatre principales cités du New Hampshire. Le Centre s'étend sur une superficie de 100 acres. Les deux premiers édifices actuellement en usage sont le *Children's Center* et la *Catherwood Physical Medecine Wing*, qui furent érigés au coût de \$2,000,000 et peuvent accommoder jusqu'à cent petits patients à la fois.

Ces magnifiques édifices sont dus à la générosité de nombreux philanthropes parmi lesquels M. Sceva Speare, de Nashua, M. Gregg, M. Laurence-F. Whittemore, M. et Mme Cummings Catherwood, de Philadelphie, Sherman Adams, conseiller personnel du président Eisenhower, etc. De nombreuses organisations et sociétés philanthropiques ont aussi contribué à la réalisation de ce rêve.

Des artistes de renom ont aussi donné et leur temps et leurs talents à la décoration de l'intérieur de la bâtisse, telles Nora Unwin et Elizabeth Orton Jones, illustrateurs de livres pour enfants, et Truman Fassett, paysagiste, dont les fresques et les tableaux ornent les murs des corridors de la bibliothèque, et d'autres salles.

Les amies-artistes Unwin et Jones, de New-York, passent la belle saison à Greenfield. C'est ainsi qu'elles se sont intéressées au *Rehabilitation Center*. Travaillant en collaboration elles ont réussi des tableaux et des fresques remarquables qui font l'admiration des visiteurs aussi bien que des patients. Mlle Jones a peint une série de panneaux représentant les quatre saisons au New Hampshire. Une scène nous fait voir deux fillettes, dont une porte un appareil de tiges de fer sur une jambe, jouant avec leurs poupées. Ici et là sur ces tableaux voltigent de minuscules fées peintes avec de la peinture lumineuse.

— J'y ai ajouté les petites fées, déclare Mlle Jones, pour accentuer l'imagination chez l'enfant . . . en vérité ces petites fées sont les enfants eux-mêmes, très actifs, volant, nageant, grim pant, sautant, patinant . . . activités auxquelles aspirent ces infirmes.

La salle dite "*occupational therapy*" est peut-être la plus fascinante. Sur les murs peints en rose on expose les réussites artis-

tiques des petits. Des "mobile" intriguants sont suspendus au plafond. Dans le coin une table tournante sur laquelle le petit Harold peut peindre une chaise, un tabouret ou autre article, de tous les côtés, et tout en demeurant assis. On se sert aussi de reproductions en bois d'appareils de téléphone, de parcomètres, de gobe-sous d'autobus, pour familiariser les patients avec le monde extérieur.

— Si nous semblons accorder à l'enfant une trop grande dose d'affection, nous nous gardons bien de les gâter, nous déclare un assistant, tout en nouant le lacet de chaussure d'un petit infirme.

Pas d'incurables

Pour être admis au *Rehabilitation Center* un petit infirme doit être de mentalité accessible et son handicap physique doit être susceptible d'amélioration. Aucun incurable n'est accepté, l'Etat fournissant des refuges pour cette catégorie de malheureux. Des examens sérieux, par des médecins et psychiatres avertis, se poursuivent durant plusieurs semaines avant l'acceptation d'un enfant.

Une ambiance de "motivation" est créée pour l'enfant dans ce milieu où il se sent "at home", en sécurité et entre bonnes mains. Le mot réhabilitation prête à plusieurs interprétations. On le conçoit souvent comme voulant désigner une "période d'arrêt" — au cours de laquelle on reprend son équilibre en se préparant à reprendre sa place dans le monde. A *Crotched Mountain* réhabilitation veut aussi dire l'acceptation de son handicap, avec la certitude de le mâter, et de pouvoir bientôt, d'après Webster, se "vêtir de nouveau de droit, d'autorité et de dignité."

Si *Crotched Mountain* ne fait pas de miracles elle a déjà accompli des prodiges de véritable réhabilitation. Considérons le cas de la secrétaire que nous avons aperçue en entrant, dans sa chaise roulante. Elle s'appelle Barbara Hayden. Elle est dans sa chaise roulante depuis qu'en 1937 la poliomyélite la frappa. Après trois ans et demi de séjours périodiques dans les "respirateurs" et les poumons d'acier, elle compléta des cours de littérature, par correspondance. Par la suite elle devint collaboratrice régulière du *Boston Globe* où elle signe une rubrique sur des sujets d'horticulture et d'aviculture. Depuis l'an dernier elle est membre attirée de l'admiration de *Crotched Mountain*.

"Parfois de longues semaines se passent à simplement délivrer le petit malade de l'emprise maternelle ou paternelle. Plusieurs petits malades s'imaginent que les parents les aiment tout simplement "par pitié", parce qu'ils sont infirmes, et que conséquemment, s'ils apprennent à se suffire à eux-mêmes ils perdront l'affection des parents! Mais peu à peu presque tous les petits malades se débarrassent de cette fausse notion. Et lorsqu'ils rentrent à la maison

ils sont fiers de dire à leurs parents trop empressés: "Non, s'il-vous-plaît, ne vous dérangez pas — *Je puis faire cela moi-même.*"
MÊME."

Progrès constant

Quoique destiné premièrement aux enfants du New Hampshire le *Crotched Mountain Rehabilitation Center* veut devenir une institution nationale et même internationale. C'est ainsi que trois patients actuels sont originaires de Montréal et de Toronto.

Récemment, la fondation Charles Hayden octroyait la somme de \$500,000 à *Crotched Mountain* dans le but d'y établir une ferme expérimentale. Là, les infirmes apprendront à devenir d'excellents fermiers malgré leur handicap. On y donnera aussi des cours de menuiserie, de plomberie, d'électricité, et d'autres. On vient de terminer une "grange" des plus modernes hébergeant déjà quarante vaches laitières et autre bétail.

Un quatrième et dernier pas vers la pleine réalisation de son rêve, déclare M. Gregg, est l'établissement à *Crotched Mountain* d'un collège pour l'entraînement de professeurs intéressés à tous les aspects de la réhabilitation.

Laissez-les partir . . . c'est à Canaille qui s'en va!"*

Louis Philippe Gagné

Il y a de cela plusieurs années, commentant aux Communes canadiennes l'inquiétant mouvement d'émigration qui à cette époque, se dirigeait en masse vers les Etats-Unis, un député de la Province de Québec s'était levé en Chambre pour réclamer quelque mesure gouvernementale pour enrayer cette émigration.

On raconte que sir Georges-Etienne Cartier, alors premier ministre, se leva alors et prononça les paroles suivantes qui feront le thème du présent article: "Laissez-les partir; c'est la canaille qui s'en va!"

On en parle encore dans le Québec.

Nous savons par les faits et gestes de nos voisins et même cousins d'outre quarante-cinquième, que cette parole malheureuse a été accueillie plutôt avec indignation par la Province voisine. Elle était sans doute témoin de son dépeuplement graduel et soutenu, mais elle savait aussi que ceux de ses enfants qu'elle perdait étaient en quelque sorte une parcelle de la patrie, une tige de la race.

Les événements sont venus justifier ses angoisses.

* *Le Messenger* (Lewiston), 13 avril 1957.

Le noyau canadien-français, cet arbuste planté en terre américaine, chacun en connaît aujourd'hui l'importance et la valeur. Le Canada tout entier est à même de constater que ceux qui sont partis n'étaient pas de la canaille . . . pas plus que les quelques colons, aventuriers, navigateurs, mercenaires et explorateurs partis de France il y a plus de trois siècles pour fonder la Nouvelle-France.

De même aujourd'hui, devant l'inquiétante défection de notre jeunesse franco-américaine pour tout ce qui sent français, pourrions-nous être portés à dire: "Laissez-les s'éloigner et abandonner leur langue maternelle; ils ne connaissent pas mieux!"

Par la force du nombre, nous pouvons nous permettre ces pertes. Elles ne sont que périodiques. Elles nous font apprécier davantage l'effort et la beauté de ce qui nous reste. L'histoire même de notre élément est là qui nous rappelle que la force d'un peuple réside surtout dans ceux qui lui sont restés attachés.

La conquête du Canada par les Anglais, en 1760 fut beaucoup plus inquiétante pour la France et l'esprit français que la période que nous traversons ne peut l'être pour le peuple franco-américain. En effet, pendant 100 ans, le Canada conquis fut complètement isolé de la mère-patrie. Aucune communication que ce fût, (journaux, revues, lettres, navires) ne permit à la colonie française du Canada, comprenant alors 60,000 âmes, de reprendre courage, d'espérer l'arrivée de renforts, de recevoir des nouvelles de là-bas. Le vide était complet! Ce n'est que 100 ans plus tard que parut "La Capricieuse," premier vaisseau français venant au Canada depuis 1760.

Pourtant, le Canada français ne cessa de grandir . . . sous l'oeil de Dieu, près du fleuve géant . . . comme le dit l'hymne national de Crémazie.

De 60,000, la seule province de Québec, surnommée la province de l'avenir, compte maintenant plus de 3,000,000 des nôtres. De "porteurs d'eau," comme l'avait mentionné si bêtement un autre les Canadiens-français sont devenus des ingénieurs, des architectes des médecins, des avocats, des experts agriculteurs, des sommités de la hiérarchie catholique du Canada, en somme, des hommes et femmes éminents.

Et c'est cette même sève qui coule en Nouvelle-Angleterre. Sans doute qu'il a fallu des années, des générations mêmes, pour que ce petit peuple émigré du Canada devint ce qu'il est aujourd'hui.

L'ambiance des milieux anglo-saxons ne pouvait certes pas être pour lui une invitation à rester loyal à sa culture, son esprit français. Et les défections sont venues. Elles se poursuivent encore, encouragées même dans nos propres maisons d'enseignement,

par certains professeurs qui semblent s'être donné la mission de perdre notre jeunesse avec eux pour tout ce qui est français. Ils *volent* l'avenir et la carrière de notre jeunesse étudiante et plus tard, c'est cette même jeunesse qui lui en fera le reproche.

Cependant, malgré tous ces revirements, toutes ces faiblesses, tout cet engouement de l'unilinguisme qu'on cherche à justifier sous prétexte que nous sommes aux Etats-Unis, nos gains prennent le dessus sur nos pertes. Que ceux qui veulent se détacher de la culture française quittent nos rangs, puisqu'ils y tiennent. Rien ne peut les sauver de force.

Par contre, nous avons dans nos institutions les plus belles lueurs d'espoir en l'avenir. C'est la prochaine génération qui aura le plus beau rôle. C'est elle qui sera bilingue et qui saura s'affirmer comme elle le doit, dans le domaine économique, politique, éducationnel.

Voire même que depuis certain temps, notre élément en Nouvelle-Angleterre se fait donner une leçon de ferveur patriotique, de loyauté envers la culture française par un évêque d'ascendance irlandaise tel que Son Excellence Mgr Wright, du diocèse de Worcester.

Avec des appuis d'une telle valeur, on peut assez facilement ignorer le rôle assez ignoble de ces professeurs qui font leur nid même dans certaine école supérieure prétendue franco-américaine.

Qui sait si nos meilleurs défenseurs ne seront pas certains évêques irlandais de la Nouvelle-Angleterre? Combien d'entre eux ne nous répètent-ils pas à l'occasion de garder, d'aimer, de cultiver notre langue? C'est sans doute parce qu'ils reconnaissent qu'apostasier la langue, c'est apostasier la religion.

Nous disions que nos gains compensent maintenant nos pertes, et pour le prouver, nous n'avons qu'à mentionner des événements tels que le concours annuel d'épellation française pour les écoles paroissiales de Lewiston, d'Auburn, de Lisbon et de Brunswick. Avec une jeunesse comme celle-là qui peut, en fait d'épellation française, faire la barbe à quiconque, pourquoi craindre pour demain? Avec des religieuses enseignantes comme celles qui s'évertuent à l'enseignement du français dans nos institutions primaires et élémentaires, nous pouvons regarder l'avenir avec confiance.

La liste de tous les événements qui se déroulent en Franco-américanie pour démontrer *la montée* de l'esprit français serait trop longue à publier. Qu'il suffise de dire et de répéter:

Avec des sommités ecclésiastiques telles que Mgr Wright; avec des religieuses telles que les Soeurs de la Présentation, les Soeurs

de la Charité, les Soeurs Dominicaines, les Dames Ursulines, les Petites Franciscaines de Marie; avec des jeunes élèves comme ces enfants qui épelleront si bien en français dimanche à WCOU, il sera impossible de nous détruire, même si c'était la mission de certains professeurs de "High Schools."

Ceux qui veulent absolument s'en aller à la dérive, eh bien! . . . laissez-les partir . . .

Centenaire Jacques Cartier

1557-1957

Le quatrième centenaire de la mort de Jacques Cartier, le 1er septembre 1557, fut célébré avec éclat au cours de l'année. Les 8, 9 et 10 juin, les manifestations en l'honneur du découvreur du Canada avaient lieu à St-Malo, en France, lieu de sa naissance.

Après la visite des lieux historiques, les fêtes commençaient avec une conférence prononcée au Casino par M. Eugène Guerbiern, membre de l'Académie des Sciences, et un concert sur la place Chateaubriand exécuté par la chorale de la Marine.

Dimanche, sur le bastion de la Hollande où se dresse la statue de Cartier face à la rade, le Cardinal Emile Roques, archevêque de Rennes célébrait une messe pontificale et S. E. Mgr Maurice Roy, prononçait le sermon.

Le tombeau de Cartier est dans la cathédrale qui n'est pas encore complètement sortie de ses ruines de guerre. On rappelle que la statue de Cartier qui domine le bastion avait été dévoilée en 1905 par l'hon. Adélard Turgeon. C'est le 24 juin 1898 que Victoria Cartier, grande pianiste, et descendante d'un neveu du découvreur, avait lancé à Paris le projet de ce monument. A St-Malo on évoqua aussi la mission canadienne qui assistait en 1934 au quatrième centenaire de la découverte du Canada par Cartier. Cette représentation était sous la direction du sénateur C.-P. Beaubien en compagnie de M. Edouard Montpetit et du maire Ernest Grégoire, de Québec.

A la mairie de St-Malo, située dans le donjon de l'ancien château de la duchesse Anne, M. Lachambre, député-maire recevait la délégation. Il déclarait: *"il n'est plus aujourd'hui de terres à découvrir dans un monde reconnu dans toute son étendue et désormais borné de toutes parts, mais il reste une civilisation à sauvegarder, dont les assises spirituelles se trouvent menacées par l'apparition d'une nouvelle mystique qui, visant, elle aussi, à l'hégémonie universelle, tente d'exercer sa pénétration en empruntant pour tourner le monde libre un circuit exactement inverse à celui dont usa pour se propager à travers le monde la lumière issue des grandes découvertes."*

S. E. monsieur Jean Desy, ambassadeur du Canada à Paris terminait les allocutions en disant *"nous avons eu grand plaisir à revenir dans cette ville. Nous avons retrouvé Saint-Malo, ressuscité par la volonté, l'optimisme et la confiance des Malouins. Et c'est dans un décor évoquant l'époque de Cartier que nous célébrons aujourd'hui la mémoire du grand Malouin, qui, pour nous n'est pas mort."*

S. E. le cardinal Rocques avait déclaré: *"en ce quatrième centenaire de sa mort, en effeuillant sur sa tombe les feuilles du souvenir, élevons notre pensée et nos cœurs pour extérioriser à la face du monde l'enthousiasme qui nous anime tous pour que vive la France et que vive le Canada."*

A un déjeuner servi par la Chambre de commerce dans les salons du Casino, le président, M. Saint-Mieux rappelait les liens indissolubles qui unissent la France au Canada. M. Adrien Pouliot, délégué du Conseil de la Vie Française donnait lecture d'un message d'amitié du T. H. Louis St-Laurent, premier ministre du Canada et remettait au maire-député de la part du maire de Québec une reproduction de la plaque commémorative apposée à Québec à l'endroit précis où, pendant l'hiver 1535-36, Jacques Cartier séjourna. Me Armand Maltais, député de Québec présentait à son tour les hommages du premier ministre Duplessis. Les fêtes se terminaient le lundi par un pèlerinage au tombeau de Cartier dans la cathédrale, une visite aux Portes Cartier, à Parame où habita Cartier et au Mont St-Michel où aurait eu lieu l'entrevue du découvreur avec le roi François 1er. Pour décider le premier voyage outre-Atlantique.

La délégation canadienne comprenait encore le juge Thomas Tremblay et M. Charles Mayer, conseiller de la ville de Montréal. Partout, les délégués furent accueillis avec une chaleur fraternelle et comme le dira Me Maltais *"nous avions l'impression d'être de la famille."*

A Québec, le centenaire revêtait une ampleur nationale. La Société St-Jean-Baptiste prit l'initiative de la commémoration. On avait d'ailleurs pour la célébrer le théâtre même où Cartier passa l'hiver de 1535-36 au confluent des rivières St-Charles et Lairet. L'emplacement porte le nom de Parc Cartier-Brébeuf, à l'endroit où Notre-Dame de Roc Amadour fut touchée par la foi de Cartier et lui accorda la faveur qui sauva son équipage décimé par le scorbut. C'est depuis ce temps que cette dévotion s'est conservée dans le Québec et particulièrement en la paroisse St-François d'Assise qui en est le centre.

En annonçant le centenaire Mgr Gosselin écrivait: *"Québec séjour préféré du Malouin en Nouvelle France, garde fidèlement son*

souvenir. Trois paroisses de la ville évoquent sa mémoire: Jacques-Cartier, Saint-Malo et Limoilou . . . La Société St-Jean-Baptiste a fait ériger à l'endroit de l'hivernement de Cartier, un monument qui associe à sa mémoire celle de saint Jean de Brébeuf. En ces dernières années un parc a été commencé autour du monument, un parc bien nécessaire à la population croissante du quartier de Limoilou. L'occasion s'offre belle de terminer l'aménagement de ce parc. Il reviendrait à notre société nationale d'organiser une fête digne du héros et digne de celle par laquelle on inaugurerait le monument lui-même en 1888. Ce monument est la réplique de celui que Saint-Malo a fait élever en 1905. Le coût de ce dernier monument fut defrayé en partie grâce à une tournée de Théodore Botrel dans notre pays. Breton bretonnant, le barde voulut contribuer à la glorification de son compatriote et resserrer les liens d'amitié entre sa patrie et le Canada auquel il était très attaché.

La célébration eut lieu le dimanche 8 septembre en présence d'une immense assistance. Une messe solennelle fut célébrée, en plein air, dans le parc Cartier-Brébeuf par le R. P. Alphonse-Marie, o.f.m., cap., curé de la paroisse St-Charles, assisté des RR. PP. Damien et Jean de la Croix. Le chant était fourni par la chorale Roc Amadour sous la direction de M. Réal H. Joly.

S. E. Mgr Maurice Roy, primat de l'église au Canada et archevêque de Québec prononçait le sermon en tirant de fortes leçons de la vie du découvreur en disant:

"Le 24 juin 1889, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec célébrait avec éclat notre fête nationale. Elle convoquait ici-même nos compatriotes pour l'inauguration d'un monument que nous contemplons aujourd'hui avec fierté; le monument Cartier-Brébeuf, élevé à la gloire du découvreur et des plus illustres missionnaires de ce pays.

Alors, comme aujourd'hui, l'archevêque de Québec présent au milieu de son peuple, avait la joie de lui faire entendre la parole de Dieu. A l'exemple de mon prédécesseur, le cardinal Taschereau, je veux tout d'abord remercier les dirigeants de notre Société nationale et les féliciter du succès de cette démonstration. Afin de bien marquer le lien qui unit le passé au présent, je veux prendre pour texte de ce sermon le passage des psaumes qui avait inspirer, en 1889, l'éminent Prince de l'Eglise: "Bienheureux le peuple qui sait se réjouir et qui marche dans la lumière de Dieu."

"La joie véritable est fille de la justice. Le peuple, nous dit l'écrivain sacré, se réjouira dans la mesure où il aura marché selon les voies que Dieu lui a tracées. Dans la mesure où il s'en écartera, pourrions-nous ajouter, il sera dans la tristesse et dans l'affliction.

Grave et solennel avertissement dont nous devons faire notre profit en ces jours de bouleversement et d'inquiétude universelle.

“Nous sommes en ce moment dans la joie. Et quel est le sujet de cette allégresse. La puissance de notre pays, de notre patrie bien-aimée, le Canada à la double vie de civilisation et de la foi.

“Avant l'arrivée de Cartier sur les bords du Saint-Laurent, en ces lieux où nous sommes assemblés, quelques milliers d'hommes vivaient une vie primitive, errant dans les ténèbres de la forêt, dans les ténèbres encore plus épaisses du paganisme. Venus on ne sait trop d'où sur les plages de l'Amérique du Nord, ils y menaient une existence à la fois indépendante et misérable. Premiers habitants, premiers possesseurs du pays, ils n'avaient su ni le cultiver, ni se cultiver eux-mêmes. De la Révélation primitive, ils n'avaient gardé que des lueurs, trop faibles pour élever leurs pensées vers le Dieu véritable et pour inciter leur coeur à la vertu.

L'Europe connaissait l'existence du Canada. Elle savait que des peuplades étranges y vivaient dans l'ignorance et dans la barbarie. Mais ses barques de pêche n'avaient guère dépassé les bancs de Terre-neuve. Il restait à aller plus avant pour que la France révélât sa vocation de pécheuse d'hommes.

“Il faudra un grand roi, François 1er, et un illustre marin pour que le monde civilisé, pour que la chrétienté prenne conscience de ses devoirs envers l'Amérique du Nord. C'est au découvreur, au hardi malouin, Jacques Cartier, que nous rendons aujourd'hui plus spécialement hommage. Une devise semble avoir inspiré sa vie, et plus particulièrement ses expéditions en Nouvelle France. Cette devise, nous la lisons sur le monument qui s'élève à sa gloire. Elle figure au bas des armoiries de Son Eminence le Cardinal Tasche-reau: “In fide, spe et caritate certandum est.” C'est dans la foi, l'espérance et la charité que nous devons combattre.

La découverte du Canada par Jacques Cartier et ses compagnons a été tout d'abord un immense acte de foi. Ils ont pu contempler la majesté de ces lieux, fouler au pied ces terres inconnues après des semaines de navigation incertaine parce qu'ils ont eu foi en eux-mêmes, parce que surtout ils ont eu foi en Dieu.

“Nous pouvons difficilement nous faire une idée de ce qu'était un voyage trans-atlantique à cette époque. Montés sur de petits vaisseaux, livrés au caprice des vents et des brumes, les marins devaient s'en remettre à la Providence bien plus qu'à leur art et à leur courage, dès qu'ils avaient quitté le port. Très souvent la navigation commencée sous d'heureux auspices s'achevait dans le deuil.

“Cartier était un homme d'expérience. Il avait, depuis son enfance, le goût et l'habitude des choses de la mer. Il était surtout

un homme de foi surnaturelle. Le souci de la gloire de Dieu, tout autant que la gloire de conquérir la fortune et la renommée, le poussa à entreprendre les expéditions qui devaient immortaliser son nom.

“C’est par un acte de foi qu’il commence son deuxième voyage au Canada, le plus mémorable de ceux qu’il fit. “Le 16 mai 1535, lit-on dans la relation de ce voyage, trois jours avant le départ, dimanche de la Pentecôte, du commandement du capitaine-général et du bon vouloir de tous, chacun se confessa, communia en la cathédrale, se présenta au chœur devant l’évêque qui donna sa bénédiction.

“C’est par un acte de foi, la plantation de croix en terre canadienne qu’il voulut consacrer et couronner cette entreprise. Cinq fois, il répétera ce geste en présence des indigènes, essayant de leur faire comprendre par signes qu’il n’y a de salut que dans la croix. Première et muette mais combien éloquente prédication de notre sainte foi en terre canadienne.

Quel admirable dyptique, que celui de ces rudes hommes de mer, de ces fils de France, de ces enfants de l’Eglise à genoux devant l’arbre du salut, d’abord dans les splendeurs de la cathédrale de Saint-Malo, ensuite dans le décor majestueux de la baie de Gaspé, de la colline d’Hochelaga, de cet estuaire du Lairet et de la rivière St-Charles. C’est l’ancienne France engendrant la Nouvelle à la civilisation et à la foi; l’Europe répandant sur ces rives si longtemps sauvages ses lumières et ses bienfaits.

“Ce tableau idyllique ne doit cependant pas nous faire oublier les périls de la navigation et ceux de l’hivernement dans un pays nouveau, au milieu de peuplades étranges. In fide et spe. A la foi, Cartier dut ajouter l’espérance, cette vertu qui nous fait voir au delà des inquiétudes présentes les radieuses promesses de l’avenir.

L’espérance en Dieu, en sa sainte Mère fut son unique réconfort durant le sombre hiver qu’il passa en ces lieux. Un à un, il voyait dépérir ses compagnons aux prises avec un mal étrange. Voyant venir le moment où la maladie ruinerait à jamais son entreprise et conduirait au tombeau toute l’expédition, il se tourna avec confiance vers la Vierge de Roc Amadour, vers la Mère qu’il avait priée tant de fois au modeste sanctuaire de son pays natal. Ce fut le pèlerinage dans la forêt, la découverte du remède tant cherché, le retour à la santé, la possibilité avec lui du retour en France pour y reprendre et revenir ici achever l’oeuvre commencé.

“In caritate. Cette oeuvre est une oeuvre de charité surnaturelle. Lors de sa visite à Hochelaga, les Indiens lui amènent leurs malades, leurs infirmes. Il impose les mains sur ces malheureux. Il

lit sur eux l'évangile de la Passion, et, nous dit la relation de voyage, celui de saint Jean, leur annonçant l'Incarnation du Verbe . . ."

Les plus hautes personnalités religieuses et civiles étaient présentes à cette manifestation. A l'issue de la messe, il y eut présentation des armes par la Marine et l'Armée. M. Georges Etienne Daignault, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste saluait l'assistance et des couronnes de fleurs furent déposées au pied du monument dans l'ordre suivant: au nom de Sa Majesté la Reine par S. E. M. le gouverneur général du Canada, M. Vincent Massey; au nom du Canada par l'hon. John Diefenbaker, premier ministre du Canada; au nom de la province de Québec par Son Exc. M. Gaspard Fauteux, lieutenant gouverneur; au nom de l'Eglise par S. E. Mgr Maurice Roy, primat de l'Eglise au Canada; par Mgr Paul-Emile Gosselin au nom du Conseil de la Vie française en Amérique; au nom des Sociétés St-Jean-Baptiste par M. Edouard Lepine.

Un banquet servi au Centre des Loisirs de St-François d'Assise réunissait plus de 500 convives sous la présidence de M. Daignault.

Plusieurs orateurs rendirent hommage au découvreur. L'hon. Diefenbaker souleva l'enthousiasme lorsqu'il déclara que son gouvernement contribuerait à faire de ce lieu historique un parc national. Il ajoutait: *"Cartier est digne à tous les égards d'être appelé le fondateur et le découvreur du Canada . . . il a lui-même écrit la première page de notre histoire . . . en effet la vénération de Jacques Cartier n'est pas particulière aux canadiens de langue française — elle existe partout au Canada."*

"Dans quelques années, nous aurons l'occasion de célébrer le premier centenaire du Nouveau Canada, du Canada tel que nous le connaissons aujourd'hui et tel qu'il existe depuis 1867. Si Jacques Cartier revenait au Canada contempler son oeuvre, il éprouverait une grande consolation à la vue de deux grandes races, auxquelles d'autres se sont jointes par la suite, travaillant côte à côte dans l'harmonie au développement d'un beau et grand Canada. Jacques Cartier, le Canada t'aime, t'admire et te salue."

S. E. Mgr Maurice Roy donnait lecture d'un message du Souverain Pontife à l'occasion du centenaire et il ajoutait encore *"après quatre siècles d'existence, nous avons la consolation de constater que l'oeuvre commencée par Cartier et ses compagnons n'est pas restée à ses débuts. Elle a grandi grâce au travail des successeurs du découvreur sur cette terre d'Amérique. Ces quatre siècles de progrès représentent pour nous un héritage des plus précieux qu'il nous faut conserver pour le plus grand bien de notre pays et de ses habitants. Aussi c'est en restant ce que nous sommes que nous*

saurons le mieux porter le Canada tout entier dans notre cœur et lui assurer le rayonnement qu'il mérite."

A titre de maire de la métropole du Canada et au nom de toutes les villes, Me Jean Drapeau dira: *"en rendant aujourd'hui l'hommage ému et attentif de tout un peuple, prenons l'engagement d'ouvrir avec une ardeur nouvelle à l'expansion de ce pays, et de lui conserver la double vocation dont Cartier le marqua, au jour de la découverte, chrétienne et française."*

Son Exc. Monsieur Francis Lacoste ambassadeur de France au Canada, rappela que Cartier avait été le premier à relever la cartographie du pays, le premier à établir des relations suivies avec les populations autoctones, et surtout, le premier à songer à l'évangélisation de cette contrée qu'il venait d'ouvrir à l'Europe Chrétienne. Il disait encore : *"l'événement que nous célébrons a marqué définitivement la présence française en terre d'Amérique particulièrement au Canada. Unis dans une même foi, un même esprit, nés d'une culture alimentée aux mêmes sources, nous donnons au monde l'exemple de volontés communes travaillant à la prospérité de nos deux pays, tout en contribuant, pour notre part à l'établissement de la paix mondiale."*

L'hon. Antoine Rivard, solliciteur de la province et ministre des Transports et Communications ajoute que *"l'oeuvre réalisée par Cartier en Amérique, a souligné la valeur morale et les hautes qualités de ce découvreur qui, en ouvrant un nouveau pays à la civilisation, a voulu du même coup étendre le règne du Christ et faire briller partout dans ce nouveau monde le flambeau de la culture française et de la foi catholique."*

Me Jean-Paul Galipeaut, député de Québec-Ouest ajoute que *"les difficultés que Cartier a surmontées, sa générosité et son courage peuvent encore inspirer les hommes du XXe siècle."*

Le maire de Québec, l'hon. Wilfrid Hamel termine les allocutions en disant: *"un sentiment de fierté nous anime, en premier lieu, en constatant que les plus hautes autorités religieuses et civiles du pays son représentées dans ce témoignage unanime de gratitude envers le découvreur de notre pays, qui, le premier a fait résonner sur cette terre d'Amérique le doux parler de France, tout en rendant hommage au Maître de toutes les nations. En rendant hommage à la Société St-Jean-Baptiste, il ajoutait: "c'est tout un pays qui s'incline devant ses mérites."*

En plus des personnages déjà mentionnés, on remarquait au nombre des invités, M. le consul A. Turcot, M. le consul L. Caroll, M. le brigadier J.-V. Allard, M. le député Armand Maltais, MM. les conseillers législatifs Gérald Martineau, Albert Bouchard et Pa-



32. Le 4 mai dans les bureaux de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique à Woonsocket, le conseil d'administration et le bureau de direction de la Fédération Féminine Franco-Américaine se réunissaient sous la présidence de Mme Marcelle Mainente.



33. Le gouverneur Foster Furcolo félicite Mgr Joseph Boutin qu'il vient de nommer membre du conseil d'administration de l'Université du Massachusetts. A droite: M. J. Henri Goguen.



34. S. E. Mgr André Ouellette, évêque auxiliaire de Mont-Laurier est accueilli dans les bureaux de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amerique dont il est membre. De gauche: MM. Charles Lamontagne et Jean Picher, Mgr William Drapeau, Son Excellence, Mgr Albert Bérubé, Mgr Stephen Grenier et Mgr Arthur Mercier.

35. Comité Exécutif du IVe Congrès--- Assis, de gauche à droite: Theophile Martin, secrétaire; Dr Armand Picard, président; Louis Lussier, trésorier; Armand-H. Coté, Pawtucket, vice-président. Debout, de gauche à droite: Arthur Belhumeur, Central Falls; Albert-J. Lamarre, Pawtucket; Arthur Desilets, Warren; Me Emile Auger, Cranston; et Asmond Provost, Central Falls, vice-présidents.



trice Tardif, Mgr Guillaume Miville-Deschênes, M. le sénateur Cyrille Vaillancourt, M. le juge Antonin Galipeault, l'hon. Onésime Gagnon, ministre des finances, l'hon. Léon Balcer, l'hon. Paul Comtois, ministre fédéral des Mines, M. le juge A. Sévigny, S. E. Mgr N.-A. Labrie, M. le sénateur J.-M. Dessurault, M. le juge J. Bilodeau, Mgr J. Joncas, Mgr Adrien Falardeau, supérieur du séminaire, Me Gaston Rondeau et le R. P. L. Vanier, s.j.

L'après midi fut consacrée à l'hommage de la jeunesse.

Durant la soirée il y eut procession aux flambeaux présidée par S. E. Mgr Lionel Audet et bénédiction du Saint Sacrement. Enfin sous les étoiles, la journée se terminait par un concert exécuté par le Royal 22ième sous la direction du capitaine Edwin Bélanger.

Le Mayflower II

Dans l'histoire des Etats-Unis, l'aventure du "Mayflower" conserve une mystique légendaire. Ils sont assez nombreux ceux qui aiment à se réclamer descendants directs des auteurs de cette historique traversée. Un groupe d'actionnaires sous la raison sociale "*Mayflower Project Ltd*, de Londres, entreprenaient de construire la réplique de cette caravelle de 1620 pour lui faire répéter le voyage des "*Pilgrims*." L'entreprise devait réussir et rapporter à ses initiateurs des profits. On l'appela le "*million dollar baby*." On utilisa même les "écopeaux" du bois de construction pour les convertir en "*biblots*" que l'on vendit comme souvenirs et la visite sur le bateau se fit moyennant "*contribution*."

Sous la direction de son capitaine anglais Alan Villiers, le Mayflower II mit 53 jours à refaire en partie le trajet de son aîné. Tout près d'atteindre son port à Plymouth, il fut toué pour surmonter les vagues.

Des milliers de curieux se portèrent à sa rencontre. Il fallut payer \$1.25 pour le visiter. A son sujet le "Boston Herald" écrira: "*Rien de plus sot que ce projet. Pourquoi s'être donné tant de mal pour construire ce bateau ventru et le lancer sur les eaux de l'océan Atlantique? Que peut-il en résulter de pratique? . . . Et maintenant qu'ils ont navigué ce bateau ventru jusqu'ici, ils ne permettront à personne de monter à bord, à Plymouth . . . Personne, excepté des dignitaires. Ils vont conduire leur bateau . . . à New York. Ils permettront aux New Yorkais d'y monter en payant . . . Quand au commandant anglais Villiers, c'est un 'show off' . . .*"

N'empêche que des milliers de visiteurs profitèrent de cette entreprise pour refaire leurs souvenirs sur l'aventure du Mayflower. Un spectacle et une évocation au profit des initiateurs.

XIII

Vieux Papiers

Dévoilement du Monument Champlain à Champlain, N. Y. en 1907

La Presse (Montréal)

Il y aura cinquante ans le 4 juillet prochain se déroulait dans nos murs un événement historique que quelques jeunes citoyens de cette ville ont peut-être encore frais à la mémoire. Il s'agissait de fêtes grandioses au cours desquelles eut lieu le dévoilement de la statue de Samuel de Champlain, "le fondateur de Québec et de la colonie de la Nouvelle-France, le découvreur des sources de la rivière Richelieu, des lacs Huron et Ontario."

C'est dans un geste du plus pur patriotisme que l'abbé F.-X. Chagnon, alors curé de Champlain, avait organisé ces fêtes avec le concours de dévoués collaborateurs. Ce qui faisait dire à une rédacteur de la "Presse" d'alors qui assistait à cette brillante cérémonie:

"Il convenait que le nom du découvreur fût commémoré partout où se sont fixés les descendants de ses compagnons. Après Québec, c'est la ville américaine de Champlain qui veut conserver son souvenir et, du haut de son socle de granit, la statue du Saintongeois regardera, de ses yeux de bronze, cette immense nappe d'eau d'où, il y a près de 300 cents ans, il rentrait, émerveillé de l'incomparable paysage vierge que Dieu y avait jeté."

Messe solennelle

La fête débuta par une messe solennelle célébrée par le Père M. Crevier, de Holyoke, assisté du Rév. M. Lessard de Manville, R.-I. et du Rév. M. Garand, un enfant de la paroisse.

Le sermon de circonstance fut prononcé par l'abbé M. Rodier, de Southbridge, Mass., qui prit pour texte de son sermon: "Louons les hommes glorieux." Dans le chœur on remarquait Son Exc. Mgr Gabriel, évêque d'Ogdensburg, Mgr Racicot, de Montréal, et Mgr Dugas, de Cohoes, N. Y. La cérémonie de dévoilement fut présidée par M. George Grace, de Champlain, assisté du Dr Anthime Charbonneau, président du comité d'organisation.

Il y eut ensuite discours par M. Cléophas Hogue et une brillante allocution de l'hon Hugo Dubuque, de Fall River, dont nous relevons les passages suivants:

L'hon. H. Dubuque

"Nous sommes ici près des endroits historiques qui rappellent la valeur de Champlain, de Montcalm, de Lévis. Je veux parler

de Crown Point, lieu de la première visite de Champlain contre les Iroquois, en 1609; de Carillon, où Montcalm et Lévis défilèrent une armée anglaise cinq fois supérieure en nombre, 3,600 Canadiens et Français contre 15,000 Anglais et Américains.

“Le sol que nous foulons en ce moment est donc doublement sacré car il est celui de notre patrie nouvelle. Nous ne venons pas ressusciter de l’oubli une des gloires les plus pures de l’Amérique française; nous venons simplement consacrer, sous une forme durable, l’hommage sincère de notre admiration et de notre gratitude envers celui qui a été surnommé, à juste titre, le père de la Nouvelle France.

“Il était dans l’ordre des convenances que Brouage, sa ville natale, lui élevât un premier monument en 1878; que la ville de Québec, fondée par lui, lui en érigeât un autre vingt ans plus tard, que Honfleur, témoin de ses expéditions multiples lui consacrat une plaque commémorative.

“Et qu’enfin, une autre statue, oeuvre d’une postérité reconnaissante, vint perpétuer son souvenir sur les rives du lac magnifique qu’il a découvert, sur le sol de cette municipalité qui eut l’inestimable privilège de porter son nom illustre.

“Trois siècles, se sont écoulés depuis sa première exploration de l’Amérique septentrionale. De tous ceux qui ont consacré leurs efforts patriotiques à l’expansion de notre race sur ce continent il n’y en a pas un dont le nom et les oeuvres rayonnent d’une gloire plus éclatante et plus méritée.

“Pour nous son nom évoque toute une épopée, sa vie tout un drame, sa mémoire est toute une inspiration.”

Le clergé présent

Parmi les prêtres et religieux qui avaient assisté à la messe solennelle chantée en la circonstance, en l’église Sainte-Marie de Champlain, mentionnons les abbés A. Bertrand, curé de Lacolle, F.-X. Charbonneau, de Tupper Lake, Eug. Lessard, de Manville, R. I., D. Charbonneau, de Keeseville, N.-Y., E. C. Laramée, de Bedford, N.-Y., J. N. Pelletier, o.m.i., de Plattsburg, M. Lasalle, de l’Epiphanie, P. D. Darche, de Clarenceville, J. M. H. Bastien, d’Alburgh, Vt., P. A. Garand, de Clayton, N.-Y., F.-X. Lachance, de Westport, N. Y., F. A. Baillargé, curé, de Saint-Hubert, P. Q., L. A. Desrosiers, de l’Ecole Normale Jacques Cartier, de Montréal, Charles Crevier, de Holyoke, Mass., R. Lauzon, de Clayton, N.-Y., L. H. P. Lachance, de Grande Isle, le curé Rabeau, de Saint-Lambert, P. Q., C. Coursol, H. Lecourt et A. P. Clairmont, de New York.

Personnages de marque

Au nombre des personnalités qui avaient fait le voyage à Champlain on remarquait également:

MM. T. Ducharme, de Longueuil, Jérôme Gosselin, de Rutland, Vt., Dr A. Bouthilier, de Saint-Jean, J.-M. Borduas, shérif, de S.-Hyacinthe, G. Piteau, du service de la marine à Ottawa, H. Audette, de Saint-Jean, L.-P. Aubin, de Newport, Vt., F. Normandin et A. Bachand, de Saint-Philippe, I.-A. Amyot, marchand, de Montréal, Charles Robillard, de "La Patrie," J.-B. Drapeau, de Montréal, le Dr J.-C. Poissant, A. Lauzon, Ed. Mercier, Jos. Marois, E. Germain, F.-X. Dalpé, Jules Archambault, C. Fréchette, A.-P. Fortin, H. Dubuc, E. Bouvier, A. Fortin, A. Duval, H. Brousseau, L. Geoffrion, J.-E. Lanthier, B. Daigneault, G. Leduc, H.-G. Bélisle, presque tous membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, W. David, J.-L. de Bellefeuille, T. Martin, A. Talbot, A. Brouillard, Louis Montpetit, C. Raymond, C. Bastien, R. Lemire, F. Longtin, F.-X. Craig, S. Dupont, A. Fougère, F. Boucher, J. Pigeon, Dr J.-B. Thibault, L.-A. Morissette, G.-A. Dumont, Dr A. Godin, Me S. Poulin, Me Jacques Cartier, Me P.-A. Chassé, de Saint-Jean, le Dr H. Ethier, de Montréal, A. Chagnon, de Willimantic, Conn., J.-B. Bernard, de Beloeil, et combien d'autres.

Poème historique

Il serait peut-être à propos de publier à nouveau quelques vers d'un poème que M. W. Chapman avait écrit pour la circonstance et qui a été lu par l'auteur lui-même devant le monument à Champlain.

Oui, Champlain fut le père et le sauveur des peux
 Qui rêvaient de fonder sous nos cieux un royaume!
 Sa prescience avait l'ampleur des bois ombreux
 Dont ils aimaient jadis à respirer l'arôme;
 Et comme sur l'autel la fleur de lis embaume
 Sa vertu parfuma la terre des aieux.
 Il fut un précurseur, un guerrier, un apôtre!
 Il fut le bienfaiteur de tout le genre humain
 En jetant au terroir laurentien l'épeautre;
 Et quand il s'avança, l'arquebuse à la main,
 Sur la rive voisine, il fraya le chemin
 Qui nous mène aujourd'hui d'un océan à l'autre.
 Mais, malgré son savoir et malgré son génie,
 Ce qu'allait enfanter cette plage bénie
 Des germes qu'il semait dans ses sillons nouveaux
 Il sentait vaguement la puissance infinie;
 Dans la fiévreuse ardeur de ses féconds travaux
 Il l'entrevit à peine, en nos bois, sur nos eaux.

Oh! s'il pouvait du haut de l'immortalité
Sur nos foyers en joie abaisser la paupière,
S'il voyait, aux rayons éclatants de l'été,
Ce qui s'est accompli, pour notre race altière,
Sous les fières couleurs de la vieille Angleterre,
Sous le drapeau de l'Aigle et de la Liberté!
Mais que dis-je? Il nous voit groupés dans cette plaine,
Il contemple nos champs, nos bourgs et nos cités,
Il promène sur nous sa prunelle sereine,
Toute baignée encor des célestes clartés,
Et je l'entends qui dit: "Vous êtes bien restés
Les dignes rejetons de la France chrétienne.

Histoire du Monument Lafayette

Fall River, Mass.

2-4 septembre 1916

Depuis plus de 40 ans la ville de Fall River est fière de posséder l'un des beaux monuments Lafayette au pays. Le temps a déjà laissé sa patine sur le bronze et le marbre lui-même accuse son âge. Ce monument a une histoire qui a place en cette année bicentenaire car c'est au pied de ce bronze équestre que des milliers de compatriotes se réunissaient en mai dernier pour chanter la mémoire du grand héros.

L'inauguration de ce monument remonte donc au 4 septembre 1916. On était alors au milieu de la première guerre mondiale. Le sort en était encore incertain et la France subissait de terribles assauts. La sympathie toutefois des Américains était très évidente et celle des Franco-Américains encore plus intense. C'est peut-être ce qui poussa les administrateurs de la ville à consacrer un nouveau parc municipal à la mémoire de Lafayette. On raconte qu'un certain Edmond Coté, industriel de la ville promit aux échevins d'orner ce parc d'un mémorial convenable et c'est alors qu'il confia son secret au club Calumet dont il était ancien président et membre.

Le projet fut accepté avec empressement et le club Calumet avec ses amis s'en font les parrains. Il sera l'expression de la gratitude franco-américaine. Des amis de l'extérieur veulent contribuer. On accepte leur générosité, mais ce sera pour la préparation ou l'embellissement du terrain mais non pour le monument lui-même.

A l'occasion des fêtes du dévoilement, le comité publiait un magnifique album illustré avec un véritable tour d'horizon de la présence franco-américaine en cette ville. Ces programmes ont ceci de précieux, c'est qu'ils nous font revivre à une date déterminée les conditions et les présences. C'est un peu comme feuilleter en ré-

trospéct ou en image une longue liste d'établissements, de sociétés, de paroisses auxquels s'attachent des noms et des dates qui font revivre intimement le passé. Les programmes peuvent être une imposition de simple courtoisie pour les annonceurs, une corvée pour les solliciteurs, mais ils existeront toujours, car ils sont l'attestation des événements qui sont mis à l'honneur, et puis ils sont chaque foi, l'élément sauveur dans la solde des déboursés nécessaires . . . c'est là leur utilité pratique.

Dans celui en question on y retrouve des figures disparues pour la plupart, on y admire des édifices qui ont été remplacés ou rajeunis, des maisons de commerce disparues, d'autres qui ont résisté à la marche du progrès, enfin des choses qui ne sont plus et cela ajoute de la valeur à la publication. En feuilletant les cent douze pages de l'album on revit tout cela.

Ce fut "*L'Indépendant*" qui raconta cette histoire dans ses livraisons des 5 et 8 septembre avec détails, textes et nombreuses photos. Simple détail dans les annonces on note que les cigarettes "*Zira*" et "*Mecca*" alors très populaires se vendaient à raison d'un paquet cartonné de 10 pour 5 cents et 6 paquets pour 25 cents.

Un imposant comité préparait les fêtes. Il se composait ainsi, J.-D. Thibodeau, président, Joseph Marcotte, secrétaire, Alfred Létourneau, trésorier, Amable Chouinard, Edmond Coté, Hubert Légaré, Isaïe Laplante, Dr A. St. Georges, Dr W.-H. Blanchette, L.-Joseph Rioux, Rodolphe Moreau et le Dr J.-N. Normand, ex-officio, président du club Calumet.

Le comité tint plus de 60 réunions. Que d'initiatives on multiplia pour recueillir les sommes nécessaires. Il fallut mobiliser bien des dévouements, faire appel à nombre d'organismes, inviter de hauts personnages, convier toute la franco-américanie à cet événement qui revêtait un aspect national. On avait fixé les fêtes pour le 4 juillet, mais le sculpteur demanda un délai.

Enfin, le beau temps s'y mêlant, les jours des fêtes arrivèrent, les 2, 3 et 4 septembre. La ville était vraiment à la joie et jamais ses édifices, ses églises et résidences n'avaient revêtu autant de couleurs avec banderoles, fanions, drapeaux, arches et treillis et décorations aux couleurs américaines et françaises.

Brigade Franco-Américaine

La journée du samedi, 2 septembre avait été réservée pour le campement de la Brigade des Volontaires Franco-Américains. On était encore au temps où ce brillant corps semi-militaire tenait son campement annuel sous la tente. Un exemple peut-être unique au pays. Il n'existait alors au pays comme corps militaires que les "*Gardes Nationales*" des 48 États.

De nombreuses gardes se multiplièrent dans nos centres au début du siècle dans le but d'intéresser les jeunes à l'art militaire et aussi pour contribuer à l'éclat de nos grandes manifestations franco-américaines. Fondée le 12 août 1906 à Marlboro, la brigade comprenait trois régiments très actifs.

Au cours de la première guerre mondiale les membres de la brigade furent absorbés pour la plupart dans les divers corps militaires de la nation. A leur retour, la fondation des postes d'anciens combattants ne favorisa pas la reprise de la brigade. Le 3ème régiment fut réorganisé cependant vers 1922 mais la concurrence des postes de vétérans lui enleva le désir de continuer. La brigade fut cependant durant nombre d'années l'une de nos plus belles parures au milieu de nos fêtes, comme elle le fut aux fêtes du monument.

A une heure de l'après-midi, sur le terrain Slade près de la rivière Taunton, à l'appel du clairon, la Brigade entraînait officiellement en campement pour exécuter ses exercices. Plus de 300 tentes avaient été dressées avec quartiers généraux. Vers trois heures, le Lt. Gouverneur Calvin Coolidge, plus tard président des Etats-Unis rendait visite aux officiers et aux gardes.

Brigadier-général, Ubald Hébert; président général, Rodolphe Boucher; vice-président général, L.-Joseph Rioux; aumônier général, R. P. Jean-Baptiste Barrette, o.m.i.; adjutant-major, Albert-B. Hamel; commandant en charge, Rodolphe Piché, secrétaire-général, André-A. Coté, inspecteur major, Joseph-L. Lamoureux; chirurgien major, Archibald St. Georges, M.D.; assistant secrétaire, Oscar Roy; clairon de la brigade M.-J. Lavoie.

1er Régiment. Commandant, Alphonse-J. Lévesque, colonel; *Garde Napoléon* (Fall River), capitaine, Arsène Dion; *Garde St. Dominique* (Fall River), capitaine, Pierre Gauvin; *Garde Notre-Dame*, capitaine Louis Caron; *Garde St. Joseph*, capitaine J.-Normandin; *Garde St. Louis*, capitaine J.-P. Rioux; *Garde d'Honneur* (Brookton), capitaine, A.-J. Manville; *Garde St-Jean-Baptiste* (Central Falls), capitaine Joseph Girard; *Garde St. Joseph* (New Bedford), capitaine, Laurent Pelletier.

2ème Régiment. Commandant Albert Bergeron, colonel; *Garde Frontenac* (Lowell), capitaine, A. Bergeron; *Garde CMAC* (Lowell), capitaine, N.-J. Phillips; *Garde Sacré-Coeur* (Lowell), capitaine, Horace Desilets; *Garde St. Louis* (Lowell), capitaine(Arsène Guay; *Garde des Saints-Anges* (Lowell), capitaine Joseph Lamoureux; *Garde St. Joseph* (Fitchburg), capitaine J.-B. Larivière.

3ème Régiment. Commandant, Ernest Lesmerises, colonel; *Garde Champlain* (Manchester), capitaine, Philippe Doucet; *Garde St-Jean-Baptiste* (Manchester), capitaine, A. Paris; *Garde St.*

Georges (Manchester), capitaine, A.-B. Hamel; *Garde Fusilliers Laurier*, (Biddeford), capitaine, J. Montmigny; *Garde St. Louis* (Manchester), capitaine, Roméo Rochette; *Garde St-Jean-Baptiste* (Plattsburg), capitaine, Léon Michel.

Le gouvernement américain avait délégué une unité de la marine aux fêtes de Fall River. Le "*Sampson*" mouilla dans le port de la ville samedi et ses officiers le lieutenant commandant Patterson et le lieutenant Allen recevaient les officiels et nombre de visiteurs.

La cérémonie religieuse avait lieu dimanche en l'église St.-Mathieu et la Brigade assistait en grande tenue. Le R. P. Joseph Denis, o.m.i. célébrait la messe après la bienvenue du curé Jean-Baptiste Messier, le R. P. Jean-Baptiste Barrette, o.m.i., aumônier général, prononçait le sermon. On célébrait le 10ème anniversaire de fondation de la Brigade.

Durant la soirée, il y eut concert par la fanfare de Ste-Anne et un tournoi militaire sur le terrain, en présence de plus de 5000 personnes, suivi de la revue des régiments. Le capitaine Frank-V. Gilson et le sergent Warren-A. Fogarty étaient les inspecteurs officiels. On remit ensuite les trophées dans l'ordre suivant: 1er régiment: Garde d'Honneur (Brockton) et Garde St. Dominique (Fall River); 2ème régiment: Garde Sacré-Coeur (Lowell) et Garde St. Joseph (Fitchburg); 3ème régiment, Garde St. Georges (Manchester) et Garde Fussilliers Laurier (Biddeford). Distance: Garde St-Jean-Baptiste (Plattsburg).

La Brigade représentait une part imposante du grand défilé au dévoilement.

On assistait encore durant la soirée du dimanche à une régates sur la rivière Taunton et à des concerts dans les parcs Lafayette, Sud et Nord.

Réception à l'Ambassadeur

Le principal invité était bien l'ambassadeur de France à Washington. M. Jules Jusserand débarquait à Providence avec madame Jusserand. Un comité les conduisit avec escorte à Fall River. Leur arrivée fut saluée par une foule et plusieurs manifestations de gardes militaires et fanfares. La Philharmonie de Ste-Anne sous la direction de J.-Ernest Philie entonnait "*La Marseillaise*." Et le long du parcours l'ambassadeur de répéter "*mais nous sommes en France*."

Les visiteurs distingués étaient ensuite reçus dans les salons du club Calumet. Le juge Dubuque invitait le Lt. Gouverneur Calvin Coolidge à accueillir l'ambassadeur au nom du Massachusetts. Il déclarait: "*en venant ici, il verra ce que le peuple franco-américain*

sait faire et lorsqu'il nous quittera, il emportera avec lui un bon souvenir de nous . . ."

A cette bienvenue, Monsieur Jusserand répondait: *"cette réception renferme beaucoup de splendeur et elle me fait penser à une chose. Depuis quatorze ans que je suis à Washington, j'ai toujours eu le plaisir de visiter notre pays chaque année. Depuis le commencement de la guerre, ces visites ont complètement cessé. Et souvent Mme Jusserand et moi nous nous disons: Quand reverrons-nous la France encore une fois? Cette question ne devra plus se répéter car ce soir, nous sommes en France . . .*

"Oui, nous sommes en France, car nous sommes au milieu de personnes qui ayant le même sang que nous, au milieu de personnes qui durant un siècle n'ont jamais cessé de prouver leur amour pour la France . . .

Mlle Christian Caya, de Woonsocket exécutait ensuite le chant émouvant *"Salut à la France"* et *"La Marseillaise"* qui lui valurent les chaleureux remerciements de la part de M. Jusserand. M. l'ambassadeur et madame Jusserand se retiraient ensuite à la résidence de monsieur et madame Edmond Coté. La réception au club Calumet avait été sous la direction des dames, dont madame Albert-J. Brunette dont la fillette Charlotte offrait des fleurs aux distigués visiteurs.

Défilé

Le jour de la fête se leva sous la splendeur d'un beau soleil. A 6 heures, une salve de 21 coups de canons partait des quais du "Sampson" pour annoncer le réveil.

A dix heures, le défilé s'organisait, l'un des plus longs et des plus considérables dans l'histoire de la ville. Composé de dix-huit divisions, il était sous le commandement du brigadier général Ubalde Hébert avec son état major.

Les fanfares nombreuses et les corps de tambours entraînaient au pas martial des milliers de figurants, marins, militaires, anciens combattants, gardes de jeunes, fédérations, sociétés, clubs, cercles, délégations des villes avoisinantes, représentations polonaise, italienne, portugaise, syrienne, libanaise et anglaise. Le cortège était éblouissant, chargé de drapeaux et de bannières, de voitures et de chars allégoriques. Une foule de plus de 60,000 personnes applaudissaient le long du parcours.

Pour récompenser les participants, un comité de juges composé de MM. Georges Buffington, Georges Desjardins et W.-D. Wilmot décernait des coupes aux meilleures unités du défilé; le plus beau drapeau, Y.M.P.T. & B (Fall River); la garde la plus éloignée,

Garde Marquette (Nashua), la garde la plus nombreuse, Franc-Tireurs (New Bedford); meilleur corps de tambours, Cercle Lacordaire (Southbridge); char allégorique historique, garde Napoléon (Fall River); char le mieux décoré, l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique; char le plus original, Société des Artisans; société éloignée la plus nombreuse, Cour Champlain OFFA (Leominster); société la plus nombreuse. Young Men's Protestant Temperance and Benevolent Society (Fall River).

Dévoilement

A l'issue de la parade, la foule se pressait autour du monument. Le spectacle était grandiose. Une foule de 5000 personnes occupait l'estrade publique et on estima à plus de 30,000 les spectateurs.

Sur l'estrade officielle, les invités avaient pris place, S. E. l'ambassadeur et madame Jusserand, avec leurs aides le colonel Vidal et le capitaine Martin, le sénateur Henry Cabot Lodge, le gouverneur Samuel McCall, le Lt. Gouverneur Calvin Coolidge, le maire James Kay, le docteur Armand Bédard, président de la Société Historique, le brigadier général Ubalde Hébert, l'ex-gouverneur Aram-J. Pothier et les autres officiels.

En saluant la foule, l'hon. F.-X. Leboeuf, ancien membre de la chambre du Massachusetts déclarait: *"ce moment dira à la postérité toute notre gratitude, notre révérence et notre appréciation pour les nobles et généreux exploits de Lafayette accomplis en faveur des treize colonies."*

Le juge Hugo Dubuque avait été choisi pour faire la présentation du monument. Il crut bon de s'exprimer uniquement en anglais! Dans un très long discours, il souligna que Lafayette avait été en 1778, l'hôte à Fall River de Thomas Durfee. Il terminait: *"j'ai maintenant l'honneur de présenter cette statue de Lafayette à la ville de Fall River. Qu'elle soit sans cesse une source d'inspiration pour la jeunesse, un exemple pour tous du patriotisme américain en action, un gage de sentiment généreux, de vues larges, de tolérance et d'égalité, de nobles aspirations réalisées, de dangers surmontés de courage indomptable et d'humanité dans la guerre, la justice invariable durant la paix, en un mot du devoir consciencieusement accompli, avec l'amour de Dieu et des hommes au plus profond de nos coeurs. (Cf. Traduction du journal L'Indépendant.)"*

Mlle Charlotte Légraré procédait ensuite au dévoilement de la magnifique statue équestre aux applaudissements de la foule.

En acceptant le monument au nom de la cité, le maire James Kay ajoutait: *"j'accepte donc ce splendide monument, votre cadeau à notre ville, comme un tribut d'amour et d'estime envers votre"*

compatriote. Je me réjouis dans le sentiment qui vous a poussé à l'honorer aussi grandiosement en ce jour. Le monument occupe une place éminente dans le parc qui porte son nom vénéré, ajoutant à la beauté de l'entourage, et, j'espère qu'il rappellera toujours à la mémoire de tous nos citoyens et particulièrement à nos jeunes Américains les valeureux exploits et les oeuvres splendides de ce vrai patriote, l'ami de l'Amérique, l'illustre Lafayette.

Un chœur de 300 voix sous la direction du professeur J.-Ernest saluait la présentation de l'ambassadeur de France. M. Jusserand après avoir loué la valeur des franco-américains en anglais, dans son allocution très élevée, M. Jusserand continuait en français et terminait en ces termes: *"au nom de l'une des deux patries de Lafayette, le pays où il dort de son dernier sommeil, je vous apporte, à vous Canadiens de même sang que lui, à vous Américains descendants de ceux dont il fut le compagnon d'armes, les remerciements de la France. Soyons comme il fut, de bon courage, certains que nous sommes du triomphe de la devise qui lui fut chère et qui demeure celle de notre république: Liberté, Egalité, et lorsqu'il plaira au ciel, Fraternité."*

Dans son allocution, le gouverneur Samuel-W. McCall dira: *"The example and united influence of France and America, are, I believe, destined to install and to shape the democratic institutions which are to make the new and the soon coming era. I congratulate you upon the vision which has led you to erect in this great industrial city the statue of Lafayette. The government of the nation has reared a monument to him at its capital upon a noble square which bears his name. The school children of America have caused another monument to be raised to his memory in the Capital of France. These expressions of admiration for him nearly a century and a half after our revolution show the imperishable character of the service he rendered and the lasting hold he has upon the gratitude of America."*

Le sénateur Henry Cabot Lodge, encore dans toute sa verdeur, leader au congrès et descendant d'anciennes familles du Massachusetts s'exprime dans un beau français. Historien, il voulut tirer de l'événement une leçon profitable. Il ajoutait encore: *"mes amis, vous êtes Américains pour la plupart depuis plusieurs générations; vous êtes citoyens des Etats-Unis, fidèles à votre pays et à votre drapeau. On ne peut avoir deux patries, et je sais que vous êtes d'abord et avant tout des Américains. Mais vous ne seriez pas dignes de vos nobles aïeux, si vous ne vouliez pas suivre par la pensée la marche triomphale des Français. Ils combattent pour la patrie, pour la liberté. Ils repousseront l'envahisseur . . ."*

Enfin, le dernier orateur fut l'hon. Aram-J. Pothier, ancien gouverneur du Rhode Island qui eut des paroles réconfortantes: *"ce*

monument sera pour vous porteur de notre patriotisme et de notre fidélité aux institutions de la patrie américaine. Il nous rappellera toujours nos devoirs de citoyens. Il exaltera notre fierté de race et raffermira notre allégeance au drapeau étoilé.

“Lafayette sera toujours pour nous Américains de descendance française le modèle du citoyen par son dévouement à une cause qui est la nôtre, par les sacrifices qu’il s’impose pour élever sur cette terre du Nouveau Monde le phare d’une civilisation régénératrice.

“Cette statue nous rappellera l’un des deux grands acteurs d’une époque héroïque. Elle ravivra notre amour filial pour la France — cette France de Verdun qui sauve, encore une fois, et la civilisation et la liberté — cette France que toutes les âmes fières, que tous les coeurs généreux, que tous les fils du Canada français admirent et aimeront toujours.”

Banquet

Une pareille manifestation devait tout naturellement se terminer par un grand banquet. Le vaste manège militaire recevait donc plus de 800 convives pour la circonstance. Il était sous la présidence de M. Godfroi de Tonnancourt, rédacteur-propriétaire du journal “L’Indépendant.” Le menu était délicieux en plus des harmonies de l’orchestre Fay. Le R. P. Ange-Emile Dion, o.p., bénissait les tables.

Au début des agapes, M. l’ambassadeur saluait brièvement avec reconnaissance les convives avant son départ commandé. Une imposante table d’honneur saluait les convives.

Après les mots de bienvenue, M. de Tonancour remerciait tous les responsables du grand succès et ajoutait: *“et plus tard, vous serez heureux de pouvoir dire: “j’étais à Fall River le 4 septembre 1916, pour honorer la mémoire de Lafayette, qui fut un grand Français et l’un des plus vaillants collaborateurs de Washington dans l’oeuvre d’émancipation des treize colonies.”*

Les toasts se succédèrent dans l’ordre suivant et il suffit d’en reproduire quelques pensées marquantes: “*La Cité*”, le Maire James-H. Kay: *“Fall River est orgueilleuse de ce monument, elle en prend la garde avec une responsabilité dévouée et elle se sent reconnaissante envers ceux qui ont donné de leurs temps avec libéralité pour nous assurer de ce magnifique objet d’art, un si bel exemple donné au monde entier de l’esprit public et national de Fall River . . . Parmi les citoyens les plus désirables qui sont venus établir leurs demeures ici et ajouter quelque chose à cette ville sont les Franco-Américains, les parents de Lafayette par sa race. Ils démontrent qu’ils savent se placer au premier rang dans nos industries, ils brillent dans la vie des affaires, ils ornent les pro-*

fessions, en un mot ils savent atteindre le but jusqu'à un tel point qu'ils sont universellement respectés et admirés par leurs concitoyens. Quel meilleur exemple pourrait-on avoir de leur intelligence que l'entreprise patriotique qui amena l'érection du magnifique monument au général Lafayette."

L'Etat: Lt. Gouverneur Calvin Coolidge: "la résistance à la tyrannie c'est l'obéissance à la loi et l'obéissance à la loi c'est la liberté. Voilà quelles sont les bases de cet Etat. Ce furent ces principes qui firent appel au jeune capitaine de dragons et qui amenèrent au secours de ce pays l'épée de l'aristocrate afin de se battre pour la démocratie. J'aime à penser à cette partie de notre histoire. J'aime à me rappeler de lui à la dédicace du monument de Bunker Hill, recevant l'approbation de la nation de la bouche de Daniel Webster. J'aime à me souvenir de cette légion de concitoyens américains de descendance française, dans cet Etat, prêts à défendre les principes pour lesquels il s'est battu, c'est-à-dire la liberté d'après la loi. Des citoyens qui comme lui ne regardent pas en faisant des excuses mais avec respect, les choses qui symbolisées sur le drapeau du Massachusetts "*Ense petit placidum sub libertate quietem*," avec une épée, elle cherche la paix assurée par la liberté.

La France: Colonel Vignal: "*la France sera toujours reconnaissante envers les jeunes Canadiens et Américains qui sont actuellement au secours de la France pour imiter l'exemple du grand Lafayette qui vint ici pour aider à l'établissement de la république américaine.*"

Les Etats-Unis: Hon. Grafton-D. Cushing: improvisation en l'absence du sénateur John-W. Weeks du Massachusetts.

Le Canada: Dr J.-N. Landry: "*Va donc! O mon beau Canada! L'auréole qui ceint ton front luit sur le monde où il jette une douce lumière. Sois fier de tes fils! Après s'être illustrés dans toutes les carrières, ne les vois-tu pas sur les champs de bataille versant pour la défense de la civilisation un sang qui n'est pas souillé. Je t'admire ô Canada. Et nous, tes fils, vivant à l'ombre du drapeau étoilé qui nous protège et que nous aimons, à l'ombre du drapeau auquel nous avons juré fidélité, nous te crions toute notre admiration et tout notre amour!*"

La Société Historique: Dr Armand Bédard: "*cette société n'aurait plus sa raison d'être s'il fallait lui enlever le trait-d'union, puisqu'elle a pour objet de faire revivre l'action française en Amérique, de rappeler aux Américains de toutes les races ce qu'il doit à la France et de leur rappeler aussi que nous sommes de descendance française, nous sommes les plus vieux américains.*

La Presse: Joseph Lussier: "*terminons simplement en payant un juste tribut d'hommage et de reconnaissance aux incorruptibles*

défenseurs de nos droits et de notre langue que nous comptons actuellement dans le journalisme franco-américain.

“L’Indépendant”, “L’Opinion Publique”, “L’Etoile,” “La Tribune”, “L’Avenir National”, *Le Messenger* (six quotidiens alors, c’était l’âge d’or), “les Courriers “La Justice, “L’Écho” etc., voilà autant de voix vibrantes qui demain porteront à travers le continent la nouvelle consolante qu’après plus d’un siècle et quart la France de là-bas et la France d’Amérique ont donné de nouveau aux Etats-Unis l’accolade française de Lafayette à Washington, sous le souffle patriotique des Franco-Américains de Fall River.

Les Sociétés: Eli Vézina: improvisation.

Les Dames: Me Eugène Jalbert: improvisation.

Ce grand jour se terminait par un beau concert donné par la Philharmonie Ste-Anne sous la direction du professeur J.-Ernest Philie et un feu d’artifice dans le parc South où la foule se pressait encore jusqu’aux dernières heures de la nuit. Tous les esprits étaient chargés de souvenirs et les coeurs remplis de fierté.

La presse fit écho un peu partout. L’Indépendant déclara que les fêtes avaient dépassé “*tout ce qui a jamais été tenté dans ce sens à Fall River.*” Le grand quotidien français de New York, *Le Courrier des Etats-Unis* consacra un long reportage avec sympathie et admiration.

Le dernier écho des fêtes vint de l’ambassade de France à Washington et déclarait: “la beauté des fêtes, celle de la statue nous ont ravis; la chaleureuse réception qui nous a été faite au club Calumet, la cordiale hospitalité offerte par l’un de vos plus distingués concitoyens nous ont fait nous trouver comme chez nous en un coin de terre française; la pureté avec laquelle se parle et s’imprime notre langue a causé notre admiration . . .”

Il convient de mentionner l’exécutif du club Calumet qui avait entrepris cette lourde tâche: Dr J.-N. Normand, président; Dr J.-E. Mercier et Dr H.-C. Benoit, vice-présidents; J.-F. Marcotte, secrétaire; Alfred Lizotte, trésorier; C. Vohl, percepteur; S.-M. Lamarre, E.-P. Talbot, J.-D. Thibodeau, F.-X. LeBoeuf, A. Chouinard, J.-E. Peloquin, G.-N. Robillard, J.-A. McDonald et Dr Archibald St-Georges.

Depuis ce jour mémorable, Lafayette est toujours campé sur son cheval d’airain saluant la foule qui passe. Sur le socle l’inscription lit: “*Présenté à la ville de Fall River. Les citoyens d’origine française ont érigé ce monument à un grand héros français — Son épée a secouru la République naissante et assuré la liberté américaine.*”

La statue fut exécutée à Rome par le sculpteur A. Zocchi et la firme Savoie installa le socle.

XIV

Echos des Sociétés

Société Historique de Montréal

Réunion annuelle, le 30 janvier, sous la présidence de Mgr Olivier Maurault qui est réélu à la présidence. La société devient centenaire, l'ainée de nos sociétés d'histoire. Des fêtes auront lieu en 1958.

Les conférences de l'année: Eugène Achard "*Un patriote de 37-38: Joseph Duquette*"; J.-Henri Blanchard, "*Propriétaires terriens et tenanciers de l'Île du Prince Edouard, 1767-1876*"; Mgr Olivier Maurault, "*Saint Sulpice au Canada*"; Dr Paul Poitras, "*Méthodes dentaires chez nos ancêtres*"; Emile Gervais, s.j., "*Quinze années au service des plus belles figures de notre histoire, les fondateurs de l'église canadienne*"; Conrad Morin, o.f.m., "*Un 3e centenaire canadien, le frère Didace, franciscain*"; Jeanne Grégoire, "*Coup d'oeil sur les registres de la Louisiane acadienne*"; André Lefebvre, "*Le centenaire de l'école normale Jacques Cartier*"; Fernand Ouellet, "*Les archives du gouvernement de la Nouvelle France*"; Robert Lionel Séguin, "*La sorcellerie en Nouvelle France*."

La société commémorait également la fondation de Montréal, le 19 mai, avec messe à Notre-Dame et cérémonie au pied du monument Maisonneuve. A l'école du Plateau, le 26 juin, c'était le festival folklorique avec M. Marius Barbeau, conférencier invité.

Société Historique de Québec

Réunion annuelle, le 28 janvier sous la présidence du R. P. Adrien Pouliot, s.j. Les membres prennent connaissance d'un mémoire contenant la liste complète avec brève description des monuments historiques de la vieille capitale. Ce document avait été préparé par MM. Sylvio Dumais, Adrien Dufresne et Clovis Plamondon.

La société publiait son 9e cahier, "*Historique de l'Ecole Normale Laval*" par Réal Bertrand. Le 8 mai, Mgr Olivier Maurault, président de la Société Historique de Montréal, donnait une conférence: "*La Compagnie de Saint Sulpice à Montréal*." Le 11 décembre, M. Adrien Pouliot racontait sa participation aux fêtes de Jacques Cartier en France: "*Voyages au pays de Jacques Cartier*."

Société Historique du Saguenay Chicoutimi, Québec

Au cours de l'année, la société a surtout augmenté la valeur de son musée saguenéen en y ajoutant plusieurs pièces. Il est installé dans une salle de l'hôtel de ville. La société a publié les numéros 27, 28, et 29 de son bulletin. Mgr Victor Tremblay demeure le président et le grand animateur de la société.

La société ajoutait encore au nombre de ses publications le No 16: "*Contemporain du grand Roi, biographie de Noël Simard dit Lombrette, 1637-1713*," édition du tricentenaire par Paul Médéric et le No 17 "*Le Père d'un peuple, Pierre Tremblay, ancêtre de tous les Tremblay d'Amérique*," édition du tricentenaire par Paul Médéric, (abbé Jean-Paul Tremblay.)

**Société Historique du Nouvel
Ontario, Université de Sudbury**

Document No 33: "*François de Charlevoix, s.j.*" par Léon Pouliot, s.j.; "*Missionnaires du Lac Nipigon*" par Lorenzo Cadieux, s.j. Document No 34: "*Jean-Marie Nédélec, o.m.i. (1834-1896)*" par Gaston Carrière, o.m.i.

Société Historique du Canada

Pour sa 36e réunion annuelle, la société était l'invitée de l'université d'Ottawa du 12 au 15 juin. Plusieurs travaux furent présentés. Dans le rapport annuel paraît un résumé du travail accompli durant l'année par la Commission des Parcs et Sites historiques.

La société est bilingue en principe. Elle maintient quelques officiers de langue française mais la contribution française à la revue et au rapport est très minime.

L'exécutif comprend: W.-K. Lamb, président; Abbé Antoine D'Eschambault, vice-président; G.-W.-L. Nicholson et R. P. Adrien Pouliot, secrétaires; R.-S. Gordon, trésorier. Au nombre des directeurs sont MM. Pierre Brunet, et Guy Frégault et l'abbé Honorius Prevost.

**Institut d'Histoire de
l'Amérique Française**

Le 29 avril, à l'hôtel Windsor, les dignitaires et les membres de l'institut se réunissaient sous la présidence de leur fondateur, M. le chanoine Lionel Groulx pour la journée annuelle qui marquait également les dix ans de l'institut. Afin d'assurer la permanence de la revue on établissait *La Fondation Lionel Groulx* dont Me Joseph Blain devint le président.

Le numéro 4 du vol X comprendra une table analytique des dix volumes. Le volume va de juin 1956 à mai 1957. Le volume XI contient nombre d'articles d'une grande valeur.

**Société Canadienne d'histoire
de l'Eglise Catholique**

Le 24e congrès avait lieu au collège Loyola, de Montréal les 11 et 12 septembre sous la présidence du R. P. René Baudry, c.s.c. Les travaux soumis comprenaient: Léon Pouliot, s.j., "*Quelques*



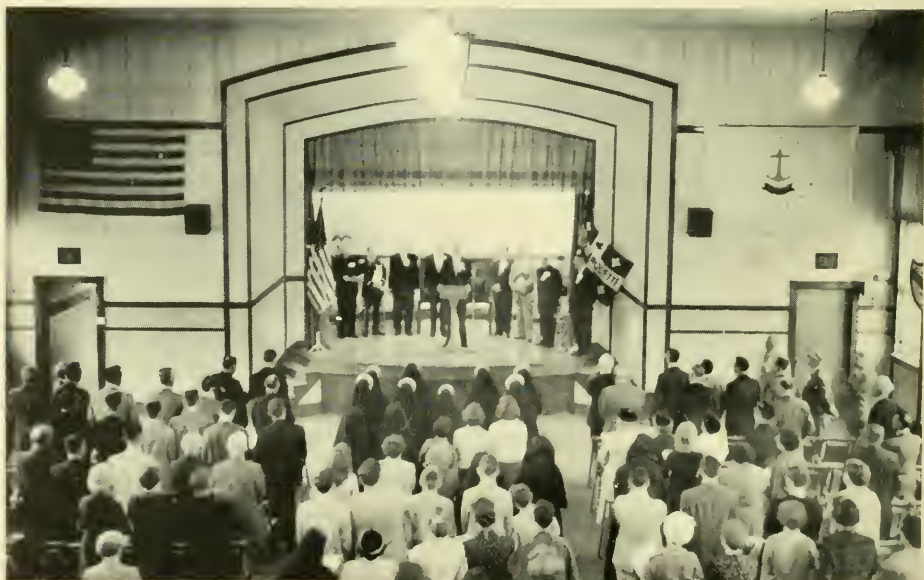
36. L'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique reçoit les membres du Conseil de la Vie Française en Amérique à l'occasion du IVe congrès du Comité d'Orientation, le 18 octobre 1957 à Woonsocket, R. I. De gauche: MM. Jean Picher et Adhémar Brodeur, Mgr Paul Emile Gosselin, M. Georges Filteau, Mme Reine Malouin, M.J.-Henri Goguen, M. Georges Daignault, Mgr Stephen Grenier, M. le docteur Jean Thomas Michaud et l'abbé Adrien Verrette.

37. Invités au Premier Congrès de l'Alliance Radiophonique française à Woonsocket le 18 octobre 1957. De gauche: MM. J.-Henri Goguen, Gérard Robert, secrétaire, Adolphe Robert, Mgr Paul Emile Gosselin, Mlle Claire Quintal, R. P. Elmeric Dubois, M. S., Mme Gertrude St. Denis, présidente, M. Gabriel Crevier, Abbé Adrien Verrette et M. Paul Gingras, trésorier.





38. Banquet de L'Alliance Radiophonique française, le 18 mai 1957 à l'hotel Dario Plaza à Woonsocket, présidé par Mme Gertrude St. Denis et M. Lauré B. Lussier, maitre des cérémonies.



39. Ouverture du IVE Congrès du Comité d'Orientation, samedi matin le 19 octobre 1957 en la salle Marquette de Woonsocket, sous la présidence de M. le docteur Armand Picard.

notes sur le second voyage de Mgr Bourget en Europe (30 septembre 1846 — 27 mai 1847); J.-Rhéal Laurin, o.m.i. "Mgr Duhamel et l'université d'Ottawa"; Fernand Dumont. "Sociologie d'un diocèse canadien: aspects méthodologiques; Thomas Charland, o.p. "Un projet de journal ecclésiastique de Mgr Lartigue"; Mgr Olivier Maurault, s.s. "Le troisième centenaire de l'arrivée des Sulpiciens à Montréal, 1657-1957"; Jean-Jacques Lefebvre "Le curé Louis Nau, 1799-1843; Lucien Brault "Les instruments de musique dans les églises de la Nouvelle France"; Adrien Pouliot, s.j. "Le troisième centenaire de la Congrégation de la Haute-Ville de Québec.

Le nouvel exécutif de la section française: abbé Honorius Provost, président; Lorenzo Cadieux, s.j., vice président; Conrad Charlebois, secrétaire; Edgar Thivierge, o.m.i., trésorier; directeurs: abbé Antoine D'Eschanvault, Lionel Bertrand, Séraphin Marion, Mgr René Bélanger, Marcel Trudel, Mgr Victor Tremblay, R. P. Conrad Morin, o.f.m., Jean-Jacques Lefebvre et Gérard Malchelosse.

Société Généalogique Canadienne Française

Le Quatrième congrès a lieu à Chicoutimi les 31 août, et le 1^{er} et 2 septembre sous la présidence du P. Archange Godbout, o.f.m. Le vol VIII des Mémoires paraît et le Mois Généalogique complète son 10^e volume. Le nouvel exécutif comprend Archange Godbout, o.f.m., président; Irénée Daigle, vice-président; Roland Auger, secrétaire; Jean Hayes, trésorier; Yvon Beauchesne, bibliothécaire; Mme Marthe Beauregard, agent de liaison; Roger Beauchesne, publiciste; Mlle Robertine Robert, propagandiste; Mme Claire Bethune, Mlle Claire Gagnon, J.-Arthur Leboeuf, conseillers.

Le fichier de la société contient plus de 50,000 mariages.

Société des Écrivains Canadiens (Montréal)

Sous la rédaction de Gérard Martin, la société publie son 21^{ème} bulletin bibliographique, soit une liste de 400 volumes ou brochures avec un index des auteurs et des sujets, Vol in-12, 144 p., Montréal, 1957. M. Roger Duhamel demeure président de la société.

Société des Poètes Canadiens-Français (Québec)

Au restaurant Kerulu, le 1^{er} juin, les membres assistaient à la proclamation des lauréats du dernier concours. L'hon. Yves Prévoist, secrétaire de la province était le conférencier.

Association Canadienne des Bibliothécaires de Langue française

Le 13^e congrès a lieu au Jardin Botanique de Montréal du 12 au 14 octobre sous la présidence de Joseph Leduc avec le thème

"La bibliothèque dans le milieu social". Le bulletin trimestriel de l'association entrait dans sa troisième année.

Institut Canadien (Québec)

A son assemblée annuelle, le 4 février, tenue sous la présidence de M. Jean Bruchési, qui fut réélu pour un douzième terme, les membres de l'Institut constataient le progrès de l'oeuvre. Avec 8,108 abonnés qui ont le service de plus de 54,475 volumes et de 45 journaux et revues, l'Institut intéresse de plus en plus la population de Québec.

Le président déclarait: *"Québec a désormais une bibliothèque qui remplit avec bonheur la fonction d'un service municipal . . . Déjà se manifestent les premiers signes d'une crise de croissance que nous ne pourrions surmonter sans la compréhension et l'aide plus large encore du maire et des échevins de Québec."*

Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences (ACFAS)

A son 25^e congrès annuel, tenu à l'université Laval les 2 et 3 novembre, plus de 218 travaux furent présentés aux directeurs. On y ajouta la section linguistique. M. Jacques de Montléon, de l'Institut Catholique de Paris fut le conférencier. Le banquet eut lieu au manoir St-Castin sous la présidence de M. Paul-A. Giguère. La médaille Pariseau fut attribuée.

Association Canadienne des Educateurs de Langue française

On ne le répétera jamais trop, l'un des plus importants organismes de vie française en Amérique c'est l'ACELF, fondée à Ottawa en 1948.

Son 9^{ème} congrès lui marquait en même temps les 10 ans de sa fondation eut lieu les 13-16 août en Alberta, à Edmonton, sous les auspices de l'Association Canadienne Française de l'Alberta et sous la présidence du R. P. Clément Cormier, c.s.c., avec le thème: *"L'éducation du sens social."*

A la suite de son brillant congrès au Manitoba en 1953, l'ACELF poussait ses antennes vers la deuxième province de l'Ouest pour obtenir un autre succès. Elle y fut accueillie royalement.

La presse prépara ces journées avec sympathie. On annonça les sujets et leurs auteurs et l'on organisa des assises vraiment profitables. Toute la province fut mise en alerte par son animateur, le R. P. Jean Patoine, o.m.i. Trois gouvernements provinciaux y allèrent de leur octroi, l'Ontario, le Nouveau Brunswick et le Québec.

Le Devoir parle de l'ACELF comme un organisme vivant et essentiel et son *"audace a fait progresser de grandes causes."* En marge du congrès, *"La Survivance"* ajoute: *"il nous faut des com-*

pétences, c'est-à-dire des élites, des hommes égaux ou supérieurs à ceux des autres groupes ethniques." Omer Héroux écrit: *"l'Acelf ne fait pas mystère de ses sentiments et ne cache pas son drapeau. Son objectif affiché est essentiellement le progrès de la culture française, son action s'étend à tout le pays."*

L'Acelf, ajoute "Notre Temps" a servi d'école pour créer une nouvelle mentalité. Les éducateurs étaient habitués à considérer leurs problèmes dans l'optique provinciale. En convoquant souvent les groupes minoritaires et majoritaires autour d'une même table, elle a élargi les horizons aux dimensions du Canada. Penser Acelf, c'est penser en fonction des intérêts de tous les Canadiens-français. La création de cette attitude parmi les éducateurs, c'est probablement le principal service rendu par l'Association au cours de cette décennie." L'Action Catholique (Québec) y va de son hommage *"dix années de vie active, dix années de labeur concerté, méthodique tel est en somme le bilan que présente l'Association . . ."*

Près de 500 délégués assistèrent aux assises qui se déroulèrent dans l'ordre prévu dans les salles de l'université de l'Alberta sous la présidence du R. P. Clément Cormier, c.s.c. La séance d'ouverture fut imposante réunissant, mardi soir le 13 août, plus de 1200 personnes dans le vaste auditorium provincial. A l'adresse des franco-albertains, le président déclarait: *"nous saurons recueillir les fruits de la leçon que nous sert un des plus actifs de nos groupes minoritaires et faire en sorte que vous anime à notre endroit un peu de la fierté que votre effort nous inspire."*

Président de l'ACFA, Me André-Miville Déchéne ajoutera: *"ce congrès sera pour nous un grand moment dans la lutte incessante que nous poursuivons et ce qui, de ces assises nous intéresse, ce sont surtout les lendemains, les fruits que nous en récolterons."*

S. E. Mgr Maurice Baudoux, archevêque de St-Boniface prononça la conférence sur *"Le Sens social."* Après avoir défini le thème du congrès, M. Roland Vinette présentait au nom du Conseil de la Vie Française une médaille à l'abbé Henri Garnier qui compte 56 années d'apostolat dans l'Ouest. S. E. Mgr Philippe Lussier, c.ss.r., évêque de St-Paul, S. E. Anthony Jordan, o.m.i., évêque-coadjuteur d'Edmonton, le juge Alfred Monnin prononcèrent aussi des allocutions. Le programme comportait une partie musicale confiée aux artistes, Mlle Marguerite Piché, Mme K. Létourneau et M. Bernard Turgeon.

Les principaux travaux présentés aux séances comprenaient: *"Le rôle de la famille dans l'évolution sociale de l'enfant"* par Claude Mailhiot, D. Ps.; *"L'éducation du sens social à l'école élémentaire"* par Sr Marie de S. Madeleine-Thérèse, c.s.c.; *"Education du sens social à l'école secondaire"* par Mgr Pierre Decary, supérieur du séminaire de Sainte-Thérèse; *"Education du sens social à l'univer-*

sité" par le T. R. P. Rodrigue Normandin, o.m.i., recteur de l'université d'Ottawa; *"Le développement du sens social chez l'enfant: obstacles rencontrés dans la famille"* par Gérard L. Barbeau, D. Ps.

On avait réservé aux congressistes plusieurs réceptions, une visite au collège St-Jean, un dîner aux dames offert par la compagnie Imperial Oil, un souper champêtre à Saint-Albert, le pays du père Lacombe, une visite de la ville. L'université de l'Alberta décernait encore un doctorat d'honneur à S. E. Mgr Philippe Lussier.

Le grand banquet à l'hôtel Macdonald fut très imposant. Il fut présidé par Me Dechêne et était offert par le gouvernement de la province de l'Alberta. On écouta les allocutions de l'hon. E.-R.-D. Joagensen, ministre du Bien-Etre, M. Robert Gauthier, Jacques Johnson, président de la relève, S. E. Mgr Joseph-Henri Routhier, o.m.i., et le R. P. Clément Cormier, c.s.c.

Dans son allocution, l'hon. Léon Balcer, solliciteur général du Canada précisait: *"on a maintes fois parlé et avec raison de la langue sauvegarde de la nationalité; il me paraît à propos d'affirmer que la résistance française en ce pays est une des conditions essentielles à la sauvegarde de la nation canadienne . . . Le français n'est pas la langue d'une minorité mais celle d'une de deux grandes races égales . . ."*

Le congrès instituait un concours annuel, soit quinze cents dollars en prix, pour encourager les oeuvres littéraires pour enfants: roman, théâtre et conte.

Les résolutions qui sont toujours très importantes dans tout congrès comportaient que *"l'éducation du sens social s'appuie en premier lieu sur la doctrine du corps mystique du Christ; que nos étudiants soient instruits de la doctrine sociale de l'Eglise et qu'on leur fournisse l'occasion d'entrer en contact avec les réalités locales; que les associations de parents et d'éducateurs et les groupements d'éducation des adultes portent à leur programme l'éducation du sens social; que les parents et les éducateurs s'appliquent non seulement à enseigner théoriquement le sens social, mais encore à inculquer par un exemple constant; qu'un service spécial s'emploie à fournir aux associations ci-dessus nommées les moyens pratiques et la documentation nécessaire pour promouvoir l'éducation du sens social; qu'on encourage la formation de mouvements de jeunes, susceptibles de favoriser la pratique du sens social, en plus de préparer les chefs de l'avenir dans tout le pays; qu'on manifeste aux mouvements déjà existants une généreuse sympathie . . ."*

Le congrès élisait à la présidence M. Robert Gauthier, directeur de l'Enseignement français en Ontario.

Au cours de l'année, l'Association publiait le rapport de son *"Symposium sur la patriotisme au Canada Français,"* tenu en mai à la maison Montmorency.

"Un vent nouveau souffle en notre faveur" déclarait le nouveau président de l'ACELF au lendemain du congrès. L'Action Catholique ajoutera: "l'ACELF entend susciter un intérêt de plus en plus vif pour la cause de l'éducation et de la culture, stimuler l'action de ceux qui ont quelque chose à faire pour cette cause primordiale."

Enfin, pour le compte des Franco-Albertains, surtout en cause; La Survivance ajoute: *"pour être moins spectaculaire, le travail que veut accomplir à cœur d'année notre association est aussi important. Nous aimons à croire que l'ardeur et le dévouement qui se sont déployés à Edmonton durant ces derniers mois gagneront tous nos centres canadiens-français de l'Alberta. Nous croyons pouvoir leur promettre le même éclatant succès."*

Société Royale du Canada

La section française de la Société Royale tenait une séance de promotion à Montréal, le 26 janvier, sous la présidence temporaire de M. Pierre Daviault. Les nouveaux membres furent présentés dans l'ordre suivant: M. Robert Elie par M. Guy Sylvestre; M. Marcel Faribault par Mgr Olivier Maurault et M. Jean-Jacques Lefebvre par M. Antoine Roy.

Institut Français de Washington

Réunion annuelle le 2 février à Princeton, New Jersey. En plus de la réélection de son bureau de directeurs, l'Institut étudie une formule qui lui permettrait de reprendre son travail effectivement, soit un mode de réorganisation.

Dans son bulletin, l'Institut publie plusieurs articles "Our National motto: E Pluribus unum", *Monroe E. Deutsch*: "France in the National Archives", *Carle L. Lokke*; "Lafayette Paragon du Soldat Français, Adieux de Ventre-à-terre", *Berquin*; "Citizen's Hauterive "Questions on the United States", *Francis S. Childs*; "Rochambeau et Washington"; "Un message du Congrès des Etats-Unis à l'Assemblée Natinoale"; "Edouard Laboulaye et la Statue de la Liberté"; "Patria, République et "Country", *P. S. Du Pont de Nemours et Stephens Duponceau*."

M. Jules Baisnée, s.s., secrétaire depuis la fondation est le seul survivant de cette entreprise qui naissait le 22 décembre 1926. L'Institut possède une imposante liste de publications.

American Catholic Historical Society of Philadelphia

La société publie son 68e volume en deux livraisons. Au compte des articles: "Gabriel Druillettes, s.j., diplomat" par *Benedict M. Holden*: "Selling Canadian History", *Sister Mary Jean Mark*, s.p.; "The Attitude of the Catholic Press Toward the League of Nations", *Sisters Marguerite Horen Gowen and Mary Mercedes*.

Sociétés Savantes

Le congrès des sociétés savantes se déroula à l'université d'Ottawa du 5 au 17 juin pour grouper plus de 25 sociétés qui tinrent leurs assises.

Conseils des Arts du Canada

A la suite de la recommandation de la Commission Massey, le 15 avril, le T. H. Louis St-Laurent, premier ministre, créait la Commission des Arts du Canada qui recevra un fonds de \$100,000,000.00 pour favoriser le développement de la culture au Canada.

Le Conseil comprendra 21 membres dont l'hon. Brooke Claxton, président et le R. P. Louis Lévesque, o.p., vice-président; cinq autres compatriotes en sont membres, le général Georges Vanier, le docteur Eustache Morin, M. Eugène Bussière, M. Jules Bazin et Mme Alfred Paradis.

**Association Canadienne des Universités
de langue française (ACULF)**

Dès la fondation de cette association, le 24 février 1956, la nouvelle université de Sudbury (Ontario) était du nombre. Le 9 juin, cette université tenait sa première promotion en présence de son conseil universitaire, les RR. PP. Gérard Goulet, s.j., chancelier, Alphonse Raymond, s.j., recteur et Guillaume Belcourt, s.j., vice-recteur.

Mgr Alphonse-Marie Parent, recteur de Laval était l'invité d'honneur et il déclarait: *"si nous voulons continuer à faire rayonner dans tout le Canada cette culture française qui fait partie intégrante de notre civilisation canadienne, nous devons conserver la formule d'humanisme classique qui imprègne le programme de notre enseignement secondaire et renferme l'élément de formation par excellence."*

Semaine Sociale (Montréal)

La 34e semaine sociale se déroula à Montréal du 26 au 29 septembre. Elle avait pour thème "L'influence des moyens modernes de la diffusion de la pensée." Sous la présidence de son directeur fondateur le R. P. Joseph-Papin Archambault, s.j. elle saluait la présence de hauts dignitaires et semainiers.

Dans son allocution d'ouverture, le Cardinal Léger déclarait: *"l'Eglise accomplit en ce vingtième siècle, un effort immense pour protéger la dignité de l'homme de la déchéance qui pourrait entraîner une génération à la ruine. Mais dans cette lutte qui dépasse la stature de l'homme, l'Eglise, tout en s'appuyant sur la grâce du Tout-Puissant, rappelle à tous ses fils, pasteurs, prêtres et laïques, que les responsabilités doivent être endossées par tous."*

L'autorité civile a un rôle important à jouer en ce domaine, mais chaque chrétien, individuellement, doit agir avec une conscience bien formée et des convictions profondes afin que le royaume de Dieu s'étende sur la terre."

Dans son étude Mgr Paul-Emile Gosselin concluait: "un ruisseau ne remonte jamais vers sa source, mais il lui est loisible de se perdre dans la mousse ou de devenir un fleuve. Un peuple ne retourne jamais vers le passé, mais il peut s'évanouir dans un contexte humain étranger ou donner naissance à une grande nation. Puissent le cinéma, la presse, la radio, la télévision nous aider à évoluer, à grandir en restant ce que nous sommes. A ce compte là seulement, ils seront des serviteurs authentiques de notre civilisation et de notre culture françaises, de notre nationalité et de notre patrie.

Les semainiers formulaient le voeu: "que les autorités compétentes tiennent de plus en plus compte du caractère bi-ethnique et bi-culturel du Canada afin que les minorités de foi catholique et de langue française bénéficient davantage des techniques de diffusion sans danger pour leurs traits distinctifs et leurs valeurs particulières."

Société du Bon Parler Française (Montréal)

Le 22ème gala avait lieu au Théâtre St-Denis, le 6 juin. Le président, Me Paul Massé remettait la décoration d'Officier de l'Ordre académique "Honneur et Mérite" à l'honorable Yves Prévoist, secrétaire de la Province et ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts.

Plus de 2500 personnes applaudissaient le programme exécuté par plusieurs artistes, Les Petits Chanteurs de l'Ecole Meilleur, Mlle Monique Miller, La Compagnie des Grands Ballets Canadiens, et Le Théâtre du Rideau Vert.

Au cours de l'année, la société participa au congrès de la re-francisation à Québec, au concours provincial de français le 11 mai sous la direction de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste du Québec, au 20ème concours provincial de français à Ottawa. Elle dirige un concours de poésie, multiplie les manifestations à l'occasion de sa 35ème croisade à travers la province et maintient l'intérêt au sein de ses filiales.

Le président visite nombre de centres. Il se porte au 40ème congrès des Franco-Américains du Connecticut tenu à Hartford en mai et remet des décorations de Chevalier à Mgr Arthur Routhier, à la R. Mère Raymond de Jésus à M. Albert Trothier et le titre d'officier à M. Valmore-H. Forcier. Le président est encore l'orateur invité au grand banquet de la St-Jean-Baptiste à Montréal le 24 juin.

**Association Canadienne-française
d'Éducation d'Ontario (Ottawa)**

La vie des 500,000 franco-ontariens est en grande partie centrée autour du travail de leur association d'éducation. C'est elle qui prit en main leur destinée en 1910 alors que cet important secteur était en butte à de grandes difficultés. L'association est demeurée au poste. Son rapport général de 1957 atteste encore une fois combien cette action collective produit d'immenses résultats en Ontario.

L'association tenait son 14e congrès général à Ottawa, les 13 et 14 novembre sous la présidence de Me Gaston Vincent. Il avait pour thème "*L'Expansion des oeuvres franco-ontariennes.*" Une importante séance d'étude envisagea le problème sous les aspects des milieux homogènes ou organisés, les milieux mixtes et les milieux isolés. Les observations furent révélatrices et suscitérent des décisions pratiques qui furent traduites dans les vœux du congrès. Au sujet des centres isolés, la commission soumettait un rapport très utile en fournissant une liste détaillée des centres qui ont besoin d'appui dans les diocèses de Pembroke, Kingston, Peterborough, Toronto, Hamilton et London.

Au nombre des résolutions les délégués demandaient, de maintenir dans la famille les traditions qui nous caractérisent, de garder au sein de la famille, la conversation, les lectures françaises, la lecture des journaux quotidiens et hebdomadaires, d'inculquer à nos enfants la fierté de nos origines . . .

Au compte de la vie paroissiale on demandait la formation de cellules de l'Association où la paroisse n'existe pas et aussi une enquête sérieuse sur la pénurie de prêtres au service des Franco-Ontariens.

Le congrès exhortait les Franco-Ontariens à organiser leur vie sociale en harmonie avec leurs principes de catholiques et de canadiens-français, avec un choix des organismes sociaux qu'ils doivent favoriser et d'étudier la formule des Chevaliers Champlain, avec un soin apporté à l'arrivée des nouveaux venus canadiens-français dans la province afin de les intégrer au groupe franco-ontarien.

Le congrès insistait encore sur le devoir des parents de diriger leurs enfants vers les institutions de formation qui prolongeront la formation française qu'ils ont reçue au foyer et cela à tous les degrés de l'enseignement.

L'Association comprend 27 comités régionaux qui travaillent en union avec le conseil général. La souscription de l'année rapporta la somme de \$31,369.96. Me Vincent à la suite de sa réélection à la présidence déclarait: "*je désire vous donner l'assurance que c'est*

ma ferme intention de travailler dans le sens qui a toujours inspiré mes prédécesseurs."

Le banquet de la Fraternité Franco-Ontarienne au Château Laurier rendait hommage à l'association en présence du Cardinal Léger et de 27 archevêques et évêques. S. E. Mgr Louis Lévesque, évêque de Hearst était le conférencier, "*Ma langue c'est ma mère*" expliquant le sens de la devise de l'association "*Garde le dépôt.*" L'association remettait au T. R. P. Rodrigue Normandin, o.m.i., recteur de l'université d'Ottawa le diplôme du Mérite Scolaire à titre de très méritant.

Pour terminer le Cardinal Léger ajoutait quelques paroles:

"Pendant ces assises, nous pensions à la province-mère où nous vivons peut-être en dilapidant l'héritage, en ne nous préparant pas à l'avenir qui nous attend. Ici vous voulez conquérir. Du bas du fleuve jusqu'aux terres lointaines du nord ontarien, de l'Atlantique au Pacifique, montent vers le Ciel des actions de grâces. Petit à petit, nous bâtissons ce pays que nos pères nous ont laissé. En ces heures plutôt sombres, alors que le matérialisme remplit l'espace, il ne faut pas oublier que celui que nous aimons est au-dessus de tous ces engins qui ne pourront jamais le détruire, qu'il est dans les cieux. Mais il est aussi dans le cœur des hommes de bonne volonté qui ont le devoir de rayonner.

L'association tenait sa "*Semaine Française*" du 22 au 27 avril. Cette semaine est toujours chargée car elle amène à Ottawa plusieurs organismes affiliés qui y tiennent leur congrès ou réunion. C'est ainsi que l'Association de l'Enseignement français de l'Ontario tenait son 18^e congrès, la "Fédération des Associations de Parents et d'Instituteurs de langue française d'Ontario," son assemblée annuelle et l'Association des Commissaires des Ecoles bilingues d'Ontario son 13^e congrès avec en plus la réunion des "Inspecteurs et des professeurs de l'Ecole Normale." Voilà bien des séances d'étude qui portent profit.

A cette occasion, l'association terminait encore son 20^e concours provincial de français au Château Laurier avec proclamation des lauréats. Enfin le grand banquet de la "*Solidarité française*" avec le R. P. Emile Legault, c.s.c., conférencier.

Ces rencontres sont d'une grande utilité. Elles ont permis jusqu'ici aux Franco-Ontariens de se mieux connaître et de travailler ensemble à l'obtention de résultats qui font la force de leur action collective. Ils sentent, malgré leurs progrès, qu'ils ne sont pas à l'abri des dangers et qu'ils leur faut toujours travailler sans répit. Il n'y a pas de repos pour la permanence française en Amérique.

**Association d'Éducation des Canadiens
Français du Manitoba**

En plus de poursuivre son travail et de tenir son concours et sa perception annuelle le 29 septembre "*Journée de Fidélité*", l'ACECFM a tourné ses efforts de l'année vers la consolidation du Poste CKSB. Comme l'écrivait S. E. Mgr Baudoux, Radio, St-Boniface n'existerait pas aujourd'hui "*si l'ACECFM ne s'était pas efficacement affirmée en 1916, comme l'expression de notre besoin et de notre volonté de vivre.*"

A sa 13e réunion annuelle Radio St-Boniface décidait de tenir une nouvelle souscription afin d'augmenter la puissance du poste sur une fréquence plus avantageuse et d'agrandir l'édifice actuel.

Association Catholique Franco-Albertaine (ACDA)

Les Franco-Albertains tenaient leur congrès provincial à Edmonton les 20 et 21 février sous la présidence de Me André Déchène, dans les salles du collège St-Jean. Plus de 250 délégués assistaient. Grâce au travail accompli par le propagandiste Eugène Trotter les séances furent fructueuses et l'on considéra ce congrès comme un véritable témoignage de force dans l'unité et d'optimisme dans la fidélité.

Les Franco-Albertains sont environ 56,000. Dans le sud autour de Calgary ils sont dispersés et peu nombreux. Ils sont environ 10,000 avec deux paroisses. Dans l'extrême nord c'est à Falher et à l'est dans la région de St-Paul. Deux évêques canadiens-français occupent les sièges de Grouard et de St-Paul.

Afin d'assurer une représentation plus équitable on établissait cinq comités régionaux avec un nombre proportionné de conseillers: Rivière à la Paix 8, St-Paul 2, Morinville 2, Bonnyville 2 et Edmonton 8.

Au cours des délibérations on traita de plusieurs problèmes, le concours de français qui atteint environ 4,300 concurrents sous la direction de M. Maurice Lavallée; la Relève sous la présidence de Jacques Johnson, l'Association des Educateurs bilingues de l'Alberta sous la direction du R. P. Yvon Saint-Arnaud, o.m.i., avec la tenue du festival, l'établissement rural et l'action rurale avec l'abbé Gérard Bouchard.

Les délégués sont saisis du besoin d'un nouveau local pour le poste CHFA et la librairie française qui a un actif de \$3,771.20. On discute encore la possibilité de la fondation d'une société mutuelle. Les congressistes sont surtout préoccupés de la situation scolaire et ils demandent que les autorités provinciales corrigent les torts apportés par la création des écoles centralisées et au moins le retour au status qui existait en 1936 afin que les droits des canadiens français soient respectés.

Une soirée de gala bien réussie et un grand banquet de clôture réunissaient congressistes et invités. Le R. P. Clément Cormier, c.s.c., président de l'Acelf expliqua le programme du congrès que cette association tiendra à Edmonton en août. LL. EE. NN. SS. Joseph Routhier, o.m.i. et Philippe Lussier, c.ss.r., prononcèrent des allocutions fort encourageantes.

Le nouvel exécutif comprend: Me André Déchène, président; Maurice Lavallée et Me Louis Desrochers, vice-présidents; Leo Ayotte, trésorier et le R. P. Jean Patoine, o.m.i., secrétaire. On réélisait également les mêmes officiers au poste CHFA.

Le 4 mars, le nouvel exécutif se réunit pour considérer le projet d'un centre français à Edmonton qui réunirait toutes les oeuvres avec le poste CHFA, la librairie et les salles de réunion. Un comité est nommé à cet effet sous la présidence du docteur Aimé Arès.

Le festival de la bonne chanson obtenait cette année un vif succès. Dans le diocèse de St-Paul il comprenait trois manifestations soit à St-Paul, le 15 mai, à Bonnyville le 16, à Mallaig le 17 et le concert plénier à St-Paul le 19 avec le concours de Mlle Marguerite Piché, soprano. M. l'abbé Elzéar Fortier, professeur de chant à l'université Laval était l'adjudicateur. S. E. Mgr Lussier déclarait: *"je crois au festival comme un excellent moyen de formation de nos enfants j'allais dire, un moyen indispensable pour garder dans leurs coeurs l'amour de leur langue française."*

Association Catholique Canadienne- Française de la Saskatchewan

L'année est fructueuse malgré les programmes qui demeurent. Le besoin de prêtres est toujours grand. Pour la première fois 3048 écoliers prennent part aux examens de français. L'enseignement est maintenant poussé jusqu'à la 9e et la 10e années. Les unités scolaires sont toujours inquiétantes mais les festivals et les concours font leur besogne. Les collèges de Gravelbourg et de Prince Albert progressent. Les oeuvres comme le Foyer-Ecole, la Relève et le Film Français intensifient leurs effets. L'école française à Regina se fortifie malgré l'éparpillement des familles dans la grande ville. Les postes CFRG et CFNS éprouvent toujours des besoins de subsides pour l'administration. Enfin c'est une province qui lutte et qui vit grâce au travail de la ACCFS.

Fédération Canadienne Française de la Colombie Britannique

Elle tenait son 13e congrès les 10, 11 et 12 novembre en la paroisse Saint-Sacrement de Vancouver, réunissant des délégués de 3 régions sous la présidence du docteur Léon Baudouin. Les frères de la Colombie bougent et c'est admirable. Leur fédération est très

active. Son exécutif se réunit chaque mois dans l'une ou l'autre paroisse. On songe à l'avenir et l'on obtient des bourses de Québec. Les jeunes rédigent un bulletin "*La Relève Colombienne*" avec la devise "*Fidèle à Soi-même.*" Un visiteur est nommé pour les écoles françaises. A Maillardville la situation scolaire s'améliore. Les écoles séparées ont gagné leur cause.

Le 12 mai a lieu la bénédiction du premier pensionnat à Maillardville par S. E. Mgr Johnson, coadjuteur de Vancouver. Enfin la grande nouvelle, le 24 novembre S. E. Mgr Hill, par décret, érige une paroisse française à Victoria et lui donne comme titulaire St-Jean-Baptiste. Les Pères Franciscains en ont la desserte et le R. P. Clément-Marie en est le curé fondateur. Quel beau travail qui mérite la plus haute admiration.

Société Nationale des Acadiens

Les Acadiens des provinces maritimes ont enfin donné suite au plus grand projet de leur histoire, celle de l'unification de toutes leurs forces sous la gouverne d'un conseil national. Ce parlement acadien est sûrement appelé à rendre d'immenses services tout en respectant l'autonomie de tous les organismes existants. A la façon du Conseil de la Vie Française en Amérique qui n'a pas été indifférent à cette fondation, la *Société Nationale des Acadiens* est la solution au regroupement de tous les efforts régionaux dans une union d'action dans les problèmes qui affectent le rayonnement de l'Acadie en général.

Cette fondation eut lieu le 22 juin, à St-Joseph, de Memramcook, à l'occasion du 11e et dernier congrès de la *Société Nationale l'Assomption* fondée en 1880 et qui fut en quelque sorte le point de départ de la renaissance acadienne. Cette vénérable société disparaît ou plutôt est absorbée dans ce nouveau sénat qui continuera son travail sur un plan plus vaste et concerté.

Société St-Jean-Baptiste de Montréal

Sous la présidence de M. Paul Guertin, la société lançait sa campagne annuelle du prêt d'honneur avec un objectif de \$150,000.-00. Actuellement le fonds s'élève à \$310,000.00 et les responsables veulent le porter au million. La hausse de la scolarité rend cette oeuvre de plus en plus nécessaires.

Société St-Jean-Baptiste de Québec

A la suite d'un effort de recrutement, la société portait son effectif à 33,898 membres soit le double de 1952. La société St-Jean-Baptiste devient partout dans le Québec l'organisme des gens sérieux intéressés au maintien de leur vie propre.

Le 21^e congrès annuel avait lieu en octobre à l'Institut Canadien sous la présidence de M. Georges Daignault. Bien que la société ait été fondée en 1842, on célébrait cette année le 20^e anniversaire de la charte. Les congressistes étudièrent le rapport Tremblay. Le R. P. Arès, s.j. et M. Lucien Gagné donnèrent des exposés. Le banquet avait lieu au château Frontenac et le juge Thomas Tremblay était l'invité d'honneur. Me Armand Maltais prononçait la conférence. Le congrès fut vraiment dynamique.

La société lançait son 2^e appel en faveur de son prêt d'honneur sous la présidence d'honneur de l'hon. Onésime Gagnon. La société en plus d'organiser la fête patronale prit une part active au congrès de la refrancisation et aussi à la campagne de la Fraternité Française.

Association de la Jeunesse Canadienne Française

L'AJC continue toujours fidèlement la tradition de la fête de Dollard à Montréal. La manifestation avait lieu au monument le 20 mai sous la présidence de Jacques Lévesque, avec une belle assistance.

Le 7 avril, Guy Thivierge, de l'Externat St-Jean Eudes, est proclamé vainqueur du concours oratoire intercollégial: "*La refrancisation: affaire des Jeunes.*" Les officiers rencontrent les représentants de l'Assemblée Mondiale de la Jeunesse, le 19 janvier. Le 13 mars l'AJC célébrait son 53^{ème} anniversaire dans un bel esprit de continuité. Elle établissait au cours de l'année les "*Clubs des amis de l'AJC.*"

Le 29 avril l'AJC rendait hommage à M. le chanoine Lionel Groulx à l'occasion d'un banquet qui réunissait quelques 500 convives.

Trois nouveaux cercles étaient affiliés: "*Marie Rollet*" (Matane); "*François Hertel*" (Magog) "*Joseph Versailles*" (Montréal). Jacques Belleau prenait la direction du bulletin "*Chantiers.*"

Le congrès général avait lieu les 2 et 3 novembre à l'école des Hautes Etudes Commerciales à Montréal et avait pour thème "*Le Rapport Tremblay*" "*Chantiers*" continuait à paraître avec son Vol XIV commençant en septembre.

Jeunesse Ouvrière Catholique

La JOC continue par le monde son oeuvre de christianisation chez les jeunes ouvriers. Elle tenait son congrès international à Rome en août et plus de 30,000 jeunes représentant 87 pays y participaient.

Le Pape Pie XII leur disait: "*c'est à tort que l'on imagine que les jeunes chrétiens considèrent l'avenir du monde avec suspicion,*

qu'ils sont attristés et découragés en faisant face aux progrès scientifiques et techniques qui pourraient devenir un empêchement ou un obstacle à leur foi; bref, qu'ils sont faibles et impuissants en présence de la pauvreté, de l'injustice sociale et de toutes les formes de l'oppression qui existent dans la société contemporaine, se résignant passivement à accepter un destin qui les dépasse. "Parce que catholiques, vous êtes beaucoup plus forts que d'autres, vous avez l'assurance indéfectible du triomphe final. Incontestablement, vous vous refusez à employer les moyens de violence, le mensonge et toutes les méthodes qui, au lieu de respecter les droits de la personne les diminuent et même les suppriment.

La JOC est riche de son expérience en matière d'éducation de la jeunesse ouvrière et possède une méthode qui a fait ses preuves et montre ses capacités d'adaptation aux circonstances les plus variées.

Plus de 175 délégués du Canada assistaient sous la présidence conjointe de Jean-Marc Lebeau et de Germaine Lachance.

Jeunesse Agricole Catholique

La JAC tenait une "Semaine de Fierté Rurale" du 23 au 30 mai sous la présidence général de M. Réal Fredette dans le but "d'entraîner les aînés de la vaillante paysannerie canadienne-française à prendre une part plus active à la vie de la communauté rurale, à donner à leur robuste résistance morale et intellectuelle un aiguillon social afin de diriger le progrès de la vie paroissiale suivant les exigences de l'heure, mais aussi suivant les aspirations profondes de la vie nationale.

Société Nationale Champlain

Depuis sa fondation, cette société célèbre avec enthousiasme chaque année la fondation de Québec par Samuel de Champlain. En annonçant cet anniversaire, l'Action Catholique écrivait:

En cette année 1957, marquant le 349ème anniversaire de la venue de Champlain à Québec, la Société Nationale Samuel de Champlain, a tenu à faire grandement les choses. A compter d'aujourd'hui jusqu'au 3 juillet prochain (jour même de la fondation de Québec), elle patronnera diverses solennités religieuses et nationales dont la désignation générale est précisément celle de "Festival Champlain."

La manifestation avait lieu au palais Montcalm, sous la présidence de Me Philippe Ferland et le major Jean-Marie Dufour, président de la Garde St-François Xavier, de Chicoutimi était le conférencier. De nombreuses personnalités assistaient. Trente-six couronnes de fleurs furent déposées au pied du monument Champlain.

Les fêtes comprenaient un *"Festival Champlain"* avec la vente du *"Lis de Champlain."* Un défilé circulait à travers les rues de Québec dimanche soir, le 30 juin. La fête nationale Champlain se déroula sur la Terrasse sous le commandement du colonel Joseph Nolin. Une messe en la basilique, le mardi soir, 2 juillet avec sermon par l'abbé Denis Duval. Le banquet terminait les fêtes à l'hôtel St-Roch, mercredi soir.

Des fêtes Champlain avaient également lieu, cette année à St-Jean (Nouveau Brunswick), à Orillia et à Ottawa (Ontario) et à Régina (Saskatchewan).

Ordre des Chevaliers de Champlain

Enfin, cet organisme, si longtemps désiré, après de longs mois de discrète préparation, fondé le 15 juin 1956, prenait *"le risque de sonner le réveil de nos énergies nationales catholiques et françaises."* En annonçant cette fondation, le docteur Louis-Philippe Roy, lui-même, un initié, écrivait dans l'Action Catholique:

"La nouvelle société était depuis longtemps en formation. Rarement aura-t-on pris plus de précautions pour lancer un organisme d'envergure qui groupera les Canadiens français catholiques dans le double but de servir les intérêts de l'Eglise et de la patrie."

Mouvement d'apostolat catholique et d'action nationale, l'Ordre des Chevaliers de Champlain entend "Parare plebem perfectam," c'est-à-dire "Bâtir un peuple meilleur," dans l'esprit même du fondateur de Québec dont il a pris le nom et dont il retient la parole célèbre: "Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un royaume."

L'action des Chevaliers de Champlain sera multiple. Tantôt ils s'attaqueront aux maux dont les méfaits sont néfastes aux nôtres: alcoolisme, blasphème, littérature obscène, communisme; tantôt ils favoriseront des mouvements sauveurs comme celui des retraites fermées et des oeuvres de charité.

Leur action s'étendra aussi au domaine national et portera sur le respect des droits de la langue dans toutes les limites fixées par la constitution. Les membres pratiqueront la solidarité économique dans la mesure du possible, l'entraide sociale et la collaboration sous toutes ses formes.

Il appert que la première manifestation extérieure de l'Ordre eut lieu à Joliette, le 16 juin sous la présidence du commandeur Renauld Chapdelaine, de Nicolet, gouverneur suprême de l'Ordre qui déclarait que le but de l'Ordre était de *"faire rayonner l'influence des catholiques de langue française dans tous les domaines de leur activité."* La séance était sous la direction de M. Jean Poitras, préfet régional de Joliette. S. E. Mgr J.-A. Papineau,

évêque de Joliette déclarait que "l'Ordre a une belle mission à accomplir." S. E. Mgr Edouard Jetté, évêque auxiliaire était présent.

M. Chapdelaine déclarait: *"que le temps est venu d'imposer cet idéal canadien-français et catholique partout pour faire rayonner l'influence catholique et française."* Plusieurs personnalités assistaient à cette manifestation.

Les secrets de l'Ordre ne sont pas connus. Il est cependant établi que les cellules de l'Ordre portent le nom "d'Abitation" et que chaque cellule choisit le nom qui lui convient. Chaque Abitation a son intendant. L'Ordre appuie le clergé. Il collabore aux croisades contre l'alcoolisme, le blasphème et la littérature obscène. Il constitue un puissant lien de fraternité, de solidarité et d'entraide entre les canadiens français. Il tient des manifestations de caractère social et patriotique. Il apporte une contribution vigoureuse à l'épanouissement de la vie française en Amérique.

Chaque Abitation a pour dirigeants un grand intendant, un adjoint, un chevalier du trésor, un chevalier du cérémonial, un chevalier de l'Abitation, des gardiens, des routiers, un chevalier du guet, un grand intendant d'avant garde et des présidents de comités. Les préfets régionaux président les initiations locales. L'Ordre compte déjà les Abitations "Mathias Tellier" (Joliette), l'Abitation des des Sulpiciens (Epiphanie) et les Abitation "Maisonneuve" "Marquette", "Desormeaux", "Brébeuf", "Frontenac", et "Cartier" à Montréal.

Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada. (CTCC)

Sous la présidence de M. Gérard Picard, plus de 500 délégués de la CTCC se réunissaient pour leur 36e congrès annuel, tenu à Québec du -19 au 21 septembre, avec un effectif de 99,957 membres.

S'adressant aux congressistes, Mgr Maurice Roy déclarait: *"si tous les catholiques qui ont accepté des responsabilités dans la vie sociale et la vie publique s'efforçaient sincèrement d'appliquer l'enseignement de l'Eglise, le climat social dans notre province serait meilleur, les institutions mieux adaptées aux besoins des hommes et les conflits sociaux moins fréquents et moins âpres . . . La tâche qui vous reste à accomplir est immense; allez de l'avant et prenez courageusement les initiatives que vous suggère cet enseignement social de l'Eglise."*

Caritas-Canada

Cet organisme comprend deux sections, française et anglaise. Il groupe les oeuvres et les institutions catholiques de charité, d'assistance, de bien-être et de service social. Son rôle consiste à les



40. Au nom du premier ministre Maurice Duplessis, M. Georges-Etienne Daignault, originaire de Woonsocket et président de la Société St. Jean-Baptiste de Québec, remet au gouverneur Dennis J. Roberts le drapeau de la province de Québec, à l'ouverture du congrès.



41. Invités au banquet du IV^e congrès, samedi soir, le 19 octobre 1957 dans l'auditorium de la paroisse Ste-Anne de Woonsocket. De gauche: R. P. Elmeric Dubois m.s., président du congrès, S. E. Mgr Russell J. McVinney, évêque de Providence, M. le docteur Armand Picard, président du Comité du Rhode Island, M. Lauré B. Lussier, Mgr Adrien Forest, curé, M. le juge Guillaume Millette et M. Théophile Martin, secrétaire.



42. M. le docteur Arthur J. B. Falcon reçoit les insignes et le diplôme d'officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. A gauche: S. H. le maire Jean Paul Soucy de Woonsocket; à droite: M. Adolphe Robert, chancelier de l'Ordre.



43. M. le docteur Falcon signe le "Livre d'Or" de l'Ordre du Mérite Franco-Américain.

renseigner sur les problèmes à résoudre et les meilleures méthodes de le faire, à favoriser et à coordonner leur travail sur un plan national. Chaque section se compose des commissions famille, enfance, immigration, loisirs, santé, conseils d'œuvres, etc.

Plus de 800 congressistes assistaient au 5e congrès annuel tenu à l'université de Montréal du 23 au 26 mai. Environ 48 travaux et rapports furent présentés et les résolutions comportaient: l'adoption de moyens destinés à faciliter l'intégration des familles des immigrants, l'approfondissement des études concernant la famille, l'institution d'un cours d'éducation physique dans les écoles de Québec, l'étude des enfants arriérés ou surdoués, la création d'un cours d'éducation à la vie familiale dans les écoles secondaires et supérieures et la création des services sociaux médicaux dans les hôpitaux. Le juge Thomas Tremblay fut élu à la présidence.

Centre Marial Canadien (Nicolet)

Fondé en 1946, M. Roger Brien, artiste poète, en prend la direction. Il fonde la revue "*Marie*", "*la plus importante publication mariale de notre époque*", qui atteint plus de 2,000,000 de lecteurs. En 1952 on érige la chapelle du centre "*l'un des plus purs joyaux d'art religieux en Amérique du Nord.*" Le musée marial débute l'année suivante. On y compte plus de 400 madones, des toiles originales et plus de 3,500 photos qui constituent la plus complète imagerie mariale. Le Centre Marial est devenu le centre national français.

Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. (Montréal)

Oeuvre exclusivement féminine qui célébrait son cinquantième anniversaire de fondation le 1er juin, au cercle universitaire sous la présidence de Mlle Georgette LeMoyne.

Fondée par MMes F.-L. Béique et Henri Gérin-Lajoie, cette fédération se donnait comme but d'unir les sociétés féminines catholique et canadiennes-françaises afin de travailler d'après les enseignements de l'Eglise, à fortifier leur action au sein de la famille et de la société.

La Fédération n'est pas une filiale de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Sa revue "*La bonne parole*" paraît depuis 1913. Elle compte les œuvres suivantes: La Fédération comprend deux groupes de sociétés, les premières fondées au sein même de l'organisme se subdivisent en associations professionnelles, régies par le Comité des œuvres économiques, ce sont la Société des ouvrières catholiques, les employées de magasins et de bureau, les femmes d'affaires et les aides maternelles; et en sections paroissiales, régies par le Comité d'économie domestique. Ces derniers organisent des cours post-scolaires, des cercles d'études, des cours d'enseignement ménager, des réunions récréatives.

Les secondes sociétés ,autonomes, sont affiliées, ce sont: l'Assistance maternelle, les Ecoles ménagères provinciales, le Conseil d'administration de l'hôpital Sainte-Justine, la Fédération des cercles d'études, l'Ecole d'éducation familiale et sociale des Soeurs du Bon Conseil, la Guilde de la familiale et les Cercles de fermières de la province de Québec.

Le Cardinal Léger remettait la médaille "Pro ecclesia et pontifice" à Mlle Georgette LeMoyné et l'université de Montréal un doctorat honorifique à Mme Alfred Thibodeau tandis que Mme Eustache Letellier de Saint-Juste résumait l'historique de la Fédération.

Dans son hommage, le Cardinal disait "que dès le début de notre vingtième siècle, des femmes de chez nous se soient groupées en vue d'une action concertée, éclairée à la lumière à la doctrine catholique, en faveur d'une aide efficiente à la famille et à notre société, voilà qui retient justement l'admiration.

Société Canadienne d'Etablissement Rural

De concert avec la Conférence Catholique Canadienne, cette société continue l'oeuvre du regroupement des familles immigrées. Elle collabore également avec la Commission Internationale Catholique pour les Migrations. Elle tenait sa réunion annuelle au Cercle Universitaire de Montréal sous la présidence de M. Albert Couture, les 11 et 12 mars. On discutait la formation de la compagnie pour l'utilisation des Terres Noires de Ste-Clotilde soit "*Ternoir Ltee.*" On étend également l'établissement rural en Ontario et dans l'Ouest. Rimouski fonde sa société rurale.

Les services pour les immigrants catholiques au Canada sont assez nombreux, le regroupement des familles, le parrainage des réfugiés hongrois et néerlandais constituent les principaux groupes. La société établit aussi son agence de voyages. Au 5e salon National de l'Agriculture à Montréal, du 8 au 17 février, la SCER honorait la *Famille Terrienne* de l'année, M. et Mme Philippe Marsolais, de St-Alexis de Montcalm, avec leurs douze enfants, dont 2 cultivateurs, 4 prêtres, quatre religieuses, un dentiste, un homme d'affaires. La Scer complétait ses dix années de fondation avec de nouveaux espoirs.

Clubs des Francs

Fondés à Sherbrooke en 1942 dans le but de favoriser la formation spirituelle chez une élite en vue d'un apostolat actif dans les différents domaines de la vie, ce mouvement célébrait ses 15 ans le 4 octobre à Sherbrooke avec la tenue du congrès annuel sous la présidence de M. Aimé Bergeron, gérant de la banque de Sherbrooke.

Le sujet du congrès portait sur le choix d'une oeuvre de bienfaisance proposée à tous les clubs. Une soirée "*Les jours heureux*" fut exécutée en l'auditorium de l'université par l'Union Théâtrale Française de Sherbrooke. La messe fut célébrée par le R. P. Robert Fortin, s.s.s., aumônier général et le sermon prononcé par Mgr Gérard Cambon, V.G. Le banquet eut lieu à l'hôtel Sherbrooke sous la présidence de Jean-Claude Laurence avec conférence par Me Maurice Delorme, président de Caritas-Canada.

Association des Hebdomadaires de Langue française du Canada

Fondée en 1932 à Trois Rivières, cette association tenait son 25^e congrès du 25 au 27 octobre à Montréal sous la présidence de M. Aimé-F. Gagné. Plus de 50 journaux étaient représentés. A cette occasion on publia un album souvenir 1932-1957 d'un grand intérêt pour le journalisme avec biographie illustrée de tous les membres.

Société Radio Canada (Montréal)

Pour le bénéfice de ses auditeurs, la Société Radio-Canada publie "*La Semaine à Radio-Canada*," bulletin, grand format de 12 pages avec illustrations. C'est un guide très informateur couvrant tout le réseau français Trans-Canada. Volume VIII (1957).

Congrès International des Raquetteurs

Le 49^e congrès des raquetteurs se déroulait à Québec les 25, 26 et 27 janvier pour réunir des centaines de membres des unions canadienne et américaine. Le congrès coïncidait avec le festival annuel de Québec.

Union Canadienne des Raquetteurs

Elle marque son cinquantenaire les 4 et 5 mai à Montréal par des fêtes intéressantes. Fondée le 8 mai 1907, elle groupait alors 25 clubs pour en compter 62 maintenant. Durant la première guerre mondiale, elle connut des baisses pour reprendre vie en 1920. La deuxième guerre affecta de nouveau l'Union mais depuis 1946 les congrès internationaux ont repris ainsi que les activités de chaque côté des frontières.

Brièvetés

R. P. Edouard Carrier, o.m.i. (1907-1957). Cinquantenaire. Né à La Patrie, Québec. Ordonné à San Antonio, Texas en 1907. Supérieur fondateur du juvenat des Oblats à Colebrook, New Hampshire. Il fondait plus tard la Procure Mazenod à Lowell, pour venir en aide aux Oblats de la province St-Jean-Baptiste dans les missions. Il célébrait son cinquantenaire sacerdotal le 23 juin pour recevoir les hommages de ses confrères et du T. R. P. Ferdinand Richard, provincial.

Abbé J.-Adrien Gauthier (1907-1957). Cinquantenaire. Fall River, Mass. Jubilé d'Or Sacordotal célébré le 8 décembre. Messe pontificale et banquet. Né à Cohoes, N. Y., le 3 mai 1882, fils de Noé Gauthier et d'Adelaïde Carpentier. Etudes à Joliette et à Montréal. Ordonné le 22 décembre 1907, en l'église Notre-Dame (Fall River) par Mgr Daniel Feehan. Curé à New Bedford en 1922 puis à St-Roch de Fall River en 1933. L'abbé Gauthier est un apôtre sincère de notre culture. Durant toute sa carrière, l'abbé Gauthier s'est fait le défenseur de notre vie franco-américaine.

Mgr Jean-Baptiste Lamothe, P.D. (Southbridge, Mass.). Cinquantenaire Sacerdotal. Fête jubilaire le 26 mai, en l'église Notre-Dame, en présence de S. E. Mgr John-J. Wright, évêque de Worcester et S. E. Mgr Eugène Limoge, évêque de Mont-Laurier. Banquet et séance des écoliers.

Né à Southbridge, Mass., le 14 décembre 1880, fils de Narcisse Lamothe et de Marie Nadeau. Etudes à St-Hyacinthe, à Montréal, au collège Holy Cross (Worcester), et au séminaire St-Bernard (Rochester, N. Y.), ordonné le 8 juin 1907. Vicaire à Adams, Southbridge, Holyoke, North Adams, Springfield et Pittsfield. Curé à West Warren (1920-25) à Ste-Rose de Lima (Aldenville) 1925-1945) et à Notre-Dame (Southbridge) depuis où il fut élevé à la prélature.

T. R. P. Victor Nicol, S.S.E., ancien supérieur général de la Société St-Edmond. Cinquantenaire sacerdotal célébré à Joigny (France) le 12 septembre en présence de S. E. Mgr Lamy, archevêque de Sens.

Mgr J.-Adrien Forest, P.D. Cinquantenaire (1907-1957). Woonsocket. Messe et banquet du jubilé en l'église Ste-Anne le 25 juillet. Né à Lachine, Québec, le 12 février 1883, fils de Zotique Forest et de Marie Louise Dufort. Etudes à L'Assomption (Québec) et à Montréal. Ordonné à Joliette le 25 juillet 1907. Curé à St-Ambroise (Albion) en 1931, curé fondateur du Christ-Roi (Centreville), de St-Joseph (Woonsocket) en 1937 et de Ste-Anne en 1941. Elevé à la prélature le 3 décembre 1950.

R. P. Pierre Forestier, S.M., (1907-1957). Cinquantenaire. Messe et banquet en la paroisse Ste-Anne (Lawrence), en juillet.

Mgr Wilfrid Chartier, c.s., curé de Ste-Marie, de Manchester, N. H. élevé à la prélature le 6 octobre.

Mgr Pierre Nolin, curé de la paroisse Ste-Marie (Springfield, Vt.), élevé à la prélature en octobre.

Abbé Armand Cyr, nommé surintendant des écoles du diocèse de Portland.

Le 1er août, M. le consul Jean Fournier, très estimé en Nouvelle Angleterre, était remplacé au consulat du Canada à Boston par M. Alexandre-J. Boudreau ci-devant membre de la commission civile à Ottawa. Mlle Simone Routier devenant vice-consul.

Le 29 juin, le juge Emile Lemelin de la cour des tutelles du comté Hillsboro et président général de l'Association Canado-Américaine était élu à la présidence de l'Association du Barreau du New Hampshire.

En fin de juin, l'Association Médicale de l'Etat du Maine décernait sa médaille d'honneur au docteur Joseph-R. Larochelle de Biddeford, en reconnaissance pour ses cinquante années de profession en cette ville.

Au New England Conservatory of Music à Boston, le 22 mai, la chorale du conservatoire avec les élèves de Mlle Gladys Childs exécutaient en concert sacré une messe en l'honneur de S.-Joseph, oeuvre du professeur Edmond-L. Leblanc, D.M., organiste et maître de chapelle à l'église St-Joseph de Fitchburg, Mass.

Le 29 septembre, à Worcester, en présence de plus de 400 convives, M. le consul Charles de Pampelonne remettait la croix de la Légion d'Honneur à Mademoiselle Elise Rocheleau, professeur en retraite, en hommage à sa longue carrière d'enseignement du français dans les écoles supérieures de Woonsocket et de Worcester.

Première franco-américaine à recevoir cet honneur, Mlle Rocheleau recevait la citation suivante:

"Professeur de français de puis 1909, d'abord à Woonsocket, puis à Worcester, Mlle Rocheleau a fondé un cercle français dans chacune des écoles où elle a enseigné, y organisant de nombreux concours et expositions et favorisant toujours des boursiers en France.

"Très dévouée et active dans les diverses organisations franco-américaines, les groupements culturels et les sociétés de bienfaisance de la région de Boston, présidente pendant plusieurs années de l'Alliance Française de Worcester, conférencière de talent, au-

teur de nombreux articles et de plusieurs ouvrages, Mlle Rocheleau a su gagner l'estime, le respect et l'affection de tous.

“L'une des personnalités les plus représentatives de l'élément franco-américain en Nouvelle Angleterre, Mlle Rocheleau s'est consacré pendant près d'un 50 ans à la diffusion de la langue et de la culture française, contribuant grandement à faire mieux comprendre et aimer la France dans cette région des Etats-Unis, et rendant ainsi de précieux services à la cause de l'amitié franco-américaine.

“Mlle Rocheleau est déjà titulaire de deux décorations françaises: les Palmes Académiques et la Rosette d'Officier de l'Instruction Publique.

La manifestation était sous les auspices de la Fédération Féminine Franco-Américaine. Plusieurs représentants rendirent hommage à la récipiendaire. Mmes Eugène Tougas, Edouard Blanchette, et Alice Lemieux-Levesque, Mgr Joseph Boutin, et M. Pierre Brouillette.

Le 3 mars en l'auditorium de la paroisse St-Mathieu, de Fall River, on rendait hommage à M. Charles Letendre, maître de chapelle et organiste depuis 47 ans à l'église St-Mathieu. Après une carrière un peu rare, M. le professeur Letendre prenait sa retraite.

Mère Raymond-de-Jésus, (Anita Dion), de l'ordre des Filles du Saint-Esprit, de Putnam, Conn., recevait en mai la médaille de l'Ordre Académique Honneur et Mérite de la Société du Bon Parler Français.

M. Albert Trothier, de Bristol, Conn., était créé chevalier de l'Ordre de St-Grégoire le Grand. Le 19 avril ses concitoyens au cours d'une manifestation qui prit le nom de *“Journée Trothier”* avec le concours de l'Union des Franco-Américains du Connecticut rendaient hommage au nouveau chevalier.

Mgr William Drapeau, P.D. Plus de 1200 personnes se réunissaient le 9 juin, à la salle Ocean View (Revere, Mass.) pour rendre hommage à ce distingué prélat, à l'occasion du 40e anniversaire de son ordination.

§. E. Monsieur Edmond Turcotte, originaire de Lowell, Mass. alors qu'il était journaliste à l'Etoile, après avoir été consul à Chicago et à Caracas, puis ambassadeur en Colombie, était nommé en mai, ambassadeur du Canada en Suisse.

M. le sénateur Jean-Charles Boucher, de Lewiston, doyen des membres du sénat du Maine fut nommé chef minoritaire de cette chambre.

Me Jean-Paul Soucy après une célatante victoire était inauguré maire de Woonsocket le 30 avril. Le maire Josaphat-T. Benoit,

inaugurait en janvier son huitième mandat comme maire de Manchester. M. Laurie-J. Cormier était inauguré maire de Leominster.

M. Homer-W. Bourgeois, banquier, de Lowell, nommé chevalier de Malte. M. Arthur-L. Turcotte, marchand de Lowell, nommé chevalier du Saint-Sépulcre.

Mlle Isabelle Pinard, originaire de la Californie, nommée vice consul des Etats-Unis à Montréal.

Ste-Marie (Lowell). (1907-1957). Desservie par les Pères Oblats et organisée vers la fin de 1906 par le R. P. Avite Amyot. Les soeurs de l'Assomption ont la direction de l'école. Les fêtes jubilaires ont lieu le 28 avril sous la direction du R. P. Victor Alexandre, O.M.I.

Ste-Anne (Lawrence). Fondée en 1869, cette paroisse recevait son premier curé mariste, le P. Elphège Godin en 1882. Au mois de mai, du 26 au 31, la population célébrait le 75^e anniversaire de l'arrivée des Pères Maristes. Les fêtes se terminèrent par l'ordination de six prêtres dont cinq religieux maristes. La paroisse a connu 13 curés dont le R. P. Léopold Brunelle, S.M., depuis 1946.

Notre-Dame (Easthampton). Avec le concours de l'abbé Léon Sauvageau, curé, la paroisse après avoir effacé sa dette, célébrait par des fêtes imposantes le cinquantenaire de la société Ste-Anne, en juillet.

Ste-Famille (Fort Kent, Me.) L'intéressante paroisse de Fort Kent dans l'Etat du Maine célébrait son enquantenaire le 29 août par de belles fêtes en présence de son estimé curé, l'abbé Lorenzo-R. Poliquin.

St-Louis (Lowell). La paroisse célébrait avec joie le cinquantenaire de l'arrivée des Soeurs de l'Assomption toujours à la direction des écoles primaire et secondaire. Un millier de paroissiens assistaient aux fêtes religieuses et sociales en présence du curé, l'abbé Georges Duplessis.

St-Jean-Baptiste (Ludlow, Me.) Avec la bénédiction de leur nouvelle église, dimanche 4 août, les paroissiens étaient heureux d'adresser leur reconnaissance à leur dévoué curé, l'abbé Emmanuel Grondin.

St-Alphonse (Glenn Falls, N. Y.) Après l'incendie de leur église, les paroissiens étaient heureux d'assister à la bénédiction de leur nouvelle église en avril. Cette paroisse fut fondée en 1853 par l'abbé M. Turcotte, curé de Troy, N. Y.

St-Alphonse (Beverly, Mass.) L'abbé Alphonse Daudelin, curé, célébrait le quarantenaire de sa paroisse au début de mai et l'abbé Georges Duplessis, ancien curé prononçait le sermon.

St-Jean-Baptiste (Brunswick, Me.). Les paroissiens de cette ville se réjouissaient le 9 juin à l'occasion de l'ouverture du nouveau couvent à l'usage des religieuses. La paroisse est sous la direction du R. P. Edmond Soucy, M.S.

S. E. Mgr Albert Sanschagrin, o.m.i., ancien provincial des Oblats à Montréal, était sacré évêque-coadjuteur d'Amos, le 14 septembre, à Ottawa, par le délégué apostolique, S. E. Mgr Giovanni Panico.

Le 25 février, S. E. Mgr André Ouellet était sacré évêque auxiliaire de Mont-Laurier par S. E. Mgr J.-E. Limoges évêque de ce diocèse dans la cathédrale des Trois Rivières. S. E. Marie-Joseph Lemieux, archevêque d'Ottawa prononçait le sermon.

S. E. Mgr Gérard Couturier était sacré évêque du Golfe St-Laurent, dans la cathédrale de Rimouski, le 28 février, par S. E. Mgr Charles-Eugène Parent, archevêque de Rimouski et S. E. Mgr Louis-Lévesque, évêque de Hearst donnait le sermon.

S. E. Mgr Paul Bernier, ex-nonce au Panama et archevêque était intronisé évêque de Gaspé le 3 décembre par S. E. Mgr Charles Eugène Parent, archevêque de Rimouski.

Le 15 novembre le journal "*La Patrie*" (Montréal) cessait de paraître. On alléguait que l'entreprise n'était plus rentable. Ce journal lancé en 1879 par Honoré Beaugrand était le plus ancien de la métropole. "Encore un de moins."

Jean-Thomas Perron, à la rédaction de l'Action Catholique (Québec) depuis 1916, décédait le 23 juillet à l'âge de 65. Il était au nombre des journalistes les plus estimés. Il avait été le rédacteur de "*L'Almanach*" et du supplément du journal. On reconnaissait qu'il était une source encyclopédique de renseignements . . ."

Louis-Philippe Robidoux, rédacteur en chef à "*La Tribune*" de Shrebrooke depuis 36 ans, décédait le 28 février à l'âge de 59 ans. Il avait publié plusieurs de ses articles sous les titres de "*Feuilles volantes*" et "*Lueurs*". Il avait été président de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est. Il avait été nommé Officier d'Académie en 1948.

Edouard Fabre-Surveyer, juge de la cour supérieure du Québec depuis 35 ans, décédait le 20 mai à l'âge de 82 ans. Le distingué juriste était très estimé dans les cercles littéraires et aussi très dévoué aux mouvements de vie française. Fondateur de l'Alliance Française et de France-Amérique à Montréal, il publia plusieurs ouvrages. Il était Officier de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur et docteur de l'université de Montréal.

M. Jean Bruchési, président de l'Institut Canadien (Québec) et assistant secrétaire de la Province recevait, en juin, la médaille du

Conseil Canadien des Arts. L'Action Catholique écrivait: "*Le Conseil des Arts a voulu rendre hommage à l'historien, à l'ambassadeur de nos lettres, au conférencier, au président si disert de l'Institut Canadien, mais aussi à celui qui usant de ses talents et profitant de ses fonctions, s'est fait le protecteur des lettres particulièrement dans notre région.*"

Le 1er décembre, le gouvernement provincial nommait M. Robert Elie, ancien journaliste, écrivain et directeur à Radio-Canada, directeur général de l'Ecole des Beaux Arts et de l'Ecole d'Architecture à Montréal.

Mgr Roch Rochette, ancien membre du Conseil de la Vie Française en Amérique et membre du personnel du grand séminaire depuis nombre d'années décédait le 9 octobre à l'âge de 60 ans.

Le R. P. Arsène Roy, frère des regrettés Mgr Paul-Eugène Roy, archevêque de Québec et de Mgr Camille Roy, recteur de Laval décédait le 25 septembre à l'âge de 88 ans. Il avait occupé plusieurs postes au sein de sa communauté.

Agé de 63 ans, S. E. Mgr Albini Leblanc, évêque de Gaspé est décédé accidentellement, le 17 mai, à S.-Marjorique, dans la péninsule de Gaspé, victime d'un accident de la route.

En présence du premier ministre Maurice Duplessis et d'une nombreuse assistance, S. E. Mgr Maurice Roy bénissait et inaugurait le "*Pavillon Ferdinand Vandry*" de la faculté de médecine de Laval, le 20 septembre. Mgr Alphonse Marie Parent déclarait: "*la voilà donc bâtie cette grande maison dont on pourrait dire qu'il n'y a pas une pierre qui ne soit le signe d'une généreuse pensée. Toutes les vertus se sont cotisées pour élever cette demeure du travail.*"

Le 9 octobre, à l'occasion des fêtes du centenaire du Grand Séminaire de Montréal, l'université décernait des doctorats honorifiques à trois archevêques, S. E. Mgr Maurice Roy, de Québec, S. E. Mgr Joseph-Marie Lemieux, O.P., d'Ottawa et S. E. Mgr Maurice Baudoux, de St-Boniface. S. E. le cardinal Paul-Emile Léger chancelier de l'université présidait la remise dirigée par Mgr Irenée Lussier, recteur.

Le 26 mars décédait à l'âge de 71 ans le Juge Joseph Beaubien de la cour d'appel. Originaire du Manitoba, il vivait à Winnipeg et s'était intéressé intimement à la vie française de cette province.

En janvier décédait au Nouveau Brunswick, le juge Arthur Leblanc à sa retraite depuis 1951. Journaliste, il fut ensuite admis au barreau en 1905. Sa réputation de légiste et d'homme d'oeuvres lui avait valu son titre de chevalier de l'Ordre de St-Grégoire le

Grand. Il était officier de l'Instruction publique (France) et docteur de l'université St-Joseph (Moncton).

Frère André

La réputation de sainteté du frère André Bessette grandit toujours. Cet humble religieux fut désigné pour répandre le culte de saint Joseph en Amérique, qui donna naissance au sanctuaire de pèlerinages à l'Oratoire et à la construction de la basilique du Mont-Royal à Montréal.

On songe déjà à introduire la cause du Frère André devant la Sacré Congrégation des Rites en vue de la béatification. Trois ans après sa mort, un postulateur fut nommé par Rome. Le procès informateur fut commencé en 1948.

Basilique Notre-Dame du Cap

La bénédiction de la pierre angulaire de la future basilique Notre-Dame du Cap de la Madeleine donna lieu à de grandes manifestations mariales les 14 et 15 août. Plus de 40,000 fidèles assistaient sur cet emplacement enchanteur en bordure du fleuve St-Laurent. Notre-Dame du Cap est l'un des grands lieux de pèlerinages en Amérique.

S. E. Mgr le délégué apostolique bénissait la pierre, S. E. le cardinal McGuigan célébrait la messe pontificale et S. E. Mgr Maurice Roy prononçait le sermon.

Ecrin de pensées des Franco-Américains. Compilation par Edouard Fecteau (Lawrence, Mass.), in-8, 40 p. M. Fecteau aime à recueillir les miettes. Dans "Le Canado Américain", il remplit sa colonne "Sur les Traces de pionniers français." L'écrin a l'avantage de mettre sous la main une quantité de citations qui peuvent être utiles.

Mardi-gras à Leominster: La coutume des festivals du mardi-gras semble se répandre. Après Woonsocket qui en est rendu à sa troisième reprise, c'est Leominster qui commence. Le 2 mai, la population se donnait un beau spectacle. Une quinzaine de sociétés sous la présidence de Robert-T. Cormier organisaient la fête.

Fête des Français. La fête traditionnelle du 14 juillet fut célébrée le 12 juillet à l'hôtel Statler, de Boston, sous la présidence d'honneur de Monsieur le consul Charles de Pampelonne. La soirée était sous les auspices de "La Prévoyance" avec le comité suivant: Damase Brochu, président; Raymond Leglaive, secrétaire; Louis Peters, trésorier; Mmes Damase Brochu, Marcel Calinaud, Georges Cartier, Adolphe Faes et M. André Van Haelst, président de la société.

Troupe Renaud-Barrault

Une autre présence de France obtenait un immense succès au cours de janvier à mars, celle de la célèbre compagnie Jean-Louis Barrault et Madeleine Renault aux Etats-Unis et au Canada.

Les critiques furent des plus élogieuses. C'est que tous appréciaient la technique du grand directeur qui déclarait: *"je crois que l'art du théâtre est l'art même de la vie et, précisément; la vie est le contraire de ce qui est rigide, fixe et froid. La vie est un phénomène souple, complexe et varié infiniment mouvant, toujours brûlant, qu'il ne saurait être question de faire passer artificiellement par l'anneau d'une formule, encore moins d'une expression . . ."*

La troupe obtint de brillants succès à New York, à Boston et à Holyoke. Son répertoire comprenait: *"Les Fausses confidences"* (Marivaux), *"Les Adieux"*, *"Le Misanthrope"* (Molière), *"Le chien du Jardinier"*, *"Christophe Colomb"*, *"Les Nuits de colère"*, et *"Volpone."*

Après leur tournée triomphale, une réception leur était offerte à New York alors que les officiels les remerciaient d'avoir été de splendides ambassadeurs de la pensée française.

Pont Rochambeau

Le 1er juillet 1957, le président Eisenhower signait la loi par laquelle le congrès attribuait le nom de *"Rochambeau Bridge"* au nouveau pont qui relie la 14ème rue à la Virginie. Le représentant Charles Farmer était l'auteur de ce projet.

La Commission Nationale Rochambeau, fondée en 1953, en profitait pour célébrer ce jour-là l'anniversaire de la naissance du Général Jean-Baptiste Rochambeau qui prit une part si active dans l'oeuvre de l'indépendance américaine. Une manifestation éclatante eut lieu au pied de son monument et une réception suivit dans les jardins de l'ambassade de France.

Les 18 et 19 octobre, lors de la célébration de la victoire de Yorktown et du 350ème anniversaire de la fondation de la colonie anglaise Virginia, on n'oublia pas d'exalter la mémoire du comte général Rochambeau.

XVI

Conseil de la Vie Française en Amérique

1937 - 1957

Depuis les débuts du siècle, de tous les organismes qui ont eu pour mission de sauvegarder et d'enrichir notre vie française en Amérique, le Conseil de la vie française a été celui qui a travaillé le plus ferme et qui a obtenu les résultats les plus durables, précisément à cause de l'ampleur de son but qui est *"le soutien et la défense des intérêts nationaux des populations de langue française et le maintien des traditions de l'esprit français, en Amérique du Nord."*

Dès le 2e congrès de la langue française en 1937, malgré les propos remuants et enthousiastes, les congressistes reconnurent que des fissures inquiétantes se pratiquaient dans nos structures et que le danger séculaire ajouté aux infiltrations nouvelles et la pénétration accélérée de la vie anglo-américaine dans nos moeurs et notre comportement, tout cela avec le temps pourrait infirmer notre vie française. C'est alors que fut créé le Comité de la Survivance, aujourd'hui le *Conseil de la Vie française*.

Depuis sa première réunion, le Conseil n'a pas ralenti son ardeur. Il a mis sur pied nombre de fondations nécessaires et partout où il le pouvait il a porté son dévouement et son prestige. Le troisième congrès de la langue française en 1952 fut en quelque sorte le couronnement de ses premières 15 années.

L'année présente marquait son 20e anniversaire de fondation. Le Conseil apparaissait définitivement établi avec des oeuvres nombreuses à son crédit. C'est cette véritable épopée que Mme Reine Malouin racontait magnifiquement dans la revue *"Vie Française"* pour souligner cet anniversaire.

En rendant hommage à l'esprit qui anime les membres du Conseil elle ajoutait :

"L'oeuvre a pris corps aux dépens des hommes, de leur volonté, de leurs vertus humaines, de leur amour. L'esprit français s'est incarné, non seulement en eux, mais dans leurs gestes, dans leurs pensées, dans leur effacement. L'idée a prédominé l'individu, les membres et son corps tout entier. L'idée est devenue la cause, une conscience, une valeur, une dignité. L'esprit français, la fierté française, la foi française, ne sont pas des mythes qu'on défend sans conviction, en dilettante, c'est un sentiment inviolable, un temple aussi sacré que la patrie elle-même et qu'aucune force humaine ne peut renverser."

Notre langue française si riche, si nuancée, si forte par sa justesse d'expression a été le véhicule naturel, la source pure

que chacun entend chanter à travers lui-même, à travers ses propres pensées et son amour, elle constitue la valeur première d'une nation avec tout ce que cette inconstable vérité comporte de fierté légitime et de foi profonde."

L'année fut aussi marquée par la tenue par l'important "Congrès de la Refrancisation", organisé et dirigé par son président, Me Paul Gouin.

Un deuil cruel vint assombrir le rayonnement du conseil, le 27 novembre, avec la mort de l'hon. Cyrille Delage, membre fondateur, président d'honneur et chancelier de l'Ordre de la Fidélité Française. Il avait été l'un des membres les plus utiles et les plus dévoués.

Un autre membre de la première heure disparaissait le 7 août, Mgr Victor Primeau, P.A., de Chicago, Ill., représentant jusqu'en 1955 les Franco-Américains de l'ouest des Etats-Unis. Il avait été l'un des généreux bienfaiteurs du Conseil. Mgr Roch Rochette, décédé le 9 octobre avait siégé au Conseil de 1948 à 1950. Deux autres amis du conseil disparaissaient, M. le journaliste Jean-Thomas Perron, à l'Action Catholique et le docteur J.-Emile LeBlanc, de Pubnico-ouest.

Trois membres dont deux de la fondation se retiraient du conseil, M. le docteur L.-O. Beauchemin (Calvary), M. Adolphe Robert (Manchester), et le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p. (Fall River). Ils furent nommés membres d'honneur du Conseil. M. Calixte Savoie qui se retire aussi est ajouté à cette liste.

Quatre nouveaux membres entraient au Conseil: le juge Emile Lemelin (Manchester), Lauré-B. Lussier (Manville, R. I.), le R. P. Jean Patoine, o.m.i., (Edmonton). M. Emery LeBlanc remplace M. Calixte Savoie, démissionnaire.

Au cours de l'exercice, le bureau maintenait les initiatives régulières du Conseil, la distribution du calendrier dans sa 17^e édition, la revue "Vie Française", les émissions mensuelles à Radio-Canada, le Sou de la Vie Française du 19 au 25 mai avec le thème "Nos Educateurs", les voyages de la Liaison Française avec voyage officiel aux *Iles de la Madeleine*, la Souscription de la Fraternité Française, la publication de brochures, pamphlets et dépliants.

Causeries à Radio Canada

"Groupes franco-ontariens" (Jean-Jacques Tremblay), "Le Congrès de Refrancisation" (Me Paul Gouin), "La Vie Française en Saskatchewan" (Dumont Lepage), "Le Xe Congrès de l'ACELF" (R. P. Clément Cormier, c.s.c.), "Les Vingt ans du Conseil de la Vie française" (Mme Reine Malouin), "L'Evolution de nos sociétés nationales" (Jean Séguin), "Les fêtes de Jacques Cartier en France"

(Me Armand Maltais), "*Les Iles de la Madeleine* (Hormidas Langlais), "*Voeux du Conseil*" (Me Paul Gouin).

Le Conseil établit son concours "*Prix Champlain*" en l'honneur de Mgr Camille Roy, président fondateur, attribué à tout auteur qui écrira un ouvrage sur les groupes français, hors du Québec. Le premier titulaire est M. le chanoine Lionel Groulx, notre historien national, en raison de son oeuvre monumentale.

La liste des oeuvres que le Conseil encourage chaque année avec dons et directives est toujours importante. Il suffit de mentionner, les Guides Catholiques, les Equipiers St Michel, l'Association Canadienne des Educateurs de Langue française (ACELF), le journal "L'Évangeline", l'Association de la Jeunesse Canadienne (AJC), le Prêt d'Honneur des Sociétés St Jean-Baptiste de Québec et de Montréal, les Boursières Acadienne, le Conseil de la Vie Acadienne, la Fraternité Française, les Scouts Catholiques, l'Association générale des Etudiants des Universités Canadiennes, La Fédération Féminine Franco-Américaine, La Société Historique Franco-Américaine, les Bourses d'Été à l'Université Laval, le Congrès de la Refrancisation, la Société St Jean-Baptiste de Pointe-aux-Roches (Ontario), L'Association canadienne des Universités de langue française, (ACULT), fondée à Sherbrooke le 23 février, L'Ecole Mathieu (Régina, Sask.), Le Concours de la Fédération des Sociétés St Jean-Baptiste du Québec, L'Association l'Accord, l'Office National du Film et les postes de radio de l'Ouest CFNS et CFRG.

Au compte des délégations, le Conseil fut officiellement représenté à nombres d'événements importants: Les fêtes du 4e centenaire de Jacques-Cartier à St Malo en France, au Symposium de l'ACELF", à Québec en mai, la Semaine Sociale (Montréal), l'Association Canadienne d'Etablissement Rural, la Société du Bon Parler Français, le Concours de la Fédération Féminine Franco-Américaine, le IVe Congrès du Comité de Vie Franco-Américaine, (Woonsocket), l'Alliance Canadienne des Educateurs de l'Est, le Concours Provincial de Français, le congrès de l'ACELF à Edmonton, la Fédération Nationale St Jean-Baptiste (Montréal), l'Université St Joseph (Memramcook, N. B.) le Festival de la Chanson (Gravelbourg), le Bicentenaire LaFayette (Boston), le 4e Centenaire de la Mort de Jacques Cartier (Québec), le 21e Congrès de la Fédération des Sociétés St Jean-Baptiste du Québec, la Semaine Franco-Ontarienne (Ottawa), le congrès de l'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario, l'Association de la Jeunesse Canadienne-française, la Conférence Acadienne sur l'Education (Ottawa), l'Institut d'histoire de l'Amérique Française, l'Institut Canadien pour les Adultes, le congrès de l'Association Catholique Franco-Albertaine.

A ce bilan, il faut ajouter démarches, enquêtes, représentations auprès des autorités fédérales, encouragements donnés en réponse à des appels et problèmes nombreux.

Le Conseil décernait sa "Médaille d'Or" à S. E. Mgr Pascal Grecco, évêque d'Alexandria, de passage à Québec, en reconnaissance de son encouragement donné aux acado-américains de son diocèse et à l'abbé Henri Garnier, grand apôtre de l'éducation dans l'Ouest lors du Xe congrès de l'ACELF à Edmonton.

Réunions du Bureau: En plus des réunions régulières tenues au secrétariat, le bureau se transportait à Ottawa en avril à l'occasion de la "Semaine Franco-Ontarienne" et à Woonsocket en novembre lors du "IVe Congrès du Comité de Vie Franco-Américaine."

Réunion Plénière. (24-27 octobre). L'événement important de l'année c'est bien la réunion plénière à l'automne alors qu'une quarantaine de membres venant de tous les secteurs de l'Amérique française se réunissent durant trois jours pour l'étude des problèmes à l'agenda.

Après la lecture des rapports, les diverses commissions se mettaient au travail et durant cinq réunions générales les membres reçoivent les résultats de ces travaux pour leur donner suite. Dans un rapport détaillé le secrétaire récitait la somme immense de travail accompli au cours de l'année. Le trésorier fixait l'encaisse de l'année à \$133,819.81 et les paiements à \$89,326.17 avec solde de \$126,156.47 en plus des fiducies de La Liaison Française et de la Fraternité Française. Les prévisions budgétaires étaient fixées à \$61,000.00 pour le nouvel exercice.

Au nombre des rapports et mémoires soumis à l'étude des membres, il importe de souligner les suivants: le congrès de la Refrancisation, l'Association Canadienne de l'Etablissement Rural, le Congrès de l'Association Canadienne Française d'Alberta en février, l'Etablissement Champlain, la Liaison Française, la Fraternité Française, les Acadiens de l'Ile du Prince Edouard, la situation du journal "Evangeline" (Moncton), Mémoire de la Société St Jean-Baptiste de Montréal au sujet d'un changement de date de la fête patronale, étude sur le Rapport de la Commission Fowler sur la radio, le Rapport de la commission royale Tremblay, Chapitre IX sur "La Culture", Règlements du concours du Prix Champlain, mémoire de l'AJC, mémoire en faveur des chèques bilingues, le fonds de la Société St Thomas d'Aquin (Ile du Prince-Edouard), enquête sur l'enseignement du français dans les écoles bilingues franco-américaines, le Comité de Vie Acadienne etc.

Chaque année, une séance est consacrée exclusivement à l'étude des problèmes d'un groupe en particulier. Les Franco-Ontariens étaient au programme et MM. Desormeaux et Tremblay et le juge Plouffe fournirent un rapport détaillé.

Les rapports des commissions se traduisent par des résolutions proposées à la plénière. C'est ainsi que les commissions de nominations, des finances, du congrès de la reffrancisation, des problèmes franco-ontariens, de la radio et télévision, des hommages et voeux présentent les résolutions qui sont adoptés par l'assemblée.

La messe du Conseil avait eu lieu en l'église Notre-Dame des Victoires où Mgr Joseph Boutin célébrait, et saluait les membres du Conseil et prononçait le sermon.

Bureau 1957-58: Me Paul Gouin, président; Dr Georges Dumont et Abbé Adrien Verrette, vice-présidents; Mgr Paul-Émile Gosselin, secrétaire; Docteur Jean-Thomas Michaud, trésorier; R. P. Albert Plante, s.j., Mme Reine Malouin, MM. Adrien Pouliot, Armand Godin, Ernest Desormeaux et Me Anatole Vanier, directeurs.

Vingtième anniversaire du Conseil. Le Conseil célébrait ses vingt ans par un banquet qui fut servi dans le réfectoire du grand séminaire de Québec, le 19 juin, la veille de l'ouverture du Congrès de la reffrancisation. Me Paul Gouin présidait et nombre de personnalités assistaient. Le banquet coïncidait avec la remise des insignes de l'Ordre de la Fidélité à trois titulaires distingués.

Dans son allocution Me Gouin déclarait:

"Instinctivement l'homme revient au lieu de ses origines. Le Conseil de la Vie Française n'a eu qu'à suivre cet instinct naturel pour commémorer au séminaire de Québec son vingtième anniversaire. C'est ici, du moins, à proximité, qu'il est né, le premier juillet 1937. C'est un recteur de Laval, un supérieur du Séminaire de Québec, le regretté Monseigneur Camille Roy, qui, le premier s'est penché avec sollicitude sur son berceau.

Vous me permettez de remercier le digne successeur de Mgr Roy, Mgr Alphonse-Marie Parent, de l'hospitalité qu'il nous accorde ce soir et de celle que son institution nous a assurée pendant dix-huit années. Le Conseil de la Vie française est l'une des floraisons du Séminaire de Québec et de l'Université Laval. C'est un de nos grands titres de fierté.

Il a essayé de s'en montrer digne. Je n'entreprendrai pas de vous rappeler le passé de notre Conseil . . . Le Conseil veut justifier le nom qu'il porte et il se tourne plus volontiers vers l'avenir, vers l'action que vers les réminiscences et le passé.

L'avenir, c'est pour nous d'immédiate façon, le congrès de la reffrancisation que nous ouvrirons demain . . . C'est un programme d'étude et de discussion. C'est aussi un programme d'action, de travail à l'année longue et pour plusieurs années . . ."

Au sujet de cet anniversaire, on lisait dans *"Vie Française"*:



44. Messe du congrès célébrée en l'église Sainte Famille, le dimanche 20 octobre par Mgr Donat Côté.

45. Dignitaires ecclésiastiques présents au congrès. De gauche: Mgr J. A. Corbiel, Mgr Donat Côté, S. E. Mgr Louis Collignon o.m.i., évêque des Cayes, Mgr Stephen Grenier, Mgr William Drapeau et le R. P. Elmeric Dubois m.s.





46. Manifestation mariale et clôture du congrès dimanche après midi sur le terrain de la maison des retraites fermées, Notre Dame de Fatima, dirigée par les RR.PP. Oblats à Manville, R. I.



47. Réception dans les bureaux de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amerique au R. P. Landry à l'occasion de son départ de la Nouvelle Angleterre. Assis: M. J.-Henry Coguen, le R. P. Thomas Marie Landry o.p. et M. George Filteau. Debout: MM. Théophile Martin, Vézina, Omer Boivin M. D., Adhémar Brodeur, Jean Picher et Normand Lachance.

“Posséder le sens de la fidélité, ce n'est pas se draper dans un vêtement ancien, démodé, lourd d'une vénération déssuète qui pourrait nous écraser, nous étouffer. Non. Etre fidèle, c'est évoluer volontairement, consciemment dans le sens même de sa personnalité, c'est comprendre que nous sommes un produit de multiples et précieuses acquisitions intellectuelles, d'une certaine richesse de pensée, que nous sommes le fruit même des connaissances acquises, des valeurs accumulées au cours des siècles; valeurs qui nous ont faits ce que nous sommes avec une mentalité propre; valeurs que nous ne pouvons plus nier, encore moins refuser, sans nous diminuer considérablement.

“Servir la langue française, la vie française, l'art français . . . c'est posséder cette foi en nos qualités ethniques, c'est se servir soi-même d'abord, c'est servir sa patrie ensuite et c'est aussi rejoindre ceux qui ont contribué à établir la civilisation en terre canadienne.

“Le Conseil de la Vie Française en Amérique qui, le 20 juin dernier, fêtait son vingtième anniversaire de fondation, a depuis longtemps reconnu ces valeurs et c'est pour les conserver intactes, les enrichir encore si possible, qu'ils s'est consacré à leur défense, à leur évolution, à leur stabilité en terre d'Amérique.”

Le Devoir (Montréal) déclarait:

“Le Conseil de la vie française nous aura donné, dans chaque province du Canada et aux Etats-Unis, des chefs français connaissant bien les buts communs et les moyens de les atteindre.

“Le Conseil de la vie française a rendu de grands services. Il pourra en rendre de plus grands encore. Son rôle dans un monde où l'internationalisme sans frontières prend de plus en plus de vogue deviendra irremplaçable. Nous ne doutons pas qu'il sera à la hauteur de la tâche.”

Mgr Paul-Emile Gosselin honoré.

Le 20e anniversaire devait mettre en relief le travail de son infatigable secrétaire, Mgr Paul-Emile Gosselin depuis la première heure. Au banquet, Me Paul Gouin en lui rendant hommage affirmait: *il est depuis vingt ans l'âme dirigeante, le dynamique animateur de cet état major des forces françaises en Amérique.”*

Le Conseil se réjouissait encore lorsqu'en juillet l'université St Joseph (Memramcook, N. B.) lui remettait un doctorat *“honoris causa”* en pédagogie. En décembre Mgr Gosselin était nommé commandeur de l'Ordre Municipal de la ville de Québec.

Liaison Française

Le Conseil est infiniment reconnaissant à M. Paul-Emile Gingas, agent directeur aux chemins de fer Canadien-Pacifique pour

lui avoir fourni une formule qui a assuré le développement merveilleux de ses voyages de liaison auprès des groupes français en Amérique.

Aujourd'hui l'agence Liaison Française, filiale du Conseil dont les bénéfices sont affectés à nos oeuvres, organise plusieurs voyages chaque année. Les voyages de 1957 comprenaient 2 croisières aux Antilles, sept aux Mexique, 2 en Europe et 6 dans l'Ouest Canadien. Ces voyages se font par avion, par bateau ou par train avec les meilleures accomodations possibles.

La Liaison Française dirige de plus le voyage officiel du Conseil chaque année. Dans une brochure "*De Québec à Vancouver*", le docteur Louis-Philippe Roy, rédacteur à l'Action Catholique, résumait le voyage de l'ouest. Gérard Tremblay dans le supplément de l'Action Catholique publiait un reportage par l'image du "*Périples de l'Ouest*."

"Comme son nom l'indique, écrivait le docteur Roy, un voyage de liaison française offre certainement beaucoup plus qu'une simple tournée touristique. Il fournit une occasion de renouer des liens avec des frères, les uns nés là-bas, mais la plupart nés dans quelque coin du Québec, installés dans l'ouest depuis plusieurs ou quelques années . . .

Il en profitait pour inviter les compatriotes à soutenir l'oeuvre de la Fraternité Française, la souscription annuelle pour nos oeuvres:

"Comme nous avons touché du doigt le bien que le Conseil de la Vie Française accomplit en redistribuant cet argent! En Colombie, pour ne citer qu'une province, nous avons vu jusqu'à quel point la résistance et la survivance sont redevables à la Vie Française, aux sociétés St Jean-Baptiste de leur appui financier fourni à des moments particulièrement critiques. Ah! si nous contribuions davantage à ce fonds patriotique, si nous lui donnions l'ampleur de centaines de mille dollars, avec quelle joie la Vie française pratiquerait d'urgence d'autres transfusions ou même assurerait des cures revigorantes."

Fraternité Française d'Amérique

Cet organisme "par excellence," longtemps attendu fut établi par le Conseil de la Vie Française en Amérique en 1955. Il répondait à un immense besoin, celui de venir en aide aux groupements moins favorisés, souvent appelés les minorités françaises d'Amérique. Son premier appel en 1955 eut un bon succès. Plus de \$38,000.00 furent recueillis et distribués à divers centres de l'Amérique française. Pour leur part, les Franco-Américains reçurent la somme de \$5,000.00 de la souscription 1956, pour aider leur Comité d'Orientation Franco-américaine.

Le plan de cet appel annuel à l'Amérique française consiste en une souscription recueillie par des comités sous l'égide du Conseil et de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste du Québec. On a aussi appelé cette campagne *"la souscription patriotique"*. Elle prend sa formule spéciale suivant les milieux.

Au sujet de cette oeuvre, Le Devoir écrivait: *"la tâche de défendre la culture française par des moyens pratiques, de lui assurer des assises fermes et une structure solide revient essentiellement au groupe canadien français,"* et Notre Temps (Montréal) ajoutera *"il faut donc comprendre toute l'importance de cette souscription, importance d'ordre financier et d'ordre moral."*

Le troisième appel était donc lancé du 15 avril au 15 mai. On avait fixé l'objectif à \$75,000. La souscription était sous le haut patronage de S. E. Mgr Maurice Roy, de l'honorable sénateur Cyrille Vaillancourt et de Me René Paré. Le comité directeur était présidé par M. J.-Emile Boucher, de Montréal et Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire.

En énumérant les besoins qui justifiaient cette campagne les responsables ajoutaient: *"il faut souscrire pour soutenir les secrétariats des Associations canadiennes françaises des dix provinces, sans lesquelles l'avenir serait compromis; pour aider à la construction d'écoles nouvelles et à l'entretien des anciennes; pour appuyer les oeuvres de presse d'un bout à l'autre du pays, pour assurer le développement des stations radiophoniques; pour faciliter la fondation et l'entretien de paroisses nationales; pour en un mot, soutenir toutes nos institutions françaises du continent. Parce que pour nous, elles constituent des bastions d'avant garde sans lesquels la survivance serait beaucoup moins facile. Parce que sans nous et notre appui, ces institutions deviendraient vite inefficaces."*

On réaffirmait encore le but de cette oeuvre: *"Un fonds d'Entraide Patriotique alimenté par la générosité du public, non seulement de la province de Québec, mais des dix provinces du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. Destiné à secourir toutes les causes françaises, où qu'elles exercent leur action sur le continent nord-américain. Afin de contribuer au maintien d'une culture française authentique en terre d'Amérique et de participer à l'épanouissement d'un christianisme sain et viril."*

Sur le mot d'ordre *"Aidons les nôtres"* chaque région fit son travail. Le résultat donna la somme de \$59,489.26, comparée à \$53,270.48 en 1956 et \$38,144.00 en 1955.

Tout porte à croire que lorsque notre peuple aura enfin compris l'importance de l'oeuvre, l'objectif annuel sera facilement dépassé. Combien d'argent est gaspillé chaque année pour des

choses médiocres tandis que tant des nôtres ressentiraient un immense réconfort à porter secours à leurs frères de la dispersion.

Dans un dépliant de propagande, le comité affirmait bien à propos:

"Nos frères des minorités françaises d'Amérique sont en aussi grand nombre que nous, Canadiens français du Québec. Ils sont près de trois millions et demi; mais isolés, rebutés, ils doivent lutter sans relâche pour rester des nôtres. Ils nous assurent des amitiés puissantes ainsi que des forces conquérantes pour l'accomplissement de nos destinées nationales, c'est-à-dire pour notre propre bonheur et celui de nos descendants.

Ils sont pour nous, du Québec

UNE PRÉSENCE, affirmant et répandant le fait français, qui est plus fort que le droit. C'est sur la réalité que repose le droit. Diffusons la vie française, intensifions sa vitalité et nos droits non seulement grandiront, mais prévaudront.

UN EXEMPLE: nous exhortant à la vigilance, nous éveillant au danger et nous enseignant le prix de notre héritage ancestral, nos raisons mêmes de vivre. Nous vivons dans une fausse sécurité. Pour nos compatriotes de l'Acadie, de l'Ontario, de l'Ouest et de la Franco-Américanie, le péril confère à l'esprit une lucidité et donne à la volonté un ressort qui nous font quelque peu défaut.

UNE FORCE: en nous apportant leur appui, leur influence et leur prestige. Leurs représentants au parlement d'Ottawa, dans le fonctionnarisme fédéral, dans les hautes sphères provinciales, les corps publics et les sociétés en vue, nous rendent des services incalculables."

Du côté franco-américain, l'Alliance des Journaux, sur la demande du Comité d'Orientation dirigeait l'appel. M. Wilfrid Mathieu déclarait:

"De concert avec la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste, de Québec, le Conseil de la Vie Française a mis sur pied un organisme qui a déjà produit des résultats substantiels à l'endroit des groupes français de l'Amérique française. Ces fruits se multiplieront avec les années car l'entreprise doit demeurer.

La Fraternité française d'Amérique dont il est question lance son troisième appel annuel à travers le continent. Elle a fixé un objectif très modeste soit \$75,000.00. Elle croit dans la progression du mouvement à mesure que nos populations comprendront tout le bien qui résulte de cet appel. Ces argents seront distribués aussitôt reçus pour encourager notre vie française. Toutes les demandes ne peuvent pas être satisfaites d'un seul coup, mais chaque situation redressée est autant d'acquis pour notre rayonnement commun.

Le Conseil de la Vie Française en Amérique a depuis longtemps compris la situation complexe de la franco-américanie. Il connaît à fond nos problèmes et les difficultés qui nous entourent surtout notre manque de volonté à réagir. Le Conseil a cependant confiance en nous et croit que notre bloc est indispensable au progrès de la grande famille française que nous constituons en Amérique. Plus d'une fois le Conseil nous a porté secours. Il a même inscrit avec sympathie une demande de \$25,000. que lui adressait le Comité d'Orientation Franco-Américaine. Il a versé déjà \$5,000. à cette oeuvre qui nous est si nécessaire. Il aide l'Alliance des Journaux et la Fédération Féminine. Voilà du constructif.

En retour, il faudrait que les Franco-Américains fassent un geste de reconnaissance, fut-il simplement symbolique, en répondant à cet appel de la troisième souscription annuelle.

L'Alliance des Journaux a donc accepté encore cette année au nom du Comité d'Orientation de diriger cet appel du 1er au 30 mai. Elle s'adresse à tous les gens de bonne volonté et leur demande un don qui sera multiplié au centuple à notre endroit."

Comité d'Organisation: Me Paul Guin, M. Ernest Desormeaux, le docteur Jean-Thomas Michaud et Mgr Paul-Emile Gosselin, MM. J.-Emile Boucher, Gérard Turcotte, Gaston Rondeau, Albert Leblanc, Paul de la Durantaye et Roger Cyr, organisateur.

Comité de Distribution: Me Paul Guin, Mgr Paul-Emile Gosselin, M. Gaston Rondeau, M. J.-Emile Boucher et M. Ernest Desormeaux.

XVII

Congrès de la Refrancisation

21-24 juin 1957

Comme tous les congrès celui de la refrancisation ne prétendit pas tout régler en la matière. Dans la pensée de ses organisateurs il devait permettre à des spécialistes d'étudier la condition de notre vie française dans tous les domaines. A la suite de ces enquêtes fournir certains correctifs. S'il a réussi à éveiller notre peuple sur les dangers qui entourent notre comportement, il a fait beaucoup.

Il se peut que le congrès ait manqué de publicité et qu'il soit demeuré trop l'affaire d'un seul personnage, qui, malgré ses énormes qualités ne pouvait pas voir à tout avec succès.

D'abord le congrès lui-même avait sa raison d'être. Seuls les naïfs pouvaient être surpris de la nécessité d'un tel travail. Pour s'en convaincre il suffit de lire un article de Daniel Rops, qui en annonçant la formation en France d'un office du vocabulaire français sous la présidence de l'Académicien Georges Duhamel, écrivait:

"l'intention de cet organisme, est, en somme, de régler l'usage en matière de mots, et singulièrement de mots nouveaux puisqu'aussi bien le français du XXème siècle semble en proie à une singulière invasion de termes étrangers, introduits en son sein au gré des caprices individuels, au hasard des incompétences. Peut-on réagir contre ces errements? On s'en va répétant que l'usage est roi. Mais n'est-il pas souhaitable que cet usage soit contrôlé, orienté? C'est ce que désire faire l'Office du vocabulaire français qui se veut, en somme collaborateur modeste, ou si l'on veut, fourrier de l'Académie Française, souveraine en ce domaine."

On ajoutait à Québec, "si la création d'un pareil organisme a paru nécessaire en France même, où existait déjà, du reste, un comité d'étude des termes techniques, à plus forte raison s'impose-t-elle au Canada français."

Le congrès fut organisé par Me Paul Gouin, conseiller technique auprès du Conseil Exécutif de la Province de Québec avec l'encouragement du gouvernement et l'appui du Conseil de la Vie française en Amérique. Il comprenait une soixantaine d'études qui furent soumises à cinq commissions, sur la langue, la littérature, les arts théoriques, les arts pratiques et les moeurs et traditions.

Dans l'ensemble, les travaux furent bien préparés par des spécialistes. Quelques uns même constituaient d'excellents exposés.

Me Gouin avait déclaré: "ce congrès doit marquer le départ d'une prise de conscience nouvelle de nos valeurs culturelles qui ne sont pas que la conservation d'un héritage mais un enrichissement permanent de cet héritage par l'apport de nos écrivains, ar-

tistes et artisans dans tous les domaines. Il doit aussi marquer le début d'un effort général pour amener le grand public à connaître les manifestations contemporaines de cette culture jusque sur les plans les plus prosaïques pour faire en sorte que le visage du Québec au lieu d'être une grisâtre caricature de l'américanisme le moins valable, témoigne de la jeunesse et de l'attrait des forces diverses de notre civilisation propre."

On avait encore décidé que le congrès comprendrait *"une série d'expositions (architecture ancienne et moderne, arts décoratifs, art religieux ancien et contemporain, musique, littérature, théâtre, artisanat, art culinaire, etc.) qui permettront aux congressistes et à la population du Québec de voir la civilisation canadienne française que nous devons extérioriser davantage afin d'afficher le vrai visage français au Québec."*

Ces expositions, organisées par le ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse, le ministère du Commerce et de l'Industrie et le Secrétariat provincial furent une contribution précieuse au congrès et permirent de voir vivante cette civilisation canadienne-française dont on entreprenait d'extérioriser davantage les traits.

Me Paul Gouin présidait l'ouverture des expositions, vendredi soir le 21 juin au Café du Parlement. L'hon Paul Beaulieu était l'invité d'honneur.

Des milliers de personnes visiteront ces exposés durant les semaines qui suivirent et les commentaires furent très élogieux car on y avait réuni d'innombrables pièces.

Le congrès s'ouvrit le vendredi matin, 21 juin, à la Faculté de Commerce, cité universitaire, malheureusement trop éloignée du centre et pas encore suffisamment organisée pour le transport. Le Frère Clément Lockwell, doyen de la Faculté souhaitait la bienvenue. On remarquait sur l'estrade, S. E. Mgr Maurice Roy, monsieur le premier ministre Maurice Duplessis, Mgr Alphonse Marie Parent, P.A., recteur, Mgr Félix Savard, doyen; Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire du Conseil de Vie Française; M. Jules Desaulniers, surintendant de l'instruction publique, MM. les maires Emile Boiteau (Ste-Foy) et Josaphat Benoit (Manchester).

S. E. Mgr Maurice Roy fut particulièrement réaliste dans ses considérations ajoutant *"sans consentir à un pessimiste foncier — que rien d'ailleurs ne saurait justifier — il faut reconnaître que notre langue est aujourd'hui menacée plus que jamais. Nous devons savoir, maintenant, que le maintien de la présence française au Canada ne peut plus résulter de ces magnifiques improvisations dont nous avons eu l'habitude, au cours de notre histoire."*

“A une conjoncture inédite, il faut opposer une formule inédite, de survivance. Rien désormais ne s’accomplira, rien ne pourra être préservé, si l’alliance de l’intelligence et de la volonté ne vient animer un effort quotidien au service de la langue et de la pensée française.

Cela suppose évidemment une connaissance toujours plus poussée de cette culture, de cette langue qui sont nôtres et une conviction de la qualité de notre héritage français, au moins égale à notre attachement aux formes extérieures de cet héritage.

“La force de l’inertie qui jadis et dans une certaine mesure a pu être un facteur de résistance ne saurait désormais que nous desservir terriblement.

“La condition de la survivance et notamment la condition de la sauvegarde de la langue résident dans une sévérité accrue envers nous-même et dans un effort permanent de lucidité, alors que, contrairement à autrefois, nous sommes aujourd’hui engagés sur les fronts multiples de l’activité culturelle et économique.”

Dans son allocution, Monsieur Duplessis déclarait: *“Evidemment, nous n’avons pas encore gagné la partie. Plusieurs nous reprochent par exemple de parler une langue un peu rugueuse, mais on semble oublier, en certains milieux que c’est parce qu’elle est allée souvent à la bataille . . .”*

Me Gouin expliquait encore les espoirs du congrès et invitait les participants à un travail sérieux durant les séances. Et il disait: *“c’est en retrouvant et en conservant, avec ses traits caractéristiques, notre visage français que nous allons devenir, pour le tourisme, un centre véritablement intéressant. La province de Québec, pour sa part, berceau de la civilisation française en Amérique, doit se souvenir de ses origines et, conséquemment, respecter et faire de plus en plus connaître l’héritage ancestral. Elle trouvera, même sur le plan économique, la récompense de sa fidélité.”*

Dans l’Action Catholique, Charles Pelletier écrivait: *“Le congrès de refrancisation va nous permettre de repenser certains problèmes essentiels. L’altération des traits extérieurs de notre province n’est que le reflet de la confusion qui s’est installée dans les esprits. Sous l’effet d’une propagande tenace, massive, insidieuse, dont bien des nôtres font malheureusement le jeu, certains en sont rendus à se demander ce qu’est au juste leur patrie, s’il existe vraiment telle chose qu’un Canadien-français et si ce n’est pas pécher contre l’unité nationale que de vouloir conserver au Québec ses particularismes.”*

Julien Morissette d’ajouter: *“rien n’a été oublié et tout est agencé de façon à faire ressortir qu’il n’existe pas de rupture ni de scission entre le passé et le présent mais qu’avec les années l’évolu-*

tion s'est faite et peut se faire et doit se faire graduellement sans boudier ni le progrès ni un modernisme de bon aloi."

Pour sa part, le R. P. Ludger Guy, s.j., officier de Liaison de l'Association d'Education du Manitoba croit que *"le congrès peut être considéré comme le point de départ d'un nouveau programme d'action dont la réalisation sera confiée à divers comités régionaux chargés de redonner à la Province de Québec son vrai visage français . . . Ce congrès aura des répercussions. Pas de fanfare, pas de discours grandiloquents, mais de l'étude, un examen de conscience et des résolutions qui feront appel à des groupes réels, vivants et déterminés à enrichir leur province à même le trésor si précieux de la culture et de la civilisation françaises . . ."*

Il serait long de citer tous les travaux soumis à l'étude. Il y en eut d'excellents qui seront certainement répandus. Une liste des titres avec leurs auteurs est tout de même intéressante:

Section Langue: Mgr Alphonse Parent, président; Mlle Cécile Rouleau, secrétaire. 1. *"Le vocabulaire en général"* (anglicismes et canadianismes), Pierre Daviault; 2. *"La Syntaxe"*, Jean-Marie Laurence; 3. *"La prononciation"*, Paul Massé; 4. *"La langue des sports"*, Michel Normandin; 5. *"La langue des métiers"*, Jean-Jacques Morin; 6. *"La langue des affaires"*, Louis-A. Bélisle; 7. *"La langue des journaux"*, Bruno Lafleur; 8. *"La langue de la radio et de la télévision"*, abbé René Charbonneau.

Section Littérature: Roger Duhamel, président; C. M. Boissonault, secrétaire. 9. *"La poésie"*, Roger Duhamel; 10. *"Le roman"*, Roger Duhamel; 11. *"L'histoire"*, Mgr Maurice O'Bready; 12. *"La littérature enfantine"*, Guy Boulizon; 13. *"Le Théâtre"*, Guy Beaulne; 14. *"Le journal"*, Raymond Douville; 15. *"La revue"*, Edmond Desroches, s.j.; 16. *"Les bibliothèques"*, Jean-Charles Bonenfant; 17. *"Les sociétés littéraires"*, Anne Beaudry-Gourd; 18. *"Radio et Télévision"*, Alain Grandbois.

Section Arts Théoriques: Mme Arthur Rousseau, présidente; Omer Parent, secrétaire: 19. *"La peinture"*, Guy Viau; 20. *"La Sculpture"*, Raoul Hunter; 21. *"La danse"*, Ludmilla Chiraeff; 22. *"Le chant"*, Maurice Montgrain; 23. *"La musique"*, Jean Vallerand; 24. *"La céramique et l'émaillerie"*, Jacques Spénard; 25. *"La reliure d'art"*, L.-P. Beaudon; 26. *"La gravure et l'imagerie religieuse et profane"*, Suzanne Duquet; 27. *"Beauté et bon goût"*, Jean-Baptiste Soucy; 28. *"Le vitrail"*, Marius Plamondon.

Section Arts Pratiques: Jean-Paul Gravel, président; Mme Reine Malouin, secrétaire; 29. *"L'urbanisme et le paysagisme"*, Edouard Fiset; 30. *"La conversation historique"*, Gérard Morisset; 31. *"L'architecture"*, Victor Depocas; 32. *"La décoration intérieure"*,

Louis Mulligan; 33. *"L'ameublement"*, Jean-Marie Gauvreau; 34. *"L'artisanat"*, Jean-Marie Gauvreau; 35. *"Le film"*, Paul L'Anglais; 36. *"La cuisine"*, Eliane Fortier; 37. *"L'hôtellerie"*, Gérard Delâge; 38. *"L'enseignement, le décor et l'étalage"*, Marcel Gagnon.

Section Moeurs et Traditions: Mgr F.-A. Savard, président; Conrad Laforte, secrétaire: 39. *"Chants de Folklore"*, Marius Barbeau; 40. *"Danses de Folklore"*, Simone Voyer; 41. *"Jeux de plein air et de société"*, Madeleine Doyon-Ferland; 42. *"Contes et légendes"*, Luc Lacourcière; 43. *"Le folklore et l'éducation"*, Mgr F.-A. Savard; 44. *"Les loisirs à la campagne"*, Champlain Perreault; 45. *"Les loisirs en ville"*, Louise Dumais; 46. *"Le sport"*, Michel Normandin; 47. *"Les excursions et voyages"*, Emile Benoist; 48. *"La vie familiale"*, notaire Ernest Forest; 49. *"La vie paroissiale"*, Chanoine Antoine Gagnon.

A la séance de clôture, Me Gouin déclarait — *"il appartient maintenant aux hommes d'action de redonner à la province de Québec son vrai visage français . . . il faut que ce congrès porte ses fruits, mais il nous faut pour cela faire maintenant appel aux hommes d'action, qui créeront des cellules actives dans tous les coins de la province . . ."*

On en revint au vœu exprimé par le 3ème congrès en 1952 à savoir la création d'un Office du Français dans le Québec. Les congressistes adoptèrent les résolutions qui peuvent servir de feuille de route à tous ceux qui voudront entreprendre ou continuer cette oeuvre nécessaire de la re francisation.

* * *

Vœux

I

La section de la langue

1. — *La section des sports*

Considérant que le vocabulaire sportif est très anglicisé au Canada;

Le Congrès de la re francisation émet le vœu:

Que l'on s'emploie à faire disparaître les surnoms anglais donnés à certaines vedettes du sport et à certains commentateurs sportifs;

Que le Département de l'Instruction publique de la province de Québec fasse préparer et distribuer dans les maisons d'enseignement une brochure contenant le vocabulaire français des principaux sports.

2. — *La langue des métiers*

Considérant que la plupart des gens ignorent les termes propres aux différents métiers;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Département de l'Instruction publique adopte officiellement, pour tous les degrés, une échelle de vocabulaire et d'orthographe scientifiquement établie des termes techniques.

3. — *La langue des affaires*

Considérant l'état lamentable dans lequel se trouve la langue des affaires;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Qu'un organisme gouvernemental soit mis sur pied pour conseiller les intéressés en matière de raisons sociales et de publicité.

4. — *Recherches linguistiques*

Considérant que les questions de vocabulaire sont l'objet de recherches poussées en France;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que des relations suivies s'établissent entre spécialistes de France et du Canada afin d'assurer aux recherches linguistiques un maximum d'efficacité et d'uniformité.

5. — *La toponymie*

Considérant que la toponymie de la province de Québec laisse fortement à désirer au point de vue français;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Comité de toponymie du Québec, poursuivra son travail et que les intéressés recourent de plus en plus à ses services lorsqu'il s'agit de créer ou de modifier des noms de lieux.

6. — *La pédagogie*

Considérant que certains pédagogues s'inspirent trop servilement de méthodes pédagogiques étrangères à notre esprit, à notre culture et à nos principes de vie;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Qu'une solide maîtrise de la culture française précède toute spécialisation à l'étranger;

Que nos pédagogues élaborent une pédagogie adaptée à nos besoins, en particulier aux exigences de notre esprit.

II

La section de la littérature

7. — *L'histoire*

Considérant l'importance de l'histoire pour le développement du patriotisme et la formation générale;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Département de l'Instruction publique favorise l'enseignement de l'Histoire régionale à l'école primaire;

Que les Sociétés historiques répandent davantage les résultats de leurs recherches et favorisent la diffusion de moyens propres à intéresser la jeunesse et leurs parents, soit par excursions, enquêtes de groupes, forums, sketches;

Que les historiens conservent pour un groupe savant leurs recherches cliniques ou de laboratoire, susceptibles de scandaliser les non-initiés.

8. — *La presse*

Considérant l'influence de la presse sur la population;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que les journaux de langue française au Canada reflètent vraiment notre culture et ne soient pas des copies de la presse américaine;

Pour cela que les journalistes canadiens-français bénéficient d'une préparation adéquate dans des écoles de journalisme instituées par nos universités canadiennes-françaises.

9. — *La revue*

Considérant la multiplicité de nos revues et le faible tirage de la plupart d'entre elles;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que l'on prépare un index des revues canadiennes-françaises;

Que l'on encourage la diffusion des revues sérieuses et bien rédigées.

10. — *Les sociétés littéraires*

Considérant que le goût de la lecture et celui de la composition littéraire se perdent de plus en plus chez nous;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Qu'on développe par tous les moyens l'amour de la lecture;

Que l'on encourage fortement les cercles littéraires dans les maisons d'enseignement;

Que nos auteurs reçoivent des mécènes et du public en général un appui sympathique.

III

Les arts théoriques

11. — *La peinture*

Considérant que nos peintres canadiens-français produisent des oeuvres de valeur et qu'il importe d'intéresser de plus en plus le public à leurs oeuvres et à cet art en général;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Musée provincial enrichisse sans cesse sa collection de toiles canadiennes-françaises;

Que la direction du Musée organise des expositions dans les centres importants de la province;

Que les bibliothèques scolaires possèdent des albums d'art;

Que l'on mette à la disposition des professeurs et des élèves des diapositives en couleurs reproduisant les oeuvres de nos artistes;

Que l'on développe la critique d'art chez nous en permettant à des jeunes d'aller se former en Europe;

Que nos artistes soient invités le plus souvent possible à décorer nos édifices publics, religieux et profanes, et à apporter ainsi leur collaboration à l'oeuvre de nos architectes.

12. — *Le ballet*

Considérant que le ballet est une des formes les plus élevées de l'art;

Considérant que le ballet commence à se développer chez nous;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que l'on ajoute une section de ballet aux cours du Conservatoire;

Que l'on développe le goût de la danse vraiment artistique de façon générale, pour contrebalancer les effets nocifs des danses de médiocre qualité au double point de vue artistique et moral.

13. — *La céramique*

Considérant que l'art de la céramique se développe chez nous et qu'il a déjà à son crédit des oeuvres de valeur;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le public encourage financièrement nos céramistes comme tous nos artistes en assurant à leurs productions un marché de plus en plus large.

14. — *La gravure et l'imagerie*

Considérant que la gravure et l'imagerie religieuse connaissent une assez large diffusion chez nous;

Considérant que beaucoup de gravures et d'images importées de l'étranger n'ont guère de valeur artistique;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que l'on encourage par tous les moyens les arts de la gravure et l'imagerie dans notre province, en particulier que le clergé et les groupements religieux s'efforcent de populariser l'imagerie religieuse de bon goût, soit de chez nous, soit de l'extérieur.

15. — *La formation artistique*

Considérant que l'éducation est à la base de toutes réformes sérieuses, particulièrement dans le domaine artistique;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que l'enseignement de l'art devienne obligatoire dans nos maisons d'enseignement;

Que les professeurs s'efforcent de développer le goût de l'étudiant et d'intéresser celui-ci à nos arts canadiens-français.

IV

Les arts pratiques

16. — *L'affichage*

Considérant que les réclames publicitaires sur les routes et dans les restaurants, les enseignes et les étalages sont parfois d'une vulgarité irritante, d'un français douteux, d'une publicité tapageuse;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Conseil de la vie française étudie ou fasse étudier par un organisme qualifié, la loi concernant les affiches émise en 1925 et présentement inopérante, et qu'il fasse ensuite les démarches nécessaires pour faire respecter cette loi et la faire améliorer au besoin.

17. — *L'ameublement*

Considérant que quelques meubles de style français et canadiens-français ont déjà été réunis au Musée Provincial et que l'espace pour leur conservation semble trop restreint;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Musée de la province de Québec soit agrandi et qu'une partie de l'immeuble soit consacrée aux meubles historiques et aux meubles de style.

18. — *La décoration intérieure*

Considérant que le style proprement canadien n'existe que dans des maisons ou des bureaux privés, par conséquent inaccessibles au public;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le Conseil de la vie française recommande à la Société des Décorateurs Ensembliers du Québec, de tenir une exposition de certains de leurs travaux de décoration, pouvant fournir des suggestions à la portée du public, de façon à diriger le goût vers des créations et des décorations typiquement canadiennes-françaises et par la même occasion créer une demande de nos produits québécois.

19. — *L'artisanat*

Considérant que beaucoup de commerçants offrent aux touristes des "souvenirs" et des objets soi disant d'artisanat;

Considérant que nos artisans authentiques peuvent mettre sur le marché des oeuvres originales et bien canadiennes-françaises;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que leur effort de production reçoive l'encouragement de nos commerçants et du public en général.

V

Moeurs et traditions

20. — *La chanson populaire*

Considérant la richesse de notre folklore de chansons;

Considérant que les chansons peuvent remplacer avec grand avantage beaucoup de productions étrangères d'un goût douteux;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Qu'une série de recueils gradués de chansons canadiennes authentiques soit préparée pour les enfants de l'école primaire et présentée pour approbation et diffusion au Conseil de l'Instruction publique;

Que des cours de musique traditionnelles populaire soit donnés dans nos conservatoires et écoles de musique;

Qu'un corpus de la chanson populaire canadienne soit immédiatement mis en chantier par un organisme compétent;

Que l'on s'emploie à diffuser ces chansons par le disque, la radio et la télévision.

21. — *Les danses de folklore*

Considérant la valeur de nos danses de folklore du double point de vue artistique et social;

Considérant que ces danses connaissent un regain de popularité grâce à la télévision;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que l'expérience très intéressante qui se fait actuellement par la Commission catholique des écoles de Montréal soit étudiée à son juste mérite par le Conseil de l'Instruction Publique et étendue à tout le reste de la province, s'il y a lieu;

Qu'une attitude nette et bien définie soit prise par les autorités compétentes au sujet des danses folkloriques authentiques.

22. — *Les loisirs*

Considérant que le problème des loisirs revêt une importance de plus en plus grande;

Considérant que le sport commercialisé, la radio et la télévision rendent notre peuple de plus en plus passif, de plus en plus perméable aux influences étrangères pendant les moments de loisirs;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que les expériences qui ont été faites en différents endroits dans le domaine des loisirs à la ville et à la campagne soient portées à la connaissance de nos éducateurs;

Que l'on prépare pour les enfants de nos écoles un manuel des jeux traditionnels;

Qu'explication et illustration de jeux d'enfants, traditionnels, soient données à la télévision.

23. — *Les contes et légendes*

Considérant la richesse de notre folklore de contes et légendes;

Considérant qu'il importe de fixer au plus tôt ces contes et légendes avant qu'ils ne disparaissent les dépositaires de la tradition orale;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que M. Luc Lacourcière, directeur des Archives de Folklore se hâte de publier sa bibliographie analytique des traditions orales;

Qu'ils reçoivent pour cette publication coûteuse, autant qu'indispensable, l'appui financier nécessaire.

24. — *Le folklore et l'éducation*

Considérant qu'il est urgent de faire connaître et aimer notre folklore;



48. Réception aux nouveaux officiers de l'Ordre de la Fidélité Française, à l'occasion du banquet du 20e anniversaire du Conseil de la Vie française en Amérique, le 20 juin 1957. De gauche: Mgr Paul Emile Gosselin, recteur de l'Ordre, le Col. Oscar Gilbert, l'Hon Cyrille Delage, chancelier de l'Ordre, Mgr Alphonse Marie Parent P.A., recteur de Laval, l'abbé Pierre Gauthier, officier, Me Paul Gouin, président du Conseil, Mgr F. X. Barrette, officier, M. Esdras Minville, officier, Mgr. Joseph Boutin et M. le député Emilien Rochette.



49. Délégation franco-américaine à la séance de promotion de l'Ordre de la Fidélité Française. De gauche: R. P. Thomas Landry o.p., Mgr Paul Emile Gosselin, l'abbé Pierre Gauthier, officier, M. le juge Emile Lemelin, MM. Adolphe Robert, Georges Etienne Daignault, Me Paul Gouin, Me Ernest D'Amours, M. Jean Picher, abbé Adrien Verrette. et Richard D'Amours.



49-a. Séance d'ouverture du Congrès de refrancisation, le 21 juin 1957 à la Faculté de Commerce. De Gauche: Me Paul Gouin, président, M. le premier Ministre Maurice Duplessis, Mgr Alphonse Marie Parent, recteur de Laval, M. le consul de France, le maire Josaphat Benoit, de Manchester et Mgr Paul Emile Gosselin.

F.J. Pierre Tremblay, ancêtre de la famille Tremblay en Amérique. Défilé de la Saint Jean-Baptiste à Québec. le 24 juin 1957



Considérant qu'un travail d'éducation s'impose dans ce domaine;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que ce grave et urgent problème soit étudié conjointement par les folkloristes, les facultés des Arts et le Conseil de l'Instruction publique.

25. — *La famille et la paroisse*

Considérant l'importance de la vie familiale et de la vie paroissiale pour la communauté canadienne-française;

Considérant que cette vie familiale et paroissiale est gravement compromise par les mœurs actuelles;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que la province de Québec ait des programmes de télévision chaque semaine;

Que l'Union des familles recommandée par le Pape soit instaurée.

26. — *L'Office culturel*

Considérant que le Québec est le gardien par excellence de la culture française au Canada;

Considérant que le gouvernement de cette province a des responsabilités particulières en ce domaine;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Que le dit gouvernement établisse au plus tôt un Office culturel du Canada français en le nantissant des ressources financières et de l'autorité requise, pour conserver et enrichir notre culture française dans la province de Québec et la faire rayonner à l'extérieur.

27. — *Fidélité religieuse*

Considérant que la refrancisation à laquelle nous a conviés ce congrès dépasse la purification de notre seule langue française et tend à une ressaisie complète de nous-mêmes dans tous les domaines de la culture;

Considérant que toute culture est par essence un épanouissement équilibré, harmonieux, des facultés humaines, en humble dépendance du Créateur et de son plan providentiel;

Considérant que notre culture canadienne-française est historiquement une culture catholique et que la plus haute vocation que puisse rêver un peuple, c'est d'être appelé à rendre témoignage à l'Évangile, par toutes les activités de sa vie nationale;

Le Congrès de la refrancisation émet le vœu:

Qu'en cette vigile de leur céleste patron, saint Jean-Baptiste, précurseur du Christ, les Canadiens français de tout le pays, unis à leurs frères franco-américains, expriment de nouveau leur reconnaissance à Dieu pour leur fidélité catholique; qu'ils acceptent consciemment leur glorieuse responsabilité de témoins et qu'ils aient à coeur de traduire en actes leurs convictions, en imprégnant toujours davantage leurs activités culturelles d'un esprit sincèrement catholique.

* * *

Après la célébration de la fête patronale avec messe à la basilique et défilé, le congrès se terminait, lundi soir, au Collisée de Québec, avec un festival de musique, de chant et de danse sous la direction de François Bernier, Michel Perrault, chef d'orchestre et Guy Dufresne, scripteur.

Au programme se succédaient: *Chansons: traditionnelles* (folklore canadien-français) avec Hélène Baillargeon et Alan Mills; *contemporaines*: "Le ciel se marie avec la mer" de Jacques Blanchet; "Les trottoirs", de Raymond Lévesque; "Notre sentier", de Félix Leclerc; "Le petit chien de laine", de Lionel Daunais; "Sur l'perron", de Camille Andréa; "P'tit bonhomme de chemin" de Pierre Petel avec Lucille Dumont, Dominique Michel, Jean-Pierre Masson et Les Collégiens Troubadours.

Danses: traditionnelles (rondes): "J'ai trouvé le nique du lièvre", "Il était une bergère", "A la chasse aux bois" et "Danses rituelles de mai"; (carrées) "Le galop double", "La Brandy", "L'escouette", "Le mouchoir", "Le polka soulevé", avec Les Villageois, dirigés par Jean-Marie Lachance. *Contemporaines (ballets)*, "Le petit cordonnier", "Musique traditionnelle", "Les mouches à miel" "Musique de Jacques Blanchet"; "Suite Canadienne"; "Musique de Michel Perrault, avec Les Grands Ballets Canadiens, chorégraphie de Ludmilla Chiriaeff.

Les échos du congrès furent généralement sympathiques. Plusieurs représentants des autres provinces et de la Nouvelle-Angleterre assistèrent. Les présences aux séances n'étaient très nombreuses mais très intéressées. On y travailla sérieusement.

Dans L'Action Catholique, le docteur Louis-Philippe Roy, dans un article "Après avoir pris conscience du danger, il faut agir" résumait les grandes lignes du congrès. Ses propos sont à relire.

Le congrès de la refrancisation est terminé; la refrancisation continue . . . ou commence. Car l'urgence de refranciser bien des choses a été nettement établie; il serait criminel de ne pas l'admettre et plus encore de ne pas réagir dès maintenant.

Le congrès voulait être une prise de conscience de l'inquiétante situation actuelle de l'esprit français chez nous, de l'état alarmant

où en sont plusieurs modes d'expression de la culture française, de la possibilité d'en moderniser certaines manifestations.

A ce point de vue, les assises auxquelles nous venons d'assister auront été un succès. La plupart des conférenciers ont fait preuve de réalisme sans verser dans un pessimisme outré, mais sans tomber non plus dans un optimisme anesthésiant.

Hélas! en beaucoup de secteurs, la réalité n'est point belle. Le français perd du terrain, et le nombre diminue graduellement de ceux qui en gardent conscience.

Inutile de reprendre l'énumération des symptômes du mal relevés ici et là, mais surtout au chapitre de la langue parlée et de la langue écrite. On aura trouvé dans les comptes rendus, des échos de quelques cris d'alarme. Mieux vaut passer immédiatement aux remèdes.

* * *

Si nous voulons freiner le recul de l'esprit français et de ses divers modes d'expression, il va falloir travailler ferme sur trois plans à la fois: dans la famille, dans l'enseignement et sur ces trois moyens de diffusion de la pensée que sont la presse, la radio, la télévision.

Au sein de la famille, admettons-le, le souci du français est moins grand. Nos mœurs familiales s'américanisent. En conversation courante, nos jeunes parlent souvent un charabia. Et les parents tolèrent de plus en plus ces négligences coupables.

Faudra-t-il regretter ce temps où périodiquement une crise française aux avant-postes minoritaires fournissait l'occasion de parler de la langue, du besoin de la défendre et de la préserver, l'occasion de souligner l'héroïsme de quelque-uns des nôtres et de les citer en exemple?

Des événements malheureux comme ceux qui marquèrent la lutte autour du règlement XVII eurent pourtant l'avantage de choquer les parents, les enfants, les instituteurs et les institutrices, jusqu'aux professeurs de collège qui électrisaient leurs élèves pour la noble cause patriotique.

* * *

On l'a souligné au cours du congrès: l'enseignement de la langue manque de dynamisme. Il ne suscite pas, chez les écoliers tout l'amour qu'ils devraient avoir pour le doux parler de France. Est-ce la faute des manuels, de la pédagogie? . . . Les congressistes ont posé le problème.

Mais c'est pourtant au niveau primaire où les défections sont encore les moins nombreuses. Au secondaire, c'est déjà plus grave. Le langage sportif en est une preuve, et non la plus importante. On

se désintéresse de ces questions qui passionnaient les collégiens de 1920. On ne voit plus du même oeil inquiet les périls qui menacent la civilisation française non plus seulement dans les autres provinces, mais aussi dans la nôtre, au coeur du Québec.

Si nous ne prenons pas d'urgence les moyens de ramener la jeunesse étudiante à la tragique réalité exposée sous ses divers aspects au cours du congrès les adultes de demain seront perdus pour cette noble cause de la fidélité française.

Sur le plan universitaire, le stade de l'indifférence est déjà dépassé. Pas par mauvaise volonté bien sûr, mais par utilitarisme, pourrait-on dire. M. Daviault en accuse le manque de manuels français dans plusieurs secteurs de diverses facultés. Quand des élèves sont trop souvent obligés d'étudier en anglais, comment éviteraient-ils le danger de l'anglicisation de la langue d'abord, de la pensée ensuite?

Prendre conscience de ce danger c'est déjà s'en prémunir dans une certaine mesure. Mais les autorités feront davantage comme le congrès les y engage.

* * *

Sévères pour l'enseignement, les conférenciers auraient dû l'être davantage à l'endroit de la presse, de la radio, de la télévision. On met trop facilement au compte de la hâte, de la rapidité, de l'improvisation obligatoire, les déficiences de la langue écrite . . . ou lue.

Il va falloir que les responsables des moyens de diffusion de la pensée française prennent les mesures requises pour parler plus souvent de l'esprit français, de l'intérêt et de l'obligation que nous avons de le conserver; prennent aussi les mesures nécessaires pour mieux respecter eux-mêmes la langue, la civilisation, la culture françaises.

L'Union des journalistes de langue française a déjà commencé un travail dans ce sens. Il faudra l'accentuer d'accord avec les journaux ou des postes de radio et de télévision qui les emploient.

* * *

Comme le lecteur s'en rendra compte, nous ne cherchons pas à frapper uniquement sur la poitrine des autres. Les journalistes ne sont pas sans péchés. Ils tournent contre eux-mêmes les premières pierres.

D'ailleurs nous sommes tous à des degrés divers, responsables de la situation alarmante décrite au congrès. Fort heureusement, nous pouvons tous aussi contribuer à corriger cette situation. Il semble bien que le Conseil de la Vie française qui a pris l'initiative des assises qui se sont terminées par une brillante célébration de

la fête nationale, assumera maintenant la direction de la lutte qui va s'engager. Mettons-nous tous à sa disposition afin de livrer aux ennemis du dedans et du dehors une bataille systématique et persévérante.

Dans le passé, on s'est souvent penché sur les détresses de nos frères qui vivent dangereusement aux avant-postes. On vient de comprendre que même le coeur du Québec est malade. Rien d'étonnant si les traits de son visage sont altérés. Soignons le coeur, traitons l'esprit, et notre visage français reflètera la bonne santé intérieure.

Sous la signature de J.-M. L., on lit dans *Le Devoir*:
"Que retenir du congrès? Principalement deux choses. Il a d'abord été un cri d'alarme devant la regression de l'usage du français, notamment dans les grandes villes, et devant la dégradation constante de la qualité de la langue parlée, chez nous. Il a ensuite mis en relief les énormes responsabilités des éducateurs dans la situation présente et le rôle primordial qui leur revient dans le redressement nécessaire et urgent de cette situation . . .

"Les réformes réclamées avec raison, dans ces divers domaines, supposent évidemment pour leur réalisation, l'action du gouvernement et celle du Conseil de l'Instruction Publique. On veut espérer que l'un et l'autre sauront comprendre et agir . . .

"Le caractère alarmant de l'état de choses mis en lumière depuis quelques semaines, devrait pouvoir enfin secouer un conformisme et un aveuglement dont nous voyons tragiquement où ils conduisent. On n'a pas manqué de souligner au Congrès la stupéfaction éprouvée devant la caution donnée par le Conseil de l'Instruction Publique à une foule de manuels dont le contenu et la rédaction auraient dû pourtant les faire écarter impitoyablement . . .

"L'indispensable réforme de l'enseignement du français à l'école primaire — et qui ne saurait tarder sans de très graves dangers — ne présuppose-t-il pas la réforme du Conseil de l'Instruction Publique lui-même. C'est une question que certains étaient amenés à se poser . . .

"En tout cas, il est apparu avec une clarté aveuglante que le gouvernement de Québec et tous les organismes responsables de l'enseignement chez nous, n'ont plus beaucoup d'années pour agir, s'ils entendent — ce que l'on veut encore croire — assurer la survivance de la langue et de la culture françaises."

Dans un article intitulé *"Feux d'alarme allumés sur les collines"*, M. Adolphe Robert, écrivait dans *Le Canado-Américain* (Manchester):

Le 23 juin dernier au soir, veille de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale du peuple canadien-français, un feu de joie a été allumé sur le Bastion du Roi, au flanc de la Citadelle de Québec.

Ainsi le veut une tradition séculaire conservée avec attachement et respect.

Mais le feu de joie de la Saint-Jean a été accompagné, cette année, de feux d'une autre nature, soit de feux d'alarme allumés sur toutes les collines du pays de Québec.

A l'époque lointaine où n'existaient ni téléphones, télégraphes, radios, etc., c'est au moyen de feux sur les hauteurs, aux frontières d'un territoire, que l'on donnait l'alarme aux habitants de la plaine contre un ennemi envahisseur.

Soit dit au figuré, ainsi a-t-on voulu procéder au Canada français contre ces envahisseurs que sont l'anglicisme et l'américanisme, lesquels se sont infiltrés dans le vocabulaire, la prononciation, l'école, le professorat, la toponymie, les traditions, l'art, les techniques, la littérature, le tourisme, l'économique, bref, dans tout ce qui fait que la province de Québec n'est pas censée être une province comme les.. autres.

Et c'est pour combattre cet envahissement qu'a été tenu le Congrès de refrancisation, à l'instigation du Conseil de la Vie française, présidé par Me Paul Gouin, avec l'assistance d'un secrétariat dirigé par l'énergique et infatigable Mgr Paul-Emile Gosselin et la collaboration du gouvernement provincial dont l'honorable Maurice Duplessis est le premier ministre.

Ajoutons ici à l'adresse de ceux pour qui ce congrès a été un demi-succès, — pour ne pas dire un demi-échec — qu'il n'est probablement pas entré dans l'esprit des dirigeants du Conseil de la Vie française de couper d'un seul coup la racine du mal. Par ailleurs, un congrès de refrancisation n'est pas un cirque. On aura visé plutôt à planter ici et là des drapeaux rouges et à allumer des feux d'alarme. Car on ne peut attaquer l'adversaire que là où l'on peut repérer sa présence. Il est au crédit du Conseil de la Vie française d'avoir eu le courage de démasquer les embûches de l'ennemi, avec la précieuse coopération de spécialistes compétents aux différents échelons de la vie nationale, sociale et économique.

La critique est facile, mais qui donc en l'occurrence aurait pu s'attaquer à pareille tâche, si ce n'est un organisme comme le Conseil de la Vie française, lequel a pour objet "le soutien et la défense des intérêts nationaux des populations de langue française et le maintien des traditions de l'esprit français en Amérique du Nord."

Non, le Congrès de refrancisation n'a rien d'un échec, parce qu'il a atteint son objet, celui d'alerter le peuple du Québec et par ricochet tous les groupes français d'Amérique."

Au lendemain de chacun de nos efforts collectifs de redressement, il faut s'y attendre, il y a toujours des esprits "chagrin" qui, au lieu d'accepter avec bienveillance le travail accompli, quitte à aider à son amélioration, s'empressent de clamer "*ce qui n'a pas été fait*" ou "*ce qui aurait dû être.*"

Ces personnages ne sont pas nombreux mais leur voix atteint certains milieux et encourage surtout l'attitude de ceux qui aiment mieux critiquer que d'agir. Ils sont à plaindre car ils pourraient être si utiles. C'est souvent le fiel arrosé d'un peu de miel qui parle et le goût est amer.

S'il avait fallu se reposer sur ces personnages, il n'y aurait pas même eu de congrès à Québec et eux . . . ils n'auraient pas pu verser leur prose . . .

En tout cas, le congrès a eu lieu. Il n'a pas prévu de miracle. Il aurait peut-être pu faire davantage. C'est toujours le cas. Tout est perfectible dans la vie. Ce qu'il a accompli a certainement de la valeur et si chacun de nous, de chaque côté de la frontière, veut faire son travail dans tous les domaines, l'entreprise de refrancisation obtiendra des résultats réconfortants et durables et ils ne sera pas nécessaire alors de refaire les cadres du Conseil de la Vie française en Amérique . . .

XVIII

Ordre de la Fidélité Française

Dixième Promotion

1957

Etabli en 1947 par le Conseil de la Vie Française dans le but de proclamer et de consacrer en quelque sorte le mérite des principaux apôtres de notre vie française en Amérique, l'Ordre de la Fidélité Française tenait sa dixième promotion à l'occasion des fêtes de son 20e anniversaire, le 20 juin 1957.

Au banquet, l'hon. Cyrille Delage, chancelier de l'Ordre remettait les insignes de l'ordre à trois personnalités distinguées et les invitait à signer le "*Livre d'Or*" de l'Ordre. En raison de la circonstance ce fut le président, Me Paul Gouin qui prononça les éloges.

M. Esdras Minville

M. Minville est connu comme penseur, comme homme d'étude et aussi comme homme d'action. Nous lui devons de solides synthèses économiques. Il a enseigné d'ailleurs tout autant par la parole que par la plume à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales dont il est le directeur, à la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal dont il est le doyen.

Il a été si je ne m'abuse, président de la Ligue d'action nationale. Il fut, pour une durée bien courte à notre gré, du Conseil de la vie française. Nous l'invitons à y revenir ce soir en lui remettant les insignes de la Fidélité française.

Mgr François-Xavier Barrette

Monseigneur François-Xavier Barrette, prélat de la Maison de Sa Sainteté, est un curé, mais un curé qui a connu les luttes scolaires franco-ontariennes. Il a gardé de ces jours héroïques un attachement profond aux siens, à leur langue et à leur culture. Pasteur des âmes, il l'est aussi des esprits.

Son action, au point de vue national, s'exerce de façon discrète et forte. Sa modestie nous empêche d'entrer dans le détail de son activité au service de notre race. Ceux qui le connaissent intimement savent qu'elle dépasse depuis longtemps et de beaucoup les limites de la paroisse Saint-Charles d'Ottawa. Comme M. Minville, mais d'une autre façon, dans un autre champ d'apostolat national, Mgr Barrette est un chef, un exemple et nous sommes honorés en lui remettant la médaille et le diplôme de la Fidélité.

M. l'abbé Pierre Gauthier

Le troisième de nos décorés est un authentique Franco-Américain, M. l'abbé Pierre Gauthier, qui est né à Manchaug, Massachusetts. Il a fait ses études classiques au Collège de Lévis et à celui de Montréal. Etudiant en théologie au Séminaire Saint-Bernard de Rochester, il fut ordonné prêtre en 1908.

Après quelques années de vicariat, il devint successivement curé des paroisses de Sainte-Famille de Greylock, l'Assomption de Chicopee. Il dirige, depuis 1939, la florissante paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours de Holyoke. Ajoutons qu'il fut aumônier militaire pendant la guerre de 1914 et qu'il est un musicien de talent.

Cependant M. l'abbé Gauthier est avant tout un prêtre zélé et un fervent apôtre de la vie franco-américaine. Il est vice-président d'honneur du Comité d'Orientation franco-américaine, de la Société historique franco-américaine, de nos mutuelles franco-américaines. Il est une preuve vivante qu'on peut être à la fois bon prêtre, loyal citoyen de la République étoilée et fidèle Franco-Américain. Nous sommes heureux de l'accueillir au pays ancestral et de lui rendre un hommage bien mérité.

Mesdames, Messieurs, mon discours se termine avec cette remise de décoration. L'exemple de nos décorés est autrement plus éloquent que ne pourraient l'être mes faibles paroles. Il me reste à vous remercier de vous être associés à cet hommage, à prolonger le charme de cette rencontre fraternelle, de cette table accueillante en invitant M. Esdras Minville à vous adresser la parole au nom de nos chevaliers de la Fidélité Française.

Répondant au nom des récipiendaires, M. Minville prononçait la brillante allocution suivante:

"Soyons fidèles à nous-mêmes"

Lorsqu'en octobre dernier, Monseigneur Gosselin m'a appris que le Conseil de la Vie Française en Amérique voulait bien me faire l'honneur de m'admettre dans l'Ordre de la Fidélité française, une question s'est aussitôt présentée à mon esprit. Quel mérite peut-il y avoir, pour un Canadien-français de vieille souche, à demeurer fidèle à ses origines ethniques, à sa culture traditionnelle, à vivre spontanément sa vie selon son tour d'esprit particulier, les tendances profondes de sa personnalité? S'il y a mérite à cela, j'admets qu'un certain hommage peut m'être dû; mais je connais des dizaines et des centaines de personnes qui sont dans le même cas, et par suite, devraient être conviées au même honneur.

A la réflexion cependant, je me suis tôt convaincu que mon cas et celui des personnes auxquelles je viens de faire allusion ne sont pas concluants; que, si en pareille matière, il est question d'hommes et de volonté d'hommes, il doit être aussi tenu compte de circonstances, de moments et de lieux. Notre histoire a été traversée de rudes épreuves, dont nous subissons encore les conséquences, et les plus dures n'ont pas toujours été celles que l'on évoque le plus souvent. Si nous sommes aujourd'hui, dans la Province de Québec, quelques dizaines, voir quelques centaines de milliers de Canadiens-français à pouvoir vivre spontanément leur vie, sans effort particulier — voir même, placés de telle sorte que pour vivre autrement qu'en Canadiens-français, il nous faudrait nous mettre au ban de l'opinion commune, il n'en est pas ainsi hélas! de tous nos compatriotes. Il en est des milliers d'autres que les rigueurs de l'histoire ont rejetés hors de leur cadre naturel de vie, et qui aujourd'hui, pour demeurer eux-mêmes doivent à tout moment affirmer leur personnalité en regard d'un milieu hostile, ou, ce qui est peut-être encore plus méritoire, résister au jour le jour et par un effort constant de retour sur eux-mêmes, à l'influence engourdissante et dissolvante d'un milieu indifférent. Car, en matière de culture comme d'une façon générale en ce qui concerne les choses de l'esprit, si l'hostilité stimule même les plus faibles, la neutralité risque de stériliser même les plus forts.

Au moment où je réfléchissais ainsi, j'étais certes loin de soupçonner que la cérémonie de ce soir serait comme la confirmation de ce qu'il m'arrivait ainsi de penser, et que j'aurais à parler au nom de deux hommes dont l'expérience personnelle est un témoignage.

Vous voulez bien m'honorer parce que j'ai eu l'avantage et le goût d'étudier le fait français en Amérique comme on étudie le fait français en Amérique comme on étudie un phénomène scientifique; d'en parler et d'en écrire pour en faire mieux apprécier la grandeur et l'originalité, stimuler l'énergie et la fierté de ceux qui le représentent. Je vous en remercie de tout coeur.

Mais Mgr Barrette et M. l'abbé Gauthier, eux, ne se sont pas contentés d'étudier le fait français et d'en parler comme d'un phénomène digne de l'attention des hommes de science; ils l'ont vécu au jour le jour, ils l'ont affirmé au prix souvent de durs sacrifices, par l'exemple sans cesse répété de toute une vie. C'est à des hommes comme eux que nous devons d'avoir plus de fierté, et la force de surmonter parfois les découragements et les dégoûts auxquels nous exposent trop souvent les manières d'être et d'agir de tant d'autres. Aussi, est-ce pour moi

un grand honneur, non seulement de me faire leur interprète, pour vous exprimer, messieurs du Conseil de la Vie française, notre vive gratitude, mais de me joindre à vous pour les féliciter, les acclamer et les prier de continuer d'être aux avant-postes ceux que l'on regarde, que l'on admire et à qui l'on demande l'exemple qui soutient et entraîne. Merci donc à vous, messieurs du Conseil, de l'honneur que vous voulez bien nous faire à tous trois; merci à vous, Mgr Barrette et M. l'abbé Gauthier, du grand service que vous nous rendez en demeurant toujours vous-mêmes en des lieux qui vous préféreraient autrement.

Ces remerciements je les formule avec d'autant plus de ferveur que, pour avoir depuis une quarantaine d'années observé le cours de la vie et le mouvement des choses, j'en suis venu à me demander parfois si la sorte d'héroïsme qui a été au long de leurs jours exigé de mes deux collègues, ne sera pas bientôt la commune règle de vie de tout Canadien-français où qu'il se retrouve. Je ne veux pas être pessimiste; permettez-moi pourtant d'être réaliste.

Nous vivons, à mon avis, un moment décisif de l'histoire du Canada-français, d'autant plus décisif que d'une part, il est équivoque, et que d'autre part, il s'insère dans l'un des grands moments de l'histoire de la civilisation occidentale dont le Canada français est une très modeste manifestation en Amérique. Comment la situation se présente-t-elle?

Une communauté nationale est un fait de culture qui se réalise dans le temps. Pour vivre et progresser, toute communauté nationale a besoin d'un centre d'autonomie, c'est-à-dire d'un centre où d'une part, les données de sa culture; langue, traditions, modes de vie, sont d'utilité courante, et par suite, condition de progrès personnel pour chacune des unités humaines dont elle est composée; où d'autre part, elle jouisse d'assez de liberté politique pour créer elle-même, selon son esprit, les institutions de la vie commune, le milieu de vie dans lequel s'incarne sa culture, et qui dans l'ordre sociologique son organe de renouvellement et la manifestation de son originalité. Pour le Canadien-français, ce centre d'homogénéité culturelle et de liberté politique, c'est la Province de Québec, avec les prérogatives que lui a assurées, en 1867, le pacte fédératif.

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, la génération montante ne semble guère avoir un sens net de ce que la Province de Québec, comme unité politique autonome, représente d'une part, pour le Canada français dont elle constitue le foyer national, et d'autre part, pour le Canada tout entier dans la

mesure où celui-ci veut et doit s'affirmer aux yeux du monde comme pays biculturel. La confusion règne dans les esprits, et chose étrange, surtout au niveau de la société d'où sont censées venir lumière et direction.

D'où vient ce désarroi? Accident passager? signe des temps? marche normale de l'histoire? Un rapide examen de l'évolution socio-politique du pays permet de deviner la réponse.

Les Anglo-Canadiens qui, en 1867, formaient trois petites colonies établies aux extrémités du territoire, peuplent aujourd'hui neuf des dix provinces canadiennes et dominent d'emblée le gouvernement fédéral de leur majorité. Grâce aux facilités de transport et de communications, ils sont, depuis longtemps déjà, engagés dans des relations d'échanges sur tous les plans: politique, affaires, idées. Ils ont ainsi pris conscience de l'unité profonde de leur groupe, d'une extrémité à l'autre du pays, et au delà des divisions politiques que le régime fédératif a installées: même langue, même religion, mêmes traditions juridiques, économiques et sociales. Cette unité fondamentale, ils cherchent d'un mouvement spontané à le renforcer. D'où leur nouvelle attitude constitutionnelle, leur tendance à interpréter les dispositions du droit constitutionnel en sens inverse de la tradition élaborée depuis 1867, et à promouvoir le gouvernement fédéral au rang de gouvernement national. Ils n'attachent plus de prix à l'autonomie provinciale que dans la mesure où elle correspond à des différences géographiques et économiques. En d'autres termes, les Anglo-Canadiens se sont découvert une aspiration plus haute: la création d'une nation canadienne dont ils fourniront évidemment et la culture et l'esprit. Et dans le mouvement d'unification dont ils s'efforcent par tous les moyens d'accélérer le rythme, ils nous invitent à entrer au nom de l'harmonie entre les groupes, de l'unité nationale, de la culture canadienne, etc.

En revanche, si on observe l'évolution du Canada français depuis la conquête, on constate que, dans ses mouvements fondamentaux, elle s'est déroulée selon deux courbes en sens inverse: l'une politique, qui suit l'évolution constitutionnelle, et dont 1867 marque le plus haut palier; l'autre sociologique, qui tend sans cesse à la désintégration du groupe et à la réintégration de ses effectifs dans le grand tout canadien en voie de formation et d'expansion. Malgré les progrès constitutionnels, ce phénomène d'intégration n'a jamais ralenti, et, dans ces causes profondes, il est économique et social.

On peut facilement en retacer les étapes: intégration politique réalisée par la conquête elle-même, et l'instauration définitive des institutions britanniques; intégration économique,

qui, dès la conquête, nous a retranchés de l'économie organisée et qui, par la loi des terres de 1790 et la politique des ressources naturelles du siècle suivant, nous a en quelque sorte fermé l'avenir. Cet assujettissement économique s'est traduit par des phénomènes démographiques et sociaux de grande envergure: surpeuplement chronique des centres alors habités, émigration aux Etats-Unis et vers l'Ouest, établissement dans les régions nouvelles, sans aide de l'Etat et par la seule initiative et les seuls moyens d'un pauvre, forcé d'une génération à l'autre de recommencer à zéro; et finalement avec l'essor de l'industrie, urbanisation rapide et désordonnée, avec tous les problèmes sociaux qu'un pareil phénomène entraîne forcément.

Puis, au moment où le régime politique de 1867 allait, grâce aux circonstances historiques, commencer à produire ses bons effets, le gouvernement fédéral déclenche deux nouvelles offensives, et cela au nom de la nation canadienne: l'une d'ordre financier avec l'entrée, dès 1917, et surtout depuis la dernière guerre, dans le domaine de l'impôt direct; l'autre social, avec les diverses mesures mises en vigueur depuis 1927, et qui se sont succédées dans le temps, bien qu'il s'agisse ici d'un domaine réservé par la constitution aux problèmes du chômage: L'intervention du gouvernement fédéral dans les arts et les lettres, et dans l'éducation inaugure en quelque sorte la dernière phase d'un mouvement d'intégration qui remonte à la conquête, et qui, je le répète, ne s'est jamais relenti.

Or, qui dit intégration des institutions dit, pour une communauté nationale, perte de l'initiative de son milieu de vie, donc du contrôle de son propre organe de renouvellement. Il ne suffit pas d'une autonomie juridique inscrite dans des textes dont on peut plus ou moins forcer le sens. Ce qu'il faut, c'est la faculté d'agir, de procéder soi-même et selon son esprit à l'organisation de son propre milieu, sans quoi le conflit ne tarde pas à naître entre l'homme et son milieu, entre la réalité sociale et les cadres juridiques. C'est ce qui paraît bien s'être passé chez-nous. D'où la confusion des idées.

Si nous voulons renverser ce mouvement, il va nous falloir, au delà des textes constitutionnels, reprendre conscience des exigences profondes et permanentes de notre survie et de nos progrès comme groupe, et en faire l'objet d'une politique lucide. La fidélité française exige désormais plus qu'un vague conformisme, plus qu'une sorte d'adhésion sentimentale à des textes juridiques et à des manières d'être dont on ne soupçonne même pas la signification profonde. C'est désormais à un effort de réflexion en profondeur, à un effort d'intelligence que nous sommes conviés — le même qu'ont dû fournir dans leurs milieux respectifs nos minorités américaines et cana-

diennes. Nous n'avons plus ni les moyens ni le droit de nous fier au seul automatisme des réflexes sociaux. Notre salut et nos progrès seront oeuvres d'hommes conscients, donc en possession d'une authentique pensée nationale. Former une telle pensée, c'est la tâche urgente à laquelle les événements nous convient.

Le congrès de re francisation qui commence ce soir, est donc un événement heureux, une manifestation de vitalité, un commencement de réponse à l'inquiétude qui envahit les âmes. Il dressera le bilan et de l'actif et du passif. Je souhaite qu'il en sorte un grand mouvement de renouveau, et des idées et des attitudes.

Esdras Minville

Titulaires de l'Ordre

L'hon. Cyrille Delage (Québec)
Chancelier

Mgr Paul-Emile Gosselin, p.d.
Recteur

- 1948 — Mgr Arthur Beliveau †
archevêque de Saint-Boniface
Mgr Georges Courchesne †
archevêque de Rimouski
Mgr J.-Alfred Myrand, p.d. †
curé de la paroisse Ste-Anne, d'Ottawa
M. Emile Lauvrière (Paris) †
historien de l'Acadie
M. Omer Héroux (Montréal)
journaliste
- 1949 — S. E. Mgr Maurice Baudoux
archevêque de Saint-Boniface (Manitoba)
Mgr Eugène Baupin, p.d. (Paris) †
Président fondateur du Comité des Amitiés catholiques
françaises à l'étranger
Abbé Paul Desauniers (Nashua) †
curé de la paroisse St-Louis-de-Gonzague
T. H. Thibodeau Rinfret (Ottawa)
juge en chef de la cour suprême du Canada
Mlle Eveline Leblanc (Ottawa)
- 1950 — Mme Eva Rodier Thibodeau (Montréal)
présidente de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste
M. Edmond Cloutier (Ottawa)
imprimeur de la Reine

M. Aldéric Marion (Saint-Boniface) †
ancien président de la Société d'Education du Manitoba
 Me Henri Ledoux (Nashua)
ancien président de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique
 Dr J.-Ubalde Paquin (New Bedford)
ancien président de la Société Historique Franco-Américaine

1951 — Hon. Aubin Arsenault (Ile du Prince-Edouard)
ancien premier ministre et juge en chef de la cour suprême de l'Ile du Prince-Edouard
 Me Edouard Montpetit (Montréal) †
écrivain sociologue

1952 — Mgr Stéphane Côté, p.a. (Sturgeon Falls, Ont.) †
vicaire général du diocèse Sault Ste-Marie
 Mgr Emile Chartier, p.d. (Sherbrooke)
ancien vice recteur de l'université de Montréal
 Mgr Stephen Grenier, p.d. (Woonsocket)
curé de la paroisse Ste-Famille
 Mgr Auguste Boulet, p.d. (Ste-Anne de la Pocatière)
ancien supérieur du séminaire et président de la société de colonisation du Québec
 Me Aurélien Bélanger (Ottawa) †
ancien député à Toronto
 R. P. Adélard Dugré, s.j. (Québec)
ancien provincial des jésuites au Canada
 M. le chanoine Lionel Groulx (Montréal)
historien
 R. P. Joseph Papin Archambault, s.j. (Montréal)
fondateur de l'Ecole Sociale Populaire
 Dr Albert Sormany (Edmunston, N.-B.)
ancien président de la société l'Assomption
 M. Philippe Armand Lajoie (Fall River, Mass.)
journaliste
 Dr Jean-Baptiste Prince (Montréal)
président des amis du journal Le Devoir
 M. Victor Barrette (Ottawa) †
journaliste. L'Oncle Jean (Le Droit)
 M. Rodolphe Laplante (Québec)
journaliste et conférencier

1953 — Mgr Wilfrid LeBond (Ste-Anne de la Pocatière) †
ancien supérieur
 Mgr Elias Roy, p.a. (Lévis) †
ancien supérieur du collège de Lévis
 M. Emile Boucher (Montréal)
président de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste

- 1954 — S. E. Mgr Maurice Roy (Québec)
archevêque de Québec
Me Antonio Perrault (Montréal) †
avocat et professeur
- 1955 — S. E. Mgr Norbert Robichaud
archevêque de Moncton
Mgr Nazaire Poirier (Edgmont Bay, IPE)
M. Henri P. Leblanc (Moncton) †
officier de la société l'Assomption
Me Willie Comeau (Metigan, N.-E.)
- 1956 — S. E. Mgr Alfred Langlois
évêque de Valleyfield
Mgr William Drapeau, p.d. (Lynn, Mass.)
curé de la paroisse St-Jean-Baptiste
M. Esdras Terrien (Ottawa)
officier de l'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario depuis sa fondation
- 1957 — Mgr François-Xavier Barrette, p.d.
curé fondateur de la paroisse Saint-Charles d'Ottawa
Abbé Pierre Gauthier
curé de la paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours de Holyoke
M. Esdras Minville
doyen de la faculté des Sciences Sociales économiques et politiques de l'université de Montréal et directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales



51. Défilé de la Saint Jean-Baptiste à Québec, le 24 juin 1957.

52. Défilé de la Saint Jean-Baptiste à Québec, le 24 juin 1957.





53. Les membres du Conseil de la Vie Française en Amérique à la 21^{ème} session plénière, tenue à Québec du 24 au 27 octobre 1957. Assis au gauche: Adrien Pouliot, docteur Jean Thomas Michaud, abbé Adrien Verrette, hon. Cyrille Delage, Me Paul Gouin, docteur Georges Dumont, Mme Reine Malouin, Ernest Desormeaux. Debout: Rodolphe Laplante, docteur P.-E. Lafleche, J.-Emile Boucher, docteur Alcide Martel, Armand Godin, docteur Léon Beaudoin, Alphonse Comeau, le juge Fernand Despins, Mgr Paul Emile Gosselin, George Filteau, Louis D'Entremont, Me Yves Bernier, R. P. Albert Plante s.j., Jean Jacques Tremblay, Henri Blanchard et R. P. Jean Patoiné o.m.i.



54. Le bureau du Conseil (1957-1958). Assis de gauche: abbé Adrien Verrette, vice président, hon Cyrille Delage, président d'honneur, Me Paul Gouin, président, Mme Reine Malouin, directrice. Debout: Adrien Pouliot, directeur, Armand Godin, directeur, Mgr Paul Emile Gosselin, secrétaire, R. P. Albert Plante s.j., directeur, Ernest Desormeaux, directeur et le docteur Jean Thomas Michaud, trésorier. (Absents: Me Anatole Vanier, directeur et M. le notaire Boisvert, aviseur technique.)

XIX

Comité de Vie Franco-Américaine

Comité d'Orientation Franco-Américaine

IVe Congrès 1957

La dixième année du Comité d'Orientation Franco-Américaine, devenu le Comité de Vie Franco-Américaine, s'avéra très chargée. Son premier geste fut la réorganisation de l'Alliance Radiophonique française en janvier. Le bureau s'employa ensuite à préparer les assises du IVe congrès en invitant les compatriotes du Rhode Island à en prendre la direction avec le concours des membres du comité de cette région.

Au cours de sa réunion plénière, tenue à Boston le 13 mars, après avoir étudié les rapports de l'Alliance Radiophonique française et de la Jeunesse Franco-Américaine, le comité leur versait des subsides pour assurer leur administration respective. Le comité songea à la création d'un "*Fonds de Réserve*" pour assurer son existence. Etant aidé par le Conseil de la Vie Française en Amérique, le comité procède à l'établissement de son secrétariat permanent et choisit M. Hervé Lemaire (Fall River) comme premier titulaire. Entre temps, le comité perd l'un de ses membres les plus précieux dans la personne du R. P. Thomas Landry, o.p., appelé par les autorités de son ordre à des fonctions importantes dans le Québec.

En vue de la préparation du congrès, plusieurs réunions ont lieu avec le Comité du Rhode Island dont l'exécutif comprend M. le docteur Armand Picard, président, Théophile Martin, secrétaire et Louis Lussier, trésorier groupant la plupart des sociétés de la région. Le programme du congrès est fixé et le bureau coopère avec celui du Rhode-Island.

La deuxième réunion plénière a lieu à Boston le 31 juillet sous la présidence du R. P. Elmer Dubois, m.s., vice-président, en l'absence de M. Ulric Gauthier qui est malade et qui ne pourra pas prendre une part active au congrès. Le comité se réjouit du magnifique travail accompli à Woonsocket et il lui verse un subside. M. le docteur Arthur J.-B. Falcon, médecin chirurgien réputé et grand patriote, de Pawtucket est désigné pour les honneurs de l'Ordre du Mérite Franco-Américain.

Dans sa proclamation du congrès, le 25 août, le R. P. Elmer Dubois, m.s. écrivait: "*Ces journées doivent nous fournir une autre rencontre profitable et nous faciliter la voie dans la poursuite de nos espoirs communs. La Franco-Américanie se doit encore une fois de faire de cette consultation nécessaire un immense suc-*

cès. *A cette même date, le Comité d'Orientation célèbre le dixième anniversaire de son existence. Il veut faire montre de la vitalité qui l'anime et du zèle de ses membres.*

La presse accueilli la nouvelle avec sympathie et les commentaires furent réconfortants. A la veille du congrès, Castor écrivait dans *L'Impartial* (Nashua) les considérations suivantes qui résumaient la situation: *"Sur les remparts de Woonsocket."*

"Les Franco-Américains tiennent leur 4e congrès en fin de semaine dans la ville hospitalière de Woonsocket, siège de l'une de nos grandes mutuelles. Des centaines de compatriotes y prendront part. L'événement souligne en même temps le 10e anniversaire du Comité d'Orientation qui inspire et dirige ces assises périodiques. C'est le Comité du Rhode Island qui a préparé le congrès et l'on sait quel magnifique esprit — décidément un signe de vitalité chez les nôtres!

On a choisi comme thème du ralliement "LA SOLIDARITE", un sujet qui ne manque pas d'actualité surtout en ces temps confus que nous vivons. Sans doute, les artisans de cette grande consultation y ont mis toute leur ardeur et ont découvert de nouvelles sources d'énergie. Il est indiscutable qu'à l'appel de nos chefs, les réponses sont encore nombreuses et empressées — autre signe ou preuve de notre vitalité!

Il est en outre certain que les responsables de ce congrès ont voulu accomplir un geste profitable pour toute la collectivité malgré les assauts qui grugent nos espoirs. Ils sont les premiers à savoir qu'ils n'accompliront pas de miracle en ces jours.

Il reste cependant que derrière bien des équivoques, des faux fuyants, des attitudes spectaculaires et des protestations de fidélité, pour un certain nombre, ces assises ne seront qu'un écran pour cacher les évasions. D'autres ne trouveront pas assez énergiques les déclarations. Enfin il se peut que pour d'autres tout cela ne sera qu'un feu de paille (même si ce feu réchauffe), un resplendissant coucher de soleil où se diluera paisiblement l'abdication réfléchie de nos dissolvants!

Tout cela est possible. Tout cela existe même depuis que nos devanciers, il y a plus de cent ans, ont inauguré le plan de leur idéal franco-américain.

Mais en définitive que fera pour nous tous ce 4e congrès? Il porte en lui plus qu'un effort de persévérance. Il est une nouvelle attestation d'un vouloir vivre collectif qui suscitera des dévouements et des ressaisies. Tous y sont convoqués, jeunes et moins jeunes. L'important c'est d'y assister avec le désir d'aider, de vivre ces heures importantes avec son cœur.

Disons que le 4e congrès ne sera pas inutile. Nous avons des organismes puissants à notre disposition, un million de frères qui partagent notre idéal, même si la plupart ne peuvent pas être sur la brèche. Que de cette détermination d'être encore plus unis, sous le signe d'une solidarité chrétienne et fraternelle, nous apporte quelques nouveaux moyens de maintenir et nous filerons encore longtemps, au grand désespoir des ours, sur la route de nos belles destinées, soutenus par l'impérissable valeur de nos grandes fidélités.

L'Action (Manchester) ne ménage pas son encouragement:

"La solidarité franco-américaine est le thème du quatrième Congrès du Comité d'Orientation, à Woonsocket, en fin de semaine. Cette solidarité sera illustrée d'éclatante façon par les orateurs et conférenciers de ces assises solennelles, par la présence de délégués de tous nos organismes de progrès franco-américain et par les assemblées spéciales. Il en sortira de nouvelles formules de vie et d'action. Meilleurs vœux aux congressistes.

"Nos grandes mutualités, qui sont l'âme de ce Congrès demeurent plus que jamais le principal instrument de cette solidarité franco-américaine. Elles ont en effet des groupes de ralliement continuels dans tous les principaux centres franco-américains, elles jouissent d'effectifs capables de faire passer en actes les résolutions de nos congrès, elles disposent de ressources qui rendent possibles l'action d'ensemble indispensable au succès."

Sur un ton réaliste, Philippe-Armand Lajoie dans *"Ça et Là"* tenait des propos très utiles pour le succès du congrès:

Il faut bien reconnaître que l'atmosphère dans laquelle nous vivons en 1957 n'aide guère à préserver la sérénité qu'il faut pour se passionner des choses de l'esprit.

Aux yeux de beaucoup, nos valeurs intellectuelles et ethniques peuvent paraître inférieures à des valeurs matérielles souvent éphémères.

Il faut réagir résolument contre un penchant qui finirait par faire de nous des êtres uniquement sensibles aux dangers et aux soucis de l'ordre matériel.

La volonté et le devoir que nous avons de survivre exigent que nous nous élevions au-dessus de toute vicissitude, si poignante soit-elle, pour ne nous souvenir que d'un fait, à savoir que si nous devons abdiquer notre mission spirituelle et intellectuelle en pays d'Amérique, nous aurions perdu quelque chose d'aussi précieux que la vie et la fortune, c'est-à-dire la dignité et la foi aux desseins de la Providence sur nous.

Avec un réalisme dépourvu de défaitisme, nous devons faire le compte des difficultés, des situations parfois très ingrates auxquelles se heurtent l'esprit et la pratique de la survivance. A côté des succès, des réveils, des victoires de la raison, qui empêchent de fermer la porte à l'espérance, il faut continuer à exposer aux yeux de tous les problèmes dont l'apparente insolubilité peut parfois ébranler les convictions et les courages les plus éprouvés.

Mais sur un point capital, on ne cèdera rien: la survivance française en Amérique quels que doivent être son évolution et ses cadres, devra marcher!

Et cette marche ne se fera pas sans les Franco-Américains!

Il restera toujours des Franco-Américains pour porter l'étendard de nos troupes d'élite dans l'armée de la Survivance.

Ce qui manque pour l'heure à cette armée malheureusement amoindrie, ce sont des officiers imbus des droits et devoirs que les subalternes sont impuissants à défendre, faute de cohésion et de sincère inspiration.

Le congrès fut très bien préparé et il obtint un brillant succès. Le Comité du Rhode Island, sous la présidence du docteur Armand Picard, fit très bien les choses avec le concours des sociétés de la région, particulièrement l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique qui se montra très généreuse et hospitalière, le club Marquette et les paroisses Ste-Anne et Ste Famille.

Plusieurs milliers de personnes assistèrent aux diverses manifestations et près de 400 délégués prirent part aux séances d'étude. Un esprit de franche cordialité régnait partout. Les nombreux comités avaient tout préparé. Un magnifique album souvenir illustré racontait le congrès par l'image avec le programme et une longue liste de bienfaiteurs. En plus des séances d'étude, le congrès comprenait des réunions de nos principaux organismes et autres manifestations qui se déroulèrent dans l'ordre suivant.

Réception au Conseil de la Vie française en Amérique

Avec le temps limité du congrès, les manifestations se suivirent de très près. Vendredi à midi, le Bureau de l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique recevait officiellement les membres du Conseil de la Vie Française en Amérique qui assistaient au congrès. Après un vin d'honneur, M. Henri Goguen, président général saluait les visiteurs et les invitait à un lunch servi dans le salon du bureau-chef par le restaurateur Lemieux. Le conseil était représenté par l'abbé Adrien Verrette, vice-président, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire, le docteur Jean-Thomas Michaud, trésorier,

Mme Reine Malouin, directrice et M. George Filteau, membre. M. Georges Etienne Daignault, président de la Société St Jean-Baptiste de Québec était aussi présent, ainsi que Mgr Stephen Grenier, p.d., directeur spirituel de l'Union et officier de l'Ordre de la Fidélité française. Dans l'intimité les convives échangèrent des propos de l'heure.

Avant le lunch, le Bureau du Conseil avait tenu une réunion dans l'intérêt du congrès et Mgr Gosselin annonçait la remise d'un chèque de \$5000,00 provenant de la Fraternité Française et versé au Comité de Vie Franco-Américaine.

*Premier Congrès de l'Alliance
Radiophonique française
vendredi, le 18 octobre*

Le congrès de cette alliance fut bien réussi sous la présidence de Mme Gertrude St Denis qui l'avait organisé. La qualité des travaux, l'intérêt de l'assistance, la présence de visiteurs distingués et l'éclat du banquet à l'hôtel Plaza-Dario, tout suscitait le plus vif encouragement en faveur du progrès de la radio française dans nos foyers.

Au cours des délibérations, tous reconnurent que la radio, comme nos autres oeuvres, est aujourd'hui une entreprise laborieuse, mais aussi que l'heure est à l'action dans un esprit de solidarité si nous voulons continuer à bien vivre.

La concurrence de la télévision est considérable. L'image est plus facile à absorber et donne plus de satisfaction aux émotions et aux sens. Il est certain que la télévision que tout le monde fréquente contribue à mettre le vocabulaire anglais dans le langage de nos enfants et à moins que les parents exercent une discipline convenable notre parler souffrira énormément. Parce que de nouveaux et extraordinaires moyens sont à notre disposition, il ne faudrait pas pour cela abolir dans nos vies, les valeurs qui nous ont donné et qui peuvent encore nous fournir de superbes trésors de culture.

La radio française dans les foyers contribue pour sa part à rappeler à nos familles l'importance de conserver notre langue dans l'intimité du foyer. Le rapport du congrès paraît ailleurs dans le bulletin.

Délégués

L'inscription des délégués se fit au bureau-chef de l'Union et au secrétariat du club Marquette à partir de vendredi soir. Près de 400 congressistes s'inscrivirent pour représenter les paroisses, les écoles, la presse, la radio, les caisses populaires, fédérations, socié-

tés et clubs comprenant des prélats, des prêtres, religieux et religieuses, juges, avocats, médecins, dentistes, professeurs, fonctionnaires, hommes d'affaires, etc. Bien que le congrès invitait tous les compatriotes seuls les délégués inscrits participèrent aux délibérations.

*Réunion Plénière du Comité de Vie Franco-Américaine
vendredi, le 18 octobre*

Le Comité d'Orientation Franco-Américaine se réunissait en séance plénière dans le bureau-chef de l'Union sous la présidence du R. P. Elméric Dubois, m.s., vice-président. Mgr Paul-Emile Gosselin était l'invité pour transmettre le message du Conseil de la Vie Française en Amérique avec l'octroi de la Fraternité Française.

Les membres remercièrent vivement Mgr Gosselin pour l'intérêt qu'il porte à nos oeuvres depuis 20 ans. Il félicitèrent également le Comité du Rhode Island pour la réussite du congrès.

Après dix ans d'existence, le comité changeait de nom pour devenir le "*Comité de Vie Franco-Américaine*." Trente-quatre membres assistaient et se donnèrent l'exécutif suivant: J.-Henri Goguen, président, Juge Emile Lemelin, et le sénateur Jean-Charles Boucher, vice-présidents, Hervé Lemaire, secrétaire; Léo-L. Dion, trésorier. Les six directeurs: R. P. Elméric Dubois, Dr Auray Fontaine, Ulric Gauthier, J.-Raymond Lemieux, Wilfrid-J. Mathieu et l'abbé Adrien Verrette. M. Adolphe Robert, président d'honneur et chancelier de l'*Ordre du Mérite Franco-Américain* et l'abbé Pierre-H. Gauthier, vice-président d'honneur.

Membres du Comité

Linus Allain, Gardner, Mass.; Georges Ayotte, Lowell, Mass.; Noël Beaudry, Lowell, Mass.; Roger Beaulieu, Worcester, Mass.; Me Gérard Bergevin, Manchester, N. H.; Roméo Boisvert, Biddeford, Maine; Sen. Jean-Charles Boucher, Lewiston, Maine; René Bourcier, Manchester, N. H.; Mgr Joseph Boutin, p.d., Gardner, Mass.; Mgr Donat Côté, p.d., Moosup, Conn.; Me Ernest D'Amours, Manchester, N. H.; Jean-Baptiste Danis, Millbury, Mass.; Juge Fernand Despins, Lewiston, Maine; Léo-L. Dion, Manchester, N. H.; Frank Doiron, Waterville, Maine; Elméric Dubois, m.s., Attleboro, Mass.; Antoine Dumouchel, M.D., North Adams, Mass.; Edouard Fecteau, Lawrence, Mass.; Auray Fontaine, M.D., Woonsocket, R. I.; Joseph Fontaine, m.s., East Brewster, Mass.; Valmore Forcier, Danielson, Conn.; Henri Fredette, Lawrence, Mass.; Philias Garand, Fall River, Mass.; Abbé Pierre Gauthier, Holyoke, Mass.; Ulric Gauthier, Farnumsville, Mass.; Euclide Gilbert, Manchester, N. H.; J.-Henri Goguen, Leominster, Mass.; Roméo Gosselin, W. Hartford, Conn.; Mgr Stephen Grenier, p.d., Woonsocket, R. I.; Juge Eugène

Jalbert, Woonsocket, R. I. Adélard Janelle, Lewiston, Maine; Armand Jetté, Worcester 6, Mass.; Me J.-Edouard Lajoie, Fall River, Mass.; Benjamin-G. Lambert, Manchester, N. H.; Me O.-O. Lamontagne, Holyoke, Mass.; Juge Edouard Lampron, Nashua, N. H.; Thomas-Marie Landry, o.p., Fall River, Mass.; Henri Leblond, Pawtucket, R. I.; Hervé Lemaire, Fall River, Mass.; William Lebrun, Lewiston, Maine; Juge Emile Lemelin, Manchester, N. H.; Archibald Lemieux, Worcester, Mass.; F.-Raymond Lemieux, Danielson, Conn. Adrien Lussier, Manville, R. I.; Lauré-B. Lupssier, Manville, R. I. Louis-Israël Martel, Manchester, N. H. Théophile Martin, Woonsocket, R. I.; Wilfrid-J. Mathieu, Manchester, N. H.; Isaie Méthée, Springfield, Mass.; Léo Monette, o.m.i., Manville, R. I.; Ubalde Morneau, Augusta, Maine; Napoléon Nadeau, Biddeford, Maine; Abbé Oscar Normand, N. Grosvernordale, Conn.; J.-Ubalde Paquin, M.D., New Bedford, Mass.; Dr Armand Picard, Woonsocket, R. I.; Jean Picher, Winooski, Vt.; Antonio Prince, Woonsocket, R. I.; Adolphe Robert, Manchester, N. H.; Gérald Robert, Manchester, N. H.; Marcel St Denis, Fall River, Mass.; Hervé St Pierre, Fall River, Mass.; Abbé Adrien Verrette, Suncook, N. H.; Armand Verrette, Manchester, N. H.

Afin de mieux faire connaître son oeuvre, le comité résumait les activités de ses dix ans dans le texte suivant:

Le Comité d'Orientation célèbre ses dix ans avec la tenue du 4e Congrès à Woonsocket en octobre. Il est né à Boston, le 9 juillet 1947 au University Club, à la suite des assises du Conseil de la Vie Française en Amérique tenues à Manchester, New Hampshire, les 12 et 13 octobre 1946. A cette occasion on demandait aux Franco-Américains de susciter un organisme qui représenterait tous leurs intérêts généraux.

Après les réunions préliminaires d'études, une trentaine de compatriotes se constituaient en Comité d'Orientation Franco-Américaine sur le plan même du Conseil de la Vie Française. Ainsi fondé, le Comité devenait le porte parole de tous nos intérêts et de toutes les causes qui affectent notre rayonnement français aux Etats-Unis. Et c'est ainsi qu'il se greffait tout naturellement au Conseil, comme les autres groupements français en Amérique.

BUTS

Le Comité arrivait à une heure assez importante de notre histoire. Au lendemain d'une deuxième guerre mondiale qui avait profondément remué et modifié les cadres de notre vie propre, en laissant prévoir des glissements encore plus accentués au sein de nos oeuvres particulièrement dans le domaine de l'enseignement, un pareil organisme s'imposait.

Le Comité entreprit donc de servir d'animateur et de fédérateur de nos multiples énergies afin de canaliser les efforts, tout en tenant compte des brèches pratiquées dans nos structures. Après avoir rédigé dans une forme rajeunie la doctrine de notre Vie franco-américaine, il entreprenait de présenter dans sa véritable perspective notre idéal franco-américain sous le signe de nos fidélités catholique, américaine et française.

Le Comité n'inventait rien de nouveau, mais avec les adaptations nécessaires il s'emploierait à indiquer la voie à suivre dans notre comportement. La mission du Comité serait alors d'unir tous les compatriotes dans la poursuite méthodique et réaliste de leur commune destinée, obtenir le concours de toutes les énergies disponibles et celui de toutes nos oeuvres dans la mesure du possible, faire l'union dans les esprits, prêcher une doctrine saine et s'adapter aux situations sans rien sacrifier de l'essence de notre patrimoine.

Le Comité s'efforcera alors d'enseigner à tous le devoir d'un chacun d'organiser sa vie en fonction de l'idéal du véritable type franco-américain qui ne peut pas se perpétuer avec la creuse formule de la culture sans la langue qui en est l'expression.

En conséquence, le Comité chercherait à s'entourer des meilleurs dévouements et de toutes les générosités dans tous les domaines afin d'enrichir et d'embellir tous les facteurs intégrés dans notre vie catholique, américaine et française.

La solidarité et l'action collective étant à la base de cette Vie, le Comité tiendra alors de grandes assises afin de préconiser les moyens d'intensifier cette vie, de la ressaisir au besoin en certains milieux et de l'étaler dans toute sa valeur au service de l'Eglise et de la patrie. Tout en pratiquant la plus vive sympathie à nos frères, qui, avec ou sans faute, ne pratiquent pas cette doctrine de vie, le Comité veillera à ce que l'idéal ne passe pas à des mains qui voudraient le délapider, mais plutôt qu'il soit confié à ceux qui se réclament du fait franco-américain.

Avec sa devise "Parate Vias" (Préparez les voies), il s'agissait "d'unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de leur idéal commun en terre d'Amérique."

FONCTIONNEMENT

Le Comité se compose de personnes choisies dans tous les domaines et qui veulent consacrer une partie de leur dévouement à l'importante tâche de notre prolongement culturel. Le

groupe initial, invité par la Commission d'Etudes en 1946, comprenait les membres fondateurs du Comité.

Le Comité a ses règlements. Il tient ses réunions plénières et ses congrès généraux. Il confie à son bureau exécutif l'administration de ses affaires. Les dates des réunions ne sont pas fixes ni le nombre de ses membres.

Le Comité agit alors comme un agent de liaison morale et de solidarité entre tous les organismes franco-américains. Il s'appuie sur nos oeuvres existantes et reçoit d'elles son inspiration pour la communiquer à toute la franco-américanie. Suivant sa devise "Parate vias", il s'emploie à guider, orienter, enrichir, servir notre vie commune en Amérique.

OEUVRES

Malgré le fait que le Comité opère avec discrétion dans la plupart de ses initiatives, il a cependant à son mérite des oeuvres qui parlent par elles-mêmes. Des présences qui n'existeraient pas sans lui aujourd'hui.

1947. Fondation et organisation.

1948. Rédaction du manifeste "Notre Vie Franco-Américaine."

1949. 1er Congrès, 26-28 mai à Worcester, Massachusetts, sous les auspices de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines du Comté de Worcester avec célébration du Centenaire Franco-Américaine 1849.

1949. Pose d'une plaque commémorative sur le portique de l'église Notre-Dame des Canadiens. Premier festival de la Bonne Chanson. Reconnaissance officielle du Comité d'Orientation par les délégués, les sociétés et les fédérations.

1949. Lancement de la "Croisade de Prières" sous le patronage de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus pour la protection de nos oeuvres catholiques franco-américaines.

1951. IIe Congrès, 9-11 novembre à Lewiston, Maine, sous les auspices de la Ligue des Sociétés de Lewiston et d'Auburn avec la fondation de la Fédération Féminine Franco-Américaine.

1952. Organisation de la Participation des Franco-Américains au IIIe Congrès de la Langue Française, tenu à Québec du 18 au 26 juin. Direction de la Croisade des Ecoliers et de la Souscription en faveur du Congrès.

1953. Création de l'Ordre du Mérite Franco-Américain comme la plus haute distinction accordée à des compatriotes méritants.

1954. III^e Congrès, 12-14 novembre, à Manchester, sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, avec fondation de la Jeunesse Franco-Américaine, fondation du Club Richelieu de Manchester, du Crédit Franco-Américain de Suncook. Première et deuxième promotions de l'Ordre du Mérite à Boston et à Manchester.

1955. Participation au Bicentenaire de la Déportation des Acadiens en 1755. Participation à la souscription annuelle de la Fraternité française.

1956. Etablissement de l'oeuvre du "Sou de la Vie Franco-Américaine" auprès des écoliers. Rencontre avec le bureau du Conseil de la Vie Française à Manchester, le 30 mai, en vue de l'établissement du secrétariat permanent du Comité et de la publication d'un manuel d'histoire pour nos écoliers. Troisième remise de l'Ordre du Mérite Franco-Américain à Woonsocket en octobre.

1957. IV^e Congrès, 18-20 octobre à Woonsocket, sous les auspices du Comité du Rhode Island, avec le thème de "la Solidarité Franco-Américaine". Projets d'Association d'éducation franco-américaine et de groupement des sociétés du Rhode Island. Quatrième remise de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Réorganisation de l'Alliance Radiophonique française.

En outre le Comité a prêté son concours à une multitude d'initiatives pour favoriser l'oeuvre des festivals de la bonne chanson, les concours de français, la presse, les sociétés, etc.

Alliance des Journaux F.-A. Réunion

Pour compléter les cadres du congrès, l'Alliance des Journaux Franco-Américains de la Nouvelle Angleterre se réunissait vendredi soir, le 18 octobre, au bureau-chef de l'Union sous la présidence de M. Wilfrid-J. Mathieu avec une belle assistance.

On discuta encore une fois le sort de la presse et surtout la possibilité d'établir un nouveau journal à Lowell. La séance fut intéressante. M. Antoine Clément, ancien rédacteur, parla beaucoup. Il répéta en somme ce qu'il venait d'écrire dans *Le Travailleur* comme "une victime" sur "la presse, martyr de l'ingratitude franco-américaine."

Il est intéressant de lire ces propos car ils nous font comprendre un peu pourquoi notre presse décline avec de telles attitudes:

Le premier quart du second siècle de notre presse a été tout à fait funeste à l'existence même de cette presse et a fait vrai-

ment de la Nouvelle-Angleterre d'aujourd'hui, après l'Ouest central, "le second cimetière des journaux franco-américains." Et ceci, de nos jours, alors que nos organismes de survie sont multiples et semblent plus rayonnants que jamais.

Faute d'appui général, manque d'alimentation de miettes suffisantes, notre peuple est allé jusqu'à détruire lui-même son oeuvre de presse, pilier national, et à son apogée, locomotive entraînant toutes nos oeuvres après elle dans le plus sublime exemple de solidarité qui se soit vu en Franco-Américanie.

Depuis que Lianne Tétraut, a établi la liste de nos journaux existants à 28 dans sa thèse de 1935, c'est incroyable, mais presque les deux tiers sont disparus. Les voici, par ordre de fondation: 1886, "L'Etoile" (Lowell), septuagéniaire; 1894, "L'Avenir National" (Manchester), cinquantenaire; 1895, "La Tribune" (Woonsocket), quarantenaire; 1896, "La Justice" (Biddeford), cinquantenaire; 1902, "Le Courrier de Salem" (Salem), cinquantenaire; 1905, "Le Clairon" (Lowell), quarantenaire; 1906, "Le Citoyen" (Haverhill), trentenaire; 1910, "Le Lynnois" (Lynn), trentenaire; 1925, "Justice" (Sanford), vingt ans d'existence; 1927, "Le Messenger" (New Bedford), vingt-cinq ans d'existence; 1927, "Le Journal" (Lawrence, puis Haverhill), trentenaire; 1929, "Le Franco-Américain" (Waterville), vingt ans d'existence; 1930, "Le Messenger" (New York), vingt ans d'existence; 1931, "Le Bulletin" (Biddeford), cinq ans d'existence; 1933, "Amérique" (New-York), peu d'années; 1934, "Le Canadien" (Waterbury), peu d'années; 1935, "L'Indépendant" de Woonsocket, (Rhode Island), huit ans d'existence; 1951, "Service France-Presse" (New-York), plus de trois ans. Et, en plus, il y eut quelques journaux qui n'étaient pas nés viables depuis 1935.

Toutes ces disparitions sont survenues alors que nos journaux semblaient plus solidaires que jamais sous l'égide de leur Alliance des journaux franco-américains. Mais celle-ci s'est auréolée de prestige et a fait connaître notre presse au Canada et en France, mais elle n'a pas réussi à canaliser vers nos journaux la réclame nationale, qui aurait pu être une alimentation souveraine pour eux. C'est vrai qu'elle a multiplié les appels et qu'une assistance considérable même a été donnée à notre presse, mais c'était loin de la solution d'emblée nécessaire à un prolongement définitif de plusieurs années encore. Et d'ailleurs, c'est l'Alliance qui nous a fait part que demain nous aurons la presse pieuse des récits missionnaires de nos congrégations religieuses et la presse fraternelle de nos sociétés nationale de secours mutuels. Quelle aide à la vie franco-américaine de nos localités! Quelle défense de nos droits menacés! Quel triomphe de notre vie culturelle franco-américaine!

Et pourtant, en reconnaissance de ce que notre presse a valu à nos paroisses, à nos écoles, à nos sociétés, dans les localités où elle a existé et dans les circonscriptions voisines, une campagne de cent mille dollars en Nouvelle-Angleterre lui aurait-elle donné trop de prestige et trop d'assistance? Il n'en aurait pas fallu moins si on l'eut appréciée à sa pleine valeur, si on l'eut considérée au lieu de la craindre parce qu'on ne la contrôlait pas, si on eut voulu sincèrement et pratiqué fidèlement la solidarité, qui aurait dû être constamment l'apanage de la survivance chez nous et que l'on doit chercher à mettre en honneur à présent que nous sommes sur la pente de la décadence.

Hommage aux braves familles franco-américaines, qui ont su diriger et maintenir notre presse, au prix de grands sacrifices personnels parfois, alors que compagnies, associations, corporations et même congrégations religieuses n'ont suffi à la tâche que pendant quelque années le plus souvent. Elles ont le grand mérite d'avoir assuré nos oeuvres de presse le plus longtemps à notre peuple. A elles notre reconnaissance ainsi qu'à ceux qui ont été le nerf de vie de ces oeuvres.

Et le quatrième congrès des Franco-Américains se prépare à Woonsocket pour y étudier "la solidarité franco-américaine" en vue de la fondation d'une association de nos éducateurs. Et pour annoncer ce congrès, il reste "L'Indépendant" de Fall River., quotidien, "Le Travailleur" de Worcester, "Le Messenger" de Lewiston, "L'Action" de Manchester, "L'Impartial" de Nashua, "Le Journal" de Berlin, "La Justice" de Holyoke, "La Liberté" de Fitchburg, et peut-être "Le Courrier" de Lawrence, tous hebdomadaires.

Pour sauver ces huit ou neuf journaux, qui nous restent en Nouvelle-Angleterre, il ne s'agit plus de délibérer, d'exiger les bilans, de conseiller la formation de corporations, mais bien de changer d'orientation. C'est le temps, car notre presse se meurt.

Le Mesager (Lewiston) ajoutera pour sa part:

Il convient de souligner quelque peu ce qui s'est passé, en fin de semaine, à Woonsocket, R. I., où s'est tenue une importante réunion de l'Alliance des journaux franco-américains, en marge du 4e congrès général des Franco-américains. A cette réunion, M. Roméo Boisvert, président-gérant du MESSAGER, et M. Jacques Habert, de FRANCE-AMERIQUE, de New York, ont été désignés, avec carte blanche, pour s'occuper du problème de nos journaux de langue française, et faire les recommandations appropriées. Une suggestion faite par M. Boisvert, et qui a son pesant d'or, est celle qu'à l'avenir, si jamais une de nos publications franco-américaines s'apprête à lâcher le coup, qu'elle en fasse part d'avance à l'Alliance. Un journal

comme les nôtres ne peut pas disparaître si quelqu'un s'en occupe, et cela comprend aussi bien nos grandes sociétés nationales et tous nos organismes de vie française. L'idée de M. Boisvert devrait faire son chemin et éviter la disparition de toute publication, comme la chose a d'ailleurs été prouvée jusqu'ici. Il aurait peut-être été possible de sauver du naufrage jusqu'ici certaines publications qui étaient un crédit pour notre élément et qui auraient mérité un meilleur sort. Donc, à l'avenir, c'est fini le coulage; relevons la tête et faisons les accomplissements nécessaires pour garder notre presse, toute notre presse. Le congrès qui vient de se tenir devrait être un nouveau stimulant. Si le comité d'orientation a changé son nom en celui de Comité de vie française parce que, après l'orientation, c'est la vie dans tout son épanouissement, qu'il en soit ainsi de notre presse. Que son agonie soit finie. C'est le temps d'y voir et d'agir en conséquence.

Fédération Féminine Franco-Américaine

Réunion

Plusieurs membres de la Fédération Féminine s'inscrivirent au congrès. Leur présence fut très appréciée. Le Conseil d'administration en profita pour tenir une réunion spéciale dans les salons du club Marquette, vendredi soir, 18 octobre, sous la présidence de Mme Marcelle Mainente. On y étudia plusieurs projets ainsi que le programme final du "concours oral" sur le point de se terminer.

Conseil d'Administration: Mmes Marcelle Mainente (Lewiston), présidente; Eugène Tougas (Manchester), présidente d'honneur; Alice Lemieux Lévesque, (Nashua), ex-présidente; Abel Plaud (Acushnet), et Léo Lévesque (Springfield), vice-présidentes; Mlle Lucille Mailhiot (Manchester), secrétaire; Mme Marie Larroche (Manchester) adjointe et Mlle Yvette Giroux (Lowell) trésorière. *Conseillères:* Mmes Marie Louise Chevalier (Willimansett); Rosario Pelletier (Waterbury); Mlles Elise Rocheleau (Worcester); Claire Quintal (Central Falls); Françoise Valcourt (Woonsocket) et Lucille LeFebvre (Bristol). *Directrices:* Mmes Anne-Marie Arguin et Léa Briand (Berlin) Mmes Antonio Descoteaux, Lucien Jean et Albert Poisson (Manchester); Mlle Cécile Labine et Mme Emery Noël (Nashua); Mme Alfred Dubé (Salmon Falls) Mme Rose Roy (Rochester); Mmes Albert Rhéaume et Joseph Grenier (Holyoke) Mmes John Sirois et Lillian Collet (New Bedford); Mmes Armand Jetté, Léo Gallant et Louis Jacques (Worcester); Mmes Léo Beaulieu et Georges Skalkas (Lowell); Mme Irène Houle (Indian Orchard); Mlle Marguerite Peron et Mme Orpha Tremblay (Springfield); Mme Aldéa Paul

(Willimansett); Mme Michel Cormier (Gardner); Mme Alice Vigeant et Eva Morrisette (Fall River); Mme Marie-Anne Boire (New Brunswick); Mmes Marie-Anne Gélinas, Blanche Lagueur, Candide Michaud et Berthe Lambert (Lewiston); Mme Emérentienne Nadeau (Rumford); Mme Yvonne Pelletier (Hartford); Mlle Anna Rousseau (Hartford); Mme Deus Bourgault (West Warwick); et Mme Rose Boudreau (Ware).

Séance d'Ouverture

samedi à 9:30 a.m.

La séance d'ouverture du congrès fut très impressionnante sous la présidence du docteur Armand Picard, président du Comité du Rhode Island, dans la grande salle du club Marquette. La température était certainement triste mais l'enthousiasme régnait dans les coeurs.

Après avoir salué très aimablement les invités et les délégués, le président présentait S. E. le gouverneur Dennis-J. Roberts du Rhode Island qui professa son admiration pour la culture française et félicita les Franco-Américains de l'avoir conservée comme valeur d'enrichissement au sein de la patrie. S. H. le maire de Woonsocket, Me Jean-Paul Soucy offrait à son tour les hommages de la cité avec ses vœux personnels de succès.

M. Georges Etienne Daignault, fils de l'ancien juge Elphège Daignault, originaire de Woonsocket et actuellement président de l'importante société St Jean-Baptiste du diocèse de Québec, présentait un drapeau de la province de Québec au nom du premier ministre Maurice Duplessis au gouverneur Roberts, comme symbole de la profonde amitié qui unit les deux peuples. Le gouverneur accepta avec grâce ce beau geste.

M. Daignault remettait ensuite au maire un message de la part du maire de Québec, l'hon. Wilfrid Hamel contenant les hommages de la cité de Champlain et une chaleureuse invitation à assister aux fêtes du 350^e de fondation de la ville de Québec en juin prochain. M. Théophile Martin, secrétaire du congrès présidait la cérémonie d'allégeance au drapeau.

Séances d'Etudes

samedi

Après la récitation de la prière, le R. P. Elméric Dubois, M.S., proclamait officiellement l'ouverture des séances d'études avec le but et le thème du congrès "*La Solidarité Franco-Américaine*." Cette partie était sous les auspices du Comité de Vie Franco-Américaine. Elle avait été préparée par une commission avec l'espoir que des délibérations suivrait la formation d'une Association d'Education Franco-Américaine.

Comme modérateur, le P. Dubois fit ensuite lecture de la synthèse de base préparée par le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p. Après lecture, il y eut échange de vues et plusieurs délégués distingués apportèrent des considérations très utiles et aptes à préciser une orientation sérieuse dans l'enseignement de notre langue auprès des étudiants et de sa conservation dans nos foyers. Il n'est pas possible de relater tous ces propos venant d'éducateurs et autres. La lumière de ces considérations sera transmise au Comité alors qu'il entreprendra de favoriser une Association d'Education Franco-Américaine.

Le dernier geste du congrès fut l'adoption des résolutions présentées par M. Lauré-B. Lussier, président de la *Commission des Résolutions*. En somme le premier résultat obtenu fut la constatation que tous se rendaient compte de la nécessité d'une plus étroite solidarité entre tous les organismes de notre vie commune où qu'il soient, de l'importance aussi de compter sur les fédérations régionales pour appuyer le travail du Comité de Vie Franco-Américaine, de la formation d'un tel organisme dans le Rhode Island et enfin dès qu'il sera possible, la fondation d'une Association d'Education.

Comme appuie aux délibérations, M. Théophile Martin donnait le résumé d'une enquête qu'il conduisit sur l'enseignement du français dans les écoles bilingues à la demande l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique, dont il est directeur de propagande et d'action sociale. Le texte de la synthèse, de l'enquête et des résolutions suit:

Synthèse

"Solidarité franco-américaine et fierté ethnique"

- I. Le thème des études de ce congrès: solidarité franco-américaine.
- II. L'objectif de ces études: rappeler d'abord avec insistance le très grand devoir de solidarité ethnique que les Franco-Américains ont à pratiquer les uns à l'égard des autres dans tous les domaines de leur vie collective.
D'une manière spéciale, faire voir que cette solidarité est essentielle à la culture du sentiment de fierté nationale et à la promotion d'une éducation qui corresponde aux exigences de notre vocation et de notre vraie destinée.
- III. Le plan de ces études: de là, après le rappel des notions essentielles qu'il y a au fond de l'idée de solidarité ethnique, ce qui veut dire pour nous, solidarité franco-américaine, deux séries de considérations portant l'une sur "la solidarité franco-américaine et la fierté ethnique", l'autre, sur "la solidarité ethnique et l'éducation franco-américaine."

La première "solidarité franco-américaine et fierté ethnique" fera l'objet des réflexions et des débats de la matinée de notre journée d'études; la seconde "solidarité ethnique et éducation franco-américaine" remplira la session d'études de l'après-midi.

Le tout devant donner suite à des résolutions pratiques, surtout à celle de fonder, si possible, une association d'éducation franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre.

"Solidarité ethnique et fierté nationale"

Le thème général des études de ce congrès: notre solidarité franco-américaine.

La solidarité des membres est, pour tout groupement ou toute société, une question de vie ou de mort.

Elle est absolument nécessaire à leur être et à leur agir collectifs. Elle correspond, chez les groupements humains, à ce qui fait l'unité des organismes individuels. Sans elle, pas de consistance sociale et pas de cohésion interne au sein du groupement.

Pour qu'il y ait groupement vivant, il faut qu'il y ait multitude humaine, multitude humaine ordonnée à un bien commun, multitude humaine orientée vers ce bien commun par une autorité interne, multitude humaine poussée vers ce bien commun par l'autorité susdite selon des déterminations collectives assez larges pour harnacher les énergies de tous les membres de la collectivité, assez souple pour permettre à chaque membre de cette collectivité de déployer les ressources de sa personnalité propre. Or, ce qui permettra précisément à cette multitude humaine de devenir une, ce sera l'esprit et le sentiment de solidarité que l'on devra trouver en chacun des êtres humains qui en font partie; c'est encore cette solidarité qui rendra efficace l'ordination ou l'ordonnance de cette multitude humaine à son bien commun; c'est toujours la même solidarité qui établira la cohésion requise entre autorité et sujets dans la poursuite de ce bien commun; c'est encore la même solidarité qui soumettra tous les membres de cette collectivité à toutes les lois qui doivent gouverner son agir collectif.

La solidarité, que ce soit un esprit, un sentiment, un état d'âme ou une qualité de l'action, est donc cet agglutinant spirituel qui fait que les groupements humains sont un, comme cette vertu des molécules qui les attire les unes vers les autres, les colle pour ainsi dire ensemble et en fait de véritables "solides".

La solidarité, sur le plan des collectivités humaines, n'est qu'un autre nom pour ce que les philosophes et les théologiens chrétiens, appellent l'amour, une loi de l'être que l'on retrouve sous diverses formes dans l'univers entier. Cette assumption de toute la création vers Dieu, cette assumption de chaque créature distincte vers l'en-

semble du cosmos, ce besoin fondamental et incoercible de toute partie de s'intégrer dans le tout, et pour l'homme, cet appétit naturel de s'insérer dans une humanité vivante ayant un passé, un présent et un avenir, voilà ce qu'exprime l'idée de solidarité.

Tout d'abord: "solidarité franco-américaine", une nécessité de vie.

Solidarité

La solidarité, un autre nom pour l'esprit d'équipe, l'esprit de groupe, l'union des esprits et des coeurs faite en fonction d'un objectif commun à atteindre dans un milieu social déterminé.

La solidarité implique toujours
une multitude humaine

des traits communs, chez ces hommes, ou du sang ou de la langue ou de la culture ou de l'intérêt ou de l'amitié un bien commun à promouvoir ou à garder
l'acceptation d'une directive ou d'une orientation imprimée au groupe par une autorité compétente des lois qui régissent l'agir de tous les membres du groupe et qui les unissent non seulement sur les plans de la pensée et du sentiment, mais même sur le plan de l'action.

Alors, de floue qu'elle était, cette multitude humaine devient "solide", elle prend consistance, elle devient quelque'un ou quelque-chose de nettement déterminée et elle le devient dans la mesure où ses membres, ses parties vivantes, sont devenues "solidaires" les uns des autres.

La solidarité, essentielle à l'existence et à la vie de toute société humaine.

Solidarité franco-américaine

Les Franco-Américains, groupement ethnique réel et distinct en cette Nouvelle-Angleterre.

Une minorité ethnique au regard de l'Etat et de l'Eglise et de beaucoup d'autres, mais avant tout cela:

Une collectivité humaine valable, faite
d'une multitude d'hommes

ayant en commun une histoire, un sang, une langue, un esprit, des traditions, des coutumes, des aspirations, des besoins, une vocation et une destinée qui leur sont propres

donc un bien commun à assurer,

et une autorité, au moins d'ordre moral, pour y conduire grâce à un ensemble de règles qui doivent marquer l'agir de chacun des nôtres dans leur marche commune vers la plénitude de la vie du groupe.

De tout ceci, résulte l'impérieuse nécessité d'une solidarité totale "d'un esprit de corps" réel et vivant chez tous les Franco-Américains.

Solidarité pas seulement instinctive, mais réfléchie et consciente
 pas seulement théorique, mais pratique
 pas pour quelques-uns mais tous, universelle
 pas dans quelques domaines de notre vie franco-américaine, mais dans tous les domaines de cette vie: personnel, familial, professionnel, économique, politique, social, culturel et religieux.

Cette solidarité franco-américaine doit se pratiquer exactement selon les normes qui régissent l'ordre de la charité chrétienne.

Cette solidarité enfin, pour les individus comme pour la collectivité, n'est pas un luxe mais un devoir et une nécessité.

Pour les individus, devoir de charité, de justice sociale et de piété fraternelle: "je suis le gardien de mon frère!"

Pour le groupe franco-américain, question de vie ou de mort.

Pas de solidarité ethnique, pas de vie franco-américaine

Solidarité médiocre, vie franco-américaine moyenne

Vive solidarité, vie franco-américaine intense.

La mesure de notre solidarité, la mesure de notre vie propre, de sorte que la solidarité franco-américaine est le vrai barème de notre vie franco-américaine.

Solidarité franco-américaine à promouvoir:

Ce sentiment existe-il chez nous?

En quel état?

Chez la masse et chez nos dirigeants?

Chez le clergé et chez les laïques?

Chez les moins jeunes et chez les jeunes?

Dans nos familles, nos paroisses, nos oeuvres, nos associations?

Au sein du groupe ethnique au delà des délimitations de paroisses, de villes, d'état?

Il est évident que ce sentiment de solidarité franco-américaine a besoin d'être éduqué, s'il doit jouer à fond mais bien, dans notre vie collective.

Il doit naître

Il doit devenir conscient, délibéré, systématique

Il doit éviter l'écart de l'étiollement d'une part, du fanatisme de l'autre

Il doit donc devenir l'objet de la sollicitude de tous nos éducateurs, parents, prêtres, religieux, religieuses, instituteurs et

institutrices, chefs de sociétés, dirigeants de la presse et de la radio franco-américaine.

Solidarité franco-américaine avantageuse aux individus, au groupe, à la nation, à l'Eglise.

Solidarité franco-américaine et fierté ethnique:

pas de vie franco-américaine sans solidarité franco-américaine
mais pas de solidarité franco-américaine sans fierté ethnique

Voici:

Les peuples sont comme les individus.

S'ils vivent, ils doivent assimiler et ils doivent éliminer

En vertu de leurs instincts de préservation, de conquête et de reproduction, en vertu de leurs consciences morales collectives aussi, ils sont portés à garder de leur passé tout ce qui leur semble être beau, bon et utile; ils sont également portés par la même foi de vie à rejeter ou à laisser tomber le long de la route de leur histoire, tout ce qui leur semble être laid, mauvais ou nuisible.

Quand leur passé et leur présent leur semblent chargés de richesses, quand l'avenir surtout est prometteur de plus grandes choses encore, il naît et se développe chez eux ce qu'on appelle le sentiment de fierté ethnique; dans le cas contraire, sentiment de honte ethnique.

La fierté ethnique devient ainsi absolument nécessaire à la vie du groupe. Si elle n'existe pas, paralysie de l'esprit, du coeur, et cessation de toute activité collective au sein du groupe. L'absence de fierté ethnique contribue plus que n'importe quoi à la "désolidarisation" des membres du groupement, à la dissolution partielle et bientôt complète de la collectivité elle-même, de sorte qu'il devient évident que

pas de solidarité franco-américaine, pas de vie franco-américaine

pas de fierté ethnique chez-nous, pas de solidarité franco-américaine possible.

à tel point que pour mieux cultiver le sentiment de solidarité franco-américaine, notre premier devoir, notre première préoccupation devrait être de cultiver le sentiment de fierté franco-américaine qui devrait animer tous les membres de notre groupe ethnique.

Ce sentiment de fierté ethnique, à son tour:

existe-t-il?

dans quel état?

chez les jeunes et chez les moins jeunes?

existe-t-il au moins à l'état de réflexe, sinon à l'état de force réfléchie?

l'absence de fierté ethnique chez nous s'explique par :

l'ignorance de notre passé, de notre présent, de notre avenir
le manque d'éducation ethnique au foyer, l'école, à la paroisse,
dans nos sociétés

le mirage des valeurs hétérogènes de notre milieu social
notre condition de minorité française noyée dans un monde
anglo-saxon.

conséquences :

perte du sens de l'appartenance franco-américaine
perte de l'esprit français, de la langue française
tendance à l'assimilation dans le dépouillement graduel de
toutes ses caractéristiques ethniques

d'où affaiblissement progressif de la vie du groupe
de là, nécessité de redressement, d'éducation du sentiment de
fierté ethnique chez les Franco-Américains

à même l'histoire,

grâce à une réappréciation (reappraisal) des valeurs que nous
possédons actuellement

grâce aussi à une vision plus nette de toutes les richesses que
nous pouvons offrir au monde par l'exploitation méthodique
de notre héritage religieux et culturel : notre catholicisme, notre
vie française avec la langue qu'elle implique et tout le reste

Cette fierté ethnique renouvelée pourra très bien se concilier
avec le plus pur patriotisme américain

avec le sentiment de fraternité universelle qui est un des plus
beaux joyaux de la vraie charité chrétienne

Elle provoquera à son tour une reviviscence du sentiment de soli-
darité franco-américaine et par là pourra assurer un regain de vie
proprement franco-américain à notre groupe ethnique.

"Solidarité ethnique et éducation franco-américaine"

S'il y a un domaine de la vie franco-américaine où la solida-
rité ethnique doit jouer à fond, c'est bien celui de l'éducation de
notre jeunesse.

Nécessité de cette solidarité :

depuis toujours : à cause de l'oeuvre elle-même
plus grande que jamais, à cause de la situation faite à l'heure
actuelle à l'éducation franco-américaine voyons un peu :

L'éducation franco-américaine a pour but de produire le par-
fait adulte franco-américain

Cet adulte franco-américain doit être consciemment

catholique

américain

français

L'éducation franco-américaine doit donc être en mesure d'assurer à l'enfant franco-américain tout ce qu'il lui faut pour qu'il puisse devenir adulte à la fois catholique, américain et français.

Cela exige donc

compétence professionnelle chez les éducateurs
un programme d'étude et d'enseignement dérivé de l'idéal de l'éducation franco-américaine pris dans toute son ampleur
des institutions scolaires équipées de telle manière que les éducateurs franco-américains puissent accomplir leur mission dans les conditions les plus favorables possibles et avec toutes les chances imaginables de réussir.

En fait qu'avons-nous comme système d'éducation franco-américaine?

écoles dites privées, 99 fois sur 100, écoles paroissiales, écoles élémentaires pour la plupart, quelque écoles du cours supérieur, des collèges pour filles que l'on peut compter sur les doigts de la même main, un collège enfin pour les garçons.

A noter aussi que l'on peut trouver dans la foule des institutions scolaires qui nous entourent et souvent nous sollicitent une foule d'éléments qui peuvent contribuer à la formation ou du catholique ou de l'américain ou partiellement du français chez nos jeunes, mais qu'aucune de ces institutions n'a été fondée ni organisée pour assurer à la fois et en même temps la formation systématique de l'adulte catholique, américain et français.

C'est même à cause de ceci que la nécessité reste plus impérieuse que jamais de maintenir et d'épanouir notre système scolaire franco-américain.

Personnel enseignant:

Religieux religieuses, quelques laïques, d'une très grande dignité de vie, d'un dévouement à toute épreuve.

Soumis à la direction du curé de la paroisse, du directeur diocésain des écoles, des supérieures de leurs communautés respectives.

Compétents? Généralement oui, sur le plan des réalités catholiques et sur celui des réalités américaines.

Sur le plan des réalités françaises? La question peut se poser avec beaucoup de sérieux.

Compétence de l'esprit? Cela suppose la science du fait français de chez-nous et la conviction qu'il doit être maintenu.

Compétence du coeur? Cela veut dire que cette vie française doit être aimée et voulue, amour et volonté de vie franco-américaine à faire passer dans le coeur des enfants.

Compétence professionnelle? Toutes les ressources d'une pédagogie éclairée mises délibérément au service de la vie franco-américaine qu'il s'agit de transmettre à nos enfants.

Cette triple compétence de l'éducateur franco-américain existe-t-elle? Chez d'aucuns, oui; chez d'autres, non.

Programme d'études:

pour assurer la formation du catholique et de l'américain, l'on peut dire que c'est suffisant. Programme contrôlé d'ailleurs sous ces rapports par l'autorité diocésaine qui voit à assurer l'essentiel de ce qui est requis par l'Etat et par l'Eglise
pour assurer la formation du français?

Voici ce qu'a révélé à ce sujet une enquête faite par l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique:

Donc manque d'uniformité pour l'enseignement du français
d'un diocèse à l'autre
d'une paroisse à l'autre à l'intérieur du même diocèse
d'une communauté religieuse à l'autre

quant au contenu du programme français
quant aux manuels de l'enseignement du français
quant au temps accordé à l'enseignement du français
quant au moment de l'enseigner pendant la journée scolaire

D'où désarroi dans l'enseignement du français
anarchie

très souvent insuffisance de cet enseignement même pour assurer le minimum requis à la survie de la langue française chez les jeunes.

Cette situation de fait acceptée

par la plupart des parents

par l'immense majorité du clergé

par presque tous les éducateurs eux-mêmes excepté peut-être dans le diocèse de Worcester où suivant la volonté de l'Ordinaire du lieu, l'on essaie de remédier à la situation.

Quelle est cette expérience du diocèse de Worcester?

l'effort de redressement qui s'impose. L'éducation franco-américaine ne peut pas continuer ainsi indéfiniment son petit bonhomme de chemin.

Ou elle s'en ira vers un enseignement de plus en plus étioilé du français jusqu'au jour où il n'y en aura plus et ce sera alors la fin de notre vie franco-américaine.

Ou elle prendra une conscience de plus en plus vive et de plus en plus intelligente de la nécessité d'un enseignement français de plus en plus poussé et de plus en plus perfectionné, et alors ce sera le salut pour la vie de notre groupement ethnique.

Ce redressement ne pourra s'effectuer que sous le signe de la solidarité franco-américaine la plus complète.

Ceci veut dire

action conjugée des éducateurs, des parents, du clergé et des communautés religieuses
 acceptation d'un idéal d'éducation commun pour tous les jeunes franco-américains
 standardisation des programmes scolaires surtout en ce qui concerne l'enseignement du français
 uniformisation de l'enseignement de l'histoire française, canadienne-française et franco-américaine dans nos écoles.
 renouvellement des méthodes pédagogiques employées pour enseigner la langue française à nos enfants

Tout ce travail et que d'autre encore, devant s'accomplir

dans le respect total des autorités établies
 dans une parfaite humilité collective qui nous fera accepter le fait de nos déficiences en matière d'éducation
 dans une très haute charité qui fera de nous tous des collaborateurs à une magnifique oeuvre commune
 dans une atmosphère de confiance et d'optimisme,
 dans un climat spirituel qui convienne à des gens qui veulent aider à bâtir la cité de Dieu et celle de la terre en y mettant des hommes et des femmes qui plus que jamais soient pleinement catholiques, américains et français.

Enquête sur l'enseignement catholique et bilingue

Théophile Martin

Sur la recommandation de son président général, M. J.-Henri Goguen, le Comité exécutif de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique prenait, au printemps de 1957, la décision d'entreprendre une étude de l'enseignement catholique et bilingue dans les écoles franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre, dans le but de permettre aux administrateurs généraux de cette société de déterminer, à la lumière des résultats de ladite étude, s'il y avait lieu de faire une nouvelle évaluation de son oeuvre d'éducation.

Afin d'assurer le succès de cette étude, le Comité exécutif fit deux choses: premièrement, il demandait à Mgr Albert Bérubé, P.D., directeur de la Caisse de l'écolier de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, de définir les mérites et les avantages d'une éducation catholique et bilingue; secondement, il confiait à M. Théophile Martin, directeur du Département de propagande et d'action sociale de cette société, la tâche de faire une enquête sur la situation de l'enseignement du français dans les écoles bilingues de la Nouvelle-Angleterre.

Toujours par décision du même Comité exécutif, l'article de Mgr Bérubé et les résultats de l'enquête menée par les soins de M. Martin furent publiés dans le bulletin officiel de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, "L'Union", constituant une partie notable de sa livraison de mars-avril 1957.

Pour les fins du présent rapport, les résultats de l'enquête sont donnés ci-après, comprenant l'article intitulé "Statistiques et conclusions d'une enquête", qui est reproduit en entier, avec, en appendice, le résumé d'un second article sur le français dans les écoles franco-américaines du diocèse de Worcester, Mass., ainsi que quelques notes très brèves se rapportant au nouveau cours de français rédigé par les Filles du Saint-Esprit.

En marge de ce nouveau cours, il est intéressant de noter premièrement ce que Mgr Bérubé a écrit sur les méthodes d'enseignement, dans son article, intitulé "La nécessité pratique d'une éducation catholique et bilingue." Voici ce qu'il écrit à ce sujet:

"Avec raison, on peut discuter sur la procédure à suivre dans l'enseignement du français. Les anciennes méthodes, efficaces sans doute il y a trente ans, vingt ans même, alors que l'enfant entendait parler français au foyer, sur la rue — ce qui n'existe à peu près plus — ne donnent aucun résultat satisfaisant aujourd'hui à part quelques rares exceptions. Il est grand temps de reviser le système, surtout au niveau du cours élémentaire. Il ne s'agit plus de montrer le français à des enfants qui le comprennent déjà, mais à des élèves qui, à quelques exceptions près, sont en tous points assimilables à des enfants de langue anglaise, vivant dans un milieu anglais, et qui n'entendent jamais parler français si ce n'est à l'école ou à l'église.

"Cependant, pour ce qui est des études supérieures et secondaires, rien ne saurait remplacer pour notre jeunesse franco-américaine une éducation catholique, bilingue, telle qu'elle est encore donnée dans ces institutions où, en plus d'une formation conforme à notre foi et à nos traditions, les étudiants reçoivent la préparation spéciale qui leur est nécessaire pour remplir le rôle particulier qui leur est assigné dans la vie, en se perfectionnant dans l'étude de la langue et de la culture françaises avec tout ce que cet héritage comporte de richesses spirituelles, et morales."

De plus, il faut aussi citer les lignes écrites par Mgr Bérubé à propos de ce qu'il appelle "La double règle":

"Tout jeune Franco-Américain qui se destine à faire un cours d'étude doit être dirigé vers une institution catholique et bilingue.

"Catholique: La loi de l'Eglise en fait une obligation grave pour les parents, et ceux qui en prennent la place; dans le cas des boursiers et des protégés, cela veut dire les sociétés nationales. Cette loi dit spécifiquement que 'les enfants doivent recevoir une éducation chrétienne'. — 'Dans les écoles élémentaires comme dans les écoles intermédiaires et supérieures les jeunes doivent recevoir des cours d'instruction religieuse donnés par des prêtres compétents'. 'Les jeunes catholiques n'ont pas le droit de fréquenter des écoles neutres, ou mixtes, c'est-à-dire, des écoles où sont admis indifféremment des catholiques et des non-catholiques'. (Canons 112, 1372, 1373).

"Bilingue: C'est le seul endroit où il pourra recevoir cette double culture nécessaire à tout homme instruit de descendance française; développer cette fierté de race qui lui fera conserver cet héritage précieux de toutes nos traditions ancestrales; se préparer à remplir le rôle de chef qui l'attend.

"Voilà le seul moyen d'assurer la survivance française, au moins un groupe d'élite."

Conclusions

Quels sont les programmes de français?

Quelles matières sont enseignées en français?

Problèmes et difficultés.

L'intérêt actif que l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique porte aux choses franco-américaines depuis sa fondation en 1900 a décidé le Comité exécutif à consacrer une section notable de l'actuelle livraison de "L'UNION" à l'enseignement bilingue et catholique dans les écoles franco-américaines.

Dans ce but, une enquête a été faite, dont les résultats suivent.

Limites et étendue de l'enquête

L'enquête n'a pu être complète faute surtout de temps.

Les surintendants de l'enseignement dans neuf des onze diocèses de la région nord-est des Etats-Unis et huit des dix communautés franco-américaines enseignantes tant d'hommes que de femmes, les plus importantes soit par le nombre de leurs sujets, d'écoles qu'elles dirigent en Nouvelle-Angleterre et de diocèses où ces écoles sont situées, ont répondu aux demandes de renseignements.

Les surintendants diocésains ont, en général, limité leurs renseignements au nombre des écoles où le français s'enseigne et des élèves qui suivent des cours.

Deux d'entre eux ont écrit qu'une demi-heure par jour est consacrée à l'enseignement de la langue française.

Un autre a répondu que le programme de français de son diocèse comprend, en plus de la religion, la lecture et la grammaire et, dans certaines écoles, des cours de littérature et d'histoire du Canada.

Un quatrième a ajouté que toutes les écoles bilingues suivent le programme diocésain, avec les cours de religion et de littérature donnés dans la langue du pays d'origine ancestral des élèves, et que, de plus, on leur permet et on les encourage à dévouer du temps additionnel pour des cours dans ces langues à cause de la double valeur pratique et culturelle d'une bonne connaissance de la langue des aïeux.

Les rapports soumis par les diverses communautés enseignantes sont beaucoup plus substantiels et donnent de nombreux détails fort intéressants sur les matières au programme qui sont enseignées en français, sur le temps exact alloué au français, sur les programmes et manuels en usage ou qu'elles se proposent d'adopter prochainement et même sur l'enseignement aux élèves dont l'un ou l'autre des parents n'est pas Franco-Américain ou d'origine française.

Si l'enquête n'a pas été complète, elle a toutefois été suffisamment large pour que ses mérites réels, et ses résultats, vraiment indicateurs de ce qui se fait généralement en faveur de l'enseignement du français dans les écoles élémentaires et secondaires (high schools) franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. Les collèges franco-américains feront l'objet d'une étude subséquente.

La suite de cet article constituera une présentation systématisée et presque exclusive des renseignements cueillis dans les rapports soumis. A cause de l'abondance de la matière et de l'importance du programme, une exception est faite pour le diocèse de Worcester, Mass.: qui est traité dans un article séparé. (1) Semblablement un autre article est dévoué au nouveau cours de français rédigé par les Filles du Saint-Esprit (2).

Le temps consacré au français

Le temps alloué à l'enseignement de la langue française ou d'autres matières données en français varie quelque peu selon les communautés et, dans les maisons dirigées par une communauté donnée, selon les régions et même les localités. On doit, de plus, distinguer entre les écoles élémentaires et les écoles supérieures.

Au niveau primaire, l'enseignement qui se donne en français va d'un haut d'une demi-journée, soit environ et au maximum trois

(1) Nous ne jugeons pas à propos, à cause de sa longueur, de reproduire in extenso l'article dont mention est faite toutefois, en vue de donner les résultats de l'enquête aussi complètement que possible, nous en avons préparé un résumé, qui paraît à la fin du présent travail.

(2) Le cours dont il est ici fait mention mériterait qu'on lui consacrerait beaucoup plus d'espace que celui qui lui est alloué dans l'article en question; voilà pourquoi nous n'avons pas jugé opportun de le reproduire ici. Qu'il suffise, pour les fins immédiates du présent travail, de donner quelques notes très brèves et qui paraissent à la fin de cet article.

heures, à un bas d'une demi-heure par jour. Pour une communauté, c'est deux heures, y compris la religion. Dans une autre communauté, le temps varie entre une heure et demie et un heure suivant les localités. Chez une troisième communauté, ce temps est déterminé par les besoins du milieu et les exigences du programme scolaire.

Il semble qu'en général, un minimum d'une heure est consacrée à la langue française dans les écoles élémentaires. Quand le temps alloué au français dépasse une heure et demie, cela veut dire qu'il s'agit d'un programme plus élaboré et dont il est question dans une autre section du présent article.

Une communauté, qui dévoue une demi-journée à l'enseignement français, doit se contenter d'une heure seulement dans quelques localités où la majorité des enfants fréquentant les écoles ne sont pas d'origine franco-américaine. Une autre communauté, dont le système embrasse certaines écoles dans des paroisses de langue anglaise, doit réduire les classes de français à une demi-heure par jour.

L'enseignement de la langue française dans les écoles supérieures est d'ordinaire limité à quarante-cinq minutes, soit le temps alloué aux autres matières par les programmes autorisés. Toutefois, deux communautés y ajoutent un quart d'heure supplémentaire.

En plus de cet effort pour allonger la période du français dans les écoles supérieures, on doit noter premièrement que cette période quotidiennement, ainsi qu'il en est pour toutes les matières importantes, et, en deuxième lieu, que les étudiants, au moins les Franco-Américains, sont obligés de suivre les classes de langue française durant toute la durée du cours, soit quatre ans. Les élèves qui ne sont pas d'origine française étudient le français pendant deux ans et peuvent opter, dans certaines institutions, pour un cours de trois et même de quatre années.

Programmes et autres matières enseignées en français

Si l'on prend l'heure minimum consacrée à la langue française dans les écoles élémentaires et la période de trois quarts d'heure, au niveau supérieur, comme points de départ, on doit ajouter la religion, qui s'enseigne en français dans la majorité des écoles, faisant un total d'environ une heure et demie par jour.

Quand le temps alloué au français est plus considérable, cela s'explique par le fait que les programmes de français et de religion sont plus élaborés.

De toute façon, le cours de français comprend d'ordinaire, au niveau primaire, les éléments de la langue parlée et écrite, y com-

pris évidemment la grammaire. Le besoin se fait de plus en plus pressant en faveur de fréquents exercices de conversation chez les plus jeunes élèves avant de pouvoir procéder à la lecture.

Dans les classes plus avancées des écoles primaires, il y a composition, analyses, orthographe, lecture et rudiments de la syntaxe. Il semble, cependant, que cet enseignement doit appuyer fortement sur le côté pratique et réduire la théorie au minimum.

Au cours supérieur, il y a développement graduel de la syntaxe et, en certains endroits, étude des auteurs canadiens et français, les prosateurs d'abord, puis même les poètes.

Ici aussi la pratique semble dominer. On a dû, par exemple, instituer un cours de diction française, qui est un encouragement pour tous les élèves, tant franco-américains que de langues autres que la française, et produit de bons résultats. Depuis déjà quelques années on met souvent dans les écoles primaires comme dans les écoles supérieures, plus d'emphasis sur la langue parlée avec, pour conséquences, que la langue écrite et la grammaire en sont diminuées d'autant.

Dans les septième et huitième années d'un groupe d'écoles, on a dû avoir recours à un texte bilingue parce que plusieurs des élèves sont de familles dont l'un des parents est de langue anglaise ou même non-catholique.

Le français est la langue courante dans certaines maisons de formation. De plus, outre les cours de français, les méthodes d'enseignement sont données en français. Il y a aussi des représentations publiques et des débats oratoires.

Une journée française hebdomadaire est tenue dans les écoles d'une communauté. Ces maisons participent aussi annuellement à un congrès miniature.

Une communauté qui fait généralement usage de manuels canadiens a constaté qu'il y a une différence considérable entre les élèves franco-américains et les étudiants canadiens-français. Par exemple, un texte enseigné en sixième année au Canada est plus que suffisant pour la deuxième année du cours supérieur en Nouvelle-Angleterre.

A propos de manuels et des programmes établis d'après ces textes, on remarque également une grande variété. Chaque communauté a tracé son propre programme et a cherché les livres qui y répondent le mieux. Les communautés faisant mention de manuels rapportent qu'elles font usage de volumes canadiens et français.

Toutefois et d'une façon à peu près complètement générale, on est convaincu qu'il faut reviser les programmes actuellement en vigueur et, conséquemment, retrouver ou même préparer de toutes pièces des manuels plus en rapport avec la situation des jeunes Franco-Américains. Les Filles du Saint-Esprit inauguraient, il y a quelques années, un cours de ce genre et dont il est question dans un article séparé. (3)

Dans les écoles, les cours de religion sont très généralement donnés en français. Toutefois, on a parfois senti la nécessité de fournir des explications en anglais, surtout dans les classes des commençants. Par ailleurs, le cours de religion comprend aussi, dans certains endroits, l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise, en plus du catéchisme proprement dit.

En outre de la langue française et de la religion, des communautés enseignent en français l'art, la calligraphie et le solfège, dans les degrés avancés, même du cours élémentaire. Dans les classes inférieures, on doit, cependant, donner aussi des explications en anglais.

Problèmes et difficultés

De tout ceci, le lecteur a déjà pu conclure que l'enseignement du français dans les écoles franco-américaines, tant primaires que supérieures, de la Nouvelle-Angleterre est en butte à des difficultés nombreuses et fait face à de grands problèmes.

Quelles sont les causes et les raisons de cette situation? A priori, on peut affirmer carrément qu'elles sont complexes et que le partage des responsabilités, s'il y a lieu de parler de responsabilités, est très difficile à établir. Qu'il suffise de donner ici brièvement les principales constatations qui ont résulté de l'étude menée par les soins de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

Une chose est évidente, savoir que les enfants arrivent trop généralement à l'école primaire sans aucune compréhension de la langue française.

Une première raison en est que plusieurs jeunes ménages, n'apprécient plus l'héritage culturel des ancêtres, négligent de parler français au foyer.

La situation est aggravée par le fait que plusieurs des élèves, tel que rapporté plus haut, sont issus de mariages mixtes non seulement de nationalités mais même de religions.

Il semble donc que la famille est la première coupable et que la tâche initiale à entreprendre est de s'employer, dans toute la

(3) Voir la note 2.

mesure du possible, à faire comprendre aux familles franco-américains leurs responsabilités vis-à-vis de la conservation de la langue et de la culture françaises.

Un autre des facteurs militant contre le français est le suivant: l'on semble, en quelques endroits, travailler à diminuer le temps alloué à l'étude de la langue française.

L'incertitude est grande et, malgré l'encouragement donné par les autorités des Etats-Unis à l'enseignement des langues étrangères et les essais tentés dans ce domaine par les dirigeants des écoles publiques, l'avenir reste sombre.

Il s'agit donc de lutter ferme et de réagir promptement.

*Le français dans les écoles franco-américaines
du diocèse de Worcester, Massachusetts**

L'importance des efforts accomplis dans le diocèse de Worcester, Mass., en ce qui a trait à l'enseignement du français en a naturellement fait un exemple qui mérite sérieuse considération, puis, au besoin, d'être suivi.

Deux mois après sa nomination comme évêque du nouveau diocèse de Worcester, Son Excellence Mgr John-J. Wright, créait le poste de secrétaire diocésain de l'éducation pour les écoles franco-américaines.

A la suite d'un travail de base des plus sérieux et des plus importants, on en vint à la conclusion qu'un cours uniforme pour toutes les écoles profiterait tant aux institutrices qu'aux élèves.

Les institutrices de français approuvèrent à l'unanimité le projet d'un cours uniforme, en même temps que la grande majorité d'entre elles favorisèrent, en plus, l'adoption de textes ou manuels uniformes.

La R. Mère Raymond-de-Jésus, f.s.c., fut appelée à exposer aux institutrices son nouveau cours de français pour commençants; plus des deux tiers des religieuses présentes affirmèrent que ces textes étaient fort pratiques. Elle était subséquemment chargée de diriger la préparation d'un programme uniforme pour toutes les écoles franco-américaines du diocèse, tant élémentaires que secondaires.

Ce programme était mis en vigueur dans les écoles primaires en septembre 1955.

A la fin de 1956, Son Excellence Mgr Wright nommait un comité dont les fonctions sont de coopérer avec les autorités ecclésiastiques pour l'avancement des écoles franco-américaines du dio-

* Résumé d'un article paru dans "L'Union" de mars-avril 1957.

cèses de Worcester, particulièrement dans le but d'encourager et de promouvoir l'étude de la langue français. Il désignait, en même temps, deux écoles supérieures comme écoles supérieures centrales pour les étudiants franco-américains. Cette dernière décision venait en vigueur en septembre dernier.

En marge de ces changements, diverses initiatives, tels des programmes à la radio et à la télévision, étaient lancées sous les auspices des autorités ecclésiastiques du diocèse de Worcester dans le but de promouvoir la cause du français.

Nouveaux cours et programme de français

Il existe un nouveau cours de français pour commençants, rédigé par la R. Mère Raymond-de-Jésus, f.s.e., qui tient compte de la loi psychologique de l'intérêt chez le jeune enfant. Il a pour objectif d'inspirer l'amour de la langue et de la culture françaises en faisant comprendre, parler, lire et écrire avec le degré de facilité et de correction propre à chaque âge. A cette fin, il assure un programme continu de développement auditif-oral, de lecture et de composition écrite.

Le cours comprenait, au printemps de 1957, cinq livres en éditions miméographiées. Les quatres premiers paraîtrons sous forme définitive en 1958.

Vingt-trois communautés religieuses à travers la Nouvelle-Angleterre, l'Est et le Centre des Etats-Unis, font usage du nouveau cours de français.

Quant au programme, qui en contient les principes, il sert dans quelques écoles laïques et catholiques, dont les écoles primaires franco-américaines du diocèse de Worcester, Mass. Sous sa forme actuelle, cependant, il semble être un peu trop fort pour la majorité des écoles bilingues. Par ailleurs, une communauté lithuanienne a demandé l'autorisation d'en faire une traduction.

Résolutions du Congrès

— 1 —

La Providence

Les délégués du IVe congrès des Franco-Américains remercient la Providence, qui, dans ses insondables desseins, leur a permis de tenir leurs importantes assises en l'an de grâce 1957. Ils réaffirment les accents de leur Foi et sollicitent du Ciel de nouvelles bénédictions pour continuer à vivre fidèlement leur idéal religieux et social avec le secours puissant de Notre-Dame, l'inspiration de leur céleste patron, Jean le Baptiste et la protection bienveillante de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus.

— 2 —

L'Eglise

Réunis en leur IV^e congrès, les Franco-Américains redisent avec empressement leur attachement à l'Eglise et leur filiale soumission à ses enseignements. Il adressent à Sa Sainteté, le Pape Pie XII, glorieusement régnant, leur affection de tous les instants et sollicitent sa paternelle bénédiction.

— 3 —

L'Episcopat

Aux archevêques et évêques des diocèses où vivent les Franco-Américains et particulièrement à S. E. Mgr Russell J. McVinney dans le diocèse de qui se tiennent leurs assises, les délégués adressent l'hommage de leur profond respect et l'assurance de leur entier dévouement.

— 4 —

Croisade de Prières

Confiants dans l'efficacité de la prière, les délégués du IV^e congrès demandent que partout dans les foyers, à l'école, à l'église et au sein de nos institutions s'intensifie ou s'établisse la "Croisade de Prière", solennellement inaugurée à Worcester en 1949, pour la conservation de nos oeuvres catholiques franco-américaines et que la prière d'ouverture de toutes réunions soit marquée de ce souci.

— 5 —

La ségrégation

En ce IV^e congrès, les Franco-Américains réaffirment leur entière loyauté à la patrie. Ils formulent le voeu que disparaissent pour le plus grand bien de la nation, ces luttes régionales qui font pâlir la confiance universelle dans le respect et la jouissance absolue des droits de tous les citoyens américains sans égard à leur croyance religieuse, leur couleur ou leur culture.

— 6 —

La chose publique

Convaincus que la meilleure façon de servir son pays, c'est de lui apporter un dévouement total, les délégués invitent les compatriotes qui en ont la compétence et la légitime ambition de se porter candidat aux poste de commande, dans les domaines de la politique, du professorat et de la chose publique.

— 7 —

Les vocations

Voulant continuer à partager les tâches d'apostolat qui ont fait l'honneur de leurs devanciers, tâches qui sont confiées à l'Eglise militante, les délégués demandent que nos familles consentent encore à faire les sacrifices nécessaires pour fournir les vocations religieuses et ecclésiastiques dont ont tant besoin nos oeuvres et les pays de mission.

— 8 —

La Société Historique

Soucieux d'étendre le prestige de la présence française aux Etats-Unis, les délégués félicitent la Société Historique Franco-Américaine pour son travail persévérant et ils invitent les compatriotes à appuyer cet organisme en devenant membre afin de le rendre plus effectif et représentatif de nos trésors historiques au sein de la patrie.

— 9 —

Les Clubs Richelieu

A la suite de l'établissement heureux des clubs Richelieu à Manchester, Fall River et Holyoke, les délégués félicitent les organisateurs de ces clubs et invitent les nôtres à étendre la chaîne des Richelieu en Nouvelle-Angleterre comme autant de foyers où sous le signe de la paix et de la fraternité nos compatriotes vivront un idéal concret qui leur est propre.

— 10 —

Les Caisses Populaires

Il a été démontré depuis longtemps que la puissance économique d'un peuple lui fournit en partie les livrées solides de sa permanence. Les délégués répètent le vœux que partout où il est possible, les compatriotes n'hésitent pas, devant les résultats obtenus, de faire les efforts nécessaires pour établir des caisses populaires qui seront nôtres.

C'est le vœu du 4e Congrès que le Comité d'Orientation Franco-Américaine voit à la formation d'un comité qui s'occupera activement de la création d'une fédération de nos caisses populaires en Nouvelle-Angleterre.

— 11 —

Les Retraites fermées

La vie surnaturelle est toujours le seul levain qui élève les être au-dessus des inconséquences. A la vue des résultats merveil-

lieux que l'oeuvre des retraites fermées a opérés sur des milliers des nôtres, les délégués formulent encore le voeu qu'une forte propagande soit établie dans nos milieux en faveur de l'oeuvre des retraites fermées, ces haltes profitables qui redonnent à la vie chrétienne toute sa ferveur.

— 12 —

L'Alliance des Journaux

Appréciant la valeur indiscutable de notre presse et de nos imprimés français et aussi les problèmes inhérents à leur diffusion, les délégués remercient l'Alliance des Journaux Franco-Américains pour son dévouement inlassable. Les délégués expriment aussi le voeu que nos populations de Lowell et de Woonsocket trouvent une formule pour assurer ces centres d'une publication au moins hebdomadaire, sachant que le journal français est encore le moyen le plus puissant de communication profitable entre nos groupements.

— 13 —

Cinéma, Radio, Télévision

Se ralliant aux lumineuses directives du Saint Père le Pape Pie XII, qui, dans sa récente lettre encyclique "Miranda Prorsus" sur le cinéma, la radio et la télévision, rappelle que "la sainteté de la famille ne peut être objet de compromis et l'Eglise ne se lassera pas selon son plein droit et son pouvoir, d'employer toutes ses forces afin que le sanctuaire ne soit pas profané par le mauvais usage de la télévision," les délégués invitent les familles à surveiller jalousement l'entrée de l'image dans leur foyer et de protéger leurs enfants contre toutes les façons d'infiltrations malsaines que peuvent employer les influences irresponsables de la télévision.

— 14 —

L'Alliance radiophonique

Les délégués du IV^e congrès félicitent l'Alliance Radiophonique française à l'occasion de son 1^{er} congrès et lui rendent hommage pour les efforts faits pour multiplier et améliorer les programmes français à la radio. Ils formulent aussi le voeu que l'Alliance facilite la venue des programmes français à la télévision.

— 15 —

La Paroisse

S'appuyant encore sur les paroles récentes du Pape Pie XII qui demande que la paroisse soit "un modèle où l'on vit la vie chrétienne véritable qui doit se manifester continuellement dans

l'amour et dans la prière, dans l'appréciation du sacrifice", les délégués du IV^e congrès réaffirment leur attachement indéfectible à leurs paroisses où se forgent toutes les traditions chrétiennes et au sein desquelles sont encouragées nos grandes fidélités. Ils félicitent et admirent les pasteurs qui conservent à nos paroisses le climat particulier que l'Eglise leur a reconnu. Ils formulent le voeu ardent que le clergé de la relève soit imbu des mêmes préoccupations qui ont favorisé le rayonnement de notre sainte religion au milieu de notre peuple.

— 16 —

Le bilinguisme

Tout en n'écartant pas la réalité des difficultés indiscutables qui entravent la pratique du français chez nos enfants, les délégués du IV^e congrès réaffirment la valeur indiscutable et supérieure de l'enseignement bilingue. Ils déplorent l'attitude de certains parents qui ne trouvent pas leurs enfants assez intelligents et fiers pour se prévaloir des avantages enrichissants et aujourd'hui presque indispensables à travers le monde d'une double culture.

Les délégués félicitent et sont reconnaissants aux préposés à la formation de nos écoliers qui se font les apôtres sincères de notre enseignement bilingue. Ils leur demandent instamment de continuer cet apostolat qui doit faire échec à ces pressions choisies opposées à une formule d'enseignement qui a préparé tant des nôtres au succès dans la vie.

— 17 —

Nos sociétés mutuelles

Nos grandes mutuelles sont encore les organismes bien à nous qui travaillent le plus efficacement à la maintenance de notre vie propre. De plus on ne manque jamais de faire appel à leur générosité. Les délégués du IV^e congrès veulent rendre hommage à leurs administrateurs. Ils enjoignent les compatriotes à rendre ces sociétés économiquement plus solides par le nombre, afin de leur permettre d'étendre leur action bienfaisante. Ils demandent aussi aux Franco-Américains de conserver la formule française à toutes leurs sociétés sportives, sociales et artistiques, se rappelant que ces oeuvres ont été imaginées par les nôtres pour servir les intérêts de notre collectivité.

— 18 —

La Fédération Féminine

Le foyer demeure toujours le dernier rempart de la civilisation chrétienne. Pour nous il doit être la citadelle imprenable de notre comportement culturel. Nos foyers seront heureux dans la mesure

où nous leur garderons leur idéal propre. Les délégués du IV^e congrès rendent hommage à la Fédération Féminine Franco-Américaine qui s'emploie si diligemment à intensifier le climat français de nos familles. Ils lui demandent de continuer cette mission salvatrice auprès de la femme franco-américaine. Ils la félicitent du succès grandissant de ses concours auprès de nos écoliers.

— 19 —

La Société Généalogique

Avec le même souci de comportement culturel, les délégués du IV^e congrès reconnaissent la portée éducative et sociale de ces associations de familles qui réunissent leurs membres dans le but de favoriser les échanges et les liens familiaux sous le signe d'une ascendance commune. Ces associations sont encouragées par la Société Généalogique Canadienne Française. Les délégués recommandent donc de les multiplier en demandant aux organisateurs de leur conserver jalousement leur climat français.

— 20 —

Le Conseil de la Vie française

Depuis 20 ans, les Franco-Américains ont largement profité du prestige, de l'influence et des largesses du Conseil de la Vie Française en Amérique. Les délégués du IV^e congrès rendent hommage à cet organisme qui anime et soutient vaillamment tous les secteurs de la vie française en Amérique. Ils invitent les compatriotes de leur part à soutenir la souscription annuelle de la *Fraternité Française* dont ils ont si largement bénéficié. A l'occasion des 20 ans d'existence du Conseil, les Franco-Américains lui adressent des vœux de croissante fécondité, des remerciements à tous ses membres distingués et particulièrement à son secrétaire, Mgr Paul-Emile Gosselin, qui a été présent à chacun de nos congrès.

— 21 —

Le Comité d'Orientation

Le Comité d'Orientation célèbre ses dix ans avec la tenue de ce IV^e congrès qu'il a inspiré. Les délégués et tous les compatriotes qu'ils représentent rendent un profond hommage à cet important organisme, qui, en tenant compte des circonstances et des problèmes, a rendu d'insignes services à la collectivité franco-américaine surtout en favorisant la coordination des efforts et des dévouements. Ils souhaitent au Comité longue vie à la grande joie de tous.

— 22 —

Fédérations régionales

Afin de rendre plus efficace l'action collective en franco-américanie, les délégués reconnaissent pleinement les avantages des fédérations régionales qui groupent, sous une égide commune, tous les organismes d'un secteur. A chacun des quatre congrès ce fut la fédération de l'endroit qui prépara avec tant de succès ces réunions. Les délégués recommandent l'établissement de ces fédérations là où elles peuvent exister.

— 23 —

L'Association de la Jeunesse

L'Association de la Jeunesse Franco-Américaine fut officiellement établie au congrès de Manchester, en 1954. Cette oeuvre naissante fait de nobles efforts en face des problèmes bien connus. Elle a besoin de l'encouragement des aînés. Les délégués du IVE congrès souhaitent à la JFA un développement sérieux, épris du souci de préparer une relève bien inspirée dans le sillon de nos fidélités propres.

— 24 —

Résolutions antérieures

Comprenant que la mise à exécution des résolutions prises au cours d'un congrès dépend sur les facteurs de temps et d'opportunité, les délégués du IVE congrès confirment et maintiennent en vigueur les résolutions prises dans les congrès précédents.

— 25 —

Concours de français et Festivals

Les délégués du IVE congrès félicitent les organisateurs des concours de français et des festivals de la bonne chanson. Ils demandent de les instituer là où c'est possible, croyant qu'ils sont des moyens très efficaces et agréables pour faire aimer le français chez nos enfants.

— 26 —

*Fonds franco-américain
Sou de la Vie franco-américaine*

Reconnaissant les tâches urgentes confiées au Comité d'Orientation et la nécessité de lui fournir les moyens d'action, les délégués du IVE congrès invitent tous les compatriotes à encourager le *Fonds Franco-Américain* et l'oeuvre du *Sou de la Vie Franco-Américaine* chez les écoliers.

— 27 —

Congrès en 1959

A cause des heures graves que nous vivons sur tous les terrains, les délégués demandent au Comité d'Orientation de tenir le Ve congrès en 1959, lui laissant le choix du thème des délibérations.

— 28 —

Bicentenaire de Carillon

La présence historique française aux Etats-Unis doit être pour nous un sujet de profonde fierté. En raison du grand pèlerinage international qui aura lieu, en juillet 1958, au Fort Carillon, à Ticonderoga, New York, pour commémorer le bicentenaire de l'héroïque victoire de Montcalm, évoquée dans le chant si émouvant "O Carillon," les délégués invitent les compatriotes à se faire nombreux à ces éclatantes fêtes centenaires.

— 29 —

Remerciements

A la suite des profitables et émouvantes délibérations du IVe congrès des Franco-Américains et en vue de l'exécution en cours du brillant programme où la fraternité franco-américaine s'est donné rendez-vous dans cette belle cité de Woonsocket, les délégués remercient avec effusion les compatriotes du Rhode-Island qui ont préparé ce congrès avec tant de succès. Ils ajoutent l'hommage de leur reconnaissance aux autorités religieuses et civiles, aux comités inlassables, aux représentants de la presse et de la radio, à tous les organisateurs et à tous ceux qui ont fait de ce congrès une date mémorable dans notre histoire.

— 30 —

Solidarité

A l'issue de leurs délibérations, convaincus que la solidarité chez les Franco-Américains est la base sinon la condition même de la maintenance de leur idéal de vie, et de plus, saisisant l'urgente nécessité d'une action collective, consciente et délibérée, pour assurer en définitive leur rayonnement propre, les délégués du IVe congrès proclament leur détermination de vivre avec une intensité rajeunie cette consigne de solidarité, d'union et de travail en équipe dans tous les domaines et partout où les circonstances et les lieux l'exigeront, particulièrement au sein de leurs familles et dans toutes leurs relations fraternelles.

— 31 —

L'éducation

Considérant que la pratique de la solidarité ethnique repose surtout sur l'enseignement que reçoivent nos enfants;

Considérant que l'éducation franco-américaine doit former tout naturellement le parfait Franco-Américain, fier de ses origines historiques et voulant sa vie française;

Considérant que cette formule d'éducation demande à être réappréciée par les parents et les véritables apôtres de notre enseignement afin de susciter les moyens de diffuser cet enseignement avec profit;

Considérant que l'enseignement du français ne peut pas être considéré par nous comme un facteur négligeable dans l'éducation de nos enfants;

Considérant que la très grande majorité des Franco-Américains veulent conserver dans leurs foyers et dans l'âme de leurs enfants la véritable vie franco-américaine sans exclusivisme ni intolérance;

Les délégués du IV^e congrès invitent tous les pères de famille, à justifier, par leur conduite ce vouloir vivre collectif qui doit résulter de notre solidarité et entraîner ainsi nos enfants à aimer, à imiter et à améliorer nos exemples de fidélité à notre idéal commun.

— 32 —

Association d'Education

Attendu, l'exposé présenté à ce congrès sur la question de l'enseignement du français et de l'histoire dans notre système scolaire franco-américain, et

Attendu, qu'en vertu du droit naturel, les parents ont droit de regard sur l'éducation de leurs enfants.

Il est en conséquence Résolu que:

Ce congrès exprime le vœux que le Comité d'Orientation établisse en son sein une Association d'Education, formée de laïques, et dont ce sera l'objet de rechercher en toute objectivité, avec le concours de professionnels de l'enseignement, le curriculum le plus apte à inculquer la connaissance de notre langue maternelle, notre culture et de l'histoire de nos origines dans l'esprit de la jeunesse.

— 33 —

Engagement solennel

Enfin à la clôture de ce IV^e congrès l'un des plus fertiles de notre histoire, où jamais la solidarité franco-américaine ne s'est affirmée avec de plus vifs accents de sincérité, alors que les re-

présentants de la presque totalité de nos oeuvres ont prêté un extraordinaire concours à nos délibérations.

En remerciant la Providence de les avoir si bien inspirés, l'âme remplie de gratitude à l'endroit de leurs devanciers qui ont tracé la voie — entourés des jeunes qui se préparent au travail — confiants dans un avenir prometteur, la main sur le coeur, les délégués du 4ème congrès prennent l'engagement solennel d'assurer des lendemains féconds à leurs décisions. Ils réaffirment leur foi dans la valeur de leurs innétités propres et ils décident de vivre fièrement. Enfin ils prennent encore l'engagement de se faire les messagers de confiance — les porteurs de la bonne nouvelle auprès de leurs frères aujourd'hui, demain et toujours — afin que rayonne davantage, s'accroisse et s'embellisse au sein de la patrie le noble héritage dont nous sommes les détenteurs attitrés — et que Dieu nous vienne en aide.

— 34 —

Le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.

Etant donné l'importance et la haute portée du thème de la solidarité franco-américaine qui fut présenté au 4e congrès par le Révérend Père Thomas-M. Landry, o.p., c'est le voeu du présent congrès que ce thème soit imprimé et diffusé en nombre suffisant à travers la Nouvelle-Angleterre par le Comité d'Orientation Franco-Américaine.

Le 4ème Congrès s'acquitte par les présentes d'un devoir de reconnaissance et de gratitude en demandant au dit Comité d'Orientation Franco-Américaine de se faire l'interprète de toute la Franco-Américanie pour dire au bon Père Landry toute notre appréciation, notre gratitude et notre amour filial et respectueux.

— x —

Les Résolutions qui précèdent ont été adoptées au IVe Congrès du Comité d'Orientation (maintenant Comité de la Vie Franco-Américaine) tenu à Woonsocket, le 19 octobre 1957.

Le Comité qui a signé ces Résolutions a demandé que le texte en soit imprimé et adressé à tous les délégués, pour leur servir de feuille de route dans les tâches que nous aurons à accomplir désormais.

ONT SIGNÉ:

M. Lauré-B. Lussier, du Comité d'Orientation Franco-Américaine, président.

M. Jean-Charles Boucher, de la Ligue des Sociétés Franco-Américaine du Maine.

M. Roméo Gosselin, de l'Union des Franco-Américains du Connecticut.

M. Euclide Gilbert, de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines du New Hampshire.

M. Philias M. Garant, de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines de Fall River, Mass.

M. Roger Beaulieu, de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines de Worcester, Mass.

M. Sarto Gamache, assistant trésorier général de l'Etat du Rhode Island.

Jeunesse Franco-Américaine

samedi après midi

19 octobre

Pendant que se poursuivaient les délibérations de l'importante séance d'étude, samedi après midi, la Jeunesse Franco-Américaine se réunissait au bureau chef de l'Union. On regretta ces réunions simultanées mais apparemment, il fut impossible de procéder autrement.

La réunion fut enthousiaste sous la présidence de Mlle Gertrude Lambert, vice-présidente, en l'absence de M. Henri Leblond. On écouta des rapports, on adopta une constitution définitive et un blason, et l'on choisit un nouvel exécutif.

Vin d'honneur

A l'issue des heures intenses du congrès, l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique offrait un vin d'honneur aux délégués et invités du congrès dans les salons très accueillants de son bureau chef. Le président général saluait les présences et tous échangèrent dans la plus vive cordialité leurs réactions au sujet du congrès. Une belle cordialité s'épanouissait sur tous les visages:

Banquet

Le banquet du congrès avait lieu samedi soir dans la salle paroissiale de Ste-Anne sous la présidence du docteur Armand Picard. Plus de 500 convives, invités du curé, Mgr Adrien Forest, assistaient pour réunir l'élite de la Franco-Américanie. Après la bienvenue du président, M. Théophile Martin prenait la direction du programme. L'orateur invitée était S. E. Mgr Russell McVinvey, évêque de Providence. Dans son allocution, le distingué prélat disait:

Notre République Américaine, devenue le plus fort pays du monde, à force de notre dévouement et dédicacion inébranlable

à la liberté et à l'innée dignité de la personne humaine et en dépit de toute force qui méprise la grandeur de l'homme commun, emprunte et fait la sienne la culture et les idéals de chaque nation qui donne ses fils pour constituer le corps et l'âme de cette république. Il n'y a pas de premier-né chez-nous. Nous sommes tous des immigrés ou des fils des immigrés. La seule noblesse qu'on reconnaît chez-nous est la noblesse de l'âme.

Le caractère américain, les traditions américaines, la voie de vie américaine ne sont pas homogènes. Ils sont la synthèse de toutes les cultures des nations qui sont représentées parmi nous. On peut dire sans peur de contradiction que la culture française est une des plus importantes parmi les contributions à notre idéologie. L'histoire de nos commencements est remplie des sacrifices des Français. Elle est écrite dans le sang des Français qui sont venus à notre aide. Il n'y aurait pas de République Américaine sans le support de Lafayette et ses soldats. Il n'y aurait pas eu de victoire à Yorktown sans les navires et les marins français. La Déclaration d'Indépendance répète presque mot pour mot les écrits de l'espagnol Suarez, philosophe catholique. Ses voisins français, comme nous autres, ont emprunté ses principes pour formuler leur voie de vie. Et les Français, après nous avoir aidés à écraser l'esclavage britannique, nous ont suivi dans le combat pour soutenir et établir comme voie de vie la liberté, l'égalité et la fraternité.

Les Canadiens et leurs fils, qui continuent les traditions françaises et les idéals qui sont nés dans la riche culture française, ont toujours été loyaux aux espérances démocratiques et à la détermination de notre patrie de garantir aux peuples du monde cette liberté, cette égalité, cette fraternité, que nous revendiquons pour nous-mêmes. Voyez la liste de nos soldats et marins. Oui, voyez les tableaux de nos morts. Les noms de nos héros franco-américains y sont écrits en lettres d'or.

Soyez donc fiers de la contribution de vos aïeux aux fondements de notre république et de celle de vos confrères pour la protection de la souveraineté de la personne humaine dans les guerres mondiales. C'est pour témoigner ma fierté des contributions des Franco-Américains au bien-être de notre pays que j'ai accepté de tout coeur l'invitation de votre comité d'avoir part dans ce Congrès. Je vous félicite de vos efforts de renouveler dans les coeurs de tous les Franco-Américains l'esprit de noble orgueil dans la glorieuse histoire des Francos parmi nous.

Une des plus grandes contributions des Franco-Américains à notre vie commune est l'épanouissement de l'Eglise et de la

foi catholique. On peut dire des Francos dans la Nouvelle-Angleterre: regardez seulement leurs églises, leurs écoles, leurs hôpitaux et toutes sortes d'institutions de charité, pour déterminer leur valeur. Les Franco-Américains peuvent dire avec saint Laurent, qui était entouré de ses pauvres: "Voici mes richesses." La gloire des Francos, toujours loyaux à l'Eglise et au Bon Dieu, se présente et se manifeste éloquemment dans les monuments ecclésiastiques. En effet, on peut dire d'eux comme de l'ancien Romain: "Si monumenta queras, circumspice (Si vous cherchez ses monuments, regardez autour de vous)".

Tout en me réjouissant avec vous des accomplissements des Francos, oserais-je vous avertir qu'il serait regrettable d'être influencé par des faux prophètes de ségrégation nationale? Il y a parmi nous de mauvais esprits qui se vantent en champion d'un groupe national et qui s'occupent exclusivement à interpréter les actes des autorités civiles et ecclésiastiques vis-à-vis ce groupe comme des débordements de préjugés ou de manque de sympathie. Ses hommes souffrent d'un complexe de persécution. Que votre fierté nationale soit toujours positive. On n'enrichit pas la gloire d'un peuple par la négation des vertus d'un autre. Ce n'est qu'une preuve d'une obsession d'infériorité. La solidarité des Franco-Américains s'achèvera par la revue des exploits des Francos qui vous ont précédé, et par la détermination de les suivre avec fidélité. Vos efforts ne doivent pas développer une enclave sociale ou politique qui s'exposerait en grand ouvert aux intrigues des ambitieux. Ce Congrès doit s'achever dans une grande action de renouvellement spirituel et de nouvelle dédication à notre Eglise et foi catholique pour continuer les traditions de vos aïeux.

Personne ne peut vous voler l'honneur et le noble orgueil d'un grand peuple. Vous avez contribué à notre pays et à notre Eglise des accomplissements sans pareils. Soyez fiers de cette histoire. Continuez à conserver les traditions de vos aïeux. Conservez votre langue, certes, car c'est le dépôt de ces riches traditions et de cette culture qui ont fait tant pour le bien-être de notre pays. Soyez solidaires. Soyez un corps. Mais n'oubliez pas que vous êtes membres du Corps Mystique de Jésus-Christ. Il ne doit pas y avoir de membre qui manque à la charité fraternelle; il ne doit pas y avoir de membre qui ne correspond pas avec la Tête, le Fils de Dieu. Q'Il vous bénisse et réchauffe vos foyers et vos coeurs.

La partie musicale eut un beau succès sous la direction de M. Hervé Lemieux. Les Gais Chanteurs se firent applaudir vivement en exécutant délicieusement les pièces suivantes: "O Canada," "Hymne des Gais Chanteurs", "Les Refrains du Hameau" (Philie),

“*Au clair de la Lune*,” “*Le Choeur des buveurs*” (Laurent de Rillé) et l’hymne national.

A la fin du repas, M. Adophe Robert, chancelier de l’*Ordre du Mérite franco-américain* remettait les insignes de l’ordre avec l’éloge traditionnel à M. le docteur Arthur J.-B. Falcon et l’invitait à signer le “*livre d’or*.” Le récipiendaire répondait brièvement avec émotion à cet honneur insigne qui couronnait sa longue carrière de fidèle artisan de notre idéal franco-américain. Tous sentaient ce qu’il aurait voulu dire avec tant de raison.

Bal de la Jeunesse

Après le banquet, les jeunes (JFA) invitaient les délégués, visiteurs et jeunes à un bal dans la salle du club Marquette sous la direction de M. Eugène Lambert avec le concours de l’orchestre Belhumeur. Ce fut aussi l’heure sociale pour les congressistes et visiteurs.

Messe

La messe solennelle du congrès fut célébrée en l’église Ste-Famille. S. E. Mgr Louis Collignon, o.m.i., évêque des Cayes présidait assisté du R. P. Elmer Dubois et de l’abbé Adrien Verrette. Mgr Donat-M. Jetté célébrait assisté des abbés Normand Valois et Lucien Ledoux. Mgr William Drapeau prononça le sermon sur “*La famille base de solidarité*.” Mgr Grenier, curé, saluait l’assistance nombreuse.

Le chant et la musique étaient sous la direction du professeur Alfred-T. Plante, assisté de l’abbé François Boudreau et de la petite chorale. A la sortie de la messe les congressistes prenaient un lunch-buffet dans la salle paroissiale.

Manifestation à Fatima

Manville, R. I.

dimanche après midi

Plusieurs milliers de personnes se rendaient à Notre-Dame de Fatima à Manville, sur l’emplacement de la Maison de retraites fermées dirigée par les RR. PP. Oblats, pour assister à une impressionnante cérémonie qui se termine par la consécration de la Jeunesse Franco-Américaine à Notre-Dame par les parents. Le temps était beau mais avec une forte brise d’automne.

Le défilé comportait de nombreux groupes d’écoliers en costumes avec drapeaux, corps de tambours, croisés et gardes et la foule suivait. Sur la colline un autel avait été dressé et S. E. Mgr Louis Collignon présidait, entouré d’un nombreux clergé. M. Lauré-B. Lussier était le maître des cérémonies. Le R. P. Jean-

Joseph Vallières, o.m.i. récita le chapelet avec les mystères et prononça une allocution. La musique était sous la direction du professeur Thomas-L. Dupont. La foule chanta "*Le Chant de Ralliement Franco-Américain*."

A la fin de la cérémonie il y eut consécration des écoliers à Notre-Dame par les parents dans les termes suivants:

O très douce Vierge Marie, bonne Mère, / nous venons nous jeter à vos pieds avec amour et confiance, / pour vous consacrer nos personnes, / nos foyers, / nos enfants. / Dans ces temps difficiles, / où le démon de la discorde, / de la haine et de la sensualité, / fait ses ravages partout, / plus que jamais, nous avons besoin de force, / de courage et d'amour. / Plus que jamais, nous avons besoin de confiance / et des grâces du ciel. / Seuls, nous ne pouvons rien. / C'est pourquoi nous nous jetons dans votre coeur maternel, / implorant votre secours.

Nous vous consacrons nos intelligences, / nos volontés, / nos corps et nos âmes; / nous confions à votre protection puissante nos foyers, / surtout nos enfants. / Gardez-nous fidèles dans notre amour conjugal, / forts dans la pratique de notre foi; / protégez nos enfants contre les dangers qui les menacent. /

Gardez-les purs et soumis.

De plus, / nous, parents franco-américains, / nous nous engageons sur notre honneur, / à faire tous nos efforts / pour conserver dans nos foyers / les belles traditions françaises et canadiennes-française; / nous promettons de parler français entre nous, les époux / de parler français à nos enfants / et de voir à ce qu'ils apprennent la langue française / non seulement au foyer / mais aussi à l'école.

Que nous soyons tous unis de coeur et d'esprit, / durant cette vie terrestre, / afin que nous soyons tous réunis un jour dans le ciel, / grâce à votre maternelle et puissante protection, / O Vierge Immaculée, / pour chanter avec vous éternellement / la gloire et la miséricorde de votre divin Fils / et de l'Auguste et Infinie Trinité. Ainsi-soit-il.

Comités

Comité d'honneur

R. Frère Wilfrid, s.c., président; Son Excellence Mgr Louis-J. Collignon, o.m.i.; Son Excellence Mgr Paul Girouard, m.s.; Mgr Joseph-A. Corbeil, Woonsocket; Mgr J.-Adrien, Woonsocket; Mgr Stephen Grenier, Woonsocket; Mgr Camille Villiard, Central Falls; Mgr Henri Vincent, West Warwick; R. P. Léo-C. Monette, o.m.i., Manville; T. R. Frère George-Aimé, s.c., Harrisville; Armand-H.

Côté, Pawtucket; Aimé-J. Forand, Cumberland; Juge Eugène-L. Jalbert, Woonsocket; Félix Hébert, Coventry; Félix-A. Toupin, Woonsocket; Emile-A. Pépin, Woonsocket; Lauré-B. Lussier, Manville; Juge Guillaume Myette, Central Falls; Albert-J. Lamarre, Pawtucket; Arthur-A. Belhumeur, Central Falls; Francis-J. La-chapelle, West Warwick; Andrew-J. Loiselle, Pawtucket; Me Jean-Paul Soucy, Woonsocket; Me Henri Blais, Pawtucket; Dr Henri-E. Gauthier, Woonsocket; Dr Edgar-L. Bessette, Cranston; Me George-A. Beaudet, Woonsocket; Clarence Coutu, West Warwick; Maurice Fournier, Greenville; et le Dr George-E. Vézina, Woonsocket.

Exécutif

Dr. Armand Picard, Woonsocket, président; M. Théophile Martin, Woonsocket, secrétaire; M. Louis Lussier, Pawtucket, trésorier. Me Arthur Belhumeur et Asmond Provost, Central Falls; Me Emile Auger, Cranston; M. Lauré-B. Lussier, Manville; MM. Armand-H. Côté et Albert-J. Lamarre, Pawtucket; MM. Maurice Dursin et William-H. Paquin, Providence; M. Arthur Désilets, Warren; M. Ernest Lefebvre, West Warwick; Me Jean-Paul Soucy et M. le Dr Auray Fontaine, Woonsocket; Me R.-Bernard Biron, Bel-lingham (Mass.), vice-présidents.

Finances

M. Louis Lussier, Pawtucket, président; M. Arthur Belhumeur, Central Falls; M. George-E. Langlois, Pawtucket; M. George-O. Jetté, Pawtucket; M. Antonio Thibault, Warren; M. William-H. Paquin, Providence; M. Henri Picard, Woonsocket; et M. Arthur Léveillé, Providence.

Programme

M. Ernest-D. Houle, Manville, président général; M. Maurice Fournier, Greenville; M. Sarto Gamache, Pawtucket; M. Eugène Lambert, Woonsocket; M. Adrien Lussier, Manville; M. Emile Pépin, Woonsocket; M. Ernest-D. Houle, Manville; et M. Raymond Forget, Woonsocket.

Manifestations religieuses

Mgr Stephen Grenier, P.D., Woonsocket; et R. Père Léo-C. Monette, o.m.i., Manville, conseillers. M. Maurice Fournier, Greenville, président. M. Lionel-D. Brodeur, West Warwick; M. Alfred Cayer, Woonsocket; M. Auguste Dionne, West Warwick; M. Ernest-J. Dubois, Woonsocket; M. Edmond Dufresne, No. Providence; M. Albert-J.-B. Ethier, Woonsocket; M. Raymond Forget, Woonsocket; M. Marcel-L. Geoffroy, Warren; M. William-J. Lamonde, Warren; M. Lionel Lapierre, Central Falls; M. Léon Legère, Central Falls; M. Asmond Provost, Central Falls; et M. Adrien Tessier, Woonsocket, conseillers.

Inscriptions

Mlle Pauline Barry, Mlle Gertrude Bérard, Mlle Rita-D. Courtemanche, Mme Isabelle Fontaine, Mlle Rosette Hazebrook, Mlle Evelyn Lebrun, Mlle Aurore Normandin, Mlle Lillian Plante, et Mlle Annette Tellier.

Salles

M. Ernest-D. Houle, Manville, président; M. Théophile Martin, Woonsocket; M. Euclide Desrochers, Woonsocket; et M. Richard Dufresne, Johnston.

Décorations

M. Raymond-R. Forget, Sr., Woonsocket, président; M. Donat Laplante, Bellingham, Mass.; Mme Marie Savoie, Saylesville; et M. Alfred Soullière, Pawtucket.

Musique

M. Arthur Belhumeur, Central Falls, président; M. Hervé Lemieux, Pawtucket; M. Jacques Bélanger, Pawtucket; et M. Thomas Dupont, North Providence.

Publicité

M. Raoul Bérard, Woonsocket, président; Mme Gertrude-J. St-Denis, Fall River, Mass.; M. Henry-S. Pointon, Woonsocket; M. Louis-G. Bernier, Pawtucket; M. Léopold Lafond, West Warwick; M. Philip-C. Alarie, Pawtucket; et M. Théophile Martin, Woonsocket.

Logement

M. Emile-A. Pépin, Woonsocket, président; M. Conrad Ayotte, Woonsocket; M. Eugène Boutiette, Woonsocket; M. Pierre-A. Lafond, Providence; M. J.-Valmore Normandin, Edgewood; et M. Edgar-S. Côté, Woonsocket.

Secrétariat

Mme Isabelle Fontaine, Mlle Annette-C. Tellier, Mlle Pauline Barry, M. Ephrem Béliveau, M. Armand-H. Demers, et M. Normand-R. Piette.

Banquet

M. Sarto-R. Gamache, Pawtucket, président; M. et Mme Emile Auger, Cranston; Mme Madeleine Bérubé, Central Falls; M. Osias Côté, Pawtucket; M. Léon Deshaies, Woonsocket; M. Arthur Desilets, Warren; M. Rosario Ducharme, Woonsocket; M. Albert Dufresne, Johnston; M. Henri Fournier, Woonsocket; M. Victorien

Langlais, West Warwick; M. René-A. Lavallée, Manville; M. Léo-G. Lebeau, Central Falls; M. Hervé Lemieux, Pawtucket; M. Léon Mathieu, Pawtucket; M. Oscar Plamondon, Central Falls; Mme Léopold Poisson, Warren; Mme Marie Savoie, Saylesville; et Mme Blanche Thivierge, Warren.

Bal

M. Eugène Lambert, Woonsocket, président; M. Jacques Bélanger, Pawtucket; Mlle Cécile Désilets, Warren; M. Donat Thivierge, Warren; Mlle Lillian Martineau, Woonsocket; Mme Thérèse Masterson, Central Falls; et Mlle Lucille Vincent, Woonsocket.

Accueil

M. Adrien-E. Lussier, Manville, président; M. Norman-B. Baril, Pawtucket; M. Lucien-E. Beaulieu, Woonsocket; M. Arthur J. Dandeneau, Providence; M. le Dr Auray Fontaine, Woonsocket; M. Charles-H. Gagnier, Cranston; M. Antonio Girouard, Central Falls; M. le Dr. Maurice-E. Lagüe, West Warwick; M. Albert-J. Lamarre, Pawtucket; M. Oscar Lapierre, Central Falls; M. Ernest Lefebvre, West Warwick; M. J.-Valmore Normandin, Edgewood; M. Emile Pépin, Woonsocket; Mr. Antonio Prince, Woonsocket; M. Alfred-J. Ratier, Warren; et M. Albert Sylvestre, Johnston.

La presse favorisa les assises d'une belle publicité. M. Antoine Clément était le publiciste officiel du congrès. Les quatre rapports qu'il adressa à "*L'Indépendant*" étaient remplis de détails précieux. En guise de conclusion il affirmait "*le succès a été immense même et le congrès aura été inspirateur d'une belle solidarité chez nous.*"

La plus substantielle appréciation du congrès fut signée par Mgr Paul Emile Gosselin dans "*L'Action Catholique*" (Québec), "*Sous le signe de la solidarité.*":

Nos compatriotes franco-américains ont tenu leur quatrième congrès général en fin de semaine, à Woonsocket, Rhode Island. La ville est largement française. Les visiteurs venus du Québec ont pu entendre les gens causer en français dans la rue. Ils avaient d'ailleurs fait la même constatation à Manchester et à Lewiston, lors de congrès antérieurs. Le maire de Woonsocket, M. l'avocat Jean-Paul Soucy, est un authentique franco-américain. Il en est de même du lieutenant-gouverneur du Rhode Island, M. Armand Côté, de Pawtucket. Celui-ci a posé sa candidature au poste de gouverneur, aux élections de cet automne.

Le congrès était sous les auspices du Comité d'orientation franco-américaine. Fondé en 1947, à la suite d'une réunion du Conseil de la vie française à Manchester, ce Comité célébrait

son dixième anniversaire. Outre les membres d'Orientation, ceux de la Fédération féminine franco-américaine, de l'Alliance des journaux, de l'Alliance radiophonique, de l'Association de la jeunesse franco-américaine étaient réunis à Woonsocket. Tous étaient les hôtes choyés de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, l'une des importantes mutuelles-vie françaises de la Nouvelle-Angleterre. Son président, M. Henri Goguen, devait être élu à la direction d'Orientation au cours du congrès. Le Comité lui-même décidait de changer son nom en celui de Comité de la vie franco-américaine immédiatement après cette élection.

On ne résume pas facilement trois journées chargées de manifestations et de séances d'étude. Le thème du congrès était la solidarité franco-américaine. Il avait été explicité dans une magistrale étude due à la plume d'un champion de la cause française aux Etats-Unis, le R. P. Thomas-Marie Landry, O.P. Cette étude servit de fondement aux discussions. Le thème de la solidarité fut mis en pratique d'immédiate façon. Au cours du congrès en effet, nos compatriotes du Rhode Island ont jeté les bases d'une fédération de leur cent et quelques associations.

Le visiteur peut essayer de dégager une impression d'ensemble de tout ce qu'il a vu et entendu. Cette impression tient en quelques mots: il s'accomplit actuellement en Franco-Américanie un immense effort d'adaptation de la vie française au milieu bien spécial qu'est la Nouvelle-Angleterre. Cet effort s'accompagne d'un effort de coordination.

Pour le bien comprendre, il faut esquisser une rétrospective de la vie franco-américaine. Il importe de noter que cette vie n'est pas tellement ancienne. On vient à peine de fêter le centenaire de la première paroisse franco-américaine. La première période fut une période d'implantation. Elle va des migrations de 1850 jusqu'en 1875 environ. Ce fut ensuite la période d'organisation et de consolidation: 1875-1914. Suit un temps d'incertitude et de luttes parfois tragiques, de 1918 au deuxième conflit mondial.

Celui-ci a eu des répercussions profondes sur les Etats-Unis en général, sur le groupe franco-américain en particulier. Il serait trop long de les analyser ici. Actuellement le groupe franco-américain essaie de s'adapter à des conditions nouvelles de vie. Pendant longtemps il avait vécu sa vie française dans un contexte canadien-français recréé outre-frontière. Il gardait la nostalgie du Québec. Ses prêtres, ses religieux, ses religieuses, comme ses institutions lui venaient de la vieille Province. Son élite laïque elle-même se formait dans les maisons d'enseignement québécoises.

Ce n'est plus guère le cas maintenant. La guerre a plongé les nôtres dans la vie américaine totalement avec les brassages de populations et la recrudescence du sentiment national dont elle a été la cause. C'est en fonction de cette vie qu'ils doivent organiser désormais leur propre vie française. La langue française pour les jeunes Francos est moins la langue des dieux venus du Canada qu'un instrument précieux de culture qui a maintenant droit de cité dans les écoles publiques elles-mêmes. Longtemps ignorée par Washington, méprisée même par tel président célèbre au cri de "One flag, one language, one nation," la langue française, comme l'espagnole dans le sud, est devenue un élément officiellement reconnu de la culture américaine. Le dernier conflit a fait sortir l'Américain de son superbe isolement linguistique. Le problème de l'enseignement du français, avec ce changement d'attitude dans les milieux officiels, ne se pose plus de la même façon à l'école paroissiale ou libre.

Ce problème a retenu l'attention des congressistes. Il est d'importance quand on sait que plus de cent mille Francos apprennent du français à l'école. Une enquête a été menée récemment par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique sur l'enseignement de notre langue. Elle a révélé une inquiétante anarchie. Les méthodes, les volumes, les horaires varient d'une région à l'autre, même d'une école à l'autre dans une ville. L'effort de coordination vient s'ajouter ici à l'effort d'adaptation. L'enseignement du français tend nettement à s'uniformiser dans les écoles paroissiales et ses responsables commencent à tenir compte de son introduction dans les écoles publiques.

Restons sur ce problème central de la langue à l'école. Il est à la fois fondamental et typique. Il est l'un des problèmes étudiés à Woonsocket. Cela est consolant, prometteur. S'il n'y avait pas de vie, il n'y aurait pas d'avenir, pas d'espoir, pas de problème en définitive. D'autres congrès suivront celui de Woonsocket et la vie française n'est pas près de s'éteindre en Nouvelle-Angleterre.

D'autres journaux, "La Presse" (Montréal), "Le Journal" (Berlin), "La Liberté" (Fitchburg), "Le Messenger" (Lewiston), "La Justice" (Holyoke), "L'Action" (Manchester), "L'Impartial" (Nashua), "L'Union" (Woonsocket) et "Le Canado-Américain" (Manchester) publièrent des rapports et commentaires intéressants.

Dans "Le Travailleur", Oda Beaulieu signera trois articles avec commentaires: "Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?", "L'Aspect religieux du congrès" et "Notre Presse est-elle ce bouclier qu'on abandonne peut glorieusement?"

Roland Girard dans "Le Travailleur" avait écrit:

C'est donc une bonne chose qu'on tienne à Woonsocket ce quatrième congrès du Comité d'Orientation. Car Woonsocket a bel et bien besoin d'une transfusion de sang. Oh, je ne veux pas dire que tout est perdu à Woonsocket. Au contraire! C'est encore plus français qu'à Worcester et de beaucoup! et c'est précisément pour cela que le spectacle de la dégringolade dans ce coin fait si mal au coeur! La Nouvelle-Orléans du Nord est certes un centre franco-américain qui a encore assez de vitalité pour continuer longtemps à mener une vie réellement franco-américaine. Mais il lui faut . . . et très bientôt . . . une bonne dose de vitamines. Et cette dose ne peut lui être administrée que par l'entremise d'un journal français bien à elle.

Le thème du congrès est la solidarité franco-américaine. Cette solidarité, on pourrait la créer au Rhode Island avec un journal courageux . . . assez bien fait pour plaire aux intellectuels, à ceux qu'on appelle les gens de la périphérie . . . assez vivant pour plaire au moins aux meilleurs éléments de la masse, du gros populo. Le lancement d'un journal pourrait faire l'union des chefs qui devraient faire le gros du travail de défrichage, de mise de l'affaire sur pied . . . Il pourrait unir les petites gens qui entendraient de nouveau les échos de la vie franco-américaine. Si le congrès du Comité d'Orientation suscitait assez d'intérêt à Woonsocket pour faire naître un journal français, il serait du coup une grande réussite. D'ailleurs, ce ne serait pas la première création du Comité d'Orientation. N'a-t-il pas déjà donné naissance à la Fédération Féminine, à une association de jeunes, aux Clubs Richelieu, et il semble faire renaître, dans le moment, la somnolente Alliance Radiophonique française.

Et à la veille du congrès, il revenait à la charge non sans raison:

"Si les Franco-Américains reculent sur tous les fronts, c'est sans doute parce que leurs ennemis les traquent inlassablement, mais c'est surtout parce qu'ils ne sont pas solidaires. Ils ne s'aiment pas les uns les autres. Donc, il se désagrègent. Les deux grands commandements de Dieu sont des commandements d'amour. Ceux qui violent les commandements de Dieu n'ont pas besoin de s'attendre que Dieu les inondera de grâces!

"Pour que le Franco-Américain puisse pratiquer une solidarité de bon aloi, une solidarité vigoureuse sans être fanatique, il faut qu'il soit catholique, américain et français. Pour y arriver il faut lui enseigner le catholicisme, le civisme et le français . . . La grande lacune dans notre système scolaire est l'enseignement du français et de l'histoire de notre groupe.

“Il faut ré-éduquer notre groupe ethnique. Il faut surtout éduquer notre jeunesse. Il faut donner à cette jeunesse une vision plus nette de toutes les richesses que nous pouvons offrir au monde par l'exploitation méthodique de notre héritage religieux et culturel, de notre catholicisme, de notre vie franco-américaine avec la langue qu'elle implique et tout le reste.

“Cette ré-éducation peut s'effectuer sous le signe de la solidarité la plus complète, la solidarité conjugquée des éducateurs, des parents, du clergé et des communautés religieuses. Il faudra normaliser (“standardiser”) le programme de l'enseignement de l'histoire française, l'histoire canadienne-française et l'histoire franco-américaine. Il faudra renouveler les méthodes pédagogiques employées pour enseigner la langue française aux enfants.

“La renaissance de la vie française chez les Franco-Américains est possible. Mais elle ne s'accomplira pas avec de belles paroles, de beaux discours. Elle s'accomplira par le travail ardu et solidaire de tous ceux qui se disent nos chefs. L'heure est à l'action, intense et constructive.”

Et la “quinzième” résolution n'eut pas l'heure de lui plaire sur “la paroisse”: “Une résolution, perdue dans l'ensemble, a exprimé, entre autres, la pensée de la presque totalité des délégués. Aussi a-t-on vu à l'enrober dans des termes diplomatiques . . . oh, tellement diplomatiques qu'elle a perdu, je crois bien, toute son efficacité et probablement ses possibilités pour l'avenir. Si on avait voulu moins ménager la chèvre et le chou, on aurait fait le voeu suivant: “Ils formulent le voeu que le clergé de la relève respecte le caractère français de nos paroisses nationales.”

M. Adolphe Robert résume quelques impressions dans Le Canado-Américain:

“Les Franco-Américains du Rhode Island pratiquent ce qu'ils prêchent. Ils ont donné un bel exemple de solidarité en organisant avec le succès que l'on sait, le quatrième congrès du Comité d'Orientation — ils ont démontré aux autorités de l'Etat, tant religieuses que civiles, que cette solidarité n'était pas un vain mot. — Woonsocket a soutenu sa réputation de ville hospitalière et accueillante. Son clergé, son maire, ses divers comités d'organisation étaient aux petits soins en ce qui concernait les délégués. — Quant à l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique, délégués et visiteurs ont été ses enfants gâtés. — On peut en dire autant du club Marquette. — A de certains moments, l'immeuble de l'Union ressemblait à un ruche de travail. — La période d'orientation est passée il faut vivre. Le Comité de Vie Franco-Américaine s'est donné un Bureau de direction digne de la

confiance et de la coopération de notre peuple. Toute la vie franco-américaine avec ses croyances, ses aspirations, ses besoins, est concrétisée dans les résolutions adoptées par le congrès.

M. Théophile Martin, secrétaire du congrès écrit dans le bulletin "L'Union" dont il est le directeur:

Cette solidarité a été vécue durant les heures du Congrès par tous ses participants, tant au cours des séances d'étude, alors qu'une doctrine substantielle et sûre fut exposée, commentée et même discutée dans une certaine mesure, qu'à l'occasion des fêtes religieuses et manifestations sociales.

Il y a tout lieu de croire que le récent Congrès aura des lendemains fructueux non seulement pour les Franco-Américains du Rhode Island, dont un comité, véritablement représentatif de toutes les nuances d'idée et de sentiment, a vécu la solidarité par anticipation, c'est-à-dire en organisant le dit Congrès sous les auspices du Comité d'Orientation Franco-Américaine (devenu depuis lors le Comité de Vie Franco-Américaine), et qui sont à jeter les bases d'une organisation permanente, mais aussi pour tous les Franco-Américains.

Il est digne de noter que presque toutes les personnes qui ont pris la parole pendant les manifestations diverses du Congrès ont touché à deux sujets principaux, savoir la famille et l'école, comme étant, la première, la base de toute action franco-américaine et la seconde, le prolongement immédiat et nécessaire du foyer.

Il serait à souhaiter que les Franco-Américains, par l'intermédiaire de leurs organismes variés, se livrent, d'ici à leur prochain Congrès, qui a été fixé à 1959, à une étude sérieuse et pratique de la famille et de l'école en vue d'une action concrète, solide et durable dans ce double domaine qui, de par sa nature, doit assurer l'avenir des citoyens américains catholiques et de langue française.

Ordre du Mérite Franco-Américain*

Quatrième Promotion

19 octobre 1957

A l'issue du banquet du IV^e congrès, M. Adolphe Robert, chancelier de l'«Ordre du Mérite Franco-Américain» remettait les insignes d'officier de l'ordre à monsieur le docteur Arthur J.-B. Falcon, de Pawtucket, Rhode Island et l'invitait à signer le livre d'or. Le récipiendaire répondait brièvement pour attester sa grande joie d'avoir été ainsi signalé pour ce grand honneur.

Dans son éloge, M. Robert déclarait:

«Le Comité d'Orientation Franco-américaine, qui tient aujourd'hui dans cette accueillante et hospitalière ville de Woonsocket son quatrième congrès, lequel coïncide avec le dixième anniversaire de sa fondation, a voulu vous associer à ce double événement en vous décernant sa décoration de l'Ordre du Mérite franco-américain.

Vous êtes le quatrième médecin franco-américain à recevoir cette décoration et le premier compatriote du Rhode Island à qui pareil honneur est conféré.

Dans votre modestie, vous n'auriez jamais songé, n'est-ce pas, qu'au terme de votre carrière, vos propres compatriotes tiendraient à honneur de vous rendre un témoignage public d'admiration et de gratitude pour les services que vous avez rendus à la collectivité franco-américaine.

Ces services s'échelonnent sur une longue période de temps.

Votre généalogie révèle que vous serez bientôt octogénaire.

Qui s'en douterait devant la fraîcheur de votre teint, la fermeté de vos traits, l'éclat de vos yeux, l'allure dégagée de votre démarche?

L'on pourrait vous appliquer, avec raison, le quatrain dans lequel un de vos confrères en médecine, qui était aussi poète, se définissait lui-même:

*Arthur, que le travail enivre,
Qu'on vie toujours courir,
Ne prit pas le temps de vivre,
Mais il prit son temps pour mourir. —*

Non seulement prenez-vous votre temps pour mourir, mais l'on dit, dans l'intimité, que vous avez déjà demandé à des religieuses de cesser de prier pour vous, parce que saint Pierre n'était pas encore prêt à vous ménager une place en Paradis.

* L'Ordre du Mérite Franco-Américain fut établi en 1954 par le Comité d'Orientation Franco-Américaine afin de rendre hommage au dévouement déployé dans l'oeuvre de notre vie franco-américaine par des personnes méritantes.

Ce détail dénote bien que vous avez le sens de l'humour particulier à l'esprit français, humour qu'ont exploité avec une verve incroyable des écrivains de notre langue, à partir de "Pantagruel" jusqu'à "Poil de Carotte." Il ne saurait d'ailleurs en être autrement quand on est de souche picarde. Votre ancêtre Pierre Falcon, fils d'Etienne et de Marie-Anne Bourgion, était originaire de Saint-Quentin, au diocèse de Beauvais, en Picardie. N'est-ce pas ce même Saint-Quentin dont les Allemands s'étaient emparés au cours de la première guerre pour en faire l'un des postes de résistance de la ligne Siegfried, poste dont ils furent délogés peu de temps avant la cessation des hostilités. Pierre Falcon arriva au Canda le 6 juin 1763 et s'établit à la baie Saint-Paul. Au nombre de ses descendants, l'on relève le nom d'Abraham Falcon, né à Lacadie, le 3 novembre 1835, marié à Eulalie Poirier le 6 février 1855 et décédé à Saint-Jacques-le-Mineur le 2 mars 1912. Du mariage d'Abraham Falcon avec Eulalie Poirier naquirent neuf enfants; d'un deuxième mariage avec Emilie Rémillard, Abraham Falcon eut cinq autres enfants ce qui représente une progéniture de quatorze.

Vous êtes né de ce premier mariage, le 26 février 1878, à Saint-Jacques-le-Mineur. De votre enfance, il vous reste que vos premières études furent dirigées par votre mère et vos tantes qui étaient toutes des institutrices. Il vous souvient qu'elles ne vous gâtaient pas. Vous fûtes ensuite placé au Collège Sainte-Marie, de Montréal, dirigé par les PP. Jésuite, pour terminer enfin au Collège de l'Assomption, que vous avez quitté avant la philosophie.

Ceci nous amène à l'année 1900. Un de vos frères, Zéphyr, est installé à Pawtucket et exerce la profession de médecin. Un autre de vos frères, Joseph, est pharmacien à Central Falls. Au sortir du collège, vous venez leur prêter main forte à tous deux, ainsi qu'à votre beau-frère Joseph Brassard qui tient aussi pharmacie à Central Falls. Votre arrivée aux Etats-Unis remonte donc à 57 ans, mais votre séjour est interrompu de 1900 à 1904, afin de suivre les cours de la Faculté de médecine de ce qui est aujourd'hui l'Université de Montréal. C'est au printemps de 1905 que vous avez obtenu votre diplôme de médecin. Au mois de septembre de la même année, Mgr Gauthier bénissait votre union conjugale avec Alma Camaraire, de St-Jean d'Iberville. Une fille est née de ce mariage: Cécile-Marguerite, à qui nous présentons, ainsi qu'à votre digne épouse, nos respectueux hommages.

Aussitôt après votre mariage vous accrochez votre enseigne de médecin à Pawtucket. Elle y est encore, ce qui atteste de votre fidélité à la pratique de la médecine et partant de votre constance à soulager les souffrances humaines.

* * *

Mais voici qu'en 1914, un tocsin d'alarme sonne aux clochers de France. Un ennemi envahisseur marche sur Paris. Il s'est déjà

emparé de St-Quentin, berceau de vos ancêtres. L'aigle américain hésite, tergiverse avant de traverser les mers pour fondre sur l'aigle prussien et le repousser au-delà du Rhin. Mais la décision prise par notre gouvernement est aussi la vôtre. Dès le 21 août 1917, vous vous enrôlez dans l'armée américaine pour service outre-mer. Vous n'en serez licencié que deux ans plus tard, soit le 29 août, après avoir conquis les grades de capitaine (1918), major (1919). Entre-temps, vous avez fait de l'entraînement au camp Greenleaf (Georgie) d'où l'on vous a assigné à un centre de triage à Blois (France) pour être ensuite transféré, d'un hôpital juif américain, à l'hôpital Levier (Doubs) et à d'autres hôpitaux, suivant les besoins du service. La guerre finie, vous accompagnez en Allemagne le corps d'hôpital de campagne de la 2e Division. Après le licenciement, vos attaches militaires ne sont pas brisées. Jusqu'en 1935 l'on vous trouve au service actif pendant deux semaines par année dans le corps médical de réserve, service qui se continuera pendant la deuxième guerre mondiale pour l'examen des conscrits, ce qui vous vaudra enfin de compte le grade de lieutenant-colonel en 1952 et vétéran de la réserve du corps médical (1954).

Et voilà pour ce qui a trait au côté militaire de votre carrière.

* * *

En ce qui concerne le côté médical, il y en aurait probablement long à dire à votre louange, si nous consultions tous ceux à qui vous avez apporté la guérison. Mais limitons-nous à un seul trait qui, à lui seul, serait suffisant pour justifier l'acte du Comité d'Orientation, celui de la fondation de l'hôpital Notre-Dame, de Central Falls, dont l'inauguration eut lieu le 22 février 1922. La composition du corps médical de la corporation de l'hôpital amena de difficiles tractations. Plusieurs assemblées furent tenues avant que l'on arrive à un accord. Finalement, c'est vous qui avez fait la proposition que l'hôpital porte le nom de Notre-Dame, que ce soit une institution catholique franco-américaine avec une administration laïque. C'est vous également qui avez tracé le programme de sollicitation de souscriptions, au profit du nouvel hôpital, programme qui fut si bien réussi dans l'application, qu'on l'utilisa dans la suite au profit des oeuvres paroissiales.

* * *

Le talent d'organisation que vous aviez démontré lors de la fondation de l'hôpital Notre-Dame, vous l'avez ensuite utilisé au cours de la période difficile de 1924-1928. Vous fûtes l'impresario des assemblées qui se tinrent vers cette époque, dans les principales villes franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. L'on rapporte même que vous vous fîtes distributeur de journaux clandestins, que vous déposiez la nuit sur les perrons, guettant avec amusement la petite lumière qui s'allumait discrètement à l'intérieur de la maison,

la porte qui s'ouvrait subrepticement, le bras qui se tendait dans le noir pour se saisir de l'imprimé et l'apporter à l'intérieur où on le lisait avec un intérêt passionné. Ce fut sans doute votre manière à vous de servir un mouvement de résistance qui vous paraissait reposer sur des principes de droit naturel. Qu'il y ait eu alors des divergences d'opinion en certaines matières, cela est bien humain. Mais quand ces divergences naissent d'une honnête sincérité et qu'elles sont orientées vers le bien commun, elles ne devraient pas laisser de souvenirs amers, ni surtout affaiblir plus tard les liens de solidarité si nécessaires au maintien et au plein épanouissement de notre vie franco-américaine collective.

* * *

Médecin examinateur de nos sociétés nationales, Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Canado-Américaine, Jacques Cartier, fondateur et ex-président de la Société médicale franco-américaine, ancien vice-président de l'Association des Médecins de Langue française de l'Amérique du Nord, membre de la Société du Bon Parler français, médecin charitable et toujours dévoué au soulagement de la souffrance, co-fondateur d'une oeuvre importante d'hospitalisation, citoyen qui a noblement servi notre commune patrie en temps de crise, compatriote que l'on vit toujours au premier rang des défenseurs de nos droits naturels comme peuple, telle est la citation que l'on peut accoler au nom d'Arthur-J.-B. Falcon.

C'est pourquoi, à titre de Chancelier de l'Ordre et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le Comité d'Orientation, je proclame M. Arthur-J.-B. Falcon, titulaire de *l'Ordre du mérite franco-américain*, je lui en remets la cravate ainsi que le diplôme d'honneur, et je l'invite à signer le Livre d'Or de l'Ordre."

Vie Franco-Américaine

Union des Franco-Américains du Connecticut

A la suite d'une publicité bien organisée, les compatriotes du Connecticut obtenait un brillant succès en exécutant leur 40e convention les 17, 18 et 19 mai à Hartford. Fondée en 1885 dans le but de favoriser l'action collective chez les groupements dispersés dans le Connecticut, l'Union a continué son oeuvre très fidèlement. Elle a dû souvent s'adapter à des circonstances particulières, mais le fait qu'elle peut tenir un 40e ralliement avec enthousiasme est un signe que malgré tout elle maintient son idéal.

Pour cet événement, l'Union avait la joie d'accueillir les plus hauts représentants de la Franco-Américanie. Les assises débutaient par une intéressante séance récréative vendredi soir, le 17 mai, à la salle Burns, sous la direction conjointe de Mme Antonio Blanchard et Warren Bourque.

La messe du congrès était célébrée par Mgr Arthur Routhier, P.D., en l'église Ste-Anne, en présence de S. E. Mgr l'archevêque de Hartford, le sermon prononcé par le R. P. Eusèbe-M. Ménard, o.f.m.

Le président, Roméo Gosselin, présidait l'ouverture du congrès dans la salle Ste-Anne, avec les messages des dignitaires invités et l'on remettait des certificats de mérite aux anciens présidents. A la suite des délibérations qui furent très suivies, les délégués choisissaient leurs nouveaux officiers.

Plusieurs invités apportèrent des paroles d'encouragement, le R. P. Thomas-Marie Landry, M. J.-Henri Goguen, Mme Marcelle Mainente, le R. P. Armand Morissette, c.m.j., Me Olier Angers et autres.

Le banquet eut lieu samedi soir au Club Hartford, sous la présidence de Roland Francoeur. S. E. le gouverneur Abraham Robicoff, M. Georges Fieschi, consul général de France à New York, M. James Weld, consul du Canada à New York, l'abbé Henri Laurion et M. Valmore Forcier étaient des orateurs.

M. Paul Massé, président de la Société du Bon Parler Français (Montréal), après une présentation remuante, remettait des insignes d'officier de l'Ordre Académique, Honneur et Mérite à M. Valmore Forcier (Danielson) et ceux de Chevalier à Mgr Arthur Routhier, p.d. (Hartford), Mgr Donat Côté, p.d. (Moosup), Mère Raymond de Jésus (Putnam), et M. Albert Trothier (Bristol).

Dans son allocution, M. le consul Fieschi déclarait: "Vous êtes aux yeux de vos compatriotes (américains) les ambassadeurs permanents non pas d'une politique française ni d'un

gouvernement français, mais des vertus et de la culture de notre race."

Au compte des résolutions, les délégués formulaient le voeu de voir une publication française paraître dans le Connecticut. La prochaine convention aura lieu à New Britain en 1959. Le bureau comprend: Roméo Gosselin, président; Valmore Forcier, vice-président; Me Olier Angers, secrétaire; Arthur Perreault, trésorier.

A midi, dimanche, au Lafayette Square, Capitol Hill, les délégués assistaient à une cérémonie militaire pour commémorer le bicentenaire de la naissance de Lafayette. Après le salut au drapeau, une gerbe de fleurs était déposée au pied du monument Lafayette. M. Roméo Gosselin présidait. Il était accompagné du consul de France et de plusieurs dignitaires et invités. Le gouverneur avait officiellement proclamer la semaine Lafayette. On publia un intéressant album à l'occasion de ce congrès.

Dans la proclamation du congrès on lisait:

"Malgré l'ambiance et les pertes manifestes qui nous entourent, nos institutions franco-américaines continuent de jouer un grand rôle. Elles méritent qu'on les encourage et qu'on les aime afin qu'elles puissent se maintenir pendant de longues années pour notre bien-être collectif. Nous devons aux pionniers franco-américains, nos parents et nos grand-parents qui ont tout sacrifié pour établir ces institutions, le devoir sacré de respecter leur oeuvre et le fruit de leurs labeurs afin de les perpétuer.

Nos paroisses, nos écoles, nos sociétés nationales sont toutes conçues dans la meilleure tradition américaine, ayant pour but de nous mettre en mesure de contribuer à la richesse de la nation américaine les qualités et les talents que Dieu a voulu nous accorder. La culture française, la foi catholique, les associations franco-américaines, sont toutes des acquisitions précieuses pour la nation."

En somme les assises furent une belle réussite et nos compatriotes du Connecticut ont raison d'être fiers de leur travail. Ils ont eu beaucoup de mérite en égard aux éléments et aux circonstances qui ont toujours entouré leur persévérance.

Société des Artisans

En atteignant ses 80 ans, cette puissante société fraternelle déclarait avoir atteint un nouveau sommet pour préparer un nouveau départ. Aussi dans son rapport annuel, l'actif était porté à \$30,044,784.18 avec \$207,519,340 d'assurance en vigueur protégeant plus de 170,000 certificats.

Une armature économique sociale de cette ampleur peut certainement accomplir des oeuvres. Avec ses nouveaux modes d'as-

surance familiale pour frais médicaux et hospitaliers, revenu, soutien et rente viagère déferée elle peut offrir toutes les formules nécessaires à la protection de la famille.

De plus avec ses 301 boursiers pour un montant de \$58,000, ses concours de français, ses fêtes d'enfants, fêtes populaires et manifestations co-opératives, la société intensifie solidement son rayonnement social. La Société des Artisans est devenue l'un des solides bastions de notre progrès économique.

Il y a encore le magnifique esprit d'entraide qui anime tous les Artisans sur le continent. Une véritable mystique de la co-opération familiale qui anime officiers et membres, un esprit qui ne se rencontre pas partout dans les sociétés fraternelles. On dirait que les membres gouvernent avec les officiers et c'est là la clef du succès. En parlant de l'actif président qui dirige la société, l'"*Artilleur*" avait donc raison d'écrire "*Me René Paré, une belle figure canadienne-française dont nous sommes, à juste titre, très fiers.*"

Les manifestations du 80e se multiplièrent un peu partout. En Nouvelle-Angleterre, il y eut grande fête à Holyoke le 5 octobre, alors que le président venait saluer les membres de la région pour leur communiquer les espoirs de la société.

L'événement important de l'année est toujours la célébration de la fête patronale de la société en septembre. Cette fois, la journée fut encore plus solennelle. S. E. Mgr Laurent Morin, célébrait la messe en l'église Ste-Bernadette avec distribution du pain bénit. Au banquet qui réunissait plus de 700 convives, le R. P. Georges Lévesque, o.p., prononçait une conférence sur "*Le Civisme, cette grande chose!*" On rendit aussi hommage aux lauréats franco-américains du concours de français.

Au cours d'une convention spéciale on rendait hommage à l'ancien président général, le Lt. Col Rodolphe Bédard, à l'occasion de ses 50 ans de sociétariat. Le président déclarait enfin que la société, à la suite de ses assises, était "*essentiellement une école de civisme, que plus le civisme sera une vertu répandue et appréciée, plus notre société aura de gens à son service. Car, n'ayant pas d'actionnaires, n'étant contrôlée par personne, d'entre nous, elle doit, pour vivre et se développer, ne compter exclusivement que sur le dévouement, le civisme de ses membres actuels et de ceux qu'intéresse son oeuvre. Elle est donc une invite constante aux bonnes volontés.*" Voilà donc la situation de la plus importante co-opérative d'assurance-vie en Amérique française.

Société l'Assomption (Moncton, N. B.)

Bien que cette grande mutuelle ne publie pas de bulletin, elle se donne une publicité en livrant à la presse un rapport annuel assez détaillé. Le 54e rapport donnait les chiffres suivants: actif,

\$15,954.000.00; membres, 80,194; assurance en vigueur, \$95,733.-000.00; bénéfices versés depuis la fondation \$8,446.400.00; caisse écolière, protégés depuis début, 922. bourses nouvelles, 40; montant versé depuis fondation \$721,690.00; caisse-universitaire — "Prêt d'honneur", \$58,241.75.

Voilà le secret du développement prodigieux de cette oeuvre. C'est qu'elle s'occupe de préparer une élite à l'Acadie. A son congrès régional à Worcester en septembre, une messe pontificale en l'église Notre-Dame des Canadiens et un grand banquet à la salle des Elks soulignaient le cinquantenaire de la Cour Notre-Dame No 48. Le 29 septembre eut lieu le pèlerinage à Notre-Dame de La Salette (Attleboro).

Union St-Jean-Baptiste d'Amérique

L'année fut surtout consacrée à la préparation du grand congrès de l'an prochain. Plusieurs événements cependant ne manquèrent pas d'un certain éclat. L'actif de la société était porté à \$14,522,-379.11 avec 78,157 certificats. Au compte des déboursés on notait \$105,215.76 en dividendes aux membres et \$53,359.50 en bourses et allocations à 189 étudiants.

La société se réjouissait de l'élévation à l'épiscopat de l'un de ses membres distingués, S. E. Mgr André Ouellette, évêque auxiliaire de Mont-Laurier. En plus de prendre part aux principales manifestations chez les nôtres, congrès, concours, festival, fête patronale et de nombreuses contributions à nos oeuvre, la société accueillait dans ses murs plusieurs délégations notables et donnait un fort généreux appui à la tenue du IVE congrès des Franco-Américains à Woonsocket en octobre.

Le 8 septembre, les officiers et des centaines de membres se rendaient à Notre-Dame de La Salette (Attleboro) pour le 3e pèlerinage annuel alors que le 30 juin un autre pèlerinage avait eu lieu au sanctuaire Notre-Dame de Fatima à Holliston, Mass. En plus de remettre les décorations de son Ordre de Mérite et d'Honneur à nombre d'officiers de conseils, elle notait encore que plusieurs de ses officiers avaient reçu des honneurs insignes.

A son assemblée semestrielle du 20 au 23 mai, le bureau général recevait S. E. Mgr Louis Collignon, o.m.i., évêque des Cayes, l'hon. Armand Côté, lieutenant gouverneur du Rhode Island, son honneur le maire Jean-Paul Soucy, de Woonsocket et les officiers de la frégate française "*L'Aventure*" avec son capitaine Louis Lenourlier. Le bureau proclamait la tenue de son 19e congrès pour le 2 mai à Hartford, Connecticut.

Une Commission des Oeuvres fut constituée ayant pour but de rendre service aux sociétaires et à tous les Franco-Américains avec un programme d'action catholique en collaboration avec le

Comité de Propagande et d'Action Sociale sous la direction de Théophile Martin. La commission des oeuvres se compose de Mlle Rhéa Caron, présidente, Mlle Claire Quintal, secrétaire, Mlle Lucille Lefebvre, Mlle Lucia Cormier et Mme Gertrude Jacques.

La société honorait encore par de belles fêtes deux conseils cinquantenaires. Le 24 novembre à Lowell, c'était le Conseil J.-N. Jacques qui se donnait une fête religieuse et sociale en la paroisse St-Louis de France; le 5 mai c'était le conseil La Jonquière à Everett, Mass. Comme indice de progrès, un nouveau conseil "*Lafayette*" était fondé à Bellingham, Mass.

Au compte des deuils, la société regrettait le décès de Mgr Victor Primeau, P.A., directeur spirituel pour les conseils du diocèse de Chicago.

Pour souligner l'intérêt de la société à l'oeuvre de notre enseignement bilingue, le président Goguen, dans un message déclarait:

"Depuis au delà d'un demi-siècle, l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique a travaillé sans relâche à l'expansion de la pensée catholique, française et américaine aux Etats-Unis. Elle s'est particulièrement intéressée au maintien de l'esprit français et d'un programme bilingue dans les maisons d'éducation de langue française en Nouvelle-Angleterre. Par ses encouragements, par son aide financière et au moyen de bourses et des allocations de sa Caisse de l'écolier, elle a fortement contribué à faire connaître et apprécier davantage la civilisation et la culture françaises en Franco-Américanie.

Mais, parce que les choses françaises n'ont généralement plus d'attrait non seulement pour les jeunes mais aussi pour un trop grand nombre de chefs de famille et de groupements divers, parce que surtout tant de Franco-Américains ne manifestent plus aucun intérêt dans les valeurs françaises, l'heure est arrivée où il faut de nécessité pratique, intensifier le programme d'action bienfaisante de la Société en faveur de toutes les écoles franco-américaines en redoublant et même multipliant nos efforts le plus possible afin d'assurer aux générations de demain le plein bénéfice de cette double formation catholique et bilingue."

Association Canado-Américaine

Une année consacrée à consolider l'administration pour en obtenir un rendement maximum avec l'étude de plusieurs projets, tel fut le travail de l'ACA. Le rapport annuel détaillait un actif de \$7,634,946.77, assurance en vigueur \$30,855,904.00, avec 35,660 membres et \$2,637,036.67 en prêts hypothécaires à des institu-

tions franco-américaines. D'un autre côté, l'association multipliait ses gestes d'encouragement à nos oeuvres.

A son assemblée semi-annuelle, le 22 avril, le président général, le juge Emile Lemelin, après une étude sérieuse des problèmes de la société, proclamait son programme dans les termes suivants:

1° *L'établissement d'un nouveau système de perception des dûs au moyen de la collection directe par le bureau-chef, lequel système comprendrait une amélioration dans notre méthode actuelle de conservation.*

2° *Stimuler la production par les moyens suivants: (a) concours; (b) nouveau certificat d'assurance groupe familial; (c) nouveau contrat d'agent-recruteur comportant une extension du Plan Sharp; (d) l'usage de la réassurance; (e) augmentation dans le nombre d'organismes régionaux en vue d'obtenir une augmentation dans le nombre d'agents-recruteurs.*

3° *Améliorer notre système de propagande par tous les moyens possibles, y compris l'emploi de publicistes experts et un changement dans le format de notre journal LE CANADO-AMÉRICAIN.*

4° *Promouvoir les activités sociales des cours et villas en créant au sein de l'Association un ordre de chevalerie et, à cette fin, créer une commission d'étude.*

Son oeuvre du Prêt d'honneur continue à se développer. On note que plusieurs élèves universitaires en profitent dont 57 titulaires pour l'exercice avec un montant de \$10,475. A ce fonds plusieurs dons sont versées avec l'espoir qu'avec les années le "Prêt" peut devenir une institution d'envergure au service de notre jeunesse étudiante.

Le 5 octobre, l'Association inaugure la tenue de ses congrès régionaux à Lewiston, dans le Maine. Cette formule utilisée par d'autres mutuelles donne des résultats considérables. M. le juge Lemelin en précise toute l'importance. L'abbé Félix Martin y apporta l'appui de sa parole à l'aide d'une solide doctrine. On appela l'organisme "*La Fédération Canado-Américaine du Maine.*"

La réunion semi-annuelle de novembre se donne un éclat particulier. Les officiers assistent au dévoilement de la peinture de leur ancien président, M. Adolphe Robert, tableau d'une exécution exquise de notre peintre Lorenzo de Nevers. Il y eut aussi dévoilement d'une plaque hommage à l'abbé Adrien Verrette, bienfaiteur de l'Institut Canado-Américain, filiale de l'Association.

Au compte des manifestations, l'Association prenait part à deux cinquantenaires, celui de Notre-Dame à Sherbrooke, le 27 octobre, alors qu'une imposante manifestation se déroulait avec le haut encouragement de Mgr Léonidas Adam, p.d., proclamé

"*Membre d'Honneur*" avec la remise de la "*Légion d'honneur*" aux membres fondateurs.

Le cinquantenaire de Waterbury, Conn., eut un égal éclat au sein de la Cour Fleur de Lys, le 10 novembre. Il y eut messe et grand banquet avec remise de la "*Légion d'honneur*" et l'intro-nisation des officiers sous la présidence du juge Emile Lemelin.

Il faudrait encore ajouter les dons généreux de la société à nos oeuvres et sa participation à nos grandes entreprises de vie franco-américaine.

Fédération Féminine Franco-Américaine

Dans sa 7^e année, la Fédération consacrait l'exercice à mettre à exécution les projets de son 3^e congrès. C'est ce que la présidente, Mme Marcelle Mainente déclarait dans son message: "*Enfin, nous avons mis au point un plan d'action française à l'usage de nos sociétés. Nous avons établi un programme, qui nous avait, d'ailleurs, été demandé, et dont l'emploi sera facultatif. Cependant, s'il est mis en marche simultanément par nos sociétés affiliées, ce programme donnera à notre Fédération, plus d'unité, plus de cohésion, et un sens de solidarité plus complet avec tous les groupements qui la composent.*"

Au mois de février, une Commission d'Education fut nommée comprenant Mlle Claire Quintal, présidente, Mme Cécile Plaud, Mlles Elise Rocheleau et Françoise Valcourt. Mme Alice Lemieux Lévesque fut chargée de la rédaction du Bulletin.

Le Conseil d'Administration se réunissait à Boston le 9 mars pour continuer son travail. On y étudia plusieurs projets et surtout les moyens de faire pénétrer le souci de la culture française dans les milieux avec le concours des cercles locaux. Un comité fut constitué dans ce but avec Mlle Françoise Valcourt, organisatrice générale et Mmes Rose Boudreau, Léo Gallant, Lucien Jean, Berthe Lambert, John Sirois et Orpha Tremblay.

La réunion du 4 mai se tenait dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste à Woonsocket. Au cours d'un symposium dirigé par Mlle Elise Rocheleau les communiqués suivants furent étudiés: "*Le pourquoi et les débuts*" par Mme Eugène Tougas; "*Le développement de la Fédération*" par Mme Alice Lemieux-Lévesque et "*Regards sur l'avenir*" par Mlle Claire Quintal.

A sa réunion du 15 juin tenue à Worcester, le conseil organisait son important concours oral sous la présidence de Mlle Elise Rocheleau avec le concours de Mmes Marcelle Mainente, Cécile Plaud, Louis Jacques et Irène Lévesque. Mme Eugène Tougas fut élue présidente du comité de législation.

La Fédération prenait une part active dans la préparation de la fête qui honorait à Worcester, le 26 septembre, Mlle Elise Rocheleau qui recevait de la France la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. En octobre à Wayside Inn, madame Mainente rendait hommage à la mémoire de l'épouse de Lafayette à l'occasion du bicentenaire du grand héros. En juin, la présidente avait représenté la Fédération au congrès de refrancisation à Québec.

En septembre le bureau se réunissait dans les quartiers généraux de l'ACA à Manchester pour terminer le programme du concours oral.

A l'occasion de la proclamation des lauréats du concours à Worcester, le 23 novembre, Mme Reine Malouin, de Québec devenait membre d'honneur de la Fédération. La Fédération participait officiellement au IVe congrès du Comité d'Orientation à Woonsocket, en octobre.

Jeunesse Franco-Américaine

Bien intentionné, le groupe de jeunes qui entreprit la direction de ce mouvement, pourtant très important, au lendemain de sa fondation, manquait peut-être certains éléments constitutifs. Mais il fallait bien leur faire confiance. Laissés presque à eux-mêmes, les jeunes manquant d'expérience, ont certaine difficulté à trouver leur voie, l'appui des aînés est indispensable.

A leur réunion tenue à Lawrence en janvier, sous les auspices du Cercle Ste-Anne, on exécuta une soirée dansante, une messe et une forme de symposium. Le président Henri Leblond,, la secrétaire Gertrude Lambert, Roger Lacerte, Gérald Morin, Eugène Lambert, Marguerite Custeau et Dorothée Landry discutent la formule à établir pour créer l'intérêt au sein des groupes locaux. Le plan peut varier suivant les attributions de chaque cercle, mais une formule de base doit unir tous les groupements. Plus de 250 jeunes assistaient.

L'association doit procéder lentement tout de même. Pour affilier les cercles, il faut un sondage et une rencontre afin d'établir les contacts nécessaires.

La réunion trimestrielle a lieu dans les quartiers généraux de l'ACA à Manchester, le 5 mai. Plusieurs jeunes sont présents. On y vint de Biddeford, Lawrence, Lowell, Danielson, Pawtucket et Woonsocket. Des jeunes de l'Ecole Supérieure Ste-Marie, de Manchester participent aux délibérations. Cinq nouveaux cercles sont affiliés avec un effectif de 300 membres, le Cercle Français de Rivier, Ecole Supérieure de Biddeford, Ecoles Ste-Marie et St-Edmond de Manchester et cercle St-Laurent. Une commission terminera la rédaction des statuts. Plusieurs aînés apportent leur encouragement. Ce fut une journée d'étude profitable.

Au petit congrès de la langue française, tenu à l'académie Ste-Anne de Marlboro en avril, le président Henri Leblond définissait les buts de la JFA en ces termes: *"la JFA tient à conserver la personnalité franco-américaine et à intégrer notre héritage français à notre civisme américain."*

Une autre journée importante qui eut aucun écho dans la presse, ce fut la réunion de la JFA au IV^e congrès du Comité d'Orientation à Woonsocket, le 18 octobre, sous la présidence de Mlle Gertrude Lambert, qui remplaçait le président Leblond retenu en service militaire.

En plus des grands propos que discutèrent les aînés, une centaine de jeunes délibéraient dans une des salles de l'Union St-Jean-Baptiste. On y apporta de part de d'autre un grand intérêt. Le blazon de la JFA fut adopté avec les statuts et règlements. On s'employa à raffermir l'intérêt des cercles et à tracer un programme de base dans les activités culturelles et sociales.

Invité à encourager la JFA, l'abbé Adrien Verrette disait en substance:

"Il est regrettable qu'une importante séance du congrès empêche les délégués d'être présents à votre journée d'étude. Je suis certain cependant qu'ils vous appuient et je vous apporte l'assurance de leur encouragement. D'ailleurs le Comité d'Orientation vous a donné plusieurs preuves de son intérêt."

"Vous êtes donc tous dans la période d'entraînement. Vous voulez continuer le travail des aînés et vous vous êtes proposés des buts bien importants. Pour cela il vous faut vivre intensément votre idéal. La chose n'est peut-être pas facile, car tout autour de vous vous détourne de cette ambition, mais il suffit souvent de quelques apôtres bien déterminés pour animer une oeuvre comme la vôtre. Vous devez posséder ces dix justes. Votre succès reposera dans une large mesure sur l'encouragement de vos aînés, sans pour cela négliger le moindre de votre initiative, car en définitive c'est vous qui devez agir."

"La JFA est sûrement notre oeuvre la plus difficile à établir solidement. Vous êtes au début de l'entreprise et il vous faudra être patients et persévérants. Si vous vivez votre mystique, si votre conduite et vos gestes sont bien inspirés vous réussirez. Vous devez encore compter sur l'appui de vos maîtresses et sur la prudence de ceux qui vous aiment. Votre travail en est un de dévouement et d'amour. Il demandera constamment un dévouement persévérant et tenace. Les oeuvres durables sont toujours conçues dans le labeur. Je vous souhaite un succès solide et vous pouvez compter sur nos suffrages et notre entière

collaboration afin que nous puissions tous jouir d'une jeunesse rayonnante et agissante.

Association Dentaire Franco-Américaine

Son 19e congrès annuel se déroulait le 15 octobre à l'hôtel Kenmore, de Boston. Les études: "*Moyen efficace pour retenir le patient de prothèse et quelques aspects économiques dentaires*", Eugène-J. Dionne, D.D.S., président du bureau des examinateurs du bureau dentaire pour le Massachusetts: "*Rôle de l'hypnotisme dans la pratique courante*", Armand Picard, D.D.S. et Charles Bérard, D.D.S. L'hon. Armand Côté, lieutenant gouverneur du Massachusetts était l'orateur invité au dîner.

L'exécutif élu: Jean-Baptiste Pétrin, D.D.S., (Woonsocket), président; Edgar Bessette, D.D.S., (Cranston, R. I.), vice-président; Robert Dufour, D.D.S., (Somerset, Mass.), secrétaire et Gérard-M. Cullerot, D.D.S., (Manchester), trésorier.

Association Médicale Franco-Américaine

Elle tenait son 19e congrès annuel à l'hôtel Kenmore de Boston, le 15 octobre, avec les conférences suivantes: "*Histoire de la chirurgie chez les canadiens-français*", Gabriel Nadeau, M.D. (Rutland, Mass.); "*De l'anaphylaxie à l'allergie*", Jacques Léger, M.D., (Montréal); "*Les urgences cardiaques*", Rosaire St-Pierre, M.D. (Trois Rivières); "*Rôle de l'hypnotisme en obstétrique et en radiologie*", Auray Fontaine, M.D., et Charles Brochu, M.D.

L'exécutif élu: Raymond Savignac, M.D. (Worcester), président; Albert Poirier, M.D. (Cambridge), vice-président; Raymond Beaudoin, M.D. (Manchester), secrétaire et Jérôme-A. L'Heureux (Meriden, Conn.), trésorier.

Clubs Richelieu

La vie richelieu est définitivement établie en Nouvelle-Angleterre et la fondation de nouveaux clubs fait prévoir que la chaîne franco-américaine est appelée à un magnifique développement si on lui conserve jalousement son esprit. Le 10e congrès de la Société Richelieu, tenu à Chicoutimi en septembre entretenait cet espoir avec ses 86 clubs et les 650 délégués qui assistaient aux assises.

A l'occasion de sa première visite officielle comme président général, Me Normand Grimard, déclarait qu'il avait visité le Richelieu-Manchester et qu'il avait été "*agréablement surpris de constater l'intérêt manifesté par les nôtres qui sentent le besoin de faire partie des clubs Richelieu afin d'assurer la survivance du fait français. Nos chainons se sont déjà mérités le respect et l'attention non*

seulement des autres clubs sociaux, mais également des plus hautes autorités religieuses, civiles et gouvernementales. Sans poser en prophète, j'ai nettement l'impression que, d'ici quelques années, nous pourrions compter sur ces puissants tremplins qui assureront l'épanouissement de notre société aux Etats-Unis."

Au 10^e anniversaire du Richelieu-Sherbrooke, M. le ministre Hervé L'Heureux déclarait: *"Le Richelieu est d'esprit chrétien. Ici encore, pourquoi ne pas en être fier? Le laïcisme, séparant l'Eglise de l'Etat, mais en réalité les opposant, a cherché à reléguer la religion, comme on dit, à la sacristie . . . Or l'agonie de notre monde vient précisément de là, de cet esprit de divorce, du fait qu'on a voulu établir une coupure complète entre la religion et les activités temporelles, que celles-ci fussent politiques, diplomatiques, culturelles, commerciales ou sociales . . . Le nom virulent de ce divorce est le communisme athée . . . Vous êtes club social, vous venez en aide à l'enfance malheureuse; mais vous avez compris qu pour être chrétien et mériter la récompense divine, le geste même de donner un verre d'eau à un pauvre doit être fait au nom du Seigneur . . ."*

Pour sa part le Richelieu-Manchester eut une année brillante sous la présidence de M. Adolphe Robert. Plusieurs conférenciers distingués parurent à sa table, Me René Paré, Me Edouard Lajoie, le docteur Gérard Fecteau, le Fr. Ronald Lamy, s.c., Roger Tanguay, le docteur Louis-B. Amyot, Me Louis Janelle, Raymond Tanguay, le docteur Robert Beaudoin, Me André Lesage et autres.

Pour célébrer sa première année officielle de charte, les membres se réunissaient au Motel "Ville Reine," le 15 mai, pour entendre Me Raymond Tanguay qui fut parrain du club. Au mois de juillet le club offrait une excursion aux orphelins de la ville à la plage Hampton, sous la présidence du Docteur Beaudoin. Le 12 novembre le Richelieu inaugurait sa première campagne annuelle par la vente de savon "Jasmin."

Au cours d'une soirée gala au Country Club, le Richelieu-Fall River recevait sa charte officielle le 7 décembre. Le docteur André Dorion, vice président de la société remettait le document au président fondateur Normand Boulé en présence d'une vingtaine de membres fondateurs. Plusieurs invités étaient présents, MM. Victor Morency, président du Richelieu-Québec, M. Horace Racine du Richelieu-Ottawa-Hull qui présenta au nouveau club la cloche traditionnelle, Léo Dion, directeur, Adolphe Robert, président du Richelieu-Manchester, Henri Goguen, président du Comité de Vie Franco-Américaine et le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., instigateur du club. Me J.-Edouard Lajoie présidait le banquet.

Au nombre des conférenciers de l'année le Richelieu-Fall River, saluait M. Roland Desjardins, l'abbé Réginald Barrette, M. Henri Horn et M. Bertrand Letendre.

Le Richelieu-Holyoke sous l'instigation de l'abbé Pierre Gauthier terminait son organisation et des démarches étaient commencées à New Bedford, Lewiston et Worcester pour continuer l'oeuvre en Nouvelle-Angleterre.

Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River, Mass.

Dans sa 37^e année, la Fédération a terminé une année chargée. A sa réunion annuelle le 26 mars, elle se donnait un nouveau président, M. Philias Garant. En plus de ses travaux ordinaires, elle organisait le 4^e festival de la bonne chanson en mars ainsi que la célébration de la fête patronale. Si un pareil programme était répété dans la plupart de nos centres, notre vie se porterait mieux. Espérons que Fall River ne perdra pas son enthousiasme, même si l'encouragement nécessaire ne vient pas toujours de certains endroits.

Le nouvel exécutif comprend: Philias Garant, président, Albert Petit, vice-président, Mlle Rhéa Caron, secrétaire et Mme Donat Blanchette, trésorière.

Fédération des Sociétés Franco-Américaines du comté de Worcester. (1932-1957)

Fondée en 1932 sur l'instigation de M. Edouard Champagne dans le but de co-ordonner les efforts des divers organismes de la région, cette fédération eut comme présidents: le Dr Joseph Lemire, Valmore-X. Gaucher, Herménégilde Ravenelle, Aldor Lajoie, Alyre Cormier, Joseph P.-E. Lajoie, Ulric Gauthier, Armand Jetté, Ferdinand-D. Dion, Rhéal Dupuis et Roger-J. Beaulieu.

La fédération tenait son congrès annuel à Worcester en novembre et élisait son exécutif: Roger Beaulieu, président; Rhéal Dupuis, président honoraire; Denis Basque, Albert Croteau, Robert Cormier, Alphée Leblanc, Georges Guilmette, Jean-Nil Varin, Mmes Olivine Laliberté, Paul Comeau et Mlle Charlotte Choquette, vice-présidents; Mme Simonne Blanchette, secrétaire; Mlle Lumina Roy, adjointe et Mme Cora Dion, trésorière.

A l'occasion de la fête patronale la fédération célébrait ses 25 ans d'existence, le 23 juin par un grand banquet servi dans la salle des Elks sous la présidence de M. Roger Beaulieu avec le docteur Frédéric Dupré comme maître des cérémonies. L'orateur invité était le R. P. Thomas Landry, o.p. La partie musicale était sous la direction de Mme M.-A. Robert Comeau.

Dans son allocution, le P. Landry déclarait:

“ . . . Notre vie franco-américaine, si nous voulons la garder, il faut que nous y croyions profondément. Nous devons aspirer à la vivre et nous devons y croire jusqu'au fond de notre être.

“Nous devons surtout la voir telle qu'elle est, avec ses difficultés et ses misères, comme avec ses réalisations et ses promesses. Nous devons être animés d'une grande foi, non seulement dans la survivance, mais dans la vie française elle-même. Nous devons espérer une telle vie pour le bien qu'elle pourra nous assurer. Sans l'espoir, sans la confiance innée, nous sommes impuissants à rien accomplir.

“On a rarement ouï-dire que celui qui veut, qui sait bien vouloir, n'a pas atteint ses objectifs.

“La grande, l'essentielle condition, qu'il s'agisse de n'importe quel ordre de choses, est donc celle-ci: Il faut toujours le vouloir. Les peuples qui ne veulent pas vivre commettent le péché mortel suprême. Nous vivons si nous savons le vouloir!

“N'oublions pas surtout, que nous ne sommes pas les seuls à avoir des problèmes, des défections et des misères. Mais notre vie française, soutenue par la vigueur des obstacles peut connaître un épanouissement consolant.

“La présence française existe en terre d'Amérique depuis 300 ans. Si nous évitons l'erreur d'exagérer nos difficultés et nos problèmes, notre vie française ira de conquête en conquête.

“Éliminons les oppositions qui nuisent chez nous à l'union sans laquelle nous serions condamnés à demeurer stagnants. L'Union de toutes nos forces dans la charité nous permettra de conquérir ces valeurs que nous avons le droit et le devoir de désirer.”

Au sujet de la Fédération, Roland Girard écrivant dans *Le Travailleur*, le 4 juillet, publiait des détails très intéressants:

En 1931, “*L'Opinion Publique*”, le quotidien français de Worcester, était près de la tombe. L'Ordre des Croisés, société qui n'aurait jamais dû disparaître, faisait encore des tours de force dans le sud et le nord-est de la Nouvelle-Angleterre. L'Association Canado-Américaine comptait plusieurs cours très actives dans la région de Worcester. Ces cours s'étaient unies pour célébrer la St-Jean-Baptiste à Worcester.

A la fin de la célébration, on décida d'inviter toutes les sociétés de la ville de Worcester à collaborer à la célébration de la fête patronale de 1932. Dans l'intervalle, l’“*Opinion Publique*” succombait, soit le 30 juin 1931, et le “*Travailleur*”, hebdomadaire, lui succédait, deux mois après, le 9 septembre.

Le directeur du “*Travailleur*” et un groupe d'hommes d'action, dont un bon nombre étaient de la “*Croisade*” de Worces-

ter, formèrent un comité dans le but de fonder une fédération des sociétés franco-américaines du comté de Worcester. On confia la tâche de propagandiste à un tout petit homme sincère et débordant d'énergie, M. Edouard Champagne. A. M. Wilfrid Beaulieu échouait la rédaction d'un manuel de règlements. Pour la St-Jean-Baptiste de 1932, toutes les sociétés de Worcester avaient fait chœur. Ce sont les délégués de ces sociétés qui, à l'automne de 1932, se réunissaient pour jeter les bases d'une Fédération. Le printemps suivant, en 1933, la Fédération des Sociétés Franco-Américaines du comté de Worcester devenait un fait accompli sous la présidence du Dr J.-E. Lemire. Après quoi on étendit les cadres de la Fédération aux sociétés franco-américaines du comté de Worcester.

Grâce au dévouement inlassable de plusieurs de ces dignitaires, la Fédération, lancée véritablement par M. Wilfrid Beaulieu, est arrivée à son vingt-cinquième anniversaire, sous la présidence de son jeune frère, M. Roger Beaulieu, avec une étonnante gerbe d'accomplissements. C'est cette Fédération qui a organisé les fêtes du centenaire franco-américain, en 1949. C'est la même Fédération qui avait organisé précédemment la participation du centre du Massachusetts au deuxième Congrès de la Langue française, à Québec en 1937. C'est la Fédération qui fit naître les Festivals de la Bonne Chanson. Elle organise chaque année une Fête des Rois entraînante, et ses congrès annuels sont une belle occasion pour les chefs de file de se rencontrer et d'étudier nos problèmes. Elle accorde plusieurs bourses d'études et on ne compte plus le nombre de livres français et de dictionnaires français qu'elle octroie chaque année aux écoles et aux étudiants franco-américains. Aussi, convenait-il qu'elle célébrât dignement le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation à l'occasion de la fête St-Jean-Baptiste 1957.

Ligue des Sociétés de Lewiston Auburn, Maine

Cette fédération régionale exerce une influence salutaire auprès de nos compatriotes du Maine. A son programme cette année étaient inscrites deux grandes manifestations, un concours de composition dans les écoles et la fête patronale. Elle prenait aussi part aux assises du IV^e congrès des Franco-Américains, à Woonsocket. M. Napoléon Savard, président et J.-C. Larochelle, secrétaire.

Comité Central des Sociétés Françaises de New York

Des représentants de plus de 38 sociétés françaises de New York se réunissaient au consulat français le 1^{er} août pour saluer le

nouveau consul, M. Kebaillio. Ce fut M. Jacques Baeyens, ministre plénipotentiaire qui salua les convives. Parmi les principaux invités on remarquait, MM. Jacques Habert, directeur de (France Amérique), Arthur Rohan (Coloniaux Français), Dr Paul Feinsold (Club Démocratique), Alexandre Goulet (Ligue St-Joseph), Georges Ittel (Anciens Combattants), Marcel Monory (La Concorde), Mme Louise Kersaint (Dames Auxiliaires des Vétérans Français Libres), Jean Hesse, Président (Fédération des Anciens Combattants français), Gustave Kersaint (Vétérans Français Libres), Mme Suzanne Jannet (French American Business Women), Louis Bourrut (L'Avenir), Mme Marie-Berthe Martini (Chorale de France et Union Alsacienne), Charles Champion (Société culinaire philanthropique), Mme Anna Daniel (Association bretonne), Jean Pillard (Société Franco-comtoise), Raymond Basquer (Club Vatel), Jean Albert Bédé (Professeurs français), Rémi Lemaire (Association des Cadres de Réserve), Gabriel Picabla, vice consul.

Fédération des Alliances Françaises d'Amérique

La réunion annuelle avait lieu le 27 avril dans les salles de l'Institut Français de New York, sous la présidence de M. Pierre Bédard, en présence des ambassadeurs de France. MM. Hervé Alphand (Washington) et Francis Lacoste (Ottawa). Le banquet eut lieu à l'hôtel Pierre.

Les nouveaux officiers élus: M. le professeur Stephen Freeman, président, M. Edgar Church, vice président, le docteur William Scott Willis, secrétaire, M. Charles Dewey, trésorier et Mme Lucien David, secrétaire adjointe.

Ligue St-Joseph de New York

Fondée en 1912 dans le but de susciter un plus vif intérêt en faveur de la culture française, cette fédération a continué son travail depuis 45 ans. Depuis 1937, M. Edouard Grenier en était le président. A l'occasion de sa retraite les membres lui adressèrent un vif hommage, lors de la fête des Rois, le 5 janvier.

Exécutif: Alexandre Goulet, président, Albert Mizerany, vice-président, Mme William Foucault, archiviste, Mlle Lucille Foucault, trésorière, Roger Bibaud, trésorier; Mme Rita Newbauer, cérémoniaire; William Foucault, Henri Gallant, Paul Rault, Jean Clément, Alice Dufour, Annette Simard et Alice Rault, directeurs. M. Edouard Grenier fut nommé président honoraire.

Fédération des Cercles Lacordaire-Jeanne d'Arc

La réunion annuelle avec pèlerinage au tombeau du fondateur, le P. Jacquemet, o.p., avaient lieu à Fall River le 6 octobre sous la

direction du R. P. Raymond-M. Bédard, o.p. De nombreux délégués de la Nouvelle-Angleterre assistaient. M. Auguste England (Providence) fut élu président de la Fédération.

Ligue Franco-Américaine des Damistes

La réunion annuelle avait lieu le 11 août au club Duvernay (Manchester), sous la présidence de Georges Houle. On y fit le rapport du congrès international qui eut lieu à Woonsocket en 1956 avec le programme du prochain congrès à St-Jean, Québec, en septembre. La coupe Beaudry actuellement détenue par la ligue franco-américaine sera de nouveau convoitée.

L'exécutif comprend: Georges Houle, président; John Letendre, trésorier; Adélarde Houle, secrétaire et Théodore Beaudry, adjoint. La reine de la ligue est Mme Constance Gruselin. L'équipe des concurrents pour la ligue comprend: Théodore Corriveau, (New Hampshire); Joseph Viger, (Maine); Stanley Lanoue, (Rhode Island), Théodore Beaudry, Massachusetts) et John Letendre, capitaine.

Union Américaine des Raquetteurs

Elle tenait son congrès annuel à Manchester du 1er au 3 mars, sous la présidence de M. Benjamin-G. Lambert. Une messe en l'église St-Antoine, réception à l'hôtel de ville, parade, course, soirée au club Alpin et banquet au club Lafayette.

Institut Jacques Cartier Lewiston, Maine

Le doyen des organismes franco-américains du Maine, l'Institut Jacques Cartier fêtait ses 75 ans le 5 mai. Une messe célébrée en l'église Ste-Famille avec sermon par Mgr Vital Nonorgue et un banquet réunissaient des centaines de compatriotes. M. Roméo Boisvert présidait le repas et l'hon. Jean-Charles Boucher était l'orateur invité.

L'exécutif: MM. Raynald Noël, président; Charles Légaré, vice président; Georges Tardif, secrétaire; Joseph Rodrigue, adjoint; Roger Jean, trésorier; Gérard Légaré, percepteur; Patrick Gendron, commissaire; Auguste Mercier et Joseph Fournier, adjoints; Alexandre Philippon, Joseph Larochelle et Joseph Gendron, inspecteurs.

Association Commerciale Notre-Dame (Manchester)

Les fêtes du 25e anniversaire avaient lieu les 25 et 26 mai. Une soirée au poste Jutras, un banquet au club Alpin couronnaient ce jubilé. M. Adélarde Lemay présida le repas avec les orateurs suivants: Mgr Wilfrid Chartier, P.D., abbé Ernest Brodeur, le

conseiller Roger Brassard, le maire Josaphat Benoit, M. Adolphe Robert et Ernest D'Amours.

On rendit hommage à la mémoire des présidents disparus, MM. Eugène Dubois, Edouard Pouliot, Benjamin-C. Lambert et Georges Paradis. Des plaques souvenirs furent présentées aux anciens présidents, MM. Roméo Champagne, Frank Béliveau, Jean Lamey, Maurice Therrien, Ernest Cloutier, Arthur Camiré, Eugène Morin, Adélard Lemay, Henri Langlois, B.-G. Lambert et Roger Demers.

On évoqua aussi le souvenir du regretté fondateur J.-O. Gélinas qui fut l'âme de ce groupe durant plusieurs années et qui publia "*L'Echo de Notre-Dame ACND*" malheureusement disparu. L'ACND fut établie le 15 avril 1932 et elle compte environ 100 hommes d'affaires.

A l'occasion du jubilé on publia un album bio-photo des membres.

Exécutif: Josaphat Therrien, président; Benjamin-G. Lambert, président honoraire; Julien-A. Boisvert, ex-président; Henri-O. Lemay et Harvey-C. Clément, vice présidents; André Lessard, secrétaire; directeurs Edgar Genest, Roger Desrochers, Leonello Breton, Darie Labrie, Eugène Pouliot, Bernard Prince, Lionel Duval, Armand Comeau et Jean Chrétien.

Société des Concours de Français de Fall River

Dans sa 31ème année, cette société tenait sa réunion annuelle, au club Calumet, le 30 octobre pour tracer le programme du prochain concours. Après avoir dirigé les concours durant plusieurs années, M. Albert Petit se retirait avec les félicitations de ses collègues.

Le nouvel exécutif: Hervé St-Pierre, président; Marcel St-Denis et Mlle Lillian Letendre, vice-présidents; Mlle Gabrielle Michaud, trésorière; Mme Pierre Labonté, archiviste; Mlle Gilberte Letendre, correspondante; Mlle Gabrielle Mercier, secrétaire financière; François Martineau, rédacteur; Léon Gauthier, directeur.

Le bureau de direction comprend: M. Albert Petit, Mme Albert Lévesque, M. Bernard Thérout, M. Hervé Lemaire, Mme Charles Whitehead, M. Gédéon Dufour, M. Ernest Desrochers, Mme Anne-Marie St-Denis, Mme Donat Blanchette, Mlle Annette Martineau et Mme Oscar Plénix.

Les présidents d'honneur sont: Dr J.-Euclide Mercier, Me J.-E. Lajoie, Dr Omer-E. Boivin et M. Albert Petit.

Alliance Française (Manchester)

Les membres se réunissaient pour l'installation des officières le 17 juin, au Manoir Lane à Reeds Ferry, sous la présidence de

Mme Omer Amyot. L'exécutif comprend: Mme Emile Duval, présidente; Mme Jean Leblanc, vice présidente; Mme Franchère Dufort, trésorière; Mme Antonio Desroctaux, secrétaire; Mlle Lucille Nourie, correspondante; Mlle Lucille Chandonnet, Mme Wilfrid Boisclair, Mme Gérard Cullerot et Mlle Alice Coulombe, directrice.

Le banquet annuel avait lieu au Manchester Country Club, le 15 octobre et M. Jacques Sénécal, vice consul de France à Boston, était le conférencier.

Club Calumet (Fall River)

A son assemblée annuelle, le 9 octobre, le club élistait: MM. Armand Bérard, président; Jean-Louis Clapin et Albert-E. Thérour, vice présidents; Horace Leduc, trésorier; Melchior Duquette, percepteur et Bernard Thérour, secrétaire et aussi président des Jeux Calumétistes. Directeurs: Conrad Desmarais, Léo Giguère, Louis Lavoie, Armand Lussier, Adélar Perron, Arthur Prévost, Marcel St-Denis, Roland Desmarais et Hervé St-Pierre.

Club Canadien de Miami (Floride)

Le 23 septembre, en l'église du Gesu à Miami, on célébrait l'anniversaire de ce club et le R. P. Conrad Lebel, o.f.m. prononçait le sermon.

Cercle Saint-Louis (Lowell). (1932-1957)

Fête du 25e anniversaire célébrée le 10 novembre. Fondé par feu Mgr Labossière, il fut organisé avec le dévouement de l'abbé Arthur Mercier. Ce cercle s'est prêté à bien des manifestations. Il a comme exécutif: Léo Ouellette, président; Neil Landry, vice-président; Edouard Chandonnet, secrétaire; Léo-S. Young, adjoint; Eugène Pépin, correspondant; Léo Beaulieu, percepteur; Donat Dubois, trésorier et l'abbé Richard Lesieur, directeur spirituel.

Caisse Populaire (Crédits Union)

Avec la prospérité du pays, le mouvement co-opératif des caisses populaires se développe. Il n'est pas possible de donner un rapport complet des caisses populaires sous la gouverne des Franco-Américains. Elles dépassent la quarantaine en Nouvelle-Angleterre.

Quelques chiffres donneront une idée de leur progrès. Fondée en 1929, la Caisse L'Ange Gardien (Berlin, N. H.) atteignait \$3,165,000.95; le Crédit Union Immaculée-Conception (Fitchburg) \$2,596,042.14; St-Pierre et St-Paul (Lewiston) \$350,000.00; Ste-Marie (Lewiston) prêts \$206,033.47; St-Louis (Auburn) 346 membres; Knapp (Lewiston), prêts \$119,714.54; Lafayette Credit Union (Hartford) \$255,299.50; Frontenac Credit Union (Lawrence, Mass.); Jeanne d'Arc (Lowell), actif \$4,100,000.00; St-Mathieu (Fall River) \$500,000.00; Ste-Anne (Fall River) \$950,000.00; Caisse Ste-Marie (Manchester) \$7,559,191.65; Credit Union (Central Falls) dépasse \$10,000,000.00.

Fête Patronale

On a signalé d'une façon empressée la célébration de la St-Jean-Baptiste en plusieurs endroits. Au compte des commentaires on écrivait:

A mesure que notre siècle avance, la vie de plus en plus mouvementée fait pâlir bien des valeurs que le passé avait soigneusement respectées. Et puis on se lasse vite de ce qui apparaît pour attendre toujours du nouveau qui doit fuir à son tour.

Il est une coutume cependant qui ne doit pas disparaître chez notre peuple, c'est la célébration de notre fête patronale, la Saint Jean-Baptiste. Il faut qu'elle demeure toujours belle et radieuse comme un point de ralliement, ne fut-ce que pour nous rappeler que nous sommes frères et que nous portons dans nos vies des trésors de famille qu'il ne faut pas abandonner. St Jean-Baptiste est là pour enseigner les leçons de courage et de foi qui nous sont nécessaires!

Que les Franco-Américains n'oublient donc pas cette grave responsabilité qu'ils ont d'être comme Jean-Baptiste les témoins de la vérité et de la vertu. C'est bien cet idéal que chérissaient nos devanciers et qui leur a permis de nous léguer un si puissant patrimoine de civilisation chrétienne. Notre reconnaissance envers eux doit se traduire en déployant un zèle accru dans la poursuite de cet incomparable comportement.

Face à l'avenir, avec des vies profondément honnêtes, et dignes, aimons à nous replier sur ce grand facteur de persévérance qui doit inspirer nos efforts.

Aimons à redire souvent à nos enfants, si bouleversés par le spectacle étincelant de la sensualité, que le Créateur a donné à chacun une seule vie faite à son image et qui devra resplendir un jour dans l'éternité.

De grâce faisons en ce jour un halte profitable et demandons-nous si nous ne gaspillons pas trop de ces jours précieux en remplissant nos existences des grimaces de notre siècle jouisseur.

Que la fête de 1957 soit un autre avertissement solennel qui nous invite à croître dans les sentiers de la fidélité envers notre héritage commun. Demeurons dignes de tout ce que nous avons reçu. Trop des nôtres sombrent dans la médiocrité pour récolter d'amères illusions!

A Lowell, la fête cachait un événement triste. C'était la dernière fois que le journal "L'Etoile" parlerait de la fête. Elle devait disparaître quelques semaines plus tard. On se donna quand

même une belle fête avec édition de fête. Le conseil de ville, sur l'initiative du conseiller Georges A. Ayotte, adressait des voeux et félicitations aux compatriotes de la ville.

La cérémonie religieuse avait lieu en l'église St-Louis de France et l'abbé Georges Duplessis prononçait le sermon. Le banquet avait lieu à la salle Joy sous la présidence de Me Gérard H. Bouvier, avec le Dr Armand Picard (Woonsocket) comme orateur. On portait l'oeillet rouge.

M. Antoine Clément avait écrit: *"Il faudra surtout prendre soin de conserver à la Saint Jean-Baptiste sa double caractéristique religieuse et française."* Une intéressante émission de fête avait lieu au poste WCAP avec la chorale franco-américaine sous la direction de M. Georges Ayotte. La soirée se terminait par des danses de folklore en plein air.

M. le vice consul, Jacques Sénécal, dira à son tour: *"vous qui êtes restés fidèles à la pensée et à la foi que vous ont enseignées vos aïeux qui sont aussi les miens, vous pouvez être fiers de votre héritage."*

La fête était sous les auspices de l'Union Franco-Américaine sous la présidence de M. Noël Beaudry avec le concours de Mme Anita Hamel, Albert Bergeron, trésorier et un nombreux comité.

A Providence les compatriotes du Rhode-Island, se réunissaient à l'hôtel Biltmore pour le banquet de la fête, lundi soir le 24 juin. M. le consul Charles de Pampelone, le gouverneur Roberts, le lieutenant gouverneur Armand Côté, M. le consul Jean Fournier et Me Jean Marie Bachand étaient les orateurs.

A Rochester, N. H., il y eut défilé et messe solennelle célébrée par le curé André Brunelle et le sermon prononcé par l'abbé Roland Tancrède. Au banquet, M. le représentant Louis-Israël Martel était l'orateur.

Fall River continue la tradition des belles manifestations. Sous les auspices de la Fédération des Sociétés, sous la présidence de M. Philias Garant. La messe avait lieu en l'église Saint-Sacrement et le curé Eugène Dion prononçait le sermon. Le banquet réunissait plusieurs centaines de convives. M. le docteur Frédéric Dupré (Worcester) était l'orateur et le docteur Eugène Dionne, cérémoniaire. Le R. P. Thomas Landry, o.p. et M. le consul Charles de Pampelonne portaient aussi la parole avec plusieurs pièces musicales exécutées. L'Indépendant publie son édition de fête.

M. le consul de Pampelonne prononçait au poste WALE un message de fête, la veille, sur l'invitation de la directrice, Mme Gertrude St Denis. Il disait: *"votre loyauté à vos origines, voilà*

bien ce qu'il y a de plus émouvant pour un Français qui arrive sur ce continent et plus particulièrement officiel de la France.

Le P. Landry déclarait: "Notre vie franco-américaine, si nous voulons la garder, il faut que nous y croyions profondément. Nous devons aspirer à la vivre et nous devons y croire jusqu'au fond de notre être. Nous devons surtout la voir telle qu'elle est, avec ses difficultés et ses misères, comme avec ses réalisations et ses promesses. Nous devons être animés d'une grande foi non seulement dans la survivance, mais dans la vie française elle-même. Nous devons espérer une telle vie pour le bien qu'elle pourra nous assurer. Sans l'espoir, sans la confiance innée, nous sommes impuissants à rien accomplir. "On a rarement ouï dire que celui qui veut qui sait bien vouloir, n'a pas atteint ses objectifs.

La grande essentielle condition, qu'il s'agisse de n'importe quel ordre de choses, est donc celle-ci: Il faut toujours vouloir. Les peuples qui ne veulent pas vivre commettent le péché mortel suprême. Nous vivrons si nous savons le vouloir!

"N'oublions pas surtout, que nous ne sommes pas les seuls à avoir des problèmes, des défections et des misères. Mais notre vie française, soutenue par la vigueur de notre volonté, peut encore triompher des obstacles et connaître un épanouissement consolant.

"La présence française existe en terre d'Amérique depuis 300 ans. Si nous évitons l'erreur d'exagérer nos difficultés et nos problèmes, notre vie française ira de conquête en conquête."

Lewiston. La Ligue des Sociétés voulut se surpasser par une brillante célébration patronale. Un défilé historique fut particulièrement applaudi. La fête avait été préparée par une soirée sociale. La messe fut célébrée en l'église St-Pierre avec sermon par le curé, le R. P. Alexandre Desrochers, o.p.

Le banquet réunissait une imposante assistance. M. Napoléon Savard, président de la Ligue saluait les convives. M. le juge Fernand Despins, présentait les orateurs, le R. P. Desrochers, le maire Georges Rancourt, le sénateur Jean-Charles Boucher et le juge Emile Lemelin, l'orateur invité. M. Raoul Pinette dirigeait la partie musicale. Le Messenger publiait son édition de fête. On répétait partout que ce fut une magnifique célébration.

On signala également le décor artistique et bien exécuté des chars allégoriques qui étaient soumis aux juges Charles Morneau, Fernande Gélinas et Donia Girard. Le résultat fut dans l'ordre suivant: 1. Arrivée des religieuses de St-Joseph en la paroisse Sacré-Coeur (Auburn) en 1948; 2. Bénédiction du Jour de l'An (Ligue du Saint-Nom) paroisse St-Pierre; 3. Evangeline (Dames

de Ste-Anne), paroisse St-Pierre; 4. Notre-Dame du Foyer (paroisse Ste-Famille).

New Bedford. C'est toujours la Ligue des Présidents qui prend l'initiative de la fête. Elle se résume à un repas au pavillon Gaudette à Acushnet avec une belle assistance. M. le président Lionel LeDuc introduit les orateurs, Mgr Albert Bérubé, l'abbé Joseph Martineau et M. J.-Henri Goguen. On salue Mme Abel Plaud, présidente du banquet, M. Gustave Lamarche, trésorier de la ville, M. Albert Moquin, et le représentant Joseph Saulnier.

Springfield. La région de Springfield se donna aussi une belle fête avec le concours des 33 conseils de l'Union. Un imposant défilé se rend à l'église St-Joseph pour la messe solennelle et le sermon par le curé Roméo Rhéaume. Au banquet le docteur André Bélanger présidait et M. Théophile Martin était l'orateur.

Holyoke. Le journal "La Justice" publia son édition de fête et les compatriotes participant en bon nombre à la démonstration de Springfield.

Worcester. La Fédération des Sociétés profitait de ses 25 ans pour préparer une belle fête. Messe en l'église St Nom-de-Jésus avec sermon. Le banquet se déroula à la salle des Elks sous la présidence de Roger Beaulieu. Le docteur Frédéric Dupré était cérémoniaire et le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., l'orateur invité. Un concert termine la soirée sous la direction de Mme M. A. Robert Comeau.

Manchester eut un programme varié sous les auspices du Comité de la Saint-Jean-Baptiste. Messe dans les paroisses avec bénédiction d'une statue de Saint Jean-Baptiste en l'église Ste-Thérèse avec distribution du pain bénit. Dans plusieurs paroisses il y eut aussi la procession de la Fête-Dieu.

Le défilé fut aussi réussi à cinq heures de l'après-midi avec clairons, tambours, gardes et chars allégoriques. Les gardes Jeanne d'Arc et Sacré-Coeur, toutes deux de Lowell se distinguèrent particulièrement. Plus de 3000 personnes assistaient à l'heure sainte sur le terrain du Champ Athlétique. L'abbé Alfred Constant, aumônier du comité présidait, et le R. P. Joseph Vallière, o.m.i., dirigeait le rosaire vivant avec sermon. La chorale St-Antoine dirigé par M. Wilfrid Bonenfant fournissait le chant. M. Joseph Maltais, commentait les exercices au poste WKBR.

La fête était sous la présidence de Benjamin-G. Lambert, avec le concours de MM. Gérard Soucy, Léo-L. Dion, Louis-I. Martel, Armand Verrette et Maurice Fortin, maréchal du défilé. L'Action publiait une édition de fête.

Nashua. Pour la première fois depuis des années, les compatriotes exécutèrent un programme de fête patronale sur le terrain

de la maison de retraites des Oblats à Hudson. Il y avait cortège se dirigeant vers l'autel en plein air. La cérémonie avait lieu à huit heures de la soirée. L'heure sainte fut prêchée par le R. P. Lalemand, o.m.i. Mgr Pierre Gamache présidait la bénédiction et le chant était fourni par la chorale St François-Xavier, dirigée par Charles Cournoyer. Le comité était sous la présidence d'Adé-lard Viens. L'Impartial publiait son édition de fête qui soulignait en même temps le soixantenaire de cet hebdomadaire. *Le Journal Franco-Américain* de Berlin, N. H., publiait également son édition de fête. Suncook célébrait aussi la double fête patronale et paroissiale avec messe solennelle et sermon par l'abbé Adrien Verrette.

Montréal. La fête patronale par excellence se déroule toujours à Montréal, la deuxième ville française du monde. Le défilé qui a établi ce prestige remonte à 1924, alors que la Société St Jean-Baptiste l'organisait sous la direction de MM. Paul Guertin, Thomas Bertrand, Florimond Constantineau et Uldéric Lafrance, sous l'inspiration des réalisateurs, MM. E. Z. Massicotte, J. B. Lagace et Elzéar Roy. Depuis cette date la procession de la St Jean-Baptiste a été un déploiement croissant. Chaque année un thème est choisi pour inspirer la fête. Cette année ce fut "*Sa Majesté la Langue française.*" Ce thème est toujours d'actualité. Une vingtaine de chars attiraient l'admiration de plus de 400,000 spectateurs. On qualifiait le défilé majestueux. La cérémonie religieuse avait eu lieu en l'église St Jean-Baptiste célébrée par S. E. Mgr Gabriel Champagne, p.d. et l'abbé Delorme, ss., prononçait le sermon. S. E. le Cardinal Léger assistait au défilé. Le Devoir publiait un intéressant numéro de fête, comme une "*Alerte à la langue française.*" La fête était sous la direction du président Paul Guertin, avec le concours de MM. Thomas Bernard, Florimond Constantineau et Ulric Lafrance.

Au grand banquet de la fête, Me Paul Massé, président de la Société du Bon Parler Français, l'orateur invité, préconisait un "vaste mouvement de refrancisation."

Québec. La fête patronale entrait brillamment dans le programme du congrès de refrancisation qui se déroula à Québec. S. E. Mgr Omer Garant célébrait la messe, et le R. P. Benoit Paris, o.m.i., prêchait. Le défilé comprenait 27 chars allégoriques et la fête se terminait par une cérémonie à la croix Jacques-Cartier, place Saint-Malo et un festival de la chanson et de la musique au Colisée.

Partout au Canada français des manifestations pleines de vie rappelait la consigne fixée par S. E. Mgr Roy à savoir que "le temps est venu pour nous de réagir; la force de l'inertie qui jadis

et dans une certaine mesure a pu être un facteur de résistance ne saurait désormais que nous desservir terriblement.”

A Los Angeles, en Californie, c'est l'inattendu. La colonie française sur la côte du Pacifique célébrait la fête patronale, le 30 juin, avec grand succès. Plus de 2000 personnes assistaient à cette manifestation sous la présidence de M. Alexandre Cherrier. On y remarquait une soixantaine de compatriotes de Lewiston en résidence dans ce pays de soleil.

Dans le programme souvenir on relevait des noms comme suit: M. et Mme Albert Parent, J.-R. Thibodeaux, Louis Gayet, Dr D.-R. Richard, Mme Poirier, Marcel et Jeanne Mouliot, Oscar Robin, Roland St-Hilaire, Dr J.-A. Galipeau, Omer L'Heureux, Me Charles Thomasset, Maurice Labonté, Emile Latendresse, Laurence Gaillet, M. Antonio Dostie, etc.

Concours et Festivals

Les concours et les festivals chez nos écoliers sont encore de précieux moyens pour faire aimer, parler et chanter notre langue. Partout où ils ont lieu, il laissent une semence de fierté et nos jeunes sont plus en mesure d'apprécier le grand trésor qu'ils portent dans leurs âmes. Certaines de ces manifestations sont encore de splendides attestations où l'art et la diction démontrent le succès des éducateurs et les talents des enfants. Il faudrait multiplier partout ces initiatives.

Il est donc important d'enregistrer ces manifestations pour attester qu'il y a encore de beaux efforts qui se sont possibles pour intensifier notre persévérance franco-américaine par la conservation et l'embellissement de notre langue chez les jeunes.

Antoine Clément écrivait: *"Ces concours sont un précieux stimulant pour la jeunesse étudiante de chez nous. Ils engagent les élèves et étudiants à un travail plus considérable, à une saine émulation et à une étude plus attentive de leur vocabulaire français quand ce n'est pas de leur histoire, de leur composition française et autres sujets . . . et les connaissances de surplus acquises sont un précieux trésor disponible à l'occasion plus tard dans la vie ou dans l'orientation vers une carrière."*

Concours des Artisans. Plus de 5000 écoliers des septième et huitième années de 81 écoles paroissiales de la Nouvelle-Angleterre prenaient part à ce concours du 1er novembre au 15 décembre 1956. Le thème de la composition était *"Mon passe-temps favori."*

Ce concours était sous les auspices de la Société des Artisans. Il avait pour animateurs, M. le juge Fernand Despins, le docteur Armand Picard et M. Euclide Gilbert. Les lauréats de ce 6e concours furent proclamés dans les diverses régions. Le jury était composé de membres de la Commission Scolaire catholique de Montréal sous la direction de M. Lorenzo Larouche.

Dans la région du New Hampshire les gagnants: Doris Martin, Ste-Marie (Manchester), Roger Collins St-Edmond (Manchester), Sherry Martone, Présentation (Hudson), Carol-Ann Lepage, St-Régis (Berlin), André Normand, St Jean-Baptiste (Manchester), Ruth-Anne Letendre, St Jean-Baptiste (Suncook, N. H.), Florient Horion, St-Augustin (Manchester).

Dans le Maine: Joline Landry, St-Pierre, (Lewiston), Richard Roy, Ste-Famille, (Lewiston), Arline Gosselin, St-Augustin, (Augusta), Janet Lavigne, St-Pierre (Lewiston), Anne Gilbert, St-Augustin (Augusta), Pierre Coté, St-Augustin (Augusta), Louis Proulx, St-Pierre (Lewiston), Joyce Lemieux, St-André (Lewiston), Dolorès Fournier, St Jean-Baptiste (Brunswick).

Dans la région de Worcester: Louis Mondor, St-Joseph (Worcester), Ruth Lachance, St-Nom-de-Jésus (Worcester), Gloria Plasse, Ste-Anne (Webster), François Delage, Ste-Marie (Spencer), John Finn, Bon Pasteur (N. Uxbridge), Doris Dubé, Ste-Marie (Spencer), Jeannine Poirier, St-Joseph (Fitchburg).

Région Rhode-Island et Massachusetts est: Evelyn Pepin, St-Louis, (Woonsocket), Paul Gendron, Ste-Anne (Woonsocket), Cécile DeRoy, Notre-Dame (Central Falls), Laurette McNeil, Notre-Dame (Central Falls), Joan Clément, St-Joseph, (Salem), André Charpentier, St-Mathieu (Central Falls), Virginie Hénault, Ste-Anne (Lawrence) et André Ouellette, Ste-Anne (Woonsocket).

A Lowell, en plus, sous l'initiative de la locale Tancredè Blanchette, un concours d'épellation, sous la direction de M. Paul-H. Blanchette, réunissait plus de 1200 écoliers, le 5 mai en l'auditorium de Lowell High School. Ce concours suscita le plus vif intérêt et il était dirigé par M. Gérard Arguin, président de la région Maine - New Hampshire. Les lauréats: Elaine Goyette, Académie St-Louis (Lowell), Paul Bolduc pour le cours supérieur et Doris Lacourse, Ste-Thérèse (Dracut) pour le cours élémentaire.

Les lauréats du grand concours étaient ceux de 1956 dont les noms furent publiés pour la fin de l'année scolaire 1957.

Le 15 septembre, plusieurs de ses gagnants étaient reçus à Montréal par Me René Paré, président général, en présence du Maire Jean Drapeau, de S. E. Mgr Laurent Morin, évêque auxiliaire, de Mgr Donat Godin, aumônier général et de plusieurs officiers de la société.

Concours de la Fédération Féminine. Le 3e concours oral de la Fédération Féminine se déroula en novembre sous la direction de Mme Louis Jacques. Il comportait trois catégories de concurrents avec les sujets suivants: primaire, "*Ce que je connais du Canada Français*", supérieur, "*Figure religieuse historique de Nouvelle France*", collègue "*Le civisme franco-américain*."

Une première épreuve régionale, obtenait les candidats pour le concours final, l'élève devant parler durant 2 minutes sans notes et répondre aux questions de l'interrogateur. Les candidats se réunissaient à Worcester pour la finale le 29 novembre. Mme Abel Plaud était la directrice du concours.

A Manchester, le concours régional eut lieu le 3 novembre à la salle Ste-Cécile sous la direction de Mme Lucien Jean et un jury composé de l'abbé Wilfrid Paradis, Mlle Aliette Jacques et le docteur Louis-Philippe Gagnon. Les gagnants: *primaire*: Lucille Thobodeau, Présentation (Hudson), Ovide Corriveau, St-Georges (Manchester), Claire Lessard, St-Antoine, (Manchester); *secondaire*: Marie France Audette de la Pointe, St-Georges (Manches-

ter), Elaine Caron, St-Antoine (Manchester), Louise Lemay, Présentation (Hudson); *collège*: Marcelle Houle, Notre-Dame (Manchester) et Estelle Auger, Rivier (Nashua).

A Aldenville, Mass.: *primaire*: Donald Picard, Notre-Dame (Easthampton), Janice Mailloux, Ste Jeanne d'Arc (Aldenville), Armand Hamel, Mont Carmel (Willimansett); *secondaire*: Lorraine Faille, Précieux-Sang (Holyoke), Christine Morrisette, Technical High (Springfield, Mass.), Alice Champagne, Cathedral High (Springfield); *collège*: Adèle Paquette, Our Lady of Elms et Francis Bisallon, Williams College. Les juges étaient M. Edmond Trudeau, Mlle Marguerite Bourdeau, Henri-F. Gagnon et Mlle Clémentine Poirier, directrice.

D'autres concours régionaux eurent lieu à Lowell, New Bedford, Lewiston, Waterbury, Bristol, Biddeford et dans le Rhode Island.

Dans la région de Worcester: *primaire*: Laurentia Lemay, Ste-Cécile (Leominster), Denise McQueen St-Rosaire (Gardner), Lucille Roy, Bon Pasteur (Linwood); *secondaire*: Robert Côté, Assomption, (Worcester), Josette Beaulieu, Ste-Anne (Marlboro), Janice Cadorette, Académie Venerini; *collège*: Gilbert Marcotte, Holy Cross (Worcester), Paul Archambeault, Assomption (Worcester) et Alice Chenette, Anna Maria (Paxton).

Le concours final réunissait une trentaine de concurrents qui se partagèrent les prix en présence de plus de 400 personnes dans l'auditorium de la Maison Française à Worcester.

Lauréats: *primaire*: Lucille Thibodeau, Présentation (Hudson), Léo Turcotte, Ste-Anne (Woonsocket) et Donald Picard, Bon Conseil, (Easthampton); *secondaire*: Robert Côté, Assomption (Worcester), Marie France Audette de la Pointe, St-Georges (Manchester) et Pauline Caron, Académie de Putnam; *collège*: Gilbert Marcotte, Holy Cross (Worcester), Paul Archambault, Assomption (Worcester) et Alice Chenette, Anna Maria (Paxton).

Le jury comprenait, Mlle Marine Leland, Mlle Lienne Tétrault, Mme Luigi Pinacoli, M. R. Joseph Racine et Mme Reine Malouin.

Concours de la Société des Concours (Fall River)

Le 31^e concours de français de la Société des Concours était couronné le dimanche 5 mai, en l'auditorium de l'école Ste-Anne, devant une assistance enthousiaste, sous la présidence de M. Albert Petit. En remerciant les parents, les concurrents et les bienfaiteurs du concours *l'Indépendant* qui avait fait de beaux appels déclarait avec combien de raison, "*En vous abonnant à votre journal français, enrôlez-vous parmi ceux qui ne veulent pas assister à la disparition de notre héritage précieux. Il appartient cet héritage, à la génération montante. Ne permettez pas qu'il lui soit dérobé.*"

La partie finale du congrès se déroula fidèlement suivant le programme et des centaines d'écoliers prirent part. La séance des lauréats eut donc un beau succès. Grand ami des concours le P. Landry apportait son message d'encouragement.

Le concours de Fall River est devenu une véritable institution. Il comporte trois séances qui ont lieu dans les salles du Club Calumet. La première partie, le 8 mars comprenait: Travail sur le pluriel, sur les anglicismes, participes passés, adjectifs et traduction de l'anglais au français. La deuxième partie, le 22 mars; phrases à compléter, travail sur les futurs, sur le féminin, contraires, traduction du français à l'anglais. La troisième partie, le 29 mars; travail sur les synonymes, verbes à rétablir à leur temps propre, épellation française et dictée.

De sorte que les épreuves sont de sérieux efforts qui supposent l'étude et une connaissance assez poussée du français d'après le programme suivi dans les écoles.

*Concours de la Ligue des Sociétés
de Lewiston - Auburn (Maine)*

Un concours de composition française fut offert aux élèves de 8e année des écoles de la région par la Ligue des Sociétés. Il comportait les sujets: "Pionniers français — Vie canadienne française — faits concernant notre liberté aux Etats-Unis — faits concernant l'actualité à Washington ou dans le pays en général — la nécessité de savoir deux langues ou autres sujets concernant notre pays, ou les coutumes, ou la vie des franco-américains ou des canadiens français. La composition était fixée de 150 à 200 mots.

En plus des récompenses, les gagnants eurent leur photo et composition publiées dans le journal *Le Messenger* avec émission au poste WCOU. Le concours suscita un grand intérêt chez les écoliers.

Un concours d'épellation au poste WCOU eut lieu aussi le 5 mai sous la direction de la Ligue des Sociétés. M. le juge Fernand Despins en était le directeur. Plusieurs gagnants furent proclamés. Le concours avait lieu dans l'auditorium de l'hôtel de ville.

*Concours du Conseil Chagnon 120,
Union St-Jean-Baptiste d'Amérique (Biddeford, Me.)*

Un concours de composition française fut offert aux élèves de 4e année des écoles supérieures de cette ville par le Conseil Chagnon. La composition de 500 mots avait pour thème: "*Le rôle du franco-américain d'aujourd'hui sur le plan religieux, social et civique.*" Les élèves des écoles St-Louis et St-Joseph y participèrent avec succès, le 5 mai.

*Semaine Française au Collège Seton Hall,
Greensburg, Pa.*

Pour la 13^e année consécutive, Sr Marie-Elise Blouin organisait la semaine française, 21-28 mars, sous les auspices du cercle Lizieux de ce collège. Il y eut conférences, concert, émissions au poste WHJB, cinéma, exposition, réceptions, et études qui réunissaient de beaux auditoires. Les officiers du cercle sont Nicole Verdier, présidente; Ina Moran, vice présidente; Rosemarie Baratta, secrétaire; Mary Wilson, trésorière.

*IV^e Congrès de la Langue Française
à l'Académie Ste-Anne de Marlboro*

Grâce au zèle de Mère Marie Grégoria, les soeurs de Ste-Anne dans le Massachusetts exécutaient avec leurs élèves, le IV^e congrès de la langue française pour obtenir encore un magnifique succès, le 14 avril dans l'auditorium de l'Académie Ste-Anne à Marlboro. Il suffit de reproduire le communiqué qui résume les échos de ce congrès.

Les drapeaux flottent à grand mât: l'Académie Ste-Anne ouvre son 4^e Congrès de la Langue Française.

Soeur Marie-Grégoria, supérieure de l'Académie, désireuse d'assurer notre pérennité française, prolonge ce magnifique mouvement inauguré par sa devancière, Soeur Marie-Hélène-du-Sauveur.

Dès neuf heures du matin des contingents joyeux affluent vers l'auditorium. Les congressistes sont accueillis, à dix heures, par les pianistes qui exécutent avec brio une pièce musicale des plus artistiques. Sous la présidence de révérende Mère Marie-Louise-Ida, supérieure provinciale, s'ouvre la séance de l'avant-midi. Pendant le chant du Ralliement, circulent de gentils programmes enjolivés d'une délicate composition fleurdelisée oeuvre de notre habile artiste, Soeur Marie-Louis-Arthur.

Démontrer d'une façon constructive et pratique la nécessité du français pour la jeunesse Franco-Américaine, fut l'idée commune du congrès; mais il a fallu donner une certaine limite à ces assises. D'où la nécessité de restreindre celles-ci à un sujet général déterminé qu'on a résumé en se servant des paroles de Monsieur Adolphe Robert: "Le VERBE FRANÇAIS doit continuer d'être parlé, enseigné, écrit et chanté." Tout le programme corrobore cette assertion. Après la lecture du procès verbal des activités de français de la Province, les élèves du troisième cours de l'Académie inaugurèrent la séance de l'avant-midi en mettant en vedette sous le titre: "Autrefois, Aujourd'hui" le renouveau pédagogique qui se manifeste dans nos écoles actuellement. C'est une ancienne maîtresse

d'école qui n'en revient pas de la méthodologie de nos jours. Mais tout compte fait elle change son fusil d'épaule et constate avec enchantement que les programmes d'études sont excellentement adaptés aux nouvelles conditions de vie si nous voulons que la jeunesse franco-américaine grandisse.

En coeur, on chante: "Alouette modernisée." La troisième représentation du programme est confiée aux élèves de l'école St-Jacques de Manville, Rhode Island, qui nous font assister à une "leçon de français illustrée." Chacun met à contribution le meilleur de son talent pour rendre intéressant ce dix minutes de classe au travail.

"C'est à l'oeuvre qu'on connaît l'artisan" dit-on. Le sketch: "Magasin moderne" rendu par les élèves de l'école Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Ware, Massachusetts, démontre la vérité du dicton en présentant sous forme d'étalage une leçon active de vocabulaire — ce qui confère au magasin d'occasion sa valeur pédagogique.

Le programme change de clef avec "Intermède pendant une fête du Mardi-Gras." Les étudiantes de la troisième année de l'Académie Ste-Anne évoluent sur la scène en racontant avec un franc succès l'origine du mardi-gras.

Une comédie "La surprise d'Isidore" interprétée avec beaucoup de talent par les élèves du huitième degré de l'Académie Ste-Anne figure en finale au programme de la séance de l'avant-midi. Le ton franchement comique n'enlève rien à la diction qui reste appliquée.

A deux heures de l'après-midi, la salle académique se remplit de nouveau d'une foule vibrante et attentive pour la deuxième partie du programme, présentée avec une perfection qui ne cède en rien à la séance du matin. Les sujets traités évoluent dans le même sens.

Monseigneur William Drapeau, P.D., curé de St-Jean-Baptiste de Lynn, accepte le siège présidentiel. La chorale de l'Académie Ste-Anne, soutenue par un accompagnement d'orgue, exécute l'hymne: "Dieu règne aux Cieux" qui sert d'ouverture. Après le chant de Ralliement et celui de la Survivance, Mademoiselle Gloria Houde, présidente du Parler Français à l'Académie, lit l'adresse et dédie le congrès aux Sociétés franco-américaines. Puis les élèves de la troisième année de l'école du Précieux-Sang de Holyoke, Massachusetts, mettent en scène "La dernière classe" de français d'Alsace et instinctivement la question se pose: "Voudrait-on que la chose nous arrive ici en Nouvelle-Angleterre?"

Avec une grâce remarquable les élèves de la première année de l'Académie Ste-Anne jouent un extrait de "Robin et Marion"

puis les graduées chantent en guise de prélude patriotique "Reviens Dollard."

Dans une allocution, Monsieur Henri Leblond, une des sommités présentes, fait un exposé très clair du but du mouvement de la Jeunesse franco-américaine, de ces habitants qui sont catholiques, citoyens américains à l'âme et aux traditions françaises qui veulent intégrer leur vie catholique et française à leur civisme américain.

Le programme se poursuit avec un intérêt soutenu. On applaudit le Bourgeois Gentilhomme dont la deuxième année de l'Académie Ste-Anne tient le rôle; puis la quatrième année de l'école St-Jean-Baptiste de Lynn nous introduit dans "Les salons littéraires du 18^e siècle." Ensuite nous écoutons l'étudiant R. Leroux de l'école St-Nom-de-Jésus de Worcester, Massachusetts, qui nous raconte fort bien "Une page de Petite Histoire" celle de son école devenue la Centrale pour les Franco-Américains.

Avec une grâce charmante les Paxtonnettes du Collège Anna-Maria font passer sur l'assemblée "une brise folklorique" aux gais refrains de la vieille France.

Comme pièce de résistance les graduées de l'Académie présentent une étude sur "Le renouveau catholique depuis un siècle." Une scène de "La nouvelle idole" de François De Curel terminait en beauté les assises du congrès.

Après le chant du "Baiser de la Langue française" Monseigneur William Drapeau tira la leçon du congrès en s'appuyant sur le discours de Pie XII à la jeunesse des écoles secondaires. "Votre culture française, dit-il, sera parfois nécessaire, souvent utile dans la vie, toujours au service de la civilisation chrétienne qui doit contrôler le monde scientifique sans quoi c'est la ruine."

Le congrès émet le vœu de tenir ses assises dans une autre localité de la Province pour avoir encore un plus grand rayonnement. En effet, les paroissiens pourraient y participer et par là s'intéresseraient davantage à la cause de la culture française. Ainsi le congrès serait amené à jouer plus efficacement son rôle.

Espérons que l'événement du jour activera les sentiments d'un patriotisme franchement sincère.

Festival de la Chanson à Fall River

La Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River exécutait son IV^e festival annuel, le 3 mars, en l'auditorium Ste-Anne de cette ville. Il remporta un vif succès.

La chanson française demeure pour nous un moyen puissant pour conserver sur les lèvres de nos enfants avec des vocables

harmonisés le souci d'enrichir leur diction. Fall River demeure actuellement notre seul centre qui organise son festival avec son concours en plus. Les résultats sont merveilleux. Il faut souhaiter que d'autres centres suivront cet exemple. Qui n'aime pas à entendre chanter nos chers petits dans la langue des aïeux.

Il faut donc féliciter la Fédération hautement pour ce beau travail. Un programme exquis se déroulait avec une séance spéciale pour à laquelle assistaient des milliers d'écoliers.

Pour éliminer une concurrence qui s'avère parfois très compliquée, l'oeuvre du Festival se donne pour but de multiplier les bourses d'études chez les écoliers méritants. L'Indépendant donna une belle publicité. Durant plusieurs jours on récitait le défilé de tous les participants de chaque école.

Le programme comportait: 1. "*Hymnes nationaux*" chantés avec l'appui de l'orchestre Jésus-Marie; 2. "*Bienvenue 1957*" — "*Invitation à chanter la bonne chanson*", (Chant: Thème du Festival), Ecole St-Sacrement; 3. "*Hirondelle et Papillon*" (Gaboriau-Pourny), Ecole Notre-Dame; 4. "*When You Wish Upon a Star*" (Washington-Harline), orchestre; 5. "*Maman*" (Max Blot-Yvain, Ecole St-Roch; 6. "*Mon coeur et ma rose*" (Jacquet-Rose), Ecole St-Jean-Baptiste; 7. "*Concerto à Cordes*" (Merlin), Ensemble à Cordes; 8. "*Les Roses Blanches*" (Pothier-Raiter), Ecole Ste-Anne; 9. "*C'est un oiseau qui vient de France*" (Soubise-Boissière), Ecole St-Sacrement; 10. "*Grand'maman Fanchon*" (Botrel), Ecole St-Mathieu; 11. "*Au bois du Rossignolet*" (Noel-Gallon), Académie Jésus Marie. 12. "*Violons dansants*" (Winkler-Edwards, orchestre; 13. "*Le printemps*" (Karl-Jouret), Académie Dominicaine; 14. "*Amis au revoir*" (Gadbois-Larrieu), école St-Sacrement; 15. "*Eperon d'or*" (Weber), sortie, orchestre.

Le président, M. Hervé St-Pierre remercia les participants et les bienfaiteurs. Un programme détaillé publiait tous les noms et cela provoque toujours une grande satisfaction chez les écoliers.

Alliance des Journaux Franco-Américains de la Nouvelle Angleterre

Née la veille du 2e congrès de la Langue Française en 1937, l'Alliance a atteint ses vingt ans. Elle n'eut jamais pour but de faire vivre tel ou tel journal mais bien de favoriser la solidarité entre les éditeurs, propriétaires, rédacteurs et amis de nos journaux. Elle représente donc l'un de nos principaux facteurs de survivance. Elle devait s'attendre à une existence assez difficile mais elle a tout de même rendu de beaux services et elle a tenu à l'affiche l'existence de notre presse. Même s'il nous faut voir disparaître nos publications, l'Alliance ne continue pas moins sa mission de propagande en faveur de nos imprimés. Elle compte actuellement une vingtaine de publications, journaux, bulletins et revues.

Sous la direction de son infatigable président, M. Wilfrid-J. Mathieu, l'Alliance tenait sa réunion annuelle à Boston, le 20 janvier. On profite de cette occasion pour remettre aux administrateurs du journal "*L'Etoile*" (Lowell), une citation soulignant les 70 ans de ce journal. M. Antoine Clément recevait l'hommage au nom des propriétaires. M. Jacques Habert de France-Amérique (New York) était l'invité. Il apportait à l'Alliance l'appui de son hebdomadaire bien connu.

L'Alliance élisait son nouvel exécutif, Wilfrid-J. Mathieu, président; Théophile Martin, vice-président; Joseph Fontaine, M.S., secrétaire et Léonard Remy, trésorier.

Comme février est le mois de la presse catholique, le président rappelait que "*le journal français en plus d'être une éducation est aussi un drapeau de ralliement dans les centres franco-américains.*" On écrivait dans "*L'Union*", "*nos pères avaient parfaitement compris le besoin absolu de la feuille imprimée de langue française pour entretenir, conserver et propager notre héritage culturel. Cette conviction les encourageait à la lutte en faveur de la presse franco-américaine.* Un documentaire établissait qu'il se publie dans le monde plus de 340 quotidiens en français avec 15 millions d'exemplaires et plus de 7000 hebdomadaires.

Au mois de mai, l'Alliance dirigeait la souscription de la *Fraternité Française* en Nouvelle Angleterre sur l'invitation du Conseil de la Vie Française en Amérique. M. Mathieu rappelait que "*le Conseil a depuis longtemps compris la situation complexe de la Franco-Américanie. Il connaît également à fond nos problèmes et les difficultés qui nous entourent, surtout notre manque de volonté à réagir. Le Conseil a cependant confiance en nous et croit que notre bloc est indispensable au progrès de la grande famille française que nous constituons en Amérique . . .*"

Au mois d'octobre, le Conseil désignait M. Wilfrid-J. Mathieu, **président de l'Alliance** au nombre des titulaires de l'Ordre de la Fidélité Française. La maladie du président suspendait la réunion d'avril et le pèlerinage à Enfield. Cependant, le 18 octobre, l'Alliance tenait une réunion spéciale à Woonsocket, à l'occasion du IV^e congrès des Franco-Américains. Plusieurs prenaient part aux délibérations sous la présidence de M. Mathieu. Enfin au mois de janvier, à la demande du Comité d'Orientation, M. Mathieu réunissait à Boston les directeurs de la radio franco-américaine en vue de favoriser la réorganisation de l'Alliance Radiophonique Française.

La Floride Française. (Miami, Floride). Fondée en février 1955, cet hebdomadaire continue son travail sous la direction de M. Edmond Goulet avec administration fixée à Miami. Le journal célébrait son deuxième anniversaire en octobre au club Canadien de Miami.

Au mois d'août, M. Goulet accompagnait quatre demoiselles déléguées dans un voyage de bonne volonté à travers la Nouvelle-Angleterre et le Québec. Le but était de faire connaître le journal et lui attirer des sympathies de la part de ceux qui se rendent en Floride. Partout on fut accueilli avec bienveillance. *L'Action Catholique* écrivait, "*partout où existe un noyau de français, il est bon qu'il s'exprime. Quoi de plus naturel que par le truchement d'un journal. Ceux qui assument les frais de sa publication font oeuvre patriotique. Longue vie à La Floride Française,*" "*le lien qui unit résidents et touristes de langue française en Floride.*"

L'Etoile (1886-1957). Au mois de janvier, *L'Etoile* recevait de l'Alliance, une plaque hommage, une citation pour souligner ses 70 ans. Les administrateurs ne se montraient pas auxieux de recevoir cet hommage et ne furent même pas présents. Dans les milieux avertis l'on savait que le journal était voué à la disparition. On en avait décidé sa fin et la plaque retarda sa mort de quelques mois.

Dans un avis laconique, en première page du 94^e numéro de la 71^e année, les propriétaires annonçaient la suspension de la "*publication.*" C'était la fin de *l'Etoile*. La nouvelle fut accueillie avec regret. Antoine Clément avait écrit "*pour nous Francos de Lowell, qui préparons un centenaire . . . le journal reste le guide le plus sûr dans cet acheminement des dix dernières années . . . et même si l'Etoile n'est que l'ombre d'elle-même elle restera tant qu'elle existera, selon l'esprit de ses fondateurs et de ses continuateurs et de ses directeurs, un exemple de ce que doit être la presse franco-américaine.*"

Il fallait s'attendre à des commentaires. "*L'Indépendant*" écrit: "*plus lamentable encore que cette disparition est l'impression qu'elle va laisser . . . rien n'est plus contagieux que le défaitisme.*"

La Justice (Holyoke) ajoute "avant qu'il ne soit trop tard, les Franco-Américains de Lowell font mieux de se réveiller de leur torpeur et de lancer un mouvement en faveur d'un hebdomadaire qui remplacerait la défunte Etoile puisqu'il en coûte trop cher pour la faire briller sur la franco-américanie.

Antoine Clément qui était le rédacteur vibrant de l'Etoile et non le propriétaire y alla de son explication "c'est une part de notre héritage que nous avons gaspillé et qui s'en est allée. Et la faute n'est pas aux autres, mais à nous mêmes devenus inconscients de nos intérêts primordiaux." M. Clément n'oublie pas qu'il a brusqué bien des susceptibilités.

France-Amérique (New York) ajoute "il est toujours triste de parler de la disparition d'un confrère, c'est un peu écrire l'éloge funèbre d'un parent . . ." L'Action (Manchester) avec son refrain "la dernière page de français dans le foyer" cite les noms illustres des rédacteurs qui ont dirigé l'Etoile. Le Messager (Lewiston) ajoute ses regrets.

Mais dans tous ces commentaires, rien pour justifier cette mort qui n'est certainement pas héroïque. Aucun hommage à l'adresse des administrateurs. Car tous savent que ce sont ces derniers qui ont perdu le souffle et non pas l'Etoile. Pour compléter ce tableau, il importe peut-être d'ajouter ici les propos d'un observateur assez judicieux:

"Au sujet de nos journaux il faut faire la part entre propriétaires et rédacteurs dont les salariés. Notre presse existe depuis un siècle. Elle a fait vivre bien du monde, ses employés et ses propriétaires dont plusieurs qui ont atteint une belle aisance que ne connaîtront jamais la plupart de leurs humbles et fidèles lecteurs."

"On a souvent blâmé l'indifférence des nôtres vis-à-vis de leur presse . . . entendu. Mais qu'est-ce que les propriétaires en général ont fait pour améliorer leur sort? On a vu en plusieurs circonstances des administrations qui laissaient les ateliers tomber en ruine pour produire des journaux à peine imprimés à cause du mauvais outillage! Quelles initiatives de la part des éditeurs pour rencontrer leurs clients, leurs annonceurs, leur personnel afin de mieux équilibrer le sens de leur entreprise commerciale et patriotique par surcroît."

Pour ne pas sacrifier quelques centaines de dollars d'outillage périmé qui auraient pu être converti en actif, on priva des populations d'une publication et on s'est ensuite assis sur la race pour déplorer son ingratitude. Ne serait-il pas préférable, que de purs étrangers s'emparent de notre presse au point de vue affaires, pourvu que le sens de notre presse soit conservé . . ."

Evoquons la fin de certains de nos journaux. L'Avenir National (Manchester) dont les administrateurs intraitables ont préféré la banqueroute plutôt que de s'entendre avec ceux qui croyaient dans l'existence de notre presse. Et sur toute la ligne, peu de nos jeunes ont pu rêvé une carrière dans le journalisme parce que dans les domaines de la rédaction et de l'annonce on offrait des situations da famine . . . Sans doute il y a eu de nobles exceptions . . .

Est-ce vraiment notre peuple qui a manqué . . . ou ne sont-ce pas ceux qui se sont emparé de ce bastion de notre vie française pour en vivre et qui ont refusé de marcher de l'avant en réduisant leur entreprise à un patrimoine de famille.

Un marchand sur la rue ferme ses portes et la populations ne verse pas de larmes parce qu'il n'a pas su affronter la concurrence! La plupart de nos journaux ont vu le jour parce que leurs initiateurs voulaient d'abord vivre n'ayant pas de situation. Aussi longtemps que le journal se porte bien, très bien, mais s'il y a fléchissement dans l'annonce ou l'abonnement, immédiatement, notre peuple est ingrat . . . mais où sont donc les énergies nécessaires à toutes les entreprises d'affaires.

L'Etoile est disparue comme tant de nos journaux, non pas qu'elle manquait de souffle, car les mêmes problèmes et les mêmes raisons justifieront toujours son existence, mais parce que ses administrateurs ne croyaient plus dans l'importance de notre presse, autrement, ils auraient convoqué des compatriotes pour étudier le problème et lui trouver une solution sans perdre des dollars. Quand on a en main un bastion vital de notre comportement culturel, et que l'on en a vécu pendant 70 ans, on ne liquide pas une pareille entreprise sans une consultation d'honneur. Personne s'indispose contre les administrateurs de l'Etoile, c'était leur propriété. Ils ont voulu sa disparition. Il reste qu'ils n'ont pas facilité la reprise d'une oeuvre qui nous est nécessaire.

D'autres journaux disparaîtront pour les mêmes raisons. On alléguera toutes sortes d'excuses mais au fond on ne touchera jamais le véritable "bobo", c'est que les démissionnaires n'auront pas voulu faire de leur entreprise une affaire solide et payante pour tous.

Pour ceux qui s'occupent de notre presse sincèrement, chaque fois que l'une de nos publications a perdu la vie, on a regretté le fait amèrement mais rarement a-t-on adressé des condoléances aux administrateurs car ces morts étaient simplement des abdications . . .

Ceux parmi les franco-américains qui cherchent toutes les excuses pour justifier leur défection se réjouissent de cette situation dans une attitude de "I told you so", mais il reste ceci, quand un

compatriote veut gagner sa vie à même les grands leviers de notre vie franco-américaine, il devrait avoir à cœur de ne pas délapider ces oeuvres après qu'il a réussi grâce à ces mêmes oeuvres. Dans cette attitude, il devient horriblement laid . . . et misérable. Aussi il faut reconnaître que tous les embaumeurs et les destructeurs de la race, qui, très souvent en ont le plus souvent profité, ne sont pas un actif pour nous, . . . mais tout cela n'empêche pas d'affirmer que notre presse est nécessaire et qu'il faut lui souhaiter un nouveau souffle dans tous ses secteurs . . ."

Le Messenger (Lewiston). L'aîné de nos journaux entrait fièrement dans sa 78 année avec les hommages de toute la franco-américanie.

L'Indépendant (Fall River). Ce quotidien compte 72 ans. A son sujet *L'Action* écrivait: "la somme de sacrifices de toute nature, d'efforts héroïques, d'idéalisme bien fondé contenue dans ces 72 années de journalisme en Nouvelle Angleterre, nul ne peut la comprendre à moins d'avoir publié ou rédigé un journal franco-américain. Le vaillant rédacteur en chef résume comme suit son idéal: "Tant qu'il existera, il restera fidèle à cette mission qui est de rappeler sans cesse à nos Francos qu'ils ont reçu un riche héritage de foi et de culture, un héritage ethnique dont la préservation ne saurait nuire en rien à leur dignité dans la société de notre temps et à leurs succès dans la vie."

L'Impartial (Nashua). Le 7 février, cet hebdomadaire se réjouissait de compter soixante années de service. La direction adressait un grand merci à tous ses appuis. Pierre de la Treille écrivait: "soixante années imbues de souvenirs heureux, de succès réalisés . . . de souvenir moins heureux."

En rédaction on lisait "si comme vos pères, jeunes gens et jeunes filles, vous daignez parcourir les colonnes de votre journal, vous verrez la même place accordée aujourd'hui aux questions religieuses, nationales et patriotiques. Aussi en ce jour, notre plus grand motif de fierté, c'est d'avoir tenu malgré, les distances, malgré les fatigues, malgré les ennuis accompagnant, précédant même la montée quotidienne afin de sauver de la mort cet ami de nos traditions en terre américaine, terre que nous aimons de tout cœur et que nous voulons toujours plus belle, plus forte, plus respectée des peuples de la terre."

Un autre collaborateur ajoutait: "en cette glorieuse fête patronale *L'Impartial* doit être fier et avec raison d'accuser auprès de nos populations sa présence fidèle depuis 60 ans. C'est qu'au cours des ans, elle n'a jamais quitté sa voie, à savoir de porter régulièrement dans nos foyers la bonne nouvelle et le pain de la vérité."

Le Journal de Berlin célébrait ses 15 ans avec confiance. Il est l'ami des populations du nord de l'Etat du New Hampshire. Fondé en janvier 1942 au début de la dernière guerre mondiale par les dirigeants de la JOC, cet hebdomadaire avait la satisfaction d'expédier plus de 80,000 copies aux soldats de la région sur les champs de bataille ou ailleurs dans le service. Il eut comme principal animateur l'abbé Alphéri Lauzière avant de devenir la propriété de Joseph Lefebvre en 1946. A la mort de ce dernier en 1956, le journal fut recueilli par le journal, "Le Messenger" (Lewiston) qui en assure la publication. Il a bien envie de vivre et mérite les plus chaleureuses félicitations.

L'Alliance compte actuellement sous son égide les publications suivantes:

L'Indépendant, *Fall River, Mass.*; La Presse, (Edition franco-américaine) *Montréal*; L'Action, *Manchester, N. H.*; Le Courrier de Lawrence, *Lawrence, Mass.*; L'Impartial, *Nashua, N. H.*; La Justice, *Holyoke, Mass.*; Le Journal de Berlin, *Berlin, N. H.*; La Liberté, *Fitchburg, Mass.*; La Floride Française, *Miami, Fla.*; Le Messenger, *Lewiston, Maine*; France-Amérique, *New York*; L'Union, *Woonsocket, R. I.*; Le Canado-Américain, *Manchester, N. H.*; L'Artisan, *Montréal, Qué.*; Le Bulletin F.F.F.A., *Manchester, N. H.*; La Voix Française Rivier, *Nashua, N. H.*; La Société Historique, *Boston, Mass.*; L'Assomption, *Worcester, Mass.*; Celle qui pleure, *Attleboro, Mass.*; Le Missionnaire Oblat, *Colebrook, N. H.*

L'Action Catholique (1907-1957). Québec. L'Action Sociale, devenue L'Action Catholique en 1915, célébrait son cinquantenaire le 21 décembre. Fondée par mandement pastoral par le cardinal Bégin, ce grand journal catholique, sous la direction initiale de Mgr Paul Eugène Roy prenait, dès sa parution, une ascendance dans la presse catholique en Amérique qui n'a pas cessé de grandir avec les années. Ce journal a contribué à élever considérablement le niveau de toute la presse du Canada Français et à ce titre on lui doit un tribut de profonde reconnaissance.

Des éditions cinquantenaires ont rappelé le progrès de l'oeuvre ainsi que le développement de la vie dans tous les domaines depuis 50 ans. On a pu écrire à son sujet cette phrase qui en dit long: *sa seule existence constitue un facteur de salubrité et d'équilibre.*" L'Action Catholique pénètre dans des centaines de nos foyers. Elle est le journal par excellence pour conserver le lien entre nous et le Québec. Longue vie à ce géant de la presse catholique et française en Amérique et à ses administrateurs.

Alliance Radiophonique Française

lier Congrès, 18 octobre 1958

Le 16 janvier, sur l'invitation du Comité d'Orientation, la plupart des directeurs de programmes d'émissions françaises en Nouvelle-Angleterre se réunissaient à l'hôtel Lenox à Boston en vue de réorganiser leur alliance fondée en 1950.

En convoquant cette réunion au nom du Comité, M. Wilfrid Mathieu, président de l'Alliance des Journaux F.-A. écrivait: *"s'il est vrai qu'un bon nombre de ses membres ont fait noblement leur devoir individuellement, collectivement l'Alliance Radiophonique française . . . n'a pas répondu à l'espérance de ses fondateurs. Il serait donc bien désirable de prendre les moyens de ranimer cette association par une réorganisation complète."*

Présidée par M. Ulric Gauthier, président du Comité d'Orientation, la rencontre eut des résultats féconds. M. Wilfrid Mathieu précisa le but de cette démarche. M. Paul Gingras, fondateur de l'Alliance résuma son histoire soulignant les raisons qui en avaient retardé le développement. Le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., définissait l'esprit que doit avoir cette oeuvre si nécessaire dans un esprit de solidarité car ajoutait-il: *"Un frère qui aide un frère devient une tour de force et de courage."* L'abbé Adrien Verrette et M. Adolphe Robert apportaient leur encouragement.

Les membres de l'Alliance tenaient ensuite leur réunion pour étudier leur projet et se donner un nouveau bureau. Mme Gertrude St-Denis, présidente, M. Léon Alarie, vice-président, Gérard Robert, secrétaire, Paul Gingras, trésorier avec les directeurs suivants: Raoul-H. Bérard, Laurier Rousseau, Joseph Maltais et Mlle Alice Noël.

L'Alliance recueillera les adhésions suivantes:

WCOW — M. Louis-P. Gagné, *Lewiston, Maine*; WACE — M. Jacques Mayol, *Chicopee, Mass.*; WACE — M. Léon Allarie, *Chicopee, Mass.*; WOTW — M. Paul Ouellette, *Nashua, N. H.*; WWON — M. Raoul Bérard, *Woonsocket, R. I.*; WOTW — M. Georges Ayotte, *Lowell, Mass.*; WHOB — M. Linus Allain, *Gardner, Mass.*; WMOU — M. Laurier Rousseau, *Berlin, N. H.*; WICH — M. Isidore Cantara, *Norwich, Conn.*; WTHT — M. Paul Blais, *Hartford, Conn.*; WIDE — M. Léonard Drapeau, *Biddeford, Maine*; WARE — M. Philippe Alarie, *Ware, Mass.*; WALE — Mme Gertrude St-Denis, *Fall River, Mass.*; WSAR — M. Albert Petit, *Fall River, Mass.*; WFEA — M. Paul Gingras, *Manchester, N. H.*; WGIR — M. Gérard Robert, *Manchester, N. H.*; WKBR — M. Joseph Maltais, *Manchester, N. H.*; WNER — M. Richard Alarie,

Worcester, Mass.; WREB — M. Léon Alarie, Holyoke, Mass.; WWNH — Mlle Angéline St-Pierre, Rochester, N. H.; WBSM — Alice-B. Noël, New Bedford, Mass.

Dans un premier communiqué, la présidente déclare:

“L'Alliance Radiophonique Française, comme le nom l'implique, est l'Association des directeurs et directrices de nos émissions radiophoniques de langue française radiodiffusées dans les différents centres de la Nouvelle-Angleterre. Ces émissions, à l'heure actuelle, sont au nombre de vingt-deux. Leur caractère propre, spécifique varie selon la localité, ou encore, selon les goûts et les aptitudes personnels de chaque directeur. Alors il ne saurait être question de concurrence entre les diverses émissions, car je crois pouvoir affirmer que tous et chacun sont animés du même idéal: celui de sauvegarder et de promouvoir tous les intérêts spirituels, religieux, culturels et matériels de nos compatriotes, les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Voilà donc un idéal qui dépasse, qui dépasse les cadres de toute personnalité humaine.”

Dans un autre communiqué elle déclarait “à l'ombre d'un grand et noble rêve, celui de s'unir pour mieux servir.”

“Unir, grouper tous les directeurs et directrices des émissions de langue française radiodiffusées dans les différents centres de la Nouvelle-Angleterre dans une Alliance bien vivante, enthousiaste et décidément au service des nôtres, tel est l'objectif de ce nouvel organisme. “L'union fait la force”, ce qui revient à dire en termes d'ordre pratique que le prestige et l'influence de notre nouveau groupe monteront de cent coudées auprès des chefs de sociétés, des autorités et des commenditaires nationaux qui nous sont si difficiles d'accès lorsque nous essayons de les rejoindre à titre individuel. Nous unir, oui, mais dans une union faite de compréhension et de bonne entente en permettant à chacun de conserver sa personnalité propre et sa liberté complète de pensée et d'action. Nous unir, enfin, dans une oeuvre commune sous le signe d'un grand idéal que vous connaissez tous: la poursuite des intérêts spirituels, religieux, culturels et matériels des nôtres.

Servir, c'est pour ainsi dire le mot d'ordre des radiophiles franco-américains. Servir, chacun dans sa région, à sa manière, donnant le meilleur de soi-même, de ses connaissances, de sa bonne volonté, avec courage et persévérance, c'est ce que nous faisons tous, les uns depuis quelques années, les autres depuis de longues, longues années. Mais pensez donc à tout ce que l'avenir pourrait nous réserver si nous décidions de nous entraider dans une collaboration toute fraternelle en vue du bien commun!

Nous pourrions multiplier les belles heures françaises, capables à la fois d'instruire et de plaire, et qui resteront toujours fort appréciées non seulement des nôtres mais aussi de l'élément étranger. Il y aurait encore mille et une occasions de profiter de nos émissions pour inspirer l'amour et le goût de la langue française à nos chers étudiants voire même à toute notre belle jeunesse avide de lumière et de vérité. Puis, les mouvements à encourager, les compatriotes méritants à faire connaître, les faits historiques à relever: tout cela contribuerait à raviver la petite flamme parfois trop vacillante de notre patriotisme franco-américain.

Servir une cause, en l'occurrence la nôtre, c'est en déceler toutes les richesses latentes afin de pouvoir les exploiter pour le plus grand profit du plus grand nombre. Nous, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, mais c'est à pleines mains que la Providence nous a prodigué Ses largesses. Sachons donc reconnaître celles-ci, les apprécier, les exploiter et les mettre au service de l'Eglise, de la patrie américaine ainsi que de notre groupement ethnique."

Dans l'un de ses derniers articles, M. Omer Héroux, en félicitant l'Alliance ajoutait "les postes utilisés par les Franco-Américains serviront en réalité d'annexes aux institutions catholiques et françaises qui les avoisinent."

L'Alliance tient sa première réunion générale à Boston le 8 mai. Un comité des statuts comprend M. Joseph Maltais, président, Paul Gingras, Raoul Bérard, Marcel Raymond et Robert Binette. Au mois de juin, l'Alliance annonce la tenue de son premier congrès en octobre à Woonsocket et la présidente demandait: "*Venez, très nombreux, vous les représentants de nos organisations nous apporter l'appui et la compréhension que nous attendons de vous en étant de fidèles porte-paroles de vos groupement respectifs.*"

Le premier congrès de l'Alliance s'ouvrit vendredi après midi le 18 octobre dans une des salles des bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique sous la présidence de Mme Gertrude St-Denis. M. Adolphe Robert, président d'honneur, était entouré des invités, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire du Conseil de la Vie Française, Mgr Stephen Grenier, le R. P. Elméric Dubois, m.s., président du IV^e congrès, Me René Paré, président de la Société des Artisans, MM. les consuls Charles de Pampelonne et Alexandre Boudreau, MM. Lauré-B. Lussier, le docteur Armand Picard, président du Comité Franco-Américain du Rhode-Island et autres.

Après la prière récitée par l'abbé Adrien Verrette et les salutations de M. Henri Goguen, président de l'Union St-Jean-Baptiste, la présidente expliquait les raisons du congrès. Les délibérations furent très suivies et de haute portée. Ce fut un exposé

très sérieux sur l'importance de la radio comme facteur de pénétration française dans nos foyers. On étudia également les possibilités de la télévision française.

M. Paul Gingras, fondateur de l'Alliance fit un peu l'historique de l'oeuvre et plusieurs membres et invités offrirent des considérations très utiles.

Dans son allocutions la présidente déclarait:

"Les travaux qui seront présentés dans quelques instants doivent servir à vous faire connaître la mission spécifique de la radio française dans les différents domaines de notre vie franco-américaine.

Le Pape, Sa Sainteté Pie XII lui-même, dans l'Encyclique du 8 septembre dernier a voulu faire ressortir l'influence déterminante de la radio et de la télévision dans la formation de la pensée et dans l'action des hommes.

La radio et, — peut-être la télévision française dans un avenir pas trop éloigné — pourraient très bien se constituer en une véritable école du sentiment patriotique. Cette oeuvre d'éducation, capable de promouvoir un regain de fierté ethnique et de sain patriotisme d'où jaillirait un esprit de franche solidarité, pourrait s'effectuer, selon une suggestion présentée par l'un de nos directeurs qui nous a malheureusement faussé compagnie pour aller parachever des études à Ottawa M. Marcel Raymond, de Lewiston, de la façon suivante, à savoir, "par le lancement d'une grande campagne d'éducation populaire sur le bon parler, la littérature et la musique françaises, sur l'histoire de la France, des Etats-Unis et du Canada, en soi et dans leurs rapports mutuels et enfin, sur les actualités franco-américaines."

Il s'agirait donc d'exploiter les innombrables ressources de la radio française en les mettant au service de notre peuple conformément aux directives énoncées dans l'Encyclique "Miranda Prorsus."

Trois travaux furent présentés dans l'ordre suivant:

Radio Française et Vie Franco-Américaine en Nouvelle-Angleterre

(R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.)

Sur ce thème, vous semblez désirer que j'établisse une doctrine, que j'expose des principes, que je provoque une inspiration à l'avantage de tous ceux qui s'intéressent à la radio française de chez-nous. A d'autres le soin de dire ce que celle-ci fait ou peut faire au foyer et à la jeunesse; à d'autres encore le soin d'exposer les contributions de la radio à la vie française de nos cousins du Canada, de la France, et peut-

être d'ailleurs . . . Pour l'instant, nous avons à nous maintenir sur le plan de la théorie. Je veux bien essayer, Madame, et pour y parvenir de manière à ce que ce soit utile en même temps aux Congressistes, je me permettrai d'échelonner mes réflexions sous les trois chapitres suivants: 1er radio et langue française; 2e radio et culture française; 3e radio et vie française. Je crois par là me mettre dans un sillage lumineux et sûr du Manifeste publié en 1949 sur "notre Vie Franco-Américaine" et qui, à un certain endroit, déclare que "pour nous, la langue est en fonctions de la culture, la culture en fonction de la vie." Je cite de mémoire, mais je ne crois pas être très éloigné du texte. En tout cas, l'idée est sûrement là.

Radio et langue française

Il s'agit de radio française et de tout ce que notre vie franco-américaine doit comporter de français. Nous n'oublions jamais par ailleurs tout ce que cette vie franco-américaine doit avoir de catholique et d'américain mais pour l'instant sans perdre de vue tout ceci, nous concentrons sur cette tranche de notre vie qui doit être française et nous nous demandons si la radio y est intéressée et dans quelle mesure elle y est.

Or, qui dit vie française, dit langue française. Comment peut-on avoir une vie française si cette vie elle-même ne s'exprime en français? L'esprit et le coeur de l'homme s'extériorisent, se manifestent à eux-mêmes et aux autres par leur verbe. Si leurs actes de vie sont français, il faut de toute nécessité qu'endedans ou en dehors, leur verbe soit français. Le premier souci de tous ceux qui s'intéressent au maintien et à l'épanouissement de notre vie franco-américaine en tant que française doit donc être de conserver et de perfectionner notre parler français. Leur deuxième souci doit être, pour y parvenir, d'utiliser tous les moyens et surtout toutes les techniques de diffusion que notre civilisation moderne met à leur disposition pour y réussir. Or, c'est exactement parmi celles-ci que se situe la radio et pour la radio française, dans la mesure où nous en avons une. Insister donc, sur les moyens de cultiver la langue française que nous offrent la paroisse, l'école, le foyer, la société nationale, la presse, mais aussi, et de plus en plus, la radio et un jour, espérons-le, la télévision.

En ce qui a trait particulier à la radio et à notre langue française, du côté des directeurs: le devoir de parler français, de parler un bon français, de mettre le plus de français possible au programme, de faire aimer le français sans "prêcher", de le rendre appétissant, moderne, à la page. Du côté des auditeurs franco-américains, le devoir d'écouter, d'abord d'écouter au-

tant que possible le programme tout entier et tous les programmes similaires, de se laisser façonner l'oreille par le français entendu, de profiter de ce français dans son propre langage écrit et surtout parlé, de prendre contact avec le directeur de l'émission française, l'encourager, le stimuler, le conseiller à l'occasion et de faire connaître ce programme aux autres Franco-Américains.

"La langue est en fonction de la culture." La langue française, pour le Franco-Américain, doit être voulue en vue de la culture française et cette culture, cette culture française ne doit pas être l'apanage de quelques-uns seulement parmi nous, elle peut et doit devenir le fait de tous. Même comme culture française, notre culture franco-américaine doit viser à demeurer populaire, celle de tout un peuple.

Culture, cela veut dire d'abord information ou renseignement; cela veut dire encore éducation, cela veut dire aussi perfectionnement de l'esprit et même du coeur; cela mène à une certaine manière personnelle et sociale d'être un homme et implique aussi un certain humanisme; cela mène également à l'épanouissement de certains arts par lesquels cette culture s'exprime et se traduit; cela se cristallise enfin en certaines institutions économiques et sociales, politiques aussi parfois, en lesquelles cette culture se vivifie et se renouvelle.

Notre souci de culture française pour les Franco-Américains implique donc un souci d'information française, d'éducation française, de perfectionnement français de l'esprit et du coeur, d'un certain humanisme français, d'une expression artistique française, d'institutions économiques et sociales à cachet distinctement français, notre politique devant rester distinctement américaine.

Ce souci doit se manifester à la radio d'une manière spéciale. Dans l'élaboration des programmes, dans leur réalisation et dans leur réception. Je n'insiste pas sur ces trois points. Ce sont trois mondes à explorer. Mais les filons de l'analyse et de la recherche sont indiqués. A remarquer cependant que cet effort de culture française que notre radio doit tenter auprès de nos gens n'a pas pour but d'en faire des français de France, mais bien et toujours des Français d'Amérique, faisant partie intégrante de la grande famille française du monde entier.

Pour nous, la langue est en fonction de la culture, et la culture en fonction de la vie.

Pour nous donc, la langue française n'est pas une fin, en soi, mais un moyen; la culture non plus n'est pas une fin en soi, mais un moyen; l'une et l'autre n'ont de valeur qui si elles contribuent à faire vivre une vie qui soit plus pleine, plus riche,

plus vraiment humaine et donc nécessairement plus féconde parce que française.

Or, telle est bien pour nous notre vie française et c'est en vue de celle-ci que nous voulons la langue et la culture françaises. Et en fin de compte, c'est pour que notre vie française soit plus pleine, plus riche, plus vraiment humaine, plus féconde qu'il doit y avoir chez-nous une radio française, une radio française, de plus en plus nombreuse, de plus en plus forte, de mieux en mieux organisée, de plus en plus soutenue. De là la nécessité absolue d'un organisme comme celui de l'Alliance Radiophonique Française; de là l'opportunité indiscutable d'un Congrès comme celui-ci. Un commencement, sans doute, mais dans la bonne direction, et qu'il faut considérer comme un simple point de départ. Demain: travail, coordination, progrès de notre radio au service toujours de notre langue française, de notre culture française et surtout de notre vie française pour que celle-ci plus que jamais soit authentiquement franco-américaine. Voilà l'objectif et l'idéal à atteindre!

Les Ondes . . . Carrefour de la Pensée

Gabriel Crevier

Mon plus lointain souvenir remonte au temps où ma mère, près de mon petit lit blanc, fredonnait pour m'endormir la berceuse bien connue, "Fais dodo mon p'tit gars." Puis, bientôt, on m'apprit à chanter "Le Petit Grégoire" et "La Pimpolaise", du barde breton, Théodore Botrel. Un peu plus tard enfin, ce fut tout le folklore canadien qui y passa. Car dans ma famille, le rituel exigeait que ma grande soeur, le repas du soir terminé, ouvrit le chansonnier et fit chanter les jeunes.

Mais le jour vint où les chansons ne suffisaient plus. Ma mère, grande liseuse devant l'Eternel, avait un béguin pour la poésie. De temps à autre elle me prenait à part et me scandait du Lamartine ou du Victor Hugo; ou encore, les plus beaux vers de l'anthologie canadienne. "Vois comme c'est beau, me disait-elle. Il te faudra lire de ces choses-là aussi pour te former le goût et l'intelligence."

A cette époque heureuse de ma prime jeunesse, je ne comprenais pas la moitié des passages que ma mère me lisait, tant s'en faut. Mais rimes et chansons s'enracinaient dans ma mémoire et constituaient les fibres puissantes qui allaient m'attacher pour toujours au ramage de mon pays.

Depuis, quarante ans se sont écoulés. Comme tant d'autres de ma génération, je suis venu en Nouvelle-Angleterre adolescent à peine. J'ai dû m'astreindre aux disciplines de l'anglais, que j'emploie chaque jour dans le commerce de la vie. — Bien qu'il me

faillie admettre, en passant, que j'aime sans réserve cette langue de Shakespeare, si moëlleuse, si feutrée. — Mais mes premières impressions ont été marquées si fortement au coin du génie français qu'au bout de quarante ans je puis m'écrier avec la comtesse de Noailles en présence de la culture française, "que l'on ne sait plus bien, lorsque votre bel oeuil sur le monde rougeoie, si c'est dans son amour ou bien dans son orgueil, qu'on a le plus de joie."

Tout ce préambule pour vous dire, chers auditeurs, l'extrême importance de faire très tôt dans la vie sa provision de résonances françaises.

A présent, on me demande ce que je pense de la radio comme moyen de perpétuer notre culture. Eh Bien! J'y crois de toute mon âme.

La radio, en effet, c'est le Sésame, ouvre-toi de ceux qui désirent communiquer avec le peuple. Par sa magie, on accomplit un travail de pénétration absolument interdit à tout autre médium. Du même coup, la personne au micro peut parler à des milliers d'êtres humains à tous les degrés de l'échelle sociale. Elle peut leur servir de la musique, du chant, des causeries, etc. Cependant que l'intimité du foyer est défendue jalousement contre toute autre sorte d'intrusion, la radio, elle, s'infiltre partout: dans les salles publiques, dans les demeures somptueuses, dans les taudis et jusque dans les chambres closes, où elle arrive parfois à l'heure du berger, sans que les conjoints songent à s'en offusquer. En dépit de tout ce qu'on peut dire à la gloire de la télévision — qui n'est en somme qu'un perfectionnement de la radio — les grandes agences de publicité sont unanimes à constater que le public le plus nombreux est sans conteste celui de la radio. Il suffit de reconnaître, pour s'en convaincre, que sur les quarante à cinquante millions d'automobiles en circulation à travers le pays, près de trente millions sont munies d'appareils récepteurs. Bien sûr, ces véhicules ne circulent pas tous à la même heure, et leurs passagers n'ont pas tous la passion des programmes radiophoniques français. Mais il y a là un si vaste réservoir d'auditeurs qu'il serait absurde de n'en pas tenir compte. De là, l'excellente occasion pour nos directeurs d'émissions d'exercer une influence bienfaisante. De là aussi leur énorme responsabilité.

Ici, on ne saurait trop s'élever contre ces gens entreprenants qui, sous prétexte de se rendre populaires ou de toucher quelques gros sous, déparent nos programmes français par leur langage débraillé. Ces gens-là facilitent en sous-main le travail de l'assimilation par le fait qu'ils détournent trop souvent de l'emploi du français notre jeunesse, qui, elle, n'a que faire de leur charabia. Et puis, il donnent raison à ceux qui nous accusent d'être des demi-civilisés ou de parler le Québec patois.

Par contre, je sais plus d'un programme radiophonique dont le niveau et la présentation sont du meilleur aloi. Ces "heures" franco-américaines, faites de conférences, de musique et de chant, sont d'ordinaire instructives à la fois. Nous avons tout lieu de croire qu'elles feront beaucoup de bien, car elles sont de nature à créer le climat propice à notre survivance culturelle. On s'apitoie sans cesse sur l'attitude défaitistes de nos compatriotes. Or l'attitude, on le sait, est déterminée en majeure partie par l'ambiance ou le climat. L'assainissement du climat familial par ces manifestations de l'âme française devrait donc prédisposer nos gens à une résistance au moins passive en éveillant en eux la fierté de race.

Il serait certes à propos et consolant de pouvoir citer des chiffres et vous dire avec précision que tant et tant de milliers de Franco-Américains de tel ou tel âge sont à l'écoute assidûment. Mais il est impossible de dresser une statistique semblable. Nous avons fait des sondages de toutes sortes. Ces sondages sont restés non conclusifs car nos gens, si prompts à s'emballer à tout propos, se sentent comme ankylosés lorsqu'il s'agit de faire parvenir leur opinion au poste radiophonique. Nous ne perdrons donc pas notre temps en de vaines hypothèses. Pour ma part, j'ai assez frayed avec le peuple pour savoir qu'ils sont plutôt rares ceux des nôtres qui étant à même de le faire, ne captent pas un programme français quelconque.

J'ai pu m'en rendre compte lorsque, il y a une couple d'années, j'ai donné une série de causeries historiques au poste WESO, de Southbridge. Les récits portant sur nos saints martyrs canadiens, la déportation des Acadiens, et sur le fort Carillon ou Ticonderoga, en particulier, suscitèrent un intérêt vif. Je ne sais combien de personnes m'ont dit par la suite: mais nous ne savions pas que Ticonderoga est l'ancien fort Carillon, théâtre d'une des plus grandes victoires françaises!

Le printemps dernier, durant le carême, lorsque je présentai une série d'entretiens sur la papauté, le même fait se produisit. Les individus que j'aurais cru les moins intéressés prirent la peine de me remercier.

Rappelons-nous aussi que, pour ce qui a trait à la radio, l'auditoire est sans limites. Combien de gens qui ne sont pas de notre sang s'intéressent aux programmes français du point de vue purement culturel? Entre autres, les membres de certains clubs universitaires et les chapitres de l'Alliance Française. De sorte que le programme radiophonique a toujours pour lui l'avantage du rayonnement.

Ce qui, toutefois, mérite le plus notre attention, c'est le fait qu'avec la radio on a rétabli le dialogue. Je m'explique.

Il y a vingt, vingt-cinq ans, les nôtres puisaient leurs directives trois sources diverses: la paroisse, la société de secours mutuels, le journal de langue française. Prêtres, chefs de sociétés et journalistes étaient, en fait, les guides du peuple. Or de nos jours, nos journaux se meurent parce que le peuple ne les lit plus. Nos assemblées de sociétés se voient désertées au point d'être souvent sans quorum. Dans beaucoup de nos paroisses, le vent souffle contre la langue française. Ce qui ne fait pas l'affaire de tous le monde, mais que tout le monde est contraint d'accepter pour le bien des âmes . . . Et aussi parce que c'est plus commode comme ça. Enfin de compte, ceux qui étaient hier nos chefs, se sont vus réduits au rôle de pasteurs sans brebis. Et la tragédie, en l'occurrence, c'est que, faute de moyens de communications, le dialogue s'est trouvé rompu entre dirigeants et dirigés.

Par bonheur, la radio nous a permis de renouer le dialogue, puisqu'elle offre à nos chefs une nouvelle occasion de transmettre au peuple leurs directives. C'est pourquoi la radio doit être considérée comme le médium le plus moderne et certainement l'un des plus précieux pour la conservation de notre patrimoine culturel.

Est-ce à dire que nous pouvons nous passer de journaux et autres publications? Non. Pas du tout. L'écrit, c'est le mâle. La langue parlée n'a jamais le prestige du texte imprimé. Et nos journaux et publications sont nécessaires. Ils sont nécessaires d'abord parce qu'ils ont leur propre mission à remplir. Ensuite, parce qu'ils peuvent seconder le travail des programmes radiophoniques.

Cela n'empêche qu'on doive accorder à la langue parlée l'honneur qui lui est dû. Lorsque, au moyen âge, Brunetto Latino et Martino Canale reconnurent publiquement que le français est la plus délectable des langues non seulement à lire mais aussi à parler, ils songeaient sans doute au phomène, c'est-à-dire aux éléments sonores du langage. Plus près beaucoup plus près de nous, soit en 1912, lorsque Mgr Eugène Roy, président du premier Congrès de la langue française à Québec, proclama que cette langue française est une jouissance pour l'esprit une musique pour l'oreille, une chaleur pour le coeur, il faisait lui aussi allusion aux caractéristiques de la langue parlée dans au moins deux parties de son fameux ternaire: une musique pour l'oreille, une chaleur pour le coeur. Ce sont ces caractéristiques, ce métal de la langue, que l'on doit mettre à profit par la voie des ondes, devenue le carrefour de la pensée. Bien entendu, il faut pour cela que la personne au micro ait un beau langage et qu'elle puisse faire un choix judicieux de sa matière. Autrement dit, il faut qu'elle possède un certain vernis de culture. Et, Dieu merci, il semblerait qu'il y eût encore plusieurs de nos compatriotes qui sont suffisamment qualifiés et désireux de se dévouer en ce sens. La présence à ce congrès d'une délégation de l'Alliance Radiophonique Française l'atteste hautement.

Du reste, n'auraient-ils à présenter que de la musique et du chant français, nos programmes auraient quand même un très grand mérite. La musique et le chant constituent le moyen le plus suave de re francisation, pour employer un néologisme cher aux Québécois. On a beau dire, l'heure des poussées violentes n'est plus. Ceux qui s'intéressent à sauvegarder nos valeurs culturelles agiront avec courage, douceur, patience et surtout, disons-le, avec amour, ou bien ils perdront leur temps et leur talent. Quand je considère qu'une enfance baignée de chansons, de résonances françaises, a pu influencer toute ma vie, je me prends à espérer que des circonstances analogues auront chez les autres le même effet salutaire. La musique française est autant notre héritage que la langue. Elle aussi est l'expression de notre âme, de nos esprits. Pour être moins précise que la langue, elle n'est que plus universelle. Tant qu'il y aura un public pour écouter cette musique, il y aura de l'espoir à l'horizon.

Justement l'autre jour, alors que je préparais cette causerie, la radio m'apporta *Clair de Lune*, célèbre composition de Claude Debussy: "O! De la musique française, me dis-je" J'écoutai religieusement. Il m'a semblé que sous ce *Clair de Lune*, plus splendide que le jour, chaque point lumineux recelait une indicible promesse d'avenir.

**La Radio française et la
jeunesse étudiante
(Claire Quintal)**

Notre race franco-américaine s'achemine rapidement vers un stage ethnique qui décidera de l'avenir du peuple franco-américain en terre américaine. Chacun de vous a ses raisons personnelles de croire ou non à notre avenir, mais tous nous savons bien qu'il faut lutter: la lâcheté seule nous inspirerait une attitude défaitiste et la lâcheté est un mot inconnu des français. Puisqu'il faut lutter et sachant très bien que la jeunesse représente notre seul espoir de survie comme peuple, il m'incombe aujourd'hui de vous parler de cette jeunesse et de son attitude envers la radio française. J'indiquerai finalement quels sont les moyens selon moi d'intéresser les jeunes aux programmes radiophoniques français.

La mentalité de la jeune génération actuelle est une mentalité américaine 100 p. 100. Pour la plupart d'entre eux, le français représente quelque chose d'arriérée, de bon pour les vieillards. Aussi, le français représente pour plusieurs un obstacle qui empêche pendant trop longtemps l'avancement matériel de leurs parents et de leurs grands-parents. Cet obstacle enfin surmonté, les jeunes cherchent, consciemment ou non à oublier cette langue, symbole pour eux d'infériorité. Nous sommes devant une généra-

tion qui aime les innovations et qui méprise souvent tout ce qui est préconisé par les adultes. C'est aussi une jeunesse qui veut faire comme les autres jeunes; la conformité étant un point saillant de la personnalité adolescente. Ce désir d'agir conformément aux autres travaille contre nous; car les autres, qui souvent appartiennent à diverses nationalités, ne se font certes pas un devoir de parler le français.

Il s'ensuit donc qu'à quelques exceptions près, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas attachés à leur langue maternelle. Et, si tel est le cas, ils n'écoutent pas les programmes de la radio française. La radio en soit intéresse notre jeunesse, mais la radio française n'exerce pas l'influence qu'elle devrait exercer sur cette même jeunesse. Les programmes français s'adressent donc à un auditoire qui vieillit toujours et qui ne se renouvelle pas. Vous voulez intéresser la jeunesse au français et surtout à la radio française, et je je vous réponds en toute sincérité que vous avez là un problème formidable, mais non impossible à résoudre.

Tout le monde se plaît à reconnaître aujourd'hui qu'en dépit de la forte concurrence de la télévision, la radio conserve une certaine sphère d'influence qui lui est propre. Que la télévision ait restreint le champ d'action de la radio, que la radio fut obligée de prendre des mesures énergiques et vigoureuses afin de se maintenir sont des faits que personne ne discute. Notre radio française devant le problème d'anglicisation, tout comme la radio anglaise devant le problème de la télévision, devra à son tour réagir de façon énergique et radicale. Puisque nous vivons au 20^e siècle, que nos efforts de conservation soient de ce siècle.

Il existe d'après moi une planche de salut pour toutes nos institutions franco-américaines. C'est le grand essor culturel dont jouissent depuis quelque temps les langues étrangères ici aux Etats-Unis. Si les autres se décident à apprendre le français, nos jeunes franco-américains se décideront peut-être que leur langue mérite un peu de leur attention. Pour encourager ce mouvement en faveur des langues, faisons-nous connaître en dehors de nos centres sacro-saints. Que la radio travaille de concert avec les écoles non franco-américaines aussi bien qu'avec nos écoles franco-américaines; encouragez-les à participer à vos programmes. Comme franco-américains, nous devons applaudir et encourager tout effort linguistique français de la part de nos compatriotes de langue anglaise. Invitez les cercles français des collègues, des cours primaires-supérieurs à présenter quelque chose à la radio. Et si le nouveau programme d'enseignement d'une langue étrangère à l'école élémentaire existe chez vous, appuyez les efforts des éducateurs. Vous vous créerez ainsi un auditoire intéressé à la langue et à la culture françaises; l'école de son côté a besoin d'un appui de l'extérieur pour ajouter du prestige au travail qu'elle tâche d'accomplir.

La radio française peut-elle se créer un auditoire parmi les jeunes franco-américains? Je suis assurée que oui, mais la radio ne peut pas entreprendre la tâche seule, vous ne pouvez pas tout faire. Le foyer et l'école doivent d'abord travailler à inculquer chez nos jeunes un amour éclairé de leur langue maternelle. Il reste à nous éducateurs, la tâche d'organiser nos programmes scolaires afin de combler les lacunes qui existent et de préparer les jeunes à prendre leur place avec fierté auprès de leurs devanciers franco-américains, assurant ainsi la continuité franco-américaine. Il faut que le français devienne pour nos jeunes un instrument linguistique dont on se sert tous les jours et non pas seulement en diverses circonstances pénibles.

Travaillant ainsi de concert avec les écoles franco-américaines ou non, vous vous assurerez un auditoire qui apprendra à vous apprécier et qui vous sera fidèle plus tard si vous continuez à les intéresser. Il convient ici d'indiquer le genre de programme qui intéressait nos jeunes. Les très jeunes aiment les chants gais et animés, les jeux, les rondes, les contes. Les histoires d'aventure genre Davy Crockett, intéressent les jeunes de 8 à 12 ans. Quelle belle occasion de faire connaître l'histoire de nos vaillants pionniers, cent fois plus braves et mille fois plus aventuriers que le héros américain! Les adolescents raffolent de musique populaire; jouez-leur du "rock 'n roll" français ou les collégiens et les jeunes adultes à prendre part à des discussions d'un problème du jour; ayez pour ce groupe là des programmes plus culturels de pièces dramatiques, de littérature, d'histoire (la nôtre surtout), de civilisation. Ces jeunes, plus cultivés, ressentent la nécessité de préserver leurs attaches culturelles, de demeurer fidèles à leurs origines. Donnez des cours de français pratique, radiodiffusez tout ce qui se passe chez vous ayant une valeur culturelle française.

De grâce, faites-vous donner une heure propice pendant la journée pour ces programmes. Soyez sur les ondes à des heures auxquelles les jeunes pourront vous écouter. Je crois sincèrement aussi que pour atteindre un but quelconque en cette matière, les programmes français devront être annoncés à toute heure pendant la journée. Ainsi, tout le monde, même l'auditoire de langue anglaise, sera au courant du travail que vous faites.

Faites-vous connaître de votre auditoire, ayez une personnalité bien à vous, commentez les disques que vous jouez, les nouvelles que vous annoncez mais surtout et par-dessus tout, faites participer votre auditoire à vos programmes. Vous allez dire, tout cela est très bien, mais la réalisation de tels programmes nous serait impossible. Il nous manque le temps et l'argent. Ne serait-il pas possible par l'entremise de votre Alliance Radiophonique de préparer des séries de programme qui pourraient ensuite être mis à la disposition des membres de l'Alliance partout en Nouvelle-Angle-

terre? Cela encouragerait l'idée de solidarité franco-américaine, le thème de ce congrès. Vous pourriez ainsi offrir plus de variété à vos auditeurs sans que cela vous demande un travail personnel exorbitant. Et puis, Radio-Canada ne pourrait-elle pas vous fournir certains programmes? De son côté, le Conseil de Vie Française ne pourrait-il pas subventionner vos efforts?

Telles sont mes suggestions; elles ne sont pas renversantes par leur originalité, mais je crois fermement que travaillant ensemble, la radio et l'école pourront atteindre le but désiré. La tâche en vaut certes la peine. La radio et la jeunesse: ces deux mots vont bien ensemble; elles sont toutes deux du 20e siècle; elles ont toutes deux un avenir. Le français sera-t-il présent dans l'avenir de l'une et de l'autre? Tout dépend de notre bonne volonté.

M. Adolphe Robert fut chargé de clôturer la séance d'étude. Après avoir félicité les participants, il se demandait *"à l'heure où la presse disparaît de nos milieux si nos efforts ne conduiront pas à l'installation d'un poste franco-américain qui remplacera la presse."* Cette finale fit bondir "Le Travailleur", et les journalistes. En journaliste de carrière qu'il est, M. Robert aurait pu émettre le même vœu dans le but "d'épauler la presse" . . . c'est peut-être ce qu'il voulait dire.

Un banquet clôturait les assises à l'hôtel *Dario-Plaza*. M. Lauré Lussier le présida. Dans son discours la présidente, après avoir décrit le symbolisme du blazon de l'alliance avec la devise "ut custodiant te", "Pour qu'il te gardent dans toutes tes voies," remerciait membres, convives et invités d'avoir donné un tel éclat au congrès. Elle ajoutait enfin: *"sous l'égide angélique symbolisée par notre sceau, nous espérons marcher droit notre chemin, et diffuser sur les ondes le fait français en Nouvelle-Angleterre, proclamant de tout cœur, que nous sommes encore et que nous entendons bien demeurer, de tous temps, tels que nous avons été créés, à la fois catholiques, américains et français."*

Parmi les invités d'honneur, MM. les Consuls Charles de Pamplonne et Alexandre Boudreau apportèrent les hommages de leur pays. Ce congrès laissa poindre de beaux espoirs.

Au cours de l'année, soit le 17 avril, *"L'Heure Française"* à New York, poste WBNX, sous la direction de Jo et Jeanne Délinois célébrait ses 20 ans avec cet espoir. *"Je n'en suis qu'au printemps, je veux voir la moisson."*

Egalement à Fall River, le 29 janvier, *"La Revue Franco-Américaine"* au poste WSAR célébrait ses vingt ans. Ce programme inauguré en 1937 par Edmond Gaucher pour être continué successivement par MM. Arthur Lapierre et Arthur Talbot. M. et Mme Albert Petit le dirigent avec succès depuis plusieurs années. M. Hervé Lemaire fut cérémoniaire de l'émission anniversaire radiodiffusée du magasin Gendreau.

Nécrologie

Clergé

Abbé Pierre Boivin (St Albans, Vt.). (1881-1957). Né à Québec le 1er octobre 1881 et ordonné en 1908. Il était curé des Saints-Anges et vicaire forain au moment de sa retraite en 1946. Décédé à Vancouver en septembre à l'âge de 69 ans.

Abbé Rosario Cantin (1895-1957). Northbridge, Mass. Né à Newmarket, H. H., le 18 septembre 1895, fils d'Ignace Cantin et d'Emerelda Gagnier. Etudes aux séminaires St-Hyacinthe et St-Bernard (Rochester, N. Y.). Ordonné le 10 juin 1922 pour le diocèse de Springfield. Vicaire à Springfield, Southbridge, Webster, North Adams, Pittsfield, Worcester et Holyoke. Curé de St-Raphaël (Williamstown), de Ste-Thérèse (E. Blackstone) et de St-Pierre (Northbridge). Décédé le 28 août à l'âge de 62 ans.

Abbé Victor Dagenais (1904-1957). Hooksett, N. H. Né à St-Victor, Québec, le 30 mai 1904. Etudes au séminaire de Québec. Ordonné le 14 juin 1930. Vicaire à Lebanon, Nashua, Manchester. Nommé curé de St-Joseph (Epping) en 1948, il était curé du St-Rosaire (Hooksett). Décédé le 25 août à l'âge de 53 ans.

Abbé Joseph Demers (1904-1957). Né à Woonsocket, le 28 octobre 1904. Ordonné le 14 juin 1930. Il était aumônier au noviciat des Frères du Sacré-Coeur. Décédé en mai à l'âge de 52 ans.

R. P. Vincent Ducatillon, o.p. (1893-1957). Paris. Né en 1893 à Hem-Nord, France. Professeur et prédicateur de grande réputation. Auteur de plusieurs ouvrages. Depuis le 8 février 1954 provincial des Dominicains de la province de France (Paris) et chevalier de la Légion d'Honneur. Il avait prêché plusieurs carêmes à New-York. Ancien conférencier de la Société Historique Franco-Américaine, il était l'un de nos grands amis. Décédé à la suite d'un accident à Paris en juillet.

Mgr Arthur-Marie Decary, P.D. (1872-1957). Né à Saint-Laurent, Québec, le 12 octobre 1872, fils de Charles Decary et d'Hélène Valois. Etudes au collège St-Laurent et au séminaire de Montréal où il fut ordonné le 12 novembre 1899. Curé à Fort Kent en 1904 puis à Sainte-André (Biddeford) en 1919. Elevé à la prélature en 1939 et "Membre d'Honneur de l'ACA. Il fut l'agent responsable des oeuvres créées dans sa paroisse et la région comme le collège St-François, l'école secondaire St-Louis, l'hôpital Notre-Dame, la maison du Sacré-Coeur et la maison Saint-André. Il fut un ardent apôtre de notre vie franco-américaine et tous ces gestes étaient empreints de ce souci. Il prenait sa retraite en 1951. Décédé accidentellement le 24 décembre à l'âge de 85 ans. Inhumé à Biddeford.

Abbé Mozart Galarneau (1912-1957). Né à Lewiston, Me., en 1912, fils de Joseph Galarneau et d'Annonciade Rivard. Ordonné en 1936, vicaire à Lewiston, Chrisholm, St. Berwick et Auburn. Curé à Hamlin depuis 1956. Décédé le 28 mars à l'âge de 45 ans.

Abbé Louis Gauthier (1895-1957). Né à Grafton, Mass., fils de Joseph Gauthier et de Georgianne Pothier. Etudes au collège de l'Assomption (Worcester) et au séminaire de Montréal. Ordonné en 1920, il est affilié au diocèse de Détroit. Curé fondateur de la paroisse du Rédempteur à Flint, Michigan. Décédé le 14 avril à l'âge de 62 ans.

S. E. Mgr Jules Benjamin Jeanmard (1879-1957). Premier évêque de Lafayette en Louisiane (1918-1956). Né le 15 août à Pont-Breaux, Louisiane, fils de Jules Jeanmard et de Blanche-Maria Brown. Etudes aux séminaires Gessen, Louisiane, Kenrich, St-Louis, Nouvelle-Orléans. Ordonné le 10 juin 1903. Vicaire, secrétaire, chancelier et vicaire-général, il est préconisé premier évêque de Lafayette et consacré le 12 novembre 1918 à la Nouvelle-Orléans. Ayant pris sa retraite en 1955, il devint évêque de Banta. Il était le doyen de l'épiscopat américain. Il avait demandé que sa dépouille repose durant un jour dans la petite église St-Paul pour témoigner son affection pour les noirs. La revue "Life" souligna ce geste. Décédé le 23 février à l'âge de 77 ans.

Mgr Joseph-N. Laflamme, P.D. (1874-1957). Biddeford, Me. Né à Ste-Germaine, comté Dorchester, Québec, le 27 mai 1874, fils de David Laflamme et de Marceline Audet. Etudes au collège Ste-Marie (Van Bureau) au Séminaire de Montréal. Ordonné le 10 août 1899 à Waterville, Maine, par Mgr James Healy pour le diocèse de Portland. Vicaire à Bangor et à St-André (Biddeford). Curé fondateur de la paroisse St-Jean (Rumford) en 1902. En 1920, le 1er mai, il remplace Mgr Arthur Hamel à St-Joseph Biddeford. Il prend sa retraite en 1953. Consulteur diocésain, il avait été élevé à la prélature en 1939. Décédé le 31 janvier à l'âge de 82 ans dont 58 ans de sacerdoce.

Mgr Laflamme était de la vieille école des curés qui se livrèrent entièrement à leur paroisse. On le vit rarement paraître ailleurs. Il fut généreux pour ses oeuvres établissant l'enseignement secondaire pour filles et garçons. Les grandes entreprises franco-américaines d'envergure collective ne l'intéressaient guère. Il fut grand bienfaiteur des soeurs du Bon Pasteur et des Frères de l'Instruction Chrétienne. Il fut très dévoué à son peuple qui conserve son souvenir en vénération.

Abbé Wilfrid Richer (1894-1957). Nashua, N. H. Né à Manchester 1894, fils de Narcisse Richer et de Malvina Desmarais. Etude au collège St-Victor, Québec et au séminaire de Montréal.

Ordonné le 14 juin 1930. Vicaire à Dover, Sanbornville, Nashua et Concord, la maladie le força d'accepter un ministère limité. Il fut aumônier à l'orphelinat St-Pierre(Manchester) puis de l'orphelinat St-Joseph (Nashua). Décédé le 3 novembre à l'âge de 63 ans.

Abbé Richard Rivard (1914-1957). Né à Leominster, Mass. en 1914 il avait été ordonné en 1939 pour le diocèse de Richmond en Virginie. Il était vicaire à Norfolk au moment de sa mort, le 29 mai.

T. R. P. Arthur Saint-Cyr, o.m.i., (1897-1957). Lowell, Mass. Né en cette ville, le 19 juillet 1897, fils de Charles Saint-Cyr et de Victoire Foucault. Etudes chez les oblats à Buffalo (New York) et à Washington, D. C. Ordonné le 14 juin 1923 à Washington, D. C. Professeur, curé des paroisses N.-D. de Lourdes et St-Joseph (Lowell), Provincial (1943-1949), supérieur à Bar Harbor et de nouveau professeur. Religieux très estimé et apostolique. Décédé le 26 juin à l'âge de 60 ans.

Laïcs

Ernest A. Bournival. 1880-1957), éditeur, Manchester, N. H. Né à Manchester, N. H., le 13 novembre 1880, fils de Napoléon Bournival et d'Adéline Philibert. Très jeune, il se consacre à la publicité, à l'emploi de "*L'Ami du Foyer*" et en 1902 au service de "*L'Avenir National*" où il est agent de publicité puis gérant et enfin propriétaire en 1939.

L'Avenir National jouissait alors d'un haut prestige étant au nombre des quotidiens aînés et prospères de la Nouvelle Angleterre. Joseph Bernier en avait été le rédacteur propriétaire et lui avait donné une solide charpente appuyée d'un franco-américanisme vigoureux et de bon aloi. Plusieurs rédacteurs de valeur avaient paru à sa tribune entre autres, Jean-Georges LeBoutillier, Louis Paré et Josaphat Benoit.

M. Bournival ne fut jamais journaliste. Durant plusieurs années, il se montra d'une partialité inutile non sans diminuer le prestige de son journal. Plutôt opportuniste, le problème de la survivance le dépassait bien qu'il en vivait. D'un commerce agréable, il se mêla cependant à tous nos mouvements. A certaines heures il montra de l'enthousiasme. Il fut de plusieurs groupements sociaux comme les clubs Domino, le Bijou, le Jolliet et l'Orphéon. Il avait également favorisé la fondation de l'Alliance des Journaux Franco-Américains dont il fut le président.

La presse franco-américaine a toujours fait vivre ses éditeurs et ses artisans et M. Bournival fut de ceux-là. En 1949, il perdit confiance dans son entreprise et la laissa sombrer dans une banqueroute qui ne lui fut pas désastreuse. Manchester perdait son jour-

nal bien à regret. Un peu ironiquement, M. Bournival fut à l'emploi partiel du nouveau journal "*L'Action*", sous la conduite d'une coopération de compatriotes de la ville. C'est ainsi que meurent et naissent nos journaux depuis un siècle mais aujourd'hui au ralenti pour ce qui est de la relève.

M. Bournival était un bibliomane. Il avait accumulé au cours des ans des tonnes de journaux et de volumes dans sa cave sans en avoir jamais fait le décompte. Certaines pièces avaient de la valeur et sont maintenant la propriété de l'Institut Canado-Américain.

L'un des premiers diplômés de l'Académie St-Augustin(Manchester) sous la direction des Frères du Sacré-Coeur, vers la fin du siècle, Ernest Bournival appartenait à la première génération qui suivit les fondateurs à Manchester. Il était d'un groupe qui figura à la direction de plusieurs de nos entreprises religieuses, sociales et économiques, Charles Martel, Adolphe Robitaille, Josaphat Guillemette, Edouard Robitaille, Alphée Leclerc, Wilfrid Lessard, Pierre Gamache et autres.

Avec les années, M. Bournival avait atteint le port de l'âge vénérable, et tous lui montraient de l'amitié. On le voyait circuler au milieu de ses compatriotes comme l'image d'une génération qui avait connu les plus belles années du rayonnement franco-américain. La collection de l'*Avenir National* qui faillit prendre la route du papier rebus, grâce à un pur accident fut confiée à la Manchester Historic Society, qui, n'ayant pas d'intérêt à la conserver, la confia à l'Institut Canado-Américain. Pour la conserver définitivement, le juge Emile Lemelin, président de l'Association Canado-Américaine l'a fait microfilmer.

Le 12 octobre 1939, à l'occasion du cinquantenaire de l'*Avenir National*, M. Bournival avait reçu la médaille "*Grand Prix*" de la Société Historique Franco-Américaine. Il avait été membre de la société durant plusieurs années. Décédé le 3 avril 1957 à l'âge de 77 ans.

Lucien Cardinal (1903-1957). Né à Fall River, fils d'Hormidas Cardinal et d'Amanda Mongeau. Dans le commerce du transport, membre de la Ligue Civique et de l'Union. Décédé le 21 juillet 1957.

Dr Paul Chevalier, médecin (1909-1957). Lewiston, Me. Né à Lewiston, le 17 janvier 1909, fils de Joseph Chevalier et de Claudia Roy. Etudes médicales à l'université Georgetown. Médecin légiste de Lewiston et du comté Androscoggin. Capitaine dans le corps médical durant la deuxième guerre mondiale. Décédé le 8 février à l'âge de 48 ans.

Louis-Philippe Clapin, éditeur (1885-1957), Fall River. Né à Sherbooke, Québec, le 23 décembre 1885, fils de Léopold Clapin et

de Honorine Coté. Etudes aux séminaires de Sherbrooke et de Montréal. Il devint imprimeur et débuta au journal "La Patrie" puis à La Librairie Beauchemin et au journal des Débats (Montréal). Il est ensuite à l'emploi à L'Avenir National (Manchester) puis à l'Indépendant (Fall River) où il devient propriétaire. M. Clapin se considérait plutôt comme éditeur. Il publia durant quelques années l'Indépendant à Woonsocket, R. I.

Membre de la Commission de Police durant plusieurs années, ancien président de l'Alliance des Journaux et de la New England Newspaper Association, il était membre de la Foreign Language Press of America, directeur de la banque co-operative Lafayette et président fondateur de l'Union Fédérale du Credit St-Roch et membre de la Société Historique Franco-Américaine, membre fondateur et ancien président du club Calumet et membre fondateur et directeur de la Ligue Civique Franco-Américaine. Décédé le 15 juillet à l'âge de 72 ans.

Dr Pierre Crispo, médecin, (1871-1957). Fall River, Mass. Né à Hâvre-au-Boucher (Antigonish) le 19 novembre 1871, fils de Timothée Crispo et de Louise Fisette. Etudes à l'université Laval. Il s'établit à Fall River en 1899. Il avait pratiqué à Sandy Bay depuis 1895. Il occupa plusieurs postes, médecin des écoles, membre et président du bureau d'hygiène, membre de la Massachusetts Medical Society, de la Fall River Medical Society et de la Société Médicale Franco-Américaine. Il fut honoré par ces deux groupes pour son cinquantenaire et plus de profession. Président du Conseil de la Ligue Civique de Fall River, ancien président de la Société des Concours de Français, membre fondateur du Club Calumet, ancien membre de la Société Historique, membre des Forestiers Catholiques, de l'Union St-Jean-Baptiste, de l'ACA et de la Ligue des Patriotes. Syndic de l'Orphelinat St-Joseph et de la paroisse St-Roch dont il était un paroissien modèle. Voilà un compatriote admirable qui mérite d'être inscrit sur la liste des plus nobles figures de notre histoire. A cause de son grand âge, le Dr Crispo avait pris sa retraite. Décédé en juillet à l'âge de 85 ans.

Dr Georges-E. Desaulniers (1884-1957). Lewiston, Maine. Né le 30 avril 1884 à Richmond, Québec, fils de Henri Desaulniers et de Mary-Anne Dearden. Après quelques années à l'emploi du Canadien National, il entre à l'université McGill pour ses études en médecine. En 1919, il vient s'établir à Lewiston et devient membre du personnel de l'hôpital Ste-Marie. Décédé le 22 avril à l'âge de 72 ans.

Joseph-François Dumont. (1881-1957), marchand, (Berlin, N. H.). Né le 2 juin 1881 à Ste-Hénédine, comté Dorchester, fils d'Augustin Dumont et de Malvina Roberge. Père de 11 enfants il diri-

geait un commerce de meubles. Un ardent de la raquette, il fut fondateur du Club Joliette (Berlin) et président de l'Union Américaine. Fondateur de la Caisse Populaire l'Ange-Gardien, il en était le président depuis 1928. Décédé le 19 février à l'âge de 76 ans.

Arthur H.-R. Giroux. Voyageur de Commerce (1894-1957). Né à Lowell, le 19 juin 1894, fils de William Giroux et de Zoé Roy. Ancien commissaire d'école, il avait été à l'emploi du journal l'Étoile. Ancien président de l'Association des Anciens du collège St-Joseph et maître de chapelle de la paroisse Ste-Jeanne d'Arc durant 25 ans, il avait paru avec succès dans plusieurs concerts et séances dramatiques. Il était membre actif de plusieurs cercles et sociétés. Décédé le 9 février à l'âge de 63 ans.

Cléophas Landry (1914-1957). Né à Fall River en 1914, fils de Alfred Landry et de Marie Rousseau. Il était très apprécié dans les cercles municipaux. Décédé le 21 juillet.

Roch Lavault, pharmacien (1872-1957). Né à Yamaska, Québec, fils d'Edouard Lavault et d'Esther Parent en 1872. Il s'installa à Fall River en 1947 où il dirige deux pharmacies. Il prenait sa retraite en 1937. Décédé le 11 mars à l'âge de 85 ans.

Fernand Letendre (1909-1957). Commerçant à Fall River, Mass. Né à Fall River le 22 juin 1909, fils de Charles Letendre et d'Alphonsine Labrèche. Très estimé dans les milieux de musique vocale. Décédé le 26 novembre.

Hervé-Joseph L'Heureux. (1899-1957). Ministre consul américain. Né en 1899 à Manchester, New Hampshire, fils de Rodolphe l'Heureux et de Desneiges Pichette. Son père était un fervent chrétien et un excellent patriote. Il décédait en 1945 à l'âge de 80 ans.

Après ses études à l'université Georgetown, il prit part à la première guerre mondiale avec le titre de sergent et fut au nombre des blessés. Il entre ensuite dans le fonctionarisme fédéral à Washington sous la protection du sénateur Charles Tobey. Il termine ensuite ses études de Droit à l'université Detroit.

M. L'Heureux entre alors au service du Département d'Etat à Washington. Il est successivement consul à Windsor (Ontario), à Stuttgart (Allemagne), à Anvers (Belgique), à Lisbonne (Portugal), à Alger (Algérie) et enfin à Marseilles (France) où il devient le doyen du corps consulaire.

Revenu au pays, il fut nommé chef des départements des visas à Washington. Il sera président de l'American Foreign Service Association. Il avait été nommé consul général des Etats-Unis avec le titre de ministre à Montréal, le 23 mai 1955. La maladie qui le minait le trouva au poste jusqu'à la fin. Il décéda le 9 juillet à l'âge de 58 ans.

M. L'Heureux eut une carrière brillante et bien méritoire. Il sut par le travail et les qualités dont il était doué, s'élever à de hauts postes de confiance au service de son pays. A son sujet, le secrétaire John Foster Dulles déclarait: "*le pays perd l'un de ses plus notables officiers de service à l'étranger.*" La santé l'ayant appuyé, il serait devenu certainement l'un de nos ambassadeurs de grande classe.

Grand chrétien, il se fit l'apôtre de la paix mondiale à l'aide de la prière. C'est à un dîner du "*Last Man's Club*" à Manchester en 1958, qu'il lance le projet de cette croisade de prière, demandant à tout citoyen de s'arrêter chaque jour, à midi, pour une minute de prière pour obtenir une paix mondiale, durable. Le Congressional Record loua cette initiative qui se continue.

M. L'Heureux était un gentilhomme né. Très modeste d'allure, d'une grande affabilité, il s'acquitta partout de ses tâches avec dignité. On sentait en sa présence le type du serviteur intègre et noble.

Il avait conservé pour les siens un bel attachement. Il aimait à fréquenter leurs réunions. Son rayonnement franco-américain se borna cependant à sa personne et n'atteignit pas les cadres de son foyer. Au soixantenaire de l'ACA en 1956 il disait: "*la langue française est la mère d'une grande culture; elle est l'harmonieux enfant de nos aïeux. Elle m'a bien servi: elle peut aussi bien vous servir.*"

Quelques mois avant sa fin, il disait devant le Richelieu-Sherbrooke, "*le Richelieu est aussi d'expression française. Pourquoi, je vous le demande ne pas en être fier.*" C'est bien le sentiment de la fidélité qui revient toujours à la surface chez celui, qui, après avoir soupesé les grandeurs humaines, sent le besoin d'affirmer la valeur de ce qui a donné du mérite à son existence . . . en face de l'au delà. M. L'Heureux fut inhumé avec les honneurs militaires et repose sur l'emplacement Pershing au cimetière national Arlington. A sa manière, il honora notre idéal commun.

Gaudiace Lussier (1874-1957), négociant, Fall River, Mass. Né à Weadon, Québec le 19 décembre 1874, fils d'Adjutor Lussier et de Julie Lizie. Il s'établit à Fall River en 1892. De son mariage à Mathilde Labonté naquirent trois filles et douze garçons. Il dirigea une épicerie prospère avec son frère pendant plus de 50 ans. Paroissien distingué de Notre-Dame, il était membre honoraire de la Fédération Catholique Franco-Américaine (Fall River) et membre très actif des Artisans. Décédé le 8 février à l'âge de 83 ans.

Joseph Lussier (1867-1957), avocat journaliste. Né le 19 mars 1867 à St-Mathias, Québec, dans la vallée du Richelieu. Après ses études au collège Ste-Marie Monnoir, Québec, il obtient son brevet en droit de l'Université Laval en 1895. Il pratique durant quelques

années à St-Jean d'Iberville et sur l'avis du curé Cormier, il vient tenter fortune en Nouvelle Angleterre, à Holyoke où fleurit une belle colonie franco-américaine.

En 1908, il achetait le journal de l'endroit, "La Justice." Cette publication avait été fondée en 1902 par le maire John White et le docteur Henri Chaput avec le concours de Me O.-O. Lamontagne comme organe politique républicain.

M. Lussier donne un autre ton au journal pour en faire l'organe des Franco-Américains de la région des Berkshires. Homme d'affaires très avisé, il conduit son entreprise avec succès pour atteindre une belle aisance. Encore un cas où le journal a favorisé son homme.

Orateur de belle prestance, écrivain maniant une plume parfois acerbe, Joseph Lussier se tailla une belle réputation dans la presse. Ses "coups de plume" étaient souvent mordants. C'est qu'il était entier dans ses idées. Il fut l'ami et l'admirateur de Elie Vézina ce qui expliquerait certaines de ses attitudes.

Chrétien exemplaire, il fut de bien des mouvements et son verbe commandait l'attention. Il fut l'un des conseillers de la Société Historique et l'un de ceux qui refusèrent longtemps l'admission des dames au sein de la société.

En 1934, Joseph Lussier recevait les Palmes Académiques. Il publia plusieurs sonnets, réunis dans une brochurette "Silhouettes." Il se retira du journalisme en 1940 pour contribuer quelques rares articles sous le nom de "Nemo". Il était donc le doyen de nos journalistes. Décédé le 18 novembre à l'âge de 90 ans et fut inhumé à Richelieu, Québec.

Philias Morin (1884-1957). Manufacturier. Bien que résidant à Montréal, Philias Morin avait établi à Manchester une importante succursale de la Cie Habitant Soup en 1938. Né à Ste-Claire, Québec, il décédait le 22 août à l'âge de 72 ans.

André Morize, professeur (1885-1957). Venu de France en 1917, il devint professeur de littérature française à l'université Harvard. Il fonda également l'école de français au collège Middlebury, Vermont. Il était un ami de la Société Historique et sur la liste de ses conférenciers distingués. Décédé à Paris en octobre à l'âge de 72 ans.

Dr Josaphat Phaneuf, médecin (1888-1957). Brockton, Mass. Né le 26 janvier 1888, à La Présentation, Québec, fils de Toussaint Phaneuf et d'Evelyne Martin. Admis à la pratique en 1913. Lieutenant dans le Corps Médical durant la lière guerre mondiale. Il aurait mis au monde plus de 9000 enfants. Décédé le 30 juin à l'âge de 69 ans.

Treffe Raiche (1880-1957), négociant, (Manchester). Né à St-Camille, Québec en 1880, fils d'Edmond Raiche et d'Elaine Lacerre. Il s'établit à Manchester en 1882 avec sa famille. Membre de la garde Lafayette en 1888, il en devient capitaine puis colonel en 1909. Il sera aussi un des officiers et promoteurs du 3ième Régiment de la Brigade Franco-Américaine qui connut des années de gloire. Décédé le 30 septembre à l'âge de 87 ans.

Edouard V. Rainault (1893-1957), marchand. Né à Holyoke en 1893 fils de Charles Rainault et de Sophronie Bernier. Il dirigea à Holyoke un commerce de quincaillerie durant plusieurs années. Décédé le 18 mars à l'âge de 64 ans.

Dr Henri Rivard, professeur-pharmacien (1883-1957). Né à Taunton, Mass., fils d'Anaclet Rivard et de Delima Carignan. Diplômé du collège de pharmacie du Rhode Island. Il devient membre de la faculté en 1907 pour en devenir le doyen. En 1930 il devient président de l'Association Américaine de Pharmacie (Section Nouvelle-Angleterre). Il avait été fait docteur en pharmacie. Décédé le 6 février à l'âge de 73 ans.

Dr Joseph-Georges Thibault (1875-1957), médecin, Winooski, Vermont. Né le 10 février 1875 à St-Dominique des Cèdres, Québec, fils de Joseph Thibault et d'Eloïse Daoust. Etudes à Montréal et à Joliette. Il reçoit son brevet en médecine de Laval en 1897. Il s'établit à Winooski en 1901 et fut aussi professeur à l'Université du Vermont. Décédé en novembre à l'âge de 82 ans.

Table des Illustrations

Frontispice: Me Pierre Belliveau
président de la Commission Lafayette

- (1) Général Marquis de Lafayette — 1757-1834.
- (2) Adrienne de Noailles (1959-1807), épouse de Lafayette.
- (3) Chateau de Chavaniac (Auvergne) où naquit le Marquis de Lafayette le 6 septembre 1757.
- (4) Monument Lafayette-Washington érigé à New York en 1900, oeuvre de Bartholdi, auteur de la statue de La Liberté dans le port de New York.
- (5) Lafayette et Washington. Peinture exécutée à l'occasion du dernier voyage de Lafayette aux Etats-Unis (1824-25) Washington était décédé.
- (6) Itinéraire de Lafayette durant son voyage aux Etats-Unis (1824-1825).
- (7) Monument Lafayette érigé à Fall River, Mass., en 1916 par le Club Calumet et ses amis.
- (8) Monument Lafayette sur le carré en face du parlement à Hartford, Connecticut.
- (9) S. E. le gouverneur du Connecticut, Abraham Ribicoff signe la proclamation Lafayette. A gauche, Roméo Gosselin, Olier Anger et William Gagné.
- (10) Le gouverneur Edmund Muskie, du Maine, signe la proclamation de la semaine, Lafayette. Le sénateur Jean-Charles Boucher, de Lewiston assiste.
- (11) Le gouverneur Lane Dwinell, du New Hampshire signe la proclamation Lafayette. De gauche, le représentant Louis-I. Martel, le président du sénat Eralsay Ferguson, l'abbé Adrien Verrette et l'orateur de la chambre Douglas Scamman.
- (11-a) Le gouverneur Dennis-J. Roberts du Rhode Island signe la proclamation de l'“Année Lafayette”. De gauche: Sarto-R. Gamache, Joseph-E. Dognin, Lauré-B. Lussier, Emile Pepin, Dr Omer Boivin, J.-Henri Goguen, et J.-Valmore Normandin.
- (12) Le consul de France, monsieur le baron Charles de Pampe-lonne dépose des fleurs au pied de la stèle Lafayette dans le parc de Boston, le 20 mai. De gauche, R. P. Armand Morissette, o.m.i., le colonel George Stewart, le consul, l'abbé Adrien Verrette et à l'extrême gauche Mgr Hector Benoit, D.D.

- (13) La cérémonie du 20 mai devant la stèle Lafayette dans le parc Boston présidée par le maire suppléant.
- (14) Banquet Lafayette, le 19 mai, au Harvard Club de Boston. De gauche: Mmes Goguen et Fournier, le juge Emile Lemelin, Mme Coté, J.-Henri Goguen, Mgr Hector Benoit, le consul Charles de Pampelonne, le juge en chef Wilkins et l'abbé Verrette.
- (15) Invités au banquet. De droite à gauche: R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., Mme la baronne de Pampelonne, William Foley, président du conseil municipal, Mme Wilkins, le consul Jean Fournier et le Lt. Gouverneur du Rhode Island, Armand Côté.
- (16) Le président de la société fait la présentation du bronze commémoratif à M. Ralph Carpenter, président du bureau des syndicats de la Wayside Inn, Sudbury, Massachusetts, le 13 octobre 1957.
- (17) Monsieur le consul Charles de Pampelonne présente une épée Lafayette à Mme Herman Place ,syndic, pour le musée de la Wayside Inn.
- (18) Mme Marcelle Mainente, présidente de la Fédération Féminine rend hommage à la mémoire d'Adrienne de Noailles, épouse de Lafayette. A sa droite, Mme Alice Lemieux-Lévesque qui lira un sonnet.
- (19) Bronze du bicentenaire érigé sur l'emplacement de la Wayside Inn.
- (20) Manifestation à Fall River, Mass., le 22 mai 1957 en face du monument Lafayette érigé par les Franco-Américains en 1916. De gauche: le commandant Hoffman, l'abbé Gérard Boisvert, le maire John-J. Kane, Me J.-Edouard Lajoie, le R. P. Thomas Marie Landry, o.p., orateur invité.
- (21) Le Comité du monument Lafayette érigé dans le parc Lafayette de Manchester, le 11 novembre 1957. Au centre, le juge Emile Lemelin, président. En bas: Les cadets de l'Orphelinat St-Pierre déposent une couronne de fleurs alors que la chorale St-Jean-Baptiste chante.
- (22) Tableau commémoratif du bicentenaire sur la stèle dans le parc Lafayette.
- (23) Le maire Josaphat Benoit accepte le monument Lafayette au nom de la cité de Manchester.
- (24) Les écoliers de la paroisse Ste-Anne, (Woonsocket, R. I.), célèbrent le bicentenaire Lafayette.

- (25) Le président de la Société Historique est l'orateur invité, le 17 août 1957, au dévoilement d'une plaque qui souligne le passage de Lafayette en juin 1825, sur le lac Champlain en face du Fort Ticonderoga-Carillon.
- (26) La Société Historique assiste à la manifestation du bicentenaire du French Center de Boston, le 3 juin 1957, dans les jardins des fermes Faulkner, à Jamaica Plains, Mass. Debout: Me Pierre Belliveau, l'abbé Adrien Verrette et M. le consul Charles de Pampelonne. Assis: Mme Belliveau, M. le juge Emile Lemelin et Madame la baronne de Pampelonne.
- (27) Le président accueille l'hon. Raymond-S. Wilkins, juge en chef de la cour suprême du Massachusetts au banquet Lafayette, le 19 mai 1957 au Harvard Club. A gauche, le juge Arthur-L. Eno.
- (28) Hommage à nos magistrats, le 19 mai 1957 au Harvard Club. De gauche: MM. les juges Arthur-L. Eno, Emile Lemelin, Edouard-J. Lampron, le président, les juges Raymond-S. Wilkins, Albert Beliveau et Alfred-J. Chrétien.
- (29) Invités au banquet du 19 mai. De gauche: Mgr Hector Benoit, D.D., M. J.-Henri Goguen, M. le consul Charles de Pampelonne, l'hon. Armand Coté, le président et le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.
- (30) Le bureau de la société. Debout: l'abbé Wilfrid Paradis et Me Pierre Belliveau, conseillers, M. Marcel St-Denis, trésorier, le docteur Louis-B. Amyot et Antoine Clément, conseillers; assis: Mle Rhéa Caron, secrétaire, le président et le juge Arthur-L. Eno, conseiller.
- (31) A la réunion annuelle du 24 novembre, le président remet la médaille "Grand Prix" à M. l'abbé Jules Baisnée, s.s., secrétaire de l'Institut Français de Washington et conférencier invité pour rendre hommage au tricentenaire de l'arrivée de la Compagnie de Saint-Sulpice en Amérique.
- (31-a) Le président remet la médaille "Grand Prix" à Mgr Olivier Maurault, s.s., p.a., président de la Société Historique de Montréal. De gauche: Mgr William Drapeau, le président, M. l'abbé Jules Baisnée, s.s., le docteur J.-B. Arthur Falcon, Mgr Maurault, M. le juge Alfred-J. Chrétien, l'abbé Eugène Dumas, M. le consul de Pampelonne, Me Henri-T. Ledoux, Mgr J.-A. Corbeil, Me Pierre Belliveau et le juge Arthur-L. Eno.
- (32) Le 4 mai dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique à Woonsocket, le conseil d'administration et le bureau

de direction de la Fédération Féminine Franco-Américaine se réunissaient sous la présidence de Mme Marcelle Mainente.

- (33) Le gouverneur Foster Furcolo félicite Mgr Joseph Boutin qu'il vient de nommer membre du conseil d'administration de l'Université du Massachusetts. A droite: M. J.-Henri Goguen.
- (34) S. E. Mgr André Ouellette, évêque auxiliaire de Mont-Laurier est accueilli dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique dont il est membre. De gauche: MM. Charles Lamontagne et Jean Picher, Mgr William Drapeau, Son Excellence, Mgr Albert Bérubé, Mgr Stephen Grenier et Mgr Arthur Mercier.
- (35) Comité Exécutif du IV^e Congrès — Assis, de gauche à droite: Théophile Martin, secrétaire; Dr Armand Picard, président; Louis Lussier, trésorier; Armand-H. Coté, Pawtucket, vice-président. Debout, de gauche à droite: Arthur Belhumeur, Central Falls; Albert-J. Lamarre, Pawtucket; Arthur Désilets, Warren; Me Emile Auger, Cranston; et Asmond Provost, Central Falls, vice-présidents.
- (36) L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique reçoit les membres du Conseil de la Vie Française en Amérique à l'occasion du IV^e congrès du Comité d'Orientation, le 18 octobre 1957 à Woonsocket, R. I. De gauche: MM. Jean Picher et Adhémar Brodeur, Mgr Paul-Emile Gosselin, M. Georges Filteau, Mme Reine Malouin, M.-J. Henri Goguen, M. Georges Daignault, Mgr Stephen Grenier, M. le docteur Jean-Thomas Michaud et l'abbé Adrien Verrette.
- (37) Invités au Premier Congrès de l'Alliance Radiophonique française à Woonsocket le 18 octobre 1957. De gauche: MM. J.-Henri Goguen, Gérald Robert, secrétaire, Adolphe Robert, Mgr Paul-Emile Gosselin, Mlle Claire Quintal, R. P. Elmer Dubois, M.S., Mme Gertrude St-Denis, présidente, M. Gabriel Crevier, Abbé Adrien Verrette et M. Paul Gingras, trésorier.
- (38) Banquet de L'Alliance Radiophonique française, le 18 mai 1957 à l'hôtel Dario Plaza à Woonsocket, présidé par Mme Gertrude St-Denis et M. Lauré-B. Lussier, maître des cérémonies.
- (39) Ouverture du IV^e Congrès d'Orientation, samedi matin le 19 octobre 1957 en la salle Marquette de Woonsocket, sous la présidence de M. le docteur Armand Picard.

- (40) Au nom du premier ministre Maurice Duplessis, M. Georges-Etienne Daignault, originaire de Woonsocket et président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, remet au gouverneur Dennis-J. Roberts le drapeau de la province de Québec, à l'ouverture du congrès.
- (41) Invités au banquet du IVe congrès, samedi soir, le 19 octobre 1957 dans l'auditorium de la paroisse Ste-Anne de Woonsocket. De gauche: R. P. Elméric Dubois, M.S., président du congrès, S. E. Mgr Russell-J. McVinney, évêque de Providence, M. le docteur Armand Picard, président du Comité du Rhode Island, M. Lauré-B. Lussier, Mgr Adrien Forest, curé, M. le juge Guillaume Millette et M. Théophile Martin, secrétaire.
- (42) M. le docteur Arthur J.-B. Falcon reçoit les insignes et le diplôme d'officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. A gauche: S. H. le maire Jean-Paul Soucy de Woonsocket; à droite: M. Adolphe Robert, chancelier de l'Ordre.
- (43) M. le docteur Falcon signe le "Livre d'Or" de l'Ordre du Mérite Franco-Américain.
- (44) Messe du congrès célébrée en l'église Sainte-Famille, le dimanche 20 octobre par Mgr Donat Côté.
- (45) Dignitaires ecclésiastiques présents au congrès. De gauche: Mgr J.-A. Corbeil, Mgr Donat Côté, S. E. Mgr Louis Collignon, o.m.i., évêque des Cayes, Mgr Stephen Grenier, Mgr William Drapeau et le R. P. Elméric Dubois, M.S.
- (46) Manifestation mariale et clôture du congrès dimanche après midi sur le terrain de la maison des retraites fermées, Notre-Dame de Fatima, dirigée par les RR. PP. Oblats à Manville, Rhode Island.
- (47) Réception dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique au R. P. Landry à l'occasion de son départ de la Nouvelle Angleterre. Assis: M. J.-Henri Goguen, le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., et M. George Filteau. Debout: MM. Théophile Martin, Vézina, Omer Boivin, M.D., Adhémar Brodeur, Jean Picher et Normand Lachance.
- (48) Réception aux nouveaux officiers de l'Ordre de la Fidélité Française, à l'occasion du banquet du 20e anniversaire du Conseil de la Vie française en Amérique, le 20 juin 1957. De gauche: Mgr Paul-Emile Gosselin, recteur de l'Ordre, le Col. Oscar Gilbert, l'Hon. Cyrille Delage, chancelier de l'Ordre, Mgr Alphonse Marie Parent, P.A., recteur de Laval, l'abbé Pierre Gauthier, officier, Me Paul Gouin, président du Conseil,

Mgr F.-X. Barrette, officier, M. Esdras Minville, officier, Mgr Joseph Boutin et M. le député Emilien Rochette.

- (49) Délégation franco-américaine à la séance de promotion de l'Ordre de la Fidélité Française. De gauche: R. P. Thomas Landry, o.p., Mgr Paul-Emile Gosselin, l'abbé Pierre Gauthier, officier, M. le juge Emile Lemelin, MM. Adolphe Robert, Georges Etienne Daignault, Me Paul Gouin, Me Ernest D'Amours, M. Jean Picher, abbé Adrien Verrette, et Richard D'Amours.
- (49-a) Séance d'ouverture du Congrès de refrancisation, le 21 juin 1957 à la Faculté de Commerce. De Gauche: Me Paul Gouin, président, M. le premier Ministre Maurice Duplessis, Mgr Alphonse-Marie Parent, recteur de Laval, M. le consul de France, le maire Josaphat Benoit, de Manchester et Mgr Paul-Emile Gosselin.
- (50) Pierre Tremblay, ancêtre de la famille Tremblay en Amérique. Défilé de la Saint-Jean-Baptiste à Québec, le 24 juin 1957.
- (51) Défilé de la Saint-Jean-Baptiste à Québec, le 24 juin 1957.
- (52) Défilé de la Saint-Jean-Baptiste à Québec, le 24 juin 1957.
- (53) Les membres du Conseil de la Vie Française en Amérique à la 21^{ème} session plénière, tenue à Québec du 24 au 27 octobre 1957. Assis à gauche: Adrien Pouliot, docteur Jean-Thomas Michaud, abbé Adrien Verrette, hon. Cyrille Delage, Me Paul Gouin, docteur Georges Dumont, Mme Reine Malouin, Ernest Desormeaux. Debout: Rodolphe Laplante, docteur P.-E. Laflèche, J.-Emile Boucher, docteur Alcide Martel, Armand Godin, docteur Léon Beaudoin, Alphonse Comeau, le juge Fernand Despins, Mgr Paul-Emile Gosselin, George Filteau, Louis D'Entremont, Me Yves Bernier, R. P. Albert Plante, s.j., Jean Jacques Tremblay, Henri Blanchard et R. P. Jean Patoine, o.m.i.
- (54) Le bureau du Conseil (1957-1957). Assis de gauche: abbé Adrien Verrette, vice président, hon. Cyrille Delage, président d'honneur, Me Paul Gouin, président, Mme Reine Malouin, directrice. Debout: Adrien Pouliot, directeur, Armand Godin, directeur, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire, R. P. Albert Plante, s.j., directeur, Ernest Desormeaux, directeur et le docteur Jean-Thomas Michaud, trésorier. (Absents: Me Anatole Vanier, directeur et M. le notaire Boisvert, aviseur technique.)

Table des Matières

Dédicace	7
Présentation	9
I Centenaire Lafayette (1757-1957)	11
Commission Lafayette	11
Proclamations des Gouverneurs	12
Comité National	13
Consulat Français (Boston)	14
Office du Tourisme Française (New York)	14
Paris-Chavaniac	14
Etats-Unis	15
Franco-Américanie	20
Lauréats du bicentenaire	23
Semaine Lafayette (Nouvelle-Angleterre)	24
Banquet Lafayette, 19 mai, (Boston)	24
Paroles du président	25
Un portrait de Lafayette	29
<i>Juge Emile Lemelin</i>	
Hommage du Canada	37
<i>M. le consul Jean Fournier</i>	
Hommage de la France	42
<i>M. le consul Charles de Pampelonne</i>	
Hommage des Etats-Unis	45
<i>Chief Justice Raymond-S. Wilkins</i>	
<i>Supreme Judicial Court of Massachusetts</i>	
Mémorial Lafayette: Wayside Inn, 10-13 oct. 1957	48
Allocution du président de la Commission ...	48
<i>Me Pierre Belliveau</i>	
Discours du président	48
<i>abbé Adrien Verrette</i>	
Hommage de la Fédération Féminine	50
<i>Mme Marcel Mainente</i>	
Hommage à Adrienne de Noaille-Lafayette	51
<i>Mme Alice Lemieux Lévesque</i>	
Allocution du consul de France	52
<i>M. Charles de Pampelonne</i>	
Texte du tableau de Bronze	53
Donateurs du mémorial	53
Echos et dires	53
Sur les pas de Lafayette	57
<i>M. Adolphe Robert</i>	
Quand Lafayette revenait	75
<i>Antoine Bernard</i>	
Lafayette	79
<i>Antoine Clément</i>	
Chronologie Lafayette	79

	Bibliographie Lafayette	80
	Journée Lafayette (New York) 1916	81
	Journée Lafayette (Philadelphie) 1916	82
	Centenaire Lafayette (Boston) 1924	83
	Parc Lafayette (Manchester) 1914	83
	Monument Lafayette (Haverhill) 1932	84
	American Friends of Lafayette (Easton, Pa.)	84
II	Hommage à nos magistrats	86
	<i>R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.</i>	
III	Centenaire Sulpicien (1657-1957)	89
	Présentation	
	Les Messieurs de Saint-Sulpice en Amérique	90
	<i>M. Jules Baisnée, s.s.</i>	
IV	Hommage au clergé franco-américain	99
	<i>Abbé Camille Blain</i>	
V	Médaille "Grand Prix"	102
	Séance 19 mai 1957	
	Eloge du Juge Raoul-Henri Beaudreau	102
	<i>Réponse du Juge Beaudreau</i>	103
	Séance du 24 novembre 1957	104
	Eloge des titulaires	
	Me Joseph Monette	104
	M. Jules Baisnée, s.s.	105
	Mgr Olivier Maurault, s.s.	107
	<i>Allocution de Mgr Maurault</i>	110
	Titulaire de la Médaille "Grand Prix"	113
VI	Eloge d'un membre disparu	114
	Mgr Napoléon Gilbert (1884-1956)	114
	<i>Abbé Wilfrid Paradis, D.C.L., Ph.D.</i>	
VII	Réunions de la Société	117
	Réunion du Bureau, 16 mars 1957	117
	Réunion annuelle, 19 mai 1957	118
	Réunion du bureau, 5 octobre 1957	120
	Réunion-conférence, 24 novembre 1957	121
	Officiers (1957-1958)	125
VIII	Généalogie	126
	Famille Tremblay	126
	Famille Simard	127
	Famille Levasseur	128
IX	Conférences	129
	Napoléon Bourassa, tel que je l'ai connu	129
	<i>Mme Emile Cousineau</i>	

La Garde Malade	134
<i>Mme Gertrude St-Denis</i>	
X Etudes	138
Propos d'Education	138
<i>Marcel Raymond</i>	
Autour de notre parler	143
<i>abbé Adrien Verrette</i>	
En faveur du bilinguisme	145
<i>Gordon-R. Silber</i>	
Le meurtre de La Salle	155
<i>Edouard Fecteau</i>	
XI Documents	158
Propos opportuns d'infiltration	158
<i>Philippe-Armand Lajoie</i>	
L'Institut Canado-Américain	160
<i>Abbé Adrien Verrette</i>	
XII Divers	164
Hommage au R. P. Thomas-Marie Landry, o.p., à l'occasion de son départ de Fall River, le 28 juillet	164
Un bel exemple de grandeur d'âme: Dr Philippe F. Fortin.	175
<i>Philippe-Armand Lajoie</i>	
Emile Gauvreau, journaliste américain	177
<i>L'Illétre</i>	
La Montagne Crotched du New Hampshire	179
<i>Rosaire Dion-Lévesque</i>	
Laissez les partir . . . c'est la canaille qui s'en va	183
<i>Louis-Philippe Gagné</i>	
Centenaire de Jacques Cartier (1557-1957)	186
Le Mayflower II	193
XIII Vieux Papiers	194
Dévoilement du Monument Champlain à Cham- plain, N. Y., 4 juillet 1907	194
<i>La Presse (Montréal)</i>	
Histoire du monument Lafayette de Fall River, 2-4 septembre 1916	197
XIV Echos des Sociétés	207
Société Historique de Montréal	207
Société Historique de Québec	207
Société Historique du Saguenay	207
Société Historique du Nouvel Ontario	208
Société Historique du Canada	208

Société Canadienne d'histoire de l'Eglise Catho- lique	208
Société Généalogique C.-F.	209
Société des Ecrivains Canadiens	209
Société des Poètes	209
Association Canadienne des Bibliothécaires de langue française	209
Institut Canadien, Québec	210
ACFAS	210
ACELF	210
Société Royale du Canada	213
Institut Français de Washington	213
American Catholic Historical Society (Philadel- phie)	213
Sociétés Savantes	214
Conseil des Arts du Canada	214
Association Canadienne des Universités de langue française ACULF	214
Semaine Sociale (Montréal)	214
Société du Bon Parler Français (Montréal)	215
Association C.-F. d'Education d'Ontario	216
Association d'Education des C.-F. du Manitoba	218
Association Catholique Franco-Albertaine	218
Association Catholique C.-F. de la Saskatchewan	219
Fédération C.-F. de la Colombie	220
Société Nationale des Acadiens	220
Société St-Jean-Baptiste (Montréal)	220
Société St-Jean-Baptiste (Québec)	220
Association de la Jeunesse C.-F.	221
Jeunesse Ouvrière Catholique	221
Jeunesse Agricole Catholique	222
Société Nationale Champlain	222
Ordre des Chevaliers de Champlain	223
Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada	224
Caritas-Canada	224
Centre Marial Canadien (Nicolet)	225
Fédération Nationale St-Jean-Baptiste	225
Société Canadienne d'Etablissement Rural	226
Clubs des Francs	226
Association des Hebdomadaires de Langue Fran- çaise au Canada	227
Société Radio-Canada (Montréal)	227
Congrès International des Raquetteurs	227
Union Canadienne des Raquetteurs	227

XV	Brièvetés	228
XVI	Conseil de la Vie Française en Amérique	236
	20e anniversaire du Conseil	236
	Rapport de l'année	237
	La Liaison Française	241
	La Fraternité Française	241
XVII	Congrès de Refrancisation, 21-24 juin 1957	245
	Séances du congrès	245
	Voeux du congrès	250
	Echos du congrès	258
XVIII	Ordre de la Fidélité Française	263
	<i>Hon. Cyrille-F. Delâge</i>	
	Dixième Promotion, 20 juin	
	Présentation du Chancelier	
	M. Esdras Minville (Montréal)	263
	Mgr François-Xavier Barrette (Ottawa)	263
	M. l'abbé Pierre-H. Gauthier	264
	Allocution de M. Esdras Minville	265
	Titulaires de l'Ordre	270
XIX	Comité de Vie franco-américaine	
	IVe congrès, octobre (Woonsocket, R. I.)	273
	Préparatifs-échos de la presse	273
	Réception au Conseil de la Vie française	276
	Ier Congrès de l'Alliance radiophonique française	277
	Inscription des délégués	277
	Réunion Plénière du Comité, 18 octobre	278
	Membres du Comité	279
	Buts, fonctionnement et oeuvres du Comité	279
	Réunion de l'Alliance des Journaux	282
	Réunion de la Fédération Féminine	285
	Séance d'ouverture	286
	Séance d'études	286
	La Solidarité Franco-Américaine (Synthèse)	297
	a) Solidarité franco-américaine et fierté ethnique.	
	b) Solidarité ethnique et éducation franco-américaine.	
	Enquête sur l'enseignement catholique et bilingue	295
	<i>Théophile Martin</i>	
	Résolutions du Congrès	303
	Réunion de la Jeunesse Franco-Américaine	313
	Réception de l'Union St-Jean-Baptiste aux délégués	313
	Banquet du Congrès	313

	Soirée sociale de la jeunesse	316
	Messe du Congrès	316
	Manifestation à Fatima	316
	Comités du Congrès	317
	Echos de la presse	320
XX	Ordre du Mérite Franco-Américain	325
	Quatrième promotion, 19 octobre	
	Discours du chancelier (<i>M. Adolphe Robert</i>)	325
	Titulaire: Dr J.-B. Falcon (Pawtucket, R. I.)	
XXI	Vie Franco-Américaine	329
	L'Union des Franco-Américains du Connecticut	
	40e convention biennale	329
	Société des Artisans (Montréal)	331
	Société l'Assomption (Moncton)	332
	Union St-Jean-Baptiste (Woonsocket)	333
	Association Canado-Américaine (Manchester)	334
	Fédération Féminine	336
	Jeunesse Franco-Américaine	337
	Association Dentaire Franco-Américaine	339
	Association Médicale Franco-Américaine	339
	Clubs Richelieu	339
	Fédération Catholique F.-A. de Fall River	341
	Fédération des Sociétés F.-A. de Worcester	341
	Ligue des Sociétés de langue française de Lewiston	343
	Comité central des sociétés françaises de New York	343
	Fédération des Alliances françaises d'Amérique	
	Ligue St-Joseph (New York)	344
	Fédération des Cercles Lacordaire-Jeanne d'Arc	
	Ligue Franco-Américaine des Damistes	345
	Union Américaine des Raquetteurs	345
	Institut Jacques Cartier (Lewiston)	345
	Association Commerciale Notre-Dame (Manchester)	345
	Société des Concours de Français (Fall River)	346
	Alliance Française (Manchester)	346
	Club Calumet (Fall River)	347
	Club Canadien (Miami, Floride)	347
	Cercle Saint-Louis (Lowell)	347
	Caisses Populaires	347
XXII	Fête Patronale	348
XXIII	Concours et Festivals chez nos écoliers	354
	Concours des Artisans	354

	Concours de la Fédération Féminine	355
	Concours de la Société des Concours de Fall River	356
	Concours de la Ligue des Sociétés (Lewiston)	357
	Concours du Conseil Chagnon (Biddeford)	357
	Semaine Française au Collège Seton Hill	358
	IVe Congrès à l'Académie Sainte-Anne (Marlboro)	358
	Festival de la Chanson (Fall River)	360
XXIV	Alliance des Journaux Franco-Américains de la Nouvelle Angleterre	362
XXV	Alliance Radiophonique française	
	1er congrès, 18 octobre 1957	368
	Discours de la présidente	369
	<i>Mme Gertrude St-Denis</i>	
	Radio française et vie franco-américaine en Nouvelle Angleterre	371
	<i>R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.</i>	
	Les ondes . . . carrefour de la pensée	374
	<i>Gabriel Crevier</i>	
	La radio française et la jeunesse étudiante	378
	<i>Claire Quintal</i>	
XXVI	Nécrologie	382
	Table des illustrations	391
	Table des matières	397
	Bienfaiteurs et Patrons	404
	Section des Annonceurs	406

Bienfaiteurs

Mgr Stephen Grenier, P.D.
Woonsocket, R. I.

Abbé Pierre-H. Gauthier
Holyoke, Mass.

Abbé Eugène Dumas
Newmarket, N. H.

Un Ami

Dr Albert Poirier
Cambridge, Mass.

Abbé Adrien Verrette
Suncook, N. H.

M. Roméo Gosselin
L'Union des Franco-Américains
du Connecticut

Patrons

Mgr William Drapeau, P.D.
Lynn, Mass.

Mme Delia Ledoux
New Bedford, Mass.

M. le juge et Mme Eugène-L. Jalbert
Woonsocket, R. I.

M. le docteur Ulysse Forget
Warren, R. I.

Me Pierre Belliveau
Boston, Mass.

M. le sénateur et Mme Jean-Charles Boucher
Lewiston, Maine

Le Cercle Littéraire
Académie Dominicaine de Fall River

Académie Sainte-Anne
Marlboro, Mass.

Collège Anna-Maria
Paxton, Mass.

Société St-Jean-Baptiste
Somersworth, N. H.

La Fédération Catholique
Franco-Américaine de Fall River

La Ligue des Sociétés de Langue
française de Lewiston, Maine

Félicitations

Dr J.-Ubalde Paquin

New Bedford, Mass.

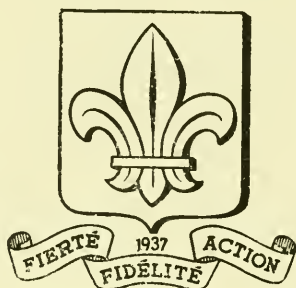
ancien président

Hommages

Dr Gabriel Nadeau

Rutland, Mass.

ancien secrétaire



Au service de la vie française en Amérique

Me Paul Gouin, *président*

Mgr Paul-Emile Gosselin, p.d., *secrétaire*

Membres Franco-Américains

Abbé Adrien Verrette
Suncook, N. H.

M. le juge Emile Lemelin
Manchester, N. H.

T. R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.
Fall River, Mass.

M. Lauré-B. Lussier
Manville, R. I.

M. Adolphe Robert
Manchester, N. H.

M. le juge Fernand Despins
Lewiston, Maine

M. J.-Henri Goguen
Leominster, Mass.

Le Conseil appuie tous les efforts de la Franco-Américanie

Publication: "*Vie Française*"

Le Conseil de la Vie Française en Amérique

75, rue d'Auteuil

Québec



*Le Comité de Vie Franco-Américaine
compte dix années de généreux labeurs
au service de la franco-américanie.*

*Félicitations à la Société Historique
pour son brillant et persévérant travail*

J.-Henri Goguen
président

Juge Emile Lemelin
M. Jean-Charles Boucher
vice-présidents

M. Hervé-B. Lemaire
secrétaire

M. Léo-L. Dion
trésorier

Le Comité de Vie Franco-Américaine

1947 - 1957



L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

Société fraternelle, catholique et française

Admiration et gratitude profonde

à

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE

Pour cinquante-huit années

De services inappréciables

A la cause de l'histoire

Du groupe Franco-Américain

<i>Président général</i>	<i>Secrétaire général</i>	<i>Trésorier général</i>
M. J.-Henri Goguen	M. Normand-W. Lachance	M. Jean Picher
Leominster, Mass.	Woonsocket, R. I.	Winooski, Vt.

Bureau-chef: 1, rue Social, Woonsocket



Hommages à la Société Historique

Juge Emile Lemelin
président général

Gérald Robert
secrétaire général

Association Canado-Américaine

52, rue Concord

Manchester, N. H.

Félicitations

à l'occasion du soixantenaire

prochain de la

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE

Henri Laporte, o.p., curé

PAROISSE SAINTE-ANNE

Fall River, Mass.



"Ne vous arrêtez pas, tant que vous n'aurez pas fait de votre paroisse un modèle où l'on vit la vie chrétienne véritable qui doit se manifester constamment dans l'amour et dans la prière, dans l'appréciation du sacrifice . . ."

Pie XII (août 1957)

"La paroisse est le foyer où se forgent et se maintiennent les grandes fidélités d'un peuples."

Paroisse Saint Jean-Baptiste

Suncook

New Hampshire

Adrien Verrette, *curé*

La civilisation chrétienne répandra son influence en autant que la lumière de la vérité pénétrera auprès des peuplades moins fortunées de la terre surtout chez les infidèles et les païens.

L'oeuvre des Rosiers Missionnaires de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus contribue à ce travail en favorisant le développement du clergé indigène. Sainte-Thérèse est aussi la protectrice de nos oeuvres. En aidant par nos générosités son oeuvre en pays de missions, nous obtiendrons de plus grandes faveurs pour notre rayonnement catholique et français.

Tout don pour le clergé indigène est doublement profitable pour nous.

Rosiers Missionnaires de Sainte-Thérèse

Irène Farley, *directrice*



Centre de la bibliothèque nationale des Franco-Américains. Conservatoire des trésors et des archives de notre présence française en Amérique. L'Institut Canado-Américain est une des richesses de la franco-américanie. Ses milliers de volumes et d'imprimés, ses archives et son musée sont au service de nos oeuvres.

Institut Canado-Américain
(Filiale de l'ACA)

52, rue Concord

Manchester, N. H.



Hommage à la société historique qui conserve si jalousement les échos de notre présence en Amérique.

Léo-L. Dion, *président*

Armand Verrette, *secrétaire*

Alfred Marchand, *trésorier*

La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire

52, rue Concord

Manchester, New Hampshire

Félicitations

La vie française sur les ondes



L'Alliance Radiophonique Française

Mme Gertrude St-Denis

Fall River, Mass.

présidente

M. Léon-L. Alarie

Springfield, Mass.

vice-président

M. Gérald Robert

Manchester, N. H.

secrétaire

M. Paul Gingras

Manchester, N. H.

trésorier



*L'oeuvre de notre presse demeure toujours vitale.
Elle appuie toutes nos oeuvres*

**L'Alliance des Journaux Franco-Américains
de la Nouvelle-Angleterre**

M. Wilfred-J. Mathieu
président

Joseph Fontaine, M.S.
secrétaire

Léonard Remy
trésorier



*Pour les jeunes, le passé est une source
nécessaire d'inspiration*

La Jeunesse Franco-Américaine

Henri Leblond
président

Meilleurs Voeux!

Imprimeurs Ballard Frères

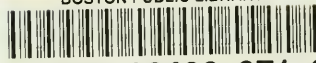
Imprimeurs du Bulletin

Rue Commercial

Manchester, N. H.

Téléphone NA 5-6012

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06438 071 8

